

**Examen critique
des doctrines de
Gibbon, du dr
Strauss et de m.
Salvador, sur**

Marie Nicholas Silvestre Guillon

LIREGRATUITEMENT.COM

**Examen critique des
doctrines de Gibbon,
du dr Strauss et de m.
Salvador, sur Jésus-**

Christ, son évangile et son église

Marie Nicholas Silvestre Guillon

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Examen critique des doctrines de Gibbon, du dr Strauss et de m. Salvador, sur Jésus- Christ, son évangile et son église

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

ILES DOCTRINKS

I filBBOK, DU D" STRAUSS

ù ET DE M. SALVADOR,

" SDIl

-IKSIS-CHRIST, SO ÉVANGILE KT SO?i ÉGLISE,

n«rle-!li(colnit-fi>l«rHtrr fiUlIiIiO.V.

TOMK PREMltTR.

PAKIS,

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Je dédie au clergé dk frange cette nouvelle production d'une plume depuis long-temps consacrée à la défense de la religion et de la sainte Église , à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir. J'acquiesce , en lui offrant cet hommage , la dette de la reconnaissance. C'est à des membres du clergé de France, MM. de Juigné, archevêque de Paris , de Beauvais , ancien évêque de Senes , l'abbé Barruel , M. Emery, supérieur-général de Saint-Sulpice , que j'ai dû le bienfait de mon éducation , et la direction que

prirent , sous leur influence y des études jusque-là sans objet et sans

VI ÉPITRE DÉDICATOIRE

méthode. C'est à ce même clergé français que le monde chrétien tout entier a dû les plus admirables exemples de toutes les vertus portées jusqu'à leurs dernières limites, et cette foule innombrable de travaux utiles dont se sont enrichies la science et les lettres tant sacrées que profanes. Jaloux de soutenir j au moins par mes efforts y cette noble succession , j'ai voulu mêler mon nom à ceux de nos contemporains qui ; témoins des déplorables ravages qu'exercent parmi nous et dans l'étranger les doctrines des nouveaux adversaires du christianisme, demandaient à grands cris qu'il s'élevât enfin un vengeur de la vérité chrétienne; et comme autrefois Mathathias, j'ai osé faire un appel à tous les amis de la religion t pour concourir tous ensemble à la défense du Testament scellé par le sang de notre divin Rédempteur {^}. Peut-être aurai-je dû laisser à de plus jeunes mains des armes devenues en effet pesantes pour l'âge avancé où je suis. Mais puis-que la divine Providence a daigné me conduire

(>) Exclamâtt Mathatias voce magnâ in civltate dicens : Omnii qtd zelum kabet legis iituiens Tesiamentnm ^ exeat poëtm9. (z M«cb«b. ii, 37.)

jusqu'à la vieillesse y quel plus digne usage pouvais-je faire de ce peu d'années qu'elle veut bien m'acoorder encore ^ que de les employer au triomphe de la plus respectable des causes ?Ori->gène n'était plus jeune , quand il entreprit cette belle réfutation

de Celse qui lui a mérité les éloges de tous les siècles anciens et modernes (^). Au reste ^ qu'importe l'âge de ses serviteurs à Celui qui seul agit par leurs mains , et les choisit à son gré dans les diverses périodes de la vie ^ pour en faire les instruments de ses desseins ? N'est-ce pas lui qui , par les mains de David, lance la pierre dont il va terrasser Goliath ; lui qui ^ par la voix du vieillard Siméon, proclame la présence du libérateur d'Israël? Non, le christianisme n'a pas besoin que les hommes viennent à son aide. Seul, il suffit à sa défense. Dût-on accuser la médiocrité de mon travail , ce que je suis loin de désavouer, je répondrai avec le savant prêtre d'Alexandrie : « Jésus , en présence de ses accu- » sateurs , gardait le silence ; mais si sa bouche

('] Cet ouvrage a été fait dans les dernières années de sa -vie. (Tillemont^ Mem. eccles. , tom. u, pag. 677 , à son ar- Ucle.)

VIII ÉPÎTROPHÉ D'ÉPILOGUE.

«était muette, il se défendait avec éclat, non » seulement par l'innocence de ses mœurs, la » sainteté de sa doctrine , la publicité de ses mi- » racles, mais par la vie de ses vrais disciples (^). » C'en est assez de ce dernier argument pour confondre tous ses détracteurs ; et le clergé de France, tel qu'il se présente aujourd'hui aux regards de l'Europe , nous dispenserait d'aller chercher d'autre preuve de notre vérité chrétienne que dans les exemples qu'il nous donne.

t M.-N.-S. GUILLON,

Éf ê^ut de Maroc, «Dcien profiNsear tl dejt n dt la Faculté da ihéologia da Paria.

Sorbonne, 1841.

(') Origène contre Celse , dans ootre Bibliothèque choisie des Pères , lom. 11, pag. 9 et 10.

DISCOURS PRËLIHIMIRE.

Sous Teiipire d'Auguste » un Juif obscur , réputé le fils d'un simple arrisan, né au sein d'une contrée dont on demandait vulgairement s'ilpou^ vait sortir rien de bon de Nazareth (*) , n'ayant rien à l'extérieur qui le distinguât du reste des hommes^est sorti tout-à-coup de sa retraite pour prêcher dans le temple et dans les synagogues de Jérusalem. Il a entrepris de changer la religion de son pays, d'abolir tous les cultes répandus dans le monde , comme étant l'ouvrage de

(') A Nazareth poiest aliqmd esse bomP (Joann, i , 4^o 1 1

a DISCOURS PKÉLIMINAIRE.

L'ignorance et du mensonge, et de réunir tous les peuples sous une même loi qui sera commune aux Juifs et aux Gentils , et qui sera contraire en tout aux passions des uns et des autres. Sa doctrine, tant publique que particulière, sera la solennelle et constante proclamation de ses vues et de ses espérances à ce sujet. Non content d'attaquer l'idolâtrie et la superstition dans chacun de leurs sanctuaires , pour leur substituer une théologie fondée sur des dogmes impénétrables à la raison , il propose au genre humain tout entier un code de morale qui laisse bien loin derrière lui les écoles les plus vanlées de la philosophie humaine. Et, de l'aveu même de ses ennemis, car il était impossible qu'une pareille nouveauté n'en rencontrât Y^omtj jamais homme avant lui n^ avait parlé de la sorte ^ s'écriait-on autour de lui (^). Ce langage qui excitait en tous lieux la surprise et l'admiration , nous le voyons consigné dans un livre qui s'appelle VÉx^angile^

c'est-à-dire la bonne nouvelle de la rédemption du genre humain. Ce livre, publié par quatre témoins oculaires, dont toute la vie atteste la sincérité de leurs dépositions, écrivant à des époques diverses, sans qu'il leur ait été possible de se concerter, rapportant les mêmes choses dans une harmonie vainement contestée, soit entre

ff^NunqwHn iicomo locutus est. (Jotim. tu. 46.)

eiU| \$oit avec les événements contemporains ; ce livre, disons-nous , produit sous les yeux de ses lecteurs un long enchaînement de faits publics , éclatants, extraordinaires, faciles à contredire s'ils avaient pu Têtre, racontés avec une bonn^ foi, une candeur naïve, un désintéressement, qui ne se retrouvent dans aucune autre production. Ce livre présente en même temps le code de morale à la fois le plus sublime et le plus populaire, qui se compose de préceptes inouïs jusque là, et de maximes accessibles à toutes les intelligences, applicables à toutes les situations de la vieX^elui dont il nous fut connaître les actions principales, s'y annonce comme étant d'une nature supérieure à celle des autres hommes , le Messie pré^ dit par iMoiseyDavid, tous les prophètes, le libérateur attendu depuis quatre mille ans pax* tout Tunivers, le Christ, de qui l'immolation vplon taire imprimera sur sa personne le sceau d'un sacerdoce et d'une royauté éternelles : tout à la fois, fils de rhomme, semblable en tout au commun des hommes , à l'exception du péché, fils de Dieu, Dieu lui-même, un avec Dieu son père par la plus parfaite identité avec sa divine essence; et il le prouve par sa vie, par ^a doctrine , par ses œuvres, partout agissant avec l'autorité de la divine toute-puissance (^), maître tout à la fois

(>) Erai enim docens eos sicut potestatem kfibe/is. [AblUi,

4 DISCOURS PRIÉLI Min AIRE.

des cœurs dorU il pénètre les pensées les plus intimes, des temps qui n'ont point de secrets pour lui, des éléments comme étant celui à qui la mer et les vents obéissent {^} ^ la lumière du monde , la source et le modèle de la perfection , accomplissant jusque dans les moindres détails tout ce qui fut prophétisé dès l'origine des siècles sur le futur Sauveur d'Israël et de l'univers tout entier.

Les mêmes oracles qui avaient annoncé son avènement parmi les hommes ne laissaient pas ignorer non plus qu'il serait méconnu, outragé, mis à mort par ses propres concitoyens : Israël aura des jeux pour voir et ne verra pas (*). Le bienfait d'une rédemption spirituelle lui semble au-dessous de ses espérances; un royaume du ciel sur la terre , où rien ne satisfait ni la cupidité, ni l'ambition, ni la vengeance, ne saurait convenir à des cœui's charnels , avides de grandeurs terrestres et de prospérités temporelles. L'ingrate Jérusalem , souillée du sang des prophètes, met le comble à ses crimes par le meurtre du plus grand de tous les prophètes. La haine effrénée des persécuteurs arrache à la faiblesse du gouverneur romain la condamnation du Juste ,

VII, 29). Et omnes testimonium illud abani, et mirabantur in verbis gratiae quae procedebant de ore ipsius. (Luc iv, aa.) {»} Quia venti et mare obediunt ei. (Matth. viii, 37.) (^] Habentes oculos non videtis, et aures, et non audit, (Jerem. it, ai.)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 5

et la vie la plus irréprochable aux yeux des hommes , la plus innocente y la plus sainte , aux yeux de Dieu , est dévorée , à trente-trois ans , par un supplice infâme y par les ignominies et

les tortures de la croix. De sa bouche mourante est échappé le cri : Tout est consommé. A ce cri répondent le ciel , la terre et les enfers. Que la synagogue triomphe, que l'idolâtrie se rassure: c'en est fait de Jésus et de sa religion , Consummatum est.

Cependant les plus étranges singularités et les mêmes contrastes qui avaient signalé sa venue dans le monde accompagnent le moment où il en sort. La mort, l'écueil ordinaire de nos gloires humaines, fait précisément son entrée dans sa gloire. Le jour de sa naissance fut un triomphe pour le ciel; celui de sa mort fut un deuil pour toute la terre. Quoi donc! il n'avait été que l'exact historien de l'avenir, quand il disait quelques jours avant son sacrifice : Que ton m'élève de terre et f attirerai tout à moi ^), A peine il expire, autour de lui comme dans lui, tout est changé. Ce Crucifié gisant dans la solitude d'un sépulcre, il se montre plus fort que tous les conquérants. Mort, il commande à la vie, à la mort, en se ressuscitant lui-même au jour, à l'heure précise qu'il avait marquée. Le litre dérisoire d'une

(*) Et ego y si exaltatus fuerim a terra, omnia traham ad me ipsum. (Joan. xxii, 3a.;

6 oKOÔtfl» MIÉlltlITAflV.

royauté terrestre que Pilate arbora sur T instrument de son supplice ^ est devenu ion plus gicyrieux trophée et la plus solennelle proclamation da son empire sur tous les peuples du monde. A la voix de Jésus et de ses apôtres , s'établit le royaume de Dieu qu'il est venu fonder sur la terre. L'antique idolâtrie s'écroule, la synagogue s'ébranle y les écoles de la sagesse humaine sont renversées 9 la plus étonnante révolution qui se soit jamais opérée

parmi les hommes s'accomplit; l'univers est renouvelé. a Tandis que le monde romain cède aux efforts qui l'attaquent de

* toutes parts , une religion humble et pure, dit 1» l'historien de la Décadence et de la chute de l'empire romain, croit au milieu du silence et «de l'obscurité, tire de l'opposition même nouvelle* » telle vigueur, et arbore enfin sur les ruines du

* Capitole la bannière triomphante de la croix. < Son influence ne se borne pas à la durée ni aux limites de l'empire. Cette religion est encore celle des nations qui ont surpassé tous les autres » très peuples de l'univers dans les arts, dans les sciences aussi bien que dans les armes. Le christianisme règne sur les rivages de l'Asie et de l'Afrique les plus éloignés , et s'est fermement établi dans un monde inconnu aux anciens (^). »

(*) Gibbon , Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, tome I^{er} chapitre 26, pag. 267, col. 1, édition de Paris 1835.

DISCOURS DE L'IMPÉRIALISME. 7

Ce long enchaînement de miracles «au-dessus de la nature et des mystères, ce semble, contraires à la raison , sur lequel se fonde la révélation chrétienne, voilà le code de doctrine qui, sous le nom d'Évangile, a vu tomber à ses pieds le Grec et le Romain, le philosophe et l'ignorant, a triomphé de tous les efforts des conjurations qui depuis dix-huit cents années n'ont pas cessé de lui disputer son empire,

Couvent expliquer ces énigmes ? La philosophie s'en étonne; elle a cherché de tout temps à rendre raison de ces contrastes en les rapportant à des causes toutes naturelles; elle n'a consenti à

voir dans l'auteur du christianisme qu'un Sage comme l'avaient été les législateurs d'avant lui, plus habile qu'eux à profiter des avantages que lui présentaient les circonstances contemporaines, pour l'établissement d'une religion nouvelle, qu'un Juste immolé par l'envie de ses concitoyens ; d'où elle conclut qu'il n'y a rien que d'humain dans la prodigieuse rapidité avec laquelle la foi chrétienne s'est répandue dans le monde.

A ce système trop accrédité par les écoles modernes , nous opposons comme dogme certain qu'aucune des causes naturelles alléguées soit partiellement, soit dans leur ensemble, n'a concouru au dessein ni à l'accomplissement de l'œuvre évangélique; que loin d'être des moyens de propagation , elles eussent été , pour toute autre

8 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

sagesse que celle d'un Dieu , autant d'obstacles insurmontables ; que Jésus-Christ n'eut besoin de personne ni de rien au monde , pour fonder la religion qu'il est venu donner à l'univers ; conséquemment qu'il est le Messie fils de Dieu, Dieu lui-même.

Telle est la discussion que nous venons porter au tribunal de la philosophie elle-même, tant pour justifier notre foi, que pour la défendre contre les nouvelles attaques dirigées par trois de nos contemporains.

Jésus-Christ, en fondant son Église, voulut imprimer à sa personne la prophétie vivante et l'image anticipée des tribulations qui lui étaient réservées. Comme je suis envoyé par mon père céleste y avait-il dit à ses Apôtres ainsi je vous envoie, il faut que le Christ souffre et qu'il meure avant d'entrer dans sa gloire ; et

vous aussi ^ vous aurez des afflictions dans le monde; mais ayez confiance^ fai vaincu le monde (^).

La prophétie s'accomplit. A peine elle commence, cette Église, que son berceau nage dans le sang de ses premiers martyrs ; elle croit , mais à travers les contradictions, et ne s'élève que sur le tombeau sanglant de son auteur. Point de

(») Sicat misit me patety et ego mitto vos, (Joan. xx, 1 1.) — Oporiet JiUum hominis pati multa , et reprohari , et oc^ cidi, ct-postres dies resurgere , (Marc \iii, 3i,) — Confiai te: ego vici mundum. (Joan. xfi, 33.)

DISCOURS PRÉLIMIBAIRB. Q

paix ni aurdedans ni au-dehors; attaquée à la fois par les diffamations et les supplices , par les Juifs et les païens , par les empe-reurs et par les philosophes , sortie victorieuse de tous les com-bats qui lui furent livrés dans le cours de dixhuit cents années, mise au creuset par les amis et les ennemis, elle était arrivée jus-qu'à nous forte de sa virilité première, sans cesse renouvelant sa jeunesse comme celle de V aigle (*) , selon le langage de nos Écri-tures; quand, pour emprunter encore une expression de ces mêmes Ecratures dont on se rappellera aussitôt que la poésie pro-fane a fait un magnifique usage dans une de nos plus célèbres épopées modernes (2), quand, di&-je, l'esprit des tempêtes, Spi-ritus procellarum(^)j ramassant en un seul groupe les nuages épars de rOrient et de l'Occident, c'est-à-dire tout ce que Celse, Porphyre, Julien, inventèrent jamais de plus véhément contre la vérité évangélique, en a fait un seul et même corps d'armée qui est venu fondre de tout son poids contre le christia* nisme.

Ils n'étaient plus ces déplorables jours où les noms de la Sainte-Écriture et des saints Pères

(») Renovabitur ut aquilæ juvenus (Ps. en, 5). (*) Le géant des tempêtes dans le V* chant de la Lusiadedit Camôens.

(^) Ps, cvi, a5. cxLyiii> 8,

IO DISCOURS PRÉLIMINAIRB.

n'étaient accueillis qu'avec une froide indifférence, quand ils n'excitaient pas une insultante pitié. Alors la vérité ou n'osait se produire, ou ne rencontrait autour d'elle que de faibles et timides échos, alors que le sarcasme et l'ironie tenaient lieu de raisonnement et faisaient toute la logique des ennemis du christianisme. On les croyait sur parole, et les défenseurs de la foi antique trouvaient peu de faveur auprès des esprits frivoles et prévenus. Ramené par d'éclatantes expériences et par de plus sérieuses études aux principes du vrai et du beau, l'esprit public avait fait justice des illusions qui l'en avaient si longtemps détourné. L'incrédulité elle-même avait senti que de pareilles armes ne suffisaient plus pour renverser une religion en faveur de qui le ciel se déclarait par cette longue suite d'événements extraordinaires qui venait tout récemment de mettre en défaut toutes les prévisions de la prudence humaine. Habile à changer de batteries et à varier ses manœuvres selon les circonstances, elle a poursuivi sous d'autres formes son système d'hostilités contre le christianisme. Les racines qu'elle avait jetées dans les esprits étaient si profondes! Il fallait bien s'attendre à voir le terrain disputé par de nouvelles agressions. L'histoire surtout a été la bannière autour de laquelle ses chefs ont essayé de rassembler leurs légions fugitives.

Vers le milieu du siècle dernier, l'histoire moderne avait commencé à obtenir parmi nous une faveur en quelque sorte privilégiée. Une philosophie nouvelle, bien différente de celle qui avait été jusque là décorée de ce nom , et qui avait régné constamment , soit dans les écoles, soit dans la pensée des hommes qui attachaient leur nom et leur gloire à cette étude , avait réussi à s'emparer de toutes les parties du domaine de l'intelligence. La liberté de penser s'était accrue de la corruption des mœurs. L'école de Bayle s'était recrutée de celle des libres penseurs de l'Angleterre. Le doute philosophique eut bientôt renversé la barrière que Descartes et Bacon avaient élevée au-devant des vérités révélées et des principes consacrés par la vénération des siècles. L'histoire elle-même subit la domination introduite par ce que l'on a appelé l'esprit philosophique. Il consistait à porter sur toutes les matières une curiosité chagrine et querelleuse, à tout réduire en problème , à ébranler toutes les certitudes, à renverser toutes les renommées, à abattre toutes les religions aux pieds de la nouvelle idole de la raison et du naturalisme. Hume, dans la Grande-Bretagne, parmi nous, Voltaire, sous l'escorte de ses nombreux chefs-d'œuvre dans tous les arts de l'imagination ; l'abbé Mœhm , à la tête des communions protestantes , ont éclipsé les noms des Muratori , des Tiraboschi

19 * DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

chez y des Tillemont et des Le Beau. Sous le spécieux prétexte d'éclairer les adeptes, de la foi chrétienne sur la légitimité de leur créance, en lui donnant l'histoire pour appui et la critique pour flambeau , la philosophie du dix-neuvième siècle a sévèrement interrogé ses annales et ses monuments , elle s'est dressé à elle-même un

tribunal souverain où elle l'a forcée à comparaître. Accusatrice et juge à la fois y elle lui a demandé un compte rigoureux de ses ancêtres , de sa généalogie , de sa naissance et de ses progrès. Certes , le christianisme n'a jamais redouté d'être vu de près, et, jusque sous l'empire de la révélation , la raison n'a rien à craindre pour sa juste autorité , pourvu qu'elle révère celle de Dieu. Et c'est là ce que son orgueilleuse rivale s'opiniâtrèa lui contester. Dans ce dessein , elle a rassemblé tous les nuages que le scepticisme anglais avait accumulés autour de son berceau; elle l'a attaquée dans son sanctuaire , non plus par une guerre ouverte , mais avec une prudente réserve et des ménagements simulés , lui conservant même des respects extérieurs , déguisant sa marche pour mieux en assurer le succès , mais pas assez pour tromper les yeux tant soit peu clairvoyants sur sa coupable intention de dépouiller le christianisme de tous ses divins caractères , de réduire le Dieu fait homme à n'être qu'un sage à la manière des Pythagore , des Numa, des Zoroastre, le modèle de

DISCOURS PRÉLIMINAIRES. • 13

l'humanité par l'exemple de sa vie et de sa mort , mais non le Sauveur du monde par le bienfait de sa rédemption. Aussi le peuple décide le reconnaissait-il pour son roi^ en chargeant sa tête d'une couronne d'épines et ses épaules d'une pourpre dérisoire.

Ce ne sera donc plus, comme dans ces déplorables jours où la lutte établie entre le christianisme et la philosophie avait pour but la destruction de tous les cultes , et s'est terminée par les terribles catastrophes dont nous avons tous été les témoins et les victimes, où l'explosion du volcan révolutionnaire, préparée par la conjuration ourdie durant cinquante années, a éclaté de la ma-

nière que nous avons vue; ce ne sera plus , dis-je , comme alors, ce ton léger et railleur avec lequel s'exprimaient les Réformateurs sur l'origine, les progrès et les développements de l'Église chrétienne , et sur l'influence qu'elle avait exercée sur tous les peuples du monde tant barbare que civilisé ; ni le fiel amer de la satire, distillé à grands flots, dans toutes les productions des arts , sur les objets et les personnages honorés des hommages de la vénération publique; ni ce cynisme sans pudeur qui s'exhalait impunément , confondant le vrai et le faux , le sacré et le profane ; ni ces saillies du bel esprit, qui n'avait réussi à dominer les diverses classes de la société « qu'en réunissant, selon l'expression d'un publiciste moderne ^ deux choses

14 . DI5GoUBS PR]éLiailirAIRB. .

» qui rendent cette gaieté fsssez triste , la plus » profonde ignorance ou la frivolité la plus dé- » plorable (^). ;• Non , ce n'est plus là le mal dont nous avons à gémir : la philosophie elle-même s'est épouvantée de la sohtude qu'avait laissée autour d'elle cette désastreuse incrédulité, voisine de l'athéisme, qui n'avait su amasser que des ruines, pareille à ces grêles dévastatrices qui détFuisenfrsans rien mettre à la place de ce qu'elles dévorent L'ancien système d'hostilité, reconnu insuffisant , a été remplacé par un plan d'attaque plus savant, plus régulier, concerté avec plus d'art et de méthode : le champ de bataille a été ^concentré sur l'histoire de Jésus-Christ, sa vie, ses miracles y sesapotres et les premiers fondateurs de son Eglise , sur les instruments de sa merveilleuse propagation et sur les causes que l'on prétend l'avoir rendue nécessaire, indépendamment de l'intervention divine et surnaturelle.

Toutefois, rendons grâce à la divine Providence , au nom de la génération présente qu'une heureuse réaction a ramenée sous les drapeaux de la foi antique^ Avec quelle noble ardeur ne la voyons-nous pas aujourd'hui se presser en foule , non ' seulement à l'entour de la tribuse sacrée pour s'instruire des vérités du salut , mais daxis

<<) BflojamiB Ciiwnm ^ Be (m MôUgim^ «te., tooi. a, siOjS3f.

DISGOU&8 PRfLIMIrAiaB. 15

ce nouveau sanctuaire ouvert à toutes les sciences pour y recueillir de la bouche des plus habiles maîtres les leçons de la vraie sagesse et de Tunique philosophie qui repose sur de solides fondements! Quelle sainte émulation entre les pro£»-' seurs et les disciples pour repousser de dangereux systèmes que leurs devanciers n avaient peut-être pas assez examinés, et qu'eux-mêmes, sans douts, ils ont depuis abandonnés ! Mais les livres restent; et le poison qui circule dans les canaux n'est pas moins funeste que celui qui se puise à la source eUe^même.

Nous n'accusons personne , mais nous déplorons les erreurs , et nous cédon's au devoir sacré que nous impose le double caractère dont nous avons rhonneur d'être revêtu ^ en indiquant et en combattant , malgré notre médiocrité, les fausses doctrines qui ont fait une trop funeste irruption dans nos écoles. Celles que nous dénonçons particulièrement dans ce nouvel ouvrage ne tendent à rien moins qu'à renverser tout l'édifice du christia-nisme , comme s'en plaignirent les meilleurs esprits de la Grande-Bretagne au moment de l'apparition des systèmes de

CoUins, de Tindal , de Yoolston^ de ToUand , et de oe que l'on appelait les libres penseurs d'Angleterre (^). Hé-

f) On peut voir riistoîre âétaillée tk ces systèmes dans notre Histoire de la pJdlophilosophie ancienne et moderne , publiée en i835y a vol. in-S^i icm. u, pag. lia et suiv,

16 DISCOURS PRIÉLIMINAIRC.

ritier de leurs doctrines , Gibbon vint leur prêter l'appui de sa propre renommée ; et l'on en a fait un des oracles de la philosophie nloderne. Dédaignant les objections de détail sur lesquelles s'é* taient traînés ses prédécesseurs, l'historien de la Décadence et de la chute de l'empire romain a saisi quelques points capitaux, d'où il embrasse un plus vaste horizon , et arrête particulièrement ses regards sur l'établissement et les progrès du christianisme , comme épisode essentiel du drame qu'il développe dans le cours de son ouvrage. L'examen qu'il en fait lui fournit deux longs chapitres conçus dans les intentions les plus hostiles au christianisme , émanation de cet esprit prétendu philosophique qui, comme un vent impétueux , bouleversa le xviii* siècle , À a réussi à s'infiltrer en quelque sorte dans un très grand nombre des productions du xix*.

V Donnons à nos lecteurs une idée de cet écri-

vain et de son ouvrage.

Gibbon était resté long-temps, dît-il lui-même dans les Mémoires qu'il a laissés de sa vie (*), sans découvrir les germes de son talent, lorsque, durant un voyage fait en Italie en t764, un jour qu'il rêvait assis au milieu des ruines du Capitole, pendant

qu'à ses pieds l'on chantait l'office divin dans l'ancien temple de Jupiter converti

(«) Tom, II, pas. 174.

DISCOURS PRI[^]LIMIICAIRE. I7

dans Téglise de VAras-Cœliy l'idée de tracer le déclin et la chute de l'empire romain vint tout-à-coup se saisir de son esprit; et peut-être ce contraste laissa-t-il une vive plaie dans ce cœur déjà nourri de maximes qu'il avait puisées à Paris dans la société de Diderot, de d'Alembert, d'Helvétius et du baron d'Holbach. Avant lui[^] Montesquieu s'était essayé sur le même sujet , et l'auteur de [Esprit des lois avait préludé par le livre qu'il a intitulé : Causes de la grandeur et décadence de l'empire romain j où se retrace à chaq[»]le page le génie de Polybe et de Thucydide , quelquefois celui de Tacite lui-même ; et assurément on n'accusera pas ces grands écrivains d'avoir [^]té des philosophes incrédules.

Gibbon avait adopté une autre philosophie; et c'est à celle-là qu'il abandonne les écarts de sa plume et les préoccupations de son jugement. Ses premiers chapitres sont en quelque sorte le panégyrique de Trajan, de Marc-Aurèle , des deux Antonins, parce que ce fut là chez les Romains, sous l'Empire, l'ère la plus brillante de la philosophie. Il s'attache à faire ressortir les prospérités de ce siècle par le contraste des crimes et des malheurs qui ont pesé sur le monde durant tout le cours des siècles qui l'ont précédé ou suivi. De ce point de départ, il remonte au règne d'Auguste et de ses successeurs, en parcourt les principaux actes , décrit avec plus ou moins d'éten- I. 3

due les mœurs des différentes nations à cette époque 9 les guerres civiles et étrangères qui déjà commencent la décadence de

l'Empire, les sanglantes rivalités du despotisme et de la licence , les convulsions politiques qui jettent le sceptre du monde comme une proie mise à Tencan dans les mains qui peuvent le payer, et le plus souvent sont incapables de le soutenir; les incursions des Barbares, qui répandent la désolation dans les provinces de Fillyrie, et portent la terreur jusqu'au pied du Capitole. Trop communément indulgent à l'égard des princes à qui la postérité a fait les plus légitimes reproches , il exalte leurs bonnes qualités , s'arrête avec complaisance sur le côté brillant de leur histoire; c'est ce que l'on peut remarquer particulièrement à l'occasion du règne de Dioclétien , l'une de ses époques de prédilection. Séduit parla nouvelle forme d'administration que ce prince voulut donner k l'Empire, il jette en passant sur la mémoire du)remier em}ereur chrétien un trait satirique qui la livre aux plus injurieu:^ soupçonSf en l'accusant lui et Licinius d'avoir répandu l'amertume sur la vieillesse de lettr commtm bienfaiteur) de l'avoir même contraint par leurs outrages à se dérober prudemment à leur persécution par une mort violente (^).

("} Hist. de la décad.y etc., chap. ini| tom. i, p. aSg, esL I»

DISCOURS PRKLLMILfAILUE. ig

Son chapitre quatorzième est terminé par ces paroles non moins remarquables : ce Les degrés » successifs cle l'élévation de Constantin ont été m représentés avec quelque détail^ non seulement M parce que ces événements sont en eux-mêmes » fort intéressants^ mais cncoi^e parce qu'ils ont » contribué A la décadence de l'Empire par tout » le sang et par les richesses immenses qui furent « alors prodigués. La fondation de Constantino* » pie et rétablissement de la religion chrétienne » sont les

suites immédiates et à jamais mémora* » blés de cette révolution. j>

Une pareille transition à l'histoire du christia« nisme présage dans quel esprit l'auteur se dit* pose k la présenter.

Gibbon tenait à cette école voltairienne signa* lée par le scepticisme de son chef. Il ne fait pas plus de grâce aux enfants d'Abraham qu'aux dis* ciples de Jésus-Christ^ aux écrivains protestants qu'à nos docteurs catholiques, à l'évêque Pearson qu'à saint Cyprien.

L'attaque dirigée par lui contre le christianisme était un violent manifeste contre toutes les religions. Ses panégyristes eux-mêmes ne le dissimulent pas. Le fameux Hume, le Tite-Live de la Grande-Bretagne, lui écrivit pour l'en féliciter. Mais les deux chapitres XV et XVI, où il est traité de rétablissement du christianisme, soulevèrent tout le clergé anglican. En France, il s'en est Éait

QO DISCOURS PBI^LIMINAIRE.

quelques réfutations, mais bornées à des ^ticles de journaux. Le seul remarquable est celui que publia l'abbé Royou dans son Journal de Monsieur (*). Sa critique judicieuse, mais incomplète ' et peut-être superficielle, fit peu de sensation. L'esprit appelé philosophique avait passé des rives de la Tamise sur celles de la Seine. Il y régnait avec empire, et déjà il commençait le triomphe de ces doctrines subversives de tout ordre moral et religieux qui ont enfanté la révolution de 178*^- C'était le bruit sourd du volcan où se travaillait une prochaine éruption. Plus d'une des pages du livre s'appliquait aux événements qui dès lors menaçaient la France, comme ils ont précipité l'empire romain dans sa ruine.

Traduit en notre langue il s'en est également fait plusieurs éditions que la prolixité de l'ouvrage n'a point arrêtées. Pour obvier à cet inconvénient, il fit abrégé dans son pays par Adam, et traduit de l'anglais en français par Briand, qui l'a rendu j^{us} populaire.

Le fil des événements l'a conduit à la nécessité de parler enfin de la religion chrétienne. On dirait que jusque là ce nom seul lui faisait peur.

Constantin , devenu seul maître de l'empire par ses victoires sur Maxence et Licinius, a fait monter avec lui le christianisme sur le trône.

(¹) Journal qui parut de 17⁸⁸ à 1783.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. ai

Après trois cents années de combats et de persécutionsy la croix a triomphé des dieux du Capitole , des haines de la synagogue , de l'orgueil des philosophes 9 delà ligue acharnée des peuples et des rois conjurés contre le Seigneur et contre son Christ. *

Cet événement, le plus extraordinaire, de l'aveu des amis et des ennemis du nom chrétien , qui se soit jamais opéré parmi les hommes , cette révolution que Gibbon nous montra comme déjà accomplie, même avant Constantin, tant les progrès en furent rapides! quelles causes l'avaient préparée? quels en avaient été les instruments et les acteurs principaux? quels moyens furent employés pour combattre et pour vaincre? Cette Église, si humble à sa naissance, et qui s'avance en conquérante jusqu'aux extrémités de la terre, foulant sous ses pieds et les temples de l'idolâtrie

et les écoles de la sagesse humaine , renversant tous les obstacles semés en foule sur son passage ^ sans autres armes que ses apôtres et ses martyrs, et ne sachant répandre d'autre sang que le sien , quelle fut-elle à ses commencements, et longtemps encore après que le conflit des intérêts et des passions humaines eurent, nousdit-on , altéré ses mœurs primitives?

Ces questions avaient trop d'importance et par elles-mêmes et par les conséquences qui s'y attachent^ pour rester indifférentes aux médita-

%2 . DISCOURS PRÉLIMISrAIBB.

tions du philosophe. Gibbon n'en avait point encore parlé, et Ton avait droit de s'étonner de son silence. Il se réservait de les traiter à part et de les réunir dans un seul corps de doctrine, A peine quelques mots sur les faits antérieurs par lesquels les annales de la religion se trouvent déjà liées à celles de l'empire , tels que la présence de saint Paul à Rome j la prise de Jérusalem et la ruine de son temple sous Titiis, les révoltes continuelles des Juifs. Ce n'est qu'après avoir traversé en courant ces préliminaires, qu'il arrive enfin à l'histoire du christianisme, à qui il con<sacre ses deux chapitres xv et xvi , jetés à travers sa narration comme deux scènes épisodiques qui apparaissent tout«à-coup dans le drame exposé sous les yeux du spectateur. L'objet commun de ces deux chapitres est de prouver qu'il n'y a dans rétablissement du christianisme d'autre caractère que le produit des causes secondes, rien de sur^ natiir^l, pas plus que dans le courage de ses mar* tyrs. Et d'abord cette propagation qui nous semble à nous si merveilleuse , elle ne sera bientôt pour lui qu'un problème. Après être convenu que les Juifs qui s'étaient faits chrétiens se troumirèrent bientôt accablés par la multitude des-

pro^ sely tes de toutes les régions du polythéisme, qui accou-
raient en foule se ranger sous la bannière de Jésus-Christ (*) , il
s'efforce de rétrécir le cer-

cle des conquêtes évangéliques, et va jusqu'à 1^ révoquer en
doute par les dénégations les plus tranchantes. Il ne tient pas à
lui que la mappemonde chrétienne ne se trouve réduite à
quelque^ cités y hors desquelles le nom même de son fondateur
serait demeuré inconnu; les témoignage^ les plus irrécusables ne
sont à ses yeux que des fictions sacrées , que des légendes iorgées
par U crédulité et la superstition, qui se sont plu à eica^ gérer le
nombre des prosélytes de la religion nau* velle.

A ces calculs étroits de l'historien anglais t ha* tons-nous d'op-
poser les souvenirs qui se présen** tent à tous les esprits : ils re-
diront et les paroles si précises de Tapôtre, écrivant aux Romains
que leur foi était déjà célibre , et les titres de ses épî» trçs adres-
sées aux églises diverses , ce qui est con« firme par Tévangéliste
saint Jean dans son Apo** calypse , et les traditions encore au-
jourd'hui existantes dans les contrées les plus lointaines où
l'Évangile fut porté par les hommes apostoliques^ et les témoi-
gnages rendus par nos premiers apo» Ipgistes, un saint Justin le
philosophe, un Ter<» tuUien , un Origène , attestant que la lu-
mière évangélique s'était fait jour à travers les contrées le» plus
barbares et les plus reculées; ce qui ne veut pas dire que, dès le
u* siècle , il n'y eut plus dans le monde que des chrétiens, mais
que déjà partout dans le monde il y avait des chrétiens* C'esl

a4 DISCOURS PR^LIMIlfAIBE.

là un fait historique hors de toute contestation. A quelles
causes Gibbon attribue-t-il une aussi merveilleuse propagation?

Il en compte cinq, auxquelles tfautres viennent se réunir, non moins arbitraires, imaginées depuis par MM. Strauss et Salvador. Après les avoir parcourues, l'adversaire du christianisme développe son opinion sur les martyrs ; c'est le sujet de son xvi* chapitre. Il ne tient pas à Gibbon que Ton ne réduise à quelques orages passagers , à quelques persécutions partielles, les continues et sanglantes persécutions dont l'Église eut à gémir. Il affecte d'abréger, contre les dépositions de l'histoire , la liste des persécuteurs et le nombre des martyrs. C'est avec peine qu'il consent à nous accorder que, sous le seul règne de Dioclétien , il y ait eu, calcul fait , deux mille personnes immolées pour la foi chrétienne. Les persécuteurs ne faisaient, selon lui, qu'obéir aux lois de l'État et de l'intérêt public; les supplices les plus cruels, commandés ou tolérés par eux , n'étaient que de légitimes et nécessaires représailles , provoquées par un dangereux fanatisme et par un coupable entêtement. Gibbon supprime tout ce qui peut ajouter à la gloire de l'Église chrétienne , et suppose ou relève tout ce qui peut tendre à l'affaiblir. Disciple de Voltaire, il le reproduit dans ces deux fameux chapitres dictés par la haine du christianisme. Lui-même se trouve reproduit à son tour dans les

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. q5

volumineuses productions de ses deux successeurs, MM. Strauss et Salvador. Il est facile de le reconnaître à l'identité des principes et des conséquences, à l'affectation avec laquelle ils s'appuient de son témoignage. Comme si les tranchantes assertions du déiste anglais étaient autant de vérités, ils les établissent en principes, et les donnent pour fondements aux systèmes particuliers qu'ils publient contre le christianisme.

C'est dans cette considération que nous avons réuni cette sorte de triumvirat anti-chrétien qui , se composant de Gibbon, de MM. Strauss et Salvador, rassemble tout ce qu'il y eut jamais de plus hostile au christianisme.

En les combattant , nous répondons à la fois à des attaques non moins violentes , suscitées récemment par un malheureux esprit d'imitation, mais rendues beaucoup moins formidables par le jargon métaphysique, l'audace des paradoxes, et la charlatanerie manifeste dont les auteurs ont étayé leurs prétendues découvertes (*).

(*) Nous signalerons particulièrement les productions de M. Pierre Leroux, mélange confus des doctrines de Strauss et de Salvador, qui n'en diffèrent que par la singularité des développements. La principale est celle qui a pour titre : De l'humanité y de son principe et de son avenir^ où se trouve exposée la vraie définition de la religion, et où l'on explique le sens y la suite et V enchaînement du mosaïsme et du christianisme ^ a vol. iQ-80, Paris, 1 840.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

M. David, Frédéric Strauss, enhardi par la liberté d'opinion avec laquelle se produisait au sein de l'Allemagne protestante le besoin de dogmatiser, docteur en théologie et professeur à Tubiiîghen , entreprit de porter encore plus loin ses recherches , et d'appliquer à l'ensemble des récits évangéliques les idées auxquelles la critique du Nouveau Testament avait donné cours dans ces derniers temps pai'mi les théologiens allemands. Tel est le

dessein qu'il a exécuté parla publication de son livre intitulé : Histoire de la vie de Jésus.

Parce que notre foi chrétienne repose sur les Évangiles, où sont consignées la vie et la doctrine du divin législateur, M. Strauss a cru que, cette base renversée, notre foi restait vaine et sans appui, et conçut le dessein de la réduire à une ombre purement fantastique. Dans cette vue, il commence par saper l'authenticité des Évangiles ; en la combattant par l'absence ou le vide des témoignages soit externes, soit internes, qui déposent en sa faveur. Selon lui, la reconnaissance qui en aurait été faite ne remonte pas au-delà de la fin du II^e siècle. Jésus s'était donné pour le Messie promis à la nation juive : quelques disciples crédules accréditèrent cette opinion. Il fallut Tétayer de faits miraculeux qu'on lui supposa. Sur ce type général se forma insensiblement une histoire de la vie de Jésus , qui , par des modifi*

cations successives ^ a passé dans les livres que depuis on a appelés du nom d'Évangiles. Mais point de monuments contemporains. La tradition orale est le seul canal qui les ait pu transmettre à une époque déjà trop loin de son origine pour mériter quelque créance sur les faits dont elle se compose. Ils ne sont arrivés jusqu'à elle que chargés d'un limon étranger. Le souvenir du fondateur n'a plus été que le fruit pieux dell'ima* gination^ l'œuvre d'une école appliquée à revêtir sa doctrine d'un symbole vivant. Toute cette histoire est donc sans réalité; tout le Nouveau-Testament n'est plus qu'une longue fiction mythologique substituée à celle de l'ancienne ido* latrie. Toutefois, ce n'est encore là que la moitié du système. Dans l'ensemble de l'histoire évangélique, M. Strauss découvre un grand mythe , un mythe philosophique, dont le fond est, dit-il, l'idée de l'humanité. A ce nouveau

type se rapporte tout ce que les auteurs sacrés nous racontent du premier âge de l'Église chrétienne , à savoir : l'humanité, ou l'union du principe humain et du principe divin. Si cette idée apparaît dans les Évangiles sous l'enveloppe de l'histoire^ et de l'histoire de Jésus, c'est que, pour être rendue intelligible et populaire, elle devait être préséptée, non d'une manière abstraite, mais sous la forme concrète de la vie d'un individu. C'est qu'ensuite Jésus, cet être noble, pur, res^

OB DISCOURS PRIÉLIMINAIRE.

pecté comme un dieu , ayant le premier fait com^ prendre ce qu'était l'homme et le but où il doit tendre ici-bas , l'idée de l'humanité demeura pour ainsi dire attachée à sa personne. Elle était sans cesse devant les yeux des premiers chrétiens, lorsqu'ils écrivaient la vie de leur chef. Aussi reportèrent-ils, sans le savoir, tous les attributs de cette idée sur celui qui l'avait fait naître. En croyant rédiger l'histoire du fondateur de leur religion, ils firent celle du genre humain envisagé dans ses rapports avec Dieu.

Il est clair que la vérité évangélique disparaît sous cette interprétation ; que les œuvres surnaturelles dont elle s'appuie restent problématiques et imaginaires ; que, même dans l'hypothèse d'une existence physique , Jésus-Christ ne fut qu'un simple homme étranger à son propre ouvrage, et dépouillé de tous les caractères de mission divine qui lui assurent nos adorations.

L'auteur de cet étrange système, M. David- Frédéric Strauss , né dans le Wurtemberg, avait fait ses études dans l'Université de Tubinghen. Disciple de Schelling, il quitta son école pour celle des illuminés dont il adopta , de son aveu, les extravagantes visions. Par une transition difficile à expliquer, il passa du mysti-

cisme k la plus froide incrédulité, et publia sa yie de Jésus, ou Examen critique de son histoire.

Le but avoué de l'auteur est la destruction du

DISCOURS PR^LIMIITAIRE. ag

christianisme, (c II importe, dit-il, à une doctrine »qui prétend en remplacer une autre, de régler » complètement ses comptes avec elle (*).» Mais que prétend-il lui substituer? Rien que l'absence de toute religion. Ce n'est ni le judaïsme, ni la doctrine protestante. Moïse et Jésus-Christ sont relégués au même rang. M. Strauss fait main basse sur l'Ancien et le Nouveîiu Testament. S'il retrace les idées les plus blasphématoires des déistes anglais des xvii* et xyiii** siècles , depuis propagées sur le sol de l'Allemagne^ c'est moins pour les combattre que pour en faire des auxiliaires à son propre système, où l'essence divine elle-même se trouve chargée des plus odieuses imputations.

Le scepticisme ne pouvait être poussé plus loin. La publication de ce livre excita non moins d'indignation que de surprise. L'Allemagne et la Suisse protestantes s'en émurent (^). Du sein des communions diverses qui divisent ces contrées, sortirent d'éclatantes réclamations, lin France, la profession ouverte d'incrédulité était passée de mode. Le jargon de la métaphysique et le langage d'une érudition pédantesque, les formes âpres d'une polémique sans politesse et d'un

() Préface, pag. 9.

(3) Les sanglants débats auxquels elle a donné lieu ont été la matière de plus d'un article de jouraal. Voyez le Temps ^ ar» i\c\t Suisse^ mardi 3 décembre 1839, c^'- ^'

style exotique n'étaient capables d'exciter que le dégoût et l'ennui. Ce qui nous l'a fait connaître à nous, c'est d'abord la traduction en français qu'en a publiée M. de Littré, membre de l'Aca* demie des inscriptions et belles-lettres de Paris, postérieurement à l'article remarquable de M. Edgar Quinet dans \a Revue des deux moi'^ des. La vérité catholique demandait un vengeur; nous avons eu la confiance y téméraire peut-être , de répondre à son appel. Peut-être du moins nous saura-t-on gré de nos efforts.

Un adversaire plus redoutable, M. Salvador , s'est présenté dans la lice, et c'est dans l'arsenal même où le christianisme se retranche que celui-ci est allé chercher les traits dont il a essayé de le percer.

Ce n'est plus cet emportement d'une colère mal déguisée sous les formes du langage contre tous les cultes qu'elle enveloppe dans un même linceul, ni ce cynisme déhonté qui remplace l'argumentation par l'ironie , tronque les faits, mutile les témoignages ou les passe sous silence ^ et s'embarrasse peu d'être contredit, pourvu que l'on sourie à ses bons mots. M. Salvador s'indigne avec raison de cette manière de raisonner. La profession de foi du nouvel assaillant ne laisse aucune équivoque , et du moins il se montre en général conséquent à ses principes. M. Salvador, Israélite ^ a consacré sa plume à la

défenf^e du peuple dont il fait partie. La hante vénération et la profonde estime dues aux institutions de Moïse dominant exclusivement sa pensée, absorbent toutes ses affections. Le culte juif est pour lui le seul inspiré , le seul qui soit véritable. Nulle al-

liance de l'Évangile avec le Pentateuque; M. Salvador les isole, les détache l'un de l'autre , et jette entre les deux une barrière à jamais insurmontable. Le Nouveau Testament n'est , selon lui , que le plagiat de l'Ancien; le christianisme qu'une infidèle transformation de l'hébraïsme , qu'une secte qui a fini par prévaloir sur sa rivale. La religion de Jésus- Christ lui doit son berceau, son type originel, chacune de ses institutions, son essence tout entière. Que les Juifs aient été avant nous le peuple de Dieu, qu'ils soient les aînés de la famille, on ne nous apprend rien de nouveau. Pas un des docteurs de notre Église chrétienne dans toute la suite des siècles , qui ne se soit plu à répéter que la loi évangélique n'a fait que remplacer la loi mosaïque, parce que tous les oracles de la prophétie annonçaient que cette dernière n'était que temporaire et figurative; parce que Jésus- Christ Ini-même a prononcé de sa bouche sacrée qu'il venait non pas à abolir la loi mais à l'accomplir et la perfectionner; qu'émancipées toutes deux du même esprit de Dieu, elles ne forment qu'une seule et même alliance distinguée par la seule

3a DISCOURS PRÉLIMINAIRE*

différence des temps, ainsi que dans un même corps l'enfance précède l'âge viril , et ces deux âges constituent le même individu. D'où vient que saint Paul , avec son énergique précision , nous dit que l'Ancien Testament n'était que l'ombre de l'avenir , umbræ futurorum (*). L'ombre marche devant le corps et n'existerait pas sans lui. Ici M. Salvador réproche toute similitude et toute affiliation; il revendique avec orgueil pour sa nation l'honneur d'avoir vu sortir de son sein l'institution évangélique. « Tout l'ob- » jet de son livre , tout l'effort de son génie est de » chercher à expliquer ce fait, le plus extraordi- » naire, dit-il, de l'histoire

morale de l'humanité: » qu'un petit peuple comme le peuple juif ait x> saisi dans un de ses bourgs les plus obscurs un » de ses jeunes hommes, qu'il l'ait soulevé de » toute la puissance de son bras, et qu'il l'ait jeté » à la face des nations les plus civilisées, avec ces » paroles : En attendant que le jour soit venu de » nous mieux entendre, fléchissez la tête devant » un des nôtres ; il est marqué du signe indélé- » bile : Voilà votre dieu (^). » Ce manifeste est assez explicite. Le législateur des chrétiens ne fut qu'un Juif qui a réussi à se faire passer pour dieu; son Évangile et sa mission divine l'œuvre

(') Vmhram enim hahens lex juturorum, (Hebr. x, i.)| (^) M. Salvador, tom. i, pag. i50.

DISCOURS PRILMIICALAE. 33

de l'artifice et du mensonge. Point d'autre peuple en possession de la vérité que le peuple hébreu. Le peuple chrétien ne lui succède pas; il s'est substitué à sa place en chassant le légitime possesseur de son antique sanctuaire.

Avec moins d'amertume que M. Strauss , mais avec non moins de préventions , M. Salvador attaque le dogme chrétien dans chacun de ses fondementSy son auteur , ses miracles ^ ses apôtres , sa morale , ses livres sacrés. Outre qu'il refuse à Jésus-Christ tous les caractères de sa divinité, il l'accuse de dissimulation y de révolte contre les pouvoirs publics de la nation, justement puni comme séditieux et rebelle; il prête à son sacrifice de fausses couleurs, accuse nos Évangélistes d'infidélité, d'exagération, jette des doutes sur la vérité de sa mort, ramasse les objections de la synagogue et de l'incrédulité contre toutes les bases du christianisme. Encore n'accorde-t-il au divin fondateur qu'un rôle secondaire et

presque subalterne dans l'œuvre de son institution. A l'en croire , c'est à l'apôtre saint Paul qu'en est due la principale gloire; c'est là le vrai fondateur de l'Église chrétienne, le chef du mouvement rénovateur qui a opéré la plus immense révolution dont les annales des peuples aient conservé le souvenir. Paul est l'homme général; il laisse

(•) Voj^, sa Préface^ p. 14«

J4 DJSCOiJRS PR^ËLlMmÀlkÉ.

mène à douter si , dans la réalité historique , il n'est pas plus grand (que Jésus-Christ (f). Aussi/ dans le livre de M. Salvador , point d'idée bien

Il ■

arrêtée sur Jésus-Christ. Tantôt il y paraît comme ayant une existence réelle c'est la plume inférieure des Évangélistes a conservé l'histoire, tantôt comme un être imaginaire, le héros d'une épopée représentant l'un des deux principes consacrés par les mythologies orientales (^), tantôt comme symbole de l'ancien Jacob ou du peuple juif tout entier 9 soumis aux plus dures vicissitudes, condamné comme Jésus aux ignominies de la captivité , mourant pour ressusciter , et entrer en possession d'une gloire et d'un empire éternels (*).

A l'exemple de M. Strauss, M. Salvador^arçoit avec détail chacun des livres du Nouveau Testament , les Évangiles , les Épîtres des apôtres , l'Apocalypse de saint Jean ; n'épargne pas plus les disciples que le maître ; s'attache à les mettre

(>) rom. II , pag. 209, 2 10, et tout le chapitre 11 du liv. ii,i intitulé : Paul et l'Église, pag. 263 et suiv. (*) Jbid, pag. 104.

(') Ibid, pag. 98 y 99. « Toutes ces images avaient été con-
 > çues depuis plusieurs siècles, et ellçs avaient été présentées
 > dans tous les aspects possibles chez les Juifs^ afin de faire
 i;e^

> sortir, au moyen de la personnification , les vicissitudes dou-
 9 loureuses intérieures et extérieures du peuple juif. » (Esprit de
 la Passion, tom. 11, pag. xoo.)

DISCOURS PRELIMmAIRE. 35

eiji,.ojlj)Qsit^pn,. \$oitlç^.y|îs ,aviçç Jjçs autres, sqit aiY^a
 euxrDpémes.^ . iAterprètiç, à. s^ inAnièr^^ le^ tfi^e^ qu'il all^e
 et çefu^ qu'.U, combat., O^ lui a^ijep^Qçlvé 4p n'étr^ pa\$,touj-
 pyr^ exact dan^ses citatio^^içt ce reprod^^ n'e^tpa^^^na fon-
 dement. L'ftppajcente é;^^d^i9^ q\^ ^nale cet; ; .ouvrage
 n'e\$tpas^la.;&^i|i^e sjéduçtion qui^n^f*.çnde la lecture
 daqgepç^se. JLa chaleur de la conv^cUon^ ^u-r te^iuç^^ar
 l^'jirb^itié de\$ formes, et la. beauté .du, langggÇji.éfaic^ ,çle JiA-
 ture à pallier bien des errei^rs tf ^rgvwentatqn, l^i^ despçéjy-
 géft 4;esn prit^ep^^tij çt ç'es,t <:ç qui est arriv/é au livi^ de M..
 Salvador., Celi^i-çi e?t intiitvi}é.coi^D(iç,|Çf j^récédeut.:,
 JI^stis-rChrstet.^a doctfiue^ oyx.ffistoire^ de la^ naissQflCfi dç
 FÉglfse ^ dç sçn organisation ef de ses progrè^^peiaanfi^prq-
 mipfr^iècfe (q vol. in-8*..P2^ris, i82|9j date 4^ la troisième. édi-
 tioi?)., L'auteur, avpit, p)i;si|Burs années jaiiparavai^t, prjéludéà
 la publicatiçn de cet ouvrage par deu:^ autres produçtiç^is que
 le sentiment patriotique lui avait également dictées, à savoir : Zo/
 de Moïse, en ;8^a(i vol. 'm^');^ Histoire des institu^tions de
 Moïse et dupe^plç hé(freyen 1,828 (3. vol. in-8'). Elles n'étaient
 l'une et l'autre que l'introduction à celui-ci, . . . , ^ , ^ , ^ , i - . 1 . •

, Pes,dfipxij9JfYriige^ «fUrpnt upigrand succès , .et P{9rtjèr«ent,^uf3itc|t sojp, nom ^, la .^uite; ;des npms de Philon, de Maimonide, et du tradu.çtw.r de Platon, le célèbre Moses-Mendels-son. Nulle part,

36 DISCOURS PRIÎLlMmATRS.

le génie et les institutions de Moïse ne trouvèrent de plus judicieux appréciateur ; la haute intelligence et la profonde sagesse dont elles sont empreintes , l'influence qu'elles ont exercée sur sa nation , le principe de vie qu'elles y ont déposé, développés avec autant de lucidité que d'érudition, élèvent le législateur hébreu au-dessus de toute comparaison. Ramenés à ce seul point de vue, ces deux ouvrages du moderne historien présentent la plus complète apologie de ce code si mal jugé par nos esprits superficiels du xviii* siècle , et la plus solide réponse aux calomnies^ dont ils ont chargé le peuple que Dieu lui-même se plut à doter du plus riche trésor. Mais il manque au tableau que M. Salvador en a tracé le caractère spécial <yii le signale avec le plus d'éclat , l'autorité dâs miracles qui en avaient accompagné ou suivi la promulgation , et le sceau que lui donne la promesse d'une loi future , bien plus parfaite encore , gage unique de l'éternelle durée que lui assurent tous les oracles de la prophétie. Subjugué par le préjugé de sa nation, l'écrivain refuse au Pentateuque et à tout l'Ancien Testament l'honneur de n'être que la moitié de l'œuvre divine; il ne le rapproche du christianisme que pour faire de celui-ci le plagiaire des institutions mosaïques, et réduit Moïse et Jésus-Christ au même rang que Zoroastre , Numa et Confucius.

C'était là le but secret des premières productions de l'écrivain israélite, l'échafaudage que ses mains laborieuses préparaient à sa récente construction. Aujourd'hui il démasque ses batteries 9 et livre à l'Église chrétienne une attaque dont voici l'ordonnance générale et la distribution.

Selon lui , le christianisme ne serait point apparu tel qu'il s'est manifesté durant et après la vie de son auteur. Son histoire^ bornée au i** siècle où se renferme M. Salvador, lui présente trois phases ou périodes distinguées l'une de l'autre par une progression de doctrine qui en rend déjà les différences sensibles. Chacune d'elles est marquée par un acteur principal qui lui a imprimé le caractère spécial de son influence personnelle. La première, qui s'étend de la naissance de Jésus à sa mort, embrasse l'origine du christianisme , la situation naturelle et primitive de son fondateur auprès de ses concitoyens , ses rapports avec Jean-Baptiste, sa manière de concevoir et d'interpréter le système prophétique , ses miracles , le choix de ^^^^ apôtres, l'esprit de prosélytisme et de -^j^q^te auquel il donnait l'impulsion , Ip^ ^^^^^ ^^. amenèrent si prompt-

""""""\ auprès de lui les classes inférieures du peuple, l'examen de sa morale, le point de de- S^ de la .nyAologie Inm^luite dans la religion

P.;i; , ^n,^ à la fois sur 1« dogmes de VO-

38 DISCOURS PSÉUMITAIRE.

rient et sur l'État à l'aide des écoles, la lutte opiniâtre engagée en faveur de Jésus et les écoles, les ibotiles de l'insurrection, le mouvement des principes, les abstentions, la seconde phase établie par son Église par ses

lapô&es -après 'sa'^moit. De-^ià, Witfre et les Naaai^ns^lPanl «t
l'É^n6e.'C'4Bt l'apôtre saint Paul qui est désigné comme le hérfts
^ celte -^>oque,' l'inscruntent -d'une raouvelle révolution), la cf-
tusc -ptinoipale dé larapîdité des ■prières qu chnstiaDismepar-
miiles natipna étrtn- !gèrâs. La troisiènie se- qotDpeser.d*"la'-
no'uveille «exteDslon (fae la -doctrine chrétienne neçoit-de
l'Évan^le ;dft «aint Jeaab de son Apooafypbe. <IÂ , oommenc-
Mit 'à se développer les ^germet-de -flês variatioBs et de sa déca-
dence- j jtuqo^àeevpie *VespFit-d'innoTation,'Bamiee9se enché-
rissantBDr 'knrm£me,ftfoi>Éèd?altérese« formes primitivBS,
l'ait 'Psnduy 'dit-il» à "pcnr prèst'tDécbniuisia-

'WeO'" ■ ' '■' '■ ■ "> " "n--.

M gibbon, »vec la prétention d'être original, n'avait-lùt-
qu^r^er Ibs difficultés'inisesvai^vaBit
"par:'cette'éco}g.fti^ourd'fauit on^jée'idans'le'phis t> oomplet-di-
ficiéredit.^teel'amlactiirti d'avoir étéplus . .-•'foiv-que
se^4ç;i^iUv:f.Bt^ i^i tàéms dvles cdmlntt'-tre, nt.Str^ss^'enest-
queleaopistert'esttMi- ■ jours le oièmc cercle d'jdées où se traî-
naient avmt

"■■■■ -if- ■-.■■,... ' ' ■ •- - ,,^^

(') H. Salvador, tom. I, ptg. p. .. ' '

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 71q

lai Lessine • Glaber. Kant et autres philosophes Se rÀllema-
gié. enlevant à la vérité historiaue. non seulement les miracles
de Jésus-Christ et de

ou, en d'autres termes, Jésus-Christ n'est que Fembleme de
rhumanité. Y a-t-il, dites-moi, une ^grande différence du maître

au disciple? Qn c'est JSI ia doctrine toute sociniehe que M. Strauss s'est appropriée.

* Ennemi naturel du christianisme, M. Salvador, juif, ne veut pas du Nouveau Test[^].çn,t ; iSr!"Stràuss, chrétien, professeur dan[^] une ville, (^retienne ,' répudie l'Ancien et le Nouveau,. Notre Eglise chrétienne a vengé l'un et l'autre[^] dps <mt[^] agès de Fincrèiulité. M. Salvador, ii[^]u, des préventions nationales, refuse de reconnaître la dmnité personnel[^] de Jésus-Christ: M. Strauss nié jusqu'à son existence. Tous deux ont exhupié les' chicanes accumulées par la synasog[^]e et le scepticisme du xvui* siècle contre nos croy[^]çes Ic&'plus chères; tous deux chargent de nuages le, ^îrcàu au christianisme, décréditent son.au[^]ei[^]r,

•w «iM --•;•"•.

40 DISCOURS PR[^]LIMILFAIRE.

propre doctrine. Ils font peser particulièrement ce reproche sur Vapôtre saint Paul et Tévangéliste saint Jean : ils auraient , disent-ils y imprimé aux siècles suivants une impulsion funeste qui les précipita dans les voies d'erreur d'où ils ne sont pas revenus. Au reste , rien de nouveau dans leurs communes agressions, pas même la forme qui les modifie. Celse , si puissamment réfuté par Origène y Celse , que Bossuet appelle le plus dange[^] reux ennemi du christianisme y avait fourni à ceux qui devaient lui succéder la plupart de leurs objections, qu'ils se sont passées de main en main avec l'air de les avoir inventées. Il a fourni en particulier à M. Salvador ce personnage de Juif accusant les chrétiens , au nom de ses compatriotes, et leur reprochant d'imiter à leur égard la conduite des Israélites envers les Égyptiens dont ils emportèrent les dépouilles dans leur fuite du milieu d'eux. Non , je

le répète avec assurance : les modernes antagonistes de la vérité chrétienne n'ont pas imaginé une difficulté qui n'ait été produite déjà sous la plume de leurs devanciers; pas une aussi qui n'ait été résolue par nos apologistes. Le mérite de M. Salvador, si c'en est un , est de les présenter dans un ensemble plus compacte. Il résume dans sa personne toute sa nation, qui, toujours en révolte contre les Romains et toujours vaincue, se venge de ses

DISCOURS VBÉLAMIfSÂVMi. ^1

idé&ites par une opiniâtre et inflexible ténacité.

Après cet aperçu général des trois adversaires principaux dont cet ouvrage entreprend la réfutation , nous allons les présenter chacun à part dans autant de livres où leurs systèmes sont com-* battus.

L'objet de notre premier livre est Gibbon es* corté des modernes écoles philosophiques ; leur opinion sur les causes qui ont amené rétablissem^ent et les progrès du christianisme.

Le second livre expose et combat le système mythique de M. Strauss.

Le troisième a pour but de venger la divinité de Jésus-Christ contre les attaques de M. Salvador.

Celui que nous vénérons comme le Messie annoncé par les prophètes ^ signalé par des œuvres supérieures à toutes les forces de la nature , dans qui nous adorons le fils de Dieu , égal en tout à Dieu son père, n'est pour M. Salvador que le fils de Marie , que le maître de Nazareth , que l'usurpateur d'une renommée éphémère et qui touche à son terme ; qu'un philosophe vulgaire , dont la doctrine, manifestée dans son Évangile et les écrits

de ses apôtres , n'était que l'imitation plagiaire des écoles qui précédèrent la sienne; qu'un Juif en révolte contre la loi de son pays, et justement condamné par le solennel jugement du grand conseil de sa nation.

4^ DISCOURS préliminaire.

• 5^ Que Ton nous^clise 'si un- pareit'système doit palier ip^rçu^ ^parmi Jbes cl^étiôns \ Sowp vAél^ ^^ h pqnfiçsse^h^tement ^ je xa'en conna» peint dfi plug hostile^ m déplus dangereux ^^qm ai^élé j«mais puJbUé cpntre notre vér^chBétiwnei' ""^

LIVRE PREMIER

aa>l>o.etk.»d>«. <Ml..plttloMpl>iq.»., ..OM.;d. rétalilinfimtint et âm» progfè» do OhrMtiairiww».

Quand on vient à lire le Discours de Bossuet sur l'histoire universelle , où l'évêque de Meaux a tracé d'une main si ferme l'histoire du monde jusqu'à la chute de l'empire romain , on reste frappé d'admiration devant ce magnifique tableau qui se déroule sous les yeux. Là , l'érudition, éclairée par la critique, appelle en témoignage tous les siècles en faveur du christianisme; là, vous voyez toutes les révolutions remonter à leur véritable principe , et la chaîne sacrée qui unit le ciel à la terre. Vous voyez la religion , sortie comme son divin auteur du sein

de Téternité, s' annonçant au monde par la loi, les oracles, les triomphes, les châtimens du peuple juif, rapportant à elle-même la chute des trônes, le bouleversement des empires , et , après

quarante siècles de préparation et d'attente, se revêtant de toute sa majesté pour s'élancer de son berceau et s'emparer de l'univers.

N'attendez pas que l'on puisse apercevoir aussi vite, ni d'aussi lumineux aperçus, ni ces causes profondes que comme s'exprime Bossuet, lesquelles ont déterminé l'action de la Providence. Pour Gifford, il n'est point de Providence, ou s'il en parle, c'est de ce ton dérisoire et familier à cette école frivole et mensongère qu'il a prise pour modèle. Pour lui, le christianisme est sans antécédents, le hasard seul a présidé à sa création, et comme le monde d'Epicure, la religion de Jésus-Christ, avec tout son cortège de prophéties et de miracles, ne serait que le produit d'une surrégulation d'atomes ou causes secondes, qui en se rencontrant à propos, auraient formé ce prodigieux ouvrage.

Qu'est-ce qui avait donné à Bossuet, l'idée de son admirable ouvrage sur l'histoire universelle? Son premier historien, son contemporain, le confident de ses pensées les plus secrètes, nous l'apprend dans ses Mémoires qu'il nous a laissés sur la vie du grand évêque : que Bossuet lui avait dit à lui-même que, dès sa jeunesse et dès le

moment où il commença à étudier la religion dans sa patrie et dans les Pères, il avait conçu le dessein de ce grand travail (*).
Avons-nous pu le faire?

Quatre années avant qu'il ne fût élu évêque de Meaux, il avait été élevé en l'honneur du christianisme. Ce superbe trophée et l'admiration qu'il en éprouva, s'accroît chaque jour en proportion de sa tâche. Une grande leçon a été donnée à l'humanité et de grande réputation, des systèmes séduisants et dangereux

et, ^a .témérit(^ se q^chaiept SQup^ le ç̃barme de }a pargle^^
i^'pnt pu ré^i^ter à cette terrible expérieficç. Loi^ , iqçeifr^j opi-
nions, habitudeÇ) Jtout a été renversé et djétr\iit; toi^tia changé
de face en Europe depuis quç Qpsç^et ^ parlé y et Bossuet est
resté debout au milieu de tant de ruines; il semble ménie , s'être
agrandi dans r imagination de tout ce que les autres ont perdu
dan^ l'opinion. Il avait écrit l'hii^toire de Ij^ chute des ^Bppires
qui l'ont précédé, et en la lisant aujourd'hui, on croit lire^le réq\t
prpph^r tique des ten^ps qui Font sifivi. A^ milieu detapt dç vi-
cissitudes , ^u bruit dç ce.fyfLcas effroyable d'empires et de
trônes qui tombent les uns sur les

(') Foy. M. le cardinal de BeauBset , Histoire de la vie de Bos-
suet^ tom. i^ pag. 877.

48 EXAMElr CRITIQUE

autres ^ les sages restent immobiles et tratiquilles ; ils se
confient , avec Bossuet \ en cette Providence qui n'a promis
l'éternité qu'à un seul empire , à la religion (^).

Dans la théologie de l'évêque de Meaux , Dieu seul , arbitre
souverain des révolutions humaines^ en subordonne tous les
mouvements au grand dessein de sa providence, l'établissement
de son Église. Dans le tableau rapide qu'il en a tracé , vous ne
voyez qu'un seul moteur, Dieu, qui a tout fait , tout commandé ,
tout exécuté. Dans le système de nos philosophes, la Providence
n'est pour rien , ou n'agit que par l'intermédiaire des causes se-
condes. La merveilleuse propagation du christianisme n'est à
leurs yeux qu'un fait purement humain qui s'explique de soi-
même par l'action des causes secondes, qu'une combinaison
d'événements politiques et d'effets moraux amenés parle

concours des révolutions. Le christianisme n'est donc qu'une belle spéculation philosophique , plus heureuse qu'aucun des systèmes antérieurement imaginés par les écoles diverses de Rome et de la Grèce. C'est là tout le dessein du livre de Gibbon sur la Chute et la décadence de l'empire romain. Il est , dit-il , dans l'ordre de la Providence d'employer nos passions et les cir-

(*) f^ ^y* ^' ^® cardinal de Beausset , Histoire de la vie de Bossuet, 1. 1, pag. 374.

DBS DOGTfULLES BS (^BBOIT. 49

constances générales où se trouve le genre hu« main comme des instruments propres à Texécudon de ies desseins. C'est à ce cercle qu'il faut nous arrêter pour prononcer sur la question avec l'impartialité qu'exige la philosophie. Les causcîs générales et particulières auxquelles il £Eiut rapporter l'étonnante propagation du christianisme^ et que l'auteur détermine au nombre de cinq , ce sont, dit-il, premièrement :

Le zèle inflexible, intolérant des premiers disciples de la religion chrétienne, moyen de prosélytisme et de conquête toujouî*s assuré, toujours fécond dans la ferveur des commencements, zèle tiré de la religion juive, avec qui le christianisme a été long-temps confondu dans une haine conunune, bien qu'il fut dégagé de cet esprit étroit et insociable qui , loin d'inviter les Gentils à embrasser la loi de Moïse, les en détournait, au lieu que la religion de Jésus appelait indifféremment tous les peuples sous son étendard, toutefois sans permettre de partage, témoin la maxime du maître : Qui nest pas pour moi est contre moi (^). Animé de son esprit , le christianisme s'est prétendu seul en possession de la vérité.

Plus de neutralité permise; guerre déclarée à tout autre culte que le sien. Cette doctrine des-

(■) Qui non est mecum contra me est. (Matthieu, chap. lu, von. 30.)

ÔO EI^MEN CRITIQUE

potique devait finir par subjuguer les masses crédules, et faire triompher l'opinion que Jésus- Christ était le Messie promis et attendu dans le monde depuis quatre mille ans jusqu'au règne d'Auguste où U parut.

La seconde cause de cette prodigieuse propagation, fut l'espérance d'une vie future que Gibbon convient avoir été problématique jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, perfectionnée par lui, et accompagnée, dit-il , de tout ce qui pouvait donner du poids et de la force à cette doctrine, comme la promesse d'un règne glorieux et immortel après un certain temps de tribulations, et la menace de châtiments temporels et de supplices sans fin réservés à l'incrédulité.

Troisièmement , le don des miracles attribuée à l'Église primitive , comme le don des langues , des visions et des prophéties, le pouvoir de chasser les démons , de guérir les malades et de ressusciter les morts. Par là le sceptique anglais enveloppe dans une proscription générale les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, à plus forte raison ceux que nous racontent les Augustin, les Ambroise, les Chrysostôme. Dans les conclusions de Gibbon , tous ont été l'œuvre 3e l'artifice et de l'imposture, à qui on ne doit

pas plus ajouter foi qu'à ceux de Vespasien , d'Apollonius de Thyane en faveur du paganisme.

Quatrièmement , l'exemple de la vie des pre-

DES DOCTRIARXS OB «BBOlf. 6t

flBÎers chrétiens plus pure et fJns anslère que oella de leurs contemporains idolâtres , ou de leurs Successeurs dégénérés.

Cinquièmement, Tesprit d'indépendaiice et de finrtemité qui faisait la base de l'institution neur ▼ éHe, formait par degrés dans le sein de l'empire romain un état libre dont la force devenait de jour en jour plus redontaMe; il laissait en^ Irevoir à tout le genre humain flétri par le plus dur et le plus humiliant esclavage une bannière élevée contre le despotisme et l'oppression, fit Uentôt accourir autour d'dle la foule des malheureux, et prépara la grag^ émancipation qu f Évangile venait apportqHb monde (^).

C'est au dévdppement de ces cinq causes principales que Gibbon a consacré son quîn zième chapitre^ le seizième traite spécialement des martyrs. Dans ce cadre est enfermé tout ce qui a pu jamais se produire de plus spécieux contre le christianisme ; il en sape tous les fon*dements. Son but est de faire croire que dans son établissement il n'y a rien qui ait nécessité l'action d'un pouvoir divin, rien qui sorte de l'ordre commim des choses humaines, et -ne s'explique par les seules causes naturelles.

r Ce zèle inflexible , intolérant ^ que Gibbon

(') Histoire de la décadence et de la chute de l'empire ro^ main, diap. xy, tom. i, iii-8*, pas* aoj^ col* s.

5a EXAMElf CRITIQUE

reproche aux premiers chrétiens, consistait moins dans leur attachement à la foi nouvelle qu'ils avaient embrassée, que dans la constance de leur résolution à s'éloigner de tout ce qui semblait tenir à l'idolâtrie , conséquemment à s'abstenir des assemblées publiques , des spectacles, des sacrifices et des fêtes profanes (*), Ils ne croyaient pas que tous les cultes fussent indifférents, et qu'il fut permis de confondre en public pas plus qu'en particulier Jésus-Christ avec Bélial, le mensonge avec la vérité; d'adorer Dieu sous le nom de Jupiter, de Mars ou d'Esculape, de brûler de l'encens sur leurs autels et devant les images des empereurs; même par im simple acte extérieur, et pour sauver sa vie et sa liberté. Chrétiens non pas seulement de nom , mais de fait , ils aimaient mieux mourir que de paraître rougir de l'Évangile. Avec de pareils principes et une aussi ferme conviction, dit Gibbon , tout homme qui se fait un mérite de braver les tourments et la mort poui*" ses opinions, se croira bientôt obligé en conscience de faire prendre aux autres les opinions pour lesquelles il est prêt à mourir. Le devoir le plus sacré d'un nouveau converti était de communiquer à ses amis et à ses parents le trésor inestimable qu'il avait

reçu , et de les prévenir des suites funestes d'un

(*) GibboQ, pag. 278.

refus qui serait sévèrement puni comme une désobéissance criminelle à la volonté d'un Dieu bienfaisant y mais dont la toute-puissance était redoutable (^). Non contents de se croire seuls en possession de la vérité, les chrétiens déclarèrent à l'erreur une guerre à outrance. I^e nouveau système prescrivait aussi formel-

lement que l'ancien un zèle exclusif pour la vérité d'une religion révélée, et le dogme de l'unité d'un Dieu. L'horreur pour l'idolâtrie, qui leur était commune avec les Juifs, profita de l'indifférence générale où l'on était tombé par rapport au polythéisme, et contribua beaucoup à accroître le nombre des prosélytes de la religion nouvelle. Il aurait été plus vrai de dire qu'elle ne fit qu'augmenter le nombre de ses persécuteurs. Les chrétiens, confondus avec les Juifs, furent bientôt associés à toutes les préventions qui pesaient sur eux. On les accusa d'être les ennemis du genre humain, pour le seul crime de détester l'idolâtrie. La solennelle profession que l'Église chrétienne en portait en présence des tribunaux, bien loin d'être, comme l'a dit Gibbon, un moyen de propagation, devenait au contraire pour le christianisme l'obstacle le plus redoutable. Trois cents années de persécutions et de combats le démontrent sans réplique. « Pouvait-on, dit l'avocat du paganisme dans l'ouvrage de Minutius Fé-

(•) Tuid, pag. a85.

lix, pouvait-on concevoir trop d'horreur et s'armer de trop de sévérité contre une poignée de misérables factieux de qui la sacrilège audace a entrepris de détrôner les dieux, pour leur substituer un dieu unique, solitaire, inconnu même de ses propres adorateurs, et trop bien connu du reste du monde pour l'infamie du supplice qu'il a subi (*)? A quel succès pouvait donc prétendre une secte ignorée qui s'établissait dans le silence et dans l'ombre de ses conjurations nocturnes?

La pensée qu'exprime ici l'auteur anglais se trouvera développée avec plus de netteté par M. Salvador dans le chapitre où il traite de l'esprit de conquête, dont il fait un des caractères dominants de Jésus-Christ et de ses apôtres f).

Le motif secret de cette accusation d'intolérance était d'en faire retomber l'odieux sur les âges postérieurs, à qui l'on a fait le reproche plus ou moins légitime d'avoir abusé de la maxime mal entendue : Forcez-les d'entrer, compelle intrare¹ pour étendre la domination temporelle de l'Eglise au-delà des limites tracées par son divin fondateur. Ce n'est pas ici le lieu d'y répondre ; mais que l'imputation soit applicable aux pre-

(«) Dans noire Biblioth, choisie des Pères, l. m, p. 279 et suivantes.

(^) M. Salvador, He de Jésus, liv. 11, chap. ir. (^) Lue, XIV, a4.

DES DOCTRINES DE GIBBON. 5

miers siècles de l'Eglise; qu'elle ait été aidée d'un autre esprit que celui de son divin fondateur; que ce zèle prétendu inflexible, intolérant même, soutenu par l'autorité de ses instructions et le prosélytisme de ses exemples, ait suffi pour faire tomber à ses pieds toutes les résistances et déterminer ses victoires sur le paganisme et sur tout l'univers conjuré, c'est là une prévention démentie par l'unanimité des monuments. Certes, il faudrait bien peu connaître l'histoire de l'Eglise primitive pour se persuader, sur la foi de Gibbon, que ses docteurs, avec des vertus révérées et les talents qui leur manquaient, aient pu opérer une aussi étonnante révolution dans le monde. Leur zèle et leurs succès eux-mêmes empêchaient-ils que partout on ne taxât de Jolie ce mystère de la croix qu'ils allaient prêcher dans les villes les plus opulentes de la Grèce et de l'Italie ? Moïse avait-il fait éclater moins de zèle de puissance que les apôtres ? et cependant combien n'avait-il pas éprouvé de résistances de la part (de sa nation, sans cesse portée à l'idolâtrie ? Dans les plus beaux temps de la

république des Hébreux, le temple rebelle de Samarie ne bravait-il pas la majesté du temple de Jérusalem? Quelque prophète avait-il eu la pensée de convertir les Gentils? Combien Jonas n'a-t-il pas résisté pour aller à Ninive, et combien le fruit de sa prédication a-t-il été borné pour les lieux et pour le

56 fcXAMEir CRITIQUE

temps! En supposant , ce qui est loin d'être prouvé, que Platon eût appris dans les livres du législateur hébreu les vérités qu'il a répandues dans les siens, était-il parvenu à les rendre populaires? Les sages du paganisme de qui l'unité d'un Dieu et la vérité de la Providence avaient été soupçonnées , combien compaient-ils de prosélytes? Peut-être leur conscience réclamait-elle contre les extravagances du polythéisme : ont-ils eu le courage de déclarer en public ce qu'ils croyaient en secret? Un seul, accusé de s'être trop clairement expliqué, n'a-t-il pas cherché à s'en défendre dans un moment où il n'avait plus rien à perdre ni à dissimuler? et Fun de ses plus éloquents apologistes n'a-t-il pas prouvé qu'il n'était pas moins que le peuple adorateur des faus&es divinités ?

Que les premiers prédicateurs de l'Évangile aient fait preuve d'un zèle à toute épreuve , la chose est incontestable; mais que l'ardeur et l'enthousiasme du zèle aient suffi pour animer et soutenir leur constance , pour les rendre supérieurs à tous les obstacles qui leur avaient été prédits , enfin pour amener les peuples au culte du vrai Dieu et à la foi du vrai Médiateur, c'est prendre l'effet pour la cause , et confondre les instruments avec la main toute-puissante qui les faisait agir. Leur maître avait comparé la prédication , dans ses plus faibles commencements, à

la semence couverte de terre pour devenir bientôt un grand arbre. Il faut être bien sûr de soi-même pour affirmer ainsi les choses et les exécuter. Jésus -Christ voulait montrer que son pouvoir n'a besoin de personne , et que le succès de son ouvrage ne dépend que de lui seul ; il ne faut pas chercher ailleurs les causes de son triomphe. Le zèle des ministres peut, sans doute, accélérer les progrès de la doctrine en répandant la semence; il n'y a que Dieu qui lui donne son accroissement (*). Mais il en coûte trop à la philosophie moderne de convenir que , dans le long combat établi entre la sagesse humaine et la folie de la croix , la victoire est restée à celle-ci , par la seule persuasion des adeptes, plutôt que par la violence de ses maximes et le zèle exagéré de ses prédicateurs. Qu'est-ce que le monde avait à craindre de ce zèle prétendu intolérant des chrétiens, puisqu'il ne rencontrait partout qu'un mur d'airain pour s'opposer à ses conquêtes*, et que la conviction seule pouvait lui assurer des prosélytes ? Pas d'autre raison de ses progrès.

M. Gibbon ne saurait se résoudre à croire à l'efficacité de ces causes, qui seules expliquent la prodigieuse rapidité de la propagation évangélique , mais qui exigent aussi l'intervention de la divine toute-puissance. Il lui faut à lui des causes

(*) Neque qui plantât est aliquid , sed qui incrementum dat Deus. i Cor, m, 7.

5,8 EXAMEN de QUEL

les causes humaines; et ce n'est à qui il assigner la plus grande part dans le triomphe du christianisme sur l'idolâtrie , c'est que l'idolâtrie fut en quelque sorte la première à céder le champ de

bataille à Ist religion nouvelle. Gibbon , et après lui, non si^ule-
ment MM. Strauss et Salvador, qui ne font guère qu'y marcher sur
ses traces , mais nos écoles modernes ont donné la plus haute
confiance à cette opinion de l'historien anglais. Que l'on ouvre les
livres réputés philosophiques, publiés depuis le milieu du dernier
siècle jusqu'à nos jours: c'est partout un protocole convenu que, à
l'époque où parut le Christianisme, la raison publique avait pris
le dessus sur la superstition; que , 4^ le siècle d'Auguste , se ma-
nifestaient de toutes parts les signes de la décrépitude du poly-
théisme. Les progrès insensibles de l'incrédulité, développés
par le libertinage des mœurs , hâtaient la ruine de l'idolâtrie. La
monstrueuse incohérence de ses systèmes, la publique diffama-
tion de ses prétendues divinités, les stériles débats de sa philoso-
phie , le discrédit général de ses augures et de ses pontifes, l'in-
certitude avouée des opinions où les masses populaires ne trou-
vaient rien d'accessible à leur intelligence, rien d'entraînant ,
en faisaient pour toutes les classes de la société un objet de ridi-
cule et de mépris. Le culte des dieux n'était plus qu'un vain mot ;
leurs autels étaient sans adorateurs ; le peuple , voyant

DES idées ci-après de Gibbon. 9

ses divinités rejetées et insultées impunément par ceux dont il
avait coutume de respecter le rang et les talents , n'avait plus foi
à des croyances adoptées sans examen : d'où Gibbon conclut que
le plus léger effort du zèle chrétien suffisait pour renverser l'édi-
fice du polythéisme décrépît et tombant de vétusté ; avant même
le christianisme, la raison humaine avait déjà remporté une vic-
toire facile sur l'idolâtrie.

C'est là une erreur grave qui a pénétré de bons esprits et jus-
qu'à des écrivains religieux. Nos lecteurs nous pardonneront , et

peut-être nous sauront gré, de la combattre par une discussion approfondie.

Commençons par constater la vérité de l'accusation; car, nous ne nous le dissimulons pas, elle tombe principalement sur des hommes dont per^ sonne, plus que nous, n'honore le caractère et 1% talent.

Quelle était la Iftitution religieuse et morale du inonde durant les jours les plus rapprochés du christianisme ?

De quels faits s'appuie l'argumentation , que le paganisme vieilli s'écroulait de toutes parts?

Dans l'Orient , sur les bords du Nil et de l'Euphrate, par-delà l'Indus, les peuples, nous diton , désabusés de leurs antiques superstitions, voyaient d'un œil moins respectueux la multitude d'idole^ bicarrés , de symboles gigantesques.

d'animaux réels ou chimériques , aux pieds desquels leurs pères s'étaient prosternés. A la voix de ses philosophes, le monde entier, fatigué de ses absurdes ou féroces divinités , commençait à se réfugier dans la croyance d'un Dieu unique, générateur universel, source des émanations fécondes qui animent la nature visible ou invisible. Ainsi parlent nos adversaires et leurs échos.

Durant le long séjour que les Juifs, captifs à Babylone, firent en Orient, le dogme fondamental delà législation mosaïque, le dogme de l'unité d'un Etre supérieur, répandu par leurs livres et par leurs Sages dans les contrées diverses du vaste empire où l'exil et le commerce les avaient dispersés , en avait ramené les peuples idolâtres à une foi commune. De l'échange des intelligences était née , pour les Juifs eux-mêmes , la doctrine toute

nouvelle de l'existence des bons et des mauvais anges , de leur influence sur les destinées des empires et des particuliers , et toute cette théologie mystique où le christianisme allait puiser les éléments de son système.

Dans la Grèce, les dieux chassés de l'Olympe viennent subir avec ignominie l'accusation de parricide, d'inceste, de perfidie et de brigandage.

A Rome, au pied de ce Capitole où les rois et les peuples venaient attendre en tremblant leur arrêt de vie et de mort, et les dieux étran-

DES DOCTRINES DE GIBBON. 61

gers mendier en vaincus une place au Panthéon, on se rit impunément de ces divinités à qui les descendants des Camille et des Cincinnatus avaient dû leurs victoires sur Mithridate et sur Carthage. L'école d'Épicure avait appris à ces Romains autrefois si religieux, qu'il n'y a dans l'univers et dans l'homme d'autre principe de son existence, d'autre mobile de ses destinées que le hasard et la matière. La poésie elle-même, bien qu'elle s'alimente des frauduleuses légendes que lui avait transmises le génie des Homère, des Sophocle et des Euripide , est la première à répudier leurs héros mensongers , leurs immortels d'un jour dégradés juridiquement. Tout conspire contre le polythéisme , la raison pour lui demander compte de ses traditions et de ses titres de créance , la cupidité pour s'enrichir de ses dépouilles , la licence pour calmer les remords de la conscience. Tout concourait donc à favoriser une nouvelle religion , et préparait les esprits à recevoir celle qui viendrait apporter au monde, dans son naufrage, quelque supplément à celle dont la ruine était inévitable.

La philosophie se chargea de rendre ce service à l'idolâtrie. Dans l'impuissance de l'absoudre, elle essaya de donner le change à l'opinion, témoin l'interprétation donnée par Varron à la théologie païenne, dont il explique les plus grandes absurdités par des allégories qui les rap-

6a fiXAmr« cniTiQfrs

portent aux divers phénomènes de la nature {^}. Ces complaisantes explications pouvaient plaire à quelques initiés ; elles étaient nulles pour la multitude désenchantée de ses vieilles superstitions. Aussi l'athéisme se proclamait-il sans pu* deur sous la plume éloquente de Pline le natu* raliste et de Lucrèce. César avait donné le signal de l'agression, en professant en plein sénat l'oubli de tout sentiment moral et religieux, brisant les portes du temple de Saturne comme ii aurait forcé une citadelle ennemie y enlevant k trésor de la république inutilement placé sous la garde du plus ancien des dieux (^). On n'avait fSLS oublié les oi^es sacrilèges d'Auguste, mêlant la dérision des dieux à la licence de ces soupers voluptueux dont Suétone nous a conservé le souvenir. Les Tusculanes de Cicéron et ses autres ouvrages philosophiques ne sont qu'un manifeste éclatant contre le polythéisme; et si l'orateur philosophe a l'air de protester encore en faveur des anciennes croyances, ailleurs jl laisse échapper sa pensée dans l'affirmation expresse que de son temps, parmi ceux qui s'adonnaient à l'étude de la philosophie, il n'en est

(') Voyez dans saint Augustin Tanalyse et la réfutation de son système. {Bibliothèque choisie des Pères, tom. xxi, pi^ . ai6, a36.)

C) M. Villtmain {Mélang.yi^ . aoj, ai5.)

pas un qui croie qu'il y a des dieux (*). Loin de s'arrêter aux classes éclairées , aux écoles philosophiques et aux castes supérieures j cet état de ûialaise et de doute avait ébranlé jusque dans les masses populaires les plus antiques croyances. Infatué de mille rêveries bizarres , le monde romain s'agitait de toutes parts, et mûrissait pour un grand changement.

Chez les Juifs , peuple séparé du monde par nne mutuelle antipathie , point de polythéisme à combattre. Tacite leur rend ce témoignage : « Ils regardent comme des impies ceux qui, avec des matières périssables, figurent la divinité à l'image de l'homme. Us conçoivent par l'esprit seul l'Être unique auquel ils décernent leur culte; il est pour eux un Dieu suprême , éternel, sans égal, sans changement et sans fin. » Seul dans l'univeris, le peuple juif était en possession d'une loi qu'il tenait de la bouche de Dieu même , scellée de la promesse d'une éternelle durée. Heureux tant qu'il y fut fidèle, châtié, lorsqu'il devenait prévaricateur, par la guerre, par la captivité ou par l'exil , il soutenait , par l'espérance d'une prochaine régénération , le poids de la disgrâce où la domination romaine l'avait entraîné comme tout le reste du monde, fier à la fois de l'al-

(*) Eos qui philosop/iice dant operam non arbitrari "Dilo^ XS8B. [De Inventif liv. i, chap. xxix.)

64 EX4MEN CRUriQUÂ

liance que son Dieu avait faite autrefois avec Abraham, du souvenir de l'antique puissance de son roi David , et des victoires récentes de ses Maccabées sur toutes les forces de la Syrie. Ses relations habituelles avec les peuples de l'Orient, la longue captivité qu'il avait subie au milieu d'eux, le commerce que ses savants

entretenaient avec ceux d'Alexandrie, alors la métropole de la philosophie, avaient familiarisé les Gentils, par des communications respectives, à la reconnaissance de l'unité divine, simplifié de toutes parts la pluralité des dieux et le fatalisme caractéristique de l'ancien monde, et disposé les esprits à la révolution que le christianisme allait accomplir.

Cependant Gibbon est le premier à contester l'influence de ce prosélytisme contre les traditions de l'Orient. La religion mosaïque instituée pour une contrée particulière aussi bien que pour une seule nation, laissa, dit-il, constamment toutes les autres sous le joug de leurs superstitions héréditaires. Le peuple juif, toujours séparé des autres peuples par ses croyances religieuses, était partout un objet de ridicule et de mépris (*). Nous ne voyons pas que les miracles de Daniti .< la onr de Persépolis, ni les vertus de Tobî et d'Estiitr, aient fait nulle part un grand nombre de prosélytes.

(«) GibboD, pag. aoS.

DES DOCTRIIRIS DS OIBBOIT. 65

Toutefois, à travers l'idolâtrie universelle perçait l'idée d'un Messie libérateur , répandue non seulement dans la Palestine , mais dans TOrient tout entier. C'était du sein de la Judée que devait partir une domination nouvelle promise au genre humain (*). Ce n'est point là une simple concession qui nous soit faite par Gibbon et nos autres adversaires ; c'est un fait qui s' enchaîne à toute l'histoire des siècles passés , comme à celle des siècles postérieurs. La tradition en remontait aux premiers âges du monde; elle s'était soutenue à travers toutes les révolutions du globe et des empires j et s'est retrouvée dans les temps modernes jusque

sur les bords du Gtngè ('). Gibbon ^ qui récuse la seule application qui en soit admissible , dédaigne de la discuter. Toutes les nations du monde se réunissaient dans l'attente de ce Messie (*). Seulement, dit notre philosophe, Topinion exaltée]]ar les approches de l'événeraent, en composait les circonstances au gré des

passions diverses dont elle se trouvait agitée. Chez les Juifs y la mauvaise interprétation donnée aux prophéties n'admettait qu'un Messie belliqueux

(*) Percrebuerat in Oriente toto vctus et constans ùpinio esse in fatis ut eo tempore J'idœd profcti reram patirentur. (Suétone, In Claudio;Taciie, Hist., liv. v, c. xiii.) Voy. M. Vil- ItnaiD, Mélanges (vol. i. Paris, 1827), pag. !i56.

(•) Ipse erit expectatio gentium, (GeD., xlix, 10.)

68 ^tXKimX GBITÎQVE

extravagances du polythéisme ^ abandonnaient une idolâtrie ancienne pour une autre idolâtrie non moins extravagante.

Gibbon expose la même profession de foi avec

une égale franchise. L%issons-le parler lui-même :

a La nécessité de croire agit si fortement sur le

» vulgaire, que la chute d'un système de mytho-

» logie est ordinairement suivie de l'adoption

» d'une autre superstition. Des divinités formées

» sur un modèle plus nouveau et plus conforme

» au goût du siècle auraient peut-être occupé
 » les temples abandonnés d'Apollon et de Jupi-
 » ter , si , dans ce moment décisif, la Providence
 » n'eût pas fait au monde le présent d'une révé-
 » lotion pure et saine (ja|jjj| si dans la disposition
 » où se trouvaient alors ces peuples dégagés de
 » leurs préjugés , ils n'avaient saisi dans le chris-
 » tianisme un objet plus digne de remplir le vide
 » de leurs coeurs , et de satisfaire l'ardeur in-
 » quiète de leurs passions. Loin donc de s'éton-
 » ner des progrès rapides du christianisme , on
 » sera peut-être surpris que les succès n'aient
 » pas été plus rapides et plus universels (^). »

Ainsi le christianisme n'était qu'un système mythologique dicté , comme toutes les fictions du polythéisme , par l'esprit de mensonge qui

(«) Histoire de la Décadence^ chap. xv, lom. i, pag. 300 et 804.

DES DOCTRINES DE GIBBON. 6g

avait égaré le genre humain durant quarante siècles; ce n'était qu'une superstition nouvelle élevée sur les ruines d'une autre superstition; il n'obtenait la préférence sur le culte d'Apollon et de

Jupiter que parce qu'il présentait aux peuples un objet plus digne de remplir leurs cœurs et de satisfaire l'ardeur de leurs passions. Etrange manière de flatter les passions que de les combattre toutes! A travers ce masque d'une apparente reconnaissance pour la révélation ^angélique, il est aisé d'entrevoir le vrai sentiment qui l'anime. Gibbon dissimule mal et sa haine profonde contre le christianisme , et sa secrète prédilection en faveur de l'idolâtrie. Bientôt vous l'allez entendre préconiser l'aQcienne idolâtrie^ affecter d'en mettre les intéressantes cérémonies et les fictions agréables en opposition avec les mœurs austères des premiers chrétiens, comme étant en effet plus conjormes au goût du siècle , calomnier leurs plus héroïques vertus, déployer toutes les subtilités de son érudition et de sa critique pour justifier les violentes persécutions qui , durant trois siècles , pesèrent sur cette religion déclarée pure et sainte , dont pourtant les prédicateurs auraient mal secondé l'emp'iessement des peuples, quand tous les vœux comme tous les besoins couraient au-devant d'elle.

MM. Strauss et Salvador ne s'éloignent pas de l'opinion de leur devancier. Le premier sur-

teut q' admet pw cle difSépeuce entre les récits de FAncien et du Nouveau-Testament^ et les £ahles de l'Inde, de la Grèce et de Rome païenne (^). Et voilà à quoi nous conduisent les découvertes de la philosophie moderne : à nous replonger dans la nuit de l'ancien paganisme! Le second, tout en flétrissant cette aggrégation tumultueuse de déesses et de dieux , qui ne laissaient privés de leurs exemples et de leur protection aucun genre d'absurdités ni de vices (^), a l'air pourtant de regretter, comme Gibbon , « le génie inventif di^ » l'ancienne Grèce , qui avait su remplacer les » idoles incohérentes de l'Asie par des images 9 sublimes

de grâce et de majesté , et savait ^Ir » lier les signes d'une décrépitude anticipée aux m fleurs immortelles et à toute la parure de ses » beaux jours {^}. v La révolution religieuse ite préparait , et le duristianisme venait sans e£fart remplacer sur leurs autels abandonnés tous les dieux du polythéisme. Tout autre que lui en aurait eu l'honneur.

VSim répoudre à oes sophismes , il noi^ sh£fira de jeter un coup d'csil sur l'iûstoire de Tid^ latirie , qui ^embrasse à la fois son origine ^ ses]^pogrès et sa décadence.

(*) Fte de Jésus ^ introd. y sect. %vwy tom^ i, pag. 82, 8S. ('] Histoire de Jésus et de sa doctrine y ton, i, pag. 3^ 56. ft ifo'rf,, pag. 147,

DES POCTRIir^S D^ GIBBON. 71

Siameo de la qnestloo : S'il est yrai qoe le chrif tianisme ait remporté sar ridolÂtrie une victoire facile* ^ Sistoira du polythéisme.

Nous avons parcouru les préliminaires du christianisme : mettons-le maintenant en présence du paganisme.

Qu'il y ait eu dans l'idolâtrie divers degrés qui la rendent plus ou moins criminelle, nous ne le désavouerons pas. Elle ne fut peut-être à son origine qu'un égarement des sens qui, éblouis par les magnificences du firmament et trompés par les phénomènes de la nature , substituèrent la créature au créateur; erreur la plus pardonnable dont on puisse imputer le reproche à la raison humaiiiiè, si Dieu lui-même n'avait pris sofn de lui faire connaître ses invisibles perfections par les oeuvres extérieures de sa puissance et de sa sagesse , de telle sorte, conclut l'apôte, que l'er-

reur restât inexcusable (*). Peut-être encore ne fut-elle à ses commencements que l'excès de l'admiration ou de la reconnaissance pour de grands services rendus , ou pour des actions éclatantes. Ainsi voyons-nous que les grands rois et les grands conquérants qui pouvaient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la

(*) Tta ut sint inrxetisahilest Ronii 2, ao«

vie humaine 9 eurent bientôt après les honneurs divins (^); et c'est là en effet une des causes les plus actives à quoi nos livres saints rapportent les progrès de l'idolâtrie parmi les hommes ('). Le polythéisme n'aurait donc été, s'il faut en croire les savantes recherches de plusieurs de nos érudits, qu'un amalgame conhis de traditions antiques consignées ou dans les souvenirs du genre humain , ou dans les livres sacrés du peuple hébreu , que la transition de l'histoire à la fable , donc une altération coupable de la vérité , bientôt devenue la source fécoiule des plus criminels travestissements, et de ces fictions monstrueuses auxquelles vient se réduire enfin la théologie des siècles païens. A mesure qu'elle s'épanche et va circulant dans les régions diverses, l'idolâtrie s'empreint des incUnations et des moeurs de ceux qui les habitent.

La doctrine des Chaldéens et des Mages de la Perse, celle des anciennes théogonies qui semblent se rapprocher le plus de la vérité , à cause de leur voisinage du peuple hébreu et de leur commune descendance du patriarche Abraham^ la doctrine des Brachmanes de l'Inde et des Hié-

(«) De his quœ videntur bona non potuerunt intelligere eum (/ut est, neque operibus attendentes ognoverunt qiùs esset arti-

fex. (Voyez tout ce chapitre xiii du livre de la Sagesse,)

('*) JU. Voss. Fourmont, Lavour, flossuet, etc.

rophantes de FEgypte, qui en dérivent sensiblement y conservaient dans leurs sanctuaires la mémoire de ce fait primordial , ainsi exprimé par Moïse en tête de son histoire , et profondément empreint dans les souvenirs de toutes les générations : Dieu dit : Que la lumière soit , et la lumière fut; et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Moïse parlant de la lumière et des ténèbres, leur avait assigné à chacune, dans l'espace, un domaine séparé : divisit lucem et tenebras (*)• Au lieu de les attacher à la même chaîne de création produite par la même toute-puissance , les philosophes de ces contrées imaginèrent de la partager en deux masses de substances contraires , qui, agissant en sens opposé dans la nature, montraient l'empreinte de leur activité dans tous les êtres où il paraissait un mélange de bien et de mal. De là le double principe générateur, toujours en guerre, personnifié sous les noms d'Oromase et d'Ariman, d'Athys et de Rnef, ou d'Osiris et de Typhon , et par les transmigrations successives, sous ceux de Mithra, de Jupiter et des Titans, de Vulcain et d'Hercule, de Diane et Vénus-Uranie. Partout ce double principe obtint des temples et des prêtres. Que ce fut là le manichéisme proprement dit , question indifférente : toujours est-il de beaucoup antérieur à l'ère

(O Geo. 1,3,4.

Jf4 EXAMEN CRITIQUE

chrétienne ^*J. C'était par leur influence que la philosophie prétendait expliquer les phénomènes de la nature , abstraction faite, couvent même à l'exclusion de la première des causes à la-

quelle eux-mêmes doivent leur création. H leur su£Bsait d'admettre un feu principe, qui avait dans le soleil son centre et sa source , dieu suprêipie dont les feux qui en émanaient étaient les inipistres sous les noms de génies, ou dieux subalternes partagés en tribus diverses, également ennemie^^ et 4ont r section sur le moqde , déterminée par \^. différence de leurs nj^tures opposées , y produisait incessamment les biens et les maux dont il est le théâtre. Tel est le système qui aurait donn^ lieu à cette théurgie délirante , mère de la magie et des sacrilèges invocations, qui a peuplé Funîvers de superstitions tour à tour et souvent tout à la fois féroces et stupides (*).

M. Hyde et quelques autres savants ont prétendu que pes feux et le soleil lui-même n'étaient point regardés comme des dieux , niais seulement comme des images pu des symboles de la divinité. M. Hyde peut jivpir raison , s'il ne parle que des Mages savants et éclairés qui pouvaient avoir des idées plus justes que celles du peuple. Mais

(*) Aoquetil du Perron, Zend^a-vesia , Coni. ii^ paf. 343* l^ Pèr43 BarlM^my de S^doti^Aqlin, Systema Brakman^ tab. XXI, pag, 169. (i vol. \u*î\^, Rome, 1791*)

(>) Brucker, Instiu philos, ^ pag. 33| 34*

DES DQCTRIIFES DE GIBBON. j5

là aps^i^ çomoie partoui: ailleurs , le gros de I4 nation arrê-
tait son hommage au soleil , k la lune, ^ toute l'armée 4^ deux ,
comme parle l'Écriture. On a vu des peuples adresser leurs vœux
à des tfonci» d'arbres pourris, à des pierres brutes consacrées par
un respect antique. Le^ Ror wains et les .Grecs, tout éclairés
cju'ils étaient, se prosterqaient aux pieds d'idoles de bois, de pi-

erre 01; de métal. JLiCs Égyptiens poursuivaient l'encensoir à la vç^in un chat, un chien , un scarat>ée; et lesMag^s de la Chaldée et de la Perse s^ serai^t contents, pepdgnt vingt siècles, d'accorder le simple honneur de représentant à l'astre ou à l'élément le plus brillant , qu'ils auraient choisi dès le commencement pour être le symbole de la divinité! N'y eut-il que le penchant naturel de l'esprit humain : les figures auraient pris Ja place de l'objet figuré; et chez ces nations reculées, ceux mêmes des Sages qui se seraient élevés par la supériorité de leur intelligence jusqu'^ la notion de l'essence divine dégagée des sen^, comme l'onf pu faire chez les Grecs les Socrate et les Platon, comme eux aussi s^ seraient réunis au peuple dans Je culte et dans la pratique (^).

Si un pareil culte eût été innocent, pourquoi

(») Vpy. l*Histoirc des causes premières, par l'abbè Batteux, art. IV, pa^. 40*

Dieu aurait-il appelé Abraham du milieu d*un peuple idolâtre pour en faire le père des croyants, en imprimant jusque sur sa chair le sceau d'une croyance la seule véritable ? C'est qu'il n'y avait à tout cela que pure idolâtrie : nulle différence que dans les mots.

Ces croyances éparses transportées de l'Egypte sous le ciel plus heureux de la Grèce, y furent recueillies par quelques hommes supérieurs connus depuis sous les noms d'Orphée, deLinus, d'Eumolpe, de Mélampe d'Argos. La Grèce devint le sanctuaire de l'idolâtrie. Homère vint, qui leur prêta les accents de la plus belle langue parlée dans l'univers et les brillantes couleurs de son imagination. Ses . poèmes , devenus les livres sacrés de sa nation , accréditèrent chez tous les peuples du monde les his-

toires impures de ses dieux , leurs infâmes généalogies , leurs scandaleux débats et leurs impudiques amours. Les fêtes et les mystères du paganisme n'avaient pas d'autre fondement. On avait beau les revêtir du nom pompeux d'allégorie (*); ce n'était toujours que l'idolâtrie, c'est-à-dire le culte de la créature adorée à la place du créateur, que la profanation du nom incommunicable. Crime ou erreur, l'idolâtrie, sous quelque aspect

(«) Voyez Lettres sur la Mythologie^ par Blackwel, (trad. de l'anglais), 2 vol. io-12. Parls^ ^11^} Lettre xiv.

DtS DOCTRINES DE GIBBON. 7^

qu'on l'envisage , ne saurait donc être regardée que comme une calamité pour tout le genre humain qu'elle infatua , une source de corruption pour la morale , un opprobre pour la raison et pour la nature qu'elle outrageait impunément.

Grâces au christianisme, le genre humain s'est vu affranchi de cette honteuse servitude. Nul doute que sans lui nous ne fussions du nombre des nations dont les livres saints nous disent qu'elles dormaient profondément , assises dans t ombre de la mort (*). M. Salvador convient que s'il n'y eût pas eu de Moïse , il n'y aurait pas eu desortie d'Egypte, ni de loi du Sinaï, point de peuple juif. Affirmons la même chose de la révélation évangélique : sans Jésus-Christ , le monde serait encore tout entier idolâtre.

Comment a-t-il cessé de l'être? On nous répond que le paganisme vieillit présentait une victoire facile au christianisme. « C'est une circonstance » remarquable, nous dit-on avec Gibbon, que l'af- » faiblissement de l'idolâtrie, que l'incrédulité » pour les faujL dieux, et l'incertitude même sur » l'existence d'une nature divine remontent aux » plus belles époques de Rome. » La géné-

ralité de cette assertion exige quelques éclaircissements que nous devons emprunter à l'histoire.

(») Qui in tnebris et in umbrd mortis sedentÇÏAxCy i, 79). Voyez l'ouvrage intitulé : The history of the effecta of religion on ManAind (Éàimb^y 1806)^ d*£douard Ryan.

76 SXAlfXN GRinçi»

ReportonMioDs au temps qui a précédé Fext^DCtion de la république romaine par la domi« natioB d'Auguste^ deux Mècles avant Jéius-GhvisI; remoiRlems jusqu'à l'érésemeiit le plu& glorieux pour Rome ^ puisqu'il lui assura Vempite du mcNKie^ mais le plus funeste à sesmœurs^ pidsqu'il la précipita dans le luxe et la oorruptiôn ^ comme s'exprime un de ses historiens (^). Jusqu'à cette époque, la belle renommée de^ Camille^ des Fabricius, des Curius s'était soutenue par Ist suo* cession des Paul^&mle, desMetellus, des Caton le censeur. Il est trop i^rai que^ dorant toute ceffee^ longi:» période , l'antique discipline et kt pou^ vreté j mère fécondes des vertus et des héroè (^) f avait disparu. Ai^ec les richesses des nations ^nàHr* eues et tous les rafi&ti^emeiYtddes »tBy les Momaîo» prirent tous leurs vices et s'en doUAèrent de nouveaux. Polybe et Pline observent que la déCnte de Persée , l'extinction du rof^me de Macédoine

(«] Potenttœ RotàtinoriMi pHof Scîpià i>tam apenuirat ; luxuricè p€fsteriùr etpthdt f qiiippCy7tmoto CatthagtfHs metm, siMatdqtte imperH amuié, non grutU^, êêdpîWtiplH oarM a virtuite deteitmni , ad viïkt inêenseursum, (VaUekia Paldw. JSist, Tom. y liv. 11 5 cap« s.) Lm ttième» plaintes se lisent àxa» Saluste. [Guerre de Juçwrtha^ cap, xu, et Frag^ («) Fœcunda virorum

PaupérUufuf[^]tKh; Èotoqueaccersiturerbe Què n» qmœqm perità*.'

(t<wÉia> Phtars.f lik «, v» s664

«t la conquête des villes de la Grèce, achevèrent à la fois de rendre les Romains maîtres de l'univers et de ruiner leurs mœurs (*). Mais le pillage des villes et des provinces étrangères , bien loin de nuire au sentiment religieux , ne faisait que Texalter, par l'opinion que les victoires remportées sur les peuples Tétaient également sur les dieux qu'ils adoraient , et que Rome devait[^] ses triomphes à sa piété, comme elle ne cessait d'en Êdre la haute profession f). Lies statues , les tableaux , lés vases d'or et d'argent, les marbres et autres objetl précieux dont Mumnius, Scipion Nasicà y Métellus , Paul[^]Émile , Scipion Émilien , décorai[^] les édifices sacrés ajoutaient à la ma-[^] jesté du cuhe. Oes grands hommes se vantaient encore de triompher pour la patrie plutôt que pour eux-mêmes. Le vainqueur de Corinthe feisait servir à l'ornement du Capitole les dépouilles

(') Polyb., tom. 11, pag. i43d, édit. de Grooovius. Pline[^] Hist,[^] liv. xxxiv[^] c. m. Et pourtant, ajoute Tite-Live, ce qu'on voyait alors il'était que le germe de ce qu'on a vu depuis. Illa quûs tum conspiciebantur semina erant futuroe laxuriœ, lib.

([^]) Cecilius dans t* Octave de Minucius Félix : o Grâce à »[^] piété «nvèrs les dieux [^] ta puissance romaine s'*est propagée » dans tous les peuples ; l'empire du peuple-roi s'est étendu par » delà fes contrées qtie le sotéil écTaire de ses rayons , par delà » les bornes Je l'Océan , récompse des vertus religieuses qu'il > a portées jusque dans le tumulte des guerres, v Ty[^]JisBiblioth, choisie des Pères j tom. m, pag. ik[^]^.

80 EXAMEN CRITIQUE

de la Grèce (^). Bien différent de ses successeurs^ Marcellus , vainqueur de Syracuse et gouverneur* de la Sicile, n'enlevait de cette riche contrée que ce qui lui parut propre à l'embellissement de deux temples qu'il avait fait vœu de dédier à l'Honneur et à la Vertu Q. Le sénat consacrait par l'érection d'un temple en l'honneur de la bonne déesse les victoires de Marins sur les Cimbres et les Teutons (*). A la nouvelle des succès obtenus par C'ésar dans son expédition des Gaules , il ordonna quinze jours de prières et de processions publiques pour remercier les dieux (*). Après la mort des Gracques, l'orgueil, l'ambition, l'avarice chez les principaux citoyens ne connurent plus de frein , et pénétrèrent dans toutes les classes de la société. Oppression et tyrannie de la part des uns, dans les autres, toutes les bassesses de la servitude, partout, l'émulation du crime. Le Forum avait beau retentir des remontrances sévères de Caton et des fougueuses déclamations des tribuns du peuple; le torrent entrainait jusqu'aux digues opposées à ses rivages, et le cri de réforme était sans force dans une ville où, comme

(i) F.W. H. Hist. nat., lib. xxxiv, cap. a et 4- Ibid., lib. xxxv, cap. 5 et 8.

C) Voy. Cicer., In Verrem, lib. i, cap. ai, aa, tom. ui, édit. Wessleio, pag. 1127 et seq. k

(3) Plutarque, Vie de Marius,

(4) Le même , Vie de César,

DES DOCTRINES DE GIBBON. 81

le disait Jugurtha , tout était à vendre , jusqu'à elle-même, si elle avait pu trouver un acheteur (*), et où Catilina était sûr de trouver des complices au sein même du sénat qu'il s'apprêtait à égorger. La corruption des mœurs était au comble. De même que l'on allait chercher par delà les mers de quoi fournir aux prodigalités du luxe et aux caprices de la sensualité y de même il fallait chercher hors de l'humanité de quoi satisfaire par des voluptés inouïes aux besoins de la plus dégoûtante lubricité. La peinture qu'en fait l'apôtre dans son épître aux Romains n'a rien d'exagéré (*). Si nous insistons sur cet humiliant tableau , c'est qu'il nous semble que l'on oublie trop aisément le bienfait du christianisme, qui seul a pu arracher le monde à cette fange d'iniquités. Les sexes étaient confondus, et rivalisaient entre eux à qui se surpasserait l'un l'autre par les plus monstrueuses débauches. Non seulement l'adultère et la prostitution , mais ce genre de crimes que la pudeur défend de nommer, entraient dans les mœurs publiques. Plutarque a soin de le remarquer dans les Vies des hommes les plus fameux de cette époque, à peu d'exceptions près. Cicéron , censeur si éloquent des vices de ses contemporains , paraît disposé à

(*) Sallust. ^ Bell, /ugurth.

P) Rom.,z ^ a4-3a. ^

Ça SXAICEN GIVLTIQUE

excuser ce d^&prdre dans le jeune Çœlii ^ , tant qî ^'il n'en résultait ^ dit-il , ni crime ni déshonneur (^). Salju ^te raconte qu'uQ grand nombre de d^es romaines des plus qualifiées jouèrent un rôle dans 1^ conjuration de Çatilina. Elles ét^% ^ï ^, dit-il , particulièrement destinées à soulever les esclaves , à

mettre le feu dans toute la ville^à £Eij!e 'outrer Içurs maris dans, le complot y ou à s' eu défaire dans le cas où ils s'y refuseraient (^). Â. quoi un moderne écrivain ajoute cette réflexion : « Ce i[^]ét[^]it pas sans raison que Çatilina leur conjSait des secrets si iitiportants et des opérations si hiup» difes et si périlleuses; car les héroïnes auxquelles il se communiquait étaient exercées de longue main k la perfidie, à la trahison, au paijiç[^], aux empoisonnements secrets et à tous les.g.eiïnes d'assassinats Q. » C'en était assez d'une aussi pror fonde dissolution pour entraîner la ruine de la république y et Rome périssait par ce qui donne la niort à tout État : Quo res quœque pérît (*). Les*chefs-d' œuvre de l'art, qui jusque là n'avaient seigri qu'à décorer les temples et les villes., et

(•) Cic, în CœL, u[^] i8.

(J) Sallust., Èell. Catil., cap. 24.

o ^Sist de la décàd, des mœurs chez les Komains, ti[^]d. de Fal-lemaBd 4e €• Meiners[^] par M. Bioet, pag. 874. (Paris, an m de la républ.)

(4) LucaiD, Phars.f livr. i.

qu'on n'enlevait autrefois y même à des ennemis , que pour en orner encore des temples et des places publiques ^ avaient -bien changé de destination , en passant par des mains dégouttantes du saîlg de leurs propres concitoyens, qui se les appropriaient pour en orner leurs villas et leursunusées , jusqu'à leurs salons et leurs viviers[^] où ils faisaient jeter leurs esclaves tout en vie pour en engraisser leurs piRssons (^).

Toutefois la perversité humaine a des bornes qu'il ne lui est pas donné de franchir. Au milieu de ce débordement universel , les lois religieuses qui avaient régi le siècle de Numa subsistaient toujours. Le sentiment religieux peut se modifier dans les formes les plus bizarres , mais il est indestructible. Rome, *^venue Tégout infect où affluait de toutes parts tout ce qu'il y avait d'hommes flétris, perdus de dettes et d'honneur, sans autre ressource que l'espérance des maux publics (*), était toujours le sanctuaire de toutes les superstitions. Les écrivains qui déplorent avec le plus de chaleur et d'énergie les calamités de cette époque, ni Polybe, ni Plutarque, ni Cicéron lui-même, n'accusent nulle part l'incrédulité pour les faux dieux. C'étaient des divinités

(<) Aalugelle^ Noct, attic.j lib. viii, oap. i6. VarroDi EcO' nomie rustique^ lib. lu, c. 6, 7.

(^ SaUuste, Bell. CatiUm.

84 EXAMEIV CRITIQUE

imaginaires , mais elles étaient respectées. Sylla , le féroce Sylla , portait sur lui une petite statue d'or qu'il avait apportée de Delphes, et l'invoquait dans toutes ses batailles comme son dieu tutélaire (*). Parmi les^icaires que Catilina enrégimentait pour ses sanguinaires exécutions ^ nobles pour la plupart 9 et patriciens disposés ^ dit Sallust&9 à massacrer leurs propres pères , croissait, investi jeune encore de la dignité de souverain pontife (') , ce futur destructeur de la république, dans qui Sylla avait découvert plus d'un Marins, quand sa secrète connivence avec Catilina échappait à la pénétrante sagacité de Cибэрон lui*même. Ces jeunes patriciens e£fé- Biinés et sanguinaires , om satellites de

Catiline qui vivaient dans la pr^m^ne de toutes les infamies et de tous les crimes , et que les historiens

(') Plutarque raconte qu'au combat de Preneste , où il eut à courir les plus grands dangers , il baisa cette idole avec beaucoup de dévotion en lui adressant ces paroles : « Apollon Py^{*} tmn! après avoir élevé rtieux Cornélius Sylla au faite des honneurs et de la gloire par tant de batailles que vous lui avez fait gagner 9 Tavez-vous ramené aux portes de sa patrie pour le renverser par terre et pour le fgire périr avec ses citoyens ? » (Fie de Sylla, tom. vi, Lyon, i806, pag. 392.)

(3) Dignité si considérable- que Ptolémée rerut roffre de la grande-prétrise de Vénus dans la ville de Paphos, en dédommagement de son royaume de Chypre. (Plutarque, Fie de Caton dV tique, t. X, pag. i50.)

nous représentent comme une bande de malfaiteurs autorisés dans Rome, ces impurs héritiers des plus illustres Romains n'avaient pas, dit M. Yillemain, d'autre doctrine qu'un épicur^éisme grossier (^) ; et César qui les protégeait, et qui voyait en eux le séminaire d'une tyrannie future , se servit de ces mêmes opinions pour défendre dans le sénat romain la conjuration de ses cheis. Il déclara que tout finissait à la mort^ que l'âme et le corps s'anéantissaient à la fois ^ et qu'il n'y avait au-delà ni joie ni douleur. M. Yillemain ajoute que Caton , défenseur de la liberté et des anciennes mœurs , repoussa l'opinipn de César sans lui opposer aucune tradition religieuse (^). Salluste, qui rend compte de la plaidoirie , et qui rapporte les discours de l'un et de l'autre, motive par cette interprétation l'avis de César et le silence de Caton : dans l'intention évidente où était César de sauver Catilina de la mort, la question d'une autre vie était indifférente, et

Caton n'eut pas besoin de la discuter. Suétone et Plutarque n'indiquent pas même cette partie du discours de César, que Cicéron seul rappelle dans la quatrième de ses catilinaires, sans préjuger autre chose, sinon que la mort en elle-même n'est point un châti-

(>) Mélanges y pag. 206.

(a) Ibid, p. 207.

88 JDUMBH CaiTIQinEl

ment f et qu'elle n'est qu'un acte naturel qui met fin aux maux de l'humanité (^).

Au reste, l'impression produite par les paroles de César fiit de peu de durée, puisque ces mêmes sénatiBurs dont il invoquait l'indulgence envers Gatilina (^)9 entraînés par la véhémence éloquence de son adversaire, dirigèrent contre lui leur indignation, et allèrent jusqu'à menacer sa vie (^). Ce qui pourrait rendre plus suspects ses sentiments religieux, c'est sa conduite dans les Gaules, où il est accusé d'avoir pillé les temples des dieux enrichis d'offrandes et de présents (^). Mais durant son édilité, il s'était plu à décbrrer les places publiques et les temples (^); il voulait avant tout élever un temple à Mars, plus vaste qu'aucun temple du monde (^); en quoi il était secondé par l'enthousiasme de ses concitoyens. A sa mort^ il lui mis au rang des dieux, non seulement par la cérémonie religieuse, mais par

(*) Sueton. In Coes,^ n* 14. Plutarque, Vie de César, t. ix> pftg. 204, et fie de Caton if f] tique, tom. x, pag. i25.

(^ n efti bon i!7teiiian]aer que cette indulgenoe D'alleit pM J4iaqu'à voglo^ aUéaiier rimpîété sacrilège de GatiUoa et 494^9

complices y Janà atque dēmos ejppoliari, çasd^m^ incendjLH^
4UU Il ne diffère d*avis que sur la naturç du ch4tim(jl)^.

(5) SuetOD. et Plutarq. , suprà,

(4) SuetOD., In Cæs., n« 64.

(5) Ibid., n*» 10.

(«) Ibid., !!• 67»

DBS DOCTltlNBS Ok GIBBON. %^

rintême persuasion du peuple (^). Il e^t des temples, des autels, des prêtres. Tous les brdres de rÉtat allaient y offrir des sacrifices , y, fontaer des vœux en jurant par le nom de César (*). Qu'estH^e que Tidolâtrie avait pu foire de {^us dans les temps où elle JfasciSait avec le jplus d'aveuglement la raison humaine ?

L'idolâtrie fut chez les Romains , à toutes les périodes de leur histoire, ce qu'elle avait été chez tous les peuples qu'ils subjuguèrent. Avafft eux, ces peuples divers avaient eu également leurs jours de décadence , et les mêmes causes avaient agi sur les révolutions qui les firent tomber sucæssivement sous le joug des Romains , avec cette différence , que ceux-ci luttèrent plus longtemj^ qu'aucun autre peuple contre la corruption^ qui finit par les entraîner tous dans une ruine commune. Pour aous borner à quelques exeitiples de l'antiquité, on voit les Perses et les Macédoniens , à peine maîtres de l'Asie, les Spartiates et les Athéniens , arbitres de toute la Grèce , plongés en moins de vingt-cinq et de cinquante ans dans tous les vices , plus destructeurs que l'épée de leurs vainqueurs , tandis que les Romains , grâce 11 la force de leur constitution , luttèrent:

(*) in Deorum numerum relatus est^ non ore modo decer^
nentium, sed et persuasione vulgi. [SuetOD., n^SS.)

o Jtid.

88 CXAMEir CRITIQUE

plus d'un siècle contre les vices des peuples vaincus (*).

Partout l'histoire de l'idolâtrie présente le même esprit. Ainsi , dans la bonne ou la mauvaise fortune y tous se ressemblent par la constance de leurs attachements aux rites et aux superstitions diverses dans lesquelles consistait l'essence de leur culte , puisque la morale en étiit bannie. Polybe, au temps des Scipion et des Paul-Émile, admire la piété des Romains. Tite- Live et Yalère Maxime justifient le même témoignage par des milliers d'exemples, tout en s'indignant qu'ils fussent étrangement dégénérés. Alors même que les décrets du sénat proscrivaient les fêtes de Bacchus , on courait en foule seTaïre initier aux mystères de la bonne déesse; et Finâime Clodius ne les violait pas impunément Q. D'un bout à l'autre de Tunivers , jsous les voûtes du temple de Séraphis et sur les rives de l'Euphrate, de l'Induset du Gange , sous les sombres ombrages des forêts de la Gaule et de la Germanie y OÙ les Druides immolaient des victimes humaines à leurs féroces divinités , comme sur les montagnes où les Scaldes faisaient retentir leurs chants sacrés en l'honneur des héros morts

(>) Meineri , Histoir, de la décad, des Romains^ chap. v, pag. 83.

(^) Cicer., In Milone, t. y, édit. Westen.^ pag. 2897.

pour la patrie, partout même foi aux sacrifices, aux oracles, aux divinations. M. Yillemain Tobserve sur la foi de tous les mo-

numents. Parcourant les contrées où la pensée était restée indépendante de l'oppression romaine, et mettant en tête l'Égypte et la Syrie, il convient que nulle part ce qu'il appelle superstition ne s'exerçait avec plus d'empire que dans ces contrées (*). D'antiques symboles étaient devenus des dieux pour la foule. De là ces reproches que les poètes de Rome faisaient aux Égyptiens, encore au temps de Juvénal, d'adorer des oignons et des chats (^); de là ces guerres civiles qui souvent, dans l'Égypte, armaient une ville contre l'autre pour venger l'injure prétendue de quelqu'une de ses innombrables divinités. Dans leur abatement

(') Voici comme en parle Juvénal dans sa sixième satire :

Nota bonæ secreta deæ, quum tibia lumbos Incitât et cornu
pariter vinoque jeruntur Attonitæ, crinemque rotant^ uhdantque
Priapi Moenades, O quantus tunc illis mentibus ardor ! etc.

On sait à présent ce qui se passe aux mystères de la bonne déesse, quand la trompette agite ces Ménades, et lorsque, également ivres et de sons et de vin, elles invoquent Priape. Quels désirs! quels élans! etc. (Traduction deDussaux.)

(3) Qui ne sait par cœur les vers suivants du même poète :

Quis nescit qualia demens jEgrptus portenta colat...,

Porrum et coepe nejas vioiare etfrangere morsu, etc.

go EXAMEIV CRITIQUE

SOUS le joug romain, les Egyptiens, dit Tillustne académicien, n'étaient capables de courage que par superstition (^). Un Romain qui, par hasard, avait tué un chat consacré, fit éclater une sédition que les rapines, les violences des gouverneurs n'avaient

point excitée. Tous les savants en disent autant de l'idolâtrie qui régnait dans tous les lieux du monde. Les Indes reposaient dans l'immobilité des traditions antiques qu'eues tenaient de leurs brachmanes (^). La Perse, dit-on^ n'admettait point d'idoles. Que ses peuples n'euA^ sent pas d'images représentatives de leurs divif* nités : cela peut être; toujours reconnaissaient-ils au moins une dualité de principes co-étemelç ,

(■) Hérodote ratlestait de son temps comme témoin ocalaïre. Il parle des religions de la Perse, de l'Egypte, de la Syrie, et des autres contrées deTOrient, comme Pausanias, Strabon, Arnobe, Afaxime de Tyr, TodI affirmé pour les temps où ils vécurent. Le tableau que Tacite et César nous ont tracé des mœurs dçs Germains , des habitants de la Gaule et de la Grande-Bretagne, ne concerne pas seulement leurs antiquités , mais leur^ usages contemporains, témoin les doctes recherches des Schédius, des Selden, des Pelloutier et des Hume, des Etienne Paquier, des Dubos et des Montfaucon , pour les temps qui précédèrent le baptême de Clovis. Moloch, Teutatès, Astarté, se retrouvent sons d'autres noms sur les rives de TOhio , du Mexique et da Mississipi , comme l'observe Roberston d'après les historieas de la conquête.

(^) M. Villemain, Mélanges ^ pag. a5a. Le père Barth^ lemy de Saint-Paulin, Systema Brahmanicum, pag, i^ i v^, in-4** Rome, 1791.

DES DOOTRIVIS DB GIBBON. . gi

indépendtntB ^ qui se partageaient la toute-puissnce souveraine, ainsi qu'il résulte des témoi-r gnages de Diogène Laërce et de Plutarque (^). En supposant que , dans la théologie des Mages

, leur dieu principal fut Mythras. emblème du soleil; le culte unique qu'ils rendaient à cet astre pouvait-il les absoudre du crime de Fido-lâtrie? On convient d'ailleurs que ce culte ne tarda pas à dégénérer parmi eux, J[^] reTigion de Zoroastre s'éloigna de sa primitive institution , et enfanta oetle imposture qui , sous le nom de Magie , se répandit dans tout l'univers {}).

Il est donc prouvé que nulle région dans le monde païen ne fut à l'abri de la contagion; que toutes y à l'exception d'une seiUe, en furent plus ou moins infectées; que l'opinion qui ramène à la reconnaissance de l'unité divine les branches ù diverses de la mythologie païenne , est un sys* tème ruineuⁱ et démenti par tous les monu[^] ments; que si les annales des peuples laissent apercevoir che[^] quelques uns certains progrès dans l'intelligence , il n'y eut de mouvement que pour les enfoncer de plus en. plus dans l'abîme de l'idolâtrie y jusqu'au moment où le chri&tia* nisme vint le fermer.

(«) Voyez Thom. flyde. De Reffg, vet, Persar., oap. xx, pag. 190 et seq. Batteux, Histoire des causes premières, p. 34. (a) Bsucker, I/u(. phiiçs.f p»g, ^,i3.

On teut qu'il y ait eu exception en faveur de la Grèce et de Rome; qu'il me soit permis d'en demander la preuve à l'histoire. La Grèce d'abord.

Ecoutons des adversaires que nous ne combattons qu'en leur soumettant à eux-mêmes notre sentiment, a U semble que la Grèce ne pouvait pas plus se passer de l'idolâtrie que des arts. Partout sillonnée de monuments et de fictions , elle était comme le Panthéon de l'univers païen ; on n'y pouvait faire un pas sans

rencontrer quelques uns des chefs-d'œuvre des arts, consacrant une tradition religieuse (^). »

Nous ne dissimulons pas que la Grèce n'ait cédé bien plus tôt que Rome à l'impulsion des vices destructeurs des sociétés. Pas un de ses historiens qui n'en convienne. Mais, qu'on l'observe bien y dans quels termes parlent-ils de la décadence où les républiques grecques étaient tombées y et des causes qui l'avaient amenée? Ce qui dénote le plus sûrement les mœurs d'un peuple I ce sont d'abord les faits eux-mêmes, et en second lieu la ^nanière dont en parlent les écrivains de l'époque, le jugement qu'ils en portent, comme étant l'expression du blâme ou de l'éloge que lui ont donné les contemporains. Par exemple, s'agit-il du présage que les Athéniens,

(■) M. Villemain^ Mélanges^ pag. a46.

DES DOCTRUTES DE GIBBOIf. g3

à la veille de leur expédition en Sicile , tirèrent du renversement des statues de Mercure : laissons parler Plutarque. «Le peuple^dit-ily n'écouta point ceux qui voulaient lui persuader que ce présage n'avait rien de terrible , et que c'était là l'ouvrage de quelques jeunes gens que le vin et la débauche , comme cela arrive d'ordinaire , avaient porté à commettre cette impiété et cette insolence pour se divertir. L'indignation et la crainte furent générales , et Alcibiade, que le soupçon n'avait pas épargné, fut obligé de céder à l'orage (*). » C'est toujours avec la même gravité que Plutarque s'exprime sur ces sortes d'événements. Chaque outrage fait à ses dieux semble être pour lui une injure personnelle. Lacédémone, devenue si différente de ce que l'avaient faite ses Lycurgue et ses Agésilas, parut au temps d'Agis et de Cléo-

mène prête à revenir à ses anciennes institutions : la réforme que ces deux rois s'efforcèrent d'introduire dans les mœurs portait-elle également sur les idées religieuses? Nullement. «Alors, dit le même historien, comme aux plus beaux temps de la république, les Lacédémoniens avaient des chapelles consacrées non seulement à la peur , mais aussi à la mort, au ris , et à toutes les autres passion^; et ils honorent la peur^ non comme les démons

(') Vie d'Alcibiade , tom. m, pag. 148«

que Ton abhorre et que Ton déteste, ni comme la croyant terrible et pernicieuse , mais au contraire persuadés que la peur est le lien de toute bonne police (*). » Voilà certes une bien grossière superstition; et dans le récit qui en est fait rien qui se ressente du plus léger blâme : tant cette croyance était commune et peu contestée ! Les milliers de prodiges racontés par Hérodote , Thucydide, Polybe, Diodore de Sicile, Pausanias, le sont avec une bonne foi qui atteste des esprits persuadés et des convictions dominantes, sans ombre de réclamation* Toute l'histoire de la Grèce ^ à ses diverses époques , semble n'être qu'une vaste épopée où , comme dans les chants d'Homère, les dieux interviennent, disposant de la paix et de la guerre , des événements publics et particuliers.

Les villes principales du Péloponèse , Athènes^ Corinthe, Mégare, Élée, avaient des écoles où l'on venait entendre disserter sur le bien et le mal , sur l'âme et la matière , les phénomènes et les secrets de la nature. Les premiers qui les ouvrirent (vers le temps de Solon) remplacèrent les théologiens , et voulurent quelquefois les imiter; ils s'appelèrent philosophes. Tous avaient la prétention d'expliquer l'Essence divine; nul, pas même Leucij^ ni Epicure, ne songeait à l'anéa»-

(') Platarque , Fie djgis et de Ciéom.^ ton. x, pag. 998.

DES DOCTRINES DE GIBBON. gS

tir. Quiconque euti'eprenait de se faire chef de secte^ devait paraître savoir ce que les autres avaient ignoré. Il était bien difficile que y chez une nation vive, ardente , enthousiaste , une curiosité sans règle et une liberté sans contrôle n'amenassent des opinions hardies et des écarts préjudiciables à la morale publique. Us dressaient la jeunesse à disputer superficiellement sur toutes les matières (*). Une telle licence n'était p^s du goût de Sprate et des autres philosophes; elle faisait tout l'art des sophistes, et le bon sens public en fit plus d'une fois justice. Protagoras et Théodore, accusés d'athéisme, furent bannis de l'Attique. Diogène d'ApoUonie, disciple d'Anaximène, et Diagore subirent le même sort, et coururent risque de la vie. Aristote se vit obligé de se retirer à Calcis pour échapper aux soupçons que son matérialisme avait fait naître. Théophraste, son disciple, reçut défense d'enseigner à Athènes; et Socrate luimême paya de sa vie le mépris qu'il avait paru faire des divinités du pays , malgré la précaution qu'il avait eue de publier un hymne en l'honneur d'Apollon, et de commander en mourant des libations en l'honneur d'Esculape et de Jupiter libérateur (^). C'est que le préjugé national

{^} Barthélémy, Voyage du jeune Anacharsis , t. lu, p. 34* (a) Ibid., i. V, pag. 455-470.

q6 EXilHElf CKITIQUE

en faveur du polythéisme était plus fort que rinstant de la conscience, et que le petit nombre d'esprits sùpérieu^ qui ne le partageaient pas , n'avaient pas le courage de le braver fl). t>e là le mot de Platon , dans son Timée j qu'il est malaisé de parvenir à

la connaissance de Dieu I et qu'il y a une grande difficulté et même du danger à le découvrir aux autres. Il enseigne nettement que les dieux sont parfaits , mais il se garde bien d'en combattre la pluralité. Epi* cure lui-même, tombant aux pieds de la statue de Jupiter en présence de tout le peuple athénien , abjurait son athéisme et proclamait Fa foi de ses concitoyens C).

Rome y en cessant d'être république, ne cessa

(*) Religionis autem gentilis contemptum fopîsse Arisio^ teiem fpsa ejus physiologia persuaeiet, nec tamen veri^ simile publiée eam irrisisse. (Bruck, Inst, philos. ^ pag. i85«) Philosophi deos vestros palàm destruunt, et superstitiones vestras commentariis quoque accusant, taceKjfihus vobism (Tcrlull., ApoLy xlv.)

(5) Dolivet, Théolog. des Philos, , en tête de sa traduction du Traité De naturâ deor, de Cicéron, tom. i, pag. io8, 109. Cotta dans Cicéron : a J'ai connu des Épicuriens qui révéraient jusqu'aux moindres simulacres. Cependant, il y a des gens qui accusent Epicure de n'avoir pas cru à l'existence des dieux, et de ravoir seulement confessée de bouche, pour ne pas s'exposer à la colère des Athéniens. » {De nat, deor. , lib. i , cap. xxx.) Cle n'était donc pas une opinion répandue universellement qu*Épicure fût athée.

Dn DocTBnrES bc gibbov* g^

fos d'être dévouée au culte de Tidolâtrie. Fatiguée de sept cents années de combats au dehors et au dedans , amollie par des plaisirs qui lui avaient été si long-temps inconnus , elle commençait à goûter le charme des lettres , quand la Grèce lui apprit à connaître ses philosophes. Les premiers qui y parurent furent

Carnéades, Diogène le stoïcien et Critolaüs. La ville d'Athènes les avait choisis pour aller plaider sa cause devant le sénat romain et faire adoucir un décret qui la condamnait à payer cinq cents talents pour avoir ruiné la ville d'Orope dans la Béotie. L'éloquence de Carnéades éblouit la jeunesse romaine ; mais elle fit trembler le vieux Caton , surtout quand il l'eut entendu réduire toutes les perceptions de l'esprit et des sens à un doute absolu (^). « Que faisons-nous, s'écria-t-il , de ces étrangers qui viennent renverser les têtes de nos jeunes citoyens et leur donner des principes inconnus à nos pères? Nous avons besoin de soldats et de magistrats , et non de rhéteurs qui changent le blanc en noir et le noir en blanc. Il ne nous faut d'autres maîtres que nos lois et la vertu de nos pères. Qu'on les renvoie donc donner leurs leçons à la jeunesse de leur pays (^).

(') 'Bruck.^ Instit phiios.f ^^. '7 9*

(a) Plotarq., Vie de Cato, l'abbé BÉUeux , HUT. des lettres premières j ptg. 406.

gS nAM^H CHITIQUE

Les philosophes partirent; mais les idées qu'ils avaient semées dans Rome y germèrent après eux; les jeunes gens coururent apprendre à Athènes ce qu'on n'osât enseigner chez eux. Rome ^ 'dit M, Yillemain, en empruntant tous ses arts et ses opinions de la Grèce ^ et les prenant au point où elle les trouvait chez un peuple vieilli, reçut en même temps les chants d'Homère et les incrédulités philosophiques d'Athènes (^). Nul doute que celles-ci n'aient trouvé des sectateurs. La doctrine d'Épicure , propagée par les vers de Lucrèce, s'envenima de tous les vices des oppresseurs du monde y et contribua puissamment à g^iter le cœur et

l'esprit des Romains. La corruption s' étendant de proche en proche , Rome , qui s'était élevée par la vertu grossière et ignorante de ses premiers citoyens, Vaflaiblit en croyant se policer. Les esprits cultivés se partagèrent; mais le peuple tout entier resta peuple, et l'idolâtrie ne fut point ahandoimée. Bien loin de là , elle obtenait de solennels hommages. Dans la Grèce, pouvait-on croire le sentiment rehgieux afEaibli en voyant les fêtes extraordinaires qui y fumit décernées en reconnaissance du décret dHIberté donné aux républiques grecques par le consul Flaminius (*)? A Rome, nous avons vu le roi d'Egypte

(() Iki poème de IgH^èce (Mélanges), pag. 193. (^) Piutarque, Fie de Flaminius^ tom. y, pa|;. aSiS.

DES DOCTBINES DK GIBBON. 99

Ptolomée recevoir ia grande-pretrise de Yémus dans la ville de Paphos , en dédommagem^it de son royaume de Chypre (^); et Polybe rendait aux Romains le témoignage que la religioudu serment y étaitsacrée^ quand ellen' était trop souvent qu'un jeu pour les Grecs (^). Ces mêmes Romains avaient des préteyrS qu'ils envoyaient dans les provinces diverses enchérir sur les proscriptions de Marins et de Sylla ^ tout mettre au pillage sans distinction de sacré et de profane , se jouer des empoisonnements ^ des massacres et des assassinats, égorger de sang-froid, au fond des cachots, leurs victimes sans défense, les attacher à d'infâmes gibets sur un rivage d'où leurs regards mourants pussent contempler la terre de la patrie, cette terre qu'ils invoquent vainement par le cri : Je suis citoyen romain (}) , lâcher contre les fugitifs des chiens sauvages pour les découvrir dans leur retraite et les dévorer tout vivants. De pareilles horreurs sanctionnées par l'impunité étaient sans doute le plus sanglant

outrage fait à la majesté de la religion et de la morale f mais il faut l'avouer, elles ne prescrivaient pas contre lacroyance établie. On les a vues plus d' une fois se reproduire chez des nations modernes, sans donner lieu de

(') Phis hant , pag. 84 , note a.

(^ Montesquieu^ Grandeur des Romains , chap. x,

Q) Cicéroo, Ad». Ferrem*

conclure que les nations au milieu desquelles c^ atroces forfaits étaient commis fussent étrangères aux sentiments religieux. La religion et l'humanité retrouvent leurs droits dans les admirables plaidoyers où F orateur romain emploie les pieuses croyances , Fintervention miraculeuse des dieux^ Tinviolabilité des autels y la sainteté des rites antiques y alors que son ardente prière fait descendre tous les dieux autour du tribunal , pour accabler un spoliateur sacrilège (*).

On objectera que Cicéron n'a pas toujours tenu le même langage , et que le scepticisme qui perce dans ses livres académiques et dans sa correspondance familière maufibte évidemment celui de tout le siècle dont il est le représentant. Mais tout ce qu'on y lit sur le ridicule de l'idolâtrie romaine n'est-il pas applicable à celle de l'Egypte, de l'Inde et des autres parties du monde? Qui sait s'il ne s'y rencontrait pas comme à Rome des sceptiques dont la raison s'élevât au-dessus des préjugés populaires, sans y désabuser personne? Depuis tant dé^ siècles que les jfables y subsistaient, n'y régnaient-elles pas avec le même empire, et ne se sont-elles pas conservées encore longtemps après ? Le îioute de Cicéron porte , il est vrai , sur le nombre et la nature des dieux , sur la valeur des opinioq^ qui partagent les écoles;

(*) M. YillemaiD ^ Mélanges, pa\$. io8«

nulle part sur la vérité du fait que nous établissons ici , à savoir l'existence du polythéisme. C'est à ce fait que l'orateur réduit toute la religion. Que lui importent Épicure, Strabon, Leucippe, Ânaxagore? Leurs systèmes ne sont pas pour lui les oracles d'Apollon. Environné de ténèbres , il cherche partout la lumière , et ne la trouvant nulle part , tout ce qu'il peut faire parce qu'il n'est qu'un homme ^ c'est d'étudier la vraisemblance et de s'y arrêter, faute de pouvoir étendre ses conjectures au-delà (*). Toutefois , sur ce sable mouvant des opinions humaines, cédant lui-même à l'impulsion du torrent qui l'entraîne, il invoque à grands cris ces mêmes dieux dont il suspecte la puissance, il les appelle au secours de la patrie expirante. Ce qu'il veut , ce n'est pas la ruine de la religion , tant s'en faut , mais seulement la chute de la superstition. Il abandonne les branches et demande grâce pour le tronc. Il est, s'écrie-t-il , d'un sage de maintenir les observances instituées par nos aïeux dans les sacrifices et les cérémonies. C'est là ce que Cicéron appelle la piété envers les dieux , tellement nécessaire que, dit-il, je mets en doute si, d'éteindre la piété envers les dieux , ce ne serait pas anéantir

(') Nec tamen ut Pythiis ApoUo certa ut sint, etjita qut f dixer o , sed ut homunculus anus e mal fis probabilia conjectura sequens, (Tuscul, i, 9.)

100 EXAMEN CEITIQDB

la bonne foi , la société civile et la principale des vertus f qui est la justice (^).

Voyons cependant , l'histoire à la main, si les changements introduits par la philosophie grec» que et les confidences philoso-

phiques de Cicéron ont contre-balancé la foi générale des Romains, au temps d'Auguste et de ses premiers successeurs. Nous voyons Auguste y paisible possesseur de l'Empire, ériger de nouveaux temples eu l'honneur de Mars vengeur, d'Apollon Palatin , de Jupiter tonnant, enrichir les autres d'ofiran» des magnifiques , accroître le noqobre des prêtres et des vestales, ajouter à leurs privilèges. Malade, il se fait porter en litière à la suite des procès* sions, porte jusqu'à l'extrême superstition la créance aux oracles , aux augures , aux songes , aux prédictions, se fait initier aux mystères d'Athènes (^)« Par respect pour les institutions aivtiques, il ne permettait pas qu'il s'établît de novh veaux cultes. Après sa mort , les honneurs funèbres qui lui furent rendus produisirent une nouvelle superstition dans le paganisme : le sénat lui décerna les honneurs divins , un temple et des prêtres. U gavait à Pergame, à Nicomédi^,

(*) Atque haud scio an pictate adversus Deos sublatd , Jides etiam , et societas humUni generis , et una excellentis^ sima virtus justitia tollatur. {De nat, Deor, lib. i^u %.)

(^) GibboD , d'après Suétone.

à Rome , à Athènes ^ à Lyon (^) , et personne ne parut s'en étonner. Peut-on faire une réponse plus décisive à certains bruits qui s'étaient répandus de son vivant contre sa croyance (^), et que depuis on a affecté de répéter contre celle de ses contemporains? Tibère partageait tous les préjugés de son prédécesseur ^ et se piquait d'imi* ter sa conduite. Il défendit sous des peines sévères l'introduction de rites étrangers» On rapporte néanmoins que Tibère , informé des miracles de Jésus-Christ, avait envoyé au sénat les actes de sa condamnation à mort que Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, lui avait transmis f et qu'il ordon-

na que sa divinité fut reconilue. Mais^ ajoute le pieux et savant Tillemont, elle n'était pas du genre de celles qui dépendaient du pouvoir des princes : et Tibère n'était pas digne de contribuer à Ce grand ouvrage (*). Où aurait-il pu placer l'image du Sauveur? Était-ce dans le

(^) Dion Câss. y Vis. tvi; Tftcîte, lit. t , thap. 1 1 ; Stiéton., /n jiugttsiOy n"* loo , tom. i de la traduction de La Harpe, pag. 299 et suiv.; Tillem., Hist. des ewper.y tom. i, pag. 50.

(^) On a dit qu'Auguste ^ dans sa jeunesse, avait mêlé quelquefois à la licence de ses mœurs la dérision du culte des dieux; et Ton cite Suétone et les épigrammes du temps {In Augusto , D^ no). Tout son règne dépose contre cette assertion , qui fut l'œuvre d'Antoine et de ses ennemis.

(^) Tillem., Hist. clés cnijjer., lom. i, pag. ia6.

IO/f KZAMEB CRITIQUE

temple qu'il permit aux habitants de l'Asie de lui dédier à lui et à sa mère (^)?

Rome avait passé presque subitement de Texcès de la liberté à l'excès de la servitude. Après les orages ^e la république, on s'endormit dans les chaînes. Les apothéoses de Jules César et d'Auguste furent le prix décerné par la servitude à la tyrannie. Les poètes avaient donné le signal : le peuple entier, son sénat à la tête , suivit son exemple , et chacun de ces monstres couronnés , qui sous le nom d'empereurs pesèrent sur tout le genre humain , furent reconnus dieux sans nulle réclamation par tout le genre humain. Tibère, si justement abhorré, eut sa part de cette sacrilège adulation. Son historien, Velleius Paterculus, consacra sa di-

vinité par des éloges dont la pçnésie elle-même aurait rougi. Qu'on lise les derniers chapitres de son ouvrage : « le premier dans Rome par sa puissance, Tibère voulut être aussi plus grand que tous par son exemple (^)- » Il est obéi; et la servitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander au nom de l'univers la conservation de qui? de l'empoisonneur de Germanicus et du monstre de Gaprée (*).

(*) Tacite, Ann,y lib. iv, cap. 17.

(') Cumque sit imperio maximtts , exempta major est. (Velleius Pateve., lib, 11, n* ia6.)

Q) Thomas, Essai sur les Éloges j diap. xiii.

DES DOCTRIITES DE GIBBON. lo5

Tibère mort, Caligula, Claude, Néron, viennent après. Le premier se met en fantaisie d'être dieu ; il ne lui suffit pas de se faire appeler Hercule , Bacchus , Mercure , il veut être Jupiter lui-même , se donne un temple et des pontifes, institue des sacrifices pour sa divinité, se réserve les victimes les plus précieuses, commande pour lui-même un temple magnifique à Milet, tandis que le sénat en fait construire un autre dans Rome d'une égale magnificence. Les villes et les peuples venaient rendre leurs hommages à cette nouvelle divinité; on ne jurait que par son nom (*). Il n'y eut dans tout l'Empire que les Juifs qui refusèrent généreusement leurs adorations à cette idole infâme , et Caligula n'était pas

(>) Tillem., Hist, des empereurs , tom. i^ p. i66. Il eat un temple, des prêtres et les victimes les plus rares; sa statue était en or dans son temple, vêtue chaque jour comme lui. Les plus riches

citoyens briguaient avidement le sacerdoce. (Suéton., In CaiOy n<*xxii.) Caligula se fit Dieu de son vivant, et, par une juste offrande, on lui immoloit des victimes humaines. (M. Yillemain , Mélanges, pag. a4o.) Caracalla assassine ton fr«re et le met au rang des dieux. Macrin, après l'avoir fait égorger à son tour, lui fait bâtir un temple où il établit des prêtres flamioiens en son honneur. Le sénat déteste Caracalla et en fait uodieu. (Tillem., Hist. des emper, ^ tom. m, pag. i38.) Après eux, Dioclétien et Galère ordonnèrent par un édit qu'on les adorât; et Ton s'y accoutuma. (Montesquieu, Grand, des Rom,, chap. XXII.)

homme à le leur pardonner (^). Il allait jusqu'à prétendre faire de la divinité un patrimoine de famille. Drusille , sa sœur , étant morte , il en fit une déesse. Nous avons encore des médailles grecques qui lui conservent ce titre. Le sénateur Livius Geminus protesta en plein sénat l'avoir vue monter au ciel.

L'empereur Claude obtient les mêmes autels après sa mort.

Néron n'y avait pas moins de droits. Ces dieux impudiques et incestueux > sanguinaires et parricides, auxquels l'idolâtrie prodiguait son encens, semblaient personnifiés dans ces maîtres du monde, chargés de crimes et d'infamie , dégouttants du sang de leurs sujets , et trouvant des panégyristes comme ils avaient eux-mêmes obtenu des adorateurs. On ne sait ce qui doit exciter ici le plus vivement l'indignation, ou la cruauté du t3rran, ôu la bassesse des victimes.

Néron avait long-temps médité son parricide. Avant d'ordonner le meurtre de sa mère , il appelle ses deux conseillers intimes : c'étaient s<ss deux instituteurs ^ Burrhus et Sénèque le (>hilo*

sophe. Étaient-ils , n'étaient-ils pas déjà installés du projet concerté dès la nuit précédente? Ce

(*) Ce fut à cette occasion qu'ils envoyèrent à Rome un ambassadeur présidée par Philon, qui fut rendue célèbre par la nélatio qu'il en a publiée.

DES DOCTRINES DE GIBBON. 107

qu'il y a de certain, dit l'historien de Sénèque le philosophe Diderot , c'est que le monstre s'en expliqua nettement avec eux (^). Point de milieu, il fallait ou qu'Agrippine pérît , ou que Néron cédât l'Empire à sa mère. Les deux instituteurs parurent croire à la nécessité du dilemme ; et le parricide dit consenti. Le disciple se chargea de l'exécuter. Il eut lieu , comme chacun sait y avec les circonstances horribles que Tacite , Suétone , Dion Cassius ont transmises à la postérité. Poursuivi par les terreurs de sa conscience, comme par les fouets de Furies vengeresses , il ordonne des sacrifices expiatoires; on répond à ces scrupules par des félicitations et des actions de grâces envers les dieux. Il veut se fuir lui-même, et s'éloigne un moment de Rome; l'image sanglante d' Agrippine erre devant ses yeux , assiége ses pas; vainement il essaie de fléchir ses mânes par des libations magiques; il s'agite, il se lève ^ il court éperdu à travers les vastes galeries de son palais : il traîne en tous lieux l'aspect de ce rivage ensanglanté , de la fille des Césars assassinée , de cette mère qui , en expirant , crie

(') Diderot ^ f^{ie} de Sénèque art. 1.X11, ptf. 136, toin» vu, œuvres de Sénèque, traduites de Lagrange, édit. iii-8. Toura, au TU. A la page 139 on lit : « Les derniers mots de Burrhus ie-
raient prouver que l'État du vaisseau lui était connu, » Bur-

rhiiB e| Séoèque avaient été comblés des^.bieafaita d'Agrippine.
Ibid,)

à son bourreau : Frappe le ventre et où est sorti Néron (^). Chaque nuit il croit que le lendemain amène le terme de sa vie avec le châtimement de ses forfaits. Au milieu de ses agitations , les centurions et les tribuns , continue Diderot, sont les premiers dont la basse flatterie le rassure. Invités par Burrhus, ils lui prennent la main et le félicitent. Ses amis vont aux temples en rendre grâces aux dieux. Les villes de la Campanie lui marquent leur allégresse par des députations et par des sacrifices. Le sénat et les grands de Rome avaient donné l'exemple aux peuples de la Campanie. On immolait de tous côtés des victimes; on ordonnait des jeux annuels aux fêtes de Cérès; on décernait une statue d'or à Minerve, dans le palais en face de celle du parricide. Sénèque publie son apologie par un mémoire accusateur d'Agrippine, dont Quintilien nous a conservé un assez long fragment (^). Néron absous par sa conscience et par le sénat, rentra dans Rome au milieu de Tivresse générale. On lui avait écrit de

{') Protendens uterum : ventremferi exclamant. (Tacite, Ann, ^ lib. xiy, cap. 8.

(^) Tillem. , Hist, des emper. , tom. i, pag. SoQ. Adperso rumore eratquod oratione tait confessionem scripsisset, (Tacit., Ann, ^ lib. xiY, cap. x i ; Dio , lib. lxi ^ Diderot^ Vie de Sénèque, pag. 145 et 146. — Lisez Tacite: a Séoèque conseilla pretque le meartre d'Agrippine, et certaiDemeot il le justifia. » (M. VillemaiD , Du Pofyth. Mélanges^ pag. a35.)

toutes parts : Venez recevoir nos adorations (*). Il y rentra en triomphateur , vainqueur de ses remords , comme autrefois les Camille et les Fabricius , quand ils y revenaient après avoir soumis les ennemis de la patrie. Durant toute la vie de Néron, autant de forfaits^ autant de sacrifices; chaque meurtre qu'il ordonna , autant d'actions saintes : les maisons regorgeaient du sang des hommes , le sang des animaux ruisselait des autels des dieux (*).

Quels dieux ! quels sacrificateurs ! quels apologistes! Et que l'on vienne nous dire encore que le paganisme était déchu, qu'il était sans autorité parmi les peuples !

Après quelque intervalle paraît Domi tien. C'est encore Néron sous un autre nom. Ce monstre était un païen dévot (*) , dit l'ingénieux Académicien , qui nous fournit tant d'heureuses citations. Sous son règne, l'idolâtrie reçoit des progrès du christianisme un redoublement de ferveur ; elle commence à reconnaître qu'il est pour elle un dangereux ennemi. Déjà il avait pénétré jusque dans le palais et dans la famille de l'empereur (^). L'idolâtrie pouvait-elle désirer pour

(») Tacite, Ann., liv. xiv, ch. i3.

(^) Diderot, Vie de Sénèque , n* xlv, pag. i44. (^) M. Villem., Mélanges y pag. 227.

(4) D. Ruyoardy Jet, Martyr, y praef., Bullet. , HisU de l'établissement du christianisme , pag. 6.

110 E:(Alf|SN CHITIQU

ses dieux de plus nobles victimes ? Elles lui furent prodiguées.

Lies noms de Tite , de Trajan ^ de Maro^Aurèley d'Antonin présentent à l'humanité de plu3 censolants souvenirs. On ne voit pas que^ . sous les meilleurs princes » le paganisme ait eu moins de faveur que sous les plus méchants ; c'est qu'il n'était pas la religion des particuliers, mais celle de l'État«

Montesquieu appelle Trajan le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé (^); il oublie les sanglantes exécutions ordonnées ou tolérées de son temps contre les chrétiens. Trajan se croyait redevable à ses dieux de ses victoire sur les Daces et de la prospérité de son empire. Il se piquait d'être plus religieux que personne et de maintenir les lois romaines dans toute leur vigueur. On n'était pas libre d'être chrétien ou de ne l'être pas. Nous voyons par TertuUien , et encore plus clairement par Eusèbe, que^ sous les princes les plus favorables aux chrétiens , lors même qu'il était défendu de les accuser, il était défendu de les absoudre quand ils étaient mis en justice, s'ils ne renonçaient à leur religion. La lettre de Plinie à Trajan et la réponse de l'empereur en font foi. Les surprenants progrès du chns-

(t) Grand, et déood. des Sfirmains, chip, xv, pag. ijg, édition de Paris, I7S5«

tianismt n'empêchaient pas que ridoMtrie ne fût partout dominante. Les divinités et les rites innombrables du polythéisme étaient liés étroitement à tous les détails de la vie publique et privée. Les plaisirs et les affaires rappelaient à chaque instant ces cérémonies. Les actes les plus solennels de la guerre et de la paix étaient toujours préparés ou conclus par des sacrifices auxquels le magistrat y le sénateur , le soldat et le simple plébéien se faisaient un devoir de participer. Au foyer domestique, pas une action qui ne commençât ou ne se terminât par une libation.

Adrien ne fiit pas cruel , ou du moifis ne le lut pas toujours; s'il eut des vertus, il eut aussi l'ardent fanatisme de sa religion, jusqu'à se consacrer à lui-même des temples et des autels. Nous avons des médailles où il est nommé l'Olympien , comme Jupiter, l'Hercule romain, le Sauveur; d'autres où son épouse , l'impératrice Julia Sabina, est honorée du nom de la déesse Cérès. On alla encore plus loin : Adrien voulut que l'on fit un dieu de son infâme Antinous, et il fut obéi. Lui-même éleva en son honneur des temples magnffiqires où il eut ses prêtres et ses sacrifices (*). Du tombeau de son Antinous il êù fit un temple, et ee fut là qu'on établit le grand culte de cette

(') Di«| lib. vuix; Spartien, h JdHan, n* 5.

lia EXAMEN CRtnQUE

nouvelle divinité. On prétendit qu'il s*^ faisait des miracles (*).

Adrien préparait à ses dieux un trgrphée bien plus digne d'eux , par la persécution que les chrétiens eurent à souffrir sous son règne.

Le peu de Juifs qui survécurent à la destruction de Jérusalem et du temple sous Titus, et que la clémence du vainqueur déroba à leurs propres fureui*Sy avaient trouvé un asile dans les ruine^ ou dans les environs de cette ville abandonnée. Là 9 s' étant multipliés, ils commençaient, au temps d'Adrien, à former un peuple nombreux , constamment animé de l'esprit de révolte qui avait été si funeste à leurs pères. Ils ne tardèrent pas à se soulever, sous la conduite d'un^faux prophète nommé Barcochebas. Les séditieux furent massacrés sans pitié, ou vendus dans les marchés comme des bêtes de somme. La colère du prince s'étendit

jusque sur les chrétiens, qu'une haine commune confondait alors avec les Juifs. Adrien voulut faire bâtir sur les ruines de l'ancienne Jérusalem une nouvelle ville à laquelle il donna son nom , l'appelant *Yerusalem Capitolina*^ habitée par une colonie romaine. Sur le sol même où avait été le temple , il érigea des statues en l'honneur de ses fausses divinités, et fit placer sur la montagne du Calvaire un temple dédié à

(') Tillem^, *JETix*/, des emper., tom. ii, pag. 16^»

DES BOCTRIBES DE GIBBOIT. II3

Vénus, et à Bethléem un temple en Thonneur d'Adonis (%)

Adrien se donna pour successeur Tite*Antonin, surnommé le Pieux ou le Bon , titre qui lui fut décerné par le sénat, et qu'il méritait par ses excellentes qualités. On aimait à le comparer à Numa pour le soin qu'il donnait aux choses de la religion. Marié à la fille d'Adrien, la trop célèbre Fâustine , il la perdit la troisième année de son règne. Voici comme en parlent les historiens : «On disait beaucoup de choses sur la manière » libre et aisée dont elle vivait. Antonin le voyait

- avec douleur, et empochait autant qu'il pouvait que cela n'éclatât. Mais ce qui est indigne

- d'un prince aussi grave qu'il était, c'est que » d'une méchante femme il prétendit en faire une » déesse , lui dressa des temples , et lui fit rendre » toute sorte d'honneurs superstitieux et criminels (^). » Les mêmes honneurs lui furent accordés à lui-même après sa mort. On remarque que, de son temps, le culte d'Esculape fut l'un des plus accrédités.

(') DuglIcC, Dissert., Lix, dans ses *Confér. ecclés*,^ totn. ii,

('] Ce prince obtîDt un décret du sénat pour ériger un temple à Fâustine, femme dissolue: exemple qui^ donné par un prince si estimable, a dû encourager beaucoup les dames romaines à imiter cetle impératrice. KyttCy Bienf. du christ, , n* a3, pag. io5. (Paris, i8a3.)

4iiiitonin fut m^pj^qé ^ur le tmof par «m firi&ce encore plus accompli , dont le rcgnp seiabla rap» |)pler à ses coi^çitQyeos T^e d'or oélébré par les pQëjt^ç. H 4*^W pr«?iière éclMicatioû aux pnêtraB pajieasy à qiiii A4^iw ^'aiv^it jçoaflé dèf .f£S plus jeupei^ ^^A^es; ^ jamais élève jEue pipfka mêiiz d€\$ If^o^s de \$es i^^aUnes. Au\$si a-t-on df t de lai ^ue ^ prei^ière vertu avaii été la religioii. ÀTant 4e A9«»»^€i<^r h gMerre wntrt les Maneomaai^ MarcrÂMrèle voulut signakr sa piété ewr^ n sas diau^ par d^ ^âjcr jifioes dont la prof usioa seinialait ieB^e»4cer }^ f^oi^çde le dépevpkr d'animaux (^).

)1 s^appliqua #^rt(^ à ji'étude de la philos<»p)ji^, quî ^49ps f>e ^ séparait point de T^eumoe de)a reiûgioa. f^rm lesiSîe^tesd^verses qui waknt icours d^ £^n temps , cell^ h la-qiuelle il accorda le plu^ d'a#ecitiQi;i futl^^olte tf/CMC^De, qui lui pré^seiH^t Tif^agede la plus Jt^tute perfection, et qui, ^ 9e Fappi\9cbant le plus du cbristianispie par l'm^^^ (^ ^^ iUQra-li^ , s>R éloignait le pkia par)>^eiU q^ £9Lissit k principe fondamental de ses vertus. Bien que supérieur à tous les p^bik^ sophes de son temps, Marc-Aurèle ne fut pas (sxeflip(de leurs préjugés. Ses paiiégyrislflii4>b^rvent qu'il conserva toujours la teinte simerstî*

:(^ On dîMit que les ha»^b Uancs AOiifaai>taieiîi que ren-qM^ peur ->e revialpa* vkâorieuf et mb e&péjiitoo d' ÉJÏattmg-fam^ 49 fMiir qu'il |>^eKl^rqri^t rjwpiw à-Cttroe de sisrificei.

DES QQ^TfUVÇS D5 ÇUBOr. 11^

tîfiifiip fSQmmupe à son liècle. « } } crqyaU aiix » po^gçs y aux aonges prophétique^ } il rem^vf çiait h^ 4ieuxde lui avoir annoncé pendant &o]i f fionun^l un remède pour]e» verfi^es et le crar 9 çhement de aaog dont il fut attaquà à QaëtQ «t

Un des faits les plus mémorables qui aient Ur lustré fon règne , c'est la victoire inespérée qu'il remporta »ur les Quades en 174-

Pressés par le\$ ardeurs de la soif plus encqve ^e par les grêles de traits que Tennewi leur

lançait des bauteum dont il s'était emparé» les

Romains succombaient et n'avaient plus à attendre de secours que du ciel ; un miracle les sauva. Les écrivains païens qui racontent le fait en font honneur ^ les uns à un magicien égyptien du nom d'Armupbis., d'autres k un Cbaldéeu nommé Julien ^ d'autres à Jupiter-Pluvieux, au à Mari> Aurèle lui-même : le fait est donc incontestable. Païens et chrétiens, tous s'accordent à reconnaître que Tévénement fut surnaturel (^).Tertullien affirme que l'empçreur ren4ixit i^ompte au sénat de sa victoire I l'attribue aut prières des chrétiens qui servaient dans son armée. Un tel aveu «st décisif (^). Durant cette guerre, qui eut lieu

(•) M. Villemw* P/^ laJPkHofi^ stoiù^ujç [Uélang.^ p, 5(8o^ (") Dion ^aim Eulley \$,tabiisf^, </(^ cbmtian.^ pag. j^, (5) Till-ciD., Uist. des emper.^ ypfî. ^^ ça^ 403^

Il6 EXAME9 CRITIQTRE

vçn Fan 1 74 de Jésus-Christ, le même empereur éd't de quoi se convaincre par lui-même delà fidélité des soldats chrétiens k

son service : pas un d'eux ne pjd̄t part à la révolte de Cassius^ non plus qu'aux autres entreprises faites contre Tautorité des princes (^). Cependant ni la bopté plus qji' ordinaire de l'empe-
 reur, ni l'autorité de ses édits , ni les vertus des chrétiens (*), ni
 les éloquantes apologies qui en furent publiées sous ces règnes
 (*) , n'empêchèrent pas qu'il ne s'élèvât sous Marc-Aurèle une
 persécution qui fit d'illustres martyrs (^). L'exemple du prince
 en-

(') Voy. Tertall, Ad. Scagul^, cap. 27, Jpolog,, c. 35.

O Bien différenU de ces esprl̄tt hautains et querellcoriy mé-
 contents de toaty vantant ce qui n*est plus pour le seul plaisir de
 blâmer ce que la Providence a fait , révoltés sous le nom de réfor-
 mateurs^ de qui la secrètei ambition et Torgueil opiniâtre se
 couvrent du masque de vertu patriotique, que le sage Vespa» sien
 se crut obligé de chasser de Rome^ en disant à run d*entre eux :
 Tu fais tout ce que tu peux pour que je te condamne â la nutf*t;
 mais je ne m*amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient.
 (Dio, lJi. Lxvi.)

(3) Celles de saint BIél|lon et de saint Apollinaire , puis celle
 d*Alhénagore et de MALiade, bientôt après celles deTertalUen et
 d*Orfgène.

(4) Il y en eut dans les Gaules, dans la Thrace et dans ritalie.
 Voy. Baron, ^£/. Ann. ,179; Fleury, Hist. ecclcs. , Bullet, etc. Ti-
 Wem,jHist.desemper.jiom. ii,pag. 469 et suiv. Dans tout le cours
 desQn_règne,Marc-Aa)râle méprisa les chrétiens comme philo-
 sophia et les punit comme souverain. (GiBbon, Hist, de la àécad.^
 chap. xvi, pag. 333.)

flamait partout renthousiasme des peuples en £iveiir des dieux à qui ils voyaient leur souverain rendre tant d'honneurs. Il est à remarquer que les sacrifices humains interdits par Tibère et par Claude ne cessèrent pas sous les Antonins. Tertullien affirme que Ton immolait publiquement des enfants à Saturne dans l'Afrique; et parle d'un proconsul qui fit crucifier les prêtres de cette malheureuse divinité aux arbres mêmes qui ornaient son temple. Rome conservait l'usage d'immoler chaque année Un homme à Jupiter- Latialis; il s'y maintint jusqu'aux temps de Constantin et peut-être de Gratien (^). Tibère et Claude se montraient humains par politique ou par indifférence ; les Antonins laissèrent commettre des actes de cruauté par conviction religieuse. Les philosophes dominaient à la cour de Marc-Aurèle, se partageaient ses faveurs , étaient admis à sa familiarité, en recevaient les plus honorables distinctions et de magnifiques récompenses y jusque là que ^ sur la rumeur publique , Marc-Aurèle fut obligé de s'en justifier. Tous étaient païens; tous, pour complaire au prince, affectaient le plus grand zèle pour son culte. C'étaient les philosophes Crescent, de qui les calomnies contre saint Justin et les chrétiens pro-

(») Voj. Biblioth, choisie des Pères, tom, ii, pâg. 35 1; Eajoarti Proëfai. in acta Mari/r.^'j^.. xx..

Il8 «XAMfilf eMTYQtTfi

dtisirëiit kur bfTeC) l'oititëur Cdrnéliui Prontof l>picurkii Ceké^ à qui rien ne iroûtait poiir AVl* Imle chtifitianisme I Lucien « l'un ded plud beàm etpriti de te i^mp^ ^ à ^ui toutes les erôyaneéi étaient indifférentes y parce qti'ii n'cin avait âtt* ctititêi Lea prêtre du paganisme ne manquaient

paSy de leur côté^ de favoriser de tout léUr potl« v^ir les
dispdSitibna de la malteilldncë publiqtlë

à regard dea chrétiens. L'Empire fut alors déaèlé par itne fëule
dé fléaux qui semblaient maniféi^

ter le courrdlUt du eiel. Il n'était pas diffieilil Ûé

persuader k dea prlnées iel6 que les An ttin», qtie

Iti dieUli^ irrité» Vt^ulâieht des eitpiatidni) et Its

cbfétiens eut-même») qui faisaient prcifesatofi d'eaaimer la vie
préaenië ëe qu'elle taUt ^ pe M refusaient paa à l'honneur d'être
regardés cdthllM des tiôtiines détôtiéea pdur le salut de li»M
fi^èreSi

L'Église y avant que la pait ne lui fût doniiM^ devait iraveraer
des rêgftfc encore plus oragetnij Ni la tdlérànee des meilleurs
princes y ni les vkK Itneds ei la corfuptidn des plus mécharits né
pouvaient infltlBtif ses destinées; Elle laissait à Dieu seul le sôin
de diriger sa marohe à trdvd^ lea ealmea et lea tempêtes. Les
persécutions dé Sévère y d€^ Dèee^ de Yalérien^ renoruvelèreM
celles de Néron et de Domitien; celle de Diocétien les surpassa
toutes. Cet empereur, dont la haine contre 1# cbristitiiiêtoe fat si
bien

DES DOCTRÎFBS DE GIBBON. Iig

co&dée par les fureurs de Maximien et de Galère^ se vanta
d'avoir exterminé le nom chrétien dans tdtft son empire : a No-
minb cnMsriAtfô uBtQtJB DELCTO. » Les dieux sont vengés
pour toujours des téméraires nouveautés d'une Secte impie qui
bravait leur puissance: Us ne sont plus ces hommes pervers j ne-

quissinti homines[^] qui causaient la ruine de la république : nos royales ordonnances en ont fait justice; elles ont tom* . mandé que tous ceux , hommes et femmes [^] qui s'étaient rendus coupables de cette criminelle superstition[^] fussent arrêtés , livrés à toute la rigueur des loïSy que leurs bêtises fussent étonnées, leurs personnes punies par les tortures et les sup[»] plites de tout genre j brûlés k petit feu y Sans qu'il leur fût permis de se défendre. L'honneur dd nos dieux réclama ces mesures [^] cuhudeorum propagato; et partout les édits émanés de votre royale clémence ont reçu une fidèle exécution. Superstitione Chris ti iiii^{que} deletd; le paganisme triomphe y plus de chrétiens dans l'univers. Pas ime de leurs églises qui n'aient été renversées; pas im de leurs livres sacrés qui n'ait été dévoré par les bûchers de Nicomédie. » — La reconnaissance des peuples a voulu consacrer par des médailles et par des monuments, subsistants en Espagne, la victoire de cet empereur sur le christianisme ([^]). D'après les calculs des probabilités

(>) CTeil eé qui pat>B(l par tf«àit fnftcHplions f|nl se Hseilt sor

110 EXAMEN CRITIQUE

hamaines , Dioclétien disait vrai. La durée du culte païen semblait être garantie à jamais; ses destinées étaient liées à celles de la ville éternelle. Rome avait appris de Jupiter qu'elle serait un jour la reine des nations , et un torrent de victoires avait justifié la prédiction. C'était à la religion que Rome croyait devoir Tempire de l'univers. Elle était le sanctuaire de l'idolâtrie. L'antiquité du paganisme le rendait vénérable; son origine se perdait dans la nuit des temps; on croyait qu'il avait commencé avec le monde ; on lui donnait les dieux mêmes pour auteurs ; tous les siècles ,

toutes les nations lui rendaient témoignage. Quoi de plus imposant que le concert de tous les âges? Les temples, décorés de chefs-d'œuvre, parfumés jour et nuit d'essences précieuses, retentissaient des chants que le génie et la piété avaient dictés en leur honneur, et qui se répétaient avec enthousiasme dans ces fêtes brillantes, et dans chacun de ces jeux solennels où tous les ordres de l'État venaient à l'envi étaler les magnificences du luxe le plus somptueux et le plus délicat. Guerriers, magistrats, philosophes, tous se recueillaient aux pieds de ces mêmes autels où le peuple accou-

deux colonnes en Espagne, rapportées par Buliet. {Établiiss. du christ, j page 237.) La vérité de ces inscriptions est soutenue par une médaille de Dioclétien, où il se vante d'avoir aboli le nom dei chrêtu, nomme ckristianoruni deleto {Ibid, p. 3x*}

DS8 DOCTRINES DB GIBBON. 111

rait adorer ses divinités tutélaires, les remercier de leurs présents, implorer d'eux de nouveaux bienfaits. Le ciel et la terre, les dieux et les hommes y tout concourait à la fois à affermir l'idolâtrie. Quel contraste avec cette religion que Ton disait être née de la veille, à la suite d'un homme condamné au supplice des esclaves, à la voix de quelques hommes pauvres, ignorants, dévoués eux-mêmes aux supplices et à l'ignominie, au sein d'une nation déclarée l'ennemie du genre humain ! Les hommes même les plus accoutumés à s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, ne concevaient pas la pensée d'examiner de plus près une religion qui, en attaquant les dieux de l'empire, passait pour athéisme, et que pour cette raison on regardait comme la source des malheurs publics, une religion dont le nom la dénonçait comme une superstition extravagante ou furieuse. C'était de la

sorte que parlaient les esprits les plus éclairés. Les plus sages, ou affectaient, comme Plutarque, d'ignorer qu'il existât des chrétiens (^), ou bien, comme Sénèque, Tacite, Pline le Jeune, Trajan, Épictète et les Antonins, n'en faisaient mention que pour les abandonner

(') « Un préjugé de Torgucil romain, une vanité philosophique, ne permettaient pas à beaucoup d'esprits élevés » d'enamoyer cette religion, qui avait eu pour premiers sectateurs des vaincus et des esclaves, des ignorants et des pauvres. » M. Villem., De la philos, stoïque, Mélang, ^ pag. 2j4»

1^a SXAMBF CRITIQUE

à Texécution univei^lle. SoM Diodétien j le jurisconsulte Ulpien écrivait que la religion chrétienne était l'innovation la plus impie* cieuse^ et qu'elle devait être exterminée) et dans un ouvrage exprès adressé à tous les consuls de l'empire ^ indique les diverses sortes de châtimens à infliger aux chrétiens; il ne permet pas que la clémence impériale et la seule humanité en tempèrent la rigueur (^)« Aus^i tous les écrivains de cette époque pardonnent^ils aux tyrans les plus féroces leurs édits sanguinaires contre le christianisme^ et nous le^ donnent comme autant d'actes de leur piété envers les dieux* Tacite pardonne à Néron ses cruautés exercées^ dit-il ^ contre des gens hais pour leur infamie (^). Qu'il on le remarque bien : ceux de ces écrivains, historiens ou philosophes qui ont fait à nu la dépravation des mœurs de leur temps ou la corruption du polythéisme et des extravagances f tels que Suétone, Dion et leur continua* teur sous les règnes les plus abominables^ mieux encore Tite-Live, Sénèque, Plutarque^ Pausanias ces écrivains ^

disons^ nous^ ne laissent soupçonner aucun des motifs qu'on leur supposé en faveur du changement de gouvernement et de

(') Voy. Tillenio Hist. des emper^y tom. in^ pag. ai a* (^) Odio hitmani gencrit conviai. {Ànn . ^ lib. x v .) Suétooe :

Afficti suppiiciis christiania gênas homfnum si^erstitutionis

nowc atqug mai^ficœ. (/il Ncronwh)

religion. De gouTemement cl'dbdrd; car bietique leurs se-crètes péhsées aient dû le^ ratnener plus d'une fois à là compa-raison entré l'ancienhe liberté républicaine et \ei désordres des temps où ils véchurent f on voit par toute leur histoire jusqu'à quel point de servitude et d'avilissement le peuple romain tout entier s'était accoutumé à la domination d'un seul. Dès le temps de Ti-bère^ fli-après la mort de César, tous les sénateurs vou* » lutent chacun prononcer le serment auquel les » autres citoyens témoi-gnaieht consentir^ sans » que personne demand&t cette nouvelle marqut » de leur servitude (^). j9 L'histoire des règnes de Néron ^ de Caligula , deDomitien , de Comhiode^ d'Uéliogabale , etc., surpasse tout ce que l'ima^ nation peut tenter de plus hideux dans l'escla^ vage (^). Quant à la religion : nulle preuve que l'on désirât aucun changement à ce sujet. Les mœurs publiques s'en accommodaient trop bien. Rome tenait opiniâtement à son po-lythéisme. Les

(t) TiWètb. , Hfit. dts ^mptr. ^ tbm. i, p. i lâ. — Caligola nMff , on iifoposa la républit[ue; le peaplè, qui eotoarait VêU semblée y demanda à grands cris uo seul maître , et Claude fol élu. (Suél., In Claud., n" x.)

(^) Terlull. , Jpolog,j cap. vi. On peut voir ce que dit Gibbon du cuUe décerné au dieu Ueliogabale^ des fêtes et des processions instituées en son honneur , du temple de Diane k Éphèse, et du respect qu'imprimait le Capitule. (Hisi,^Q. »t| pag. 89, 162, 228.)

ia4 EXAMEN CRITIQUE

consuls Pison et Gabinius essayèrent vainement de chasser du Capitole Isis et Harpocrate ; ces prétendues divinités étaient depuis trop longtemps en possession de leurs autels pour s'effrayer d'un sénatus-consulte : bientôt un ordre du sénat les rétablit dans tous leurs honneurs. Le dieu Sérapis, enveloppé dans leur proscription , tint bon, et ne céda qu'à la puissance du grand Théodose j qui détruisit son temple au risque d'ébranler la cité tout entière d'Alexandrie. Les lois de l'empire défendaient sévèrement toute innovation en fait de religion ; ce sont ces lois qu'invoquent Maximien et Dioclétien dans leurs édits (^). Loin d'accuser le paganisme y l'unique ambition des Sages était de le ramener à ses antiques formes; on pensait à le réformer, nulle part à le détruire. Ce que l'on condamnait , c'était la superstition; car, écrivait plus d'un siècle auparavant le philosophe de Tusculum : « Sur ce » point, j'espère que ma pensée soit bien comprise: » la chute de la superstition n'est pas la ruine de » la religion (^). » Et par ce mot, qu'entendait-il sinon le culte dominant? Tous répétaient après lui qu'il était d'un sage de maintenir les observances instituées par les aïeux dans les sacrifices

(>) Maximi criminis est retractare quæ semel antiquitut tractata et definita suntj et statum et cursum tenent et pos'^ sident. (Ap. Baron, Ail, Jnn,, 287.)

(*) De nat. Deor[^] lib. 1, n^{**} uoi.

DIS DOCTRIITES DE GIIBOH. 1[^]5

et les cérémonies. Le philosophe de Chéronée allait encore plus loin; le respect qu'il professe pour Tantiquité repousse toutes ces transactions équivoques, qui font le prétexte de réforme altérant les traditions anciennes. « Je crains bien, » dit-il y que ce ne soit ébranler des bornes sacrées » et renverser la croyance de tant de siècles , de B tant d'hommes et de tant de nations qui ont » pensé tout autrement; je crains que ce ne soit » ouvrir la porte à l'athéisme et à l'irréligion (*). » La lecture des livres de Tite-Live , de Valère* Maxime et de Diogène-Laérce persuadera aisément qu'ils pensaient comme Plutarque. Encore plus d'un siècle après, nous entendons l'empereur Julien et le préfet Symnaque tenir le même langage en faveur des anciens rites de la patrie, et malgré les conquêtes du christianisme. Tant il est vrai que le paganisme conserva long-temps toute sa force ; que la destruction de l'idolâtrie n'était pas chose aussi facile que nous le disent les écrivains que nous combattons , qu'elle était audessus de toutes les forces humaines[^] et qu'enfin le christianisme ne pouvait obtenir aucun secours de l'état religieux et moral de l'ancien monde.

Si donc il est vrai qu'il y eut, comme on le prétend , une tendance universelle en faveur des vérités nouvelles par lesquelles le christianisme

(*) De Jiide et Osiridcy tom. ii[^] pag. 360.

I&6 fi[^]Ani[^]N emn[^]vi:

venait renverser Xédificç vieillî du polythéisme j iMDmment cqnçoi|;-on que le* empereur^, te graucUj les magistrats, les prêtres, les philpSQpbd^ aient réuni toutes leurs forces di^rapt trois e^ts années pour étouffer le christianisme? EstH^ par des édits sanglants , par des supplices cru^, par des tori^ents de sang partout répandus i piir' le9 cris forcenés des amphithéâtres , par les éofits fougueux dei(philosopha et les résistances iniplacables des prêtres païensi que ces louables s^* tinients ont éclaté? i^ous convenons du besftip qu'avait Tunivefs d'une religion plus piir#, plHP sensée, plus salidement prouvée que \^ paga- Qisme; mais U ne paraît p^r aucun signe que JV nivess l'ait senti.

Avec içette irnée imposante d^ fémofgna^es {\% comme parle l'apotre, nous sommes assuréoëiit «n droit; de conclure avec le grand ^véque d^ Meaux ; « L'idolâtrie nou6 parait la faihlew^ i> même * et nous avons peine à comprendne qu'il n ait fallu tant de force pour la détruire. Mais n au cqntitairey son ^Uravagance lait voir la ôi& n ficulté qu'il y avail à la vaipcne, et un si graaé » renversen^ent du bon sens motfitre asses comr Il bien Je principe était galé. Quelle puissance ne j» fallait^'il pas pour rappeler dans la ménaoîfff f 4^ hamiiies fe wai pieu, si profondémenl: iivi*

DBS DDpnilIES OB GIBBOIT. n'J

w bliéy et retirer le genre humain d'un si prodî- 9 gieux assaupissement (^) ! d

IP La seconde cause que Gib|)on Assigne à la ffropagation du christianisme , c'est la doctrine 4'ui)e vie future , perfectionnée , et accompagnée de tout ce qui ppuvait donner /de l'autorité etAe la force à cette vérité importante (').

Quel[^] étaient donc ces puissants auLiliaires qui vinrent tout-à-oups servir si efficacement une doctrine sur laquelle il n'avait existé durant quarante siècles que des doutes ou des affirmations^{*} contradictoires ? On sentait généralement le besoin de chercher contre les maux de la Terre l'asile d'un refuge dans l'espérance d'une vie future. La mort en était-elle le vrai remède ? N'était-elle pas elle-même un mal de plus ajouté à la douleur (des désordres physiques et moraux qui pèsent sur l'humanité ? Anéantissait-elle l'homme tout entier et n'y avait-il rien qui survécût à la destruction du corps ? l'âme, selon les uns, principe de son existence, selon d'autres compagne de ses tribulations, était-elle condamnée à périr avec lui ? L'une et l'autre étaient-ils sans destinées pour l'avenir ? Autant de questions sur lesquelles la philosophie n'avait fait qu'épaissir

(*) Bossaet, Disc, sur l'hist, unip.j «• partie, n° xn, p. 870, (>) Hist. de la décad.j tom. xi, pag. 278 et suiv.

138 EXAMEN CRITIQUE

les ténèbres dont elles sont couvertes. Qu'avaient appris au monde[^] sur cette importante matière tant de beaux génies qui en avaient fait l'ornement : un Pythagore avec sa métempsychose, un divin Platon avec ses brillantes rêveries, un Aristote jugé le prince de la philosophie et le phénix de tous les esprits du monde {[^]) ; un Cicéron qui, après avoir résumé avec une merveilleuse lucidité les opinions des écoles d'avant lui[^] finit par convenir que Ton ne sait rien à ce sujet et que Dieu seul peut nous l'apprendre (*) ?

Chez les Juifs eux-mêmes, la croyance de la résurrection du corps, liée intimement à la question de l'immortalité des âmes,

n'avait point une autorité dogmatique. Toutes les espérances se bornaient à des récompenses terrestres. Dieu s'y montrait magnifique en promesses temporelles; mais la législation qu'il avait donnée à son peuple ne laissait rien entrevoir de relatif à une vie future (*). Si les Pharisiens y croyaient | une autre secte non moins accréditée faisait profession

(>) Silhouette, De l'immortalité de /' ^ /Tte , pag. a4.

(ty.Tuscul.y lib. I. Soerate lui-même, dont il fait ei ^ ^ ^ endroit un si poropeq; ^ éloge , n*ose rien affirmer sur Timmor* talité des âmes , comme c*était sa coutume : Suum il/ud, nihil ut affirmetf tenet ad extremum ^ n® xlii ^ tom. i , pag. 227, traduct. de Tabbé d'Olivet.

(3) Voy. M. S ^ XytAoT ^ JésttS'ChrUt et sa doctrine, tom. ii.

oES DOCTRIITES DE GIBBOLF. IQ9

de rejeter cette doctrine. Dans tout le reste du monde, on ne songeait pas même à s'occuper de la question ; et la faible impression qui en avait été communiquée dans les écoles se perdait bientôt au milieu du tumulte et des agitations de la vie active o. Il était nécessaire ^ poursuit Gibbon , que le dogme de la vie future et de l'immortalité des âmes reçût de l'autorité et des exemples de Jésus-Christ la sanction d'une vérité divine (^).

Aussitôt donc que Jésus-Christ et ses apôtres eurent commencé à répandre cette doctrine parmi les peuples y eUe ne tarda pas, nous dit-on ^ à y prendre faveur. C'était un port qui s'ouvrait au sortir des orages de la vie. Tout ce qu'il y avait d'infortunés j et n'était-ce point la presque totalité du genre humain? afflua autour de cette lumière consolante. La promesse d'un bonheur éte-

mel avait assurément de quoi flatter toutes les imaginations ; elle devint le principal dogme des chrétiens, dont le mépris pour leur existence présente se fortifiait de l'opinion que la fin du monde et le royaume des cieux étaient sur le point d'arriver; erreur qui procura à la religion nouvelle les effets les plus salutaires. Elle laissait croire qu'après une révolution accomplie de six

(>) Gibbon, tom. i, pag. 280.

130 EXAMEN OMNIQUE

mille ans succéderait un joyeux stbbat de dist siècles , époque où Jésus-Christ , suivi de la mi* lice triomphante des saints et des élus échappés à la mort ou miraculeusement rappelés à la vie , régnerait sur la terre jusqu'au temps deatifiâ^ pour la dernière et générale résuirectiron (^)é C'est là^ en effet , le système qui produisit Ybé" rQsie des Millénaires y à laquelle MM. Straufle el Salvador affectent d'attacher tant d'importMRoe^ Gibbon leur laissait croire que ce système y em* brassé par les chrétiens, d'im consentement presque général, si bien adapté d'ailleurs aux déairs et aux notions du genre humain , avait dû coii«> tribuer beaucoup aux progrès de la religioa chr^ tienne (^). Us oublient ou veulent ignorer que le *millénarisme ne (commença à paraître, et^iio^re obscurément et pour être combattu , que vers la fin du second siècle, au temps de Papias d'Hi^ rable. U est donc faux que la croyance en efifet si flouvelle d'une vie future , et avec elle d'un royaume des cieux , de résurrection de la chair et de récompenses à venir , ait aidé les progrès du christianisme , qui se trouvait déjà répandu dans toutes les contrées du monde, de l'aveu^de Gibbon luirmême. Si cette doctrine avait excîlé dès son apparition la vive impression que lui^up-

(>) Qi. XYy pag. a8o , col. a.

l^ Ibid, pag. 281 y col. a.

DES BOCT&INES DE GIBBON. l3l

pose Técrivain anglais j d'où vient la lutte sauvante que les rois et les peuples opposèrent durant plus de trois siècles à ses prédicateurs? Les philosophes surtout ne pouvaient se résoudre à courber leur fière raison sous le joug d'un évan» gjJe qui venait leur apporter d'aussi étranges nour i^eautés que celles de l'existence d'une vie future et de la menace d'un jugement à venir. Quand l'apàtre saint Paul vint dans l'Aréopage s'annoncer à des auditeurs déjà émerveillés de son premier discours , ils refusèrent d'en entendre la suite 9 et se dissipèrent en lui disant : J)/ous vous icouierons là^iessus une autre /ois l^ Comment croire y en efiEet, à ce dogme de la résurrection de la chair , contre lequel tous les sens déposaient à énergiquement? Les riches et les heureux du siècle repoussaient de tout leur pouvoir des pensées qui leur montraient un terme à leurs jouissances mondaines et à des voluptés où se concentraient leurs désirs et leurs affections. Les pauvres eux-mêmes avaient peine à s'accommoder d'un avenir qui ne leur promettait que des biens reculés et incertains , tout spirituels , à la place des richesses et des honneurs auxquels ils portaient envie. L'histoire ecclésiastique nous apprend que ce qui étonnait le pl^s les païens et les poussait aux plus violentes persécutions contre les saints

(') Nova quœdam a<ff€rs auribus nostris. Act. xv u^ ao.

i3!2 EXAMBN CaiTfQUE

confesseurs , c'était leur croyance à la résurrec[^]tion de la chair[^] dont le symbole évangélique fait un Se' ses dogmes capitaux. Après que la rage des bourreaux se fut épuisée sur les martyrs de Lyon, les restes de leurs corps mutilés furent brûlés et les cendres jetées dans le Rhône. Ils n'auront plus après cela j disaient on , Fespérance de la résiifrec* tion\ sur laquelle ils comptent. Voyons s'ils ressusciteront, et si leur Dieu aura la puissance de les tirer de nos mains (^). Dans Y Octave de Minilcius Félix, un des arguments de Favocat du paganisme contre la foi chrétienne est celui-ci : « A les en croire (les sectateurs du Christ), après » la mort, ils renaîtront, de cendre et de poussière » q'ifs étaient; et ils ont là-dessus une confiance » qui s'entretient, je ne sais comment, par de x> mutuelles impostures , si bien concertées , que » déjà vous les prendriez pour des gens revenus » de Fautre monde. Folie contradictoire de pré- » tendre affirmativement que le ciel et les astres » que nous quittons dans Fétat où nous les avons » trouvés mourront[^] de donner à des êtres qui » ne sont plus , à (âsïpTps que la mort a fait ren- » trer dans le même néant d'où ils étaient sortis, » Fespérance de revivre pour ne jamais mourir!... X) Dans ce préjugé , ils se promettent à eux-mêmes » une vie éternellement heureuse en récompense

(') Dans Eiisèbe, Hist, ecelés,[^] li?. t, ch. i»

DES BOCTBINES DE GIBBON. 133

» de leurs vertus ; à nous autres , pour châtiment » de nos méchantes actions , des supphces qui ne 1 finiront pas. Démence qui surpasse tout ex- » ces! audace que Ton a peine à croire! Ils mé- » prisent les tortures étalées sous leurs yeux , et » tremblent sur un avenir incertain; et ces mêmes » hommes, qui redoutent si fort de mourir après » qu'ils ne seront plus , vous les voyez quit-

ter la » vie sans craindre la mort. Bercés par le faux » espoir d'une chimérique résurrection, ils s'élè- » vent ainsi au-dessus de toutes les frayeurs. .. Toi 9 qui te berces de ta posthume immortalité, en at- » tendant tu es assiégé de dangers , dévoré par la » fièvre , déchiré par la torture ; et tu ne sens pas » encore ta misère , tu fermes les yeux sur ton » néant! Malheureux! contre ton gré tout accuse » ta faiblesse; toi seul tu t'opiniâtres à n'en pas » convenir (*). » Le saint martyr Pionius, attaché au bûcher, s'écriait : Je meurs pour rendre témoignage à la vérité de la résurrection de la chair (2).

Ces importantes vérités, (pii n'ont plus rien de problématique, font aujourd'hui la foi de l'univers; tous les jours elles sont rappelées dans nos auditoires chrétiens avec l'autorité du zèle et de l'éloquence. Suffisent-elles seules pour ar-

(] Yoy. notre Biblioth, choisie des Pères ^ tom. iii, pag. 180-186.

o Act. Martyr,y D. Rayoard, p. 137.

l34 EKAXES caiTiQcni

racher les pédieurs enduras à leurs habitudes criminelles? A. plus Sdrte raison devaîent^Uet échouer y dans les commencements , contre des préventions enracinée^ (^). Ce n'est donc pas à elles seules que doit être rapporté l'honneur d'avoir opéré les nombreuses conversions qui ont signalé les premiers prédicateurs de i'Étangile,

m^^ Gibbon assigne pour troisième cause de la nerveilleuse propagation du christianisme , le don des miracles attribué à l'Église primitiTe, et rppinion qqi fit découvrir dans la personne

de Jésus-Christ le Siècle prédit par les prophètes. Is fils de Marie paraissait à une époque où tous les regards fixés sur la Judée s'attendaient à voir sortir de cette contrée un homme puissant en œuvre, qui assujettirait tous les peuples à sa patrie. Déjà plusieurs aventuriers audacieux avaient profité avec plus ou moins de succès de cette opinion, pour attirer à eux des troupes nombreuses par de prétendus miracles et en menant des révolutions bientôt arrêtées par le dégoût de leurs flûteurs. La simple apparence

[*] Gibbon : « Puisque la philosophie, malgré les efforts les plus sublimes y ne peut parvenir qu'à triompher faiblement le désir, l'espérance, ou tout au plus la probabilité (Une vie à venir, il n'appartient donc qu'à la révélation divine de fixer l'existence et de décrire l'état de ce pays invisible, » ch. XT, p. 279.

DES DOCTRINES DE GIBBON. 135

4'un prodige où les lois de la nature paraissaient déchues de leur nécessaire prédominance réveillait aisément cette flatteuse espérance.

Nul doute que ce ne soit à l'opinion des miracles opérés par Jésus-Christ et ses apôtres que l'Évangile a dû la plus belle partie de ses conquêtes. Il fallait les vives impressions qu'excitent les événements extraordinaires pour entraîner les populations à les arracher à leurs antiques préjugés y triompher des résistances, et prévaloir non seulement sur des erreurs invétérées, comme celles de l'idolâtrie j mais sur des traditions respectables y telles que celles de la Judée. Une doctrine qui n'a pas la sanction divine est sans autorité. Aussi les défenseurs du christianisme ne manquaient-ils pas d'appuyer sa cause sur les miracles de Jésus et de

ses apôtres. Mais ses ennemis n'avaient pas manqué non plus de l'attaquer par un argument que Gibbon y Strauss et Salvador répètent à l'envi. Aux miracles chrétiens, Celsus; Porphyre, Hiérocès, Julien, opposaient ceux de l'antiquité païenne, et ceux des siècles modernes attribués à Vespasien, à l'empereur Adrien, au philosophe Apollonius de Tyane. « En les supposant vrais, disaient-ils » les chrétiens, ils ne prouvaient rien en faveur » du paganisme; ceux du christianisme ne prou- « vaient donc pas davantage; reconnus faux, ils s'en avaient pas moins passé pour vrais; le

13S EXAMEN CRITIQUE

invinciblement que Jésus-Christ est tout ce que nous croyons, le Messie, c'est-à-dire l'envoyé de Dieu y non pas seulement au même titre que Moïse, Elie et les prophètes, mais Dieu lui-même, puisant le don des miracles dans sa propre et divine essence.

Dans tout le cours de son ministère, Jésus-Christ s'était lui-même annoncé comme étant le Christ promis par les prophètes, et le Sauveur attendu par Israël. Il n'a pas craint de s'attribuer un pouvoir surnaturel, dont il a donné des preuves par divers miracles auxquels il renvoie ses auditeurs, particulièrement à sa résurrection et à son ascension, qui devaient être comme le sceau de sa mission et la preuve de sa divinité. Quoi de plus solennel que cette déclaration émanée du ciel en sa faveur: C'est là mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoute-le (^)? Lui-même dit souvent qu'il est envoyé de Dieu pour le salut des hommes; il se met au-dessus de tous les prophètes en les comparant à des serviteurs, tandis qu'il se nomme lui-même le fils et l'héritier de la maison. Il dit que le père l'a

sanctifié et marqué de son sceau, et qu'il lui a donné son esprit sans mesure (2) . Qu^^:)d saint Pierre , au nom de tous les

(') Ek estfilius meus dilectus, in quo miki kené eomplacui; ipsum audite, (Joan., vi, 27.) (^) JoaDy m, 3f4.

DES OPCTOUrBS DB GIBBON. jSq

iqpâtres , lui dit : Fous êtes le Christ, fils du Dieu vwoHt , loin 4^ désavouer ce Is^nga^e , il y ap-* plauditt il l'en félicite comme d'une révélation céleste (^). La femme de Samarie lui ayant dit : Je sais bien que le Messie doit venir; lorsqu'il sera venu , il nous apprendra toutes choses : Jésutii lui répond : Je le suis y moi qui vous parle (^). Une autre fois les Juifs trouvant mauvais qu'il s'appelât fils de Dieu, jusqu'à cri^ au blasphème , il leur répond en établissant sa parfaite identité avec Dieu son père ('). Même déclaration en présence du grand-prêtre des Juifs et du gouverneur romain (^). Ailleurs, il en appelle au témoignage de ses miracles : jélUez , dit-il aux disciples de |eao, rapporter à celui oui vous envoie ce que vous opez Quĩ^ ce que vous avez vu : les aveuglas voient^ les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent (^). Les œuvres que je fais au r^om de mon père rendent témoignage de moi (^). Ces œuvres, ce ne sont pas seulement l'empire qu'il exerce sur toute la nature, les bienfaits sans nombre qui signalèrent son passage dans la Judée. Quelle que soit , au jugement

(») Matlh., XVI, 7.

(^) Joan, m, 16.

Q) Ibid., X, 24.

(4) Matth.| zxviii ii.

o Matth., XI. 4.

(^) Jotn., X, a4*

140 EXAMEN CRITIQUE

de Loke , de Clarke , d' Addison j des plus célèbres philosophes de F Angleterre, de Bossuet lui-même, quelle que soit, dis-je, l'autorité des miracles , il est quelque chose de plus merveilleux encore et de plus divin : c'est le miracle d'une vie tout entière supérieure aux seules forces de la nature , d'une vie qui , en présence des ennemis les plus acharnés , était en droit de dire d'elle-même : Qui de tous me reprendra de péché (^)? Inaccessible au reproche de vanité, d'ambition, d'intérêt personnel, toute d'innocence et de sainteté, simple dans les mœurs comme dans le langage , où tout se soutient, tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle d'une perfection à laquelle il ne fut jamais donné aux plus grands saints d'atteindre (2). Une si haute vertu peut-elle se concilier avec l'orgueilleuse prétention de se dire le Messie? Si en effet il ne l'était pas, que serait-il donc? Pas même un sage dans l'acception la plus restreinte du mot. Et voilà l'inévitable conséquence qu'entraîne le scepticisme de Gibbon et de son école : ou Jésus-Christ est le Messie-Dieu, possédant , comme dit saint Paul , la plénitude

(O Joann.y vii, 46.

(^ Bossuet, Disc, sur l'hist, unw,^ 2* partie, chap. xix, pag. 288 ; Turretin , Traité de la vérité de la religion chrétienne^ tom. 11, pag. 164.

DES DOCTRINES DE GIBBOH. 141

de la divinité (^), ou il ne fut qu'un séducteur y et le plus criminel de tous. S'il est possible que ses miracles aient été l'œuvre de l'artifice et de l'imposture, sa vie entière ne fut qu'une longue hypocrisie, un prodige de scélératesse, dont nul homme n'est capable. Permis à l'incrédulité de le confondre avec ces malfaiteurs que lui-même flétrissait du nom de faux christs et de faux prophètes (2). Nous avons, Dieu merci, des règles sûres pour discerner les vrais miracles d'avec les singularités de l'art ou de la nature. Et si nous voulons quelque chose de plus encore que les miracles en faveur du Messie, l'apôtre saint Pierre nous le fournit par cette parole : Nous avons encore dans les oracles des prophètes^ un fondement plus assuré de la vérité de notre foi(^). Depuis les commencements du monde, une suite non interrompue de prédictions avait annoncé et préparé la venue si désirée du Messie. Gibbon en convient : « Il est vrai, ajoute le phi-

(») Quia in ipso inhabitat plenitudo divinitatis corporaliiter» (Colots., u, 9)

o Surgent pseudo^christi et pseudo-prophetæ y et dahunt signa magna et prodigia. (Malth., xxiv, 24.)

(^) Habemus firmiorem prophetici sermonem, (11 Petr., I, 19.) Pourquoi plus assuré, firmiorem? Parce que les mincies ODt pour garants des sens qui peuvent être sujets à errer, au lieu que les prophéties sont attestées par la révélation de l'Esprit-Saint à qui FaTeoir est présent comme le passé.

)49 mJMXIX CRITIQUE

» losophe anglais (dans ce langage dérisoire si ior » milier à l'école dont il est sorti), que, pour se » coAforB&er aux idées grossières des Juils y le » Messie avait été plus souvent représen-

té sous la . » forme d'un roi et d'un conquérant que soit » celle d'un prophète^ d'un martyr et d'un fils » de Dieu (^). »

N'importe : toujours est-il vrai que ces déno*minations diverses lui étaient données « et com* posaient l'ensemble unique des caractères sous lesquels il devait se manifester au monde. L'érur dition et la critique les ont réunis dans une foule d'ouvrages excellenis. Nid doute que Gil>bon n'ait lu les admirables chapitres, du discoui^s de^ossuet sur l'histoire universdle ^ où le my^ tère du Messie se trouve eiq>osé avec la sévèpe précision de l'histoiite dans ses contrastes de gloire et d'abaissement; qu'y a-lrll répondu? Est-ce par des sarcasmes qu'il s'est flatté de renverser un édifice où s'empreint si visiblement la main du tout-puissant architecte qui l'a fondé? Oui, sans doute, les Juifs s'attendaient à un Messie roi et conquérant; et ne Font-ils pas obtenu, bien que dans un sens plus relevé et plus digne de Dieu que celui auquel se bornaient leurs grossièrâs idées de grandeur et de gloire humaines , puisque Gibbon s'étonne à chaque piige de la ptodi- '

gieuBe propagation du culte chrétien dans l'univers? Et c'était là précisément ce qui imprimait aux conquêtes évangéliques im caractère hors de toute comparaison : c'est que toutes les prophéties, en décrivant les triomphes du Messie^ leur dom[iaient pour cause les humiliations mém^s de sa passion et de sa mort (^). Or, quel roi, quel vainqueur avait jamais triomphé de la sorte?

Aussi Jésus<)hrist n'avait-il rien n^ligé pour détromper les Juifs de leurs orgueilleuses prétentions , les avertissant que son royaume ri était pas de ce monde f se refusant constamment aux vœux de tout le peuple qui voulait le faire roi j prêchant la soumission aux puissances ^ censurant avec force les Pharisiens au

lieu de se faire un parti parmi eux , se gardant bien de fomenter les lanences de sédition qu'il y avait alors dans le peuple, et, dès ses premiers discours, proclamant bienheureux ies esprits pacifiques j bien qu'il ait demeuré constamment parmi le peuple.

Mais indépendamment des prophéties qui l'annonçaient comme Messie par ce double caractère spécial de roi et d'homme de douleurs, de Christ consacré par son sang: n' avons-nous pas aussi les preuves manifestes de sa divinité dans les prédictions que lui 'même a faites ? Ii>ieu , dans ses Écritures, se réserve à lui seul la connaissance.de l'avenir ; les prophètes à qui il dai-gnait la com-

(') Im., lui. Dan., vi, vu. Zach*^.u«

l44 BXAMSN CRtTIQme

muniquer parlaient au nom du Seigneur. Jésus-' Christ prophétise en son propre nom. Qui donc, s'il n'était pas Dieu , découvrirait à ses regards des événements cachés dans la nuit des temps? Su£Bsait-il d'une sagacité naturelle pour lire ainsi que daniun livre ouvert que Judas devait le trahir et tous ses apôtres l'abandonner; que saint Pierre le renierait jusqu'à trois fois; qu'allant à Jérusalem, le fils de l'homme y serait livré aux pontifes , aux scribes , aux anciens du peuple , abandonné aux Romains, condamné à mort , outragé, flagellé et crucifié ? La trahison de Judas était un crime très libre de sa part; la faiblesse de saint Pierre , prédite au moment même où cet apôtre témoignait le plus vif attachement à son maître , semblait devoir la prévenir. L'usage des Juifs n'était pas de crucifier les blasphémateurs , mais de les lapider, aux termes du Lévitique et des Nombres (^). Lorsque Marie , sœur de Lazare , répand des parfums sur les

pieds de Jésus , et qu'un de ses disciples blâme cette.:j)rofusion :
 ce Laissez-la faire , dit-il , elle me rend d'avance 2) les honneurs
 de la sépulture; dans tous les lieux » de l'univers où l'évangile
 sera prêché, on racon- » tera ce qu'elle a-^it (^). » Non seule-
 ment il axtnonce sa mort , mais sa résurrection au troisième jour,
 son ascension et la descente du Saint-Es^

(») Lcvit. XXI Y, i6.

(3) Matth., xxviy 7-i3.

DES DOCTRINES DE CIBBORrT. 1 45

prit au temps convenu II prédit à ses apôtres qu'ils seront per-
 sécutés j mis à mort , et qu'en présence des tribunaux ils seraient
 pourvus â*une sagesse et d'une vertu, toute divine qui assujetti-
 rait tout l'universà leurs prédications, maU gré le r^nê de ridolâ-
 trie, qui ne fut jamais plus dominante, malgré la fausse philoso-
 phie, qui mit passé de la Grèce en Italie, malgré la corruption dû
 siècle noyé dans les délices, malgré les combats opiniâtres que
 leur livraient les peuples et le^ rois ligués contre son évangile,
 malgré rindifférence où étaient alors presque toutes les per-
 sonnes habiles par rapport à la religion, ayant assez de lumières
 pour découvrir la fausse, sans 8e mettre en peine de chercher la
 vraie , et ayant passé de l'excès où on croit tout à l'excès opposé
 œi Ton ne croit à rien. Or, toutes ces prédications s' étant accom-
 plies à la lettre, je le demande à tout homme de bonne foi : peut-
 il exister ^core des doutes légitimes sur la divinité de oelui qui les
 a faites? Observez que, dans la plupart de ces prédictions , Jésus-
 Christ ne parle pas seulement comme prophète qui annonce un
 événement déposé dans un avenir éloigné, mais comme étant lui-
 même juge et exécuteur de l'événement. Nous en pouvons pro-

duire un exemple des plus frappants dans celles de ses paraboles où il parle de la vocation des Gentils et de la réprobation des Juifs liées l'un à l'autre, et

146 EXAMEN CILITfQUB

également aiitileMus des prévoyances hiimaineii« Jésus-Christ ne se contente pas de prédire quo lesGentils croiraient en lui : « qu'ils viendraient d« a rOrient et de FOccident , du Midi et du SepteiVi A Irion s'asseoir au même banquet avec Abraham^ 9 Isaac et Jacob , .pendant que les enfants à qXii i^ 9 royaume était préparé ^évidemment les Jui&) 9 seraient exclus et rejetés dehors^ condamné» à » des peines éternelles (^). » Où était alors la vrai^ semblance de ce double événement? Car ai les Juifs ne croyaient pas, eux témoins d^ tout €9 qui les pouvait porter à croire, eux instruits paf leurs prophètes du mystère du Messie; quelle apparence y avait-il que dea infidèles, à qui les prophéties et le Messie étaient inconnus y pussent croire en celui dont ilà n'auraient entendu aiH Gun discours, ni vu aucun miracle, qu'ils auraient même appris que son propre peuple aurait rejeté? C'est néanmoins ce double prodige que Jésua* Chnst , en présence des princes des: prêtres, an* IK>nice dans cette parabole prophétique : « Un père 9 de famille avait une vigne qu'il loua à des vi** «gn^ons, puis s'en alla en pays étranger. I^]| temps dea vendangea approchant, il envoya «es » serviteurs aux vigneronns pourrecueillir les fmits s^ di^ sa vigne; mais les vigneronns s'étant saisis de maea serviteurs., battirent l'un, tuèrent l'autre

(>) liMIk., vio^ x^ Ltte, xiff, ft8»

DES DOCIKCTES DE GIBEOT. 147

>Et en lapidèrent un autre. Il «)\’oya encore • d’autres seigneurs en plus grand nombre que

> les premiers et ils les traitèrent de même. Enfin «illeur envoya son propre fils, dans l’espérance

> qu’ils auraient du respect pour lui. Mais les vignerons

disaient entre eux : Voici

• l’héritier, tuons-le , et nous serons maîtres de

«son héritage; ce qu’ils firent. » -^ Quand donc

le maître de la vigne sera venu , que fera-t-il de

ces vignerons? demanda Jésus-Christ. On lui répondit :

« U exterminera ces malheureux, et il

louera sa vigne à d’autres qui lui en rendront les

fruits dans leur saison. — Jésus reprenant : « Je

vous déclare que le royaume de Dieu vous sera

ôté, et qu’il sera donné à un peuple qui en produira

les fruits. » La substitution faite de ces

bons serviteurs aux vignerons homicides signifiait

clairement la vocation des Gentils; et la

punition des rebelles était la prédiction évidente

de celle des Juifs , dont Jésus-Christ parle comme

si elle était arrivée , tant elle est certaine dans

ses décrets. Cette vengeance, c'est liii-mcme qui

« n sera l'exécuteur : « Le roi, plein de colère

» contre se » ennemis , ayant envoyé ses armées,

« extermina ces meurtriers et brûla leur ville (*). »

Jé^s-Christ parlait de la sorte dans un temps où

la Judée ^ au rapport de Josèphe et de Philon,

(') Mauh., XXX, 34-43.

1,4B KXAMEN CRITIQUE

jouissait d'une paix profonde, et où rien ne pouvait faire présager une calamité qui ne devait s'accomplir que trente-huit ans après. Point de commentaire à la prophétie que Févénement. Que dit l'histoire qui n'eût été prédit par Jésus- Christ? « Près de Jérusalem, voyant cette ville, » il pleura sur elle , dit l'historien sacré , en di- «•sant : — Si du moins, en ce jour qui t'est donné, » tu connaissais ce qui peut te procurer la paix! » Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux; j> car il viendra un temps malheureux pour toi » où tes ennemis t'environneront de tranchées; » ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts, » ils te détruiront de fond en combJe, et ils ne te » laisseront pas pierre sur pierre (^). » Entré dans » le temple , ses disciples s'étant approchés de lui » pour lui faire remarquer la grandeur de cet édi- » fice : — Vous voyez , leur dit-il , tous ces bâti- » ments, je vous le dis en vérité, il n'y restera » pas pierre sur pierre ; tout sera détruit (^). » Jérusalem entendit ces paroles sans en craindre l'effet. Les armées qui devaient la réduire en cendres paraissaient ou chimériques ou bien éloignées ; et les hommes n'avaient garde de pen-

ser que Jésus-Christ les eût à ses ordres et qu'elles fussent prêtes à lui obéir. La ruine des Juifit, la

(') Luc, XIX, 4 1-44.

C) Matth., XXXV, la.

DES DOCTRINES DE GIBBON. l^g

destruction de leur temple et de leur ville , cette désokition qui dure encore , sont un fait public , avéré, dont tout l'univers est témoin. Gibbon affecte de n'en point parler, quoique l'objet spécial de son livre le lui commandât. M. Salvador n'en parlera qu'en termes vagues (^). On conçoit aisément le motif de leur réticence. Comment expliquer une aussi effrayante calamité autrement que par un crime extraordinaire dont elle était le châtiement? Une prophétie aussi solennellement justifiée dans toutes ses parties ne permettait pas de douter que Jésus-Christ ne fut ce qu'il se disait être , le Fils unique de Dieu , le roi dont les Juifs ont méprisé la clémence et senti la sévérité. '

Miracles des apôtres. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, avait donné à ses apôtres le pouvoir de faire des miracles Ç^). Ce qu'il avait commencé par son ministère public, les apôtres devaient le continuer après sa mort , dans la Judée et parmi les Gentils. Il importait que le même ouvrage fût conduit par le même esprit et soutenu par la même main. Gibbon et Strauss ne croient ni aux miracles de Jésus-Christ ni à ceux de ses apôtres ; le seul argument dont ils appuient leur dénégation , c'est qu'ils contredisent les lois de la physi-

(«) Jésus et sa doctrine, tom. ii, pag. 33, io5, Q) Matth., x; Marc, m ; Luc, u.

que. Une pareille objection n'a pas embarrassé les Bacon , les Leibnitz, les Newton , les Grotius et lesEiïler. Nos théologiens, à leur tour, conçoivent difficilement l'incrédulité qui s'opiniâtre à fermer les yeux à des faits publics, nombreux, avoués par des ennemis intéressés à les nier, s'ils avaient pu Têtre, attestés par des contemporains et par dc§ monuments qui durent encore. Comment expli^ quer les succès des apôtres, que Gibbon appelle lui-même prodigieux, obtenus dans la Judée et jusqu'aux extrémités du monde, et ce que Bossilet appelle le miracle des miracles (^) : ces vertus sublimes qui signalèrent TÉgiise naissante? Coitt^ ment ne pas reconnaître l'action immédiate de la toute-puissance divine à ces exemples en foule d'héroïque patience, de mutuelle charité, de chasteté angélique , d'absolu détachement dans dA hommes qui, la veille, n'étaient touchés que de l'amour des biens terrestres et de la crainte de les perdre? Qui donc aurait pu reformer tint de cœurs injustes et corrompus, les refendre pour ainsi dire et les convertir en an seul cœur et en une. seule Ame ? La philosophie n'avait pas même soupçonné pareille perfection dans un seul individu ; c'étaient alors les mœurs de tout le peuple chrétien. Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ ?

(*) Dite ^ sur Chisî, wîip., pog« 335*

DES DOCTBIHBS DB GIBBOIf. iSl

S'i] a VU des miracles ^ Dieu s'est donc Inélé visU l)Iement dans cet ouvrage ; et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-cô pas uil nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceiUL qu'on neveut pas croire, d'avoir converti le monde

sans miracle, d'avoir fait enti*er tant d'ignorants dans des mystères si grands , d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission , et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules (^; ?

Gibbon ne parle ni de la mort du Sauveur, ni de sa résurrection ; il ne cherche pas davantage il n'expliquer les causes de ce caractère visible de ré* probation dont l'ancien peuple de Dieu se trouva frappé, et dont l'examen entrainait si naturellement dans le plan de son histoire. Pourquoi cette dégrâ* dation du peuple juif parle renversement de son état, de sa religion et de son temple ^ ce bannisse* ment universel, cet exil de seize cents ans ^ cet esclavage par toute la terre où nous les voyons dispersés, vagabonds, et étrangers au sein de toutes les nations , portant en quelque sorte sur le front le signe du fratricide? Vous croyez voir ^ disait de •on temps saint Jean Chrysostome , les membres sabglants du cadavre d' un criminel, écartelés après sa mort, et semés le long des grands chemins pour annoncer, parla grandeur du supplice, la gran-

(') S. Augustin De civitate Dei, lib. xxi | BoM«et| li^i

15a EXAMEN CRITIQUE

leur du forfait qui l'a provoqué (^); et pourtant ^ bien que partout ils soient odieux et méprisés , partout ils subsistent j préservés du mélange des autres peuples, et conservés par une providence spéciale au milieu des ruines que la même providence s'est plu à accumuler autour d'eux, mais dans des vues de bienfaisance et de futur renouvellement , tandis qu'elle les accable de tout le poids de ses rigueurs? Un tel phénomène historique méritait bien assurément les méditations du philosophe. Mais il fallait

remonter jusqu'à la source; et Gibbon a mieux aimé refuser à sa plume le récit de l'événement seul capable d'en donner la solution. Il insiste avec une comptai* sance marquée sur leur fidélité actuelle à la loi de leurs pères, malgré les disgrâces qui les accablent, si différente de la criminelle légèreté avec laquelle ils s'en éloignaient au temps de leur prospérité (^). On devine aisément la pensée de Gibbon ; sa pensée, c'est de mettre le Dieu des Juifs en contradiction avec lui-même, de faire contraster les promesses faites au peuple choisi pour tput le temps où il serait attaché à son culte, de les faire contraster, dis-je , avec la constante humiliation qui les poursuit aujourd'hui

(*) In psalm, , vin. Voy. Le P. de la Rue , Sermons du carême. Car., t. ii, pag. 8 et suiv. S. Augustin, în ps. znu enarr, i.

(•) Chap. XT, pag. ao^

DES DOCTBINES DE GIBBON. 163

qu'ils pratiquent sa loi au prix de tous les sacrifices. Aujourd'hui qu'ils gémissent sous le poids des calamités les plus cruelles, ils sg souviennent des prodiges antiques du Sinai et du Jourdain. A mesure que le ciel irrité retire sa protection à ces ingrats , leur foi acquiert un nouveau degré de vigueur et de pureté ; attachés invariablement au signe qui ne les distinguait que pour les exposer au mépris du genre humain , à la pratique de la circoncision douloureuse , quelquefois même accompagnée de dangers. D'où vient donc ce changement dans le Dieu immuable et toujours miséricordieux envers ceux qui le servent ? Conp* ment ont-ils mérité son inflexible colère? Et s'il est vrai , comme ils s'en vantent, que la mort de Jésus n'ait été de leur part qu'un acte de justice; bien loin de les eil punir, leur Dieu aurait dû , ce semble, les en

récompenser par de nouvelles bénédictions. Au contraire, c'est au moment même où leurs mains sont encore trempées de son sang, qu'ils éprouvent sa vengeance. La génération présente ne passera pas, avait dit Jésus-Christ, jusqu'à ce que la ruine de la cité et de son temple ne soit accomplie, avec les symptômes divers qui doivent en être les précurseurs. Livrés, ainsi qu'il a été prédit, à cet esprit de vertige que leurs écritures appellent le sens réprouvé (^) , ils

(') Tradivit illos Deus in sensum reprobum, (Rom., i, a8.)

|S4 EXAMEN CRITIQUE

s'abandonnent à des prophètes menteurs ^ qui les entraînent par des promesses d'un règne imaginaire ^ allumèrent leurs cœurs les feux de la rancune et les ardeurs d'un fanatique enthousiasme ^ qui leur précipitèrent dans la guerre contre les Romains, Joseph, leur historien ^ témoin oculaire des faits qu'il raconte ^ en a laissé une peinture qui arrache des larmes au lecteur le plus insensible; et plus d'une fois il mêle à son récit l'expresse déclaration que la ruine de Jérusalem fut un châtilment du ciel. La guerre ^ la famine ^ la peste ^ la disette eurent l'assiéger à la fois. On y vit des milliers écouler leur sang dans la chair de leurs propres frères (6) fatit (onze cents mille Juifs y périrent, sans compter ceux qui furent entraînés en captivité et "yeûdus dans les marchés". Tite y essaya vainement de les sauver ^ fut contraint de reconnaître quelque chose de surnaturel dans leur féroce hardissement, ainsi que dans sa victoire; et Convenait hautement n'être que l'instrument de la colère divine irritée contre eux. Ce n'est pas y ^ Après leur ruine par Tite ^ l'empereur Adrien acheva de détruire les restes de cette malheureuse nation ^ À l'impiété il joint la barbarie: le peu qui échappe au glaive exter-

minateur n! obtient qil'à prix d'argent la grâce de venir au joui^ de la destruction de leur ville et de leui* temple en renouveler la triste mémoire , et pour «âosi dèr« les funéraUles^ Et tandis qu« la cripix

DES DOCTIiniCS DB OISBON. |55

de Jésus s*élève rayonnante au faite de ftes templH et sur la montagnes des Oliviers» ils «ont réiUiilSi eux, à gémir de douleur et hurler de déBetil)oll* sur les cendres de leur sanctuaire {^). Laissez venir Julien» qui complétera la prophétie en n*^ laissant pas pierre 6ur pierre j avec le dessein de le rétablir par haine contre le christlanistue.

Animé du même esprit » Gibbon , qui ne fait auJl6 mention de ces événements dans une his» toîre qui ks réclamait spécialement , s'occupe à retracer assez longuement Thistoire de TÉglise dirétienne sortie de la synagogue y pour la confondre avec elle sous le nom de Naz(tréen\$^ d'Ebionites de Gnostiques, moitié chrétiens / moitié païens 9 tous affiliés aux mêmes erreuiS, tous démasqués et confondus par les saints Pères apostoliques I et marqués par TÉglise du sceau 4e rhérésie. Où est la bonne foi de Gibbon , de dire que des sectaires qu'elle a frappés de sa réprolm-tion aient réussi à introduire dans le culte catholique les opinions qui y dominent aujourd'hui j et qui Font si fort éloignée de sa primitive iostitution (^) ?

IV* La vie des premiers chrétiens, plul pure et plus austère que celle des contemporains id^

(') D. Hïeron. In Sophon.^ t. 1. De k Roé, Mp. p^%. tQ. Bos-toef, pag. Sgo.

f) Bki* âe im décéuLf du av^ fÊ%é tjtm^ifk*

156 EXAMEN CRITIQUE

I&tres ou de leurs succe\$seurs dégénérés, fournit à Gibbon une quatrième cause toute naturelle de rétablissement du christianisme.

On convient sans peme qu'il n'était pas difficile aux chrétiens de mener une vie pluâ exemplaire que leurs contemporains engagés dans l'idolâtrie. Chez les païens , la licence consacrée par la religion était au comble. Leurs historiens nous en ont laissé des preuves irrécusables. Gibbon lui-même 9 içalgré son admiration pour Auguste^ ne dissimule pas quelle effroyable corruption de mœurs régna sous l'empire de cet heureux usurpateur et de ses successeurs. L'âge d'or des Trajan et des Antonin avait été précédé par un siècle de fer : la tyrannie s'était déclarée l'ennemie de toute vertu. Ceux qui gouvernaient alors furent des monstres, et non pas des hommes; et si leurs noms ont été sauvés de l'oubli , ils en ont été redevables à l'excès de leurs vices, Partout la dépravation du peuple rivalisait avec celle des grands, et souvent enchérissait sur elle. Il ne fallait pas de grands efforts de vertu pour valoir mieux que les païens. Nous accordons sans peine cet éloge à quelques uns de leurs sages : de s'en être distingués par leur continence. Mais qu'estce que ce mérite , auprès des héroïques vertus de nos hommes apostoliques et des premiers confesseurs de la foi chrétienne? Gibbon a beau charger de nuages le berceau du christianisme ,

DES OOCTRIIFES DB GIBBOIT. ib'J

accuser les monuments qui nous restent de la primitive église d'être imparfaits : il s'en est conservé assez pour attester au

monde quelles firent les. mœurs de la généralité de ses membres. Le seul livre des Actes déposera éternellement que jamais aucune société n'avait donné de pareils exemples ; ne formant tous ensemble qu'un seul cœur et une seule âme, ne connaissant d'autre crainte que celle du Seigneur , fuyant jusqu'à l'ombre du mal j secourables non seulement les uns envers les autres , mais à l'égard des étrangers, prodiguant les œuvres de la bienfaisance à ceux 'qui se déclaraient leurs ennemis , et n'attendant que de Dieu seul l'établissement de leur religion.

Cette perfection au-dessus de l'humanité, il ne Cdait pas en chercher 1% principe sur la terre. L'écrivain sacré nous le montre dans un autre ordre de causes que Gibbon n'avouera pas, mais qui n'en a pas moins sa réalité. Il était vrai de dire des premiers disciples des apôtres ce qui avait été dit des apôtres eux-mêmes, après l'ascension de leur divin maître : qu'ils allaient pré" chant en tous lieux , les ims par la parole , les autres par le bon exemple, le Seigneur coopérant avec eux et confirmant la vérité de la doctrine par les œuvres surnaturelles dont lui seul est capable (^; Tous plantaient; Dieu seul donne l'ac-

{• nu amiem profecû prædicoperuni vbique , Domino ioepoo-Mit etaq!CKMTiMC% sicvift, (Itarc, xvi, sa*)

IS8 nAMIN ORITIQUB

croisemeQtÀ la semence {^ \ Gibbon a beau vou« loir opposer le scepticisme à Tévidence de faite brillants de toute la clarté du soleil, obscurcir l'éclat de\$ admirables exemples que nous pré« sente le premier âge de TÊglise chrétienne ^ en répétant avec Celse et Julien qu'elle avait grand ioia de choisir ses prosélytes dans les dernièrea classes de la société^ qu elle se composait

près* que entièrement de la plus vile populace ^ da paysans et d'ouvriers, de femmes et d' enfantai de mendiants et d'esclaves; que surtout, k sea comoyncemenits , elle admettait dans son sein lea pécheurs de profession , des malfîEtiteurs perdua de mœurs et notés d'infamie (^). Cette calomnie^ reproduite avec affectation , loin de prêter u« argument plausible à la critique , suffirait seule pour la désarmer. Car,, que; prouverait-elle autre chose, sinon qu'il fallait une vertu extraordloaire, la divine toute^puissance, pouf arracher à une aussi profonde dépravation , et à leurs criminelles habitudes, des pécheurs scandaleite pour qui l'exemple de leurs dieux était la plus solennelle apologie de leurs désordres? Ignorants et superstitieux comme on les suppose, comment y renoncer, quand tout y favorisait les sens et les inclinations les plus puissantes de la nature? Et pourquoi? pour une secte méprisée , haïe, pmur-

(') iCor., in^7.

DES |K)eniKES DB OIBBOir. if^

•nivie gvec acharnement au fond des solitudes où •lie se cac-
UaiU pour une religion chargée d^i mystères incompréhensibles et d'une n^orale aui^ tère. Quels attraits pouvait présenter à Timitatioii Texemple de Jésus et de ses apôtres? Certes, Jésus* Christ était bien en droit de dii'e aux Pharisiena et à tout le peuple juif: Qui de vous me repren^ dra de péché ^^)? Tant de sainteté^ une vie si di« vine , le mettaient-elles à couvert des fausses ixk^ terprétations de la malignité? Non. On radmb nit; et Ton se demandait, comme le& incroyulfa de nos jours, s'il était autre chose que le docteur

de Naaarelh. Le commun des hommes applaudit

à la vertu et s'abandonne au mal. La l'évolii* lion dans les mœurs ne pouvait s'opérer qu'à I(suite de la révolution dans les croyances. Il fallait que Ton crût d*ahord que l'auteur de la vie, U vrai Dieu du ciel et de la terre, c'était Jésus mort sur une croix. Or, c'était là l'effort le plus diÉB« eile à la raison humaine. Convertis tout^à^coup par la prédication de saint Pierre, trois milU Juifs, puis cinq mille, ont abjuré leurs préveiv» tions, pour embrasser la foi de Jcsus-Christ. Ce fut là le berceau de l'Église, le grain de sénévé confié à la terre pour devenir un grand arbre. L'Église naissante donnait l'exemple, elle ne le recevait pas.

(') JoaD., vxu, 40*

160 EXAMeIC CRtTIQTB

Origène répondant à Celse le déclarait avec assurance : ce Ce n'est, dit-il, ni l'éloquence d'un saint Pierre (en avait-il plus que Pythagore et Platon ?), ni la sublime théologie de saint Paul et de saint Jean l'évangéliste (ils n'auraient été jusque là que des hommes charnels , et, de leur propre aveu> la balayure du monde) ^ pas même les vertus les plus admirables de nos premiers chré» ' tiens; non, rien de tout cela qui a fait les conquêtes du christianisme (^). Bien loin d'être touchés du spectacle de tant de vertus , les Juifs et les païens s'en irritaient encore davantage ; les disciples n'étaient pas mieux traités que le mai» tré. En Judée, la réputation de jusle que saint Jacques, frère du Seigneur, s'était acquise dans Jérusalem, ne le sauva pas des fureurs du peuple , excité par la jalousie des scribes et des pharisiens (*). La prédiction du Sauveur s'accomplissait. Parce que son évangile condamne toutes les passions , il faut que toutes les passions à leur tour conspirent et se déchaînent contre ceux qui obéissent à

ses lois. Les chrétiens , réputés ennemis du genre humain , iront à la mort avec la déclaration publique de leur innocence et sans

(') drigen., Jdp. Cels,^ lib. vu, pag. 347, Hb. tiii, pag. 4 10. Biblioth. chois, des Pères, tom. ii, pag. 3a, a68.

Q) Apud Euseh. ex Hegesippo^ Hht, eccles. ^ lib. xxu> cip. 7.

DES BOCTUtN^.S Dfi ClfiBOir. l6i

qu'on puisse leur reprocher véritablement d'autre crime que leur nom (^). Des hommes qui pratiquaient des vertus au-dessus de F humanité , se trouvèrent chargés dans Topinion publique de forfaits et d'infamies qui font horreur à la nature; et partout on les en punissait sans se donner nulle part la peine d'examiner, non seulement si ces crimes étaient prouvés , mais s'ils étaient possibles.

Gibbon en convient , mais avec quelle réserve! Ce qu'il blâme , c'est moins la cruauté des persécuteurs que la résignation des victimes. Cette vie si pure que menaient les chrétiens était , dit-il , plus propre à repousser les païens qu'à les attirer!*. Aussi se récriait-on qu'à force d'être parfaite , la loi de l'évangile était impraticable, que tant d'austérité n'était qu'une agreste barbarie^ qu'une misanthropie insupportable, tout-à-fait contraire au bien de la société i^). Le prétexte dont s'appuyait ou se couvrait cette accusation ,

(t) Bossuet : « Chacun sait ce qu'écrivit Pline-le-Jeune à Trajan sur les bonnes mœurs des chrétiens; ils furent justft* fiés, mais ne furent pas exempts du dernier supplice; car il leur fallait encore ce dernier trait pour achever en eux Timage de Jésus-Christ crucifié, et ils devaient , comme lui, aller à la mort avec

une déclaration publique de leur innocence. » {Disc, sur VHist, unh.j 2« partie, ch. xxvi, pag. 407.)

(a) Tertullien. Minucius Félix. Saint Augustin , dans Siblioth. chois, des Pères^ t. i, pag. ^54, ett. iv, p«g. 370 et suîv,

II

et que Qibbfm Jn^ poail>at que faiblenaè!» » e'êttit le ^Fi^u?!^ 4^ pbrétiep3 qui les éloi|i^aît de5 temple^ ç|; des spectacles profanes , le secret dp Iwu? ?sfewl>lées ^t 4e kpr\$ myslères, leur ma? pris d^ l^ mprrt , sur{x>tt(leur refus 4e sacrifiètt ^m dieiu^ de l'empire y de jurer par le gérù^ dff

Çé^rcj autant d'actes d'w fanatisme ^ofnbrei

4'u^ furieuif: désespoir^ levain dangereux qu'il fallait anéantir dans le sang de ses coupAbkf pçppOgateHrs^

y ^t vrai aH^quedetçrnj^ à autre s'élèvèr^u ^ffkiçpd^matio^^Mw les cgeurs encore accessibles à)a pitié. A Jérusalem f Cramaliel caloialt par «A Stge fpnf^il 1^ emprrte-mentis du sanhédrin .{ % P)inç le Jeune I âans sa &n^eus^ lettre à Trajan» aifirme que^ftoit par la confession de ceuK qu'il a pù^ à la tortui^, soit d'apf*ès les dépositions de f§QX qui ont apostasie, il n'a rien découwr^ lincm que lea chrétiens s'assemblent en aeemt pQur honorer iésus-Cbrist comme dieu; qu'ils s'obligent par serment, non à commettre rien de criminel, n^is à s'abstenir du vol, de l'adultèj^, 4e tpute violence, de manquer à leur parple, d9 nier un d^ôt (^). L'empereur Antonin, dans sen PfScrit aux

États d'Asie, reproche aux païens oui s'obstinaient à persécuter les chrétiens , que ces

DES 90C?aiirçS AB GIBBON. {Q^f

^9ipiii?8 ^QDt il^ (lemandenl |a mort étaient pUi^ ypr^uçuiç qu'eux ; il rend justice au courage, à Tin* (oecince, au c<iractère paisible des chrétiens; il 4éfep4 de le^ mettre à mort pour cause de v^Vvi giQQ : ce reprint est rapporté par saint Justin dan9 ion Apologie (^). Serenius Granianus et Minuciusi fmifianiis, gouverneurs de Bitlynie et d'Asie, privaient à Trajan et à Adrien qu il était inique é§ Qondaipnçr des innocents sur les clameurs in« l^lisées du peuple (^). Les princes se crurent gêné? cem en ordonnant qu'i) y eut des informatioQSi Çt \wv propre indulgence resta sans effet- On l'avait garde de refuser le sang des chrétiens k é^ -peuples qui en ^^taie^it avides. Les prodiges yîl plus d'une fois accompagnèrent les derniers SM)fQents d^ saiprts martyrs n'étaient qu'un spec? ISeU de plus, bientôt oublié dans l'ivresse contir nuelle où vivaient les pf^rsécuteurs. Paul assistait Ott suplice de saint Etienne; ce ne furent ni les 4iiÇQur^ dit saint diacre, ni Théroïsme de sa ^Ptui qui le convertirent. A Rome, le sénat tout gaitictr répondait par une sentence de mort k l'apologie des chrétiens composée par un de ses membres, Apollonius (*). Nous lisons que l'empereur Alexancjre-Sévère avait conçu de l'estime

f*) S. Just. Apof., I, n« 69. Euseb. , lib. iv, cap. i3. (•) Euseb., Hht. eccies,^ lib. iv, cap. 8. p) i^iV/; lib. v, cap. ai.

164 £XAtffir CRfTlQUB

pour les chrétiens , jusqu'à placer l'image de leur divin fondateur dans son oratoire particulier, mais à coté des images d'Abra-

ham, d'Orphée, d'Apollonius de Thyane, d'Achille, de Cicéron, d'Alexandre-le-Grand et d'autres illustres personnages, confondus pêle-mêle comme autant de divinités (^). On ne croyait donc pas aux crimes dont on les chargeait. Pour les païens les moins prévenus, le christianisme n'était rien de plus qu'une nouvelle secte de philosophie, qui devait suivre le sort de celles qui l'avaient précédée : ouvrage humain prêt à tomber de soi-même, disaient les philosophes; et ils auraient eu raison de le croire, s'il n'avait eu pour se soutenir que les causes humaines que lui prêtent Gibbon et la philosophie. Mais il était écrit que le ciel et la terre passeraient, et que les paroles de la vérité éternelle ne passeraient pas.

La tolérance des princes ne servait pas mieux les intérêts du christianisme que leurs persécutions n'en pouvaient arrêter les progrès. Leur Dieu voulait paraître seul à la tête de son oeuvre. Son Esprit ^

(») Laropiid. (Pie iValcx. Sév.), In larario suo animas sanctores in queis jipollonium, et quantum scriptor suorum temporum dicit, Christum, Abraham et Orpheum, ethujus' modi deos habebat ac majorum effigies rem divinam rfficie^ bat., FirgUii imaginem cum Ciceronis simulacro habuit, ubi etAchilUs et magnorum virorum^ Alexandrum vero magnum inter diuos et optimos in larario minore cpnsecrapif,

DES DOCTILINES DE GIBBON. 165

qui souffle où il lui platt, ordonnait que des peuples entiers se convertissent à la voix d'un apôtre, et que d'autres restassent endormis dans le sommeil de leurs anciennes superstitions; comme il fait encore aujourd'hui pour les vastes contrées de l'Asie et de

l'Afrique retombées sous le jong de Terreur et de l'idolâtrie , sans que ni le zèle des pieux missionnaires , ni l'expectative d'une vie future où les bons et les méchants recevront la récompense de leurs bonnes ou mauvaises actions, ni les œuvres surnaturelles opérées par les mains des prédicateurs évangéliques ni les exemples admirables qui signalent les néophytes de ces contrées , aient pu y faire autre chose que des conversions partielles.

Un de nos plus anciens historiens ecclésiastiques avant Eusèbe, décrivant l'état de l'Église au temps des hommes apostoliques^ lui rend ce témoignage : «Elle se conservait comme une vierge chaste et incorruptible. Ceux qui auraient voulu altérer la pureté de sa foi, n'osèrent encore sortir de l'obscurité de leurs retraites, ou étaient confondus à l'instant et retranchés de son sein. Les saints hommes qui la gouvernaient alors travaillaient avec une application infatigable à la prédication de l'Évangile, répandant partout la semence de la divine parole. Remplis d'une sainte philosophie, la plupart, après avoir distribué leurs biens aux-pauvres, allaieilt annoncer

IC6 EXABIEN CRITIQUE

la foi ailx notions \ei plus éloignées. Apf*ès av6ir fondé des églises , ils passaient plus avant) avefe la force invincible de la grâce^et^ opérant partout des miracles ^ ilis attiraient des peuples innombrables à la connaissance dé la véritable reli* gifan (^). » Il me semble que ce seul passage jfettê assez de jour sur les premiers tefcnps du christianisme i i^our nous dispenser de suivre Gibboh dand le reste de cet article , où il traité du carae-tère des pères et île nos plus anciens docteurs > de la hiérarchie ecclésiastique y des hérésies qui troublèrent la paix intérieure de rÉglise, avec les préventions de sd secte. Quant à Tobjectiën quib

le ehrliahisme ne fut d'abord embrassé q^par des ignorants, par des homtnesde la lie dupeuple^ et desfefaimes naturellement superstitieuses et ttédules 9 objection favorite cle Celse, de JtUien « et rejDreduite avec affectation par leurs échos, Ihistoire dépose hautement contre cette assertion mensongère, ei^ nous mont^ant9 du vivant dé Jésus-Christ) des ifomâqui rappellent les (Hroflu?sions les plus distinguées par le tatig et Toflu* lence, un Simon le Pharisien , NicodéiniSi Ea* clléC) Joseph d'Arimâ-thie, Lazare et ses sœurS) au tem^ des apôtres ^ Corneille le Centenieti Tabithe, Barnabe, le jprocohsul Sefgius Paiidits|

(>) Hég&l(>pe, dàiiis Euseb., Hist. éccîei.^ lîb. m^ eb; 3^1 •t ty, eh. ai. *

DES BoernivEs db cibboit. I67

dans la suite ^ et encore dans ks tetnps apostoln-^ ques, un Denys FARéopagite, un Apolidïïiua^ membre de ce sénat romain qui se crbyait plus grand que les rois , lequel eut le courage de défendre les chrétiens en sa présence, un Fabius Clemens^ et les deux Domitilla^ parentes de Tetnpereur Domitien , un Glabrior j qui sous Trajdn remplit les premières magistratures) un Epagathe que Grégoire de Tours qualifie le pre^ mier sébateur des Gaules {^}j Une sainte Félicité avec ses ^ept fils, tous martyrisés sous Marc- Aiiitonin^ et tarit d'autres dont les hionuîments imparfaits (^) de cette antiquité ne nous ont pat laissé la mémoire. Étaieht-ce là des homtnet dt néant? Quaht à leurs moeurs, soit avant) soit d[lrés leur entrée dans le diristiatiisme ^ demandez aux païens eux-mêmes ce qu'ils en pensaient^ et si c'était l'impression du remords et la eraintô de la justice humaine qui les obligeait à la vie pénitente ^ mortifiée^ dont tous les chrétiens faisaient profession. Pline ^ au nom de tous, vous répondra co-

dime le gouverneur romain Ponce-^ Pilate envoyant Jésus-Christ à la tñort : Je ne t/vuif€ dans ces hommes aucun sujet de condum» ^atipn\ car non seulement ils ne font pvmt dé mai y mats leur régime luibituel et lu constitution

[*) Hist^f libr. i, cap. 3i«

(>) Gibboo^ chap. xv, pag. 267, col. i . »

1 68 ETÀHEir cRrriQUB

de leur société les oblige à toutes sortes de bien (^>

V. Gibbon, peu embarrassé de se contredire lui-même, veut que c'ait été là une des causes les plus actives de leur agrandissement. L'innocence de leurs mœurs, universellement reconnue , tenait à la singulière constitution par laquelle ils étaient régis. Ils y puisaient une force qui avait manqué à toutes les institutions de même genre, et qui imprima bientôt au christianisme la sève féconde qui l'a perpétué jusqu'à nous. Elle dirigeait leur vie publique , soutenait les vertus privées ; elle affermit leur courage en exaltant l'enthousiasme de leurs martyrs, et donnant à leurs efforts cette impétuosité invincible qui <c a souvent, dit-il, rendu une petite bande 3e volontaires désespérés et bien disciplinés, victorieuse d'une multitude confuse, indifférente sur l'issue d'une guerre dont elle ignore le succès (*). « Est-ce un hommage , est-ce une satire?

On aime à l'entendre dire que , dans les premiers siècles de l'Église, le chrétien démontrait sa foi par ses vertus ; que leur vie sérieuse et retirée, entièrement éloignée du luxe et des plaisirs du siècle, les endurcissait à la chasteté, à la tempérance, à l'économie, à la sobriété, à toutes les

(*) NuUam invenio in eo causant : quid enim mali feci? Joao., xviii, 38; Matth., xxvii, a3.

^) Cchap. XV, pag4 300.

on DOCTBINES DE GIBBON. I69

vertus domestiques (^). Mais le rôle de panégyriste est trop pesant pour lui. Gibbon l'a bientôt secoué pour s'abandonner à des jugements que démentent les témoignages les plus respectables. « L'esprit humain , quelque élevé ou quelque » déprimé qu'il puisse être par un enthousiasme » passager, reprend par degrés son niveau natu- » rel , et se remet sous l'empire des passions qui » semblent le mieux adaptées à sa condition pré- » sente {^}. » Donc à quoi bon cet Évangile , qui tout entier ne tend qu'à les combattre ? Quel besoin Jésus-Christ avait-il devenir au monde pour en réformer les mœurs ? a Le fanatisme des chrétiens ou plutôt leur erreur provenait, poursuit-il, del'excès même de leurs vertus. L'orgueil spirituel suppléait aux plaisirs des sens et en compensait la perte. C'était leur aversion pour la vie active qui les éloignait opiniâtrement des assemblées publiques, des théâtres, et de tous les devoirs de la vie civile (*). Mais cet amour de l'action essentiel à notre nature reparaissait bientôt , et trouvait de nouveaux aliments dans le gouvernement de l'Église, [es mœurs y dégénéraient; l'ambition , le désir du commandement, rempla-

(i) Ibid.^ pag. 297, col. i.

(') Chap. XV, pag. 290, col. a.

P) Calomnie énergiquement réfutée par tous les apologistes. Voy. la lettre à Diognète, V^époioget. de Tertullien, VOc" tape de

Minucius Félix dans Jibiblioth. choisie de J. Pères, \, i, pag. iji-.^ii->3ig.

lyO EXABtEN CRITIQUE

çaient insensiblement cette modestie poussée jusqu'à l'humilité; cette complète abnégation si contraire à tous les penchants comme à tous les besoins de la nature, enfantait la distinction entre le prêtre et le laïque , créait une hiérarchie qui préparait les usurpations des métropolitains sur les autres évêques , et celle de Rome sur tous. On s'attend bien que Gibbon ne se refusera pas à l'occasion de verser sur toute notre discipline catholique le ûel que les écrivains protestants sont accoutumés de répandre siu* nos instita* tions. Nous ne l'y suivrons pas : notre, plan ne s'éte-tid pas à. la défense c}u; culte catholique) il se borne à celle du seul culte chrétien.

Le premier reproche qui lui était fait , c'était d'être nouveau, en opposition avec les lois de l'empire, conséquemment séditioneux, de prêcher un royaume étranger , d'abuser de la simplicité des hommes ignorants, de la crédulité des âmes superstitieuses» du désir de changement qu'éprouvaient tous les cœurs affligés par les calamités générales^ ou particulières , pour se faire un parti lié par de sacrilèges conjurations.

Tels sont les prétextes qui donnèrent lieu à ces violentes et longues persécutions, dont l'effet inévitable était de l'anéantir danft le sang de ses premiers disciples , s'il n'eût été soutenu par la main toute-puissante du Dieu qui l'avait fonde.

Ce n'étaient pas seulement les païens qui faisaient au christianisme le reproche de nouveauté,

fondé sur le respect dû aux ordonnances impériales, qui défendaient l'introduction des religions étrangères, par le motif qu'elles ne Manquent pas de causer de dangereux mouvements dans les États. ^Pouvaient ils donc accueillir* avec faveur une religion nouvelle , décriée par le noo& de son origine , de son auteur^ de ses premiers organes, et qu'aucun d'entre eux ne ^e donnait Ift peine d'examiner ^ se bornant à la juger siir la rumeur publique, et confondant ses sectateurs dans la même proscription que les Juifs, qui 6n étaient les ancêtres? Gibbon ne manque pds de faire valoir cet argument. Les païens auraient plutôt pardonné au judaïsme une antiquité toujours respectable, qu'au christianisme une fioaveauté toujours suspecte.

Ge qui rendait à leurs yeux le paganisme vénérable, c'était son antiquité, que ses défenseurs opposaient au christianisme, connu seulement depuis Tibère (^). Les Juifs^ de leur côté, vantaient avec raison la longue succession des âges qiii composaient leur histoire.

Il n'était pas difficile de rétorquer l'argument contre les prétendues divinités de la Grèce et de Rome, dont on connaissait trdp biéii l'origine et les généalogies. Noâ apologistes ré- Ci Antiquitas cœrimoniis atque fanis tantum sanctitatis tribucrc consuevit, quantum adstruxerit veiusiatis, (Miouc, Félix, In Odûif, Biblioth, chois», t. i, pag. 278.)

pondaient aux Juifs que la croyance en Jésus- Christ Messie n'était récente qu'en apparence ; que depuis quatre mille ans elle faisait la foi de l'univers; qu'il n'y avait entre eux et les chrétiens de différence que par le nom ; que leur Moïse n'avait été que le

précurseur de Jésus-Christ, leurs patriarches ses ancêtres , tous les prophètes ses premiers historiens (^). Vos Écritures en font foi 9 leur disait saint Justin : le christianisme a commencé avec le monde.

Quant aux païens : en avouant que l'apparition du christianisme ne datait que du règne de Tibère, les mêmes apologistes s'étonnaient du reproche de nouveauté intenté contre lui , après que l'on avait si libéralement ouvert le Capitole à toutes les divinités étrangères (*).

La seule nouveauté que présentât le christianisme , c'était sa doctrine et sa morale. C'était celle d'une société en apparence née d'hier, et déjà plus répandue que ne l'avaient été les législations des Lycurgue et des Minos , les écoles de» Platon et des Crisippe ; une société partout persécutée et bénissant ses persécuteurs, faisant du bien à tous et ne faisant de mal à personne. « Point de patrie qui ne nous soit étrangère, point » aussi de contrée qui ne soit notre patrie ; le

(') S. Justin , martyr , Dialog. cum Trypk, Theoph. Antioch., dan% Bibl, chois., t. i, pag, 358. (^} TertuUieo. Mlnuciuu Félix. Arnobe, etc.

I)E5 DOCTRINES DK (ÎIMON. 1^3

» monde , voilà notre république : tout nous est » commun avec le reste des hommes , tout, ex- » cepté les temples (^). »

C'en était assez pour attirer sur eux le reproche de sédition. « Ennemis des dieux qu'adorait l'em- 9 pire y ils formaient non une secte religieuse, » mais une bande de criminels ; et parce qu'il y « a eu toujours dans le mal bien plus d'activité à » se propager que

dans le bien , cette détestable » conjuration a pris racine dans tous les lieux de • l'univers (2). »

Les continuelles révoltes auxquelles les Juifs se portaient, entretenaient les Romains dans la défiance que les chrétiens n'étaient aussi qu'une cabale de factieux qui voulait changer la forme du gouvernement , ennemie des dieux dont elle refusait opiniâtrement d'adorerles vains simulacres, et des Césars dont la majesté ne venait qu'après celle du Dieu vivant et véritable. Ils avaient beau protester de leur soumission aux lois et aux maîtres de l'empire , donner à tous les sujets l'exemple de la fidélité à payer les impôts , à remplir tous les devoirs de la vie civile , à rendre, selon le précepte de Jésus-Christ , à Cesar ce qui est à César (^) , aller comme le véné-

o) £pht. adDiognet,; Biblioth.^ t. i, pag 3i8. Terlull. , jâpolog, y cap. xxxYni.

p) Minuc. Félix^ dans Biblioth. chois., t. i, p. 279,)80, \^) S. Jnttio^ 4p9fpgi, ibid.f pag 300.

f ^4 OàlIBN CaiTIQOB

rgblf) 4véqu6 de ^myme ^ saint Polyçai^ , au b^çliçr ^^ assurant qu'ils ne refusaient aux dignités et aux puissances a^eun des honneurs %Q^fçlUfa^^ aux lois de la conscience (^), el prendre avec TertuHien TuBivers à témoin que, mal* gré la violence des persécutions , parmi tant ^e séditions et tant de guerres civiles , parmi tank 4e conjuration^ contre la personne des empereurs y il ne s'était pas trouvé un seul e)irétien , ai bon ni mauvais (^); les cris féroces : JSspier^ minez les impies ! Les chrétiens aux lions , "sans Mase retentiss^ts dans Tamphithéâlre ^ élouf-£ûent la voix des apologistes. « Dieu , dit à ce sujet potFe grand

évêque de Meaux ^ Dieu veUf-^ lait faire vq|p que l'établissement de la religion à B&ritable n' excitait pas de troubles , que ses disciples ne savaient répandre de sang que le leur; at c'est là , ajoute Bossuet , une des merveilles qui montrent que Dieu agissait dans cette œuvre (?) f 9 seul maître d'apaiser les tempêtes au moment et de la manière arrêtée dans les conseils de sa providence toute puissante.

Qu'était-ce donc que ce royaume de la vie future , dont la pensée toujours présente à leurs oeuvres les élevait au-dessus des terreurs de la

(>) Eusèbe, Hist. eccles., liv. III, ch. f 5. ifi TfrtuU,, Jpolog^j cap. XXXVII, si..

(3) Bottin et Disc, sw n i'I^ iMiii., m 4^^,

DES ppçntiiiiEs P« OIBBOir. J7S

ai^rt et des ^duction^ de la vie? Que les païens l'fQ effrayassent, que les Juifs lui donnassent une interprétation infidèle : les chrétiens ne s'^ méprenaient pas. » Quand nous vous parlons du 9 royaume de Dieu, l'objet de notre espérance, 9 vous vous imaginer aussitôt qu'il s'agit d'ui| «royaume tel que ceux de la terre; détrompez* 3|vous (^). » Celui que le christianisme a révélé au monde , c'est un royaume tout spirituel , eu il faut combattre , non contre des ennemis charnels 9 mais contre les affections déréglées ; royaume qui n'admet pas deux maîtres^ , point 4e partage entre Dieu et Bélial , entre la vérité et le mensonge, le salut et la réprobation; royaume déjà commencé dans chacun de nous 4èslavie présente, aux termes de Jésus-Christ, par la fidèle obéissance à ses saintes lois , et qui sera achevé dans

l'autre par la communion de l'éternelle gloire réservée aux élus (?).

Dans cet empire de Jésus-Christ, il n'y a, « disent tous les Pères, à proprement parler, ni « esclaves, ni libres; tous sont égaux, affranchis » de Jésus-Christ. Comment? Parce qu'il a rompu « la servitude du péché, qu'il nous a donnée » privilège d'être libres jusque sous la domination « de celui qui nous asservit à un maître humain ». »

o) Apologie, dans Bibl. chois., des Pères, t. I, pag. sqs.

o) Bp. Luc, XVII, 12.

C) Voy. Chrysost., dans MibU des Pères, U. J. E. U. p. 191

176 EXAM. Bir. citri. Qini

Une semblable liberté n'était assurément pas celle dont les Romains prenaient ombrage, ni celle que les zéloteurs de la Judée promettaient à leurs disciples fanatiques. La liberté que les chrétiens avaient prise pour étendard, ce n'était pas cette sauvage indépendance qui lâche la bride aux passions, abuse du droit de faire ce qu'elle veut. Celle-là n'intervertit point l'ordre de la société, ni le devoir de la suggestion; et il n'y avait qu'elle la tyrannie qui pût s'en emparer. Aussi l'enviaient-ils aux chrétiens qui ne demandaient que d'adorer Dieu à leur manière. Secte religieuse ou philosophique, qu'importait au paganisme? Pourquoi leur interdire à eux seuls ce qui était permis à tous les autres? Mais c'était un parti pris de haïr. Certes, ce n'était pas un bienfait à attendre de la politique des princes, ni de l'humanité des peuples. Que si les préventions ont fini par céder, ce n'est point que les extravagances du polythéisme, mises en opposi-

tion avec la sagesse de l'Évangile, emportassent la balance dans les âmes droites et vertueuses, si rares dans ces temps calamiteux. Plus le christisme laissait voir de perfection, plus il devait révolter les passions, et nécessitait pour son établissement un autre levier plus puissant que les faveurs des peuples et des Césars.

ITT», 137- — Penienit ad vos rffftum Dei. [Uuih. zn, a8;

DES Docnims dk gibmr. i-jj

Cepenflant, malgré le déchaînement universel des peuples et des rois, la divine parole, selon le témoignage d'un témoin oculaire, ne s'en répandait pas moins de plus en plus, et le nombre des disciples augmentait considérablement (^). Ce qui lui faisait prendre faveur dans le monde, c'était ce que Gibbon appelle son esprit d'indépendance et de commune fraternité, qui attisait sous son étendard les âmes affligées de calamités générales et particulières.

L'esprit d'indépendance et de fraternité qui fûsait la base de la religion nouvelle, la liberté qu'elle prêchait, l'union qui régnait parmi ses membres, la charité qu'ils exerçaient entre eux et s'étendait jusque sur les ennemis, lui valut, dit Gibbon, une assez grande quantité de prosélytes. Le peuple est naturellement avide de nouveauté. Mécontent de sa position présente, il aspirait à la changer, n'importe comment. Partout esclave, il gémissait sous le poids de ses fers. Les Juifs surtout supportaient avec plus d'impatience et d'irritation que jamais le joug étranger; et par leur foi à l'unité du Dieu créateur, ils se réunissaient à leurs frères dispersés. L'Évangile leur apportait une

(■) Etnhum Domtai ereteebat, et muUiplicabatur numerwM
im JervaUm raldè. [Ad., vi, Z.)^ttagit aum atii' gebalmr ertJfm-
tîMm m Domino muUûido vinmiai et nu^ Hamm. {Oid., w, U.]

178 EpLMEiy CRITIQUE

hanx^ièr^ d'affrai^cbiss^ment autour 4e laquelle Q^ vit bien-
tôt accourir le^ classes inféricHre^ de 1^ société , les pauvf*es ,
les gens saDs aveu , |x>us 1^ misérables, jusqu'à des pécheurs
scandaleux qu^^ pressés p^r 1^ reniords de la conscience e%
Nattés de l'e^ppir du pardon que leur refusaient les lois hu-
maines, venaient y chercher l'absolution de leurs crimes. L'inéga-
lité des condition disparaissait par la communauté des biens dé-
posés ^ux pieds des apôtres, et par ce grand principe de fraterni-
té jgéuérale, qui n'admettait plusde distinction entre

)^ Juif et le zaiuaritain, le Grec et le Barbare. Parce

qu'pn ne voyait sur la terre que des tyrans, on c^erct^fit un
abri dans le ciel ; et la mollie consôlçtute du christianisme laissait
entrevoir un port après les tempêtes de la vie. Ainsi, taudis que
les vexations e(: les débauches du trône sapaient le pajganisme
avec l'empire , les sujets opprimés et dépouillés qui avaient em-
brassé les nouveaux dog* mes , en achevaient la ruine par leur
isolement , par leur détachement des choses de la terre, par ^urs
secrètes conspirations contre une patrie qui ne les considérait
plus qu'avec indifférence ou a^vec l'espoir de la vengeance; et il
se formait insensiblement au sein de l'empire romain un étal
libre, dont la force devenait de jour en jour plus redoutable. -||p
despotisme lui-même, trompé par un langage dç soumission et
d'obéissance à Vordre étabU^ finit par s'accommoder de leur

loD^e résistance ; et la politique de Const^ntip fit monter sur le trône cette religion , coqtre laquelle les édits de Dipclétien et Maxiipiep avaient lutté vainement (*).

Ces principe nouveaux^ circulant à travers Téhoïsme et la* corruption générale, prep^iept insensiblement le dessus. Pou-
vait-on rester toujours insensible à la secrète influence d'une reli-
gion qui se vantait d'être descendue du ciel pour consoler les af-
fligés, réprimer les oppres- ^ur^, rendre aux esclaves les droits
de l'iiumsipité? Fçjez comme ils s'aiment^ disaient les païens (^)
; comme ils sont prêts à mourir les ups pour les autres ! Et la re-
noipmée se plaisait à publier que Top avait vu des chrétiens se
mettre dans les fers pour en dégager leurs frèrçs , se réduire à
une servitude volontaire , et, du prix de leur liberté, soulager la
misère des autres (^); que durant divers fléaux qui avaiépt désolé
la contrée , tels et tels avaient sacrifié leurs biens , leur santéet
jusqu'à leur vie, pour assister non seul^

ment leurs coreligionnaires^ mais des ennemif;

(«) Hist, de la décadence de Vcmpire rom* , ch. xv , t. i , pag.
301-308.

(») Tertull., Jpolfigety ch. %xxi\ . Oclave dîna Minuc. Félix.
{Biblioth, choisie, tom. m, pag. 280.)

(3) EpisLy I y de S. Clément , Romain , aux Corinthiens, {BibL
chois., t. i, pa^. laS.)

180 BXAMEN CRITIQUÉ

qu'ils s'étaient dévoués à tous les dangers de la contagion ,
tandis que les païens fuyaient jusqu'à leurs proches , dont ils lais-
saient les corps sans sépulture [^).

Il n'en est pas moins vrai que cette charité même offrait un nouveau prétexte à la calomnie. Ce n'était, disait-on, qu'une criminelle confédération. A peine avaient-ils besoin de se connaître pour se lier d'intérêts (*) : il n'y avait là qu'un piège tendu à la simplicité d'hommes rassemblés dans les égouts de la société , à la crédulité de quelques femmes faciles à tromper, de fainéants, de gens perdus dans la dernière lie du peuple (*). On répondait alors victorieusement à ces impos* tures; mais trois siècles après il fallait y répondre encore.

Avant et depuis Gibbon, on n'a pas cessé de répéter que le christianisme ne se fit jour que dans les dernières classes du peuple , et encore du peuple le plus ignorant et le plus misérable qui fut jamais (^). Parmi les disciples de Jésus- Christ, pas un nom qui se recommande par le rang ou par le talent. Toutes les prédications du

(■) S. Deoys d'Alex., Ibid, ^ pag. ao5.

(*) Ori^., Advers, Cels, lib. tiii. Octave dans Miduc. F4- Vix , pag. 279.

(3) Ihid., daos BibL ch.j t. ui, pag. 381 et suiv.

(4) L'auteur des Questions encyclopédiques t'etl égayé

DBS DOCTRINES DB GIBBOIT. 181

L^sateur des chrétiens furent pour les pauvres. On n'est son disciple qu'à la condition de renoncer aux richesses , de se dépouiller de son bien en faveur de ceux qui n'en ont pas. Une telle morale ne pouvait manquer d'attirer à son parti tous ceux qui voulaient changer de condition. On demandait de son temps : a Y a-t-il un seul

> des magistrats et des pharisiens qui ait cru en 9 lui? car, pour cette populace qui ne comprend

> rien à la loi, ce sont des gens maudits (^)-... » L'accusation s'est étendue aux âges postérieurs^

comme sur l'essence même de la doctrine évangélique. Le christianisme, a-t-on dit, ne convient qu'aux pauvres d'esprit (^) , aux malheureux qui sentent leurs besoins, ou aux ignorants qui ne sentent pas les leurs, aux esprits faibles, ou à des imaginations faciles à s'exalter, comme autrefois

Hriunte aD8 sur le compte de cette nation , sans respect pour les malheurs. Ses sarcasmes sont tombés dans Toubli ; on ne le souvient que des Lettres de quelques Juifs portugais^ en réponse à M. de Voltaire (par Tabbè Guenée). Bergier réfute •olidement Fobjection dans la section x de l'article ii du second diap. de son Jpologie du christianisme , Traité de la Re» Ugion, t. vu, pag. a46.

(>) Numquid ex principibus aliquis credidit in eum , aut ex phariseis? Sed turba hæc quæ non nopit legem : maie dictisunt. (Jôan. vu, 49*) Voyez la réponse plus haut, pag. io6.

o Gibbon parodiant les paroles de TEvangile : Beati paU' pères spiritu, Origène répond : « La religion chrétienne ayant • paru excellente, je ne dirai pas, comme Celse, à de vils esclaves

l8â ÉLAHfe» cmtTtQtit

cellM â» quèli^ue» femmes qtii s'attachèftttk à Xésus.

Mais en appelant lé* pauvres de p^éfèrènnëej JësUÀ n'excluait pâ^ les riches. Il visitait là tnaidsn opulente de Lazare, let ne dé-

daignait plàm^ service* de ses sceut^s, ni les parfums que Ma*dèlène répandit sur ses pieds comme un présage de sa sépt-AutiB. A qui pouvait i'adresset* le précepte dé rftuofône à faire kax pâUvrès, si ce n'était à deë Hbhiss?

Nous avouons que lès apôtks*e^ a'ont été que dM] igûoi'ântd ^lon le monde. Mais ce sbnt tes ignotant^ c{ul bnt appris àUk BacôU et qui Bo^ ^uèt tou^ le* décret* de la plus sublimé^hilbsch phié. Le* {Crémiers hommes aj^stoliques ne *e piquaient pas davantage d'êtreVersés dan* l6i

eonnàis*anee* humaine* y d'être pKîssâUb > ni M^

ches. Seul^ent , à l'exemple de sai^ Pierre y ils disaient iSnai ni or ni àrgerit; mats te quéfaî^ je ^ le ^Ofmé^: au nom de Jésus de Nazareth , lève^loi et marche (^). Et le monde tout entier^ secouant les liens dont il était garrotté ^ s' élançait

• Tes y mais à plusieurs savants grecs , nbui ap|(êloiié âti ëhM^ l> tlanligiè lèB ptitlbëb^heï i sont-^é là des kotnilieit èdUà raison- » klëinent? Bien Ibin doné dé bous Xttaçbei' à déé hd-HiiâlBl « Hf osftlerA , nouë tééhèHihobs kU contraire les esptils pHfbililè '» lAdèlieàts. » [AdP. Ceis., lib. Ui, o* 5*) ; Bibiiùth. choisie dès Pêtf, tom. iV, pèg. 3«J4.) (») Aeti iii, 6.

DES DOCTAIIËS DE GIBBOLF. t83

dans la carrière de la foi évangélique. Là merveille de la charité chrétienne ne fut pas de sHntroduire parmi les hommes , mais dé s'y mainte** nir depuis dix-huit siècles, à travers tant de guerres et de dissensions , malgré la dureté des riches 9 Tingra-titttde des pauvres , les scandales de la licence et le paganisme des mœurs.

Jésus-Christ fonda sa religion , non pas sur tel précepte ou sur tel dogme en particulier , mais sur tout l'ensemble de ses mystères et de ses commandements. La charité n'est que la plus excellente des vertus ; elle n'est pas la seule nécessaire au chrétien.

Le paganisme vante des prodiges de tempérance de courage, de bienfaisance, de désintéressement. Marc-Aurèle fut le plus humain des hommes et le plus bienfaisant des princes; Il eut des admirateurs , il le méritait. A-t-il fait une religion ? Julien proposait aux prêtres de la -«isienne le christianisme pour modèle. A-t-il arrêté les conquêtes de l'Évangile? Il fallait donc autre chose que des vertus humaines; autre chose que la charité elle-même avec tous ses miracles pour convertir l'univers.

« A quoi bon, se récrie l'ennemi du christianisme, faire intervenir dans cette cause la divinité? Le paganisme vieilli était indifférent à sa propre ruine. Il voyait d'un œil tranquille la révolution qui menaçait l'empire tout entier, et

184 EXAMEN CRITIQUE

les succès d'une guerre dont il ignorait l'issue. Le sacerdoce, sans affection pour ses chimériques divinités , cédera sans efforts ses autels à une religion qu'il abhorre. La synagogue et la philosophie , sans curiosité sur la nature d'une secte dont le point de départ est le tombeau d'un supplicié, seront muettes en présence de cet Évangile qui les foudroie , et auquel pourtant elles rendent guerre pour guerre. Les peuples , renonçant en sa faveur à tous leurs préjugés d'habitude et d'éducation , s'empressent déjà de saluer de leurs acclamations une révélation pure et sainte qui apporte à ce monde idolâtre, avec une morale austère et crucifiante , avec des mystères incompréhensibles à la rai-

son humatHe, des divinités rarmées sur un modèle plus nouveau et plus conforme au goût du siècle , propre à inspirer l'estime et la conviction la plus raisonnable, et ornée en même temps de tout ce qui peut exciter la curiosité • l'étonnement et la vénéra- . tipn (*). »

Ce^ sont lài les propres paroles de Gibbon. Ne dirait-on pas , à entendre ce langage , que comme au jour où Jésus-Christ vint faire son entrée dans Jérusalem , Rome tout entière s'appi^te à courir au-devant de lui avec des pal-

,-;(*) Gibbon, chap. xv, pag. 301, col. i. Nous siipplions ooa lecteurs de vérifier daos l'ouvrage même Texaclitude de nos citations.

DIS DOCTRllfBS DE GIBBON. |85

mes à la main, en faisant retentir Thymne du triomphe : Hozanna au fils de David , Hozanna fiUo David {^}'>

Attendons au lendemain.

A la suite de ces paroles , écoutons le nouvel historien de l'Église s'écrier comme les mêmes Juifs : Tolley toile j crucifige (*).

Le chapitre xvi* du livre de Gibbon roule tout entier sur la question des Martyrs. C'est ce qui nous reste à examiner.

La foi des dix-huit siècles qui nous ont précédés nous a accoutumés à voir dans la constance héroïque et dans l'innombrable multitude de nos saints martyrs une des preuves les plus éclatantes de l'intervention divine dans l'établissement du christianisme. Son auteur voulait apprendre aux hommes que sa religion

n'avait rien à attendre sur la terre que des persécutions ; et qu'elle triompherait en dépit de tous les persécuteurs, parce qu'elle serait soutenue par sa seule grâce toute-puissante (^). Nous croyons sur le témoignage y non seulement de nos docteurs

{') Matth., XXI, 9.

O JoaD., XIX, i5.

(') « n fallait que le christiaDisme , oé sur la croix et par la croix de son auteur, s'établît par ta croix , al que l'Église en corps, aussi bien que les particuliers, entrât dans sa gloire par les souffrances. » Tillem., Mém., t. 11^ pag. 226.

lèa pltw vénérée , tnaïs de nos propt^ conscieh* oè« f niaïs de là raison ùriiveràelle , qu'une force aussi extraordinaire que celle qui , durant trois cents années, anime rios satiits confesseurs y soutient leur constance au milieu des plus affreuses torttirès , court à la ïiiîôrt comme à une fête nup* tiale y l'envisage de sang-frOid avec la certitude de ti'y pôttivoir échapper, la brave long-te-tops à Tàvance avec toutes ses horreurs et ses îgriOittînies , se dévoue à la lente et cHielle agonie éë la faim, de la soif, de la nudité, et meurt en béhissaht ses botirreàux; nous croyotis, dis-je, qu*urië ièllë force ne peut partir qile d*tin principe siimattU-el, ëf^eDîeu seûlpeuiladohnef. Ceux <:jui sdrif morts de la sorte, nous lès appelons des làattjftS , c*est-à-dîré des tériïoînSy parce qu*eiï effet , mourir ainsi , c'est déclarer ^dJnFbii h*a rieii dé plus cher que la vérité , puisque Ton donne sa vie pour elle. Observez que le témoignage rendii par nos martyrs chrétiens he pOrte pàBâUr des opihi6n&, triais sur des faits i d Ce que ^ »;taoiïs avons vu de nos propres yeiix , répondent »ies àpétres à ceux qui les interrogent , k sàvoii? » que Jésus-Christ est ressus-

cité et monté au ciel, » il nous est impossible de ne pas le dire (*).
» Les premiers hommes apostoliques, de même, attestent avoir
recueilli de la bouche des apo*

o) Act., IV, ao.

DES D  (hi^ilhi   M ciBfeoir. 18^

tf  s tt que ceux-bl ont pr  ti   d   1* p  r^odh  .et di^ mirade  
d   letil- maître j et itteurfent en témoignage de Ifeiir conviction.
Les tn  ftyt^ des si  cleii suivants h   font que transmettre et per-
p  tuer le m  tne témoignage r  iidil    la vérité de^ faits sur les-
quels le christianisme   !t fondé. Nous crdyo  l   que   oil   le
règne de tt^nte priiices cbtl^cutife, te sang chrétien n'a pas cessé
de ruisseler d  nd toutes les jJartifes de l'empire , et que , c  nim  
T  tt  st   saint Augtistih pour là temps ((ui TaV  it précédé 9 le
nonlbt  s ded chr  tieii   immolée pour te notti de J  sils-ChHst
s'est élevé    plusieurs miUiers (^}. Qilaht    là riguetir de« sup-
plices qui s^t  t  r  ail contre eux , hou« feroybti   que la bar*
Bkrle d  s persécuteurs la s  rp  s  i   tottt te qu'il    l possible    ri-
maginatibtl d' inventer (»).

Sut la fi  l du tvii* siècle, uh Arigl  ls, déjà cbnnti pat* la singt-
tl  ttrit   d   ses opiiiiioii  , Henri DbdWell ,   pi-ofesseul* d'histoire   
Oxford ^ ptlbli   (eh   684) tm frectieil de dissertations l  titives
sut*   aiht Cyprien ,     il avançait qu'il y a dattte le     crtVairi   ec-
cl  siastiques beaucoup d'  xag  t  tibtt^ tint^Ur là nombre des
martyrs que Sur la rig  u   ^H   t  Btttib  . Ce parddbx   r  tolta
tbUt Itt

(») Millia martjrrum adjacent vobis (Serm. iv, lée tem— ptt  ).
Ea  ebfe : C  m innumetuhiles Mntffrfd tott)n   rentur. [Hht
eetles.y lib. i, cap. 1»)

(") Pet fatt-ocinia (HgeniapûstiarUfh, Tertdll: Exèogitat fk>^
vaspœnas ingeniosa crudelitas. (S. Cyprian.; AdDcmeUian»)

188 SXAMSIr CRITIQUE

monde chrétien. L'évêque anglican Pearson et D. Ruinart y bénédictin de Saint-Maur, y répoi^ dirent (^). La cause était jugée, Terreur confondue. Gibbon n'ignorait pas^ sans doute, les pièces du procès. Où était la bonne foi de reprendre une querelle où de part et d'autre tout avait été épuisé? Gibbon reproduit les mensonges de Dodwelly comme si la question était nouvelle; c'est là tout l'objet de son seizième chapitre. Voltaire n'a distillé nulle part une bile plus envenimée contre le christianisme; il était difficile d'accumuler plus d'infidélités dans un plus petit nombre de pages. Sans autres preuves que les conjectures de son imagination, l'écrivain anglais s'inscrit en £siux contre la multitude de nos martyrs et contre la violence des supplices, exagérés, dit-il, par des déclamateurs passionnés» Il épuise les subtilités de sa dialectique pour justifier les édits et les exécutions les plus sanguinaires; il n'y voit que des représailles commandées par la nécessité, contre des sujets rebelles et des &natiques opiniâtres, que leur coupable entêtement exposait aux légitimes ressentiments de la justice et de la politique. Au zèle intolérant des chrétiens, à l'austérité de leurs maximes^ qui ne

(>) Dissertationes cjrprianicœ de paucitate martyrum, (en tête du S. Cyprien d'Oxford), ^cta primorum martyrum siacera et selectUy operd Tbeod. Rainart, i vol. in-4*. P^isy 1689.

hb DocniHvs m Ginov. 189

leur permettait pas de communiquer avec les idolâtres dans rien de ce qui intéressait la con» fdence et la religion, il oppose le

système général de tolérance qui causait l'esprit du polythéisme y fondé sur une indulgence mutuelle. A Fen croire, il était inouï que personne eut été condamné jamais pour cause d'opinion religieuse. Le savant écrivain oublie la destruction du temple de Delphes, la mort de Socrate , les persécutions intentées contre Stilpon, Protagoras, Alcibiade, Aristote, le bannissement des philosophes ordonné par Claude et Vespasien chez les Romains , tout attachés qu'il les suppose aux maximes d'une tolérance universelle. L'athéisme du peuple n'était pas renfermée, dit-il, dans les chaînes d'un système spéculatif; fidèlement attaché aux cérémonies de son pays, le polythéisme recevait avec une foi implicite les différentes religions de la terre. Les Romains n'étaient point des barbares ; auraient-ils refusé aux seuls chrétiens une liberté dont jouissait tout le reste du monde ? Il faut donc qu'une nouvelle injure eût aigri la douce indifférence de l'antiquité, et provoqué les mesures de rigueur déployées à diverses époques contre la secte chrétienne.

Exposons le système de l'historien anglais en le laissant parler lui-même ; pas un mot n'échappera de notre plume qui ne soit fidèlement extrait de son livre.

igO EXAMEN CRITIQUE

Gibbon s'abstient , à la vérité, de croire aux atroces imputations dont les chargeait la haine populaire : contes horribles inventés par la malignité, mais que la crédulité soupçonneuse s'empressait d'adopter (1). C'en était assez pour peindre les chrétiens comme les plus scélérats des hommes, qui pratiquaient dans leurs sombres retraites toutes les abominations que peut entreprendre un esprit corrompu , et qui , pour obtenir la faveur de leur Dieu inconnu , sacrifiaient toutes les vertus morales. On ne s'étonnera

donc pas que, tout en refusant leur assentiment à des calomnies aussi dépourvues de probabilité que dénuées d'évidence, les dépositaires de l'autorité

(^) Dans la leUre des églises de Lyon et de Tienne, écrite Tan 177 de Jésus-Christ, on lit : « Nos accusateurs renewelèrent oontre neus les anciennes el affreuses calomnies AM les païens ont couttune de poircir notre réputation et TinnoeeiMe de l'Église y nous chargeant de n^anger de la c^air faiimaiof , comme Thyse^e^ de contracter des mariages incestueux, comme oEdipe« Ils nous accusèrent encore de plusieurs autres crimes que notre religion nous défend même de nommer, et dont noi|8 croyons à peine que des hommes puissent être capables. »Dam Mibiiotk. chois, de\$ Pères^ U uiy pag. 33) •

Dani fçifewitej an chréUeii fst réputé s

Le commQn ennemi de l'État et des iiieML Up méchant , pn iafloe , na rebelle» yn perfi4« 9 Un trattre, nn scélérat, un Uche, nn parricide» Une peste exécrable à tons les gens de bien , Vu la-prilést MapUi en um ■•! im obrétien.

Acte zTy iç^ a

publique ne sa crussent obligés de sévir selon la rigueur des lois contre des hommes qui ayaient pu s'attij^r de pareils soupçons. Leurs assemblées religieusesi qu'ils avaient grand soin d'envelopper des voiles du secret et des ombres de la nuit y ne pouvaient paraître innocentes ; on en concluait qu'ils cachaient seulement ce qu'ils auraient rougi de montrer. <c Leurs nombreuses initia-

tions y leurs repas déguisés sous les noms S agapes fraternelles, dénotaient une coDspiration secrète et permanente. Illégales dans leur principe, ces associations pouvaient avoir des mites très dangereuses. Les souverains de Rome, qui les avaient défendues ^ crurent leur honneur intéressé à l'exécution de leurs ordres, et, dans la vue d^entretenir la paix de l'État, voulurent subjuguier cet esprit indépendant qui reconnaissait hautement une autorité supérieure à celle du magistrat. Le coup d'œil d'indifférence que les gens d'esprit et les savants daignaient parfois jeter sur la révélation chrétienne était peu propre à les réconcilier avec une secte née dans la bassesse et dans l'ignominie de son auteur mort sur un gibet. Toutes les nations s'unirent avec une juste indignation contre une religion qui se séparait de la communion des autres peuples, et qui , en prétendant posséder seule la science divine, traitait orgueilleusement d'idolâtre, d'impure, toute forme de culte différent du sien, M|ds

1^9^ mULHEN CRtTIQUB

comme elles étaient animées, non par le zèle furieux des dévotSy mais par la politique modérée des législateurs , le mépris dut souvent se relâcher et l'humanité suspendre Texécution des lois rigoureuses établies contre les disciples de Jésus- Christ. C'est à tort que des historiens de l'Église énumèrent dix persécutions (^). L'ignorance et le mépris protégèrent long-temps l'innocence des premiers chrétiens. Ce ne fut que quand l'union et le nombre des coupables eurent éveillé les soupçons de l'autorité qu'elle commença à les regarder comme dangereux. Il est permis d'imaginer quelque cause probable qui ait produit l'animosité de Néron contre les chrétiens , que leur obscurité et leur innocence semblaient devoir mettre à l'abri de son indignation et même

soustraire à ses regards. Ses successeurs agirent avec précaution et avec répugnance quand il fut question de condamner ceux de leurs sujets qui avaient été accusés d'un crime si extraordinaire. Ils ne punissaient qu'à regret; et leur exemple était sûr de trouver de fidèles imitateurs dans les gouverneurs de province. Plus d'une fois le tribunal des magistrats devint leur asile contre les fureurs populaires. Les condamnés avaient toujours l'alternative de la vie ou de la mort. Les châtimens étaient loin d'être aussi rigoureux

JDÉS DOCTRINES DE GIBBON. |g3

qu'on rimagine communément, on pardonnait aisément à ceux qui étaient touchés de repentir. » Les hommages que l'on exigeait des chrétiens, tant pour les dieux que pour les maîtres de l'empire, le serment auquel on voulait les soumettre, Gibbon n'y voit que des actes indifférens , purement extérieurs, que de simples formalités sans compromis pour la conscience , et que le fanatisme seul pouvait refuser à l'autorité. Bien qu'ils ne voulassent eux-mêmes aucune miséricorde, la voix de l'humanité fut rarement muette et méconnue (*).

Le livre de D. Ruinart répond amplement à chacune des assertions du déiste anglais. Il parcourt lft persécutions les plus mémorable\$ dont l'Église eut à gémir depuis son établissement jusqu'à ce que la paix lui eût été rendue par Constantin. Les sources où il puise , Gibbon lui-même ne saurait les désavouer; ce sont, pour la plupart, les mêmes qui lui ont fourni les matériaux de son histoire. Ce sont plus particulièrement les procès-verbaux des interrogatoires subis par les confesseurs, recueillis sur les lieux,d'où ils passaient dans les églises d'Italie, d'Afrique, des Gaules, lus dans les assemblées publiques , soumis postérieure-

ment à la critique des savants, qui les ont distingués avec soin des

(*) Chap. xvi, pag. 310-317.

194 XXAHKH CKITQns

légendes apocryphes ou suspectes (^). Du t^oignage des écrivains profanes, aussi bien que de celui des docteurs les plus révé-
rés, il résulte en premi^ lieu que le nombre des martyrs, dès cet-
ta haute antiquité, est innombrable; en second HeOt que partout
on se livrait contre eux à des raffinements de cruauté inouïs; troi-
sièmement, qua Is seul crime dont on les accusait était la prcrfes-
sicMi du christianisme. '^-

I. La Judée avait été le premier théâtre de b persécution* Mon
contents d'avoir crucifié Jésus^ Christ, lapidé saint Etienne,
niisàm«rl les deoi Jacques, fait subir à saint Pierre et à saint Jean
la prison et la flagellation, les Juifs envoyèrent a4.10in des émis-
saires chaînés (Kr publier qu'il s'élevait parmi eux une secte por-
tant le 0019 de chrétiens, qui soutenait l'athéisme et détruisait
toutes les lois, dont l'auteur était un imposteur de Galilée nommé
Jésus, qui se disait le Messie. « Toutes les calomnies que ceux qui
ne connais- » saient pas les chrétiens ont depuis publiées con-)>
tre eux venaient, dit Tillemont, de ces pni- » mières que les Juifs
avaient d'abord répandues »
partoutelaterre(^).»Cefutunedeceslettreaque

(t) V, Ruinart, Proëjai. in Aet. martyr., pig. i\ et xit.

(^ Métn. eeeièf., t.i, pag. 147. • ■ Od prétrncl que leijnilk
gardent encore k-Worm s uue de cei lettret qui furent alon enfo-
jtt* partout contre Jétut-Chiiti et »ea dUcipIc*. (JitA)

saint Paul, avant sa conversion, ennemina le nom de Jésus-Christ, obtint du grand prêtre pour aller jusqu'à Damas exécuter les projets sanguinaires dont il était plein (^). Les fureurs de la persécution avaient déjà contraint les chrétiens de Jérusalem de l'exiler de leur ville natale et de se disperser en divers endroits de la Judée et de la Samarie (^). Les ressentiments de la synagogue croissaient avec les progrès de l'évangile, qui leur élevait leurs plus chères espérances. Ananias, dit Gibbon, du zèle le plus violent, les Juifs auraient volontiers éteint cette hérésie dangereuse dans le sang de ceux qui l'avaient embrassée. L'histoire atteste que les chrétiens eurent beaucoup à souffrir durant la longue guerre que Barcochebas, à la tête d'une nombreuse armée, soutint contre les Romains. Les principales agressions de ce faux prophète furent dirigées contre les chrétiens qu'il voulait contraindre à renoncer à leur culte. Il est à croire qu'ils n'avaient pas été plus ménagés dans les attaques diverses des Juifs à Cyrène, en Chypre, à Alexandrie, racontées par Josèphe, et qu'ils furent victimes à la fois des cruautés que les Juifs exercèrent dans ces villes où les chrétiens étaient venus chercher un asile, et des vengeances «dont les Romains châtaient

o) Juifs, u, i.

ig6 BXAMtir CRITIQUÉ "^(

leurs continuelles révoltes. Parce que les chrétiens se reconnaissaient issus des Juifs, comme eux enfants d'Abraham, on les confondait aisément les uns avec les autres, et les idolâtres aimaient à envelopper dans une commune proscription deux sectes

qu'ils accusai[^]tdjP'être également ennemies des dieux et des homsieÂ.

Cette prévention semble à Gibbon un motif suffisant pour avancer que le nom chrétien resta long-temps inconnu hors de la Judée y bien que, "au rapport de TertuUien , qui l'affirme sur l'autorité des registres publics , sous Tibère il fût question de mettre Jésus-Christ au rang des dieux (^) : opinion qui n'a rien d'invraisemblable, le gouverneur romain Ponce-Pilate, qui avait commandé l'exécution , ayant dû informer l'empereur d'un événement qui ne pouvait lui rester caché (*). Tibère défendit que la religion chrétienne fût persécutée ; elle avait donc commencé à l'être. L'éclat qu'il avait eu, les circonstances qui avaient accompagné la descente du Saint-

(•) Apologet,[^] ch. ▼ . Easeb., Hist, cccles. , liv. il,ch. %, fiossuet : « Ce n'est point là un fait qui est avancé enFaîr , eC TertuUien le rapporte comme public ^ notoire dans son apologétique qu'il présente au sénat au nom de rÉglise,qui n'eût pas voulu affaiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on aurait pu si aisément la confondre. » Hist, unip»[^] a* partie, ch. zxvi, pag. 4i5.

Esprit sur les disciples j en présence de tant de milliers de spectateurs de toutes nations , la dispersion des apôtres dans les contrées les plus Migl[^]ji[^] si bien constatée par d'irrécusables monuments y quoique révoquée en doute par Gibbon (*), n'avaient pu renfermer dans les limites de la Palestine des faits ausli extraordinaires. Les progrès du christianisme jusque dans la capitale de l'empire, attestés par l'apôtre saint Paul dans son épître aux Romains , le sont également , non seulement par les plus anciens écrivains ecclésiastiques qui touchaient aux tem|[^]

apostoliques, comme saint Irénée, saint Clément[^] le philosophe et martyr saint Justin , Origène , mais par les païens eux-mêmes, entre autres Pline le jeune, dans sa fameuse lettre à Trajan, où il parle d'une multitude considérable de chrétiens de tout ordre déferés à son tribunal , mais par Tacite, qui remarque leur affluence à Rome, par Gibbon lui-même, qui s'étonne en vingt endroits de leur prodigieux accroissement contre toutes les lois de la nature. Eusèbe, dans les premiers chapitres de son histoire, suit la progression de l'Église chrétienne, qui ne s'avance

([^]) « Des recherches plus exactes nous engagent à douter > qu'il ait jamais été permis aux personnes qui avaient vu les * Akacles de Jésus-Christ d'aller hors de la Palestine sceller » de leur sang la vérité de leur témoignage. « Pag, 3 18.

tg8 WÊULXOf cRnrqfdS'

qu'au milieu des contradictions et des combats. Néron le premier tira le glaive impérial coitr» les chrétiens , c'est l'expression de Tertullien [^].ei; son exemple excita l'émulation de se[^]all[^]|p seurs. Néron mort sembla revivre dans la per* sonne de Domitien ([^]). La cruauté de celui-ci n'épargna pS-le[^]'[^] membres de sa famille devenus dangereux) par cela seul qu'ils étaient chrétiens. Ce n'était donc pas une secte aussi obscure qu'on nous le dit. Dix ans après , sous Trajan[^] la multitude des chrétiens effrayait le gouverneur de la j[^]thynie et du Pont, Pline Ij[^]eiiDe) qui 9 dans l'incertitude de la conduite k tenir à leur égard, croit devoir consulter l'empereur[^] toutefois après avoir préalablement ordonné la mort de plusieurs chrétiens , en reconnaissant leur innocence[^] et fait appliquer d'autres à la tot[^] ture.

Ôii connaît la réponse du prince; il approtivè les mesures prift^ par Pline , ordonne qu'il 'ne faut pas les rechercher , mais les punir qdand lli sellent dénoncés. Étrange législation! s'écrite l'éloquent avocat du christianisme : Trajan dé^ fend de rechercher les chrétiens, parce qu'ib sont innocents, et il ordonne de les punir comme

(') Reperietis primum Neronem in hanc sectam cum maxime Romœ orientem cœsariano gladio Jeroeisse^.^gpa' mitianuf portio Neronis de crudeliie. (Jpolog»^ cap y*)

s'ib étaient coupables (*). Et Gibbon nous vante la sagesse et T humanité de cet airét qui fut souveûty dit-il ^ Tappui et la consolation des chrétiens opprimés ^ I

De tels commencements laissaient présaget* quels allaient être les sentiments des princes qui leur succéderaient, quand T expérience de l'inutilité de leurs efforts contre le christianisme irriterait leur orgueil et leurs fureurs. Les meilleurs princes auraient cru trahir la cause des dieux et de la république j en permettant à leurs sujets d'être chrétiens, ou en modérant la rigueur des lois contre ceux qui faisaient profession de F être.

Si donc il est vrai que leur cause fut plaidée avec moins de d^aveur sous des règnes plus pacifiques y et je crois à quelques intervalles de repos obtenus par l'Église au temps d'Antonin-le-B^ux et de Maro-Aurele , il n'est pas moins vrai i^elle ne fut jamais sans orages.

Le vénérable évêque d' Antioche, saint Ignace, ne fut pas la seule victime immolée par les ordres de Trajan aux caprices d'un peuple plus furieux que les lions de l'amphithéâtre (*). Quelle

persécution pouvait égaler celle d'Adrien bâtissant des temples idolâtres sur les lieux consacrés par les martyrs chrétiens ?

(») TeriurW, y y^pologe t. , cap. 2.

(^) Ch. XVI, pag. 313, col. 2.

C) Voy. Ruinart, Pnef^ pa§. xxxi.

900 SXAMEir GRITIQUE

Ce n'étaient pas les empereurs qui commandaient par leur édit ces massacres des chrétiens, mais ils les laissaient faire. La facilité avec laquelle leur autorité obéissait aux provocations de la multitude supposait une secrète connivence. Les gouverneurs et les magistrats des provinces qui résidaient aux spectacles publics étaient assez portés, Gibbon en convient, à satisfaire les caprices du peuple et à en apaiser la rage par le sacrifice de victimes odieuses, leur empressement à se conformer non seulement aux édits publics, mais aux intentions secrètes de l'empereur, dont un seul coup d'oeil suffisait pour allumer ou pour éteindre les flammes de la persécution, fatiguait souvent la patience des bourreaux plus encore que celle des confesseurs; et ce qui arrêtait pour quelques moments l'effusion du sang chrétien, c'était moins le sentiment de la commisération que la peur de voir l'empire se dépeupler trop sensiblement par cette foule d'exécutions.

Nous n'avons pas besoin de parler des persécutions bien plus sanglantes encore qui eurent

, lieu sous les empereurs Décius, tigre altéré de sang (^); Sévère, dont les édits sanguinaires ré-

. pandus dans toutes les provinces romaines firent

(}) Poljreucte de CorDeille, acU iv, scène 2.

DBS DOOTRIITES DE GIBBOIC. SOI

éclater en tous lieux la constance des martyrs ; Yalérius, à qui il ne fut pas donné d'accomplir le projet qu'il avait conçu d'abolir la secte chrétienne sans cesse renaissante sous les coups de la tyrannie (^); projet que Dioclétien , secondé par ses collègues Galère et Maximien, se vanta depuis d'avoir exécuté. L'Orient et l'Occident chrétien furent ravagés par ces monstres à figure .humaine. Eusèbe et Lactance, témoins de la persécution, s'accordent à dire qu'elle produisit une multitude infinie de martyrs. Quelque^soîas qu'ils aient pris de nous constfver les noos de tous ceux quf périrent pour m ^Qpnfession de Jésus- Christ, ils conviennent qu'une foule leur est tppée. Les martyrologes publiés dans la suite siècles chrétiens n'ont laissé parvenir jusqu'à nous qu'une petite partie des noms de ces saints confesseurs ; le reste n'est connu que de Dieu , et n'est inscrit que dans le livre de vie.

Ce ne fut donc pas une persécution de quelques jours, de quelques mois, de quelqueBij^nées, comme l'avacent Dodwell et Gibbon ; rfest par des siècles qu'il faut compter le temps des souffrances de l'Église. On ne peut la suivre qu'à la lueur des bûchers allumés contre elle, et à la trace du sang qu'elle répand. Libanius, pa-

(>) Euseb. , Hist, ecclés, , liv. vi, ch. i. Dodwell en con- ^ient^ De paucit, martyr, ^ no xuii.

flOd XXAHfXIf CRrriQUB

négyriste de Julien , convient qu'avant ce pfinoft il en avait coulé des fleuves dans toutes les parties du monde romain. Partout la servile complaisance des magistrats enchérit sur la cruauté sanguinaire des Césars , et les fureurs de la multitude sur la cruauté des magistrats (^). Les tdr* tures ordinaires paraissent trop douces pour ch&tier des malfaiteurs sacrilèges , impies^ souil* lés de tous les crimes, tant qu'ils s'avouent poufc;. être chrétiens , et qui deviennent sans reproche pour peu ^'ils nient ou qu'ils dissimulent qu'ils le sont, t'est se mo^rer humain que de faire précéder leur suppliè par les tortii^s de la question. On les fait mourir lentement sur les roues et sur les chevalets , sur des charbon»; dents ou dans des étang^ glacés ; on les jette des cachots infectli|f» on les mutilé « on les dé* chire par le fer^ par le feu; on leur coupe les membres les uns après les autres, on les jette en prpie à la dent deupimaiix féroces ; on prolonge le^>|gonie par toutes raffinements imaginables ; et jamais on n'a vu les hommes si bien d'accord que dans le dessein de tourmenter les chrétiens. Ni âge, ni sexe, ni vertu, ni talent n'est épar-

(') a Les clameurs impatientes de la multitude dénonçaieit «les chrétiebs comme les ennemis des dieux et des hommes; » elle les condamnait aux supplices les plus cruels ^ elle exi-> » seait impérieusement qu'ils fussent Aussitôt taisitf ei jeté» aux » lions. » GibboD, chap. zvx, p. 3a5| eol* u

DES DOCTIIVBS DB GIBBON. 303

gué. Des vierges ^ à qui leur chasteté était plus précieuse que la vie y étaient condamnées à a^ souvir lés passions brutales de jeunes débauchés auxquels on les abandonnait (^). L'humanité ist éteinte dans tous les cœurs; et le peuple^ qui Toit presque toujours avec quelques mouvements de compassion les plus

grands scélérats sur les échaux y applaudit aux supplices des chrétiens avec des cris d'allégresse (^). A la vue de ces corps mutilés et de ces membres encore flaillassant le peuple furieux écumait de rage et paraissait au désespoir de ce qu'il n'était plus passible d'exercer sur les martyrs de nouvelles cruautés (^). La mort mémane les met pas à couvert des outrages de la persécution qui s'acharne sur leurs festes inanimés ^^)rEt voilà la tolérance que Gibbon nous vantait Yaïk l'humanité dont il fait honneur aux persécuteurs du christianisme! Mais il fallait enlever à la religion le trophée que le

(*) Phyxîmè àd lenônefn damnandô rhristfanam pvHàï ifitâm àd leoo/jkj eonfessi estis lahem padîcitiéB apud nos ntTûtiorem Mibl ptJttkd et omni morte reputarié TertuUie* {Àpohg.^ w^ 5f>).

(') V. Bulet, Hist» de l'établiss. du christ. (Disc, prélim.) Abbadie, Traité^ etc., t. ii, pag. J. BibUoth, ch, des Pères, t. 1, pag. 267. La Lettre des églises de Lyon et de Vienne chus Easèbe, itîst, eccl,, llv. v, etiap. i et suit.

C) V. Bfitt>th. thoii, des Pères y tom. i, ptg. «68? rr, M» 345.

à04 EXAMBI CRITIQUE

nombre et le courage de ses martyrs asarentf à sa divinité.

Peu donc lui importe de se contredire- lui-même ,• pourvu que sa bile s'exhalè contre la religion du Christ. Il veut, contre le cri de la vérité et de sa conscience, persuader à ses lecteurs que KBglise a conquis paisiblement et sans obstacles sa victoire sur l'idolâtrie; qu'elle n'a rencontré d'ennemis que ceux qu'elle s'est donnés à elle-même; que le traitement des chrétiens livrés à la

justice n'a pas été aussi rigoureux qu'on 1% imagine communément; que ces persécutions dont on fait tant de bruit se réduisent à quelques orages passagers , à des émeutes populaires , lo* cales 9 bientôt assoupies, et qu'elle aurait pu éviter par plus de soumission aux lois de l'État; que les châtimens infligés aux coupables n'excédèrent point les limites de la jurisprudence ordinaire , et rarement les inviolables prescriptions de la justice et de l'humanité. Et c'est en présence des témoignages de l'histoire , à la suite de ses propres aveux, que Gibbon ose proférer ce langage! «Long-temps, nous dit j|ipette secte chrétienne était demeurée* obscure j ihconnue, vouée au mépris, et par là sauvée de la proscription malgré ses efforts à en provoquer les orages, réputée une faction d'athées et d'impies. » Comment donc s'est-elle avancée tout-à-coup à pas de géant ^ non seulement dans la Judée , où elle

DES DOCTRINES I>B GIBBON. Q05

avait pris naissance , et où l'on avait essayé vainement de la réprimer^ comme dit Tacite , mais jusqu'à Rome y à la cour et dans la famille des Césars^ mais dans toutes les provinces de l'empire , quoiqu'elle y fut précédée par la renommée de ses infâmes et cruelles superstitions ? On la confondait avec les Juifs trop bien connus par leur antipathie contre la domination romaine. Mais Tacite et Suétone , en décrivant l'incendie de Rome^ savaient bien la nommer par son nom. Elle n'était donc pas si obscure et si nouvelle. Admettons que Néron, Hadrien lui-même s'y soient mépris, et que, dans les sanguinaires exécutions ordonnées par eux, ils n'aient point fait de distinction entre les juifs et les chrétiens, toujours reste-t-il incontestable que, dans cette agrégation, le nombre des suppliciés sous Néron , qualifié par Ta-

cite de multitude considérable , ainsi que dans le massacre des habitants de la Judée au nombre de quarante-cinq mille, exécutés par Hadrien, il y eut un peuple entier de martyrs. Juifs ou chrétiens, innocents ou coupables, les uns et les autres méritaient-ils d'être exclus des lois de l'humanité? Et peut-on se refuser à croire, après les descriptions uniformes des païens et des écrivains ecclésiastiques , qu'elles étaient constamment violées à l'égard des chrétiens ? L'é* taient-elles moins à l'égard des Juifs eux-mêmes? Et s'il s'est rencontré dans tous les lieux du monde

des tribunaux iniques qui , abusant contre eux des droits de la victoire ou de la force , les condamnaient sans les entendre y l'écrivain qui vient au xviii^e siècle les calomnie sans égard pour la défense ne s'associe-t-il pas à l'iniquité de la condamnation?

C'est dans l'histoire même de Gibbon que nous avons recueilli ces particularités , qu'il est assurément difficile d'accorder entre elles*

Il déplore l'irrégularité des procédures , l'injustice des jugements« la barbarie des exécutions; mais, pour s'inscrire en faux contre la vérité des témoignages qui nous en ont transmis l'histoire, il absout les* oppresseurs y verse le blâme sur les opprimés, et rejette l'odieux des condamnations sur le mécontentement général qu'excitait la conduite des chrétiens* Leur absence ou leur sombre aspect au milieu des fêtes publiques témoignait assez leur horreur pour les divinités qui en faisaient l'objet. Cette opiniâtreté invincible à conserver leurs mœurs insociables semblait indiquer une espèce d'hommes qui professaient hardiment ou qui déguisaient à peine une haine implacable contre le reste du genre humain. Que l'empire fut affligé de quelque calamité , c'étaient les crimes et l'impiété des chrétiens épargnés par la dou-

leur excessive du gouverner menti^x avaient enfin provoqué la justice divine* Les plus modérés d'entre ks païeua[^] «tcrailàqui

tant de tortures barbares avaient inspiré quelque pitié ne pouvaient plus contenir leur indigna^{''} tion : Ou est leur Dieu? s'écriaient-ils." De quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée mèvBkfi à la vie (^)? Et ils en prenaient l'occasion d'exalter la puissance de leurs dieux qui venaient de punir leurs ennemis. Cet étrange mépris de la vie et de la mort n'était autre chose que la frélésie du suicide; et c'étaient eux-mêmes qui se déshéritaient du caractère sacré qu'imprime le malheur.

Que répondaient les confesseurs à tous ces cris d'une haine aveugle et féroce? Que les chrétiens ne savaient pas rougir de l'Évangile; que les calomnies et les persécutions ne les étonnaient pas , parce que leur maître en avait été la première victime, et qu'il les avait prédites à tous ceux qui embrasseraient sa doctrine; que plus la vérité est odieuse, plus celui qui la professe sans déguisement révolte les esprits sans prétendre les désarmer; que la possession du royaume céleste qui leur est promise au terme de leurs combats, et la conquête de la vie éternelle valaient bien quelques sacrifices, quand on voyait chaque jour l'Espoir d'une récompense humaine précipiter dans les dangers et dans la mort les sectateurs du monde et de ses faux biens ; que si

{«) ftfê[^]àuégUses de Lj[^]im dam SOU* ciàtfù.j U iv[^] p. 346.

aod PXAMCir CRITIQUE

la religion n'était pas un vain nom, il Ini était bien permis d'avoir son héroïsme y sans que Ton fut en droit de la taxer de folie et de fanatisme. Quelles étaient aussi les impressions que les persécutions produisaient communément sur les spectateurs?

Les mêmes que nous avons vues parmi nous dans des circonstances semblables. La foule applaudissait à la rigueur des supplices; elle insultait à la constance des martyrs. Dans les jugements, le mépris se mêlait à l'indignation. Le magistrat s'embarrassait peu de la doctrine qui lui était déferée ; il n'écoutait que la violente interprétation que l'opinion vulgaire lui donnait. Nous l'avons vu déjà : Pline, dans sa lettre à Trajan, disculpe les chrétiens des calomnieuses imputations dont on les chargeait, et borne tout l'interrogatoire à la seule accusation de christianisme. Il déclare avoir jugé nécessaire (arracher la vérité par la force des tourments à deux servantes chrétiennes, pour les contraindre à déposer contre leurs maîtres. Trajan, dans sa réponse , défend les recherches; et ^ par une contradiction digne de son humanité y ce sont les termes de Gibbon, prescrit la peine de mort pour le seul fait de christianisme. Cette conduite paraît à notre auteur concilier tous les égards que réclament la justice et l'humanité. Il prodigue ses éloges tout à la fois au proconsul humain et philosophe ^ et à l'empereur dis*

i>cs DocTRurEs DS GiBBOir. 1209

tiogué par la sagesse et la justice de son administration (^). Tous les autres qui ont suivi son exemple, ou qui s'en sont éloignés par excès de sévérité y obtiennent les mêmes éloges. Il est donc avéré que la simple dénomination de christianisme fondait toute la matière du jugement. S'il y en avait eu d' autre , pourquoi les Actes des confesseurs ^it|es édits des princes et des magis* trats, les vociférations de la multitude n'en auraient-ils frisé mention ?

Gibbon avance que la confession du nom chrétien n'entraînait pas le châtement immédiat , et que la simpl^ dénégation remet-

tait en liberté. L'une et l'autre de ces assertions est démentie par une foule d'exemples , et par tous nos apologistes : a Vous demandez si je suis chrétien : je réponds que je le suis ; et vous me faites déchirer (2). Si je réponds que je ne le suis pas ou que j'ai cessé de l'être , me voilà donc renvoyé absous?»— Pas toujours. Sous Marc-Aurèle, ceux qui renièrent la foi n'en furent pas moins condamnés à la prison pour avoir été chrétiens; et ils partagèrent les souffrances des confesseurs. Les païens les épargnèrent moins encore que les martyrs (*).

(■) Gibbon, cbap. zv, pag. 3 10, col. 2.

(•) ierlull., jipolog., ch. II.

(3) Lettre des églises de Lfon^ supr., pt 338.

âLO EXAMEN CRITIQUE

Les Romains, accoutumés à compter la vie des hommes pour rien c^ à ne pas mettre les esclaves au rang des hommes , ne voyaient dans les chrétiens qu'un vil troupeau fait pour servir de proie aux animaux du cirque et de jouet aux capriées de la curiosité. De là f cette sorte de défi par lequel Tertullien termine son apologétique t (c Pour vous 9 dignes magistrats y allures comme »vous Fêtes des applaudissements du peuple^ » tant que vous lui immolerez 4^. chrétiens | j> condamnez-nous y tourmentez-nous y écraaez- » nous; votre injustice est la preuve de notre in- » licence ; vos cruautés les plus raffinées ne sont « ^'un attrait de plus pour notre religion ; notre » sang même est une semence de chrétiens. » Ils^ ne croyaient leur devoir aucune pitié. Qui aurait osé les défendre j à moins de s'avouer leur complice ? Témoin Epagathe et Alexandre , le médecin dont il est parlé dans Eusebe et dans FHis^ toire des martyrs de Lyon (*), Les beaux esprits de

Rome et de la Grèce, un Celse, un Porphyre, un Cornélius Fronton, un Lucien, les immolaient de leur côté à la risée publique; et Gibbon n'a fait qu'emprunter leur langage. U semble même, à la manière dont il en parle , regretter que les persécutions n'aient pas déployé un caractère de

(i) y. YHist. littér, de Lyon , par Colonia et Eusebe, dans tom. IT de la JBiblioth. choisie des Pères, p« 87 5,

DES BOCTITLrÈS bLB GIBBON. itî

sévérité ^luà rigoureuse encbW côntrfe ttè qu'il appelle Ū^av-tûgies enihor^iaHeSj c{Ui repoussaient DJpittiât-émélit les itisi-hUâtions et les menaces dont tous lès efforts tendaient à les arracher à la mort. G'êtRit , selon lui , se montrier généreux de borner la sentence au bannissêuient , à la captivité des mines ^ à la décapitation. Ces gouverneurs de jprovincijç ees magistrats dont il vante si fort la dduceur et Turbanité, mettaient, dit-il, plus d'em- (iresseapiit à protéger les confesseurs qu'à les puîir ; tit il cite en témoignage l'histoire du martyrfe de saint Cyprifen , qu'il ose accuser d'avâricfe et d'ambitioh (^). Ses perfides réticences donijM^ieht lieu de croire que le saint évêque de âUrthage faisait de la profession de la foi thtétienne l'instrument de ces lâches passions, et ne lui laissaient pltis de choix entre le martyre et l'apostasie (2). Il a l'air de regretter que, par Une feinte prudente et d'ailleum Conforme aux prescriptions de l'Évangile ^ sainl Cyrien se fiit dérobé à la rage d'une multitude féroce demandant à grands ciûs que l'ennemi des dieux de Rome, le chef des chrétiens, fut déchiré par les lions, et qu'on lui ait actordé le genre de mort le plus doux et le moins douloureux à infliger aux personnes con-

(') Ch. XVI, pag. 227 (>) Ibid, pag. 229.

âia EXAMEir GRITiQtC

vaincues d'un crime capital. Son récit est terminé par cette réflexion : « Il est singulier que de tous les évêques qui étaient en si grand nombre dans les provinces d'Afrique , saint Cyprien ait été le premier jugé digne de la couronne du martyr : comme s'il était possible d'ignorer qu'avant saint Cyprien , le sang chrétien avait déjà ruisselé à Rome, dans l'Asie , dans les Gaules et dans l'Afrique. Il avait fallu que l'autorité des empereurs s'interposât entre le zèle impatient des gouverneurs et les fureurs du peuple , et mît l'Église à l'abri de ces cris tumultueux et de ces accusations irrégulières , indignes de la fermeté et de la justice de leur administration (^). »

« Mais c'était aux chrétiens eux-mêmes que l'on devait s'en prendre de la sévérité parfois excessive de ces exécutions. Ils les rendaient inévitables par leurs téméraires provocations; ils se précipitaient en foule autour du tribunal ; dédaignaient la pitié y bravaient les magistrats et les tourments, troublaient sans ménagement le service public du paganisme; et plus d'une fois Tefferescence de leur dévotion contraignit les plus favorables dispositions de l'autorité à sortir de leurs limites pour s'abandonner à une apparente cruauté. Un chrétien , en préférant ainsi ses sen-

(') Chip. XVI, pag. 229, col. a.

lies VOCriLiXIS DV CIBSOST. «|3

its parbcatieffs à U neliirioD nailioiMlç « ccwk tt un crime personnel qu\trataient TunioA et le Dombrr \les coupables (^ . »

Si donc quelque Ineur d[^]me c\>n){vission niH parvenait à se
 ffrirre jour iIaus quoique:![^] j ce ÈiiUe retour à rhumanilé sorwiit
 jh'u à la cause des chrétiens. « Ceux mêmes « nous dit riiistorien
 Eusèbe, qui ne nous tfiiaioni |kis« déplorâient ces cruautés in-
 ouïes, moins jKir iH>m* passion pour les victimes qu'à cause de
 Tou* trage quelles faisaient à la nature (^ \ Tacite en avait dit au-
 tant par rapport à la {H'i^sécution de WéronC^.

goat affaiblir Tautorité de ses propres dépositi* fions, Gibbon
 allègue, d*après Dodwell, un texte mal interprété d'Origène y où
 on lit que les martyrs sont en petit nombre, et que Ton peut
 aist'»ment les compter. Dieu, «ijoute le savant prrire <1* Alexan-
 drie , le permettait ainsi pour empêcher <iue la société chré-
 tienne ne pérît tout entière, sans doute par la violence des perséc-
 tionfi (^) : ce qui atteste combien elles avaient été violentes.
 Origène s'était expliqué lui-même sur le sens de ces paroles,
 avant tous ses commentateurs. La ré-

(') Tbid.j pag. ai 4, col. 3.

p) HUi, ecclés.y liv. Yiii,ch. 9.

p) Annal. y liv, xv, ch. 44»

(*) Adv, Cels. y lib. m , dan* Biblioth, ehnt», tin Prnn ,

popse <ie D. Iluinart à rpbjection çst péremptire (^). En çfT-
 çtjj les piartys, au temps d'Origène 9 étaient en petit, nombre
 co^ïps^rAtiycmçnt gu reste des fidèles, , et surtout à ceux que
 donnèrent k l'Eglise les per\$écutionis ^e Dèce, 4® Y^)érius, de
 Diocétien y aidé 4^ \$>e^^ çpl^ègues Colère et Maximien. Ces
 prii^çesj q^ii nourrissaient une haine i^l^ç^le contre le];^om
 et Iç ct(ltQ çles chrétien^ , furent siecondés à souhait par ^ zèle

de n^{agistr}ts et des no^{iveaux} philosophes, connus sous le nom d^é népplatoniciens. Galè^r voulait que toutes les personne[^] qui ref^s£(ient de sacrifier aux dieux fussent brûlées Yive|. Il ii[^] permis et même recommⁿé à tous Içs yeurs de p^{oyiiii}çes d'employer toutes le# vçii rigueur. La prpscptio[^] s'étendit [^]ux livres sa-: çrés , qa\ fiirent livrés aux flamn)e|9 et k tops le[^] monuments religieux, qui furent détruits de fond en comble. Dai\[^] upe ville de Phrygie , donf les h^{itants} çhréflqys pour [^]a plupart s'étaient ré[^] fqié[^] dans Féglise, on mit le feu autour fie Tfdi[^]çe , et tou[^] furent consultés par |es flammes, l[^]es prisons destinées aux p|us vils» criminels f[^] rept remplies d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs et d'exorcistes. La rigueur de la persécution s'étendit bientôt au corps entier [^]es chrétiens. Il fut décerné des peines terribles con-

(') Prafat, in AcL mart., pag. xxiii[^] xxiv.

DES DOCTRINES DS GIBBOH. ai 5

pe ceux qui oseraient dérober un proscrit à la juftte colère des dieux et des empereurs. Dans une suite d'édîts cruels , Diocétien déclara son inten^r tion d'abolir le nom chrétien , et se vanta d'y [^]voir |*éussi.

jCes détails sp^t toxtuellement copiés de Gib- }on ([^]) , qui affaiblit autant que possible ceux d^ç p^{^t}ce et d'Eusèbe , témoins oculaires des évé[^] pemeiits qu'ils racontent , et qui ajoutent à ce lugubre drame d'autres scènes non moins lamen[^] [^]bjes.

Dans ces affligeants spectacles, il se trouva b^{ucpiy}) de Gentils qui éprouvèrent de la cornpUlkiD y qui admirèrent le courage des confesipiré et gui se convertirent. L'enthousiasme se liommu-

niqⁱ du martyr au spectateur. C'est encore Gibbon oui parle {[^]).

Quel est le jugement général qu'il porte de tous ces illustres confesseurs? C'étaient des fanal[^]ues. Martyrs et fanatiques , selon lui , mots [^]Dpnymes. On a tout dit quand on a proféré ce mqt ; lui seul suf{it à nos incrédules pour absous dr[^] trois siècles entiers de la cruauté la plus barbs[^]-e. Des fanatiques! Pourquoi? parce qu'ils refusaient d'adorer le parricide et l'adultère, le vol et l'impudicité, sous les noms d'un Jupiter, d'un

[^]) Chap. XVI [^] pag, 34or346I

âl6 EXAMEN CRITIQ^tJE

Mercuré et d'une Vénus; parce qu'ils avaient embrassé une religion , de l'aveu de Gibbon [^] plus pure et plus raisonnable; parce qu'ils auraient rougi d'être apoftats.

Cette morale , on le sait bien[^] n'était pas celle des sages du paganisme. Ifos philosophes d'aujourd'hui leur pardonneraient aisément de s'être mis en contradiction avec eux-mêmes , ioTa-voir menti à leur conscience en professant en public un culte qu'ils cond[^]naient en secret.

« Quel mal y avait-il à se prosterner devant les images des dieux , à jurer par le génie de l'empereur[^] à prendre partaux réjouissances publiques?» C'est demander s'il y a du mal à être à la fo[^]idolâtre et chrétien. S'il fallait une réponse à uiie pareille question , on la trouvera [^]àtiê ce mot de l'Évangile : Qui wugira de moi[^]inât les hom[^] mes y je rougirai de lui dei[^]ant Mon père cileste ([^]) ; dans les éloquentes apologies publiées du pied des échafauds, sous l'inspiration de cÊk oracle : // i[^]aut mieux obéir

à Dieu qu'aux hommes (^); dans la réfutation des sophismes de Symmaque en faveur de l'autel de la Victoire par saint Ambroise; dans les seuls principes de la morale ,

(') Qui me erubuerit, hunc fiUus hominis erubescet, (Lnc, zsy a 6.

(^) Obedire oportet Deo magis quam hominibus, Act. , V, 29.

et les aveux de l'épicurien Celse : « Je ne prétends » pas , disait-il y que celui qui a une fois embrassé » la vérité doive jamais l'abandonner ou la dissimuler. Si l'on commandait à un adorateur de » Dieu de dire une impiété ou de faire une mauvaise action , il ne devrait jamais obéir , mais » souffrir plutôt les tourments et la mort même » que de mal penser ou de mal parler de Dieu (*). » Nous ne voulons pas de la vie achetée par un mensonge , répondait le philosophe saint Justin à ses bourreaux.

Que si nos confesseurs ont été des fanatiques en scellant de leur sang la foi jurée à Jésus-Christ, la même accusation s'étend sur tous ceux qui les ont suivis y disposés comme eux à les imiter dans leur dévouement, les Addison , les Abbadie, les Liifdner, les Sherlock, les Ch. Bonnet, les Newton, pour ne citer que les écrivains des communions protestantes. Dira-t-on que ce fussent là des hommes sans lumières , des fanatiques , des enthousiastes?

Ce reproche de fanatisme , reproduit avec tant d'affectation par Gibbon et par ses échos , rejette nos martyrs dans la foule des enfants perdus de la révolte , victimes de leurs propres fureurs , insultant à la mort dans les transports d'un déses-

(■) D'Origène, Contre Celse, liv. i, n° 8; liv. vin,

poir insensé ; dont les annales des sectes diverses îae nous
 offrent en effet que trop d* exemples. Cest là surtout que Yqn est
 réduit à chercher ses objets de comparaison ^ en confondant
 sous un même point de vue l'exaltation fébrile de Fàifie avec sa
 vraie grandeur, la préoccupation de l'esprit entraîné par un .pré-
 jugé d'opinion ou par de secrets motifs d'intérêt et d'ambition,
 avec l'énergie toute-puissante qui prend sa source dans Ijsi
 conviction invincible résultant de l'examen le mieux approfondi y
 la fougue impétueuse qui se pi^écipite au hasard , l'or^eilleuse
 impassibilité au iBtoïcisme y ou la frénésie du spicide , avec la ré-
 signation calme, toujours égale, qui se laiss^ égorger plutôt que
 de mentir à sa conscience et de faillir à l'honneur e|; au devoir.
 Philosophe ^ deux poids et à deux ipesures, avez-vous biçp réflé-
 chi, dites- moi, sur les inconséquences^^ votre doctri||B? Qiroi!
 vou\$ ^dmlrez le héros du paganisme , Socrate , recevant la coupe
 fatale des inains d'Anytus, pour s'endormir bientôt en dig;sertant
 avec ses anodiar; et #ous êtes sans pitié pour nos Socrates chré-
 tiens recevant le ploînb fpndu dans leurs veines déchirées !
 Régus à Carthage réalise à vos yeux l'image du juste d'Horace ,
 immobile jusque sous les ruines de l'univers , qui TéCrase sans
 abattre son courage; et l'évêque Poly carpe, à l'âge de près de cent
 ans, tramé au bûcher au milieu des imprécations d'un peuple

en démente y quand il lui suffisait pour écl^apper à la mort de
 laisser tomber quelques grains d'encens aux pieds des vains si-
 mulacres adorés par le vulgaire, n'aurait été q\i'un vieillard fana-
 tique! Comme lui, le pontife d'Antioche, conjurant ses amis et ses
 ennemis de ne pas retarder le moment de son martyre , plus im-
 patient 4' être dér vQré par les bêtes de F amphithéâtre qu'elles-
 mêmes ne le sont de saisir leui^ proie, n'étai|: aussi qu'un
 sombre fanatique! Que si la fidélité et la persévérance méritent

une pareille qualification , ^i le parjure et l'apostasie qui renient lâchement: le Dieu auparavant proclamé par elles , le Christ| fils du pieu vivant , ne sont plus que de\$ actes indifférents , où est , je le demande , la bpnne foi ? où est la justice et la saine philosophie?

Toutes les persécutions se ressemblait. Il en * est peu qui ne soient des guerres à mort. Néron contemplant du haut de sa maison dorée l'illur mination que donnaient les corps des chrétiens enduits dé" matières combustibles et attachés à des poteaux auxquels on 'avait mis le feu pour servir de flambeaux pendant la nuit . se vantait d'avqir exterminé ^ne secte méprisable et pcleus^ au genre humain. Nous avons une médaille dér cernée en l'honneur de Dioclétien, à la suite de trois édits consécutifs rendus contre les chrétiens, où il est félicité d'avoir aboli en tous

â30 EXAMEN CRITIQUE

lieu^ lei^m des chrétiens : Deleto christianorwn nomine (*). Les hommes luttent vainement contre la main du Très-Haut. Le sang des martyrs redevenait une nouvelle semence de chrétiens. Moins de trente-six ans après Dioclétien, l'empire romain se courbait par peuples entiers sou^ le joug de TÉvangile ; Constantin arborait sur le Capitole rétemlard de Jésus-Christ (^). Ce ne fut pas plus la fa\Eur de Constantin quip les persécutions de ses prédécesseurs qui déterminèrent la conversion de Tunivers. Dieu n'a pas besoin des hommes; il s'en sert ou s'en passe à volonté. S^îi y a quelque chose d'humain dans cette œuvre y c'est l'instrument qu'il emploie, non la cause qui L^i donne l'impulsion.

^ On dira que ce furent les persécutions ellesmêmes qui hâtèrent les progrès du christianisme. La pitié peut être étouffi^ p^

des préjugés barbares, noisdit un illustné académicien de nos jours, mais sitôt qu'elle se réveille dans un cœur, elle trouve mille cœurs qui lui répondent (*).

(') Edict, Dioclet, apud Barony ad ann. aSj!- Voyez BulUu hist, de rétablis, du Christian,, pag. 335, a 36. Bossuet^ Hist. univ,y p. 406. ^'

(*) Le premier édit de Dioclétion est de l'an 303. CoDstantiD ebbrossa la religion chrétienne immédiatement après sa victoire sur Maxence, en 3 1 1 .

(^} M. Villemain^ Mélanges.

Des DocTumÉs dé gibboit. d3t

Cet axiome ne nous semble pas être d'une vérité générale; il est contredit par la longue suite des persécutions qui ont traversé l'Église chrétienne. La compassion nrurait dû amener l'examen de la doctrine ; et personne n'y songeait. Il était ab-' surde de croire aux odieuses calomnies qui entretenaient l'exécration publique; et l'on n'eut pas moins l'air d'y croire. Les mêmes préventions existaient encore parmi les païens au temps de saint Ambroise et de saint Augustin ^ plus d'un siècle après que Constantin eut rendu la paix à l'Église. Le christianisme est constamment persécuté à la Chine , au Japon , dans les pays soumis à la domination musulmane; et pourtant il n'y manque pas de cœurs sensibles faciles à s'appitoyer sur ces horreurs. Ce n'est donc point par les persécutions que l'on peut expliquer la prodigieuse propagation du christianisme dans l'empire romain à ses commencements. Que Ton accordât aux chrétiens la stérile compassion qui ne se refuse pas à la souffrance des plus grands criminels : il y avait loin de cet instinct presque machinal à l'estime réfléchie et à

la vive admiration qu'inspire l'aspect de la vertu et du courage opprimés. L'empereur Marc- Aurèle méprise les chrétiens comme philosophe, et les punit comme souverain (^). Ceux qu'une

(*) Gibbon, chap, xvi, pag. 333.

philosophie pldi Mine élevait âu-deâsus deis prétentions vulgaires, tels que saint Justin, s'eti allaient disant : Je les ai vas soaffrir^ etfai voûiu mériter de sùuffHr comme eux. fis âppril-kaiétit à l'école de cette phuosdphié que les mêmes draeles qui avaient annoncé les persébutibûs IM avaient égatttnt prédit le terme par la victoire; qu'un tel courage était évidemment audessus de la naiure et de la raison humaine; que pour multiplier comme elle faisait , il fallait bieii que cette Église chrétienne fut soutenue par une main divine; qu'une commisération purement naturelle n'aurait produit qu'une estiue stérile; et que si Jésus-Christ, cdnfibriUément 4 ^ p^^ messe, n'eut visiblement dirigé à travers taUt (st de si violentes tempêtes le vaisseau de son Église^ il n'y aurait eu ni nlartjps ni chrétiens.

Que si c'étaient les persécutions qui , comttîe en le prétend, eussent fait la fortilne du chHdtianisme , il semble que par Une raison cdhtraire là paix ait dû en arrêter les progrès. Cependant le contraire est arrivé. L'Église avait eu ses intermittences de tranquillité et de guerre; et, dé l'aveu de Gibbon, avant la fin du m* siècle^ le sèle actif et triomphant des chrétiens s'était répan-du dans toutes les provinces et dans presque toutes les villes de l'empire (^).

(') Ibîd. , pag. 3x5,

DES Momnrxs m oibbon. ^93

La logique de Gibbon n'est pas plus exacte et il attribue l'accroissement du christianisme à l'influence des bons exemples et des devoirs qui signèrent la société naissante, qu'il rappelle trop tôt pour leur décerner le tribut d'éloges que les païens ne lui refusaient pas que pour les mettre en position avec le relâchement des siècles postérieurs (^). Cette différence, que nous n'avons pas besoin de discuter ici que prouve-t-elle autre chose ^ sinon que l'Eglise de Jésus-Christ poursuivait sa marche triomphante au travers des scandales comme des vertus de ses disciples) qu'elle est donc indépendante des hommes ?

Général. La parole de Jésus-Christ s'est accomplie à la lettre : « Avant tout cela , avait-il dit » à ses apôtres (c'est-à-dire avant que la mort du fils de Dieu ne soit vengée par la ruine de Jérusalem et de son temple) , on se saisira de vous , » on vous persécutera , vous serez traînés devant » les tribunaux et les gouverneurs à cause de mon nom ; et cela vous arrivera afin que vous » me rendiez témoignage. Mais ayez confiance, y^ car alors je vous donnerai un courage et une » sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront

(>) Pag. 289,191.

d34 EXAMEN CRITIQUE

» résister (*). » Il ne leur promet pas d'autre moyen de succès que sa puissance souveraine.

Voilà donc la lutte engagée entre les persécuteurs et les victimes I entre Jésus-Christ et les détracteurs de son Évangile. A qui est restée la victoire?

ajESUMÉ.

Frappé d'étonnement à la vue des progrès du christianisme à sa naissance , et durant les premiers siècles de son histoire jusqu'au règne de Constantin , Gibbon cherche à en pénétrer les causes , et les découvre dans un ordre de causes purement naturelles qui excluent l'intervention de la puissance divine.

La première est le zèle de ses prédicateurs. Que veut dire le critique? Parle-t-il de cette chaleur intime de l'âme, indice commun d'une conviction profonde qui se répand dans l'action et le langage , et détermine le succès auquel on aspire? Celui-là, il appartient à l'erreur comme à la vérité. Les apôtres ne l'eurent pas toujours. Ils n'en connurent l'impression que quand, changés en d'autres hommes par l'effusion des dons de l'Esprit-Saint , ils se sentirent appelés à accomplir la mission qui ouvrait l'univers tout

(') Matth., X, 23. Joaïk., xvi^e 33.

DES DOCTRINES DE GIBBON. 125

entier aux conquêtes évangéliques. Gibbon apparemment aurait mieux aimé que , infidèles à leur mission , les apôtres attendissent dans une parfaite immobilité l'effet de la promesse de Jésus-Christ en faveur de la prochaine conversion du monde. Qu'aurait-elle produit? Que diriez-vous d'un soldat resté sur le champ de bataille ce qu'il était sous la tente ?

Ce qui étonne Gibbon, c'est le zèle actifs in-Éstimable, vraiment héroïque , dont la flamme s'allumait au foyer de la charité dont leurs âmes se trouvèrent tout-à-coup embrasées. Mais ce zèle extraordinaire, quel en était le principe? Se l'étaient-ils donné à eux-mêmes? Et la nature aurait-elle assez d'énergie pour l'inspirer , non pas seulement à quelques âmes privilégiées , mais à des milliers d'imitateurs qui ont couru sur leurs traces? Cette

ardeur de zèle, dont notre critique ne peut refuser l'hommage aux saints apôtres , n'est pas toujou^u l'indice assuré de la victoire qui leur fut promise ; elle en était la condition , non la garantie. Ce n'était pas de leur vertu que leur divin maître faisait dépendre la conquête du monde , mais de l'efficacité de sa seule parole.

Ne soyons pas dupes des éloges de Gibbon ,
pas plus qu'effrayés de ses satires. Le zèle qu'il
entend ici , c'est celui qu'il lui plaît de confondre
avec le fanatisme, et qu'il qualifie de zèle intolér⁻

aa6 EXAMEN OBITIQUE

rant , auquel les apôtres auraient dû leurs plus éclatants succès; comme si un pareil zèle n'eut pas été plu[^] propre à envenimer les préventions de la haine qu'à leur ménager des prosélytes. Le zèle dont ils furent constamment animés , étaiirce celui qui demandait à faire descendre le feu du ciel sur la cité rebelle à leur voix? Non. Celui-là, leur divin maître le proscri^t sévèrement Or, que sans aucun secours étranger, et malgré le déchaînement universel , douze hommes sans pou^{*} voir j sans richesses , sans lettres, aient triomphé ées philosophes et des peuples : voilà ce qu'il s'agit d'expliquer; et ce que la prédication la plus zélée n'explique pas. Étrange raison à doa[^] ner des prodigieux succès de l'Évangile! s'écrie l'auteur de Y Essai sur ï indifférence (^). Le\$ païens ont cru ; ils ont obéi à quelques hommes simples et grossiers; ils pnt quitté leurs fêtei enivrantes , et couru au martyre , parce qu'on leur a dit croyez[^] obéissez y mourez.

La seconde cause fut, selon Gibbon , l'attente d'une autre vie; conséquemment, la doctrine de l'immortalité des âmes et de la résurrection des corps , avec la consolante perspective de recouvrer des pensées pour les âmes qu'affligeaient les calamités publiques et particulières.

Mais à quel prix ? De renoncer à tous les biens*

(I) Tom. IV, pag, 433,

du monde présent , de s'attacher de ses propres mains à la croix que Jésus-Christ avait baignée de son sang; d'attendre dans les gémissements et dans les pleurs la manifestation de cet heureux avenir I promis uniquement pour la consommation des siècles. Mais qu'importe qu'il fallût ajourner «i loin ses espérances? Aussitôt, dit Gibbon , que la promesse d'un bonheur éternel fut offerte aux hommes y il n'est pas^ étonnant qu'une proposition si avantageuse ait été acceptée par un grand nombre de personnes^ de toutes les religions y de tous les états, et de toutes les provinces de l'empire romain. En attendant, il fallait ajourner après la vie cette (^pérance à laquelle Gibbon donne pour point d'appui l'opinion du règne terrestre de Jésus-Christ et de ses élus après mille ans. Le savant critique sait bien comme nous que cette bizarre opinion ne se produisit dans l'Église qu'à la fin du ii® siècle, et qu'elle y fut bientôt condamnée. C'est l'hérésie des millénaires. Il sait très^ bien que le dogme de la résurrection des morts, identifié dans le symbole chrétien avec le dogme de la résurrection de Jésus-Christ , qui en est la base, bien loin d'être adopté avec la confiance qu'il suppose , excita contre lui les plus violentes répugnances dans le monde ; et que s'il finit par en triompher, c'est qu'il avait pour lui la révélation divine, à laquelle seule, dit-il lui-même ironi-

quement , il appartenait de fixer les idées à cet égard (})-

La troisième cause est la créance des prétendus miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres.

Ainsi Gibbon tranche d'un mot la question des miracles. Ceux de Jésus-Christ et des apôtres n'auraient, selon lui, de fondement que dans la crédulité des disciples, et dans l'imagination ou l'artifice des premiers prédicateurs de l'Évangile. Tous furent trompés ou trompeurs.

Une telle opinion s'allie difficilement avec les impressions que la lecture des livres du Nouveau Testament laisse dans tous les cœurs tant soit peu ébréché[^], sur le caractère jamais démenti du maître , et sur les preuves données par les apôtres d'une franchise et d'un désintéressement à toute épreuve. Jésus-Christ vivant ne cessait d'en appeler à ses miracles ; et sa sainteté, portée jusqu'au dernier degré de la perfection , atteste la vérité de ses miracles. Après sa mort, ses apôtres confirment la réalité de ses miracles par leur témoignage porté jusqu'aux extrémités de la terre , et par les miracles qu'ils opèrent eux-mêmes en présence des peuples ; l'innocence de leur vie met leur déposition à l'abri de tout soupçon. La raison dit que, si l'on ne doit pas croire légèrement aux prodiges [^] il y a nécessité

(•) Chap. XT, pag. 279, col. t.

DES DOCTRINES DE GIBBON. Sâg

d'y croire quand ils sont aussi solidement prouvés que ceux de Jésus-Christ et des apôtres; quand les témoins meurent pour les défendre[^] et qu'ils sont avoués par les ennemis ; quand ces miracles se répètent fréquemment au sein de la primitive Église et

sous les yeux des hommes les plus vénérables qui les attestent. On ne meurt pas pour défendre l'imposture; on ne la voit pas survivre durant tant de siècles à ses auteurs. L'étonnante propagation de l'Évangile s'est faite ^ dit Gibbon , p^r* la foi aux prétendus miracles. De deux choses l'une : ou ces miracles ne furent que des prestiges , leurs auteurs que des fourbes et des h3rpo-crites ; et par quel autre miracle plus inconcevable encore , se fait-il qu'au lieu d'être démasqués, ils ont été, crus et ont fondé la foi de l'univers? ou ils sont vrais , conséquemment l'œuvre de la toute-puissance divine ; donc la divinité du christianisme est incontestable.

Quatrième cause. A l'amour du merveilleux s'est joint l'attrait de la nouveauté. L'idolâtrie était surannée ; de toutes parts elle tombait en ruines. Le scepticisme répandu dans les écrits des philosophes de Rome et de la Grèce n'avait point influé seulement sur l'esprit des lecteurs ; il se trouvait une infinité d'autres personnes imbues des mêmes principes. L'incrédulité avait gagné toutes les classes de la société. La raison

â3(1l EXAMEN CRITIQUE

avait déjà remporté une victoire facile sur lei folies du paganisme; mais parce que l'homme ne saurait se passer de religion ^ la nécessité de croire agit si fortement sujr le vulgaire que la chute d'un système de mjrthologie est ordinal*rement suivie de l'adoption d'une autre superstition (*).

Nous aussi nous avons recherché avec curiosité quelle fut , chez les peuples divers , la situation des esprits à l'époque où parut le christianisme. Nous en avons rei)du un compte fidèle; nous avons poursuivi la chaîne des faits et des monuments ^ non

d'après des conjectures arbitraires et sur quelques textes isolés[^] mais et conséquence des témoignages irréfragables recueillis dans, une longue série de siècles. Nos lecteurs ont pu juger si le polythéisme ne tenait qu'à de faibles racines [^] si déjà la raison avait obtenu une victoire facile sur l'idolâtrie, et préparé le triomphe que le christianisme allait bientôt remporter sur les fohes du paganisme. En accordant à Gibbon que quelques esprits supérieurs eussent conçu du mépris pour les erreurs du polythéisme et l'aient manifesté dans leurs écrits, en nommera-t-il un seul qui se soit élevé jusqu'à la connaissance de la vérité, et ait réussi à la rendre populaire? Le mépris des dieux eût passé

(■) Pag. 301, col. I.

DES DOCTRINES DE GIBBON. ûsl

dans l'esprit des sages pour le dernier symptôme de la corruption des mœurs qu'ils reprochaient à leur siècle , mais qui s'arrêtait à cette limite. C'est bien peu connaître l'espèce humaine de croire que l'amour de la nouveauté ait été. assez, puissant poiù' détromper les peuples des folies de la superstition païenne. L'était-il assez pour l«s contraindre à embrasser une doctrine nouvelle, qui se dénonçait elle-même pour n'être qn'unejblie ([^]) : avec cette différence, que les premières étaient riantes , voilées de toutes les séductions qui flattent les passions et enchantent les sens, consacrées par l'éducation et l'habi* tude ; tandis que l'autre avait à combattre à la fois la nature, la raison, l'autorité des lois, des princes, des magistrats et des prêtres de l'idolâtrie ?

En même temps que les esprits étaient subjugués par la beauté de la morale évangélique, les cœurs étaient, nous dit-on, attirés par le spectacle des vertus que pratiquèrent les premiers chré-

tiens. Leur vie publique et privée avait de quoi surprendre des yeux accoutumés aux images de la licence la plus effrénée. Leur police intérieure, leur législation si bien appropriée à toutes les situations, leur discipline si sévère et si fidèlement observée, laissaient si loin au-dessous d'elles les systèmes de

(«) ICK>r. i^ai.

aSa EXAMEN CRITIQUE

politique et de morale proposés vainement par les Pythagore et les Platon! En effet, on ne lit pas sans admiration la peinture que les historiens de l'Église nous ont laissée des mœurs des premiers chrétiens. L'auteur du livre des Actes n'a rien écrit dont il n'ait été témoin oculaire; et personne au monde n'avait jusqu'ici accusé de flatterie ni d'exagération le livre de l'abbé Fleury sur cette matière. La vie des premiers chrétiens n'est que l'Évangile en action. Les apôtres de Jésus-Christ n'étaient accessibles à d'autre ambition qu'à celle d'être les vivantes images de leur divin maître, et leurs disciples qu'à celle de ressembler, par leurs vertus, à ceux dont ils avaient reçu ce don de la foi, plus précieux à leurs cœurs que tous les biens de la terre dont ils faisaient un si généreux abandon. Quel contraste entre les mœurs de la société chrétienne et la profonde corruption où vivait tout ce dont ils étaient environnés! Qui en avait été le premier moteur? Pourquoi ne s'était-il jamais présenté rien de semblable dans le monde? Quelle autre qu'une vertu surnaturelle avait changé tous ces hommes, en maintenant à l'égard des disciples ce qu'elle avait fait sur leurs instituteurs? Tous, avant d'être chrétiens, étaient juifs ou païens; comment avaient-ils cessé de l'être? Cette Église de Jérusalem, devenue tout-à-coup si florissante, où avait-elle pris ces leçons de

chasteté , de tempérance y de charité , de toutes les vertus domestiques qui, de l'aveu de Gibbon^ la signalèrent entre toutes les Églises ?

Notre critique ne veut pas que cette perfection ait été durable , parce qu'elle est au-dessus de la nature. Qu'importe le temps qu'elle a subsisté^ si la simple apparition suppose une force supérieure à celle de la nature? Mais il l'avance sans preuves , et il est démenti par tous les monuments de l'antiquité. Lisez les apologistes ^ prenant tout l'empire à témoin de la vérité de leurs déclarations. Lisez les Pères des m^e et iv^e siècles, que l'on nous dit être si fort dégénérés de la vertu de leurs ancêtres. Un Origène , un saint Justin , un saint Irénée ^ un saint Jean Chrysostôme j étaient-ils de moins fidèles appréciateurs des mœui*s des premiers chrétiens , dont ils formaient la postérité? Un moderne écrivain, d'un jugement plus équitable que Gibbon, affirme que les Églises qui depuis les apôtres se formèrent de juifs et de gentils, bien qu'elles fussent au-dessous de la perfection de la première Église de Jérusalem , ne laissaient pas d'être encore des prodiges de vertu et de sainteté (*).

Quant aux païens, on sait quelle idée ils prirent des chrétiens du moment où le nom de la religion nouvelle commença à pénétrer parmi

(■) Mœurs des chrét., n^e m, page 189, édit. Paris, 1810.

234 EXAMEir CBrrriQUS

eux. Elle paraissait dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais , mais en même temps le plus corrompu. S'il est impossible à Gib-

bon d'accuser d'exagération les récits des écrivains de Rome sur les désordres de tout genre qui régnaient dans cette capitale du monde, lorsque les apôtres Pierre et Paul y vinrent prêcher l'évangile, comment s'y prendra-t-il pour atténuer les effets du changement de mœurs qu'ils y opérèrent, et qui leur mérita les éloges de l'apôtre des gentils : Votre foi ^ leur écrivait-il, vous a rendus célèbres^ par tout le monde. Cette régénération spirituelle dont il les félicite, à qui en fait-il honneur? A la seule vertu de cet Évangile qu'il leur annonce comme étant la force et la vertu de Dieu (*). Le bon exemple qui en rejaillira par suite dans les autres contrées sera sans doute d'un grand poids comme conséquence, non comme principe. Le principe unique, principe surnaturel et tout divin de la vocation des gentils, c'est la grâce toute-puissante de V Esprit qui souffle où il lui plaît. Saint Paul n'en connaît pas d'autre et ne permet pas qu'on l'ignore. Lisez le premier chapitre de son épître aux Corinthiens; et dites-nous si le sublime théologien qui rapporte à la folie de la croix la conversion de l'univers, reconnaît* aucune œuvre humaine, aucune cause surnaturelle dans cette œuvre que Dieu seul a pu faire !

(') I Cor. I, a4. .

DES DOCTRINES DE GIBBON. a35

Quoi qu'il en soit du fait rapporté par Tertulien et attesté par saint Justin et par Eusèbe^ que Tibère, sur la relation qui lui fut faite des miracles et de la mort de Jésus-Christ, pensa à le mettre au rang des dieux; ce qui est hors de toute contestation, c'est que le christianisme fut repoussé par tous les obstacles imaginables. Confondus avec les juifs, les chrétiens furent dénoncés et poursuivis comme une secte pernicieuse, impie, adonnée à la magie, en exécration à tout le genre humain : telles sont les qua-

lifications qui la désignent dans les écrits de Tacite, de Suétone, de Juvénal, des hommes qui avaient le plus d'influence sur l'opinion publique, sans compter les prêtres et les philosophes^ Déjà Gaude les avait chassés de Rome , quand Néron inventa contre eux ces atroces persécutions que Gibbon veut justifier par des raisons d'État. « Quoique ces cruautés , dit l'historien philosophe Tacite, fussent exercées sur des coupables qui avaient mérité les derniers supplices, on ne laissait pas d'en avoir pitié , parce que Néron les faisait mourir, non pour cause d'utilité publique, mais pour le bon plaisir de son humeur sanguinaire, d La pitié! voilà le seul sentiment conquis à ces hommes dont on admirait malgré soi les pacifiques vertus. Encore était-il du moins aux généreux instincts de la nature qu'à l'impression révoltante des spectacles que donnaient les scènes féroces de

â36 EXAMEN CRITIQUE

l'amphithéâtre. Pour les imiter, il eut fallu les connaître ; et durant trois siècles entiers ces vertus y que leur modestie elle-même dérobait aux regards publics, ne furent connues que pour être calomniées. Cette perfection à laquelle on ne croyait pas, tant elle semblait au-dessus de la nature, n'en était pas moins l'apanage de ces hommes abominables dont on voulait que les assemblées ne fussent que des orgies infâmes , les plaisirs des débauches où la nature était outragée, les sacrifices des libations parricides , les festins tout semblables à ceux de Thyeste , dont la fable elle-même a dit qu'à leur aspect le soleil avait reculé d'horreur , leurs alliances enfin consacrées par l'inceste et l'adultère. Encore au temps de saint Ambroise et de saint Augustin, les chrétiens eurent à répondre à ces absurdes imputations. La haine du nom chrétien fermait les yeux et les oreilles à toute défense ju-

diciaire. Il est au moins douteux, assure Gibbon ^ qu'aucun des philosophes de la cour de Maro-Aurèle , de Gallien , de Julien lui-même , ait lu les apologies publiées par les premiers chrétiens (*). Le peuple n'était pas plus curieux de connaître ces chrétiens avec qui il n'avait aucun commerce , étrangers qu'ils étaient eux-mêmes aux spectacles et aux réunions publiques^ tontes marquées du sceau de l'ido-

(«) Page 309.

latrie. Les seuls lieux où les chrétiens se rassemblaient étaient les catacombes et les échafauds dressés contre eux sur tous les points de l'empire. .

Le christianisme a résisté durant trois siècles à cette guerre d'extermination. Fécondé par le sang de ses martyrs, il est devenu la religion de l'univers. Contrairement au témoignage des savants les plus impartiaux , Gibbon s'est inscrit en faux contre les monuments de l'antiquité , tant sur le nombre des martyrs que sur la rigueur des persécutions. Il a vu dans un fanatisme aveugle la source naturelle d'un héroïsme au-dessus de la nature ; il cherche à expliquer par ce seul motif la constance inébranlable des chrétiens. Mais ce n'est pas assez : il faut expliquer surtout comment les païens se sont laissés persuader à leur exemple d'embrasser une religion qui ne rencontrait de toutes parts que des bourreaux.

La beauté de la morale évangélique devait, répondra-t-il , prévaloir sur des inimitiés trop violentes pour être durables; et les triomphes • que le christianisme finit par obtenir lui fournissent la cinquième cause qu'il assigne à ses progrès. A l'en croire, la sagesse humaine, rassasiée des maximes fastueuses du Portique et

de l'Académie, dut céder à la sagesse de l'Évangile alors qu'il démontrait sa foi par ses œuvres. Artifice grossier qui déguise mal le trait de satire lancé

^38 «AliiN CEITIQiri

contrat les temps postérieurs. Gibbon a trop bien fait voir à qui il donne ses préférences : à la morale de l'Évangile ou à celle du paganisme. L'Évangile appelait sous sa bannière tous les

peuples sans distinction. Ses prédications étaient pour les pauvres, pour les opprimés, pour tous ceux qui étaient affligés de calamités publiques ou particulières. Il proclamait la liberté, la communauté des biens, la fraternité universelle. Une doctrine aussi consolante et aussi nouvelle ne pouvait manquer d'attirer la vénération et la confiance des peuples. Voilà ce qui les a séduits. Il est probable aussi qu'ils devaient être puissamment attirés par tout ce qui leur offrait d'attrayant le devoir de se consacrer et de se haïr soi-même, de se détacher de ses biens et de s'abstenir de tout plaisir débonnaire, de pardonner à ses ennemis de poursuivre le mal jusque dans la pensée, en un mot de porter sa croix.

Le christianisme a-t-il triomphé. Est-ce par le seul empire de sa morale? non. Bede nous dit bien haut que ce siècle qui s'efforce de détacher la morale de la doctrine : système qui dispute au législateur des chrétiens sa divinité, en le réduisant à n'être qu'un sage à la vérité supérieur à tous les autres, Cette morale étonnante par sa sainteté a fini par soumettre l'univers. Pourquoi? parce qu'il n'y avait rien de l'aveu de tous les sages d'autrefois,

qu'un Dieu qui put la faire descendre d'en haut

DES DOCTRINES DE GIBBON. sSg

Que s'il a fallu la divine toute-puissance pour l'établir sur la terre , fallait-il une moindre puissance pour y introduire cette doctrine si nouvelle, et pourtant si conforme à la raison, qui est venue apprendre aux hommes les mystères de la divine essence, les énigmes de notre nature, le principe et le remède de nos faiblesses, le secret de nos futures destinée^? Pour qui examine de sangfroid l'histoire du christianisme et les preuves sur lesquelles il s'appuie , il devient de la dernière évidence qu' il ne doit son établissement à aucune des causes que lui suppose la moderne philosophie', et que Dieu seul a voulu paraître à la tête de son ouvrage.

LIVRE DenXIÈNE

H. StrttUMi.

Il serait difficile de parcourir cette capitale^ de voyager dans les diverses parties de la France , même d'en franchir les limites , et de porter ses excursions jusqu'aux extrémités de l'Europe et même par delà , sans entendre retentir partout un nom qui était à lui seul l'histoire d'un siècle entier. Celui qui l'a illustré fut notre contemporain. Vieillards et jeunes gens, tous nous l'avons connu, cet homme extraordinaire qui, même après qu'il a disparu du milieu de nous , semble vivre encore parmi nous par les souvenirs inéffaçables qu'il a laissés. L'éloquence ^ la poésie

S44 EXAMEN CRITIQUE

rivalisaient entre elles à qui célébrerait ses exploits; le marbre et l'airain les rediront à la postérité la plus reculée. On ne saurait faire un pas sans rencontrer les monuments de son génie et les trophées de sa gloire. Adulation ou justice, l'admiration publique se plaît à réimier sur la seule personne de Napoléon les traits divers qui ont signalé avec le plus d'éclat les conquérants et les légistes des temps anciens et modernes. L'Italie, la Prusse, l'Allemagne, n'ont pas oublié ces victoires que le rocher de Sainte-Hélène a si cruellement expiées; et il est encore des cœurs reconnaissants qui aiment à publier que la patrie lui a dû le terme de la sanglante anarchie dont elle était dévorée; la religion, le rétablissement de ses autels; l'empire français, la plus brillante époque dont s'honorent ses annales. Eh bien! Napoléon n'a jamais existé, ou ne fut qu'un citoyen vulgaire en faveur de qui l'on s'est plu à rassembler tous ces récits merveilleux dont se compose son histoire. Rien de réel; tout y est l'ouvrage de l'imagination; tout y est mystère ou symbole. Partout les yeux fascinés ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas. La France, qui le contemplait avec orgueil; l'Europe, qu'il courba sous son sceptre; le monde, que son ardente ambition aurait voulu soumettre à sa domination, ont durant vingt années tremblé en présence d'un Éuitome; les monuments ou laissés par lui ou érigés

en son honneur ne présentent que des traditions circulant de bouche en bouche, que les idées du XIX^e siècle transformées en faits historiques.

Il n'est pas une vérité historique qui résistât à pareille transmutation.

Un de ces réformateurs d'Allemagne, Otfried Muller, aujourd'hui oublié, entreprit d'expliquer de cette manière l'histoire romaine: elle n'était, selon lui, qu'un tissu mythologique. Le mépris public a fait justice de cette opinion, triste présage pour l'œuvre de M. Strauss. Un savant français a hasardé la même tentative, depuis reproduite encore dans l'Allemagne par Niebhur, sur les sept rois de Rome d'avant la république. Il n'y eut jamais, disent-ils, ni de Romulus, ni de Numa, ni de Tarquins. L'auteur du Monde primitif . Court de Gébelin, l'a renou velée avec plus de succès dans ses profondes recherches sur le Génie allégorique des anciens y mais en marquant la limite qui sépare l'histoire de l'allégorie. Que les premières histoires de l'antiquité païenne ne nous soient parvenues que sous les voiles de figures et d'hiéroglyphes qui en retraçaient une image vague et confuse , inintelligible à leur postérité, et que ces représentations mensongères aient pris successivement dans l'opinion des hommes la place des faits eux-mêmes ; cette gradation est naturelle et fait partout l'introduction des histoires profanes. Elle

940 BXAMEir GRITIQVI

suppléait à l'absence des livres et des monuments. Et ceux de nos érudits qui ont voulu remplir ces lacunes ont essayé d'ouvrir par la clef de l'allégorie un sanctuaire fermé à tous les regards. Ainsi ont pensé non seulement les sages critiquer des temps anciens et modernes, un Plutarque, un Strabon, un Denys d'Halicarnasse y un Saluste le philosophe , un Bacon lui-même , et même le mortel auteur du Discours sur l'histoire universelle y mais ceux des écrivains qui se sont montrés très les moins favorables à l'allégorie, tels que Leclerc et l'abbé Bannier, qui réduisaient mu utilité à expliquer obscurément ce que l'on s'efforçait déjà d'expliquer mais que l'on

avait oublié; mais les plttà savants Pères de l'Église , comme Origène, saint Clément d'Alexandrie, si habiles à distinguer Tin^ terprétation littérale et historique de l'interpolation allégorique. Ainsi a pensé Court de Gébelin, qui , dans son traité du Génie allégorifÊie ties anciens y appelle l'allégorie un couteau à deint tranchants, qui devient aussi funeste lorsqu'on l'emploie mal qu'il est utile employé k propos(^). C'tBst par elle que les hommes ont été initiés daat là connaissance des phénomènes de la nature; par elle aussi qu'ils ont appris à en abuser ^ fft que toutes les superstitions de l' idolâtrie se sonl

(*) Bannier, Disc, prélim. de Vexplicai^ des jables. ^ Monde pHmit. Du génie allégor»^ art* m, pÊ%. Ifym

DES DOemSfli DB M* STRAUSS. i^?

iBtrodttiiM éems l'um^ers^ pour y Corrompra et anétfifir les premières traditions «k rhistnil^ et de la religion {^). Abis étendre iadifféremment k tous les peuples et à tous les temps de simples ODajecitures qui ne sont aj^cables qu'à des époq^ies ioecertaiiies , ignopées oa eirreloppées de mages impénétrables et à des peuplades eneore •anvages, c'était s'exposer à d'étranges méprisesb Au lieu d'expliquer la mydiologie par l'iiiistoire) M. Strauss veut expliquer l'faiatoire par la mythologie.

Avant lui , Dupuis^ daa^ son livre surrOr^ne des cultes^ avait dirigé spécialement contre le €iilte chrétien son vaste pyr-rhonisffie. Le /Vitimlfugne n'est , selon lui , en grande partie qu'un recueil de contes, du genre des contes arabes. La<>enese, base de toute la religion chrétietiney n'est qu'une pure allégorie (^).

Rien de nouveau sous le soleil. Ces prétendus inventeurs n'ont rien en propre que l'impiété de leurs efforts contre Dieu et contre son Christ. Comme Diipuis, le novateur allemand ne fera que répéter les erreurs de Marcion^ réfutées avec une si puissante logique par Tertullien , et qui luitième les avait empruntées à une secte obscure^ laquelle parut à Rome au temps d' Adrfe n , sous

<^) Basnafp.^ Hist. des Jmjs^ liv. ui« «hap. xxiiz. (^ Tom. m, pag. 89.

348 EXAMEN CltlTIQtJB

le nom de Docetes. Nous n'en parlerions pas , si MM. Strauss et Salvador n'avaient cherché à lui donner quelque consistance. Cette secte , que Ton attribue à un certain Julien Cassianus y prétendait qu'il n'y avait rien de réel dans la personne de Jésus-Christ ; qu'il n'avait paru sur la terre que sous des formes fantastiques, revêtu des apparences de l'humanité, naissant, vivant, mourant d'une vie et d'une mort imaginaires , pour devenir un Dieu après sa mort (^).

Le système du téméraire professeur, qui vient se réduire à celui-là, n'a £siit tant de bruit parmi ses compatriotes que parce qu'il trouvait les esprits déjà , préparés par des conceptions d'une hardiesse fatale et d'une tendance subversive de la foi.

L'interprétation des livres saints par l'allégorie était de mode. Kant, Bauer, Hegel, réputés dans leur pays autant d'oracles , lui avaient ouvert les

(*) Dans l'opinioD de ces sectaires^ Jésus, dit M. Salvador, n'avait eu à subir durant sa passion aucun mal réel. Loin de s'identifier avec la nature méprisable de la matière ou de la chair,

il ne s'était offert au monde que dans un état tout fantastique, tout aérien, dans l'état familier aux dieux de la Grèce qui prenaient des formes sans substance et se dissipaient «a famee {Jésus-Christ et sa doctrine ^ tom. ii, pag. 96). Cette secte, qui précéda celle des Marcionites, ne fut pas inconnue d'Origène, qui l'a combattue dans sa réponse à Celse (liv. vu , n° 35). (Voy. notre Histoire de la philosophie anc. et mod. / tom. X, pag. 401-Pa>^s, iSSq.)

DES DOCTEURS DE M. STRAUSS. ^49

^voies. On reste stupéfait à la vue de cette insouciance de la théologie allemande sur les progrès d'une révolution qui substituait aux antiques croyances une tradition sans évangile y un christianisme sans Christ.

Préoccupé depuis long-temps des idées étranges qu'il avait fondé la célébrité de ces théologiens^ M. Strauss, au sortir de l'Université, s'était rendu à Berlin, pour y compléter ses études théologiques. Là, jaloux de surpasser ses maîtres, il conçut le plan d'un ouvrage destiné à faire envisager l'histoire évangélique sous un nouveau jour; et parce que l'Ancien Testament ne fait qu'un seul corps avec le Nouveau , il résolut de les attaquer l'un et l'autre dans leur principe commun, qui est l'histoire. « Une partie capitale de tout document religieux étant, dit-il , une histoire sacrée ^ c'est-à-dire une série d'événements où la divinité intervient dans l'humanité sans intermédiaire : détruire ce qu'elles ont de merveilleux, c'était les saper l'un et l'autre dans leurs fondements. » Toute la question roulait sur les miracles. Admettre les miracles ou les rejeter présente des difficultés également insolubles. Comment accorder ceux qui les nient comme invraisemblables et ceux qui les reçoivent comme faits histo-

riques? Ce sera par un nouveau mode d'interprétation y qui découvre le sens original des livres saints^ en détruit l'inspiration, exclut toute

action de la divinité dans le gouvernement des choses du monde et de la religion ; par là, opposer les uns et les autres, rationalistes et supernaturalistes, hors de procès (^). Il est temps, dit-il, de substituer une nouvelle « manière de considérer » l'histoire de Jésus à l'idée vieillie d'une interprétation surnaturelle. Il faut donc abandonner » l'ancien terrain, et le nouveau doit être celui de » la mythologie (^). C'est là le point de vue spécial, unique, sous lequel il a publié le livre qu'il appelle, contrairement à toute vérité, Vie de Jésus ou Examen critique de son histoire (^). Admettant comme principes certains les résultats d'une critique hostile à l'histoire sacrée, il ouvre au mythe un champ plus vaste que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs. L'interprétation mythique devient par ses soins un système régulier, absolu| universel, qu'il adapte à tout l'ensemble des évangiles, y fait rentrer directement ou indirectement chaque fait de l'histoire du Sauveur. Toute interprétation qui conserve encore une ombre de réalité*

(^)^-^ préface du livre de M. Strauss, et M. à M. lui-même, Vie de Jésus, introd., , secL. Ji, pag. Si»

(^) Préface de l'auteur, 1. 1^ pag. 6.

Q) « Le titre de Vie de Jésus n'est pas exact, ainsi qu'on l'a reproché à al, le docteur Strauss, qui en est convenu lui-même. En effet l'auteur s'occupe, non de la vie de Jésus, mais à rétablir l'évangélisme éoien H examine le Talmud » m {égyptisjt-Mo. |premier« tdl)

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. II

lité historique, M. Strauss la repousse comme un reste de superstition et de faiblesse d'esprit. Gelse, Porphyre, Julien, avec leurs furieux emportements contre le christianisme, ne trouvent point grâce à ses yeux ; ils furent des modérés. Citons ses propres expressions : « Ces écrivains » dit-il, tout en rejetant comme de pures fables » bon nombre de récits de l'histoire sainte, laissent subsister comme historiquement vraies » plusieurs particularités qui sont racontées de » Moïse, de Jésus-Christ et d'autres. Mais ils attribuaient leurs actions à des motifs ordinaires, > et leurs opérations miraculeuses, soit à de grossières tromperies, soit à une sorcellerie sacrilège (^). » Peu lui importe, comme s'exprime l'écrivain français qui le premier nous a fait connaître l'œuvre du docteur Strauss; peu lui importe d'appauvrir et de ruiner la nature et la pensée. Dès que l'auteur rencontre un récit qui sort de la condition des choses les plus ordinaires, il déclare que cette narration ne renferme aucune vérité historique, et qu'elle ne peut être qu'un mythe (^) : vandalisme forcené qui ne se contente pas de renverser la statue et met en poudre jusqu'à l'autel ! Devant ce démolisseur infaillible »

(*) Tom. I, pag. 16.

(>) Analyse du livre de M. Strauss par M. Edgard Quinet, pag. 611 de la Revue des Deux Mondes

a5a EXAMEN CRITIQUE

gale, tombent un à un ^ réduits à la valeur de simples mythes ou allégories, ces récits sacrés que depuis des siècles le chrétien pieux sait respecter et croire; dont le caractère de vérité, la simplicité touchante, ont frappé tous les esprits équitables. Après

avoir de la sorte éliminé les éléments vitaux de l'œuvre évangélique, l'hypothèse religieuse du théologien allemand se réduira à voir dans le fils de Marie l'idée symbolique de l'humanité. Jésus-Christ n'est plus qu'un être idéal, une ombre vaine, sans réalité historique, une larve errante dans la tradition, un mythe, qui se confond comme les noms de Moïse et des héros de la fable, dans le cycle des légendes remaniées et embellies par les fictions de la poésie (^). S'il conserve dans ce système le titre de Dieu-homme, ce n'est que métaphoriquement, comme centre d'union de la nature divine et de la nature humaine, comme l'esprit infini qui se manifeste, dira-t-il, dans le fini, sans perdre la conscience de son premier état (2).

Hâtons-nous de publier, à l'honneur de la raison et du christianisme de l'Allemagne, que l'apparition de cet ouvrage excita dans cette contrée, ainsi que dans les cantons suisses, autant

(*) M. Strauss^ ntrod,^ sect. xiv, pag. 98. (') Analyse du système de M. Strauss par M. Salvador dans 8OD WsTti / ésus^Christ et sa doctrine. {Préface ^ pag. 17.)

DES DoCTRINES DE M. STRAUSS. aÔ3

d'indignation que de surprise. Dans l'un et l'autre pays, des plumes savantes s'empressèrent d'y répondre (^). Un cri général s'éleva parmi ceux mêmes que leur liberté habituelle de penser supposait être ses adhérents. On s'effrayait avec juste raison d'une doctrine où toutes les bases du christianisme sont renversées, et dont le contre-coup frappait inévitablement toute certitude historique. A Zurich, quarante mille signatures protestèrent contre la nomination de M. Strauss à la chaire de professeur en théologie. De l'aveu du professeur lui-même, l'indignation pu-

blique alla jusqu'à Thorreur de sa personne (2). Elle éclata par des actes de violence dont l'Europe entière a retenti. La province fut menacée d'un soulèvement général (^). On ne pouvait répondre avec plus d'énergie au soupçon qui commençait à s'y répandre : que le socinianisme adopté de confiance par plusieurs des gens de lettres de l'Allemagne s'était insinué dans ses écoles, qu'il y marchait à front découvert, et s'y montrait

(<) Nous devons citer avec honneur la critique que M. le professeur Uliman en a faite dans un ouvrage périodique qui se publie en allemand sous le titre à* Etudes critiques de théologie^ et la brochure de M. Eugène Mussard, intitulée Exa-^ men critique du système de M. Strauss»

(2) Pre/ûCtf de Tauteur, pag. 17.

(3) Yoy. le journal le Temps (mardi 3 déc. i838, article la Suisse)»

306 ÊXAMÊIC CRITIQUE

la destruction du christianisme , qu'il renverse de fond en comble; il ne veut que sa régénération. On sait que ce fut là , de tout temps , la bannière des réformateurs. Quelques hommes seulement s'étaient dispensés de garder encore quelques mesures dans leurs attaques , et affectèrent de combattre à front découvert. Dans l'Allemagne , le scepticisme crut avoir besoin de déguisement et de circonlocutions. Au lieu du système brutal de dénégations arbitraires où s'étaient retranchés les incrédules du xviii* siècle , ceux du xix* imaginèrent de porter la discussion sur un autre terrain. La philosophie parut avoir fait sa paix avec la religion. Il lui suffisait que l'on fut dupe des apparences. Les récits évangéliques conservaient leur antique prescription : seulement ,

à l'aide des interprétations, ils se dépouillaient de leur auréole sacrée , rentraient dans le domaine des faits naturels , toujours justiciables de la critique et de la raison. Le vrai patriarche de ces modernes sceptiques serait, selon M. Quinet, le trop célèbre juif d'Amsterdam , Benedict Spinoza y à qui les théologiens de l'Allemagne auraient emprunté sa manière d'expliquer, sans les nier, les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament , par les simples phénomènes naturels (^). Quoique l'auteur du Léviathan nous semble

(>) H. QiiiDet, Analyse , etc. , pag. Sga.

DES DOCTRIR^{ES} DE M. STRAUSS. Ũ[^]J

avoir creusé beaucoup plus avant, et que sa théologie comme sa métaphysique n'admette aucune sorte de transaction , nous croyons que Ton peut à bon droit se prévaloir de cet aveu, pour apprécier les hommes que Ton nous dit en être les véritables disciples. Le système d'interprétation allégorique ou autre des Écritures, c'est-à-dire la substitution d'un sens mystique, était, quel qu'il fût, une dérogation à la vérité historique des faits surnaturels; il conservait le corps de la tradition, il n'en supprimait que l'âme, n restait du christianisme un squelette informe. Pour couvrir ce qu'il avait de hideux, on jetait par-dessus un linceul plus ou moins imposant.

M. Quinet révoque en faveur du système en lui-même une autorité bien plus respectable. C'est celle d'Origène, que lui a fournie M. Strauss. Il pouvait y joindre celle de Philon. L'interprétation des livres saints par l'allégorie était, disent-ils, eu usage chez les Hébreux, particulièrement dans Fécole d'Alexandrie. Certes ce n'est pas là que M. Strauss aurait dû aller chercher ses an-

cêtres. On a eu raison de leur reprocher à tous deux l'abus qu'ils ont fait de l'allégorie, mais sans renoncer jamais au sens littéral et historique. L'allégorie n'est pour eux que l'explication ou l'ornement plus ou moins judicieux des textes sacrés, auxquels le commentaire reste tou-

95B HAXBH C&ITIQirK

jours subordonné. Leur profession de foi à cet égard ne laisse pas la moindre équivoque. Un nus seyait l'Eu:ile de citer de l'un et de l'autre unemultitude de passages où notre assertion est justifiée]^ les déclarations les plus solennelles. Le corn*nenfeaire qu'Origène ajoute aux textes des écritures trop souvent subtil et recherché^ n'a d'autre intention que de lever les voiles jeti^ sur les événements, d'en égiire connaître l'esprit, d'en montrer la parfaite analogie avec les prédictiooi figuratives ou prophétiques qui les annonçaient pour l'avenir, d'en tirer des instructions ulilei à la direction des mœurs. C'est la sève qui cii« cule sous l'écorce. Observez encore que, si qudr quefois il lui arrive, dans l'explication de l' Ancien Testament, d'outrer l'all^orie, jamais cette Éaute ne lui échappe dans celle du Nouveau Teih tament. Philon a obtenu un pareil témoignagjB de la part de M. Strauss lui^néme : « L'éoofoe d'Alexandrie, et Philon qui en était le chef, a'aafe, dit41, mise ici à couvert du reproche, par la nel^ teté de ses déclarations sur la vérité historique des- livres de Moïse (^). »

On s'étonne encore davanta^ qu'à l'appui du

(') M. Strauss, tom. i. ///fror/. , pag. 16-17. La question est amplement développée dans une Histoire récente de rétablissement et de ta direction de Véglise chrétienne par les opôtres (

Geoève , 1 838 , tome n , peg. aSo- et suit. , article Mfs alexan-
driHM).

DES DOGnnfBft DB MT* StRAUSS. ûHq

nom d'Origène^ M. Quinet allègue celui de Pascal, en £iveur
de F opinion que lui prête M. Strauss. De bonne foi , comment se
méprendre sur runi-* que sens qu'admettent les paroles Si pré-
cises de fauteur des Pensées 2 Que lu figure a été faite sur la véri-
té ^ et tout t Ancien Testament sur la ressemblance de la vérité
du Nouveau ; ce qui atteste l'identité et la divinité de F un et de
Tau-^ tre, ainsi qu'il le démontre dans une suite d'admirables
chapitres (^) ? A moins de dire que F Ancien Testament est plus
moderne que le Nouveau, et que les chrétiens sont venus au
monde avant les Jui£k

Cette méthode n'a rien que d'orthodoxe ; elle a été de tout
temps employée par les Pères , par les théologiens et les philo-
sophes chrétiens comme un des plus forts arguments contre les
Juifs; et nos deux grands apôtres saint Pierre et saint Paul en ont
consacré l'autorité, le premier en mettant la prophétie en tête des
preuves du christianisme (') , le second en déclarant que les per-
sonnage» et les faits de l'Ancien Testament étaient les représen-
tations anticipées des temps à ve* nir : donc qu'ils sont insépa-
rables, et que, lis, ils font une seule et même histoire

O Page 59 (édité d^Amsterd., 1684)1 chap. x-xit.

P) Habemus Jirmiore propheticum sermotiem, (i , Petr. ,

a6o EXAMEN CRITIQUE

dont la moitié prédit ce que l'autre exécute (*).

Les novateurs de l'Allemagne ont pris à tâche de les détacher l'une de l'autre. Ils se couvrent de l'allégorie comme d'un rempart derrière lequel ils battent en brèche toute réalité historique. La carrière une fois ouverte, c'est à qui s'y précipitera avec l'ambition d'arracher quelques feuilles du livre sacré, au risque de se contredire mutuellement, ainsi que M. Quinet en fait Taveu sans détour (^),

Vainement l'expérience du passé apprenait combien il est difficile de tenir ferme sur un sentier glissant. On rougissait de ces excès, mais tout en les condamnant, on s'abandonnait à la pente rapide du torrent qui s'était ouvert un lit nouveau, au risque d'y faire un naufrage plus ou moins déplorable. Tel fut le sort de l'Allemagne. Les uns défendaient, mais faiblement, la réalité de la révélation biblique; d'autres s'attachaient à exclure le merveilleux, ramenant tout au langage figuré, niant toute intervention de forces supérieures et divines. Pour tous ces théologiens, Jésus-Christ n'est pas le fils de Dieu dans le sens de l'Église; il n'est qu'un homme sage et vertueux. Ce ne sont pas des miracles qu'il accom-

(') Quæ sunt per allegoriam dicta, Uoc enimsunt duo testamenta. (Galat., iv, 24*)

(*) Revue des Deux Mondes^ pag. 60 1.

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. q6i

plit, mais de simples actes de bonté et de philanthropie, ou des opérations tantôt d'habileté médicale, tantôt de hasard et de bonne fortune. Telles sont les idées d'Eichborn, de Paulus, d'autres commentateurs des livres saints, et du philosophe Kant. Celui-ci pourtant a Pair de se distinguer des autres, en ce qu'il

rapporte à la morale ses explications du Nouveau Testament; mais il n'y voit rien au delà. « Ge qu'il y avait d'étroit » dans ce système, dit M. Quinet , devenait facilement ridicule dans l'application; car il est » plus facile de nier l'Évangile que de le faire re- » descendre à la hauteur d'un manuel de philosophie pratique (^). »

Il Esdlait bien s'attendre à voir s'élever du sein de cette anarchie quelque chose d'inouï, de vraiment extraordinaire , capable d'éveiller la curiosité, fatiguée, plutôt que rassasiée de tant de destructions. Il ne suffisait plus de n'être sceptique qu'à demi. Jeune, ardent, enivré des fumées de son érudition, avide et peut-être jaloux d'une célébrité que ses devanciers avaient obtenue à si bon marché, l'ennemi du christianisme s' imagine de tenter contre l'édifice entier ce que ses devanciers se vantaient d'avoir accompli partiellement, de rassembler dans un même faisceau les traits épars du scepticisme , d'évoquer à son tribunal

(*) Anàfyse, etc., pag. 691 •

309 ^XAMISJX CRITIQUÏÏK

les diverses écoles d'avant lui pour les abattre toutes à la fois, les interprétant, les embarrassant^ les brisant les unes par les autres. Deiuandes-lui son nom ; il vous répondra que lui seul est une légion tout entière (}). Le livre Iq plus révééré des chrétiens, le livre des Évangiles, c'est de oeluir là que le répétiteur du séminaire é^^angéUqup št théologique de Tubinghe fait l'objet de ses pluf violentes agressions. M. Strauss le dénonça au monde comme un ramas de fictions , d'extravn^ gances, de coutradictipps. Le merveilleux» qui en est l'âme, a seul causé l'illusipn qui règne wwft depuis tant de siècles. Pour la détruire , le oritique in-

terroge chacun de ces miracles que nous racontent de concert nos évangélistes , leur donne le dém[^]ti le plus formel- Rien de tout cela n^{*}est vrai, parce que rien de tout cela n'est possible. U en recherche la généalogie, et en indique la sburoe dans l'opinion qui s'était répandue chez les Juifii de la venue future d'un Messie. Frappés de cette attente , les peuples de la Palestine ont imaginé cette figure idéale, en y rassemblant les traits divers de l'Ancien Testament qui pouvaient s'y rapporter. La tradition populaire aurait accepté comme réelles les actions imaginaires que FaAcienne loi attribuait au Christ de l'avenir, mode[^]

(i) Quod tibi nomen est? At ille dixit: Legio[^] quia intrw ' ve-
rant daemonia multa in eunu (Luc, vm[^] 3q,)

DES DOCIttIMBS DS M. STRAUSS. t[^]S

lantâinsty &çoiinant, agrandissant, corrigeant, ditÎBÎfiaat le personnage fictif de Jésus de Nazareth, d'après le type imaginaire conçu par les popiN hlîons. Sur ce principe , le Nouveau Testament M serait guère, dans le vrai , qu'une iknitiation vulgaire et irréfléchie de T Ancien. I[^]es eircoR" ftanœs de la naissance du fils de Marie avaient leur modèle dans l'histoire d'Abraham et et Moïse; les massacres commandés par HétoAè, dans cekd des jeunes Hébreux par le tynB èè r£g3[^]te ; l'étoile des mages n'est que le 90th[^]«ftiir de celle promise à Jacob par Badaam. Le mirâdde de Gana , celui de la multiplication des paim , rappelaient ceux de la manne du désert , ceux du prophète Élizée. La transfiguration sur le ThaboT a'était qu'un reflet de celle de Moïse sur le Sinai. Jésus attaché a la croix , une copie du Serpent d'airain suspendu à l'arbre de la croix; sa passion, en grande partie un plagiat des lamentations de Jérémie, de quelques textes d'Isaïe et des psaumes. Les maximes attribuées à Jésus étaient de même

empruntées soit aux codes des Esséniens, soit aux écoles d'Alexandrie.

Ce qui ne fut sous l'ancienne alliance qu'un simple mythe ne peut cesser de l'être sous la nouvelle, au jugement du sceptique, qui n'admet point d'alliance possible de Dieu avec les hommes, et qui s'embarrasse peu des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas.
— Est-ce la tradition qui a forgé

S64 EXAMEN CBITIQUE

rhistorie des quatre miHè ans d'avant Jésus-* Christ, comme Ton prétend qu'elle a composé des évangiles depuis Jésus-Christ? C'est pourtant à cette conclusion générale, uniforme , que vient se réduire tout le livre de M. Strauss, publié sous le titre : Histoire de la vie de Jésus , où la critique s'attache successivement à chacun des actes de cette vie, dans la seule vue de prouver que tout y est faux, et doit être converti en allégorie^ en légende ou en mythe. Que devient donc sous le scalpel impitoyable du docteur cette prétendue histoire de la vie de Jésus, qui contraste si fort avec les récits sacrés ou sont consignés les faits extraordinaires, signalés au moment de sa naissance, durant sa prédication et à sa mort? Si Jésus-Christ n'est pas tel que ses historiens le décrivent, qu' est-il donc? Dépouillé de sa réalité historique, Jésus n'a plus d'existence. Ce n'est plus que le fils de Marie, qu'un Juif vulgaire sans pouvoir et sans nom, qu'un être fantastique comme les héros imaginaires du paganisme. « Toute la suite des événements racontés par les » évangélistes ne serait rien en réalité, dit M. Qui- » net , qu'une succession d'idées revêtues d'ime » forme poétique par la tradition, c'est-à-dire une » mythologie (^j. »

(') Analyse du livre de M. Strauss dans la Revue des Mondes f tom. zvx, pag. 603.

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. d65

Cette œuvre d'imagination, comment s' est-elle accomplie? L'époque assignée à Favénement de Jésus-Christ parmi les hommes était-elle propre à l'invention d'une mythologie? En quoi Jésus- Christ a-t-il contribué personnellement à l'in*fluence de l'opinion dont il est devenu l'objet? Un si petit nombre d'années depuis sa mort jusqu'à la pubhcation du premier des évangiles aurait-il pu suffire à l'établissement d'une tradition toute fabuleuse? En quoi la science d'Alexandrie a-t-elle pu contrôler les imaginations de Jérusalem? Quel était dans ce même teinps l'esprit de critique répandu dans l'empire romain, et quelles dispositions apportait-il à l'envahissement d'une religion nouvelle? Ces questions importantes, que M. Strauss tranche à la manière d'Alexandre en coupant le nœud gordien, M. Quinet se contente de les indiquer sans les résoudre. Le judicieux abrégiateur se borne à de simples sommaires qui mettent à couvert sa foi et son jugement. Citons-en quelques témoignages qui honorent également son esprit et son cœur. « A la lecture de ce livre si triste , si glacé, si tranchant, que de questions se soulèvent à la fois! L'impression du vide immense que laisserait l'absence du Christ dans la mémoire du genre humain , saisit à l'instant toute âme qui réfléchit : M. Strauss tout seul la regarde avec la plus stoïque impassibilité. Vous diriez une âme

d66 EXIMEV CaiTlQUX

de bronze que rien d'humain ne peut atteindre (^). » n regrette que M. Strauss, ensevdi duoM la littérature des rabbins et

du Talmud, n'ait pas mieux consulté les mœurs contemporaines et les monuments modernes (^); il se plaint surtout qu'il ait manqué le caractère original ^ Trument incomparable de Jésus*Christ. Le règne intérieur d'une âme qui se trouve plus grande que l'unî* vers visible y voilà, dit M. Quinet, le miracle pcm manent de l'Évangile; or, ce pro^ge n'est pat une illusion, ni une allégorie, c'est une réalité (*). Ce qui ne peut manquer de frapper quiconque entrera plus avant dans cet examen, c'est que^ au point de vue de M. Strauss, le christianisme serait un effet sans cause (^). Voilà, d'après l'analyse àé M. Quinet , voilà ce livre dans ses éléments «t son affreuse nudité (^).

Qu'étaient-ce donc que ces mythes dont retentissaient tous les livres de l'Allemagne , at que partout on accueillait sans les comprendre? Entrons avec M. Strauss dans le fond^du sya* tème. a L'idée du mythe ainsi conquistl\,pour l'explication de l'histoire biblique, ne futVdit*

(») Analyse^ elc. , pag, 604-610. \

(2) Ihid, , pag. 614.

(^) / ^fV/., pag. 618.

(4) Ibidny pag. 616.

(>)/W€/.,pag. 609.

DES DOGTAIKBS PS M. STKAUSS. 967

il I assez long-temps encore ni saisie avec netteté^ ni embrasée dans une étendue suffisante (^). U n'y avait eu jusque là que des essais encore inr certains , et une polémique d'école. »

Vient M. Strauss arme du flambeau destiné à faire briller la lumière au milieu des ténèbres. Ne craignons pas de le suivre dans la longue discussion où il engage le débat. Nous demandons donc l'indulgence de nos lecteurs pour d'arides préliminaires auxquels il n'a pas dépendu de nous d'échapper[^] et dont nous tâcherons de leur sauver l'ennuyeuse prolixité.

Les diverses écoles d'avant lui définissaient le mythe en général, l'exposition d'un fait ou d'une pensée sous une forme historique, comme le sont dans le genre familier \ apologue[^] qui se donne des animaux pour acteurs, afin d'instruire les hommes sous le voile d'un fait imaginaire; la *la/io** *rabole*[^] qui emprunte ses personnages aux scènes de la vie commune: tous deux distingués de VaU légoricy où une idée est présentée par une image qui la rend plus vive et plus sensible. Dans le genre héroïque, les productions d'Homère, d'Hésiode, d'Ovide, les diverses théogonies, les cosmogonies ou théories des différents peuples sur l'origine des dieux et du monde, ne sont qu'un mélange de réalités et de fictions,

(O Tqvli h /99trotluçfp «eci, vit.

d68 SXAMEir CRITIQUE

dont la source remonte à des faits véritables et à des traditions antiques qui ont subi avec le temps des altérations plus ou moins considérables. De là trois classes de mythes : les mythes philosophiques où sont personnifiés les phénomènes de la nature; les mythes historiques ^ dont le fond sera un fait réel, mais revêtu d'accessoires supposés par l'imagination; les mythes poétiques[^] pures inventions des poètes et des romanciers.

M. Strauss les applique indistinctement aux récits bibliques , dont il rend raison par son prisme mythologique y soumis à quatre règles de critique qu'il nomme critères {criteria}.

Tout cet échafaudage vient s'abattre devant un simple raisonnement. Tout ce que l'on a dit et ce que l'on peut dire du mythe et du génie allégorique appliqué à l'histoire ne se rapporte qu'aux temps primitifs les plus reculés dans la mémoire des hommes. Là, les cycles mythiques sont formés par la réunion de légendes sans garanties. Il n'en est pas ainsi des récits de l'Ancien Testament. La chaîne des témoignages s'y soutient sans interruption , depuis la première famille du genre humain jusqu'à Moïse, qui les a recueillis dans son histoire. Le petit nombre de faits qui composent cette antiquité , la gravité des événements , la simplicité des dogmes , sans aucun mélange de superstition , ont dû laisser dans tous les esprits des impressions vives , profondes,

ineffaçables y attestées par les monuments que nous en voyons encore empreints sur tous les points du monde physique et moral. L'historien de la Genèse puisait à une source commune alors à tout le genre humain les faits et les idées qu'il nous a transmis. Il était à portée. Il touchait à Abraham , comme Abraham touchait à Noé. Lévi , son aïeul , avait vécu avec Isaac. Il y avait des dépôts de traditions antiques conservés dans les familles patriarcales , des fastes qui contenaient les suites des générations , les partages, les émigrations , les fondations de villes ou de colonies. On ne peut en douter; et ce fut de ces dépôts que Moïse tira l'histoire de la Genèse ou génération du monde (^). Les motifs intrinsèques ou extérieurs qui militent en faveur des livres de Moïse sont les mêmes qui garantissent invinciblement la certitude de ceux du Nouveau Testament.

M. Strauss essaie de l'ébranler dans cette lourde introduction qui ouvre son ouvrage. Enfin il entre en matière , et développe dans une longue suite de dissertations philosophiques son plan contre le christianisme.

La première partie est divisée en deux sec-

(») Voyez VHist, des causes premières, par Tabbé Batteui, art. II) pag. 18. Pascal, Pensées ^ pag. 81.

370 SXAXEH GBITIQRa

lions 9 dont la première comprend la naissance de Jésus-Christ^ son acte généalogique , tracé par saint Matthieu et par saint Luc y en termes qui lui paraissent tout-à-fait contradictoires , sa naissance à Bethléem et les faits qui s'y rattachent jusqu'à l'époque de sa vie publique : objet de la seconde section , laquelle embrasse les relations de Jésus avec Jean-Baptiste , son baptême^ la vocation de ses apôtres , sa prédication jusqu'aux approches de sa passion , où elle s'arrête. Le reste n'a point encore été publié , que je sache^ au moins dans la traduction française. Nous y avons suppléé par la complète analyse que M. Qui- net fait de tout l'ouvrage.

Pour chacun des récits en particulier, l'auteur soumet successivement à sa critique l'opinion des théologiens orthodoxes et celle des rationalistes , pour les censurer toutes indistinctement^ et substituer à la narration évangélique son interprétation mythologique 9 unique fanal propre, selon lui, à dissiper l'obscurité que crée la Critique , en éteignant toutes les lumières regat- dées jusqu'à présent comme historiques (^). Tout ce fatras d'une érudition qui ne serait que pédantesque , si elle n'était pas impie , n'est évidemment qu'un jeu d'esprit inventé pour immoler à ses

(') M. Strauss, tom. i, sect. %^f pag* ti3.

DES DOCTBIHES DE M. 8TRAUSS. ^7^

pro]Nres conceptions celles de tous ses compa* trîotes.

Cependant M. Strauss ne regarde pas encore sa tâche comme terminée. Il a envisagé séparément chacun des récits évangéliques composant la vie de Jésus-Christ, pour les transformer en mythes. Maintenant c'est lui-même qu'il transforme dans un nouveau mythe philosophique, dont il fait l'idéal de l'humanité, a Le Christ n est pas, dit-il, un individu, mais une idée, ou plutôt un genre. Il est l'humanité tout entière. C'est la Diane d'Ephèse, emblème de toute la nature. Le Dieu fait homme qu'annoncent les évangélistes , c'est le genre humain, l'enfant de la vierge visible et du père invûble, le produit de l'esprit et de la matière, l'être doué d'un pouvoir miraculeux. Voilà le sauveur, le rédempteur, l'impeccable^ qui marche toujours au perfectionnement. Voilà celui qui meurt, qui ressuscite, qui monte au ciel ; en tant que, se dépouillant par la mort de son enveloppe grossière, l'humanité atteint à une vie spirituelle plus no- Ue, pl^ digne d'elle, et se dégageant de ses entraves qui l'attachent à la terre, elle s'unit à l'esprit in£uîi qui règne dans les cieux. »

S'il y a dans ce langage quelque chose de clair et de palpable à l'intelligence , c'est la profession du panthéisme. Nous n'avons pas à examiner cette nouvelle théorie, qui peut flatter certains amours-propres^ mais qui ne tient pas contre l'ex-

I7I EXAMEN CRITIQUE

périence et le raisonnement. Notre orgueil ne réussira jamais à combler l'abîme immense qui sépare l'homme de la divinité. Le genre humain ne sera jamais que la collection des individus, et l'humanité le terme fatal de tous les efforts et de tous les progrès, soit communs, soit particuliers, vers le perfectionnement. L'Océan rencontrera toujours le grain de sable qui l'arrête. « Nous avons beau multiplier les zéros », dit un critique philosophe, nous n'enfaisons que le « rien; et toujours prétendant à l'infini, nous » ne faisons en réalité qu'embrasser dans l'homme un plus parfait néant, puisqu'il se compose de tous ces néants ensemble {^}. »

Au reste, nous ne croyons pas qu'il y ait rien de sérieux dans l'opinion de M. Strauss; nous n'y voyons qu'un leurre offert à ses lecteurs, à qui il essaie de persuader qu'il n'y a rien dans son système qui viole la foi chrétienne, et qu'il en confirme les dogmes principaux par cette explication qu'il donne de la naissance de l'homme-Dieu, de ses miracles, de sa résurrection, de son ascension dans le ciel, qu'il affirme être d'éternelles et irréfragables vérités. A ce compte, il n'y aurait plus matière à l'accusation d'incrédulité. Peu importe que Jésus-Christ soit renié. Point de différence entre l'apostat et le martyr. La foi est

(>) M. Quindet. Jna. de Stratus pag. 10.

DIS DOCT&ILES DE M. STRAUSS. 183

abritée dans la métaphysique comme dans l'arche d'alliance. C'est ce que la philosophie appelle le procédé de la théologie spé-

culatwe , qui s'accommode de toutes les opinions, même les plus contradictoires.

M. Strauss en offre lui-même plus d'un témoignage. Il a pensé qu'il y aurait un trop grossier pyrrhonisme à nier qu'il y ait eu en effet un Jésus de Nazareth , pieux , éclairé , versé dans la connaissance des lois et des mœurs de son pays. U veut bien lui laisser sa crèche et sa croix, sauf les circonstances qui les signalent. C'est après qu'il a disparu du milieu de ses concitoyens, arraché jeune encore à la vie par un supplice aussi cruel qu'infamant, poursuivi jusque dans son sépulcre par les imprécations de ses ennemis couverts de son sang; c'est alors que quelques hommes imaginent de lui composer une histoire , et de lui décerner l'honneur d'une apothéose ; alors que l'enthousiasme se déclare, non par de vulgaires éloges, mais par des adorations. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est sur l'ignominie même de son supplice que le nouveau culte établit son plus solide fondement. Un peuple nourri quatre mille ans de l'espérance d'un Messie glorieux et d'un règne temporel, au sein des prospérités charnelles, abjure tout-à-coup ses prétentions ambitieuses pour se courber aux pieds du Crucifié. Comment M. Strauss explique-t-il cette I. 18

«74 KXAMBir CEITIQUUS

énigme ? Au moment même où les Pharisiens te vantent d'en avoir triomphé , ses disciples , d'abord dispersés par la peur , se rassemblent sur le souvenir qu'il s'est dit être le Messie promis à la nation; ils réunissent sur sa personne les passages des prophètes propres à justifier l'illusion ^ Taceréditent par la confiance avec laquelle ils répandent le bruit qu'il est ressuscité , qu'il s'est élevé dans le ciel* Ce ne sont d'abord que des élé-

ments confus qui grossissent peu à peu, et qui*, ^i passant de bouche en bouche ^ s'accroissent de circonstances nouvelles et se transforment en évé^ nements surnaturels. Plus elles sont extra-ordl-^ naires, invraisemblables ^ plus elles commandent k la foi un aveugle assentiment.

Dès lors l'histoire de Jésus-Christ est destinéf à passer à la postérité , et sera consignée dans ses annales avec toutes les exagérations dont là tradition orale n'a pas manqué de surcharger le texte primitif» Un intervalle de trente ans écoulât entre la mort de Jésus et la rédaction du premier de nos Évangiles, aurait suffi pour que les imaginations populaires aient eu le temps de se substituer aux faits. Toutefois y ce ne sera que sur là fin du second siècle» environ cent cinquante ans après la disparition du divin fondateur, que l'Église chrétienne se verra en possession d'un corps complet d'histoire qui lui en retrace la wim •t la doctrine. Durant eet intervalle , combien là

DES Docniins db m. strauss. S7S

tradition orale n'a-t-elle pas dû travailler sur le fead des croyances populaires! C'est l'avalanche qui s'accroît à chaque pas qu'elle fait. Que de fthuleux commentaires surajoutés ! Quelle riche moisson de mythes philo#phiques ou dogma* tiques accumulés autour de l'homme -Dieu! Comme autrefois on avait personifié le type de la force dans un Hercule fameux par ses exploits et mettant fin à ses travaux par son immolation volontaire sur le mont Ceta, ainsi du fils de Marie divinisé après sa mort. Son Évangile n'était plus qu'un drame enfanté par l'imagination; ses historiens que les éditeurs de légendes apocryphes. L*amour du merveilleux^ la tendance générale des esprits vers un changement quelconque dMdéesy universellement répandue ^ prépa-

raient les voies k la révolution. L'imagination mobile du peuple hébreu s'est facilement emparée des récits qui lui sont présentés en faveur d'un Messie libérateur qui lui était désigné pour l'époque précise où Jésus est venu au monde. Cette croyance une Ibis établie deviendra le type de tous les récits merveilleux qui auront cours sur sa personne. L'admiration et la reconnaissance apportent à Tenvi leur tribut. C'est à qui enchérira sur les prodiges qu'il a entendu raconter de sa puissance. Vainement la vengeance implacable des Phariariens a poursuivi sa rictime jusqu'à près sa mort. Il ii*est pins mort j il est ressuscité , il est monté

d^G EXAMEN CRITIQUE

au plus haut des cieux. On y croit sans examen f sans défiance , comme à quelque chose de bien prouvé et que Ton aurait vu de ses propres yeux. Ce n'est pas, dira M. Slrauss, qu'il faille soupçonner artifice, désir de #omper. Non, a une certaine y> nécessité a présidé à la réunion de l'idée et du x> fait qui sont incorporés dans le mythe. » Nulle préméditation; point de fraude volontaire. On croit à une histoire que Ton suppose accomplie; on est, sans le savoir, dupe d'un mythe qui s'est formé de lui-même , et qui bientôt va dominer toutes les convictions. En peu de temps, la foi du Crucifié deviendra la religion de l'univers. U|ie biographie mensongère a en£sinté le mythe de (jolgotha. En un mot , tout le christianisme n'est que la mythologie des temps modernes. La conséquence de cette révolution est manifeste : nous sommes re-devenus païens.

Un aussi étrange amalgame que celui de mythologie et de christianisme a de quoi révolter les imaginations même le plus prévenues contre l'autorité de nos livres saints; et pourtant ce

langage semble être devenu de mode dans notre phraséologie moderne.

La simple acception du mot mythe, ramrabé k sa rigoureuse précision , présente un ai^;ument des plus plausibles contre son application à notre histoire sacrée : Est-il une alliance possible entre la vérité et le mensonge , Jésus-Christ et

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. Û'J'J

dffliande l'apôtre (^). Transportée à l'histoire profane elle-même , elle choque toute idée de raison et de logique naturelle. La mythologie est un composé de personnages et de faits imaginaires inventés par le caprice, accrédités par l'ignorance et la superstition. L'histoire est le récit de bats réels , attestés par les monuments et par des témoignages dignes de foi. L'histoire et la mythologie ont donc leurs caractères et leurs limites distinctes*

Un savant et pieux écrivain de nos jours a publié Y Histoire véritable des temps Jabuleux^ parce qu'il y a dans les fictions de la mythologie un fond de vérité qu'il est facile d'y reconnaître , par les rapprochements entre les imitations et les originaux éclairés par le flambeau de la critique. Guérin du Rocher , venu après les Huet , les Banier, les Fourmont, les Thomassin, les Lavour, l'auteur du Monde primitif lui-même, Court de Gébelin , n'ont eu pour but que de marquer ce qui en fait le domaine respectif Ils font la part à l'histoire et à la m)?thologie, mais sans les confondre. L'auteur de V Histoire véri-ritable des temps fabuleux découvre dans les patriarches et les monuments de l'Ancien Tes-

tament les types des fausses divinités qu'adoraient les siècles païens. Les fictions inventées par le génie

f*) Quæ conventio Christi ad Belial? (ii, &)r. vi, ii.)

WJB EXAMELI CRITIQUE

allégorique ou par Fimagination des poètes sont ramenées à leur source, parce que la source existe avant les ruisseaux qui en dérivent , et que, cona^quemment , les larcins £aûts aux traditions primitives sont d'une date bien postérieure aux faits originaux y qui s'y retrouvent sous une enveloppe plus ou moins grossière. Nous n'avons pas k prouver que Moïse vécut plusieurs siècles avant Homère ^ et que Platon n'est venu qu'après It dernier de nos prophètes. Si donc il y a ici imitation et plagiat, ce n'est pas à l'écrivain dont la préantiquité est si bien prouvée que s'en adrent le reproche^ mais aux copies qui en ont été faites. Les traditions ont pu s'altérer, même se corrom» pre, en traversant les âges et les peuples; mais la vérité primordiale s'était consei*vée pure , intègre, comme dans son sanctuaire , au milieu du peuple antique qui en était dépositaire. Les £ûts racontés par Moïse, publics, nombreux, éclatants , sanctionnés par le témoignage d'un gmand peuple , par de solennelles commémorations , par les plus authentiques monuments, voilà l'hia» toire-; les changements de noms, les interpolations successives, les fictions imaginées par le génie de Tallégorie, par le caprice des poëtea et la dévotion égarée des peuples , voilà la my^ thologie.

Dans le système de M. Strauss, ce serait tout le contraire : les ruisseaux seraient venus avant la

source. Les traditions répandues dans l'univers sur la vie et les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres s'étaient formées avant

qu'il y eût un seul de ces évangiles qui sont venus apprendre au monde qu'il y avait eu un Jésus-Christ et des apôtres prêchant une doctrine nouvelle ^ et s'auh torisant par des œuvres surnaturelles. Elles éta* blissaient une Église nombreuse , florissante y an* térieurement à l'organisation , à l'existence m^e de la société chrétienne ^ et le monde se trou* vait converti par hasard à la foi évangélique sans qu'il se doutât qu'il devait sa conversion à Jésus-Christ et à ses apôtres ! Dans la doctrine de M. Strauss , ce ne serait pas Jésus-Christ qui au* lait fondé l'Église chrétienne , mais bien l'Église chrétienne qui aurait inventé et établi le christianisme.

Le mythe ne remonte pas au-delà des temps héroïques ou &buleux , et retrace partout le type de son origine, c'est-à-dire l'ignorance et la bar« barie, parmi les peuples sauvages où il n'y a d'historiens et de monuments que leurs bardes et que des ruines grossières. Le christianisme , au contraire, de l'aveu de M. Strauss, est entré dans le monde , dont la civilisation était toute faite (4).

Le mythe ne se forme que lentement , à la

(>) Inirodëci^t pag. si.

a80 KXAMEIV CRITIQUE

longue , et par des combinaisons successives qui le modifient, selon le caractère des différents peuples. De là l'idolâtrie considérée à ses commencements et dans ses progrès , en Chaldée et dans l'Egypte, chez ies Pélasges et chez les Grecs, d'où elle a passé chez les Romains, où le peupleroi en a recueilli les formes diverses dans un commun sanctuaire.

Tout mythe , quel qu'en soit l'objet ; porte sur des noms ou sur des aventures sans date précise , sans généalogie constante , sans rapport réciproque, ni avec eux-mêmes, ni avec aucun autre peuple. Il n'en est pas ainsi de l'Évangile. L'histoire de Jésus et de son Église nous présente un ensemble où tout est lié. Rien qui n'y soit conforme au temps, aux lieux, aux personnes^ aux usages , au gouvernement civil , à l'état de la religion , aux affaires publiques dont il y est parlé. Il nous donne la peinture fidèle de la situation des Juifs et de la domination des Romains, telle que la décrivent leurs propres historiens.

Jésus-Christ avait promis de naître à une époque correspondante à l'une des plus hautes civilisations qui aient existé parmi les hommes. Il a tenu parole. Il a voulu naître sous le siècle d'Auguste. Origène et Tertullien nous en donnent la raison; et elle n'est contredite ni par l'histoire, ni par la philosophie. Il fallait que le monde,

DES DOCTRINES DE M. STAUSS. 81

soumis presque tout entier à la domination d'un seul , et jouissant , à la faveur d'une paix générale, du bienfait d'une communication libre entre tous les peuples 9 ouvrit des moyens sûrs et faciles à la propagation de l'Évangile , qui lui devait être annoncé par les missionnaires chargés de le prêcher jusqu'aux extrémités de la terre (*). A quoi Tertullien ajoute : et Jésus-Christ n'a point , comme Numa , cherché à humaniser un peuple grossier et barbare par le spectacle imposant et par le culte de divinités imaginaires. Il a voulu appeler à la lumière de la vérité des nations polies, mais égarées par une fausse sagesse (^). »

Si le mythe avait pu créer l'histoire de Jésus-Christ et la foule de monuments qui s'y rapportent ^ pourquoi n'aurait-il pas donné naissance à l'histoire de César et d'Alexandre, que personne ne pensa jamais à révoquer en doute , bien qu'il n'y en ait pas une seule qui présente les mêmes caractères de vérité ?

Le terrain sur lequel M. Strauss appelle ses adversaires, c'est tout le Nouveau Testament:

(1) Orïgen., adt», Cels, ^ llb. ji, c. 30.

(^ TertulL, Jpolog., chap. xxi. « Numa, dit Tite-Live, imposa ao peuple romain une multitude de prescriptions religieuses pour tenir en bride par le frein de la religion une multitude ignorante et grossière, b En pourrait-on dire autant des Romains au siècle d'Auguste?

c' est-à-dire les quatre Évangiles formant Thi^f toire de la vie de Jésus-Christ; les Actes dm apôtres i exposé des faits qui indiquent rétablissement de rÉglise chrétienne par les premiers disciples de Jésus<^hrist ; enfin les Épitres deê apôtresi et l'Apocalypse de saint Jean : tous pu» bliés après Tannée 33 de la mort et de la résar>« rection du Sauveur ^ jusqu'à la centième de Vèr^ commune I où meurt saint Jean TévatigéUsti , qui termine le siècle des apôtres* D'où il suit qu'à peine il s'est écoulé un intervalle de soixante* huit années f dont chacune à peu près a été ii« gnalée par des écrits et par des événements toui relatifs à Jésus-Christ et à ses miracles \$ sans qu*U y ait eu dans tous leurs récits autre chose que les rêves de l'imagination! Conçoit-on qu'iin aussi petit nombre d'années eût suffi pour créer cette multitude de mythes » et les enraciner aussi profondément dans la mémoire des hommes f bien que dispersés dans tant de contrées diverses

et ennemies?

M* Strauss reconnaîtra bien que, si les Évangiles ont été en effet rédigés par les hommes dotés ils portent le nom, l'hypothèse qu'ils renferment des mythes tombe d'elle-même. Mais c'est \k la question qu'il tranche négativement. Ces écrivains ne sont venus qu'après des hommes postérieurs aux événements qu'ils racontent , dont ils ne sont pas contemporains ^ et par \k manquent

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. 883

d'authenticité. Les récits évangéliques n'ont pu ^ selon lui ^ être rédigés que d'après des légendes arbitraires, incertaines, éléments vagues, décousus, incohérents, contradictoires, mêlés d'histoire et de merveilleux. En accordant qu'il y ait eu chez les Juifs un homme du nom de Jésus , il y a , dit-il , quelque chose de plus certain encore ; c'est, en premier lieu, que la Judée était alors dominée par une opinion antique et générale, à savoir : l'attente d'un Messie sous toutes les formes; opinion existante parmi ce peuple avant Jésus et indépendamment de lui. C'est, en second lieu , l'impression particulière que laissa Jésus, en vertu de sa personnalité, de son action et de sa destinée, qu'il était le Messie sollicité par tant de vœux, et reconnaissable au double signallement de grandeur et d'abaissement indiqué par les prophéties. L'Évangile a été publié sous l'influence de cette double conviction. Le Juif a disparu; ou si l'homme s'y montre encore à travers le voile prestigieux sous lequel l'humanité s'efface , c'est pour ne laisser plus découvrir aux yeux de la critique et de la vraie théologie qu'un être de raison , également hors de l'histoire et de la vérité , dont il devient impossible de concevoir l'existence , qu'on l'envisage comme Dieu ou comme homme. Dieu : il ne saurait dé-

roger à sa propre essence ; or les prétendus miracles attribués à Jésus étant une dérogation ma-

fi84 exambh critique

nifeste à l'œuvre de Dieu, une contradiction palpable aux lois communes et universelles qui règlent la marche des choses , on ne saurait y ajouter foi. Homme , l'histoire de Jésus nous le montre tout ^utre qu'il devait être dans l'attente où l'on était de lui. Avec la prétention d'être le Messie, il est bien loin de remplir les conditions et les destinées attachées à ce titre (*):

Certes on ne nous accusera pas d'affaiblir les objections par de fausses complaisances pour la cause que nous défendons. La philosophie ellemême a disputé à la théologie chrétienne l'honneur d'y répondre. Qui ne se rappelle aussitôt les paroles solennelles de l'auteur ^ Emile sur le caractère général des livres évangéliques comme sur celui de Jésus-Christ , pour les opposer au reproche que leur intente M. Strauss , de manquer d'unité ? a La majesté des Écritures m'^ tonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre ; et la simplicité des plus héroïques vertus

(') Introd., sect xx, pag. 61-98.

DES DOCTRUCES DE M. ST&AUSS. 985

honora le plus vil de tous les peuples. Dironsnous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi que l'on invente. Il serait plus inconcevable que plusieurs honunes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet (^). » L'homme qui s'est exprimé de la sorte ne voyait-il dans les récits bibliques, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, que des légendes méprisables? N'a-t-il pu voir dans l'Évangile en particulier qu'une mosaïque mal assortie , faite tout entière de pièces de rapport ? Je sais quelles restrictions le philosophe de Genève apporte à ce premier jugement. L'autorité de ces paroles n'en a pas moins toute sa force. Que Balaam se rencontre dans l'armée de Balac, l'oracle par lequel il a béni Israël ne cessera pas d'être vrai; et son témoignage, émané de la bouche d'un ennemi, n'en a que plus de valeur.

S'il était vrai que les Juifs s'attendissent à voir naître au milieu d'eux un Messie envoyé du ciel , ne se montrait-il pas sous les traits les plus sensibles dans la personne de ce Juste, modèle des plus héroïques vertus , doué d'une perfection supérieure à toutes les conceptions humaines ? Et des yeux moins prévenus que ceux

(*) J.-J. Rousseau, Emile ^ liv. iv. Conjess, du Ficaire sa-^ 99yard,

SS6 EXAMEN GRTTIQUB

du plus /urieux fanatisme n*auraient>il8 pas été frappés d'une aussi éclatante ressemblance entN r original et la copie? Les Juifs eux-mêmes , en le crucifiant, prouvaient qu'il était le Mes* sie, puisqu'il ne Tétait qu'à cette condition : Oecidetur Christus. Dépendait-il de la seule volonté de ce Juste de s'approprier , comme on le voit dans son histoire » toutes les extrémités

de la grandeur et de l'abaissement? Dépendait-il de l'imagination de ses historiens d'établir une aussi parfaite conformité entre les prédictions et les événements : de telle sorte que la prophétie n'ait été que l'histoire anticipée, et l'histoire, la prophétie exécutée? Or la chose est incontestable, M. Strauss en convient, puisqu'il déclare à chaque page que le Nouveau Testament n'est , pour ce qui regarde Jésus-Christ, qu'une imitation de l'Ancien , composé des récits que la tradition aurait groupés successivement autour du nom de Jésus-Christ. Mais qu'est-ce donc encore que M. Strauss entend par ce mot de tradition , que sa plume ne cesse de répéter? S'est-il bien rendu compte de l'époque dont' il s'agit? Acceperons-nous pour tout expliquer, lui demande son judicieux critique M. Quinet (^), la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître : un chaos

(*) Analyse de Strauss, pag. 617-618.

DES BOCVaiVBS DE M. STRAUSS. sS^

d'Hébreux y de Grecs, de Syriens , d'Égyptiens, et Romains y de grammairiens d'Alexandrie , de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Saddu* éens, de Thérapeutes , d*adorateurs de Jéhovah, de Mythra, de Séraphis? Disons-nous que cette tague multitude , oubliant ses différences d'origines, de croyances , d'institutions , s'est soudainement réunie en un seul esprit pour inventer le même idéal , pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé , et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste? Quoi! cette incomparable originalité du Christ ne serait rien qu'une continue imitation du passé , et le personnage le plus neuf de l'histoire aurait été perpétuellement occupé à se former ou , comme

Tavance M. Strauss, à se poser d'après les figures des anciens prophètes? Parler ainsi, c'est mentir à l'histoire , à l'expérience , à toute vérité. J'interroge la conscience de M. Strauss ; à son défaut, j'en appelle à celle de tout homme impartial. Non , l'imitation n'est pas capable ni de tant d'efforts ni de tant de succès ; surtout quand il n'existe pas pour elle dans toute la nature créée un seul point légitime de comparaison. Le propre de Jésus, c'est qu'il agit avec empire non seulement sur son époque, mais sur tous les siècles qui ont suivi. Vous lui refusez le titre de Messie» parée qu'il refuse d'être roi à la manière

S88 EXAMEN CRITIQUE

des hommes; parce qu'il a établi un royaume céleste ; parce qu'il s'est fait voir constamment plus grand que le monde tout entier. Vous. lui disputez le pouvoir de guérir les malades , de ressusciter les morts, de commander aux éléments. Lui contesterez-vous le fait du renouvellement de l'univers ? Qui a fait ce miracle , si ce n'est l'Évangile? Et prétendre que l'Évangile s'est formé du concours fortuit de traditions successives j c'est une logique pareille à celle d'Epicure quand il voulait que la lumière et le monde eussent attendu pour naître l'agrégation . des atomes.

M. Strauss se récrie sur le défaut de concordance entre les évangélistes; et son plus spécieux argument se fonde sur les apparentes contradictions qu'il leur suppose. On a répondu des milliers de fois que ces contradictions ne portent que sur des circonstances accessoires; mais que ces mêmes écrivains s'ac-

cordent en tout sur le caractère du Sauveur et sur tous les points principaux de son histoire.

M. Strauss a-t-il pu penser que des dénégations arbitraires de sa part dussent l'emporter sur les apologies ? Telle est pourtant la prétention du théologien de Tubinghen. Toute son argumentation consiste à dire que les Evangiles ne sont pas l'ouvrage des écrivains dont ils portent le nom; qu'ils sont donc sans autorité; que, les

Êtiits qu'ils contiennent sont la production de générations successives au milieu desquelles la narration , transmise de bouche en bouche , et recevant, dit-il y l'addition involontaire d' embellissements tantôt d'un narrateur et tantôt d'un autre , s'est grossie comme la boule de neige (^) : types informes dont la tradition vulgaire s'est emparée en les amplifiant ^ les dénaturant. Im^* possibles à croire comme étant hors de la nature, non moins impossibles à expliquer par le cours naturel des choses , ils ne sont susceptibles que d'une seide interprétation, à savoir, celle qui les transformait en mythes. Donc les miracles attribués à Jésus-Christ et à ses apôtres sont sans réalité. L'autorité des livres saints, la vérité des miracles, voilà donc la double question sur laquelle porte tout l'ouvrage de M. Strauss; voilà le cercle où il nous enferme.

Bien que ces questions, identiques l'une à l'autre, aient été placées depuis bien des siècles hors de toute contestation , après tant de controverses soulevées depuis Celse et Porphyre jusqu'aux sophistes du xviii^ siècle, ne craignons pas de descendre encore dans l'arène. Attaquons dans sa base le système du philosophe allemand : c'en est assez pour faire crouler tout l'édifice. Etablissons d'abord l'origine apostolique des

(') Introd.f sect. xiy, pag. g8-ii3.

t^ KXAMEir CBITIQVB

Evaii{;ile8 , c'est-à-dire le fait qu'ils ont été écrli peu après la mort de Jésus^hrist par des apôtrei au par des disciples immédiats des apôtres; ee qui réproouve conséquemment tout système BSjrthique que leur prête le réformateur. Nous démontrerons en second lieu la certitude des miracles y qui servent de fondement au chria^ tiattisme.

Ce que nous disons du livre des Évangiles, ûous raffirmons également de tous les livres canoniques du Nouveau Testament. Il y a entre eu^ une relation intime qui en fait un seul et même corps d'ouvrage y produit dans le même temps j^ marqué des mêmes caractères. Tous les livres qui ont été composés dans la nouvelle alliance Vont été du temps des apôtres, a Dieu a partout gardé cet ordre admirable, dit notre grand cvêque de Meaux, de faire écrire les choses dans le tempa même qu'elles étaient arrivées. Ainsi ceux qui les savaient les ont écrites ; ceux qui les savaient ont reçu les livres qui en rendaient témoignage; et les autres les ont laissés à leurs descendants comme un héritage précieux , et la pieuse postérité les a conservés (*). » La succession est directe»

(i) Disc, sur Chist. univers.^ a* port., chap. xxvii, pa\$. 43 1 (édit. in-ia. Paris, 171^}.

DES DOCTRINES DE X. STRAUSS, [' ^ f ^ X

elle arrive des pères aux enfants sans interruption et sans mélange.

La critique moderne veut des contemporains; il lui faut des témoins oculaires, des dates précises.

Que ne demande-t-elle des autographes déposés dans les archives de la synagogue ou du Ca« pitole? L'un ne serait pas plus étrange ni plus nouveau que l'autre. Ne s'est-il pas rencontré des censeurs qui ont attaqué l'Ancien Testament sous le prétexte que les versions n'équivalent pas les originaux hébreux que nous n'avons plus ou parce qu'ils se sont imaginé qu'Esdras, par qui ils furent rétablis au retour de la captivité, pourrait bien en avoir été l'inventeur (*)?

Antérieurement à la publication des quatre Evangiles désignés par les noms distincts sous lesquels nous les connaissons, il existait un Évangile en quelque sorte général, non écrit, et déjà proclamé par le messager céleste qui vint annoncer au monde la naissance du Sauveur (^), l'Évangile du royaume de Dieu, l'Évangile de grâce et de salut, dont Jésus-Christ a prédit qu'il serait

(') Chicanes misérables dont on trouvera la plus complète réfutation dans Abhadic (Traité de la vérité, etc., seoi. m, chap. vii) ; Duvoisin [4^e tirage des livres de Moïse, pag. 93] et que Bossett a foudroyée dans le chap. xvii de la seconde partie de son Diâ€. sur thist univers, , pag. 440> ^i^* in-is.

(^) Eccevangeliio vobis gaudium magnum, (*\xc^ U^ 10.)

^a- EXAMEN CRITIQUE

prêché dans tout l'univers pour servir de témoignage à toutes les nations (^). Déjà cet Evangile était publié à la même époque, par chacun des apôtres prédicateurs et témoins non moins recevables de tous les faits concernant la vie de Jésus. Saint Pierre ni

saint Paul ne nous ont point laissé d'Évangile , et cependant ce mot est à tous moments sous leur plume ou dans leur bouche : Vous saî^{ez} , dit le premier aux apôtres rassemblés , vous savez qu'il y a long-temps que Dieu m* a choisi d* entre vous y afin que les gentils ^/itendissent parma bouche la parole de l'Épon" gile, et qu'ils crussent (^). L'apôtre des nations , de son côté, se fait gloire de puiser dans l'Évangile de Jésus-Christ tout ce qu'il a de savoir et de puissance. L'Évangile rédigé en corps d'histoire n'a paru qu'après la mort de Jésus*Christ. Voudrait-on qu'il eût été composé de son vivant? Dans ce cas, ses auteurs n'auraient pu nous parler ni de sa mort, ni de sa résurrection, ni de son ascension dans le ciel. Il fallait que , conquis les premiers à la reconnaissance de sa divinité par l'éclat de tant d'œuvres surnaturelles ,

(>) Prædicabitur hoc evangelium regni in univ^{er}so orbe in testimonium omnibus gentibus, (Mattb., xxiv, 14.)

(2) Vos scitis quoniam ab antiquis diebus Deus in nobis elegit per os meum audire gen^{tes} verbum Evangelii y ci er^{at} d^{omi}ne, {Act., xv, 7.)

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. QgS

transformés en des hommes nouveaux par la descente du Saint-Esprit, par le don des langues y eux auparavant si grossiers , plus accoutumés à manier les filets que la plume , sans culture et sans lettres j les apôtres de Jésus-Christ eussent reçu les qualités nécessaires pour écrire dignement une histoire comme celle de leur divin maître. A qui en effet persuadera-t-on que des Juifs comme nos apôtres , et des hommes de la lie du peuple , aient pu

, de leur propre mouvement, composer un livre tel qu'il n'y en a point de modèle parmi les hommes ?

Mais il faut à M. Strauss des contemporains , des témoins oculaires , des dates précises.

Certes nous n'en manquons pas. Le premier des historiens de Jésus-Christ, selon l'ordre chronologique reconnu par tous les siècles chrétiens, saint Matthieu, écrivit au plus tard huit ans après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres (*)• Y avait-il là un assez long temps pour

(■) Selon la tradition commune, saint Matthieu a écrit ran 36, trois ans après la mort de Jésus-Christ; saint Marc dix ans plus tard , saint Luc en 53 ou 55 , saint Jean vers Tan 9^ ou 100. TiUemont, suivant la chronologie d'Usserius, qui varie sur la date de la publication de l'Évangile de saint Matthieu, la recule de huit et même de douze années {Mém, ecclés.y tom. i, pag. 663; tom. m , pag. 769). «Selon un MS. de Id Bibliothèque du roi , l'évangile de saint Matthieu a été écrit Tan 4 1 , celui de saint Marc en 43, celui de saint Luc en 48, celui de

t94 f^4MEir CftlTJQUI

ffFacer de »a mémoire des faiU publicf, éclitanfely qu'il avait vus, et dont la Jiulée n'avait pas cenié de retentir? Il récrivit en hébreu ou en syriaque pour se^ compatriotes. Ce ne fut qu'après leur dispersion, après la prise de Jérusaleqi, que wn Évangile fut traduit en grec , parce que le» Juiffii se virent alors obligés d'apprendre et de parler cette langue (^). Les nombreux bébraïsmw qui s'y rencontrent montrent que le grec n'ait qu'une traduction.

Saint Marc n'a pas vu Jésus-Christ peut-être ; du moins on ne raffirme pas, Ce que Ton sait indubitablement, c'est qu'il fut le disciple et l'interprète de saint Pierre, qu'il l'accompagna à Rome ? 9 qu'il publia son Évangile quinze ans au plus tard après l'ascension du Sauveur ; d'avantage dirent douze ans après, et qu'il mourut 40 ans après que ?t martyr à Alexandrie. M'est-il pas plus que probable que tout ce qu'il raconte de Jésus-Mi-

saint Jean Tan 63 de l'ère chrétienne. >> Bergier, Traité de la trinité, I 3^e part. , art. i , sect. iv, tom. vu; édit. de Beaupré

{}) Voy. Doin Calinet , Bible de Fenecey tom. xi , pag. 111 Saint Matthieu y qui travaillait principalement à la conversion des Juifs a écrit en hébreu ; il commence son évangile par l'annonce du Sauveur pour montrer qu'il descendait d'Abraham et de David. Il lui applique un plus grand nombre de prophéties que les autres évangélistes ^ il insiste sur la virginité de la Vierge » par conséquent nécessaires à l'égard des Juifs et des païens.

DES DOCTRINES DE M. 8 TRINITY. %

Cependant, il avait recueilli du témoignage de contemporains, et plus particulièrement encore de la bouche de saint Pierre, le fidèle compagnon de sa vie tout entière de son maître ?

Saint Luc n'a point vu non plus Jésus-Christ, .C'est-à-dire qu'il ne l'accompagna point dans les lieux où il se trouvait ^ comme les apôtres certainement attachés à sa personne ; mais il fut son compagnon de saint Paul, à qui son Évangile est quelquefois attribué , comme ayant été rédigé sous les yeux du grand apôtre ; et conséquemment connu de tous les autres disciples de Jésus-Christ, que lui-même connaissait bien , puisque c'est, dit-il, d'après leur témoignage qu'il a écrit, sa déclaration est expresse :

« Plusieurs ayant n ffitrepris de faire l'histoiro des choses qui « e t sont passées parmi nous, de la manière que les • ont rapportées ceux qui , dès le commenc<^- I» ment , les ont vues de leurs propres yeux , et » qui ont été les ministres de sa parole, j'ai » trouvé bon, mon cher Théophile, de vous les » écrire par ordre , après m'en être soigneuse- » ment informé , afin que vous sachiez la vérité » de ce que vous avez appris (^). » La prédication

(O SiciU tradidcruiit mihi qui ab initio ipsi viderimif et ministri faerunt sermonis, (Luc, i, i-4.) « C«He préfaos ti » rtitODD^, si méihodique, si philosophique , fst«cf bl«n là • rimroduction d'un recueil de myibes? » M. Quinel» JinoW\$€ du livre de M, Strauss, pag. G|6.

publique des apôtres avait donc déjà précédé l'histoire que saint Luc entreprend de rédiger.

Nous sommes donc en droit de conclure avec certitude que cet évangéliste n'écrit qu'après de rigoureuses informations ^ qu'il ne fait.que confirmer les témoignages précédents , recueillis de la bouche des contemporains ^ de témoins oculaires , et conformément à la prédication pur blique des apôtres. C'était là un des raisonnements par lesquels Tertullien défendait contre les marcionites la vérité de l'Évangile de saint Luc.

On ne niera pas que saint Jean l'Evangéliste n'ait été contemporain de Jésus-Christ ^ puisqu'il fut appelé par lui à ^apostolat, qu'il se reposa sur la poitrine de son maître au jour de la cèney qu'il ne le quitta point durant sa passion, et reçut de ses lèvres mourantes le testament qui lui confiait sa sainte mère , et qu'il affirme avoir fU tout ce qu' il raconte (*).

Voilà donc, de notoriété publique, quatre écrivains de qui nous avons l'histoire tout-à-i contemporaine de Jésus-Christ; la vénérable

(*) Aussi son témoignage paraît-il embarrasser notre loeptive, qui, après l'avoir récuse d'abord, finit par le reconaître. Vdyez sa Préface de la troisième édition. De Wette reooniMtt aassi dans l'évangile de saint Jean un caractère particulier qui le distingue des trois autres. Exam, du sjrst. de Strauss^ par M. Eugène Mussard y pag. 19,

tiquité ni les siècles chrétiens n'en ont reconnu ni plus ni moins : tous quatre j apôtres ou disciples de Jésus-Christ, témoins oculaires des faits qu'ils publient, parfaitement instruits de tout ce qu'ils racontent, non seulement pour les avoir vus de leurs yeux , mais pour y avoir pris une part personnelle , écrivant sous les yeux de tout un peuple à qui il était impossible d'en imposer sur des événements publics , nombreux, éclatants, dont plusieurs se répétaient encore tous les jours, les rappelant sans cesse au souvenir de leurs compatriotes, avec la même assurance qu'ils en ont porté l'authentique déclaration par-devant les synagogues et les tribunaux.

Nous remercions M. Strauss d'invoquer, dans la cause qui nous occupe, le témoignage des contemporains. Nous sommes aussi loin que lui d'en méconnaître la valeur. Quatre auteurs qui n'auraiei^t pas ouï prêcher Jésus-Christ, qui ne l'auraient pas exactement suivi ou qui n'auraient pas été soigneusement instruits par ses apôtres immédiats, auraient-ils été en état de former le tissu de ses actions et de ses discours sans varier entr'eux, sans se contredire sur aucun des faits essentiels, ni sur aucun point de croyance?

On nous contestera la vérité de cet accord pour certaines circonstances. Nous ne laisserons pas l'objection sans réponse. Du moins est-on forcé d'en convenir pour chacun des faits capitaux ,

§99 IX49ISV CilTIQCS

d'où résulte le corpi de Thistoire. C'en est pour assigner à nos Évangiles un caractère particulier qui en assure hautement l'authenticité y aucune histoire depuis le commencement du monde n'ayant été écrite par un pareil nombre d'auteurs contemporains. Nous en regardons quelques-uns comme très certaines, quoiqu'il ne nous reste depuis plusieurs siècles aucun monument aussi ancien que les faits dont nous sommes persuadés. L'histoire d'Alexandre, roi de Macédoine et vainqueur de l'Asie, n'est attestée par aucun auteur qui ait vécu de son temps. Il en est ainsi de l'histoire d'Auguste, de celle de Tibère et de plusieurs autres dont on ne peut douter, quoiqu'elles n'aient été écrites que par des auteurs qui n'en avaient pas été témoins. Et il est très rare que, quand les événements sont anciens, on ait de si preuves bien circonstanciées qui soient de même âge et de même date. Or, c'est là le privilège particulier de notre histoire évangélique : . non seulement les faits sur lesquels elle est fondée sont certains , mais aucune autre entre les plus indubitables n'a les mêmes preuves de solidité (*).

Après le livre des Évangiles, vient le livre des Actes. Nul doute sur l'auteur plus que sur

(*) Voy, Duguet, Principes de l'histoire, ii, pag 39» Al^ hM-lie, 7ra/isp', ^icytom. u, psg* lai.

l'époque de sa publication. Compagnon de saint Paul dans ses travaux apostoliques , saint Luc fut le témoin oculaire des faits qu'il raconte. Saint Luc évangéliste , historien de Jésus-Christ, mérite-t-il moins de créance que saint Luc historien des apôtres, racontant les miracles opérés par eux au nom de Jésus-Christ et par sa seule puissance? Ne nous resterait-il de cette haute antiquité que le seul livre des Actes, il suffirait à lui seul pour démontrer invinciblement l'authenticité citée des Évangiles, puisqu'il rappelle sur chaque page les actions, les miracles, la doctrine, les paroles de Jésus-Christ , tels que nous les lisons dans les Évangiles. L'époque de sa publication est assurée. Il est hors de doute que ces Actes ont été écrits avant la ruine de Jérusalem et de son temple , arrivée vers l'an 70 de Jésus-Christ, puisqu'il y est parlé de l'un et de l'autre comme d'édifices alors subsistant dans toute leur gloire. Vous y voyez les apôtres se réunir dans le temple pour y prier; ils y enseignent; ils guérissent le paralytique couché près de l'entrée de ses portes. Saint Paul y est arrêté au moment où il se préparait à y offrir un des sacrifices prescrits par la loi. Ce livre a dû être écrit avant l'an 63 ou 67 , époque de la mort de saint Pierre et de saint Paul, dont il n'y est faite aucune mention , la narration s'arrêtant à l'arrivée de saint Paul à Rome. Il a donc été écrit entre ces deux époques.

On s'opiniâtrerait contre toute évidence à le croire supposé. On sera contraint d'étendre le même jugement sur chacune des épîtres de saint Paul, de saint Pierre , de saint Jean et des autres, qui toutes attestent les mêmes faits, savoir : que Jésus a fait des miracles, qu'il est mort et ressuscité qu'il est monté au ciel, qu'il a envoyé son divin Esprit sur les apôtres. Pas une page dans tout le Nouveau Testament qui ne marque ou ne suppose ces faits essentiels , sans lesquels il n'y a point de christianisme.

La date de chacune des épîtres canoniques attribuées aux apôtres n'est pas moins constante ni moins décisive en faveur de l'autorité des Évangiles. Pas une qui ne soit l'expression fidèle de la doctrine du divin maître.

Il est naturel de penser que les premiers chrétiens doivent avoir reçu des apôtres quelque instruction par écrit aussi bien que de vive voix. Cette conjecture se trouve soutenue d'abord par l'évidence du fait, puisque nous avons encore les épîtres canoniques adressées dès les premiers temps aux Églises de Thessalonique , de Rome, de Corinthe , d'Éphèse , de la Macédoine , etc. , ensuite par l'unanimité des siècles chrétiens qui ont toujours fait la profession de lire et de vénérer ces écrits comme venant des apôtres. Or, tout ce que nous savons de la croyance, du culte, des mœurs et de la discipline des premiers chrétiens cadre parfaitement avec le contenu

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. 301

des Évangiles tels que nous les avons. C'est donc là certainement l'instruction primitive qu'ils ont reçue, et dont le divin fondateur garantissait aux apôtres l'intégrité en leur disant que son Évangile serait prêché par toute la terre , et que la prédication en serait assistée par son Esprit toujours présent au milieu d'eux jusqu'à la consommation des siècles. La foi des premiers chrétiens date certainement du premier âge du christianisme; donc les Évangiles. Autrement ce serait vouloir que le fondement de l'édifice fût d'une autre origine que l'édifice même qui a été construit par dessus. Prétendre que tous ces écrits soient supposés, serait la preuve d'un égarement d'esprit que rien ne pourrait excuser. Il y aurait plus que de la témérité à révoquer en doute ce que nous dit l'un de ces contemporains pour nous assurer de la

vérité de son témoignage : <ic Ce n'est point, dit l'apôtre saint Pierre, répon- ^ dant à l'avance à M. Strauss et à son école, ce 39 n'est point en suivant des fables inventées avec ^ art que nous vous avons fait connaître la puisai sance et l'avènement de Notre Seigneur Jésus- ^ Christ , mais après avoir été nous-mêmes les » spectateurs de sa majesté (*). »

(*) Non enim doctas fabulas secuti , notam fecimus vobis Domini nostri Jesu^Christi virtut'em et præsentialiam , sed spe^ ttlatores facti illius magnitudinis, (ii, Petr., i, i6.)

3m nAMCîr critiqux

M. Strauss refuse d'attribuer les évangilés à ceux dont ils portent le nom (^]. Sur. quelles preuves? il n'en allègue aucune. On lui répond; Comment sait-on que tel ouvrage est de Polybe, : tel autre de Pline ^ sinon parce qu'entre autres marques ils ont été constamment cités sous le nom de ces auteurs? Or quels livres ont été plus souvent cités que ceux du Nouveau Testament? Nous trouvons une cliaine d'écrivains , dès le se^ cond et le troisième siècle^ qui non seulement en parlent^ mais qui en rapportent divers traits souvent dans les mêmes termes^ et qui, en raisonnant là-dessus supposent toujours que ces livres sont incontestablement des auteurs dont ils portent le nom^ comme l'ayant ainsi appris de leurs pré^ décesseurs par une tradition constante et invâ«* riable. Qu'est*ce donc que M. Strauss peut ap* poser de raisonnable à l'autorité des faits qui nous attestent que l'Évangile fut prêché par les apôtres, conformément à l'ordre qu'ils en avaient reçu de leur divin maître, dans la Judée et la Samarie, puis dans les régions diverses où leurs premy miers disciples se répandirent^ ainsi que par le seul apôtre saint Paul dans les principales villes de l'Asie jusqu'à Rome, et que paftout il y avait

porté des fruits abondants? L'évangéliste saint Jean vécut en Asie près d'un siècle entier; y pré-

(') /;7lr«Mi.« yag. 71 et Juir.

ras Docnnis i» m. okiuss. 303

OD antre Évangile que crlui que noos ■fdns tous Min nom? Et dans le cas où il jr aurait •a diflerenoe oa interpolation, les Lén'ti-quet ooDtra lesqueb il le publiâ auraieni-ils nianqua à lai oppo-ser on son propre Evangile on celui lie ses collègues? Saint Justin , qui Privait cinquante ou soixante ans après saint Jeat) , nous apprend que dans les assemblées chrétienues on lisait les mé-moires des apâtres et les écrits det prophètes, et que ces mé-moires sont nommés ĖTtugiles. Ce saint martyr, qui avait visité UUo grande partie de l' empire romain, qui connaissait kt Églises d'Ėphèsc , d'Alexandrie et de Rome, et qui par conséquent devait être instruit ds l'opinion régnante sur les Évangiles, cNt plein da passages' de ces divins livres. Saint Ignace d'Antioche^ Clément d'Alexandne, saint Polycarpe da Sinyme , saint Irénée des Gaules , en un mot 1rs Père* les plus anciens, que nous nommons les Fërca apostoliques, ventis immédiatement .iprès les apôtres, leur rendent le même ténoigiiAge. Tatien, vers l'an iGi, réunit les quatre Évangiles dans une même histoire publiée sous le nom de Coaconiance, que Théodorel avait vue, et dont il parle avec es-time. Le témoignage de Oise n'est pas moins décisif. Cet ardent et implacable en- DCBŪ du christianisme, tout en refusant de croire à la SdéUté de l'histoire de icsus, n'élève aucun éaatm sur l'cri-giiM apooliqua des livra» daM

lesquels elle est renfermée. Il en rapporte des té^{*} moignages nombreux, recueillis, non dans la tradition orale , mais dans les livres qu'il nomme Évangiles j rédigés par des disciples du Christ.

TertuUien affirme que les originaux en étaient soigneusement gardés dans les églises qui en avaient été les premières dépositaires ; c'en était là le plus précieux trésor. L'aurait-il dit[^] si la chose n'eût été constante? Pas un chrétien de ces temps^{*} là qui ne tint à en posséder des copies ; ils le portaient d'ordinaire sur eux; on a trouvé plusieurs saints enterrés avec l'Évangile sur la poitrine ([^]), Il devient donc incontestable que les Évangiles ont été connus du moment où ils ont été publiés; qu'ils l'ont été dès le premier siècle de l'Église; qu'ils l'ont été intégralement, tels qu'ils nous ont été transmis, sans qu'il ait été possible d'y intro[»] duire ni supposition ni altération ([^]) ; qu'il est donc de la dernière évidence que les Écritures sont du temps des apôtres, et que les apôtres sont du temps de Jésus-Christ.

(*) Fleury, Mœurs des chrétiens[^] n" vu.

(2) Chacune de ces propositions est portée jusqu'à Ift démonstration la plus rigoureuse par nos écrivains polémiquet des communions chrétiennes. Voir A.bbadié, Traité de la vé^{*} rite y etc., tom. ii, pag. 4[^]-62. Dav. Boghe, Essai sur la di[^] pine autorité du N. T. Turretin et Vernet, Traité de la vérité[^] tom. Il, pag. 39-46. Du Voisin, Bergier, Certitude y[^]ÀCm Traité de ladoct. chrét[»]y tom. "viz, pag. 89 et suiv., etc., «te.

DES DOCTB19KS DE M. STRàUSS. 30S

« Depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à la fia » du second siècle, dit M. Strauss, on a eu plua » de temps qu'il n en fallait pour les falsifier. En 1[»] soj[^]posant même qu'ils auraient été

écrits par 1» des compatriotes et des contemporains vivant 1» dans l'intimité de Jésus, il a pu s'introduire » » par le hdt de témoins oculaires mêmes , des ^ erreurs et par conséquent de faux rapports ; i s» plus forte raison lorsque le narrateur , séparé » des événements par un long intervalle , en est ao réduit à tenir ses renseignements de la bouche ^ des autres (^). »

Cette supposition était impossible par la pré* caution des premiers chrétiens à ne rien recevoir <{ue de la main des apôtres et des premiers fon« dateurs de l'Église. Les hérétiques essayèrent vainement cet indigne artifice. Dans le dessein d'a-> néantir les preuves des vérités qu'ils combattaient, tantôt ils supprimaient certains endroits des Écritures, tantôt ils y ajoutaient des paroles favorables à leurs erreurs. De là les énergiques réclamations par lesquelles les Pères apostoliques repoussaient les téméraires nouveauts que Cérinthe, Marcion, MaïèsyVaientin, entreprenaient d'introduire dans la croyance des peuples. Fidèles au préceptes de l'apôtre : Si quelqu'un , fût même un ange du ciel^ venait vous appor^^

(■) Fie de Jésus ^vÊûmà^pY^l^

|o6 nAMEM GUITIQUB

M^ un autre évangile que celui qui vuus a été Mnoncé qu'il vous soit anathèmei^)^ il leur suffisait A% répondre : Ce n'est pas là ce que nous lisons dans les Évangiles que nous ont transmis les apôtres et leurs successeurs. Et ils en appe- Urëiit atee assurance aux exemplaires marqués àa sceau de l'antiquité (2). Telle était à cet égard la sévérité de l'Église que, pour peu qu'il s'élève ▼ àt de doute sur l'authenticité d'un écrit attribué aux

apôtres^ c'en était assez pour ne lui pas donner rang parmi les écrits canoniques (')•

Mais encore en quel temps et en quelle occasion cette supposition aurait-elle pu avoir lieu ? Durant la vie des apôtres ? Non. Car comment aurait-elle pu recevoir comme divins des livres

(*) Licet nos, ait ange lus tle cœlo evangelizet vobis prœ^ ter quam quod evangeliizavimas vobis, anathema sit, {GêUmÎ.,

Mi s.)

(S) In tummd si constat id vertus fjuodprius idpritu qmod et ab iniHo , id ab initio quod et au apostolis , pariter uti^ que constabit id esse ab apostolis traditum quod apud ecclesias apostolorum fuerit sacro-sanctum, Terlull, {Præscript.) Tout le Traité des Prescriptions n'édifie le développement de ce principe.

(') Par exemple l'épître de saint Barnabe, l'épître aux Hébreux, l'apocalypse de saint Jean , etc. L'on n'a été en peine de leur authentifier que quand le témoignage du plus grand nombre des églises qui en avaient connaissance s'est trouvé uniforme. Il était difficile de le vérifier dans les trois premiers siècles, temps de persécution et de haine déclarée contre le christianisme. Bergier, ^Sap. ^ |ng/ roS.

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS

que les apôtres n'auraient pas manqué de démentir. Après les apôtres? Ceux qui leur succèdent, on saint Clément , un saint Po-

lycarpe , un saint Irénée , sont unanimes sur ce point : de n'admettre comme véritable que ce qui vient des apôtres et qui remonte au commencement (^). Delà cet argument de prescription, contre lequel toute nouveauté en fait d'histoire ou de doctrine Tenait nécessairement échouer.

M« Strauss ne tarde pas à sentir le faible de •on raisonnement. Il convient que^ si l'espace de trente et quelques années écoulées depuis la mort de Jfésus jusqu'à la publication des récits évan«- §éliques paraît trop court pour qu'on y conçoive la création du cycle mythique , le premier fon* dément en était dans les mythes de l'Ancien Testament ^ où l'image du Messie futur était dessinée. Il n'y avait qu'à les appliquer à la personne de Jésus-Christ (2).

M. Strauss dit vrai sans le savoir. Tout TAniden Testament n'était en effet que la prophétie du Nouveau. Ce qu'il y avait de difficile, ce n'était pas d'en établir la parfaite conformité , Jésus-Christ n'avait pas cessé de la proclamer, mais de triompher de la répugnance des Juifs à reconnaître dans sa personne le Messie des pro-

(I) Yoy* Mlm ChrysMlomé dan» tiOtr« Bibliothèque choisie
âm PÉMÈ gHCâ H latins, ton. un, | »a\$. loi et ioiy. (a) Introd.y
sect. zv, pag. iox-104.

308 EXAMEN CRITIQUE

phètes , mais d'en triompher avec une aussi prodigieuse rapidité malgré tant d'obstacles. Or c'est là ce qui s'effectuait chaque jour, et s'accomplifrsait par la prédication de rÉvangUe, non dans l'espace de trente et quelques {innées après la mort du Sauveur , comme le prétend M. Strauss^ mais dès le commence-

ment, comme l'affirme saint Luc; mais par l'organe de témoins oculaires chargés de le produire à la connaissance de tous (^). Point d'interruption dans l'enseignement j point de vide ni de laame. Ils racontent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, non sur des oui-dire, non d'après des légendes mythi« ques arbitraires, incomplètes, mais par une communication intime de plusieurs années avec leur divin maître, mangeant, buvant, convei^ sant avec lui , soit avant, soit depuis sa résurrection, jusqu'au moment où il s'en est séparé pour remonter au ciel (*^). Sans doute que le sujet le plus ordinaire de ces sublimes entretiens entre le maître et les disciples était , comme à la rencon* tre d'Emmails, la confrontation entre les proph^ ties de l'Ancien Testament et les événements qui

(') Sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt, et ministri fuerunt serinonis. (Lac. , i, a.)

(^) Act. Xy 4* — Quodfuit ab initio, quodaudipimus, qfiod vidimus oculis nostris , et manus nostroe contreetapermtU^ «te. (ij Joan.y I. a.)

DES DOCTRINES DE M. STHAISS, SOQ

composent son histoire :/. A Jésiis-C^hrist appai^ tenait Thonneur d'être son premier évaigoliste. Lte mythes ou symboles de l'Ancien Testament intenrenaient comme autant de faits réels réserirés k Favenir, les uns promettant, les autres ac* complissant les promesses; tous ayant le même <^jety concourant au même but, s' identifiant ^ selon Vexpression de saint Paul , dans la personne du même Jésus-Messie (^).

S'il fallait en croire M. Strauss, les Evangiles n'auraient pas été connus avant la fin du ii* siècle. Papias d'Hiéraple , mort vers Tan

180, sous l'empire de Marc-Aurèle, serait le premier qui aurait révélé l'existence de l'un d'entre eux, celui de saint Matthieu; et encore ce qu'il en dit ne va-t-il pas au-delà de cette simple proposition, que saint Matthieu a écrit en hébreu; à quoi il ajoute immédiatement qu'il avait été traduit en diverses langues (*). Un ouvrage que l'on traduit n'est pas d'ordinaire un ouvrage condamné à l'oubli. Mais est-il le seul que cite Papias? non, car il affirme au même endroit que saint Marc, disciple de saint Pierre, n'a eu d'autre dessein, en écrivant le sien, que de ne rien omettre de ce qu'il

(■) Ineipiens a Moïse et prophetis interpretabatur illit in multis scripturnis quæ de ipso erant, Luc, xxiv, 37.; C) Qui fecit utraque unum. (Eph., u, 14.) (B) Htm Emcke, Bist. eccl. , IW. m, cb. 39*

31P EXAMEN CRITIQUE

avait entendu et de n'y rien ajouter de plus. Celui de saint Luc est également cité par saint Clément Romain, mort vers la fin du 1^{er} siècle. Saint Irénée, si voisin des apôtres, allègue en faveur de celui de saint Jean le témoignage des Églises apostoliques. La chaîne de la tradition était donc commencée, et remontait jusqu'à la révélation divine.

Il est curieux d'avoir à opposer à un théologien chrétien la réponse générale que lui fait « l'authenticité de nos quatre évangiles » un homme qui n'a rien de suspect dans cette cause, un juif de profession, M. Salvador : « Comment, disent les apôtres auraient-ils abandonné la fonction majeure d'écrire des livres fondamentaux à des hommes qui n'avaient pas assisté aux événements et qui ne les connaissaient que de « Ch »

conde main? Les traditions des quatre évang^{^*} » listes, poursuit-il, s'accordent avec toutes Iw » oeuvres des apôtres et avec la multitude secon- » daire des récits apocryphes. Il est impossible | » après un examen réfléchi, de ne pas les adopter » dans leur ensemble pour des monuments vér^{^*} » tables (^). » Dès le début de son livre, le méoM écrivain avait donné un démenti formel aux hypothèses modernes qui attribuaient ces traditions à des mains étrangères. « Jamais , dit-il |

DES DOCTEIHES J)E M. STRAUSS. 311

» elles ne pourraient tenir devant des analogies » \$i nombreuses de détail(^). »

Revenons à M. Strauss. Point, dit il, d'histoire de Jésus-Christ avant la un du second siècle.

Mais il y avait déjà plus d'un siècle qu'il existait dans la Judée et dans la Samarie j dans la Grèce ^ la Macédoine et la Thessalie , dans une grande partie de l'Asie et jusqu'à Rome, sous le nom d'Église chrétienne, une société qui recon* naissait publiquement Jésus-Christ pour son lé-» gislateur. Nulle part on ne songeait à voir un être mythique ou fabuleux dans celui dont on connaissait si bien la patrie , la famille , surtout les événements qui avaient signalé avec tant d'éclat les trois dernières années de sa vie. Cette so« ciété comptait des milliers d'individus qui l'avaient vu et entendu^ qui l'avaient suivi au désert, à Samarie, sur les bords du lac de Tibériade, à Jérusalem, sur le mont Calvaire, où il expira. Fallait-il être superstitieux pour avoir des yeux qui eussent vu les preuves de sa résurrection, après avoir vu les preuves de sa mort? Après Jésus- Christ les apôtres paraissent sur la scène. La disparition du maître amène des événements non moins extraordi-

naires. Partout persécutés à outrance, les disciples n'ont qu'un langage: Ce que

nous avons vu et entendu^ il ne nous est pas pos-

(«) Préface^ pag. viii.

3ia EXAMKN CRITIQUE

sible de ne pas le dire (*), Si la doctrine est fausse^ le moyeu qu'elle s'établisse et s'enracine? Remarquez qu'elle porte tout entière sur des îaxXs trop publics , trop sensibles pour être crus s'ils étaient faux : il n'en est pas des faits comme d'une opinion^ les préjugés l'établissent, l'ignorance l'adopte 9 l'entêtement la maintient. Mais des Êiits énoncés comme nombreux, récents ^ notoires y palpables, des faits dont on peut juger dès qu'on a des yeux, ne s'accréditent pas ainsi, surtout lorsqu'on les raconte comme connus dans toutes leurs circonstances ; quand ils tendent à détruire la religion reçue et les préjugés moraux et poli» tiques; quand on veut les persuader aux habitants d'une ville peuplée de contradicteurs, au milieu de laquelle on avance que ces faits se sont passés. Il s'est trouvé des gens qui ont supposé des livres humains ; il n'en a existé jamais qui aient voulu mourir pour défendre la gloire de leurs fictions (^). Tout ce qu'avaient à attendre de leur zèle les prédicateurs de Jésus mort et ressuscité, c'était bien évidemment d'être flagellés, incarcérés , mis à mort : et c'était là sans doute quelque chose pour des hommes moins convaincus; mais non pas d'être démentis par ceux à qui

(') Non possumus quœ vidimus et audmmus non ioqmi. (Act. III, ao.) (>) Abbadie, Supr,^ tom. ii, pag. 41.

ils n'apprenaient rien. Saint Matthieu n'aurait pas écrit son évangile , il se trouvait en grande partie dans tous les souvenirs. Le seul livre des Actes l'aurait remplacé; il ne fait que continuer l'histoire de Jésus. Ses meurtriers ont les mains dégoûtantes encore du sang qu'ils viennent de répandre; Pierre élève la voix du milieu d'eux pour leur dire: «Israélites, écoutez ce que je » vais vous dire : Vous savèz que Jésus de Naza- D reth a été un homme autorisé de Dieu parmi » vous pour les merveilles y les prodiges et les » miracles que Dieu a faits par lui au milieu de » vous, comme vous le savez vous-mêmes. Ce Jé- » sus , vous ayant été livré par un décret de la » prescience divine, vous l'avez fait mourir en le » crucifiant par les mains des méchants. Mais » Dieu l'a ressuscité en rompant les liens de la » mort à laquelle il était impossible qu'il restât » assujetti (^). »

Dans cette éloquente improvisation , Pierre ne se borne pas à proclamer le fait capital de la résurrection ; il fait un appel solennel aux miracles opérés par Jésus ; il prend à témoin ses auditeurs de la réalité de ces prodiges qu'ils connaissaient eux-mêmes, qu'il leur était donc impossible de nier. Plus loin, il mentionne sa naissance merveilleuse, il rappelle qu'il est sorti de la famille

(') Act. ui, 2a-a5.

314 KXAMEN CBITIQUK

de David; il raconte sa mort sur la croix^ soq ascension dans les deux; de telle façon que ce dît» cours^ qui sert en quelque sorte de perylile au^ Actes, se présente à nos yeux comme un

résumé clair et rapide de ce qu'il y a de plus important dans les récits évangéliques (^)»

Le peuple, loin de contredire l'apôtre dans «^ allusions à des iaxts qui se trouvaient alors daiM le domaine de la publicité , applaudit à son té* moignage ; et trois mille Juifs embrassent la re^ ligion nouvelle. Bientôt leur exemple sera wîvi de cinq mille de leurs compatriotes. L'Église 4tiré» tienne est fondée.

Peu de jours après, le même apôtre, açcomu pagné de saint Jean , est monté au temple pour prier. Un paralytique de naissance leur est pré^ sente, demandant Faumône, connu de tout I9 peuple depuis quarante ans. Pierre répond ; fy nai ni or ni argent^ mais ce quefaije te le donue; au nom de Jésus de JSazareth , lève-toi et mor^ che (^). A quoi sert d'avoir tué le maître , si w mourant il a laissé à ses disciples le pouvoir d'op^ rer les mêmes choses que lui ? Aussi la synagogut a' en émeut; ellese rassemble et tente parlaperséoiï* tion d'arrêter la prédication éyangélique, Yaint

(") M. Mussard , Exam, du syst, de M. Strauss^ chap. it , sect. I, pag. 88.

ft Act. III, 6.

DES DOCTRIir^ DIS K. STRAUSS. 91\$

effprU ! Le nombre toujours croissant du troupeau oblige d'accroître celui des ministres. Saint Jaç* ques est donné pour évêque à Jérusalem, hommage dû au frère du Sauveur selon la chair. Élection des diacres. Martyre de saint Etienne, qui meurt en rendant hommage à la divinité de Jésusfa Christ* Tout cela se passe dans une année , en présence de milliers de spectateurs.

L'année suivante (34) la conversion et vocation de saint Paul }
 coïncident avec la conversion de Corneille; le nom de Jésus commence à
 être invoqué sous les murs du Capitole. Saint Matthieu le pre-
 mier a publié son Évangile; les trois autres lui succèdent à peu
 d'intervalle près, et tous avant la fin du I^{er} siècle. Saint Paul si-
 gnale son apostolat par les conquêtes les plus éclatantes. An-
 tioche a vu s'élever dans son sein un peuple de chrétiens. Dans
 Alexandrie une Église florissante s'est établie sous la conduite
 de saint Marc. Le diacre saint Philippe a porté la foi chrétienne
 jusque dans l'Éthiopie qui en conserve encore les traces. L'évan-
 gélisme saint Jean a fixé son siège à Éphèse, et de là il éclaire tout
 l'Orient. Paul lui seul, tant par ses épîtres que par ses courses
 apostoliques, fait luire le flambeau de la foi jusqu'aux extrémités
 du monde connu. Pas une seule de ces épîtres qui n'ait pour objet
 de faire connaître Jésus comme le Christ, le fils de Dieu, le Sau-
 veur des hommes.

Fis un mppumcint qui m'attache par un lien

316 EXAMEN CRITIQUE

immédiat aux narrations comme aux instructions évangé-
 liques. Les faits se pressent, la chaîne se soutient sans interrup-
 tion. Je le demande à M. Strauss : Quel rôle le mythe avait-il à
 jouer dans cette scène perpétuellement remplie du nom et de la
 gloire de Jésus-Christ ?

La tradition, quand elle est aussi immédiate, aussi continue,
 ne court pas le risque de se charger de commentaires étrangers;
 elle rejette de son sein toute espèce d'alliage comme adultère et
 profane; elle répète aujourd'hui ce qui se disait hier; elle n'est
 que la succession fidèle des faits et des personnages qui ont fixé

la curiosité publique. C'est le flot qui pousse le flot marchant avant lui et qui n'est pas différent de lui. Parce que ces écrits contenaient les fondements de leur foi et de leur espérance, on peut juger de l'importance que les adeptes attachaient à leur conservation et à leur intégrité; ils en faisaient leur plus riche héritage, leur unique science. Plutôt mourir que d'en être dépouillés. On le fit bien voir dans la persécution de Dioclétien. En Afrique, en Asie, à Rome, partout où le nom de Jésus-Christ était adoré, il ne s'élevait pas l'ombre de doute sur l'authenticité de ces divins livres. Pas d'histoire mieux prouvée que celle de Jésus-Christ.

L'Église catholique, fondée par les apôtres, a de tout temps fait profession de ne croire, de ne

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. 317

pratiquer[^] de n'enseigner que ce qu'elle avait reçu des apôtres. Cette règle de croyance et de conduite l'a toujours distinguée des autres sectes. Nous en avons les preuves irréfragables dès la plus haute antiquité. « Voyons , disait Tertullien aux marcionites , ce qu'ont reçu de Paul les Corinthiens et les Galates , ce que lisent les Philippiens , les Thessaloniens ^ les Éphésiens , ce qu'annoncent les Romains à qui Pierre et Paul ont laissé l'Évangile signé de leur sang (^). » Aussi telle était , avait dit avant lui saint Irénée , telle était la certitude de nos évangiles que les hérétiques mêmes leur rendent hommage et en empruntent l'autorité pour en appuyer leurs errements (2).

Comme tous les sceptiques[^] M. Strauss affecte d'opposer à nos livres canoniques les écrits apocryphes publiés dans les premiers temps. « Chez un peuple superstitieux ^ infatué de ses

c];iimériques espérances d'un Messie libérateur, l'avidité de croire , toujours poussée plus loin que celle de dogmatiser, eut bientôt enfanté une foule de ces merveilleuses histoires , et répandu sous le nom des apôtres des productions que depuis on a reconnu n'être pas leur ouvrage. C'était à qui forgerait de ces pieux romans , à qui

(') Jdv, Mareion^ lib. iv, cap. v.

P) Jdv. Hoeres. lib. m, n* 7.

3l8 EXAHEll CRinQim

enchérirait sur l'œuvre de seftdevanciers;éviilgile de Fenfance y évangile des Égyptiens , des Ébiôtnites, etc.; lettres des apôtres^ de Jésus<^rût lui-même et de sa sainte mère ; testament des patriarches, etc., etc. Chacune des secte8qitroniP#it pulluler en foule à cette antiquité veut avoin 1m livres sacrés admis de confiance par les iMrtho^ doses. Dans cette confusion, le moyen deditlîi»guer les uns des autres, de reconnaître les apo»» <rrhpes d'avec ceux qui seraient véritables? x»

M. Strauss sait au^i bien que noua ce qu'il faut penser de l'objection. Il sait par qui, et dans quel dessein « ces apocryphes avaient été fabriqués; qu'ils étaient adaptés spécialement aux tireurs particulières de ceux qui les avaient OôfUh» posés; qu'il était facile d'y reconnaître l'empreinte de la secte qui les avait mis au jour; qu'autant le concert parfait existant entre nos quatre Évangiles,et les autres écrits des apôtres tant sur 1m faits que sur les dogmes en prouvait rautboiiti<> cité, autant la discordance de ce^ œuvres de lùèik*ⁱ songe en démontrait la supposition. Il sait, aiuti qu'Eusèbe l'observe , que les saints livres catto*^{niques} ont été connus et cités par les Pères apo^ toliques (à très peu

d'exceptions près) (*) ; qu'il n'est pas un seul de ces livres apocryphes qui ait paru avant nos livres canoniques; que le nombre

(>) Hist ecclés, , lît. m, chtp» iS.

DES DOTT&llfls DB Mé ètRAUSS. 3t^

û*èÉi est pas à beaucoup près aussi considérable 9pî*6n s'est plu à le dire; qu'il était facile d'en elAgérer le nombre en les confondant soit les uns iÿec les autres^ comme ils n'en sont en effet que léd Variâtites y soit avec nos livres saints dont ils M iont que des copies altérées; qu'enfin tous les é6rtvails de quelque poids qui les ont mention* nés n'en parlent que pour les livrer eux et leun atateurs au mépris public (^).

En effet qu'on les compare avec nos livres ca* ttoitiques i le seul rapprochement des uns et des atitfes suffit pour en montrer la dlftérence. L'en* ttteA que nous venons d'en donner, tout superfi* dd et liilN>inplet qu' il soi t, a dû en donner quelque idée. «(J'en ai la conviction intime ^ dit un savant ttinlstre dé Genève , connu dans tout le monde chrétien par ses recherches sur les livres du Hout* veati Testament; cet effet augmenterait à la leo* ture de chaque page, de chaque verset des livres apocryphes qui nous ont été conservés. C'est alors qu'en voyant attribuer à Jésus-Christ tant de prodiges inutiles, puérils, cruels ou indécents^ qu'en lisant tant de contes de sorciers et de fables

C) ^^7« Ia dissertatioo sur les éva/igiies apocryphes , par D. Calmât, Bible de Fence y tom. xi. Bergier, Traité de la vérité^ 3^ part. , art. m, tom. vii^pag. i3i et suiv., et le jugement qu'en porte le célèbre abbé Mosheim dans le premier ▼ oliHBt de Mi Dissertatiofu sur fkisté eerlée,, pag. «34 et 5nîv.

3aO EXAME9 CRITIQUE

de vieille y qu'en rencontrant si souvent la piété sous les traits du fanatisme, la grandeur changée en férocité brutale, et la sainteté déguisée en su* perstitieuse folie, nous sentirions mieux la beauté simple et vraiment divine de nos livres sacrés. Nou8 nous apercevriions alors que ces derniers ne présentent nulle part ces traces honteuses de vues particulières, de passions coupables, de curiosité désordonnée, d'ignorance grossière qui abondent dans les apocryphes. La noirceur des ombres ferait ressortir la lumière, et distinguant d'un côté l'ouvrage de l'homme aux tristes imperfections dont il porte l'empreinte , nous adorerions de l'autre l'ouvrage de Dieu. Sans doute nous trouverions encore , jusque dans les apocryphes les plus dégoûtants, quelques mots remarquables el quelques traits de grandeur ; mais ce ne sont jamais que des phrases ou des idées prises dans nos auteurs sacrés ; et cet or perdu dans la fguige n'est qu'une preuve de plus des richesses divines de ce Nouveau Testament auquel il a été dérobé. Mais où sont les beautés propres aux livres apocryphes? Que l'on m'en montre un seul, que dis-je? dans celte multitude de livres, que l'on me fasse voir un seul paragraphe, qui ne soit point emprunté du Nouveau Testament et qui soit digne du Sauveur (*). »

(*) M. Celerier, Introd, au Nom. Testam» , pag. 5ia. (Génère, i8a3.)

DES UOCTSr.MES OK M. HTilATs^S. \Hx

Depuis dix-huit cents années tous les siècles chrétiens sont d'accord tant sur la validité que sur. le nombre des Évangiles. La critique sans lumière ou sans bonne foi n'a cessé jamais de les soumettre à son interrogatoire. Artifices , raisonnem^itSy tout a

été épuisé, soit pour leur supputer une date plus récente ou une origine moins respectable, soit pour ébranler la certitude de leur témoignage; et nous ne voyons pas que nos modernes incrédules aient ajouté un allument de plus aux objections de leurs devanciers : préjugé qui tiendrait à lui seul lieu d'une démonstration décisive. « La plus grande marque de l'authenticité » d'un livre , a dit le Dictionnaire de VEncyclo^e Ti^epédie est lorsque depuis long-temps on tra- T» vaille à saper son antiquité pour l'enlever à 9 Fauteur à qui on l'attribue , et qu'on n'a pu » trouver pour cela que des raisons si frivoles , » que ses ennemis même déclarés daignent à peine » s'y arrêter (*). » Et toutefois nous n'avons pas craint de relever le gant. M. Strauss en particulier s'est plu à forger une longue série de preut^{es} tant externes c^e internes y au moyen desquelles il se vante de battre en ruines la vérité des faits évangéliques ramenés à de simples mythes; ce qu'il fonde sur leurs prétendues contradictions

(■) Ariicle Certitude dant Consuèr, jjhilasopA., pag. 99»

%é ai

393 EXAMEV CRITIQUE

tant avec l'histoire du temps qu'avec leurs propres témoignages. Déjà on Va a{)pelé au défi : « En racontant la vie du Sauveur i les évangélistes, lui répond M. Eugène Mussard, se soit trouvés en contact avec l'histoire du temps; et le caractère de cette époque que nous font connaître d'autre part les auteurs juift et romains te retrouve fidèlement tracé dans nos récits sacrés. La critique la plus minutieuse peut les stdvre dans leurs moindre détails ^ les examitlér sotis \9. point de vue des mœurs , des lieux , du langage y etc. ; partout se révèle une connaissance exacte de

tdutes ces choses ; et cependant quelle époque était moins fevo-
rable à un imposteur pour y placer une histoire inventée? Cette
époque a été signalée par une suite de révolutions èticcessives
qui, dans le court espace d'un siècle^ bht introduit chez le peuple
juif les changements les plus rapides et les plus variés. Si donc
l'histoire évangélique appelée à la retrabër se présente comme fi-
dèle dans ses moindres détails, c'est que ceux-là mêmes qui y
jouent un rôle l'ont retracée de leur main ou racontée à des dis-
ciples chàligés de la transcrire sous leurs yeux. »

M. Strauss se replie sur les dissidences qui Se rencontrent
dans quelques textes : <c Pour aydîr » une valeur historique , il
faudrait , dit-il ^ que » les récits bibliques s'accordassent dans
leurs re- » lations^ soit entre eux, soit avec les témoignages

DÊS DOGTltlNES DB M. STRAUSS. 3^3

» étrangers (^). » Et dans tout le cours de son volumineux ou-
vrage^ il s'attache à énumérer léâ diffth^Ubes, lèH cbtitràdictib-
tis mêmes que pi*ésentent nos livrés àèci^és. Nous he suivrons
pas l'auteur dans ce dédale de chicanes ressassées par une mau-
vaise foi systt^matique^ à qui tout moyèii est bon poulr calom-
nier. Là haine du professeur Va jusqu'à l'acharnement. Utl vo-
lume éhorme d^ 755 pages tlê fait en quelque sorte que lui ser-
vit* d'introduction, puisqu'il est à peine arrivé au milieu de M
carrière (*). Cet étalage d'érudition et de critique petit en imposer
à des lecteurs prévenus lin superficiels. Ces prétendues diffé-
rences que la IpÉttion exagère oît dénature, ou n'existent pas^ ou
àè Wliciliènt aisément ; et nos apologistes n'ont pas manqué de
les expliquer. Nous y répondons {}ar cette observatiôii générale:
Ces cohtradictibils dont on fait tant de bruit, examinées de sang-
froid pal* les vrais savants des diverses communions, se soht éva-

nouies d'elles-mêmes au flambeau de Id critique. Misérables arguties qui ne pbrtetit que sur des différences de peu de valeur, jamais sur des différences essentielles pour le fond dès

(^ IntrwLj 8€cU xv, pag. 109.

(^ Le long fatras de M. Strauss, sous le titre deFie de/ésusy né teDferme encore daos ses trois premiers volumes que les faits antérieurs à la passion et les événements de la vie publique de Jési», à l'exciusion des histoires de miracles ; et ce préam- Me us comprend pat moins de 765 pages.

3a/4 EXAMEN CBITIQL'E

choses. Ce ne sont pas celles-là qui divisent les

Églises.

On voudrait une concordance rigoureuse, unifbrmément identique. Elle existe pour tous les bons esprits et tous les cœurs droits, dans chacun (les faits généraux qui servent de fondement . au christianisme. L'édifice bâti par Jésus-Christ a vu s'élever contre lui les tempêtes les plus fiirieufiesy et il est resté debout parce qu'il est assis sur la roche indestructible. Bien loin d'atténuer la crédibilité des témoignages , les variantes qui peuvent se rencontrer dans les récits de circonstances légères n'en prouvent que mieux ta bonne foi du narrateur. Un accord rigoureux , poussé jusqu'à l'identité des moindres détails , m'inspirerait peut-être des soupçons d'une connivence ou d'une convention secrète qui m'annoncerait des inventeurs plutôt que des témoins oculaires. Bfaia un accord qui a lieu dans les choses essentielles, avec de légères difiPérences dans les particularités et les détails, m'inspire la confiance. Ces. diSéh rences me paraissent l'effet naturel de.

celle des esprits qui, différemment affectés, font écrire différemment à chaque homme ce qu'il a vu, ceux-ci portant leur attention sur une circonstance, ceux-là sur une autre (*). Ce qui échappe

(*) M. Salvador: « Loin ilo :rtiuvcr à rediic aux difCéraficM

» [mime aux conlrnd'tii wjh *,* \\k: \\v:i»; f|ui hp
rLrtcuipli^fol

DES DOCTRIICKS DE M. STRAUSS. 3a5

à M. Strauss, c'est ce caractère de vérité, d'originalité et de grandeur qui se découvre dans ces divins livres y et à quoi M. Salvador lui-même n'a pu refuser son hommage (^). Quiconque n'écrit que pour écrire, dans un intérêt de vanité ou de gloire humaine, se trahit toujours par quelque endroit. Le masque de la modestie, de l'ingénuité, du désintéressement devient trop lourd à porter, quand il n'est qu'artificiel, et tombe bientôt de soi-même. Ici l'épreuve se soutient du commencement à la fin, et ne laisse pas apercevoir la moindre inégalité. Quand je vois les hommes qui les ont écrits me raconter avec tant de simplicité les plus grandes choses sans en être étonnés*, plus occupés de la vérité que de la vraisemblance, ne pensant qu'à être sincères, sans sifiEecter jamais de le paraître, parlant de ce qui les touche le plus avec une tranquillité presque semblable à de l'indifférence, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le philosophe de Genève : ce- fÉvangile a des caractères de vérité si grands,

^» du» ce quadruple monameot, ces difTérences en constituent

^ la Yraie richesse; elles TagraDdissent en y oonsenrant l'ein-

"^ preînte involontaire et naïve des hommes et des circonstan-
» ces. » [JésuS'Christ et sa doctrine, liv. ii, tom. i, pag. 167.)

(1) Citons encore ses propres expressions : « Le langage orî-
'^^ ginal et souvent sublime de ces livres donne un cachet
géné->

»• rai d'authenticité et de sincérité morale aux livres du \osi-
"-> ^cnu Trrtlaïïicnt. ' (7A/.'/.»oin. fi, yr:., \Di.

35^6 EXAMElil CEftfQUB

» si frapp^t9 9 si par&itement inimitable! > qaf » r inventeur
en serait plus étqnnail: qiM^ |\$ » héf ps. V

Il est facile de présumef quelle spr^ l*opÎA|{|p de M. Strau^
suf les miracles de Jé^'s f^ de ^ apôtres. Si)es Uyre^ qui en
contiennent le r^it sont supposés I les fpiracles ne sont rien moi-
pi que prouvés. Ils ne sauraient l'être , parce qi|^iU sont impos-
sibles. Sa déclaration à ce sujet (le saurait être plus franche. <c
La première des loin f » conforme , dit-il , aussi bie) ^ de justei
id^flt)» philosophiques qu'à toute expé; : 3nce dig^p de » foi j
c'est que Qieu , cause absolu ^ , n'intenrieal 9 jamais par des
actes exceptionnels dai^ii V9^^ » chainemefit des causes se-
condes ^ et qu'e))^ pis » se manifeste que par la production de |a
(nifpf^ - D infinie des causes finies et de lefir^ ;|c(|q{|! » réci-
proques. P^r conséquent ^ toute^ 1^ fpis o qu'un récit nous rap-
porte un phénomène ou » un événement» en exprinf^nt 4'w^
manière » formelle ou en donnant à entendre que le ph^ » no-
mène ou événement a été produit immédift- » tement par Dieu
même , ou par des individus » humains qui tiennent de lui un

pouvoir suma- » turel j tels que miracles , prophéties , nous ne i> pouvons y reconnaître une relation hi

DIS DOChîNES DS X. STRAUSS. 3t7

» oe n'est fîus qu*uDe fiction , un mythe sens » réalité {}). •
D'où il conclut :

Qae si les événements , même les plus natu« reky sont jugés problématiques , pour peu quMls sortent du cercle étroit de notre intelligence i à phis forte raison les surnaturels dont Dieu s*est réterré le secret à lui seul.

A Fobjection générale de M. Strauss contre la Tenté. des miracles, répondons par quelques obsenratioDS également générales.

Avant M. Strauss, Spinosa, Orobio, Boling* bred», CoUins, avaient attaqué la possibilité des miracles par cet argument , que tout miracle étant contraire au cours de la nature, est par cela même contraire à Tordre immimble des choses et à Tessence étemelle de Dieu.

Un principe commun entre le philosophe qui nie la possibilité des miracles et celui qui y croit, c'est que l'Essence divine est infinie dans sa toute-puissance et dans Fimpénétrabilité de ses voies; qu'entre elle et l'intelligence humaine il existe un abîme immense, impossible à franchir; qu'elle a donc pu faire , sans se contredire , dp^ oeuvres dont il ne nous est pas donné de comprendre le secret, et que ce n'est pas une raison de nier telle chose , de ne la pouvoir comprendre. Parce qu'elle est au-dessus de la nature ,

(■) iBi*«i#.,Mcl;BT, pas. 108.

38 EXAMEN CRITIQUE

conclure qu'elle lui est contraire ne prouve autre chose que Torgueil d'une ignorance p^h-ésomptueuse qui se méconnaît elle-même.

La nature est pleine de phénomènes qui sortent de Tordre commun des lois auxquelles elle est soumise , et que Ton est forcé d'accepter même avec l'impuissance de les expliquer. L'histoire du monde nous révèle tous les jours des événements inattendus, extraordinaires, contra^h taires à toutes les prévisions de la sagesse et de l'expérience , et auxquels nous sommes les premiers contraints de donner le nom de miracles. Qui les produit?

Bien que jusqu'ici tout semble égal entre le philosophe et le peuple, entre le sceptique qui mn les miracles et l'orthodoxe qui les croit, il y a déjà entre les deux la différence qui établit l'argument de prescription. Pour quelques esprits forts qui nient , j'ai eu £siveur des miracles les quarante siècles qui ont cru à ceax de Moïse et de Jésus-Christ.

Une incrédulité brutale s'est écriée : Je verrais de mes jeux un mort ressuscité , je rCy croirais pas. Le philosophe de Genève lui a r^hiondu : « Cette question , sérieusement traitée , serait impie , si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négative^h ment que de la punir. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracle^h? »

DES DOCTRINES DE M. SIRAI^hSS. dSQ

Bacon , Leibnitz, Newton , Euler, furent assurément de grands philosophes : ils croyaient aux miracles. Descartes lui-même , quelque extension que l'on prétende donner k son doute philoso*

phique , abaissait humblement son génie devant les miracles de la révélation chrétienne (^). Bacon fonde la certitude du christianisme sur le caractère spécial de bonté et de bien&isance qui signale les miracles de Jésus-Christ. Ce n'est pas la logique étroite , inanimée , de M. Strauss qui aurait jamais pressenti un pareil argument («). Citons les propres expressions du fameux chancelier d'Angleterre : « Dieu le Verbe, dans les miracles qu'il a opérés y et remarquez bien que les miracles ne dérivent point de la loi de la première création , et sont une création nouvelle ; Dieu le Verbe y dis-je , n'a rien voulu fisdre qui ne respirât la bonté et la bienfaisance ('). » Les sêules lumières de la raison nous découvrent à tous 9 aussi bien qu'à ces génies supérieurs , que l'essence de Dieu consiste dans ses perfections

(*) Voy. la Fie de Desearies, par Baillet , liv. vm, ch. tii, . pag. 503 et suit., et ton éloge par Thomas.

C) « A la lecture de cet ouvrage » vous prendriez rauteur • pour une âme de bronze que rien d'humain ne peut atteindre. » M. Quinet. [Analyse du livre de M, Strauss^ pag. 605.]

(') Meditationes sacras^ toiii. ii, pag. 396. Dans Esprit de Aico/7, parM. Émery (tom. i, pag. 3i. Paris, an vu de la iiBpiiKitque).

330 SXAI fBH CIITI9ITE

véritablement éternelles et invariables ; que des miracles opérés dans la vue d^tablir la vraie religion ne sapraiçt donner la moindre atteinte à ses perfections infinies , et ne sont au contraire qu'un moyen par où elles se déploient avec pluf d'éclat ; que ce qui a été créé peut se changer et se détruire ; et que tout ordre établi par la volonté d'un supérieur peut souffrir des ex-

ceptions quand ce même supérieur le juge à propos. Or qui peut refuser cette faculté à la puissance et à la sagesse de Dieu ?

Sans doute qu'il ne faut pas croire en aveugle tout ce qui se présente sous le nom de miracles. Les doutes, les défiances, les soupçons et les conjectures ont leur temps, elles ont leur utilité; mais elles ont aussi leurs bornes. La prudence les a fixées; et ces bornes, c'est la preuve du prodige. Quand on propose à un homme prudent un événement miraculeux, il ne dira pas : Cela est faux parce que cela est extraordinaire, mais il dira : Cela est rare, cela ne doit être cru que quand il sera prouvé. Tout dépend donc de la preuve. Mais si la preuve est donnée, et que cette preuve soit suffisante pour convaincre un homme sage, un homme qui n'est dominé ni par la crédulité ni par la défiance outrée, alors les conjectures, les soupçons, les impossibilités prétendues n'ont plus lieu. (Uçs étaient utiles pour examiner les preuves et pour

DES DOCTEURS DE M. STRATJ88. 331

peser les témoignages, mais quand la preuve est certaine, la vérité est assurée et connue. Or, la vérité connue ne peut sans injustice être combattue par des conjectures et des soupçons; la vérité prouvée exige avec empire les hommages de l'esprit humain. Les lui résister, c'est là l'opiniâtreté.

Voilà, comme parlent des hommes dont les noms en possession de Testime publique ne laissent pas de restriction à leur éloge; et certes, de tels philosophes connaissaient aussi bien que M. Strauss l'étendue des lois de la nature et ses limites.

L'examen que nous aurons à faire des objections de M. Salvador contre les principaux miracles rapportés par les Évangiles

nous jetterait dans une répétition fatigante et stérile sur chacun des mêmes sujets traités par M. Strauss. La marche qu'il suit est la, même pour tous. Il commence par apprécier les explications que donnent sur chacun d'eux les théologiens de son pays, synoptiques et rationalistes, pour les réfuter les uns par les autres. Et, après avoir combattu les nuages amassés par lui-même, aux opinions incohérentes des diverses écoles, il substitue son système exclusif d'interprétation mythique, prisme universel par lequel il cherche à les expliquer. C'est par ce procédé qu'il rend raison de tous les miracles du Nouveau Testament, l'annon-

33^ EXAMEN CRITIQUE

ciation, la conception virginale de Marie, les événements surnaturels qui accompagnent la naissance de Jésus-Christ, l'étoile des mages, la présentation au temple, la visite d'Elisabeth, l'apparition de l'Esprit-Saint sous une forme sensible au jour de son baptême, la tentation au désert, etc. La transfiguration du Sauveur ne fut qu'une extase produite par le jeu de l'imagination ou le prestige d'un songe, durant lequel les apôtres endormis crurent voir Moïse et Élie. Dans tout le cours de son ouvrage, M. Strauss suit Jésus-Christ sur le théâtre de son ministère, particulièrement à Capharnaüm, le considère comme fils de l'homme, comme fils de Dieu, comme Messie; propose une nouvelle classification des événements particuliers de sa vie publique, examine ses discours, ses paraboles, ses maximes principales, ses rapports avec ses douze apôtres, ses miracles. Selon lui, les possessions n'étaient que des attaques d'épilepsie (^). Les guérisons d'aveugles ou de sourds-muets, de paralytiques, de lépreux, de pertes sanguines, cédaient sans beaucoup d'effort à des opérations magiques ou chirurgicales dont Jésus savait faire

usage (^). Le magnétisme animal y jouait le rôle principal. « La seule action » de la main, du regard, de l'impression de Jésus » faisait tout son secret, même aux distances les

(') M. Strauss, tom. ii , pag. 973.

DES DOCTRINES DE M. STRAUSS. 333

» plus éloignées du théâtre de la guérison. Ainsi , » d'une part les phénomènes magnétiques, de » l'autre Tactiop de Jésus sur Torganisme ma- » lade y nous montrent les points de contact avec 9 ce qu'on observe ordinairement se passer d'une » £atçon naturelle (^). »

Dans certaines circonstances , Jésus aidait l'action de sa voix ou de sa main par des ingrédients médicaux, comme lotions, où un peu de boue détrempée de salive produisait l'effet de l'opium (^). Voilà toute la science du thaumaturge. Quant à son influence sur l'être humain frappé par la mort, c'est-à-dire sur les résuri'ections de la fille de Jaire, du jeune homme de Naïm, de Lazare , racontées par les évangélistes , étant hors de toute analogie , elles subsistent comme absolument surnaturelles , et par conséquent i>icrajrabies (^). C'étaient de pures léthargies qui ne demandaient qu'une plus forte secousse de la part de l'opérateur (^). La pêche miraculeuse, la multiplication des pains, le miracle de Cana, subissent les mêmes interprétations. La résurrection du Sauveur n'est que pure fantasmagorie; son ascension, im conte pareil à la fable de l'apothéose d'Hercule et de Komulus.

(») Ibid.j pag. 9-10.

[a] Jùid. , pag. JO-Sy-c);.

f}) i^fVf., pag. io-io5-l4'i«

('o lk9il.j pag. 139.

334 EXAHElf GRItlQUB

Non content de la prétendue similitude qu'il découvre entre les miracles chrétiens et ceux dont on a composé les fabuleuses légendes d'im Apollonius deThyane et autres imposteurs, il nous oppose les découvertes de la science moderne, qu'il met au-dessus de la guérison des paralytiques et autres malades de Galilée. A ce comptéi le plus vulgaire chimiste se vantera d'être l'égal du Tout-Puissant, parce qu'il change les liqueurs.

Renvoyons ces orgueilleux Salmonées à l'école de ce roi d'Ecosse à qui ses courtisans voulaient persuader qu'il était le maître de la mer.

c(Il est visible, lui répond M. Quinet, que M. Strauss est la dupe de son propre raisonnement ; car enfin il sait bien comme moi que le miracle du christianisme n'est pas seulement dans cette guérison, mais bien plutôt dans le prodige de l'humanité étendue sur son grabat, puis guérie de l'aveuglement delà sensualité païenne^ et qui subitement se lève et itiarche loin dU seuil du vieux monde. Il sait bien que le prodige n'est pas tout entier dans l'eau changée en vin aujt noces de Cana, mais plutôt dans le changement du monde par une seule pensée ^ dans la transfi* guration soudaine de l'ancienne loi, dans le d^ pouillement du vieil homme , dans l'empire des Césars frappé de stupeur comme les soldats du sépulcre, dans les barbares dominés par le dogme qu'ils ont vaincu, dans la révolution

française qui croit le tuer et ne ^rt qu'à le réaliser. Voilà les miracles qu'il fallait con{i}>arer à ceux de l'astrolabe et de l'aiguille aimantée (^). »

H. Strauss a mis à contribution toute la polémique allemande I épuisé tout l'inventaire des objections que l'esprit de chicane a pu inventer pour en remplir ses quatre volume\$.

Il n'était pas difficile de prévoir où devaient aboutir des doctrines éversives de toute créance religieuse. Plus de rapports de Dieu avec l'homme, plus de révélation. Dans son système, les faits qui en établissent la certitude ne tout que les rêves de l'imagination ou les artifices de l'imposture. Tout ce que nous réversons sous le nom de miracles , de prophétie, de parole in^irée, est déclaré contraire à la raison , à l'ordre de la nature, aux règles dti possible , et doit être relégué parmi les fiibles. La morale elle-même sur laquelle reposent les sociétés humaines est mise en problème, âBandonnée , sans règle et sans frein , au conflit des intérêts privés et à l'arbitraire des passions toujours en guerre les unes avec les autres. Rien iiprès la mort que le néant ; rien pendant la vie pour consoler le malheureux dans ses disgrâces; rien qu'une abstraite philosophie qui , dit-on , se suf- Ik à elle-même , et n'attend rien ni du présent

(■) Amafyse da Iittc de M. Stniiss dus k Eeime des Deux

336 LXAMEN CRITIQUE

ni de ravenir. Non pas que dans Tœuvre du docteur Strauss la démence soit poussée jusqu'à nier qu'il y ait un Dieu; mais le Dieu, de M. Strauss n'a point d'existence en dehors ni au-dessus du monde ; il n'a conscience de son être que dans le monde. et

parle monde. Jje ciel et l'enfer, tout s'écroule sous le marteau de l'impitoyable démolisseur.

La brutale incrédulité du philosophe allemand a été mise k nu dans un article du jour* nal qui s'appelle ie Semeur j journal auquel nous devons la justice de convenir qu'il se distingue éminemment par le sérieux et la sagesse de ses discussions , la franchise des convictions qu'il énonce, la politesse et l'élégance de son langage. Dans cet article, où l'on rend compte d'une production ultérieure de M. Strauss (^) : «Son » système à lui, dit son judicieux critique, c'est » ce qu'il nomme le rationalisme pur; et ce fm- » tionalisme pur, c'est le panthéisme. En effet, » le panthéiste n'est qu'un rationaliste consé- » quent. Quand la raison prétend mettre sa pen- » sée à côté ou au-dessus de celle de Dieu, elle » n'a plus qu'un pas à faire pour Ise déifier elle- » même; et dès qu'elle se déifie, elle proclame » le panthéisme. Vainement on a cherché d^ » points d'arrêt sur cette pente inclinée; vaine-

(i) Sous le litre Dogmatique chéiienne dont le preioier volume vient d*êh*r publié en allemand.

DFS DOCTRI!f£S DE M. STRAr^SS. 337

> ment le socinien , le rationaliste y ont reculé » «Tedroi devant cet épouvantable abinie ; la force

> des choses les y pousse malgré eux i}). » Dans ce nouvel écrit, conséquence immédiate de celui qui le précède , l'auteur ne garde nulle mesure ; cTesl le cynisme effronté du Sjsième de la nature y une solennelle abjuration de tout culte religieux.

M. Strauss y exprime formellement le vœu que ses partisans, qualifiés les amis de la science, se séparent des communions

chrétiennes pour aller vivre dans un coin du globe , soumis aux seules lois de la philosophie. Il serait curieux de voir ce projet réalisé. Les moins clairvoyants conjectureront sans peine ce que deviendrait en bien peu de temps une colonie de philosophes réunis sous un pareil patronage.

(■) Le Semeur y 17 février 1841> tom. z, n° 7, pag« 50, col. 9.

PRÉFACE

M. Salvador ouvre son histoire de Jésus-Christ par une préface où il expose les motifs qui l'ont entraîné vers les questions religieuses et les matières auxquelles ses méditations se sont le plus particulièrement attachées. Ce qu'il nomme la question religieuse lui a paru Tune des plus arriérées*, et des plus dignes d'exercer l'esprit de recherche , d'analyse et de recomposition (}). Selon lui , les travaux de tant de siècles écoulés depuis l'origine des sociétés partout soumises à

(') Préface da livre de M. Salvador, intitulé : Jésus-Christ et son empire pag. i«

Faction du sentiment religieux, tant de livres de toute langue dont s'honore la raison humaine , tant de productions diverses où la science et la critique se semblent avoir été poussées jusqu'à leurs dernières limites, nous auraient laissés encore aux premiers pas de la carrière et n'auraient dû qu'imprimer à la science religieuse une impulsion rétrograde. L'édifice de la religion reste encore à construire;*et c'est au philosophe israélite du xix« siècle que cet honneur était réservé. Tout ce qu'il y a d'institutions reli-

gieuses répandues sur la surface de l'univers n'est à ses yeux a qu'un » amas confus de pierres d'attente destinées à reoe- » voir quelque développement nouveau, quelque » forme appropriée a l'avenir de notre civilisa- » tion moderne (^). »

Telle est la haute pensée qui a dirigé ses premiers essais. Ils se produisirent dans le livre publié en 1824 sous le titre de Loi de Moïse ou Sjrst^hà religieux et politique des Hébreux , à la fois faîsidirè et traité, retra vai Hé et agrandi e& 1898 sous le Htté d'Histoire des institutions de Motsé et dupet^tt hébreu. La critiqué ne manqua pas de dtoîiiguel' dans ce doublé tribut payé par l'auteur au sei»timent piatriotique et religieux tout ce qu'il y avait de solide et de vraiment original. Toutefois ^ lès éloges décernés à l'érudition et à la si^dté dé

(») Ibid.y p. II.

DBS DOCTBmS DE M. SALYADOt. 343

^crram n'empêchèrent pas non plus d'y remai^

oer certains aperçus où Timpartialité et la jus-

de son jugement se trouvaient évidemment

dé£siut , surtout dans un chapitre épisodique

troduit "par anticipation dans le corps de Fou-

(^). Ce chapitre traitait du jugement et de

condamnation de Jésus. M. Salvador, trop dèle aux préjugés de sa nation , y prend parti n sa Êiveur, contre ce qu'il qualifie système gééral adopté depuis des siècles dans les prédica- ^ons chrétiennes relatives à la passion de Jésus- Christ («).

Ce qui détermine son opinion à cet égard c'est, dit-il, « le noble dessein de montrer par un exemple solennel que nulle déception en ce monde, » de quelque antiquité qu'elle s'autorise, de » quelque appareil majestueux qu'il lui plaise de » se revêtir, ne manque de rencontrer un jour » son arrêt. L'erreur n'eut jamais qu'un temps (3). » B nous semble , à nous , que la justice du ciel n'avait pas attendu des siècles pour se déclarer dans la cause dont il s'agit, et que si, comme M. Salvador en paraît convaincu , les jugements des hommes sont sujets à erreur. Dieu, qui n'a pas à redouter un tel soupçon, s'était prononcé

(») Ibid. , p. VII.

rt Jbid.

Q) Ibid., p, ▼ m, et Préface de son hist. des insf. de Moïse ^ PH;* xxtu.

jusqu'ici avec assez de solennité par le diâtiment des coupables. La philosophie elle-même pourrait-elle rendre raison de la situation actuelle du peuple juif autrement que, comme le fait la tribune chrétienne , par l'accomplissement du vœu prophétique proféré par le peuple juif lui-même à la suite de son arrêt contre la vie de Jésus : Que son sang retombe sur nous et sur nos en-* fants (^) ! Cet homicide vœu a été exaucé.

La brillante apologie de Moïse, contenue dans les précédents ouvrages de M. Salvador, n'est que l'introduction à l'histoire du christianisme, que l'avant-scène du drame développé par ses évangélistes. Ce n'est plus seulement un iqqpei interjeté par devant le siècle présent des jugements téméraires qui ont eu cours jusqu'ici sur la nation juive; c'est la confirmation légale et détaillée de l'arrêt rendu contre un prétendu Messie qui s'est dit le

fils de Dieu, et qui est parvenu à détourner à son profit les hommages que réclame la législation hébraïque. L'histoire de Jésus en est la suite naturelle. Sa religion tout entière se retrouve dans les institutions de son prédécesseur. Dans cette sorte d'épopée, le rôle principal est pour Moïse; Jésus n'y remplit qu'un personnage secondaire. Telle est l'intention manifeste du nouveau livre de M. Salvador.

(') Et respondens unghesus populus dixit : Sangais rfus superfios et super filhs nostros. (Matth., xxtii, aS.)

DES DOCTAÏKÉS DE JI. S&LV<toB. 345

' Pour la justifier, il parcourt les origines ^ la doch-ine chrétienne, chacuile des époques de la vie de Jésus-Christ et des acteurs prihcipauz qui ont pris une part directe à la formation primitive de l'Église chrétienne (^).'

Qvœ dans le cours de son ouvrage, M. Salvador s'attache à venger Moïse et son peuple des calomnieuMs imputations dont Ta chargé la philosophie despotique et railleuse du dernier siècle; qu'il ler proclame hautement le génie le plus profond et le plus vigoureux qui, dans l'ordre législatif et moral, ait encore paru sans aucune exception parmi les hommes ('), cet éloge, toutefois limité aux seuls objets de comparaison qu'il nous soit permis d'admettre, est sûr de notre assentiment; et nous n'avons nulle peine k lui pardonner ce que lui-même appelle les exagérations de son oithousiasme (_>), bien réparées d'ailleurs par les restrictions que lui-même apporte à ses éloges. Quant à la cause que nous défendons, bien loin d'avoir à nous faire le même reproche, la seule chose que nous ayons à craindre, c'est de rester au-dessous de la vérité. Noos parierions le langage des Bossuet et

des sérÉqhins (*) : à peine pouvons-nous bégayer en pareille matière. Alàis

(■) M. SaUador, Préjace, pag. it.

(•) H. SaKidor, t. i, p. 73.

fi) Pr^acc, pag. vi.

(4) &■ linguitfiomimim hrjfiarrt'rig'-hT'uii . ', 1 C^ît, vu ,1 .)

346 EXAMBir CRITIQRa

en neyen^iquant aux mêmes termes que noire adversaire le droit et la liberté d'écriture nouft attendons de lui la justice de reconnaître que/ nous aussi , nous obéissons à une égale conviction j et que notre plume n'aura pas cessé d'être dirigée par un sentiment vrai d'équité , d'honneur et de convenance (*).

A la suite de ce préliminaire , M. Salvador indique le dessein général et la distribution de son ouvrage, renfermé dans l'origine de * Vlnstitut chrétien , et partagé en trois livres. Le premier prélude à l'histoire du christianisme par un exposé de la situation des esprits et des croyances tant dans l'Orient , dans la Grèce et dans l'Etat romain, que dans la Judée ; d'où résultait un concours de circonstances des plus favorables à la formation du christianisme. Le second livre, qui comprend la vie et la doctrine de Jésus , poursuit la combinaison nouvelle de ces éléments divers. Le troisième montre les communs e£Ports dés apôtres dans les développements théoriques et pratiques donnés progressivement au nom et à la figure de leur maître : ce serait moins à Jésus-Christ lui-même qu'aux apôtres Pierre, Paul et Jean, que le christianisme aurait dû l'opinion de sa divinité et l'extension de sa doctrine (2).

(«) Préface y pag. xii.

(^ M. Salvador, tom. i, pag. 3-7.

J»ES DOCTBOISS OB M. 8ALTADoK. 34?

CHAPITRE PREMIER

Des nations.

M. Salvador convient de la prodigieuse projiagation avec laquelle le christianisme se répandit dans le monde. Au lieu de s*en étonner , il n*y voit que l'effet naturel des causes diverses qui Favaient préparé depuis long-temps. II en découvre le mobile dans Taction toute-puissâhtë des circonstances qui s'étaient réunies en faveur d'une religion nouvelle. Le christianisme vltit, et profita des nécessités ^ysiques et morales qui sollicitaient un grand changement (^).

(Test à l'exposé de ces circonstances que le premier livre de son ouvrage est consacré. C'est tbûte la doctrine de Gibbon reproduite sous uh iibttteaa jour.

Quelle était donc la situation réciproque d6H peuples durant les jours les plus rapprochés du christianisme ?

Remontant aux époques les plus reculées de rhistoire générale du genre humain^ le publiciste Israélite en interroge les annales les plus mémorables. Parmi les tendances qu'il signale

(«) &éd., pH. 9.

B EXAMEN CRITIQUE

comme ayant présidé au mouvement général de l'espèce humaine, il découvre un premier &it essentiel , primordial , perpétuel , dominant à la fois Tordre politique et Tordre religieux (*), déterminé , dit-il , par la marche presque physique des sociétés humaines , d'après laquelle on a vu sans cesse se créer et se détruire quelques grands empires qui semblaient céder par nature à Tarnbition d'envahir la terre entière, et de ne former de toutes les populations , de toutes les langues qu'un seul corps, qu'un seul idiome : la loi d'unité prescrite à toute la nature (^], principe de force envahissante et civilisatrice qui a fiiit paraître successivement sur la scène du monde les empires d'Assyrie y 4es Mèdes, des Chaldiéo- Babyloniens, les monarchies d'Egypte, puis, celle d'Alexandre , qui remplace le règne des Perses , réunit dans un même corps les peuples les plus éloignés de TOrient et de l'Occident, et leur donne pour centre sa ville d'Alexandrie. Après plus ou moins de temps , ces états divers viendront s'engloutir dans la puissance romaine , sans contredit le plus grand exemple de la tendance sociale vers Tunité, laquelle, après avoir réduit tant de peuples sous le sceptre d'une seule cité, impose à cette même cité le sceptre d'un

{') P«g- '9- (») Pag. 13. '

DES DOCrilMi6 D£ M. SALVADOR. 349

seul homme (^). Conquérante par essence , Rome avait conçu de bonne heure et n'a cessé (te poursuivre le vaste désir de domination dont la Rome du christianisme a i^ecueilli un jour tout l'héritage.

Je ne me hasarderai pas à discuter ce qu'il peut y avoir de vrai ou de purement arbitraire dans ce système ^ envisagé sojlis le seul point de vue politique et humain. Cette -science nous est étrangère. Ce que je me permettrai de dire^ c'est que peut-être la question n'obtiendrait pas la sanction des Racon , des Grotius j des Leib^ nitz, des Remardin de Saint-Pierre. Peut-être M. jSalvador aurait -il confondu le principe d*uni|é avec le principe d'autorité. Autant celleci est nécessaire pour prévenir les désordres de l'anarchie et assurer la liberté publique , autant l'autre est indifférente en soi, et laisse de latitude aux appréciations de l'histoire, par la diversité et l'opposition des exemples à qui elle emprunte ses matériaux. Si le système du gouvernement d'un seul paraît avoir été admis le plus universeUement, il y avait également une sorte de prescription en &veur du régime populaire ou aristocratique qui exclut l'unité. Avant de passer à l'état d'empii^ absolu , Rome avait dû la

(') Pag. 16.

350 EXAMEN CRfTlQtJB

longue suite de ses prospérités à la vigueur de sa constitution républicaine. Athènesi d*abord soumise à des rois, en avait brisé le joBg pour s'ériger en république. Carthage ne connut pas d'autre gouvernement La vaste monarchie d'Alexandre, créée par son génie , ne survécut pas à son illustre fondateur. A peine mort, les membres de cet empire nouveau , à peine ëbkn^ ché, incapables de porter le poids de cette unité, se partagent et commencent soudain une lutte héréditaire qui propage dans tout le monde grec et asiatique un principe de désordre , de tyran* nie et de malheur, fruits déplorables qu'engendre inévitablement l'ambition des conquêtes, résultats toujours aussi funestes aux répu-

bliques qu'aux monarchies. M. Salvador connaît trop bien l'histoire de son pays pour croire sérieusement que le principe d'unité politique soit une loi naturelle et universelle. Il sait aussi bien que personne quelles furent les révolutions de la république des Hébreux; il n'ignore pas à quel point les conditions de la Judée obtinrent ses premiers rois, et que l'unité qui valut d'abord aux règnes de David et de Salomon de si heureux jours, ne tarda pas à être rompue par la division des royaumes d'Israël et de Juda. Bossuet savait tirer d'autres considérations du spectacle de ces grands changements, quand il disait : a Quand vous voyez ces empires divers se présenter devant

VOUS succéderont les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines (^), » et qu'il n'y a de solide et de vraiment immuable sur la terre que les institutions auxquelles Dieu lui-même a imprimé le sceau de sa propre immutabilité. Quiconque a des yeux reconnaîtra aisément que ce privilège n'appartient qu'à la religion.

L'axiome de M. Salvador n'est vrai que dans ce sens : que la puissance est naturellement portée à s'agrandir; mais que, quelque démesurée qu'en soit l'extension, toujours est-elle condamnée à subir des limites, et qu'elle porte dans son sein les germes de sa destruction. La politique et la philosophie, fondées sur les règles éternelles de la justice, de l'humanité, de la religion, continueront d'unir leurs efforts pour comprimer ou prévenir l'ardeur des conquêtes et l'abus de la force : leurs espérances seront toujours trompées. C'est vouloir que l'Océan demeure sans tempêtes. Ce n'est pas sur cette terre, champ de bataille ouvert à

toutes les passions , que le principe d'unité sociale entre tous les peuples du monde recevra jamais son accomplisse-

(■) Discours sur riUstoire universelle , 3* partie, pa^ . 474»
édit. in-ia. Paris, 1719.

1)5 a EKAMEN CRITIKUK

ment. Laissons M. Salvador se complaire dans la perspective d'un plus heureux avenir ^ où toutes les nations de la terre se verront unies dans une félicité parfaite , et comme en un même banquet (^). Nous aussi nous en embrassons le consolant espoir, fondé sut* l'assurance que nous en donnent les promesses de Jésus-Christ et de son apôtre (^); mais pour les temps où il rCy aura plus pour tous les peuples du monde ffu^un seul bercail , sqs hi houlette pacifique d'un seulpas^ leur (^) : ce que nous entendons de Tunité de foi à laquelle les Juifs participeront à leur tour; et non pas y comme le fait M. Salvador, d'une fraternité illusoire de doctrines ennemies. Ce principe d'unité et de fraternité humaine , où se résume dans son langage la pensée hébraïque amenée à sa dernière fin , ne consiste pas seulement à faire une seule famille de la multitude des enfants d'Adam , de concilier sous les mêmes drapeaux tous les peuples ^ tant du monde oriental que du peuple occidental (^) ; M. Salvador est animé d'une plus ambitieuse espérance. Il y voit l'accomplissement religieux , moral et -politique

(') M. «Salvador, tom. i, pag. 72.

(■) Rom. XII, ïii. Bossiiety Discours 9iir fhist, universelle , cb. XX, pag. 328.

(5) Joao., X, iC.

'^4; M. Salvador, loin. 11, pag. 300.

DES socranrEs de m. sixrkWM. 353 de k foi d'Aloahani }}f
TédaUnte rêsumction <risnêl tiré de la poussière des tombeaux
pour are remis en possession de son antique gloire, le triomphe
de sa nation sur tous les autres peuples, et Juda couii>ant sous
son sceptre toutes les puissances royales et populaires de la terre
C). Ce banquet universel du genre humain, c'est la confUération
philosophique contre le christianisme arrivé enfin, comme toutes
les institutions humaines, à son dernier terme('). C'en est bit, le
Tceu de Julien est exaucé : ce christianisme, k qui ses oracles
promettaient l'éternité , restitue au mosaïsme l'antique héritage
dont il t'avait dé* possédé. Jérusalem renaît de sa cendre , et tous
les peuples de l'univers tombent aux pieds de cette dté, chez la-
quelle sa situation matérielle, auan bien que ses doctrines et ses
souvenirs, maintenaient perpétuellement l'espérance de devenir
elle-même le centre universel de la vraie morale et de la loi (*).

L'autre &it, qu'il déclare être rgalement une tendance, une né-
cessité (*) constitutive de notre nature , c'est la présence du sen-
timent religieux imprimé dans toutes les &mes par l'auteur de la

Q) IHd.ftti^.

(<) Oid., PH- 36i.

p) Toa. I, pis. ».

nature, et développé au sein de toutei lei ciétés par la pratique
d'un culte toujours ftub6iS* tant. De là , « sous le nom de
croyances et do x) doctrines religieuses , ces associations d'idéci
» plus ou moins incomplètes , qui, étant assujet» 3» ties comme
les sociétés ordinaires à des luttci » réciproques et à des vicissi-

tudes sans fin^ n*oAI » cessé jamais toutefois de tendre vers Vunilé (^). »

Mais y parvenaient-elles? Bien loin delà, dlei ne faisaient que s'égarer dans les voies de Tido* latrerie^ et s'éloigner des traditions primitives qui^ mieux écoutées, auraient pu les en détourner (^

Grâce à cette disposition profonde et général«| le christianisme n'eut qu'à se montrer pour r^ veiller le principe religieux engotirdi sous Ift nuit épaisse du polythéisme , et ramener roui* vers tout entier à la foi antique conservée, soit dans les traditions de l'Orient, soit plus partieu» lièrement encore dans les livres du Législateur des Hébreux.

Si du moins M. Salvador avait la bonne foi d'en faire honneur au christianisme , à qui Cette heureuse révolution est promise. Mais non ^ €*ett en faveur deThébraïsme qu'il la réclame» 4 Soua la prédominance de l'esprit pharisien , la loi de

(') Ibid.f pag. 30«

Cj Jbid,, p. II. Cette assertion sers^discutée dtat laciia^ pitre où il sera question du dogme (ie lavie/tUurâ^€tei'im^ mortalité des dmet.

DES DOCT&IirES BS M. SALVADOR. 355

Moïse avait en viie , dit-il , de lier entre eux ces trois principes distincts : l'unité de Dieu , Tunité humaine, Tunité nationale (^). »

Nous doutons que le passé soit ici un augure assuré de Tavenir. L'histoire des Juifs ne nous apprend pas que'le dogme de l'unité divine, hautement professé par eux , ait converti beaucoup

d'idolâtres. Elle nous apprend que, loin de rechercher la société des étrangers ^ les Juifs l'évitaient soigneusement. Leurs différences d'avec les autres peuples choquaient trop leurs usages, pour ne pas exciter leur dégoût et leur aversion ; et leur religion semblait avoir été instituée pour une contrée particulière, plutôt que pour être le point de ralliement de tous les peuples ; enfin que l'espérance de cette commune fraternité du genre humain n'excluait pas chez eux la prétention de dominer un jour sur tous les peuples du monde (^).

Déjà, durant le siècle précurseur de l'ère chrétienne, fermentait au sein des peuples, dit M. Salvador, une agitation matérielle causée par les violentes commotions qui en composent l'histoire, et à peine suspendue par le règne pacifique d'Auguste.

S'il faut l'en croire , les masses , averties par un instinct secret de la chute prochaine du polythéisme, appelaient de tous leurs vœux une

(') M. Salvador, liv. ui, chap. ii, pag. a85 du tom. n. (*) Ibid. , pag. 30a.

législation religieuse et politique qui les arrachât enfin à la fluctuation des opinions et des partis ; et le grand principe de l'unité divine se &isait jour à travers les systèmes répandus sur la pluralité des dieux et le fatalisme caractéristique de l'ancien monde (*).

M. Salvador parcourt les principaux événements qui signalent cette époque en effet remarquée par tous les historiens, où la puissance romaine 9 minée sourdement par le luxe et la corruption , succombant sous le poids de sa propre grandeur, était devenue incapable de supporter les maux et les remèdes (^). Les

guerres civiles et étrangères avaient fait du monde tout entier une vaste scène de carnage. Ce siècle s'était écoulé sous les auspices les plus fâcheux. Alors les témoignages les plus ardents retentissent au loin contre tous les genres d'esclavage ; » alors enfin l'on vit l'incertitude de chaque » homme sur ses biens , sur sa liberté , sur son » existence, la haine mutuelle des nations, des • » familles, des citoyens, et toutes les violences » privées , tous les vices , tout l'égoïsme dont la » crainte continuelle du danger s'accompagne

(') M. Salvador, tom. i, p. 25 et suit.

(') Tite-Live : Respublica ed crevit ut magnitudine laetetur. Jam pridem praevalentis populi vires se ipsae conficiunt. . . . Donec ad haec tempora quitus nec vitia nostra nec remedia pati possumus perventum est. Préface de ton histoire.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. Zt'J

9 inévitablement y introduire dans la plupart des 9 âmes une souffrance qui ne pouvait que les 9 rendre très avides d'un remède quel qu'il fut, 9 politique ou religieux, moral ou physique (^).»

Ces lugubres souvenirs amènent sous la plume de l'écrivain une conclusion démentie par tous les témoignages. Le même besoin de repos qui , après de longues et sanglantes secousses y avait fait tomber le faisceau des pouvoirs dans les mains d'un seul , laissait entrevoir dans l'unité religieuse le terme des dissidences dont le monde était fatigué. « En conséquence 9 dit M. Salvador , des causes nombreuses de succès s'offraient à l'établissement d'une doctrine qui s'annoncerait comme le christianisme pour imposer une autorité aux esprits (^). Il suffisait de l'appari-

tion lointaine d'un phare inattendu pour faire taire tous les souvenirs y cicatriser toutes les plaies , rendre la vie à des corps enchaînés par un léthargique découragement.

Examinons de plus près le tableau que M. Salvador nous met sous les yeux , et voyons si les conséquences qu'il nous est permis d'en tirer sont les mêmes que les siennes.

En convenant que les couleurs n'en soient pas trop chargées nous demanderons ce que le siècle dont il parle eut d'éminemment particulier,

(1) M. Salfador, 1. 1, p. 27.

(«) JOfid. , pag. 30.

358 KZAMEIf CRITTQTTB

hormis la haute supériorité dans les lettres et dans les arts, qui lui a valu un rang si distingué dans l'histoire du génie humain. Quant k cesca-* lamités que déplorent tous ses écrivains, la cause en était la même qui l'est ordinairement de toutes les autres, à savoir la trop grande félicité (*), résultat de l'abondance de^ richesses et des prospérités dont M. Salvador n'a pas droit de se plaindre, puisqu'il y fait consister le bien-être des sociétés (^). Toutefois , il oublie que le même siècle qui produisit les sangui- naires rivalités des Marius et des Sylla , les complots parricides d'un Catilina, les victoires désastreuses remportées sur Mithri- date , sur les alliés et les pirates , ap« plaudissait avec enthousiasme aux exemples de vertu donnés par les Scipion , les Fabius , les Paul-Émile et les Caton ; que dans ses jours les plus néfastes comme aux plus brillantes époques de sa gloire , dans l'âge de sa

décrépitude comme dans la ferveur de son adolescence (^) , cette cité,

(•) Causa tantœ calamitatîs cadem qua omncSp nimiaje» iicltas. (Floras, Epîtome, rcr, Romanar., lib. iv, ctp. M, ^

(*) « Loin de regarder la vie hamaine comme un rardetn det» » tifié à témoigner sans cesse de certaines vengeancti da ei#l, » le peuple juif ramenait au désir de rendre cette via humÉine » longue, paisible, riche en intelligence, en affection et en bienSf > toute son espérance religieuse et toute Ténergie de sa lé|{ials*> » liou. v(Lîv. I, chap. III, p, i2-i3.)

Q) Expression de Florus : Fretum illud adoleseentlœ ^ td est y secundam imperii œtatem, {Epitome, lib. i, cap. 96.)

DES DOCrâiSll BB m. .âAX.TA1>OK. SS^

Idii}o<vs prête à se vendre k qui la voulait aehe* Kr (^) 9 por-la constamment resprlt^relîgiem jus» qu*à ebercher dans tous les lieux du monde des lli% inités étrangères (^) , et remercier ses dieux des vaux dont elle avait à gémir ('). Les calamités que rappelle M. Salvador n'appartiennent pas au temps des défaites de Cannes y de Trasymène , des Fourches Caudines; et cependant , ni Polybe, ni Plutarque, ni aucun des écrivains les plus graves, Q^accusent nulle part le peuple romain d'avoir dégénéré de son respect antique pour la religion. L'amour pour ses dieux se confondait avec l'amour de la pairie et l'orgueil du nom romain. C'était à eux que le peuple«roi croyait devoir Teippire du monde. Partout les oracles et les divinations 9 les sacrifices publics et particuliers interviennent dans les délibérations civiles et do* mestiques. Partout le sang des victimes ruisselle dans les temples. Sylla, avant de combattre , invoquait la divinité dont il

portait l'image sur sa poitrine(*). On croyait que Castoret Pollux étalent venus en personne apporter au peuple romain la nouvelle de la victoire remportée sur les Cimbres

(») Salliisle, Bell. Jugurth. > "\

o Octave dans Minuc. Félix, Biblioth. choisie dei Pères, tom. m, pag. 177.

(o ^S^^^ grattas Dits itnmortalibus ipso tantœ cUuUs no^

r. (Flonis/Jib. iii,cftp. i3.) (4) Plutarque , in SyUd*

360 EXAMSlf CRITIQUE

et les Teutons. Pompée , vainqueur , venait dans le temple de Jérusalem rendre hommage au Dieu qu'adore une nation réputée impie (^). Les Romains y plongés dans les délices de F Asie , enivrés par la soif effrénée des richesses et du pouvoir, par tous les vices de l'égoïsme et de Findifférence, accueillirent avidement la doctrine d'Épicure , parce qu'elle les débarrassait de la crainte des dieux. Ce n'était pas pour en changer. On ne pensait guère à courir au-devant d'un christianisme qui n'existait pas encore ; et quand il vint à s'y présenter, on sait trop comment il fut reçu dans le monde psuen. L'attachement le plus opiniâtre à d'anciennes croyances repoussait par lefer et parle feu une nouveauté déclarée sacrilège. Que la justice du ciel se manifestât par la longue suite de fléaux dont l'empire fut assiégé , la haine du nom chrétien s'en faisait une arme de plus. C'était l'expression de la vengeance des dieux qui châtiaient la désertion de leurs autels, et demandaient en réparation le sang des chrétiens. <r Si l'empire avait été affligé de quelque calamité récente , d'une peste , d'une famine ou d'une guerre malheureuse y dit Gibbon , traduisant

Tertullien ; si le Tibre avait débordé ou que le Nil ne se fût point élevé au-dessus de ses rives; si la terre avait

(^) Hierosofymam intravit, et viditillud grande Impioegemis arcanuin païens, (Florin, lib. m, cap. 5.)

DIS DOCniUBS DE M. 8AXVADOR. 36 1

tremblé , si Tordre des saisons avait été interrompu y les païens superstitieux se persuadaient que les crimes et les impiétés des chrétiens, qu'épargnait la douceur excessive du gouvernement , avaient enfin provoqué la justice divine (*). — Il n'est donc pas vrai de dire , avec M. Salvador, qu'une agitation douloureuse et le découragement général eussent énervé l'action du polythéisme chez les Romains, et appelassent de tous leurs vœux le bienfait de la religion nouvelle. Que l'on consulte l'expérience, l'histoire, tous les oracles divins et humains : si la prospérité compte parmi ses dangers celui d'affaiblir le lien religieux , l'adversité le rend plus étroit et plus sacré. En santé , on oublie les dieux , écrivait Pline dans les épanchements de l'amitié ; malade, on y revient M. Salvador est de meilleure foi quand il dit : tf Les calamités publiques ont pour effet constant d'amener ou d'entretenir l'excès même des dispositions superstitieuses (^). ^

CHAPITRE n

État des esprits et des croyances.

De l'état des nations , M. Salvador passe à Tétat des esprits et des croyances avant le chris-

(*) Hi'st, de la décad. de t empire romain j chap. xvi, t. i, édit. iii-8. Paris, i835, pag. 3ai, col. a. Tertull., Apologé[^] tiqtie, n® xl«
Mêmes plaintes encore au temps de saint Augustin.

(•) Tom. 1, pag. 57.

36t BiAiiBif CRmon

tianisme. Ce chapitre n'eat que la continuatiim du précédent ; laborieux préliminaire qui ramena i cette conclusion développée avant lui par Gibbon , transmise de son école à la plupart d# celles qui l'ont suivie , et déjà combattue plus haut (^) : ce que les éléments d'une religion nou-» velle se trouvaient rassemblés dans les doctrines, tant religieuses fue philosophiques, ré» pandues chez les différents peuples du globe. L'idolâtrie, dominante depuis tant de siècles dans tous les lieux du monde , touchait à sod déclin. Partout la raison commençait à l'empor* ter sur la superstition. Le paganisme était uaé. Chancelante sous le poids du mépris génend dont il se trouvait chargé, la foi de ses adort* teurs appelait à grand» cris un ensemble de relk gion qui s'accordât mieux avec les besoins de l'intelligence. Avant même que le polythéisme eût été foudroyé par la plume éloquente de nos apologistes, on s'était accoutumé à ne plus reconnaître dans ses fausses divinités que l'œuvre de l'ignorance et de l'imposture. Les esprits les plus élevés, le peuple lui-même, malgré l'empire de ses préjugés et de ses habitudes , insultait impunément à la majesté de ces prétendus immor*

(*) Tom. I , pag. 61 [Réfutation de Gibbon). Ce n'est fêâ notre faute « noiit, disait Origène à repoemî du chrUlïanisati •i Ui répéiitîoDa de ooe adveriairee noua obligent à Dona répé[^] » ter nous-mêmes.

tds, dont on montrait au doigt les tombeaux} de ces dieux adultères, voleurs, que la justice humaine réclamait pour les échafauds, s'ils n'eussent été que des hommes. La poésie elle-même n'avait plus pour eux que des satires. Au premier rang de ces causes qui nécessitaient une révolution prochaine dans les esprits et les croyances y se plaçait naturellement la multitude infinie de dogmes , de croyances , de formes eiv traordinaires qui étaient alors en vigueur , et dans lesquelles la doctrine chrétienne aurait à rencontrer toutes sortes d'appuis et de reasoun-

9 En même temps que les vrais principes de la théologie perçaient d'eux-mêmes à travers la longue nuit de l'idolâtrie , la philosophie aspi» rait à sortir du chaos où les débats éternels et les contradictions de ses écoles la tenaient enchaînée. Elle avouait enfin l'impuissance de ses <£brts 9 le vide de ses systèmes. Les écoles diver* ses se réunissaient pour pressentir de plus heu» reuses conceptions , appuyées d'une sanction solennelle mieux appropriée aux besoins de la so* ciété tout entière; de qui l'influence servit à rétablir l'égalité primitive par la balance des droits et des devoirs , et fût capable d'enlever l'homme aux peines de la vie présente , en y

o) SLSSlTsdor^tom. i^ psg. 3i.

364 SZAMEir CRITIQUE

substituant T image d'une vie future (^). Le dogme consolateur de l'immortalité des âmes n'était plus un problème , au moins pour les es^^ prits les plus élevés. L'homme, déclaré par la poésie profane le plus saint des animaux (J)j entrevoyait d'autre perspective que le néant de la matière et l'abjection du

tombeau. L'on avait accueilli avec reconnaissance l'idée qu'une chaîne sacrée unissait le ciel et la terre y les mondes visibles et invisibles , et que les âmes humaines pouvaient être mises en communication avec des intelligences d'un ordre supérieur.»

Telle est la brillante image que M. Salvador nous trace de l'état des esprits et des croyances tant religieuses que philosophiques y à l'époque où le christianisme allait paraître pour exaucer les vœux de l'univers.

Ce tableau , mêlé de vrai et de faux , mérite un sérieux examen. Son intention manifeste est de donner le change sur l'histoire réelle de l'idolâtrie.

C'est dans les âges les plus reculés et dans les contrées antiques de l'Orient que l'écrivain affecte d'aller chercher ses monuments. Comment se défier de cette apparente érudition?

(') M. Salvador, tom. i, pag. 30.

'^ SaDcius bis animal^ menisque capacius aluci Natus homo est.

(Ovid., Métamorph. i.)

(?est donc dans ces excursions lointaines que nous sommes contraints de le poursuivre.

L'Orient fut le berceau de l'idolâtrie. U en était le sanctuaire. Sous le nom d'Orient, M. Salvador comprend tout le vaste espace qui embrasse l'Afrique et l'Asie entières (^). Dans l'Egypte y la superstition était descendue, du culte des astres, des éléments et des rois, à celui des animaux et des substances inanimées : culte symbolique si l'on veut, mais toujours criminel , puisqu'il

confondait la créature avec le créateur, et insensé, parce que les lois de la pudeur et de l'humanité n'y étaient pas plus respectées que celles de la religion (^). La Chaldée, patrie

(') M. Salvador, t. i, p. 33.

(^ Javénal ne borne pas sa censare à ces vers si connus :

O MncUs gentes qnibiiB haec nascntar in hortîs Nominft!

(Sat. XT, vers lo, p. 466, édic. Varior.)

n accuse encore l'Egypte de sacrifices humains qu'il compare à ceux de la Tauride :

OurmbiiB hamanis vesoi lic«r.

(Z&i€/., vers i3.)

McBOTide foerior an ^Egyptos.

{Ibid.^ vers 1 1 5, pag. 477 •)

Quel peuple idolâtre en fut exempt ? Coeterùm apud Orient taies y similis casus erat : mactabantur et vivi homines» (Schediusy de Dits German., cap. 48, pag. 464.) Usage qui s'est perpétué au Bengale, où il n'est pas rare de voir les femmes se

366 XXAMEll CEITIQini

d'Abraham ^ où le patriarche a lai^ d'impéri»* sables souvenirs , ne voulait reconnaître pour divinités que celles dont les sens attestaient la présence visible* La Perse l'avait imitée. L'Inde^ si peu connue des anciens^ et si fort vantée par les modernes ^ produit encore avec oi^eil son Zend- Avesta (parole vivante) f ses Shasters et ses Yédams (ou Bedas), livres sacrés^

qu'elle pré* tend lui avoir été donnés par son dieu principal Kreeschnai souveraine intelligence i et recueillit sous sa dictée par Brahma ^ qui les écrivit en lanh gue sanscrite, au nombre de quatre. L'origine cp remonterait aux premiers jours du monde) et cette seule antiquité les rendrait suspects ^ h d'ailleurs on n'avait les témoignages les plus positifs qu'ils sont modernes (^). Dès le premier siècle, altérés et corrompus par l'ignorance et la méchanceté de quelques esprits malfaisants , disent-ils eux-mêmes (^), il fallut les rédiger dans

brûler à la mort de leurs inarltf. Bôlwell assure avoir assisté à plusieurs de ces exécutions. (Dissertations sttf tes mcBUTdêi Hindoux, Paris, 1749, pag. 3s. Le P. Bartbel. dedaiut-Paulin, S^jrstem. 3rûkm(n(c,i p«g. i5. (i vgh iD-4*, Rom., 17910

« Les altitudes iodéoeotas dta femmes d*Égypte devant Apis » ne peuvent-elles pas avoir donné naissance aux danses lascive» » que tes Goyrtisioes sttachéaa ^nx pagodes de TInde exécutent 9 «s laoadé leurs idoles ?j (La Croze, Eist. du christ» des Indes,

t. tif psg* 3i5,} (')} V« KxkSj^tiîX^il^end-A^esta^ tom. ii, pag. 330*

i^} Snanwt» Brnksr. Stanlsjr.

DES DOCTEUES DE M. SALTADOM* 367

on meilleur ordre. Ils le furent par un certain prophète quils appellent Beass-Muni, qui les composa plutôt qu'il ne les recueillit ; méthodt encore aujourd'hui familière à leurs bontés » nuis en leur conservant ce monstrueux mélange de Térités primordiales, dont l'idolâtrie n avail pu étouffer la sève y et de fables dégoûtantes | de contes absurdes dont le bon sens s'indigne. On

ne croirait point à la possibilité d'un tel abrutissement, si Ton n'en avait les témoignages palpables dans la foule de monuments qui ornent toutes nos bibliothèques. Le seul Muséum Borgianum de Yelletri en contient des milliers rasés par les soins du savant P. Barthélémy de Saint-Paulin (}). Tous les peuples de cette Yête contrée croient à ces vains simulacres. Pas une de ces pieuses légendes qui n'y soit regardée comme un article de foi. Les Brahmines intéressés à en maintenir la créance, repoussent par toutes les manœuvres imaginables la curiosité de tout étranger qui aspire à les connaître. Toutefois ils ont rencontré des interprètes intrépides qui les ont arrachés à leur mystérieuse obscurité et d'indulgents commentateurs cherchant à les expliquer par rallégorie. Personne n'a essayé jamais de les sauver du reproche d'unir un ab-

(] Musoeum Morgianum, Roma i vol id-4% 1791. A. M docte recueil, il faut joindre le Systema Brahmanum du même auteur, qui eo est repleta 1 vii Lin-4^«

36S EXAMETT CRITIQUE

surde panthéisme au fétichisme le plus grossier. Ije dogme de la création s'y trouve absorbé par celui des émanations. Si Dieu s'y montre comme intelligence productrice, toute-puissante, c'est pour être balancé, subjugué même par des pouvoirs rivaux également créés et tout-puissants. La Providence n'y est plus qu'un ressort machinal, plutôt gouvernée que gouvernant, soumise aux lois de la fatalité ou aux caprices du hasard. Le vrai Dieu, c'est le monde, c'est la nature, l'âme universelle répandue dans tous les éléments, dans toutes les productions identifiées avec la divine essence. Toute cette théologie se résume en ces deux mots : Dieu est dans tout, et tout est Dieu (^). ce II est diffi-

cile, sans doute, à » de faibles esprits de se figurer l'immensité de » l'Être Suprême » sans tomber dans ces déplo- » râbles erreurs (*) . »

Après les Shasters et les Védams , viennent les Pouranas ou Pouranous, poèmes inspirés où les mêmes idées sont retracées. Pas un qui ne soit d'une assommante prolixité. Chacune des métamorphoses de leurs dieux est accompagnée de circonstances et d'épisodes qui remplissent des vo-

(<) Voyez Dissertation sur la religion et les mœurs des Brahmines (Paris, 'J^?)* Anquetil Du Perron, Zend^Avesta^ X6m. I, Disc, prélim., pag. 369. Hastinss, Préface du Beghat' Ceta^ pag. ao.

(a) Dissert, supr., ptg. laS,

DBS DOCTRINES DE M. SEXTADOR. 369

lûmes entiers. « Nous ne croyons pas, dit un savant » orientaliste, qu'il soit possible de trouver quel- » que chose de plus absurde et de plus dégoû- » tant (*) . »

M. Salvador, loin d'en être rebuté , se plaît à en donner la substance à ses lecteurs. C'était pour lui une indispensable préliminaire. Puisque, dans son système, le christianisme ne s'est formé que

(■) Depuis que ces ouvrages ont paru , nos modernes orieiiu- listes, tant de France que d'Angleterre, ont essayé de mettre en lumière d'autres écrits consacrés à l'exposition et à la défense de cette philosophie. Ceux qu'ils citent avec le plus de complaisance sont le Rig^Fedoy composé , nous dit-on, à une époque inconnue; le Manama dharma saptra^ ou code de Bfanou, le plus an-

cien monument écrit du peuple indien , auquel on joint XiOup^Nekat, Lequel des deux aurait l'antiquité sur l'autre? Quoi qu'il en soit , il nous paraîtra étrange qu'aucun de cet écrits, dépositaires de ce qu'on appelle la philosophie védantaj ne soit parvenu, que je sache, à la connaissance d'aucun des savants des derniers siècles le plus versés dans cette sorte de littérature, M. Anquetil du Perron, qui a dressé un catalogue exact de tons les ouvrages religieux et philosophiques de cette nation, et le P. Barthélémy ie Saint-Paulin , à qui nous devons tant de savantes recherches sur l'Indoustan. ^en serait-il pas de ces livres, mis aujourd'hui en vogue par le commerce anglais, comme de VEzour Vedam , si fort prôné par Voltaire , et bientôt après convaincu d'imposture? (Yoy. Systtma Bralunan, , de Barth. de Saint-Paulin , pag, 315.) Le vrai livre à consulter sur toute la mythologie orientale, c'était le Bounh de Hesech , document analysé par Anquetil du Perron {Zend^A^Vesta^ t. m, p. cti), et qui , de son aveu , ne remonte pas au-delà du tu* siècle.

370 KXAMEN CRITIQUE

sur les idées de FOrient, il fallait nécessairement commencer par l'exposé de ces idées, pour en Êdre connaître la généalogie avec la religion qu'il accuse de s'en être emparée.

Laissons-le donc parler lui-même en l'abrégeant (^) :

a Dans l'ordre théologique, l'idée dominante des Orientaux , conforme sous quelques aspects aux idées du peuple juif, avec lequel , à des épo* ques déjà très reculées , ils avaient accompli une foule d'échanges intellectuels , consistait à admettre un premier principe , une divinité mystérieuse, un générateur inconnu , source d'émanation pour toute chose. La nécessité de produire

fait sortir de son sein la pensée personnifiée , un fils premier-né , qui , du mariage de Brahm ou le Père infini , et de Maya la vierge-mère , fusaient naître la grande image et le Créateur, Vischnou, le grand conservateur, et Schiven , le grand destructeur de toute existence. Dès qu'ils eurent donné le jour à une hiérarchie illimitée de dieux secondaires, ennemis les uns des autres, les dieux supérieurs créèrent la race humaine , non pas d'un seul homme, mais de quatre, dans lesquels devaient se partager autant de castes distinctes, celles des ministres de la religion , des gens de guerre , des hommes attachés à l'agriculture et au

(') Tom. I , pq. 33.

commerce y enfin de ceux qui sont dévoués à des travaux serviles. »

Si les premières lignes de cet exposé semblaient nous rapprocher des mystères chrétiens , il faut convenir que la suite nous en éloigne plus ou moins étrangement.

Poursuivons. «Outre les incarnations de Wischnou et de Brahma, les dieux apparaissaient sur la terre sous des formes sensibles. L'homme, à son tour, s'incarnait par l'exaltation de sa pensée à la nature divine, au point de devenir dieu lui-même. Le mystère chrétien de la rédemption avait son type dans la doctrine orientale de la chute et de la dégradation des anges rebelles , qui aurait entraîné celle de la race humaine, dont l'affranchissement était réservé à une vie future. De là , l'espérance de la résurrection des morts , la foi de l'immortalité des âmes , du jugement après la mort, des expiations soit durant la vie, soit après, de châtiments ou de récompenses selon les œuvres. Cette doctrine , quoique défigurée par les systèmes de la transmigration des

âmes, de la fatalité, n'en est pas moins, nous assure M. Salvador, t introduction nécessaire aux doctrines chrétiennes , à qui elles ont imprimé ses formes et son langage (*). »

Nous attendions du patriotisme et de la sagacité de M. Salvador des lumières sur la véritable ori-

(') Ibid., ptg. 36 et laiv.

gine de ces idées orientales et de leurs auteurs. Déjà les doctes recherches de Térudition et de la critique avaient depuis longtemps démasqué ces romans imposteurs et rendu à chacun ce qui lui est dû. Elles nous faisaient remonter à là source de ces commentaires infidèles , dont elles nous ont montré les types originaux dans les livres saints qui font le commun patrimoine des Juifs et des chrétiens. Un simple coup d'oeil porté sur ces légendes orientales , et leurs propres aveux , suffisaient pour trahir leurs larcins. Elles nous disent, comme nos oracles sacrés, tantôt, que, quelques siècles après l'inondation générale, un fils du patriarche Tharé, qu'elles désignent sous le nom de Raya Tura, eut un fils qui abandonna la foi des Hindous, et pour cette cause fut chassé par son père. Le fugitif, depuis si célèbre dans l'Asie entière sous le nom d'Abraham , alla fixer sa demeure dans une contrée où il établit une religion nouvelle (*) : c'est la religion juive; il y fut révééré comme un prophète, un grand législateur, confondu avec Zoroastre. Celui-ci , vers le temps de Darius , fils d'Ilistaspe , parut à son tour clans l'Asie, et voulut être créateur d'un culte nouveau; c'est le sabéisme, où il i*amassa les erreui's anciennes et nouvelles répandues dans l'Orient, en leur conservant comme base fondamentale le dogme d'un Dieu créateur et conser-

(*) t}ow,, Dissert, sur la reitg, des Hind,, pag. laS.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. ^'jZ

valeur, adoré sous le nom de feu ou soleil , qui en est le symbole le plus actif; il ramenait toute la religion à l'idolâtrie et au matérialisme. Hyde soutient, et il ne faut l'affirmer pas sans preuve, que ce Zoroastre était juif, qu'il avait été disciple de Daniel ou de quelques autres de ces illustres Hébreux élevés aux plus importants emplois par les rois de Perse (*) ; qu'avec la prétention de la réformer, il ne fit que suivre la foi d'Abraham, en y mêlant leurs fables absurdes. De là , encore aujourd'hui , ce nom à Kysh-lbra/iim , Millat-Ibror' him , donné à la religion d'Abraham ; donc que toute la doctrine des Brahmines ne doit être regardée que comme une parodie grossière de la première et vraie doctrine de l'Orient.

Qu'il nous soit permis d'aller encore plus loin.

Indépendamment des antiques traditions qui protestent si éloquemment contre toutes interpolations étrangères, il existait alors une autre source d'instruction qui ne fut pas sans doute inconnue des savants de la nation indienne, même en leur supposant la haute antiquité dont se parent leurs annales. C'étaient les livres antérieurs à Moïse, puisqu'ils sont cités dans le Pentateuque sous le nom de livres des guerres du Seigneur^ de prophéties , de livre des justes , et que des passages en ont été textuellement transcrits

(») Hyde, (te Rclig, vclrr. prrsar., rhap. xxiv, pag. 307 «t luiv.

dans nos livres saints au temps de la captivité de Babylone, où ils existaient encore (^). Il n'est pas douteux, dit à ce sujet un savant moderne, que ces livres n'aient parcouru toutes les contrées orientales y et l'Egypte même, ayant l'époque de la promulgation de la loi judaïque {^). Cette opinion s'appuie de témoignages des plus respectables. Nous en concluons avec Hyde y Pocock, PrideauXyDe Guignes^ l'abbé Guenée dans sa Réponse à M. de Voltaire, et les plus profonds érudits de France et d'Angleterre, que l'époque si reculée des Shasters, des Yedams, des Pouranous, ne remonte pas au-delà du siècle d'Alexan* dre (*); que pas un d'eux n'est antérieur à la transmigration de Babylone; et que, loin de présenter aucune affinité avec les livres des Juifs et des chrétiens y ce sont les livres des Orientaux qui ont été

{^} Num., xxT, i4, i5; — 27-30. — n, Reg., i, 17, 18. -^^ Jérém.y xlviii, 4^» 46. M. Salvador réduit ces communia cations à un simple échangé cC idées intellectuelles entre les peuples d Orient et les Juifs, à des époques déjà très recurfées, tom. i, pag. 34.

(^j Voyez le discours préliminaire du Bhagvat Geeta, traduit par Wilkins et Parraud, pag. xt.

{}) Guenée, Lettres de quelques Juifs portugais à M. de Voltaire, en réponse à ses Questions encyclopédiques, etc., tom. II, 1772, édit. în-8^, pag. I3i etsuiv. — M. Salvador lui-même : a Tel est Télément de la mythologie orientale des temps 9 écoulés entre les conquêtes d'Alexandre et la naissance de J^ . sus-Christ. » Tom. i, p. 36.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 3j5

les plagiaires des livres juifs et des chrétiens» Ce qui fonde l'opinion de ces savants, c'est précisément la multitude de

conformités de détails entre les uns et les autres, par exemple sur la formation de l'univers , la création de ses premiers habitants, celle des anges , la rébellion des esprits célestes, qui entraîna de si funestes suites, le nom du père et de la mère du genre humain , l'âge d'innocence qui précéda leur chute , le serpent de qui la tête devait être un jour écrasée , le déluge, et jusqu'à l'oiseau sorti de l'arche pour en annoncer la fin. Non seulement on y trouve des lois toutes semblables à celles de Moïse , sur la distinction des animaux purs et impurs , sur l'entretien du feu sacré, le paiement des dîmes , la conservation du sacerdoce dans une même famille, la consécration d'un archi-mage, etc.; mais l'auteur, quel qu'il soit, use en plusieurs endroits des pensées et des paroles de nos Écritures; il leur emprunte des traits les plus caractéristiques; il y copie une partie des psaumes de David ; il y parle d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Salomon , de la même manière que nos livres saints , etc. (*). Ces Uvres , où l'imitation se trahit

Cj n s'y rencontre, dans chacun d'eux, des prières, des lois, des dogmes tout semblables* un être suprême, Téternel, créateur du monde et principe de tous les êtres. Ormusdy dit : /e suis^ parole lumineuse , etc. On y retrouve le Spiritus Dci ferebatur superaquaSj \efiat lux, ipsa eonteret caput , de la Genèse^ etc.

376 EXA.MB1I CRITIQUE

ostensiblement , avaient cours dans un temps où ceux des Hébreux étaient connus , où Zoroastre les avait vus dans la Perse; où les prophéties d'Isaïe montrées à Cyrus y les édits de ce prince et de ses successeurs en faveur des Juifs et de leur religion , la réputation y le savoir, le crédit de plusieurs d'entre eux, qu'on voyait dans les premiers emplois de TEtat , avaient dû répandre la connaissance de leurs dogmes et de leurs lois, l'histoire et les

noms de leurs patriarches jusqu'aux extrémités de l'Inde. Aussi le traducteur (apocryphe) , de l'Ezour-Vedam assure-t-il lui-même' que ce livre n'a pu paraître que mille ans après Jésus-Christ (^) ; et ce qui achève la démonstration, c'est qu'il y est parlé des Turcs dans plusieurs endroits (^). Or, assurément ni les Turcs ni Mahomet , leur faux prophète , n'avaient pas quatre mille ans d'antiquité,

Cependant c'est parmi ces ruines éparses et

([Ezour^Vedam y Observ.préUm.,i^ 137. Au jugement de Brucker et de Stanley , ils sont pour la plupart apocryphes (supposés) de beaucoup postérieurs au nuibométisroe. Avoquant , dans plus d'un endroit de son Zend-^Avesta , assigne l'époque de plusieurs d'entre eux aux xii* et xiii* siècles <|o l'ère chrétienne.

(^) L'observation est du savant M. de Guignes, qui cite à Tapui les passages rapportés aux pages 132 et 133 de l'Ezour- Vedam. Hastings y trouve beaucoup de conformité avec les dogmes de l'Eglise romaine. Hastings est anglican. (Lettre en l'honneur de Ezour-yedam^pag. 9.)'

ces restes mutilés des croyances antiques que M. Salvador découvre les germes des doctrines dont le commerce des Juifs avec la Babylonie enrichit la Judée , et dont l'Eglise chrétienne sortie du milieu d'eux a composé les éléments de son code évangélique. « A la faveur des communications que les conquêtes de Salmanazar et des deux Nabuchodonosor avaient établies entre les vainqueurs et les vaincus , le ferment hébraïque avait, nous dit-il , pénétré jusqu'aux dernières limites de l'Orient. Mais aussi , par une réciprocité non moins inévitable , les dogmes orientaux avaient réagi de tout leur poids sur l'œuvre de Moïse, et s'étaient mariés

avec les textes sacrés des Juifs par un mode nouveau d'interprétation (*). Chez les Grecs, les formes grossières de l'idolâtrie égyptienne et indienne, remplacées par un culte mieux fait pour enchanter les sens et l'imagination, ne pouvaient plus suffire aux besoins de l'intelligence; et la philosophie elle-même ne craignait plus de les poursuivre de ses railleries et de ses mépris. Les barrières qui isolaient les vieilles religions s'abaissaient insensiblement. Comme Gibbon, M. Salvador affirme qu'à l'époque où Jésus-Christ allait paraître dans le monde, le vulgaire même éprouvait au fond du cœur le besoin d'une révolution religieuse, qui se préparait dans Babylone et dans Alexan-

(■) M. Salvador^ tom* t^ pag. loo.

378 EXAME9 CRITIQUE

dpe. Parce que Daniel fut honoré des rois de Perse, on oublie la statue d'or, les idoles de Dagon et de Bel, les conjurations des Mages, et la fournaise ardente de Babylone. Même préoccupation sur Alexandrie. On ne voit que les honneurs rendus par le conquérant du monde au grand-prêtre des Juifs, et les largesses des Ptolémées envers les savants interprètes de nos livres saints (*). Tous les écrivains modernes qui nous parlent d'Alexandrie semblent avoir pris à tâche de concentrer sur un seul point de son histoire tous les faits dont se compose la suite de ses annales. Ce magnifique entrepôt, ouvert au commerce de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe par le génie d'Alexandre, devient à sa naissance une nouvelle Athènes, le rendez-vous de tous les savants et de tous les systèmes qui venaient s'y mesurer et s'y confondre, comme on voit dans les mélanges chimiques les principes qui ont de l'affinité se

(i) Qu'elles aient pu fléchir des animosités individuelles, od le conçoit; ce que Ton a peine à croire, c'est qu'elles aient triomphé de la vieille antipathie de la nation entière contre le peuple égyptien. Leur haine réciproque tenait à de trop profondes racines; on le voit par les calomnies d*Appien , auxquelles Joseph a répondu. Il s*eo faut bien que les Juifs aîcD t au gré à Ptolémée de leurs sacrifices pour U propagation des livres saints. Une grande partie de la nation protesta contre. Plus d'un rabbin célèbre a mis au nombre des jours néfastes celui où fut publiée la version des Septante, quMl appelle un« oeuvre profane»

rapprocher et former des composés nouveaiiflu De cette fusion des esprits allait naître un amalgame de religions auquel on a donné depuis le nom d'éclectisme ou syncrétisme alexandrin , parce que la ville d'Alexandrie en fut le théâtre : chaos où se retrouvent les éléments orientaux , grecs et juifs; déisme vague , incohérent, qui,, dans r impuissance reconnue de rester station* naire , devait ahoutir à quelque code prédominant. C'est , nous dit-on , ce qui a eu lieu en faveur du christianisme.

M. Salvador abuse évidemment de la confiance de ses lecteurs, en disant que c'étaient là des circonstances favorables à l'établissement de la religion chrétienne, à qui elles promettaient de lui apporter en tribut toutes les spéculations religieuses et morales, tous les aperçus mystérieux , même les superstitions éparses dans les codes antérieurement publiés [^). U ne leur fallait qu'une bannière sous laquelle vinssent se réunir les notions primitives que la foi d'Abraham avait conservées comme un legs promis à tout l'univers, et déposé dans les* livres des Juifs, où Jésus-Christ sut les lire. L'Évangile apparut comme un point lumineux après une longue et épaisse obscurité. Il ne pouvait donc

manquer d'attirer à son tour les regards par l'éclat d'une morale simple, populaire, consolatrice, où toutes les

(') Tom. I, p. 3i.

380 EXAMEN CRITIQUE

classes de la société allaient trouver un refuge contre l'oppression étrangère et le sentiment de leurs propres infortunes.

Ce système emprunté de Gibbon est combattu hautement par Ffaistoire. Nous croyons Tavoir démontré dans l'examen que nous avons fait de ce philosophe au premier livre de cet ouvrage. Les nouveaux développements que lui donne M. Salvador nous obligeront à y revenir encore , et à nous étendre avec lui sur les Juifs , qui font l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE III

Des Juifs.

La philosophie du xviii* siècle n'avait pas de termes assez méprisants pour exprimer sur ta nation juive une opinion toujours dictée par la passion. M. Salvador affecte à son égard un langage bien différent. L'exaltation patriotique absorbe dans sa pensée tous les souvenirs anciens et modernes qui s'attachent à son nom, pour n'y laisser subsister que les actes en faveur desquels il réclame l'estime et l'admiration. Il retrace avec complaisance celles de ses annales qui lui rappellent les principes généraux auxquels le peuple hébreu fut consacré dès l'origine, les combats qu'il eut à soutenir, ses efforts contre l'oppression étrangère. Il

juge avec une indulgence que l'histoire ne partage pas les téméraires

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 381

agressions où Tenrainait sans cesse sa docilité à des guides égarés eux-mêmes par les violentes passions de Torqueil et de l'ambition y absout les perfides instigateurs qui le précipitèrent dans une ruine inexplicable autrement que par un châtimement du ciel. Dans ses préventions exagérées y Israël n'est pas seulement ce qu'en font nos Écritures , le peuple de Dieu choisi par lui comme instrument de ses desseins de miséricorde et de justice y dépositaire et garant d'une solennelle promesse dont l'accomplissement est réservé à un temps futur , le peuple ancêtre et symbole d'un nouveau peuple; il est l'objet de la promesse elle-même , le Messie présent , le représentant de l'humanité y le genre humain tout entier : peuple spécial, peuple-principe destiné à faire le tour du monde , à redevenir pour toutes les populations du globe ce que Dieu en avait fait j un drapeau j une lumière y et un modèle digne d'être consulté et imité (*). Dans ce système , toutes les bases du christianisme sont renversées : plus d'alliance entre l'Ancien et le Nouveau Testament y plus de rédemption , plus de Messie. M. Salvador ne nous désavouera pas; nous n'avons fait que transcrire ses propres paroles ; c'est là le pivot sur lequel roule toute son argumentation , la doctrine qu'il désigne partout sous le nom spécial èi hébrdisme ^ l'esprit vital,

(*) Tom. I, pag. 61, 77, 80, 103, 149.

382 EXAMEN CRITIQUE

indestructible j qui préside à la constitution du peuple juif, domine sa législation, inspire ses prophètes , survit à toutes ses dis-

grâces , rallie à un centre commun les écoles diverses que nous voyons jouer un si grand rôle dans son histoire y et passe tout entier dans la religion nouvelle, à qui le fils de Marie va donner son nom, jusqu'à ce que celle-ci vienne à son tour se perdre dans la croyance juive , qui fut son point de départ , et dont elle n'aura été en quelque sorte qu'une longue hérésie (*).

Que l'origine du christianisme nous ramène immédiatement à l'histoire du peuple juif, nous n'avons garde de le contredire. Bien loin d'en récuser la filiation , nous la revendiquons, puisqu'elle nous fournit l'une des plus éclatantes preuves de sa divinité. Non , le christianisme n'a jamais désavoué ses pères. Nous ne sommes ni des ingrats ni des usurpateurs. Nous jouissons cl' un héritage qui nous fut dévolu dès l'origine. TTous y sommes arrivés à notre temps. Si les Juifs avaient raison de se dire les enfants

(■) M. Salvador : « CeUe œuvre (le chnstianisine) soit qa'on »raccepte pour définitive, uu seulement comme transitoire, » (Tom. ii^'pag. 201^) « Ea attendant que le nom de Jésus- Chriat » ait accompli ses destinées sur la- terre. » (Tom. i, pag. 4-) « La » perpétuité promise à Tinstitution du maître de Nazareth D*esl » point le dernier terme auquel puisse el doive s^astreindre rai» > aoBuabltmeot l'humanité. » (Tom. Uy p. 496*)

DES DOCTRILfES DE M. SALVADOR. 383

d* Abraham , nous en sommes la postérité. Le Dieu d* Abraham et de Jacob n'avait-il donc qu'une seule bénédiction à donner? L'apôtre des nations n'était-il pas fondé à dire : Le Dieu des Juifs ne l'est-il pas aussi des Gentils (*)? Et ne sommes-nous pas ces Gentils en faveur de qui les oracles sacrés n'avaient pas cessé de dire que la loi, avec son alliance nouvelle, sortirait de Sion (*)?

Nos premiers prédicateurs le disaient en présence des synagogues.

Mais ce n'est pas ici une simple question de chronologie. La suite de nos annales remonte bien plus haut encore que l'existence du peuple juif, puisqu'elle nous montre notre christianisme subsistant dès les premiers jours du monde, unissant tous les temps dans sa constante et perpétuelle durée, vivant dans ce peuple juif, tout entier prophète des temps futurs, selon l'expression énergique de saint Augustin. Serait-il possible d'en douter encore, à quiconque a lu cet admirable Discours de Bossuet sur l'histoire universelle[^] devant qui juifs, chrétiens, philosophes, tous sont restés muets (*)?

« Lorsque, pour arrêter les ravages de l'idolâtrie qui allait se débordant sur la terre, Dieu appela d'en haut Abraham, il promit au saint patriarche

(i) Gen., XXVII, 38. — Rofiti., m, 29.

(3) Isa., II, 3. — Jerem., xxxi, 33.

Q) « Bossuet avait voulu parler à tooa les aiècleti à tout laa

qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublièrent leur Créateur seraient bénites, c'est-À-dire rappelées à sa connaissance, où se trouvait la véritable bénédiction. En cette promesse était enfermée la venue du Messie, prédit comme celui qui devait être la lumière des Gentils et le sauveur de tous les peuples d«i monde. Tel est le fondement de l'alliance; tel eii est l'objet et le texte précis (*). » Ainsi parle notre grand évêque de Meaux. Qui, de Bossuet ou de M. Salvador y comprend mieux les

Écritures, constamment expliquées de cette manière par tous les siècles chrétiens et par tous les oracles de la synagogue ?

Cette interprétation repousse évidemment les limites que lui suppose M. Salvador[^] en la restreignant au dogme de l'unité divine et de la commune fraternité du genre humain, en concentrant dans la vie présente le bonheur auquel les hommes puissent prétendre ([^]). Elle ramène à son légitime sens la même promesse, confirmée d'abord au fils du saint pa-

» pays[^] à toutes les communioiis; le plan et l'exécution de cet » admirable ouvrage s'élevaient au-dessus de toutes les rivalités » nationales, de tous les préjugés de parti et de toutes les différences d'opinion/» M. de Beausset, *Histoire de Bossuet*, liv. iv, chap. 3, tom. i, p. 376.

(■) Discours sur l'histoire. unific. a* partie, chap. 11, pag. 199, édific. in-ia.

(«) Tom. I, p. 69-72.

triarche, quand l'ange du Seigneur lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob [^] mais Israël ([^]); puis à Juda , dans la célèbre prophétie qui lui annonce que le sceptre ou l'autorité ne sortira point de sa lignée jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des peuples (2); prophétie adressée, remarquez-le bien, au seul Juda, parce que c'était de lui que devait naître cet envoyé (*).

Ce n'est pas sans dessein que M. Salvador généralise la question , afin d'enlever au christianisme un des fondements sur lesquels repose notre foi. Selon lui , ainsi qu'Abraham (t ses fils, Moïse , et tous les prophètes après lui, n'auraient pas entendu

autrement les bénédictions promises non seulement à la postérité du saint patriarche,

(*) Gen. , XXXII, 28 : Nequaquam Jacob appellabitur no* mentuum sed Israël. (Voyez la Synopse in Gènes, y p. 23 1.) M. Salvador : « Peuple lutteur, peuple qui rivalise de force morale non seulement avec les dieux y mais a% ce Dieu lui-même. (T. I, p. 62, note,) Il y a sans doute ici une faute d'impression. M. Salvador a voulu dire avec les /lumma, Quoniam si contra Deiim fortis Juisti , dit le texte sacré, quanto magis contra homines praevaleris ?

(2) Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec ventât qui mittendus est y et ipse erit expectatio gentium, (Gen., xlix, 10.)

(3) Voyez l'ouvrage de M, l'abbé Clément, intitulé : les Caractères du Messie (tom. i, pag. 25q}, où chacune des pa* rôles de ce texte est expliquée de la manière la plus lumineuse,

386 EXAMEN CRITIQUE

mais aux nombreuses générations qui devraient naître de lui du couchant à l'aurore , toutes déposées dans le sein d'Israël. Laissons M. Salvador s'expliquer lui-même : « Chez les Hébreux fidèles, «la personnification nationale , le peuple pris «dans le sens idéal et collectif , accomplirait , » sans avoir à subir de trop rudes épreuves, toutes » ses destinées immuables de paix , de richesse , » de gloire , et porterait au plus haut point la » science de la vie réelle dont il faisait son objet » principal ; alors les nations étonnées afflueraient » de toutes parts vers lui pour être initiées au D culte du même Dieu , et ne faire toutes en- » semble qu'une même famille réunie dans Tu- » nité de la foi (^).» — Oui, voilà

bien la promesse et la bénédiction; voilà ce qui devait s'accomplir, le miracle qui s'est opéré en effet par la vocation des Gentils. Oui, mais à quelles conditions, dans quel temps, et par le ministère de qui?

M. Salvador croit à la prophétie, il croit du moins à l'histoire ; évoquons sous ses yeux la prophétie et l'histoire. Dans quel temps? Jacob, Isaïe, Daniel, tous les prophètes l'avaient déterminé avec la plus rigoureuse précision : alors, avaientils dit, que le sceptre sera tombé de la maison de Juda, où il fut jusque là permanent; que le second temple bâti par Zorobabel subsistait encore^

(S) M. Salvador, U i^ p. 80.

DES Doenufis os m. Salvador. 387

attendant son arrêt de mort inscrit par le doigt de Dieu sur les drapeaux victorieux deTite et de Yespasien; c'est alors qu'un rejeton de Jessé et de David viendra montrer dans sa personne le signe donné de Dieu à tous les peuples^ afin qiiils V invoquent (^). A quelles conditions ? Que le Juste descendra du ciel, pareil à la rosée vivifiante qui vient régénérer une terre depuis longtemps desséchée {^)\ qu'il s'y fera reconnaître comme vraiment Emmanuel , Dieu avec les hommes y dans une nature supérieure à l' humanité (^), réunissant les contrastes les plus opposés, roi pauvre et humble , l'homme des douleurs , pontife selon l'ordre, non d'Aaron, mais de Melchisedech, l'oint du Seigneur, non à la manière des rois et des pontifes , mais par son propre sang (^) ; et bientôt après , plus fort que la mort , se relevant du tombeau, proclamant par sa propre résurrection la résurrection du genre humain , et appelant à lui tous les peuples de l'orient à l'occident,

(») Isaïe , ch. xi : In die illd , radix Jesscy qui stat in si" gnum populorum , ipsum génies deprecabantur, (Vers. 1 1 .)

(2) Im., xlv. Borate coeli desuper, et nubes pluantjustum^ et terra germinet sal(*atorem, (Vers. 8.)

(*) Isa., VII. Focabitur nomen ejus Emmanuel, (Vers. i4.)

(4) Zach. y IX. Ecce rex tuas 7?eniet tibijustus et salpator, ipsepauper. (V. 9.)«^Isa., •LXn.Vîrum dolomm., doloresnot* iras ipse portahit. (V. 3.) Pontijex secundum ordinem Melehisedeéh, ^Pud., ii , 17.) — Oecidetur ChrijttuSj et non erit ejuspopulus qui eum nêgatum\$ sti, Me. (Dta., ix, «6.)

rassemblés au pied du même autel ^ participant en famille à la même bénédiction (^)y et cette œuvre s'est opérée déjà par la vocation des Gentils. Quant à la réunion universelle des peuples au sein de la même foi, nul doute qu'elle ne doive s'accomplir , puisqu'elle est prédite , comme étant réservée à ces jours connus de Dieu seul, où, selon la parole du Sauveur , il n'y aura qiCun seul troupeau et un seul pasteur (^). C'est alors, mais alors seulement, que tout devient Israël ; que Jérusalem n'est'plus une cité matérielle, mais l'image d'ime nouvelle société où tous les peuples se rassemblent, et où les élus , jusqu'alors appelés du nom d'Israël , auront un autre nom. Donner à la promesse une explication anticipée, c'est intervertir l'ordre des temps; c'est confondre l'histoire avec le symbole. Non, ce n'est pas au corps de la nation , mais à une personne individuelle , que peut s'appliquer la prophétie.

(«) Isa., LUI. Ideo dispertiam ei piurimos, etfortium diçidet spolia , pro eo quod tradidit in mortem animam suam, (V. 12.)
Tout le psaume XXI.

Pas UDe de ces prophéties qui ne soit appliquée au Messie par les plus doctes hébraïsants juifs et chrétieus.

(a) Fiet unum ouile, et unuspastor, (Joan. , x, 16.) « Ainsi les Juifs reviendront un jour, et. ils reviendront pour ne se séparer jamais; mais ils ne reviendront qu'après que TOrient et rOc-cident, c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connaissance de Dieu. » (Bossuet, Disc, sur fkist, unip.j part. n> di. xx, pag. 330«)

DBS DOGTRIIIES DE M. SALVADOR. 889

Convient-elle à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ seul? M. Salvador nous le conteste. De quel côté est la vérité ? Sommes-nous fondés à reconnaître dans Jésus-Christ le Messie promis au monde , le divin Médiateur envoyé sur la terre pour en être la lumière , et pour opérer la réforme et la rédemption du genre humain? Le monde était-il préparé à la révélation évangélique par les mythologies de l'Orient et les doctrines d'Alexandrie , transplantées dans la Grèce?

M. Salvador assigne pour époque de ce changement d'abord le séjour des Juifs captifs à Babylone , puis leur établissement à Alexandrie. Il insinue que plusieurs des principaux membres de la nation captive à Babylone se relâchèrent de la sévère inflexibilité de leurs principes; qu'il y eut des transactions avec la réforme persane ; que, conséquemment , l'horreur pour les simulacres s'afFaibhssait insensiblement : d'où il conclut que le dogme oriental prévalait sur le mosaïsme.

Qu'il y eût chez les Juifs de scandaleuses défections, il fallait bien s'y attendre; mais il y eut aussi d'héroïques vertus et d'admirables exemples de fidélité à la foi antique. L'histoire juive est

pleine de ces contrastes. Durant les plus beaux temps de la république , il y avait entre les deux royaumes de Juda et d'Israël une malheureuse rivalité de crimes et d'impiétés; témoin les règnes d'Achas, de Manassé, d'Amon, de Se-

390 BXAMEN GRITIQUE

décias, châtiés par les victoires de Salmanazar et des deux Nabuchodonosor. De même pendant et après la captivité. Tour à tour protégés ou opprimés par les rois voisins , les Juifs avaient su du moins tirer profit de leurs disgrâces y sans participer désormais à l'idolâtrie qui régnait partout autour d'eux. Le roi Artaxercès s'en plaignait par cet édit : a Nous sommes informé que ce » peuple est ennemi de tous les autres; qu'il a des «lois et des coutumes toutes particulières; qu'il » ne peut souffrir notre domination ni la prospérité de notre empire (^). » En effet, leur aversion pour tout culte profane était trop bien connue; elle allait jusqu'à leur interdire tout commerce avec les étrangers. C'était pour n'avoir pas toujours été fidèles à ce principe qu'ils subissaient tous les maux de la captivité. Loin de les rapprocher des autres peuples, elle les en éloignait encore davantage. Invités par leurs vainqueurs à faire retentir de leurs chants sacrés les rives des fleuves deBabyloneCi ils n'y répondaient que par le cri de l'indignation. M. Salvador a raison quand il dit que ce peuple a été dès sa naissance une immense réaction contre l'Orient (^).

Durant la longue période de près de cinq cents années qui se sont écoulées entre la capti-

(*) Josèphe, Antiq. Juiv. liv. xi, ch. 6; tom. 11 de la traduction française io-ia, p. 143.

(') Tom. 1^{er} pag. 105.

vite et l'ère chrétienne , il n'a pas manqué sans doute de s'opérer chez une nation toujours redoutable à ses vainqueurs une foule de notables changements y propres à diversifier les phases de son histoire politique et religieuse. Les confondre toutes dans un seul et même aperçu, c'est s'exposer à d'étranges méprises. Dieu lui-même veillait à la perpétuité de son culte. Dans l'absence de prophéties nouvelles , les voix éloquentes d'Isaïe , de Jérémie , d'Ezéchiel, étaient incessamment présentes à tous les yeux. Malgré les interpolations des Pharisiens, la foi hébraïque demeurait intacte, et repoussa constamment tout mélange de doctrine. Quand les Samaritains vinrent offrir à Zorobabel leurs services pour la reconstruction du temple, les enfants de Juda, qui détestaient leur culte mêlé, rejetèrent leur proposition , et aimèrent mieux s'exposer à leur ressentiment. Au temps des Machabées , les Israélites , attaqués un jour de sabbat par l'armée d'Antiochus, se laissèrent massacrer jusqu'au dernier plutôt que de se défendre , au risque de violer la sainteté du jour. « La loi de Moïse , dit Philon , si vanté par M. Salvador comme l'un des ornements de l'école d'Alexandrie, la loi de Moïse s'est conservée pure, et a résisté à toutes les vicissitudes imaginables. » Nous en avons les incontestables témoignages dans les livres d'Esther, de Judith, de Tobie, composés dans la

39a SXAlfElf CRITIQUE

captivité de Babylone j où il est impossible de découvrir le moindre alliage de mythologie orientale.

Le seul changement notable qui se soit introduit par le séjour du peuple hébreu dans la terre étrangère , c'est le changement du

caractère et de r idiome primitifs en langue chaldaïque. Mais il suffit de confronter le Pentateuque , tel que nous l'avons, avec le Samaritain, pour être assuré qu'il n'y a pas la moindre altération dans le fond des choses ni dans la substance des textes.

Quant à la dispersion des Juifs dans l'Egypte, nous ne voyons pas que leur séjour dans ses diverses provinces ait été plus préjudiciable à leur foi qu'il ne l'avait été dans la Chaldée et la Babylonie.

M. Salvador cherche à prévenir notre jugement par les éloges qu'il donne au livre de Jésus, fils de Sirach , mis au nombre de nos livres canoniques, sous le titre de Y Ecclésiastique. A quoi veut-il en venir? A prouver que cet ouvrage, composé en hébreu et traduit en grec , est éminemment utile aux nationaux et^ aux étrangers par la sagesse des maximes qu'il contient? Qui le lui conteste? A faire croire qu'il s'y rencontre quelque analogie avec les idées orientales? C'est précisément tout le contraire ; car il en est la plus solennelle réfutation (*).

(') TémoîQ le chapitre xi, où l'auteur établit en dogme que

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. SgS

Quelles seraient donc, dans le système de M. Salvador y les innovations dont la croyance hébraïque se serait enrichie aux dépens de la foi ancienne? Cherchons à les démêler dans ce vague de l'accusation générale qu'il en fait sans jamais le préciser. Ce seraient, de la part de l'Orient, la génération des mondes visibles et invisibles , leur cosmogonie, et leur hiérarchie céleste, formant les anneaux d'une vaste chaîne qui enferme l'univers dans un seul tout, sous le nom d'âme uni* verselle du monde, où Dieu n'est plus qu'une portion de la matière; ce que l'on appelle le

panthéisme. Ce serait , en second lieu , la science de la magie et de l'astrologie judiciaire, à laquelle ses philosophes se sont de tout temps appliqués ; enfin la doctrine de la spiritualité des âmes, leurs transmigrations dans d'autres corps. « Ces » dogmes , repoussés de la législation de Moïse ^ » ayant fait invasion chez les Juifs, il s'ensuivit, » nous dit-on , un mariage d'idées auxquelles la » doctrine du fils de Marie servira de dernier » terme (^). »

les bieDs elles maux viennent de Dieu (vers. 14)9 contre les doctrines orientales qui les partagent entre Ormuzd et Ariinan ^ le chapitre xv où nous lisons : Dieu^ dès le commencement, a créé rhomme libre, et i\ Va laissé dans la main de son propre conseil (vers. 1 4 j ; contre la foi de TOrient en faveur de la fatalité; le chapitre xliii , qui foudroie le sabéisme, fondement commun de toutes les fausses religions de l'Orient. (») M. Salvador, t. i, p. a55.

3g4 BZAMEN CRmQUX

Il est bien vrai que ces croyances n'appartenaient pas au peuple I qui s'appelait , exclusivement à tout autre y le peuple de Dieu; qu'elles lui furent long-temps tout-à-fait inconnues; qu'elles n'y ont trolivé des prosélytes que vers la fin des temps , comme parle Bossuet {^}j c'està-dire depuis que les Pharisiens , fiers de leur ascendant sur la nation ^ eurent commencé y non point à oublier le Dieu de leurs pères ^ mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Alors la simplicité de la loi mosaïque fut altérée par des interprétations abusives et par les rêves de l'imagination. Si la Judée manquait sur certaines vérités des connaissances désirables, certes ce n'était pas dans les écoles de l'Orient, pas plus que dans celles de la Grèce , qu'elle aurait

pensé à chercher de quoi suppléer à son ignorance. Que lui auraient-elles appris ? Les livres sacrés de l'Egypte, de l'Inde et de la Perse étaient interdits même aux initiés de leur propre nation. Inintelligibles, la plupart du temps même , pour leurs propres auteurs , ils l'étaient bien plus pour un vulgaire ignorant et peu jaloux d'en savoir davantage sur ces sortes de matières. Le législateur des Hébreux ne s'était point mis en peine d'expliquer le secret de chacune des opérations de Dieu ; il s'était contenté

(*) Disc, sur VhisU ump.j p. «60, in-4**

DES DOCTRINES DE M. SAZÂVADOR. 395

d'en tracer sommairement l'histoire générale , de raconter les faits, pour amener à la connaissance des principes. Tout ce qui se débitait ailleurs n'avait de raisonnable que ce qui s'appuyait sur ses récits ou sur ses témoignages. Chez les Hébreux, ce qui s'en découvre dans les livres écrits, soit avant y soit durant la captivité , n'enseignait rien de plus ni de moins que ce qui en avait été dit par Moïse et les prophètes , et suffisait à la commune instruction. Si l'on eût désiré peut-être plus de détails sur certaines questions , telles que celles de la création des bons et des mauvais anges, la trinité des personnes divines , l'état des âmes séparées du corps , le silence de l'historien était suppléé abondamment par les textes les plus décisifs semés dans le cours de ce livre , incontestablement le plus ancien qu'il y eût au monde, où sont révélés en termes clairs les dogmes de la spiritualité de l'âme et de ses destinées, l'origine des dégradations et des souffrances qui pèsent sur la nature humaine , leur remède tant dans la vie présente que dans la vie future. Les doctrines infidèles ou impies, si sagement repoussées par la législation de Moïse, surajoutées à des époques récentes par les rêves de l'astrologie judiciaire ou de la magie ,

par les commentaires du Talmud et de la Mischna, n'ont jamais, dans aucun temps , ni avant ni après la captivité , obtenu la confiance du peuple hébreu , ni consé-

3g6 EXAMKir critique

quemment celle du peuple chrétien. Daniel y favorisé par le Seigneur de dons extraordinaires , était assurément peu tenté d'aller chercher de nouvelles lumières à l'école de ces mages muets en sa présence^ et dont il dévoilait les impostures sacrilèges. Nous pouvons dire la même chose de la plupart des juifs de cette époque. Leur ferveur pour la loi du Sinaï, accrue par les maux de l'exil et de l'indigence , les éloignait plus que jamais de tout commerce religieux avec les étrangers. Nous en avons un témoignage éclatant dans les ordonnances d'Esdras et de Néhémie, au sujet des mariages contractés pendant la captivité contre la loi du Seigneur (^*).

Mais une omission bien plus grave encore se fait sentir dans tout l'ouvrage du moderne ennemi des chrétiens. Une considération qui a fixé les regards des esprits attentifs de tous les siècles, lui échappe ou n'occupe dans sa pensée qu'un aperçu fugitif. Dans le tableau qu'il trace des révolutions de la Judée , à peine quelques lignes pour ce ministère , unique dans les fshistes de l'histoire y d'hommes extraordinaires qui ont joué dans celle-ci un rôle si important; moins encore pour cette longue succession d'oracles qui y dès le commencement du monde, subsistant sans interruption, concouraient à un seul et

(») I Efldr., oh. IX.

même but (^). Ce qu'il faut recueillir du peu qu'il en dit, c'est que les prophètes n'auraient été que de simples moralistes , dont

les prévisions terribles ou consolantes , dictées par les circonstances j n'avaient 9 dit-il y pour objet que de rappeler leurs concitoyens au devoir et à l'union , et de les armer soit contre leurs propres vices , soit contre des alliés suspects, et contre les oppresseurs de leur liberté. Telles sont, selon M. Salvador, les causes des apostrophes impétueuses des prophètes , de ces tableaux lugubres et bizarres j qui inspirent les accents dans lesquels leurs voix prononcent la chute successive de tous les empires connus et de la Judée (J) .

Il avait été facile au chantre de l'Iliade de célébrer la ruine de Troie , parce que le bruit en avait retenti par toute la Grèce durant plusieurs siècles avant lui. Mais quelles prévisions avaient révélées à Isaïe , à Jérémie, morts plus d'un siècle avant la naissance de Cyrus, le nom de ce prince, ses conquêtes, la prise de Babylone , et le rétablissement de la Judée dans sa capitale? Je demanderai à M. Salvador si les prévisions humaines peuvent atteindre ce qui n'existe pas encore, au point de marquer avec exactitude les personnages et les événements qui ne doivent avoir lieu qu'à des distances reculées

(') Pascal 9 Pensées^ ch. xv.

(^ M. Sahad., t. i» p. 93-94» • , ,

398 BXAMEIV GRttlQtFB

et à des intervalles de plusieurs siècles, d'en déterminer avec une aussi rigoureuse précision Tépoque et les circonstances principales y en un mot de lire dans l'avenir comme dans un livre ouvert. Tout homme de bon sens répondra que ce privilège n'appartient qu'à celui-là seul qui se dit avec vérité le maître des temps et de la nature entière. Dieu y dans ses écritures , propose à l'incréd-

dulité cette sorte de défi : « Quel est ce- » lui qui oserait se prétendre égal à moi? qu'il I» appelle l'avenir avant qu'il soit ; qu'il l'annonce » avant qu'il arrive (*). » Il suffit de confronter les événements avec les prédictions , pour en re» connaître la parfaite analogie. L'histoire ne les raconte pas avec plus de fidélité que n'avait fait la prophétie. Juifs et chrétiens , tous s'accordent sur la vérité du principe ; ils ne diffèrent entre eux que par l'application dans ce qui regarde la personne du Messie. <c Mêlées à leurs menaces , » les consolantes promesses des prophètes adoptent de préférence, nous dit M. Salvador, une j> expression sur laquelle le pays entier fondait » ses espérances , à l'époque de Jésus-Christ. De D la race des princes de Judée , de la race de David, un libérateur surgirait quelque jour, qui » saurait triompher de toute oppression exté- » rieure, ramènerait les deux états divisés sous

Ç) Iiale, ZUT, 7.

DES DOGTFtlVES DS M. SàLTABOR. 399

» un sceptre de paix , rendrait au peuple sa » dignité , à la vie toutes les douceurs dont j> l'Étemel l'a originellement dotée ; il ferait ser- » vir le véritable Israël y selon sa destinée primî- » tive f d'étendard et de noyau aux autres popu- » lations de la terre , pour ne former de toutes » les familles des enfants d'Adam qu'une seule y* fisunille de peuples vivifiés les uns les autres » par la plus admirable unité (^). »

Une aussi rapide exposition répond-elle à la gravité d'un pareil événement , auquel s'attache toute l'histoire du peuple juif, et par contre-coup celle du monde tout entier ? Ainsi y l'époque du Messie était incertaine ; la promesse en était tout hygiénique;

l'office qu'il aurait à remplir se bornait à triompher de l'oppression étrangère y et à réaliser les promesses, purement charnelles, faites à Abraham dans le sens que leur prête l'écrivain.

Pour suppléer au silence de M. Salvador , et relever les inexactitudes de ce texte y il ne serait pas trop de tout un volume. Empruntons à l'histoire des traits plus fidèles; nous n'épuiserons pas la matière.

M. Salvador oubhe que, depuis l'origine des choses, et dans la longue série des âges subsé* quents jusqu'au moment où Jésus-Christ vint au monde, le Messie fiit promis et prophétisé; que

(*) Tom. I, p. 95-96a-ao,

O EXAMEN CRITIQUE

son attente était proprement celle de Tunivers. Tous les prophètes qui parlent de lui sont séparés l'un de l'autre, écrivent en des temps différents, et suivent tous néanmoins une lumière divine qui leur révèle Tunique objet dont Dieu parait occupé. En effet , tout s'y rapporte , législation civile , les institutions de Moïse , les cérémonies et les sacrifices , les révolutions politiques , les alliances et les guerres du peuple juif avec les autres nations , ses disgrâces et ses prospérités , sa nationalité tout entière pleine en quelque sorte du Messie (^). Les plus savants de ses docteurs en conviennent pour les temps d'avant Jésus-Christ. Â quoi les chrétiens ajoutent, pour les temps d'après Jésus-Christ , que ce même peuple n'existe encore que pour servir de témoignage au Messie qu'il a méconnu.

Observez que ce n'est pas seulement dans l'Idumée , mais généralement dans l'univers tout entier, que s'était répandue l'espérance qu'à cette époque sortirait de la Judée ce libérateur, père d'un siècle futur, fondateur d'un nouvel empire. L'histoire et la poésie profane elles-mêmes s'accordaient sur ce point avec les traditions sacrées. L'histoire : Tacite et Suétone le publiaient dans ces termes , qui associaient la contrée aux des-

(■) D*oii prient qa'un de nos saÎDU docteurs, parlant de U nation juive y a dit qu'elle était enceinte tout entière de Jésus-Christ, grvida Christo, • -

tinées du futur dominateur : C'était, disent-ils, une opinion dès long-temps répandue, et nulle part contredite, que de la Judée allaient sortir des hommes qui se rendraient maîtres du monde (^). L'historien Josèphe, prêtre, de race sacerdotale, instruit, ainsi qu'il s'en vante lui-même, dans les prophéties judaïques , les foulant aux pieds par une flatterie sacrilège , après avoir déclaré que la venue de ce roi promis par Jacob, appartenait au temps où Jésus-Christ est venu au monde, Josèphe, reculant jusqu'à Vespasien le temps de la prophétie, ne craint pas d'en faire l'application à cet empereur idolâtre. Selon lui , l'oracle de l'Écriture indiquait ce prince qui , déclaré empereur dans la Judée , en avait préparé la ruine par les armes de son fils Titus {^). D'autres, éblouis par les brillantes qualités d'Hérode

(») TaCit., Hist., lib. v, c. i3. Sueton., in Fespas., cap. 4. M. Villemain : « S'il faut en croire Fétude des monuments originaux, l'annonce d'un avènement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée, m J^jcianges, pag. 256. — a L'histoire chinoise fait foi qu'au commencement du 11^e siècle de notre ère^ on attendait ù la Chine la loi du Saint qui devait venir d'Oc-

cident; et cette attente était fondée sur ce que Confucius, né cent cinquante et un ans avant cette même ère[^] enseignait fréquemment que c'était en Occident que l'on trouverait le Saint. Il inculquait cette tradition à ses disciples peu après l'époque du retour des Juifs de Babylone. » Du Halde, *Descript. de la Chine*, tom. II, pag. 323. (^) De bello judaico, libr. III[^] cap. 14-

Agrippa[^] prétendaient y reconnaître ce prince, dont par là ils consacraient[^] tyrannie. La poésie : U semblait que la muse latine[^] inspirée elle-même par les chants de la sibylle, eût prophétisé la naissance du Messie rénovateur (lu monde (*). Tout le monde avait à la bouche ces vers où Virgile célèbre le retour d'Astrée et de Fête d'or, cette ère nouvelle que le vainqueur d'Actium faisait éclore , à laquelle il avait préludé par les proscriptions du triumvirat. Av[^]nt lui , les devins de la Toscane avaient honoré des mêmes pronostics les atroces fureurs de Sylla (^). Tout ce qu'il y avait de monuments contemporains attestait que la foi du Messie était la foi de l'univers.

D'où vient donc l'ignorance ou l'hésitation qu'affecte M. Salvador sur l'époque qui devait être l'un des caractères de son avènement? Non seulement la Judée était marquée comme devant être le théâtre de l'heureuse révolution ; mais il n'y avait nulle incertitude sur le lieu qui devait en être le berceau. 11 n'y en avait pas davantage sur l'époque. Loin d'être une attente mal déterminée, elle avait été , dès le début , définie et revêtue de caractères les plus certains. La prophétie de Jacob

jl[^](') Ultima cumaei venit jam carminibus aelas, Jam redit et virg., etc.

(Eglog. IY.) C] Platarq., Fie de Sylla, tom* ti de la trad. fraoç», pag. 33i»

DES DOCTRILfES DE M. SALVADOR. 4^3

était expresse; elle apprenait que le royaume de Juda aurait cessé à la venue du Messie (*). La Judée n'est plus que la tributaire des Romains; le droit de vie et de mort , constitutif des nationalités, lui a été enlevé par un décret solennel du pouvoir étranger qui l'a assujettie. Les docteurs juifs les plus accrédités de ce temps-là en ont consigné l'aveu dans leur Talmud, révééré par les Juifs à l'égal des Écritures : que, dans le temps où le Christ-Messie viendrait , il n'y aurait plus de magistrature (2). L'on se souvenait qu'au retour de la captivité, pendant que Ton bâtissait le second temple , et que les vieillards qui avaient vu le premier fondaient en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, les prophètes s'empressaient de les consoler par l'assurance qu'encore iin peu de temps , et la gloire de cette nouvelle maison l'em-

(*) Les savantes explications qu'en ont données nos théologiens, tant catholiques que protestants, ne laissent aucun doute sur le sens de la prophétie. Toutes les versions et paraphrases samaritaines et chaldaïques sont miiformeà sur ce point, que la prophétie doit s'entendre du Messie.

(3) David Kimchi^Siloch, Isaac Akrisch. a LTn de leurs plus anciens auteurs le remarque, et il a raison d'avouer que le sceptre n'était plus alors dans Juda, ni Fautorité dans les chefs du peuple, puisque la puissance publique leur était ôtée, et que le Sanhédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps

n'étaient plus considérés comme juges, mais comme simples docteurs. Bossuet, Disc, sur l'hist. uni9;^%, Z'jZ%

404 EXAMEN CRITIQUE

porterait de beaucoup, par l'honneur de recevoir dans son enceinte le Messie désiré des nations ^ ministre de la nouvelle alliance de Dieu avec son peuple (*).

Restaient à accomplir les prophéties non moins éclatantes par lesquelles étaient signalés les vrais caractères du Messie. Il ne devait être reconnu comme libérateur qu'à la condition de triompher de toute oppression étrangère , de ramener sous l'étendard de la paix les tribus divisées, de rétablir dans son antique gloire le royaume de David , de rendre à la nation son indépendance , de TaFranchir de tous les maux , et de réaliser dans le système d'une parfaite unité les bénédictions promises à la postérité d'Âbraliame (2).

De là ces rêves de gloire temporelle qui abaisseraient tous les trônes au-dessous du trône de David et de Salomon, ces fièvres d'orgueil et d'ambition qui agitaient toutes les âmes, tant à Jérusalem qu'en Samarie , et qui enfantaient ces projets séditeux de réaction à main armée contre la puissance usurpatrice des Romains i^y que l'oracle de la vraie sagesse a si solennellement

(>) Malach., i, 2, 3. Aggée, 11, 7. Les rabbios Kimchi, Akibtf^ SalomoD Jarchi , Abarbanel, etc., donnent sur ces telles la même interprétation que les chrétiens. Huet, Demonstr» éuang,^ propos, vu, n* 32.

(>) M. Salvador, tom. i, p. 96; tom. 11, p. 3i3 et 3i4.

(3) /*iW., pag, 148.

condamnés par cette parole : Rendez à César ce qui est à César.

Vainement M. Salvador essaie-t-il ailleurs de modifier ces préventions en faveur d'un pouvoir libérateur , en les restreignant à une réaction religieuse et morale , à une rédemption purement spirituelle qui consisterait dans l'établissement du règne de la loi et de la justice (^). Ce n'est là qu'une concession arbitraire qui le met en contradiction tant avec lui-même qu'avec la constante proclamation d'un vaillant libérateur, ainsi qu'avec l'esprit de ce qu'il appelle l'hébraïsme proprement dit, lequel faisait consister le bien-être dans les jouissances de la vie présente. Ce système se trouverait hautement démenti par la demande des fils de Zébédée , et par la déclaration des disciples d'Emmaüs : Nous avions espéré qu'il serait le rédempteur d'Israël (2).

Cette foi d'un Messie sauveur et conquérant circulant dans les espérances de la Judée, n'attendait, dit M. Salvador, qu'un chef qui osât le proclamer; et il n'avait pas manqué déjà de s'en rencontrer avant Jésus-Christ, de son temps et encore après lui. L'on a vu plus d'un audacieux aventurier, armé du glaive et de l'étendard des combats, réussir à entraîner sur ses pas des peu-

(') Ibid, ^ pag. 80, 96, etc.

(^) Matth., XX, 21. Luc, XXIV, 55 1.

406 EXAMEN CRITIQUE

plades nombreuses fascinées par l'attrait d'une liberté mensongère, par la haine de l'autorité, par l'artifice de prestiges ressemblant à des miracles (*). Donc il suffisait qu'un nouveau maître apparût en Judée pour que toutes les sympathies

s'éveillassent en faveur d'un pouvoir libérateur. Jean-Baptiste , qui attirait la foule au désert par ses prédications, eut à se défendre contre l'opinion qui lui attribuait ce titre j que son respect pour la vérité l'obligea de déférer à celui dont il n'était que le pré-curseur (2). « Toujours en était-ce

('] Jésus-Christ l*avait prédit, qu'il s'élèverait de faux christa et de- faux prophètes, qui séduiraient le peuple par leurs prodiges (Matth. , XXIV, 24). Voy. Origène, Contre Celse, liv. i, 11057.

(^) L'historien Josèphe cite un certain Theudas qui réussit à se faire suivre d'une multitude de peuple, en lui persuadant qu'il lui ferait passer le Jourdain à pied sec, {^Antiq, jud,^ liv. XX, ch. 2.) — Du temps du roi Agrippa, Jérusalem fut infestée de troupes de malfaiteurs fameux dans l'histoire de la guerre des Juifs contre les Romains sous le nom de sicaïres on assassins, lesquels affamés de sang et de carnage n'épargnaient ni le temple, ni les maisons particulières , ni les campagnes, portant partout le fer et le feu, excitant le peuple à la révolte, disant qu'il n'y avait plus moyen de souffrir un joug si insupportable. (Jbid,, de la trad. d* Arnaud d'Audilly, tom. III, pag. 383.) Le procureur Festus envoya contre eux de la cavalerie et de l'infanterie qui les dispersèrent tons. [Tbid,, pag. 258.) Judas le Galiléen et Dosilhée de Samarie l'imitèrent , et ne furent pas plus heureu^. Cinquante ans après la prise de Jérusalem ^ Barcochebas, un voleur , un scélérat, qui

DES DOGTBmES DE II. SALVADOR. ^Of \

assez j nous dit-on , pour susciter des ambitions coupables et de dangereuses séductions ? Corn* ment donc au milieu de tant

de prétentions di-* verses démêler le véritable objet des prophéties ? »

Cette objection ; dirigée contre la personne de Jésus-Christ par les anciens ennemis du christianisme , a été répétée dans tous les livres de la philosophie du xviiu' siècle.

De tous les peuples vaincus par les Romains, les Juifs étaient celui qui supportait avec le plus d'impatience le joug de la domination étrangère. L'invincible opiniâtreté de leurs efforts, poussée jusqu'à la fureur, contre la puissance qui les avait subjugués, atteste Ténergie du mobile qui les précipitait dans les révoltes les plus téméraires et dans les effroyables calamités qui en devenaient l'inévitable châtiment. L'espoir d'une régénération toute de gloire et de prospérité temporelle faisait le centre idéal autour duquel tournaient toutes les écoles de la Judée et tous les efforts des réformateurs. «Grâce au zèle de ceux-ci, une foule d'adeptes étaient acquis à la doctrine nouvelle

se disait Tétoile de Jacob, se porta pour le Christ. Akibas, le plus autorisé des rabbios, et^ à son exemple, tous ceux que Itt Juifs appelaient leurs sages, entrèrent dans son parti. Les Juifs se révoltèrent par tout Tempire sous la conduite de ce Barcochebas, qui leur promettait Tempire du monde. Adrien en tua six cent mille. (Boss., Disc, sur l*hist. uaw.^ a* part., chap.

XXII

quelle qu'elle pût être. Le mouvement religieux excité au-dehors et au-dedans de la Judée lui assurait le concours d'une foule considérable de Grecs et d'autres étrangers qui se réunissaient dans ses synagogues, depuis Babyloë et au-delà jusque dans les murs de Corinthe et d'Athènes (*). » Reste à savoir comment, les esprits étant si bien disposés, Jésus-Christ, venant montrer dans sa personne les caractères du Messie, a rencontré de si opiniâtres résistances. On voulait bien du Messie, mais on le voulait semblable aux rois de la terre; un Messie qui brisât les fers de l'Idumée, écrasât contre la pierre les enfants de Babylone et de Rome, émancipât le genre humain tout entier; un Messie enfin, tel qu'il le fallait pour satisfaire aux caprices de l'orgueil, de l'ambition, de la vengeance, de la sensualité. M. Salvador ne le dissimule pas. L'attente publique obligeait le futur libérateur à rendre à la nation son indépendance politique, à la vie individuelle toutes les douceurs qui la peuvent rendre agréable. — Qu'il y a loin d'un tel Messie à Celui qui dira : Qui ne porte pas ma croix ne peut pas être digne de moi(^)!

Ce chapitre se termine par un tableau des sectes juives avec qui Jésus-Christ eut les rapports les plus directs. A leur tête, se faisaient remarquer

(*) M. Salvador, t. I, pag. 109.

(^ Luc, xii, 27. •

les Pharisiens la plus considérable de toutes par le nombre, par l'opulence, par l'autorité des magistratures dont ils s'étaient mis en possession, et par l'ascendant qu'ils avaient pris sur le peuple, dont ils attisaient par tous les moyens l'humeur inquiète, turbulente et séditieuse, par la prétention qu'étant la postérité

d'Abraham, il ne devait y avoir sur la terre d'autre maître que Dieu (*). Sur ce fondement, ils regardaient tous les autres peuples avec un insupportable dédain. M. Salvador se plaint que l'institut chrétien ait affecté dans tous les temps de les représenter sous de noires couleurs, et qu'il n'ait parlé des Pharisiens qu'avec beaucoup d'injustice (^). Mais dans le même temps, un homme réputé prophète parmi eux pour la sainteté de sa vie et l'ardeur de son zèle, Jean-Baptiste, ne craignait pas, en présence des Pharisiens et des Saducéens, d'accuser leur dépravation comme devant être fimeste à la nation entière ; et sa voix menaçait les deux écoles de la cognée qui allait bientôt frapper l'arbre jusque dans ses racines (^); mais l'historien Josèphe, témoin oculaire et acteur dans les événements qu'il raconte, accuse, comme

(') Voy. Grotius, De vcrit, Relig, christ., libr. v., cap. ai, pag. 336 de lu traduction iVançaibe.

(^) Tom. I, pag. 109; tom. 11, pag. ia6. P) Matth., m, 7-10.

4^o EXAMEN CRITIQTIS

nous y leur orgueil y leur emportement ^ Içur hypocrisie (*). On nous vante leur tolérance en fait d'opinions religieuses. Ils permettaient, dit-on, à Jésus de prêcher sa doctrine par les villes de Judée et de Samarie. Mais ceux qui l'embrassaient, couraient risque d'être chassés de la synagogue, pour peu qu'ils fussent suspects d'être de ses disciples; et il leur fallait du courage pour oser l'être même en secret (*); et lui-même, combien de fois n'avait-il pas échappé par la fuite à la menace d'être lapidé par eux, jusqu'au moment où il fut livré entre leurs mains? Afais il résulte des aveux réitérés de M. Salvador luimême, que leur zèle pour la

loi était tout extérieur; que tous leurs soins s'étaient tournés à exagérer chaque jour davantage les pratiques superstitieuses dont ils avaient surchargé la loi mp-

(¹) Voyez Josèphe, Antiq.[^] liv. xiii, cb. 9; XYiii[^] ch. 3. M. Villemain enchérit encore sur ces reproches. ([^]Méiang,[^] p. 26a.) M. Salvador avance qu'ils croyaient à la mortalité des âmes. Gibbon les accuse d'avoir rejeté ce dogme, sous prétexte qu'ils ne le trouvaient pas consigné dans les livres saints révévés comme la seule règle de foi. (Hist. de ta décad.[^] tom. i, pag. 280.) Ce qui n'est pas prouvé. Ce qui l'est plus, c'est qu'ils croyaient à la fatalité ainsi qu'à la métempsycose. (Josèphe, Jântiq.^y liv. xyiii, ch. a.) M. Salvador lui-même insinue qu'ils méritaient ce reproche. (Tom. i, pag. 11 8-1 19.)

(2) Multi ex principibus crediderunt in eum , sed propter Phariseos non confitebantur j ut e synagogâ non t(Jîcerentur, (Jean., XII, 4[^].)

saïque ([^]) ; qu'ils voyaient avec jalousie tout autre pouvoir que le leur ; conséquemment que le système de l'école pharisienne enfantait des abus graves et nombreux; qu'il agissait comme un lourd fardeau sur les facultés de l'esprit et sur la liberté personnelle ([^]j. Servilement attachés à la lettre des Écritures , ils ne consentaient à reconnaître dans le Messie promis aux nations qu'un Messie temporel , en proportion avec l'ambition publique et privée d'arriver à une ère de • richesses , de paix et de félicités ([^]). Ce sont là pourtant les hommes pour qui M. Salvador porte si loin la complaisance de ses éloges , qu'il va jusqu'à déclarer : qu'à cette secte appartiendra l'honneur de la conservation du peuple juif, si jamais quelque intérêt religieux vient s'attacher encore à ce fait dans le monde ([^]).

Après ceux-ci, venaient les Scribes , ainsi appelés à cause de leur fonction alors si importante de copier les livres sacrés; et les Saducéens, dont la principale erreur consistait dans l'opinion qu'il n'y avait point d'autre substance que Dieu; que^ par une conséquence nécessaire, l'âme de l'homme n'était que matière; d'où ils concluaient

(') M.Salvador, tom. ii , pag. io4.

(^) / ^/V/. , pag. io6.

(^) Ihid.^ pag. 106.

(4) Ibid,y tom. i, pag. m.

41!2 EXAMEN CRITIQUE

qu'il n*y avait point d'autre vie après la mort , donc point de résurrection.

Une autre secte, devenue plus célèbre, est celle des Esséniens, à qui des auteurs respectables ont fait l'honneur de la confondre avec les premiers chrétiens (*), séduits par la brillante description que Philon nous a laissée de leur vie contemplative, à laquelle ils s'étaient voués. M. Salvador va jusqu'à prétendre que ce fut là le vraiberceau du Christianisme; que de l'école essénienne sortirent Jean-Baptiste et Jésus-Christ (*) ; a que c'est de cette secte que Jésus-Christ a em- » prunté ce qu'il y avait de meilleur dans ses » mœurs et de plus saint dans sa doctrine ; que » d'ailleurs, il ne paraît pas que Jésus-Christ les » ait jamais combattus , pendant qu'il fulminait » contre les Scribes et les Phari-siens (*). A cette objection le docte Abbadie a répondu, il y a long-temps (*), qu'il n'y avait point d'Esséniens dans la Galilée, qui était la patrie de Jésus-Christ ; qu'il faudrait supposer dans

l'histoire de Jésus d'autres voyages que celui dont il est parlé dans saint Matthieu, peu après la naissance du divin enfant : hypothèse que M. Salvador lui-même rejette comme une présomption vague et démentie

(i) Voy. D. Galmet, Dissertât, sur les Essenicns, (^) M. Salvad., toni. i, pag. 2i5-ist5. Q) Traité de la vérité de la relig., ii* sect., chap. xiv^ toni. 11 , pag. 134.

par les faits ; que les Esséniens, de leur côté, attachés à leur solitude, fuyaient le commerce des hommes, qu'ils regardaient comme souillés, et ne voulaient point pour cette raison habiter dans les grandes villes : au lieu que Jésus-Christ parcourait les villes et les bourgades , enseignait les troupes , prêchait dans les synagogues et dans le temple. D'autres écrivains plus sévères contestent leur antiquité , repoussent toute espèce de conformité entre eux et les principes évangéliques , s'il est vrai, comme on les en accuse, qu'ils adressassent leurs prières au soleil, qu'ils s'abandonnassent dans leurs exercices de piété à un enthousiasme convulsif, qu'ils condamnassent le mariage, et que parmi eux tous ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque faute grave, fussent impitoyablement chassés de leur société , quand ils n'étaient point punis de mort (*).

Outre ces écoles , il en existait d'autres moins connues, telles que celles des Hérodiens, que nous voyons ligués avec les Phari-siens / ^owr^w/*prendre Jésus-Christ dans ses pawles {^), Ce nom leur serait venu de l'opinion qu'Hérode était

(') Voy. Prideaux , Hist, des Juifs , lom. vi, pag. 81 et suiv. ; et le continuateur de Josèphe, liv. iii^ chap. 7, tom. i, pag. 473. Du-

pin {Biblioih,, tom. i, pag. 709 et suiv.) détruit Topinion qu'ils fussent chrétiens. On les confond avec les Thérapeutes.

(') Utcaperenteum in sermone, (Matth., xxii, 16; Marc,

414 EXAMEN CRITIQUE

L'objet de Tancienne prophétie de Jacob et le Messie restaurateur d'Israël, lui qui en était le tyran. C'étaient encore les Thérapeutes, secte d'Esséniens^ si ce n'étaient les Esséniens eux-mêmes; enfui, les Hellènes, qui ne formaient point une secte distincte ; nom générique sous lequel étaient compris tous les Juifs répandus dans les diverses contrées où la langue grecque dominait.

Toutes ces sectes si divergentes entre elles de principes et de mœurs , M. Salvador affecte de les réunir sous la dénomination générale d'école d'Alexandrie , qu'il suppose avoir disposé de loin les peuples au christianisme par leur afOnité avec ses doctrines (^).

Quelle a été l'influence respective des écoles de Babylone et d'Alexandrie sur le sol étranger de la Palestine, berceau prétendu du christianisme? M. Salvador n'est-il pas hautement démenti par l'histoire? Nous avons vu que ni les miracles, ni les prophéties de Daniel n'avaient opéré la moindre réaction dans la Chaldée. Bérose, son historien, qui parcourut l'Asie entière pour recueillir ses mémoires, n'a foi à d'autre culte qu'à celui de Belus dont il était prêtre. Les faveurs que les Ptolémées aimaient à répandre sur les Juifs ne purent

uij SyXiiy i3.) Voy. ia Continuation de JosèphCf toin. i, pag-487.

(*) M. Saivad., Com. i, pag. 66 et passim.

DES BOCTRIVES DE M. SALTADoR. 4[^]

trionpher de leur antipathie ; et la publication des livres saints dans une langue si propre à les propager fut long-temps un deuil pour la nation. Les rois de Syrie ne communiquaient avec les Juifs que par des édits sanguinaires et par des guerres à outrance. La Perse et les Indes se maintinrent constamment dans l'immobilité de leur culte superstitieux. L'Egypte tout entière était au siècle de Juvénal et de Lucain ce qu'elle avait été* sous ses Pharaons. Le séjour des Juifs dans Alexandrie ne s'y fait remarquer que par les violentes séditions excitées entre les deux peuples. L'erreur et l'impiété prévalaient partout, excepté dans Israël. Nulle transaction de sa part pour tout ce qui tenait au fond de la religion. Si durant les cinq cents années qui s'écoulèrent depuis le retour des Juifs à Babylone jusqu'à l'avènement du christianisme, la Judée fut sans prophète , tout l'état de ces temps était prophétique, selon l'expression de Bossuet. L'œuvre de Dieu s'acheminait sans aucun concours des hommes (*), Nous pouvons en croire là-dessus au témoignage de Josèphe et de Philon , qui affirment de concert que les Juifs , auparavant enclins à l'idolâtrie qui leur avait attiré de la part de Dieu de si sévères châtiements, s'étaient montrés depuis invariablement unis dans leur foi (2). Us le firent

(') Disc, sur rhist. univers, ^ pag. a64, in-4°.

(*) Josèphe, ^^f. Ap^ian^ lib. u, cap. 3, pag. 393 de la

416 EXAMEir CRITIQUE

bien voir dans leur conduite avec Pompée , avec Hérode-le-Grand , le proconsul Ponce-Pilate et l'empereur Caïus. Ne sait-on pas que ce fut leur opiniâtre attachement à la loi de Moïse qui suscita la coupable résistance qu'ils apportèrent à la révélation chrétienne? Elle était préparée, dit M. Salvador, par les secrets rapprochements que les écoles éclectiques d'Alexandrie y avaient ménagés. » C'est une erreur. Les écoles éclectiques n'y parurent que plus d'un siècle après l'établissement du christianisme dans l'Orient et l'Occident. Elles ne s'y accréditèrent qu'à la suite des hérésies qui essayèrent inutilement de l'arrêter dans ses progrès, et s'emparèrent de ses doctrines pour en altérer la pureté primitive par le mélange de ces systèmes extravagants qui font toute l'histoire des gnostiques et des néoplatoniciens. Ce que nous en avons dit dans notre Histoire de la philosophie ancienne et moderne (*), nous dispense d'en parler ici; outre que nous serons forcé d'y revenir dans l'examen des chapitres vu et vin du second livre de M. Salvador.

Il est donc faux que la captivité deBabylone ait été l'occasion d'un commerce d'intelligence établie entre les Juifs et les peuples étrangers , où , ^

trad. in-ia, tom. v. — Phil., Légat, ad Caïum , vit» Mors, et de Abrah,

(>) Tom. I, pag. 512 et suiv. (a vol. in-8", Paris, 1833.)

tandis que , d'un côté , le ferment hébraïque pénétrait jusqu'aux dernières limites de l'Orient, pour y fixer le dogme de l'unité divine , l'égalité d'origine de tous les hommes, en un mot, tous les principes constitutifs de la loi juive , depuis incorporés dans le christianisme , les Hébreux recevaient de l'Orient l'initia-

tion dans un spiritualisme nouveau, inconnu à leurs pères; amalgame qui, devenu à son tour le fondement du christianisme , allait renouveler la Éioe du monde (^).

À la longue liste de ces prétendus aïeux du christiitnisme , M. Salvador joint l'école ori^itale des Jui& j^éculati£s, autrement nommés cabalistes , à qui seraient dues les croyances relatives à l'individualité, aux migrations, aux vicissitudes des âmes après cette vie , et en première ligne, la résiïrrection corporelle des morts, leur jugement , leur éternité (^).

Quand il serait vrai qu'il existât quelque analogie dans les croyances , ce que nous examinerons ailleurs , du moins n'est-il pas permis de se méprendre, comme le fait M. Salvador, sur l'origine de cette philosophie. Brucker n'eu voit point de trace avant la ruine de l'état des Juife sous Titus ('). Les cendres du temple fumaient

(*) M. Salvad., tom, i, pag. 101-106.

{*) Ibid., pag. 45, 107.

(^) Posteversam a Romanis rempublicam judaicam^ dit^

418 EXAMEN CRITIQUE, ETC.

encore ; quelques hommes échappés au désastre de leur nation se réfugièrent à Tibériade , où ils se donnèrent une forme de gouvernement , élurent des patriarches, publièrent leur fameux Talmud j double commentaire des lois de Moïse ^ sous les noms de Mischna et de Gémare; amas informe de rêveries mêlées d'impités, d^anachronismes y de mensonges et de puérités dégoûtantes y au jugement des théologiens et des critiques de quelque renommée , qui ont essayé d'en prendre connaissance, véritable

étable d'Augias, selon l'expression de l'un. d'entre eux (*). Ses auteurs principaux furent Hillet, Jochanan, et Juda surnommé le saint. L'esprit de parti n'a pas craint de les comparer à Moïse et à Esdras. On a dit du second : que si les deux étaient de papier y que tous les arbres des forêts fussent autant de plumes j et tous les hommes autant de se^ crétaires , ils ne suffiraient pas pour écrire ses leçons (2). Le style du panégyrique nous donne l'esprit du livre. L'ouvrage fut composé au plus tôt vers l'an 180 de Jésus-Christ. Comment donc pourrait-il avoir servi de modèle a^x écrits évangéliques?

persâ natione, etc. Brucker, InstU. pfûlos.^ lib. 11, cap. a, pag. 393.

(») Aug. Pfeiffer, Theolog, judaic, pag. a. Leips., 1687.

p) Continuât, de l'hist, de/osèphe, liv. iv, ch. m, t. 11,

Fin DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

COIftBNUES DANS LE PREMIER TOLUME.

Épître (lédicatoire t

Discours préliminaire i

I UM

I I 1 ^ I I \i \l?,ti, par a. I:

-.ri.i(dtl.ï VOLIIHI

-irii< Uarnal. tnrtalldnl'tniihUpiir A.-fr^

! I I I - . . \nlanj Tbiuuct. auleur •H Tmtts ■ r.K., !• filliioD , ï
vnluniM tn-N

l'> . -lit lin Haulmlt Marin, nl<^ CU., If

I ■ I .Tri. ï vol. ln-«

' I ..<>l'(iH«.VnUmf tfs/^vtm.lMrtee

I I ,nitiuirji-Aaiiu-fUrmma,vtc,,Hil, >

iiin£jwfai>,p«r

i.e^ sifimiâ oKi-t i> aiAntii> \a

iiac II' lirailitn (le Be4UUiinl-V«MT J

11,MS It'tHI-.tIIQI F., |>*r Kagi'nu A. Vall , L-liojni do tlalf-
Unb. i >oI. In-S, K.'IIUL4\DEâfKnALE, POLITIQUE BTftrXinir-
L'SK, |iir M, Uusuve d

MIULi:i^l:ni<jL'E.|>*t iiiiiH MtTliniiu . Il

I ET nr^ vin trii',!i DIS ûuinnrfni «M-

llrbaïUDITTI' I TVli tP-tJ

«IBBOK, DU D" STRAUSS

ET DE m. SALVADOR,

JÉSIS-CIIRIST, So> ÉVA>Gli.K KT SON ÉGLISE. Hiiric-
Slc*laM^Sl««tlr* Ct'II.I.OW.

TOMK SKCOIVD.

I. ItlailUF, DK OMBLES tiUSS>:LI

blllnir ilr la IUbtU>lh«. |iK il'ilili-.

KXAMEN CRITIQDK

DE tilBBOi\, DU D» STRAUSS

hl

DE M. SALVADOK.

Tari*. -^ fmprimerif île HorRCOcir ti Marthit. nu- Ja'iili .
~tt>-

1)KS IKICTHINKS

ftlBBO^, DU D" STRAUSS

.IKSlS-CIIHtST, S(QV l^;VAN'(;il.K KT SON É(il,ISK. narlc-
HitcalMM-SylvcHtrc^ «UtlILOK,

TOMt; SECUKO.

LIVRE DEUXIÈME

¥I£ £T DOCTRINE DE JÉSUShCHELST .

Après avoir exposé dans le livre précédent l'état des nations et des esprits au-dedans et audehors de la Judée, vers Tépoque de Jésus-Christ^ M. Salvador poursuit ce qu'il appelle la combinaison des circonstances favorables à la religion nouvelle et des éléments constitutifs du christianisme, depuis son auteur jusqu'à

l'établissement de l'église chrétienne : période qui embrasse le premier siècle de son histoire et fait l'objet du second livre.

Parce que Jésus n'a point écrit, et qu'il pas-

4 EIULMEN CRITIQUES

sait, au jugement de ses compatriotes, pour être étranger aux lettres humaines (*) ; que ses Évangiles, publiés après sa mort, ont eu pour auteurs des hommes , de leur propre aveu , sans culture d'esprit, intéressés dans les événements qu'ils racontent , faciles à se laisser prévenir par une apparence de merveilleux , ne s'accordant point entre eux, et contredits dès long-temps par les nombreux ennemis qu'ils s'étaient faits , et sur lesquels les contemporains ont gardé un silence absolu, les adversaires du christianisme n'ont vu, pour la plupart, dans son établissement, que l'œuvre du hasard , sans plan et sans ensemble, produit par un concours accidentel de causes purement naturelles (2). D'autres ont été plus loin : ils ont paru douter que Jésus-Christ eût réellement existé; ils ont demandé si toute son histoire était autre chose qu'un roman oriental, qu'un tissu de traditions populaires, que le fruit pieux de l'imagination d'une école appliquée à revêtir ses doctrines d'un symbole vivant. Nous avons vu que c'était là le dessein du livre de M. Strauss.

(*) Joan., VII, 15.

(^) Voyez les principaux ouvrages sortis de Técolle prétendue philosophique ou voltairienne du dernier siècle. Ce sont : l'œuvre critique des apologistes de la religion chrétienne ; Questions encyclopédiques^ lettres sur les miracles y Pensées philosophiques y Dictionnaire philosophique , Réflexions importantes sur l'Évangile, Philosophie de la nature j etc., etc.

L'esprit de ses investigations et de la longue série de ses dissertations philologiques et critiques consiste à détruire l'authenticité des Évangiles.

M. Salvador ne partage pas le scepticisme du professeur allemand sur la réalité de l'existence de Jésus-Christ , ni sur l'authenticité des livres à qui nous en devons la connaissance ; seulement il en conteste la vérité. Comme son prédécesseur, il en accuse les invraisemblances, les contradictions , les impossibilités (^); et c'est spécialement dans les miracles de Jésus et de ses apôtres qu'il va chercher ses arguments; c'est ce qu'il appelle la partie systématique du ISous^au Testament. La réfutation que nous avons faite , dans notre premier volume , du système général de dénégation développé par son devancier, nous dispense, sur cet article, d'une réponse partielle au moderne détracteur du christianisme , sauf ce qui lui est particulier, et sur quoi nous ne manquerons pas de satisfaire à la juste curiosité de nos lecteurs. M. Salvador suit une autre tactique. Il ne croit pas , lui, qu'il fut libre à M. Strauss de prononcer aussi arbitrairement qu'il l'a fait contre le fond historique de la vie de Jésus (2). 11 ne conçoit pas qu'il puisse s'élever de doute légitime contre des monuments revêtus d'un acquiescement aussi ancien et aussi général^ qui offrent une parfaite

(') M. Salvador, Préface y pag. xvi.

Q) Préface , pag. xvi cl xvii.

analogie I non seulement avec le» oeuvres subséquentes^ mais avec tous les usages contempo* rains ; où le lieu de la scène , le héros ^ les figum accessoires sont indiqués avec précision ; où chaque ligne exige , dit-il , pour être comprise y la connais-

sance rigoureuse de l'histoire de la nation, de ses lois ^ de ses mœurs ^ des localités , des préjugés y du langage ^ des opinions populaires , des sectes y du gouvernement ^ et des diverses classes de Juifs existantes aux époques où les événements sont 'rapportés (^). Dans la profonde conviction où il est de leur authenticité ^ après avoir parcouru les hypothèses diverses qui les attribueraient k d'autres qu'à ceux dont ils portent le nom ^ il affirme avec le philosophe de Genève dont il cite les propres paroles : « que l'Évangile » a des caractères si parfaitement inimitables , » que l'inventeur en serait plus grand que le héros; qu'il serait donc plus inconcevable que » plusieurs hommes d'accord eussent composé ce » livre ^ qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le » sujet (2). »

M. Salvador repousse l'objection qui se tire du silence des écrivains!; juifs contre la fidélité historique des récits évangéliques. S'ils n'en ont pas parlé, c'est^ dit-il j qu'ils étaient pour eux sans intérêt y confondus comme ils l'étaient à l'origine

(*) Tom. 1, pag. 158-160.

(*) Emile^ liv. iv, Profess, de foi dm Vicmin tû»oyard»

DES DOCUMENTS DB M. SALVADOR. 7

avec les faits de même genre qui se passaient inaperçus sous leurs yeux. — Comme si tant de faits extraordinaires qui avaient accompagné le moment de la naissance et de la mort du Sauveur, et qui portèrent le trouble dans Jérusalem et dans la nature j avaient pu ne laisser dans les esprits qu'une impression indifférente.

En rejetant l'explication que donne M. Sal* vador du silence des écrivains juifs de l'époque, nous en proposerons une autre plus conforme à la vérité. Nous n'irons pas la chercher dans le fameux passage de Josèphe, dont nous n'avons pas besoin (^). A défaut du témoignage d'auteurs juifs, n'avons-nous pas celui d'autres ennemis de la religion chrétienne, juifs ou samaritains, qui ont vu les premières années du christianisme, et dont on sait quels étaient les sentiments ! un Simon , et Menandre son disciple, presque immédiatement après la mort du Sauveur; un Cérintlie, un Ébion, faux convertis, qui se donnaient pour réformateurs de l'Évangile, et, parce qu'ils n'en pouvaient comprendre les mystères , cherchaient

(') Ce point de critique a été anplemeot discuté par les plus savants théologiens. Il a fait la matière d'une dissertation pleine d'intérêt, publiée à Londres en 1706 sous ce titre : Caroli Dau' buz de testimonio FI. Josephi^ in -8°, que Bergier a analysée (Traifé de la religion ^ 3' part. , çh* Yi , art. 1. Preuves des faits évangéliques journiei par les emteurs pr^anes^ «ect. xiiij, ton. VU| pag, 197 «t suiv.)

8 BZAMElff CRITIQUE

à les expliquer par de subtiles distinctions? Ils le connaissaient donc , puisqu'ils le combattaient. Zélés pour l'honneurde leur nation , dans la vue de détourner d'elle Todieux d'un décide , ils imaginèrent de dire que c'était Jésus et non le Christ que l'on avait fait mourir^ ou bien qu'un corps aérien avait été substitué sur la croix à celui de la victime , dont la passion était imaginaire. Tous furent bientôt confondus par l'autorité des témoignages et les réponses des apôtres. Qui empêche de croire que Josèphe , Philon , Juste de Tibériade, à qui il fut également impossible

d'ignorer des faits dont la Judée entière avait retenti y aimèrent mieux n'en pas parler? Leur silence devient alors une preuve (*).

Quant au reproche du défaut d'accord que l'on fait aux récits évangéliques, comme nous y avons répondu ailleurs (2), nous n'y ferons à présent d'autre réponse que celle qui nous est fournie par M. Salvador lui-même : « Loin de trouver à » redire aux différences, aux contradictions même » qui se rencontrent dans ce quadruple monu- » ment y ces différences en constituent la vraie » richesse ; elles l'agrandissent en y conservant » l'empreinte volontaire et originale des hommes » et des circonstances, et en le rattachant, avec

(■) Bergier, supr. , pag. a33. Considérations philosophiques sur le christianisme, pag. 3a5 (Paris, 1 785).

(^) Dans la réfutation de M. Strauss, tom. x, pag. 2S8 et sniv.

« tous les autres écrits de l'école naissante, à des » monuments d'une date plus reculée et à l'état n général de l'époque et des lieux (^). »

M. Salvador a changé de batteries ; au lieu de tirer y comme le fait M. Strauss, sur ses propres troupes (selon l'expression proverbiale), c'est dans les livres des chrétiens qu'il va chercher son argumentation contre les chrétiens. Ses attaques, plus directes , en sont aussi plus mesurées. Le christianisme n'est , selon lui , qu'un mosaïsme déguisé , que la parodie mensongère de la religion juive altérée par les doctrines recueillies de l'Orient. Tout le mérite du fils de Marie sera d'avoir su profiter des circonstances que lui présentait la situation générale du monde et de son . pays. Ses évangélistes, en écrivant son histoire, ont voulu imiter en faveur du nouveau peuple les livres de l'ancienne loi et les tradi-

tions sacrées de leurs aïeux. Us rédigèrent, bien des années après la mort de leur maître , avec des documents épars ou de mémoire , dans des occasions, des temps et des lieux divers, quatre livres principaux (2). Si donc l'institution chrétienne présente par son existence le fait le plus extraordinaire qui se rencontre dans l'histoire de l'humanité , l'honneur de ce phénomène appartient

o) Tom. I, pag. 167.

(^)^Ibid.j pag. 162.

10 MXAUEJK CaiTIQUX

tout entier à la nation qui l'a vu naître , «t à la tige toujours féconde d'où elle e3t i»ortie. Voilà le terrain sur lequel nous avons à nous mesurer avec le moderne agresseur.

CHAPITRE PRBMIER

Naissance de Jésus , et son éducation présumée.

Qu'était-ce donc, dans le système de ,M. Sal* vador, que ce Jésus devenu le dieu des chrétiens? Le portrait général qu'il en a tracé se résume dans ce peu de lignes :

Né dans une condition obscure ^ mais élevé audessus de son humble condition par l'instinct de son génie, par la force de son caractère et le pressentiment de ses destinées , Jésus de Nazareth a fécondé l'ardeur de son imagination par l'étude profonde des Écritures, par l'exaltation naturelle que la solitude imprime aux âmes capables de la porter, peut-être par les secours de l'éducation et des voyages , par la fréquentation des écoles les plus cé-

lèbres de son temps et ses relations habituelles avec les docteurs de sa nation. De bonne heure il a entendu retentir autour de lui le cri de l'oppression et le désir de l'affranchissement. L'attente d'un Messie réformateur et libérateur d'Israël, descendant d'Abraham et sorti de la race de David , relevant le trône de Josias et les trophées des Maccabées, avait pénétré toutes les

DES DOCTRINES DE 1%. SALVADOR. 11

croyances. Ce Messie doit se faire reconnaître i des caractères particuliers , exclusifs , que les prophètes ont marqués avec la plus scrupuleuse exactitude. En effet, pas un d'entre eux^ depuis David jusqu'au plus récent , n'avait dissimulé à quelles conditions devait s'acheter l'honneur d'une révolution à laquelle s'attachent les destinées non seulement de la nation juive, mais de l'univers tout entier. N'importe quelle interprétation l'on donnât à leurs oracles, toujours les prédictions les plus brillantes viennent -elles aboutir à un arrêt de mort escorté de tout l'ap* pareil de la passion la plus douloureuse et la plus infamante. Jésus n'a point ignoré le fatal dénouement; mais l'ardeur des espérances et la fer* veur du patriotisme jeteront un voile sur les moyens, pour ne laisser entrevoir que les résultats. Conformément à la volonté manifestée par le fils de Marie, de renverser de fond en comble l'ordre existant , et d'occuper dans l'ordre nouveau la première place (^), ses évangélistes auront pour but constant d'établir que toutes les paroles , toutes les figures renfermées dans les livres sacrés des Juifs, ou propagées par la voix populaire sur le compte du libérateur ou Messie à venir, avaient obtenu dans la famille, dans la personne et dans les œuvres de Jésus leur réali-

(^) M. Salvador, tom. i, pag. 170.

11 EXABfBir CRITIQUE

sation dernière. Il faut , a-t-il dit, que toutes les choses écrites dans la loi de Moïse , écrites dans les prophètes t écrites dans les chants de Da^id se trouvent accomplies en moi (*).

Tel est le dessein conçu par Jésus-Christ, et concerté entre lui et ses apôtres. Quel est le rôle que le maître s'impose à lui-même? Quel sera celui des disciples? Ce drame , qui unit la prophétie à l'histoire, les temps qui ne sont plus à tous ceux qui ne sont pas encore , M. Salvador le partage en dix épisodes ou chapitres qui composent la vie de Jésus jusqu'à l'établissement de son Eglise.

1* La naissance du Sauveur des hommes entraine naturellement dans le domaine et dans les exigences de l'histoire. Nos évangélistes le font naître de Joseph et de Marie , tous deux issus de la race royale de David, et lui donnent pour berceau la ville de Beth-léem. M. Salvador s'inscrit en faux contre ces assertions. « Nulle parenté directe , nulle communauté de sang (^). » Sur quelle preuve appuie-t-il ce démenti donné à toutes les traditions ? Pas d'autre que le prétendu intérêt d'exalter son origine, en traçant une ligne généalogique entre David et l'époux de Marie (*). Mais Jésus n'était connu parmi les

(} M. >Salvador, tom. i, pag. 189.

(*) Ibid.^ pag. 191.

(5) /M., pag. 177.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. l3

siens que comme fils de Joseph et de Marie. Pouvait-on en imposer sur sa £siDiille (^) ? On sait le soin qu'avaient les Juifs de

conserver leurs généalogies; la constitution de leur république l'exigeait. La vraie descendance de Jésus ne pouvait donc être ignorée. A Jéricho, Ton s'écriait : Fils de David j ayez pitié de moi (})\ A son entrée à Jérusalem , le peuple entier le suivait en disant : Hozanna au fils de David (') ! Les anciens Juifs n'ont point nié que Jésus ne fut né du sang de David; ils l'ont même avoué dans leur talmud , dont Bergier et Bossuèt rapportent les témoignages (^). Si les évangélistes ont eu l'intention d'exalter l'origine de leur maître, pour^ quoi avouer qu'il était le fils d'un pauvre artisan, nourri à Nazareth, dans l'atelier de son père (^) ? Quelle dérogeance pour un fils de David , le futur monarque de l'univers! L'épicurien Celse reprochait à Marie d'être née d'une pauvre villageoise (^). Il faudrait être bien étranger à

(') Ei dicebant: Nonne hic est Jésus filius Joseph ^ cujus nos novimus patrem et matrem? (Joan., vi, 4a.)

(>) Luc, xviii> 38.

(^) Matth., xxiy 9.

(4) Bergier, Traité^ etc, tom. tu, pag. 270. Bossuet, Disc. * sur Vhist. univ.^ pag. 386-387, édition in-ia.

(^) Matth., XIII, 55; Luc, iv, 16.

(6) Voyez Biblioth, chois, des Pères y tom. 11 , pag, 3^. OrS-gène, contre Celse^ liv. i, cbap. ix.

l4 BXAlI£]f GRTTIQUB

r histoire des viciMitudes humaines pour s'étxm* lier que les plus obscures conditions aient souvent recelé des descendants de familles royales. Eusèbe rapporte que des parents du Sauveur ^

petits-fils de Juda , qui était appelé son frère selon la chair ^ furent déferés à l'empereur Domitien , comme issus du sang de David. Ce nom n'était pas moins suspect à ce prince qu'il Tavait été à Hérode. Domitien leur ayant demandé quelle était leur fortune y sur leur réponse qu'ils travaillaient pour vivre j et que leur travail fournissait à peine à leur subsistance y l'empereur les renvoya avec mépris. Ils vécurent en paix jusqu'au règne de Trajan (^).

fi^ Pas plus de doute possible sur le lieu de la naissance. Le savant Origène répondra pour nous à M. Salvador : « Outre le témoignage des Évangélistes , nous avons celui de tous les habitants de la contrée j des ennemis même du nom dirétien, qui n'ont pas le moindre doute à ce sujet, puisque tous les jours, en montrant et la grotte où Jésus prit naissance, et la crèche où il fut déposé , ils disent : C'est ici la grotte où est né ce Jésus que les chrétiens adorent (2).

(>) Etiacby Hiit, ecclés.j Ht. ni, eh. 90w

(^) Origène, dMU k Biblioth. chois, des Pèresj t. u, p. 38. a D'où vient, ajoute le MTant prêtre d'Alexandrie, qae quand Hérode iilerroſea les mages Mir cette quotioe, Ha répondirent que le Christ devait naître à BetUéev, vitte de 1» tribale Juda,

DES DOCTRILIBS DE M. SALVADOR. l5

3<> « Mais à quoi bon les deux généalogies intsm^ mises sur le compte de Jésus , puisqu'il n'y avait point de rapport de filiation ni de safiig entre lui et Joseph? Pourquoi surtout ne se ressemblent* dles pas (^) ? » — - La réponse est dans le texte sacié. Nos Évangélistes y scrupuleux historiens y s'atta** chent à répéter littéralement et ce qu'en publiait la commune créance , et ce

qui n'en pouvait être appris que par une révélation divine. Or Jésus ^ selon la chair , était réputé fils de Joseph , issa du sang de David (2), et dans la vérité , n'avait d'autre père que Dieu^ produit qu'il avait été dans le sein virginal de Marie par un miraculeux enfantement. Et c'est ce que déclarent les évangélistes , en rapportant les messages célestes qui annonçaient sa naissance (^). Il fallait expUquer ce^te double attribution de rejeton de Jessé et d'Emmanuel donnée à Jésus-Christ ; la justifier, sous ie rapport du mystère ^ par l'autorité des oracles divins, et, dans l'ordre naturel, par sa généalogie humaine , tant du côté du père que du côté de la mère du divin enfant. Pour cela

4*011 éUit Darid?* Tertallien et taint Jérôme en Uranl cet ^ooMiils P«ii6flpa*il n'y a plus de Bethléem où puiise neitre le Messie I il îâut coockire qae le Jésns né dans cette ville est le Meieie. Voy. /3m/., toni« xxn, peg. i66.

{}) M. Salvador, toiD. i, p. 177.

(a) Vî pmtabatmr filins Joseph, (Luc, m, a3.)

(^) Mallb., I) so-*a3, Luc, i, 3i,

i6 isXAMEN CRITIQDS

saint Matthieu s'est chargé de la généalogie de Joseph y saint Luc de celle de Marie : le premier descendu de David par Salomon et par la branche des aînés, Marie également descendue de David par Nathan et par la branche des puînés (^). Le tableau synoptique tracé par plus d'un savant ancien et moderne , depuis Jules Africain jusqu'à nos jours , met en évidence la facilité de la conciliation entre les deux actes généalogiques. Nos saints évangélistes n'ont rien inventé (^).

Mais il faut laisser croire qu'ils ne tirent

(■) L'on trouvera à ce sujet la réponse la plus lumineuse aux objections de M. Salvador dans Bullet , Réponses critiques ^ tom. II, p. 4^9. Bergier, Traité, etc. , tom. vn, p.a7i . D. Calnet , Bible de Fence^ t. xi, Dissert, sur les généalogies^ etc.

(J) Un savant moderne propose ainsi la solution de la difficulté; et sa décision corrobore noire sentiment. U la tire de la loi du Leviraty qui donnait au méiue fils deux pères différents y l'un réel et l'autre Mgal. La plupart des contradictions apparentes des deux généalogies s'effacent , dès que Salathiel a pu être déclaré fils de Jéchonias aussi bien que de Néri , et dès que Zorobabel a pu figurer dans Tune des filiations comme père d*Abiud, et dans l'autre , comme père de Résa. Ainsi les deux généalogies donnant, pour père à Joseph , l'une Jacob et fautre Héli, il a pu être fils de tous deux, mais de l'un par la nature , et de l'autre par la loi. D'après cela , le but des deux évangélistes, en donnant la généalogie de Jésus-Christ, aurait été de prouver aux Juifd que Thomme qui se disait le Messie était , par son père 1égal,fils de Joseph, inscrit comme descendant de David sur les tables généalogiques auxquelles laqation mettait t«nt

que des romanciers, constamment animés du désir de prouver que tout s'accomplissait dans la personne de leur chef, en lui appliquant une pro* phétie célèbre. Une doctrine avide de conquérir le monde avait besoin de la faire sortir du cercle des événements ordinaires, et de la jproduire revêtue dès son berceau d'une auréole de merveilleux. Pour lui enlever cet avantage, M. Salvador affectera d'opposer aux récits évangéliques les calomnies exhumées de la synagogue, qui les rangent parmi les fables. Le mystère de la conception virginale de Marie devient sous sa

plume l'objet des plus noires insinuations. Pendant que les historiens de Jésus racontaient sa naissance dans un intérêt merveilleux , des bruits contraires , nous dit-il , se répandaient au loin et flétrissaient également la renommée de la mère et du fils. La chaste épouse de Joseph se serait laissé séduire par un certain Panthérus , et Jésus fut le fruit de l'adultère (^). Le premier qui ait répandu ce conte , c'est un écrivain fameux par sa haine

d*iroportaDce et donnait tant d*autorité. En efTet, dans un pays ou une descendance légale tenait lieu d*une descendance réelle, et où l'inscription sur les tables généalogiques était tout, les Juifs , auxquels s'adressaient les apôtres , devaient juger uniquement par les ancêtres de Joseph de l'accomplissement des oracles relatifs à la famille du Messie^ et celle de Marie n'était d'aucune importance à leurs yeux. Introd. au Noiw, Tesiam, par M. Célerier fils, pag. 333.

(■) M. Salvador, tom. i, pag. i^y, 178-184.

II

19 EXAMSN GRITIQUE

conirè ies Juifs et contre la nouvelle religion. Lé taltnud l'a répété. L'autorité de ses auteurs est-elle plus recevable que celle de Celse? On sait quelle était à l'égard du crime d'adultère la sévérité de la législation mosaïque; elle ordon-^ nait que la femme infidèle fût lapidée ^ et sod fruit noté d'infamie (^). Saint Luc , si exact à nous transmettre les premières circonstances de la vie de Notre Seigneur ^ aurait-il hasardé d'éveiller par de louangeuses

révélations des soupçons in<» jurieux à la vertu de Marie et à l'honneur, de Jésus? Les Juifs, toujours prêts à lui prodiguer les accusations les plus sanglantes ^ pouvaient-ils omettre un reproche aussi grave, aussi déshonorant pour tous deux, pour peu qu'il eût de fondement? Joseph et sa famille, les parents de Jésus, qui furent d'abord incrédules à sa mission, auraient-ils supporté en silence l'opprobre dont ce crime les aurait couverts? Personne n'en parle avant la fin du II^e siècle, pas même Cérinthe, qui vécut du temps des apôtres, et qui était loin de s'associer à leur enthousiasme pour la personne du fils de Dieu; pas même les Ebionites, restés juifs après leur conversion au christianisme, et qui malgré leurs préventions réprouvaient la virginité de Marie. Jamais on n'eût dit du fils de Panthéus : N'est-ce pas là ce fils de

(*) In lege autem Moyses mandavit nobis hujusmodi Uyn[^] dare, (Joan., viii, 5«)

Joseph dont nous connaissons le père et la mère (^)? M. Salvador eût été plus généreux ou plus juste de ne pas relever une aussi dégoûtante * calomnie si réfutée par la notoriété publique et par ses invraisemblances, par le nom seul de son auteur ^ « philosophe grec de la secte épicurienne, qu'on peut regarder, dit M. Salvador » lui-même, comme le père de toutes les railleries et de la plupart des raisonnements qui ont » fait la force, la joie et la nouveauté de l'écrit » philosophique du [^]viii^e siècle (^). » Mais il fallait, ajouterons-nous avec Origène, réfutant le grossier mensonge de Celse, il fallait que les mêmes hommes incrédules à la naissance miraculeuse crussent à la plus sale et à la plus honteuse de toutes les naissances [^).

4" On ne devait donc pas s'attendre à voir le mystère d'une naissance surnaturelle plus ménagé que le miracle ou le comble de la gloire se réunit avec l'excès des abaissements. D'un côté une mère fugitive essayant d'échapper à l'embarras de sa situation par la crainte de la censure publique⁹ et ne trouvant dans son exil d'autre asile qu'une crèche abandonnée; de

(») Joan., VI, 4[^].

(a) Salvador, tom. i, pag. 184*

(3) Origène. Adv, Cels, Quæ omnia finxerant, ut contra[^] réitérent miraculosum conceptum de Spiritu sancto, (Lib. i , pag, août, édît. Cambridg.)

UN EXAMEN CRITIQUE

L'autre un berceau près de qui accourent et les pasteurs du voisinage et les mages de l'Orient, venus déposer à ses pieds leurs offrandes et leurs adorations ; le voyage de Joseph et de Marie à Bethléem , au sujet d'un premier dénombrement commandé par Auguste y quand l'histoire ne fait pas mention d'un autre dénombrement que celui auquel présida Cyrinus ; l'apparition de l'étoile ; la terreur qu'inspira au roi Hérode l'annonce d'un nouveau roi ; enfin le massacre des innocents commandé pour satisfaire aux soupçons de sa barbare politique (^).

Je réponds que tous ces faits se lient[^] qu'ils s'établissent, se prouvent l'un par l'autre , et que la naïveté, disons mieux , l'originalité des récits jusque dans l'extraordinaire de l'action , ne permet pas d'y supposer ni artifice, ni plan concerté, ni collusion entre les écrivains , pas d'autre dessein en un mot que celui de raconter des faits attestés par les contemporains.

Toutefois , chacun d'eux ne se trouve pas dépourvu de preuves particulières La virginité de Marie est attestée par sa propre déclaration. Comment cela se/erail-Uj répond-elle déjà mariée à Joseph , car je ne connais pas d'homme (^) ? Trait de caractère, cri de la nature qui ne se

(*) Salvador, Ibid,, 186-197.

(2) Quomodojiet istud quoniam viram non cognosco. (Luc p
contrefait pas. Si Marie n'eût été qu'une femme ordinaire , qui aurait pu inspirer à elle et à sa cousine Elisabeth ces magnifiques paroles par lesquelles Tune et l'autre célèbrent ses grandeurs et prophétisent ses immortelles béatitudes ?

« Saint Jean n'en parle ni dans son Évangile, ni dans aucun de ses autres ouvrages {^}. » — Mais n'est-ce pas assez que saint Luc nous l'eût appris, pour que le dernier des évangélistes ne se croie pas en devoir de répéter rien au-delà de ses prédécesseurs? « S'il y avait eu de l'artifice ou du » concert , au lieu de nous donner quatre Évan- » giles différents , on aurait plutôt composé une » histoire unique et suivie, où, en plaçant tous » les événements dans leur ordre, on aurait réuni » tout dans un seul corps (^). »

Mais , nous ôbecte-t-on , saint Luc est-il toujours croyable sur parole, quand il avance des faits que l'histoire dément ? Par exemple , au sujet de l'édit impérial qui ordonnait d'aller se faire in« scrire chacun dans la ville dont il était originaire : Ce premier dénombrement , dit saint Luc , se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Joseph, et Marie encore enceinte , se virent obligés de se transporter de Nazareth à la ville de David , appelée Bethléem (^). a L'évangéliste est dans l'erreur, tant

(i) Salvador, loin, i, pag. 186.

(») Tunciin, Frriié, etc., secl. v, lom. 11, p«g. 3l.

(*) Luc, II, i, 4.

It EKAVECr CHITIQUB

•ur r objet et Tépoque de la mesure que sur k Rom de celui qui e|i fiit chargé. Le recensement qu'Auguste prescrivit , et que Cyri-nus exécuta, n*eut lieu que neuf ans après ; il ne regardait que les biens et non les personnes. Donc point de voyage à Bethléem) nul motif qui l'obligeât (^). »

L'objection n'a point arrêté les Tillemont , les Huet I les Correvon , les Tunretin , les Bullet , et autres savants , qui lui ont donné une étude plus sérieuse ou plus impartiale. Ils remarquent que le texte original peut fort bien se traduire i Gô dénombremenê se fit aidant que Cyrinusjût gouverneur de Syrie (^); ce qui s'accorde avec le té* moignage de l'historien Josèphe ^ et l'usage de la langue grecque que parle saint Luc. Qu'im* porte au reste^ dans cette circonstance, une sub* stitution de nom qui laisse croire que Gjrinus pouvait avoir reçu du prince ou du gouverneur une commission extraordinaire, comme il s'en délivrait fréquemment (*)?

Les faits qui suivent deviennent une conséquence immédiate de la naissance à Bethléem. Les signes extraordinaires qui proclament danf la Judée le nouveau roi des luifs n'ont rien, après fout, de plus surprenant que les prophéties qui Tânnoneent. L'apparition du météore , étoile ou

(*j Salvador, tom. i, pag. 189.

(^) Blillel, Mép, cfit.y tom. i, pag. ^^S.

(3) Josèphe. Antiquit. jud., lib. xvii, «Mip. 7, 13.

pUnète (^), qui signale l'UpiPl)!? réduit où aous croyons que le diviu enfaqt reçut le jour, malgré)efi prétendues iuvrai^mblances dopt la charge M. Salvador (^) j a droit de fixer notre confiance, attestée comme elle est , nou seuleuiejt par UQS évangélistçs , m^is par le philosophe platonicien Çalcidius dans son coiBipentaire pur le Timée, où il s'ei^priuie en cA termes : « 1} y a une autre his- » toire plus digne de notre véuération religieuse» « sanctor et yenerabilior l^sioria , qui raconte » Tapparition d'une étoile destituée à annoncer » aux hommes, non des maladies ou quelque mor- 9 talité funeste, mais la venue d'un Dieu unique- » ment descendu pour le salqt ^f h hpubaur du 9 genre humain. £Ue ajoute que cette étoile ayant » été observée par des Caldéens Terrés dans l'aar 4 tronomie , sa route nocturne les conduisit à n chercher le Pieu nouvellement né; et qu'ayant 9 trouvé cet auguste enfant, ils lui rendirent les » hommages dus à un si grand Dieu (^). »

Les terreurs d'Hérode , et la sanglante tragédie
qui fit retentir Jérusalem des cris dp l'antique Ra-
chel , supposent l'avertissement donné au prince,
' et la barbare exécution qui le suivit. Quel motif
plausible de se refuser au témoignage des évan-

(«) Bullet, Rcflex, crit. C^uprà.J Ç) M. Salvador, toin. f ,pi>f. ig4r Q) Comment, *«r le TUn^fly pf^- ^ift- ilçriH?>'f ^9»* W|, P*«. J77-

gélistesy quand il est fortifié par tout ce que l'historien Joseph raconte des cruautés d'Hérode, et par le témoignage de Macrobe, rapportant comme un fait divulgué à Rome dans le temps , qu'Auguste ayant appris que, parmi les enfants âgés de deux ans et au-dessous qu'Hérode , roi des Juifs , avait fait tuer dans la Syrie , son fils avait été enveloppé dans le massacre , dit 'l vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son propre fils (*) ? » Celse, qui avait lu ce fait dans saint Matthieu , et qui le met dans la bouche d'un Juif, n'y oppose rien. C'était donc un fait constant. Saint Justin, né dans la Syrie ^ allègue (tous ces faits au Juif Tryphon; et ce Juif ne les révoque point en doute. Que Joseph en ait parlé ou non , cela est indifférent; ce n'est pas là la seule omission que la critique reproche à cet historien. Le passer sous silence, ce n'est pas le nier. L'évangéliste aurait-il osé supposer un fait de cette gravité , s'il n'eût pas été de notoriété publique? La ville de Bethléem n'avait pas été détruite, lorsque l'évangéliste écrivait ces choses. Elle n'était pas si éloignée de Jérusalem que les habitants de cette ville pussent ignorer ce qui en était. Il y avait un assez

(*) Saturn, y lib. i, cap. iv. L'historien des Juifs raconte qu'ayant déjà fait mourir deux de ses fils , il en fit mourir encore un troisième. Il ordonna par son testament qu'aussitôt après sa mort on massacrât tous les prisonniers qu'il avait fait enfermer dans l'hippodrome. [Àntiq.juiv. et guerre des Juifs ^ liv. 11)

grand commerce entre Tune et l'autre ; et le temps écoulé depuis la naissance du Sauveur jusqu'à la publication de son

Évangile n'était pas si long, qu'il pût donner lieu à une fiction si peu recevable.

« Il fallait , réplique M. Salvador, motiver le départ précipité des époux vers l'Egypte (*). » Mais sans la fureur d'Hérode, pour quelle raison la sainte famille aurait-elle quitté la Judée pour s'expatrier avec si peu de ressources? N'importe le motif, le fait est constant. Il l'est à tel point, que Celse en fait un crime à Jésus , et l'accuse d'avoir fui son pays pour aller apprendre la magie en Egypte (^). Celse aurait au moins dû attendre que Jésus , pour faire son éducation à pareille école, fut entré dans un âge qui le mit hors de la dépendance de ses parents (*).

ô*" M. Salvador rapporte à l'éducation qui se donnait chez les Juifs les progrès rapides que fit Jésus, et qui excitèrent l'admiration des docteurs du Temple(^). A Jérusalem, comme dans les villes d'Athènes et d'Alexandrie, les nombreux secours prodigués à l'intelligence , tels que les assemblées publiques, les discussions animées où s'exerçaient

(^) Salvador, tom. i, pag. 18.

(>) Origène, Contr, Ceis. y lib. i, n° 34. Q) Et erat subditus iiiiis, (Lac, iv, 51.) (4) Stupebant autem omnes qui eum audiebant super prudentiam et responsis ejus, (Luc, 11, 47*)

les sectes rivales , offraient à une âme douée ^e lumières supérieures les causes d'exaltation \^ plus énergiques, et eurent bientôt développé dans notre jeune adepte les dispositions extraordinaires qui lui avaient été départies. Sous ses yeux , une communauté entière pratiquait avec édification les préceptes du législateur sacré. La base et le lien de son association étaient l'égalité et la fraternité. S'il faut en croire M. Salvador , la secte des Essé-

niens fixa le ^ préférences de Jésus (*). Dans toutes les âmes ardentes se nour»rissait, avec l'impatience de la domination étrangère, l'espoir d'un affranchissement général. S^ propres vœux appuyaient de toute leur activité les causes d'impulsion qui se rencontraient de toutes parts dans la Judée. Peut-être quelque nouveau séjouB en Egypte, dans la société intime des docteurs d'Alexandrie, lui ménagea-t-il l'occasion de s initier à ces sciences occultes, auxquelles on ^ptribuait im pouvoir supérieur à la nature (2). Nos modernes sceptiques , qui refusent à Dieu le pouvoir de faire des miracles , l'accorderaient plus volontiers à la magie, comme les Juifs le donnaient-

(') Comment donc se fait-il qu'il n'en soit pas Ojt i|D i^Qt dans l'Évangile si exact à nous parler des autres sectes avec qui Jésus eut des rapports plus ou moins directs? Au reste, M. Salvador abandonne lui-même cette présomption comme trop vague et sans appui (pag. 201^ , ainsi que la prétendue initiation aux mystères de TÉgypte^ qu'il aurait puisée à l'écl^ d'AJ^^^f'''^

(^) M. Salvador, tom, t, pag. 204«

DES DOGT|II|r^S DB 1|. SALVADOR. ft^

noient à Belzébuth. Tout le long intervalle écoulé depuis son adolescence, jusqu'à l'âge de trente ans, où il sortit de sa retraite de Nazareth, lui suffit , dit M. Salvador, pour le former au nouvel esprit d'interprétation des livres sacrés des hébreux, dans lequel le premier rang est assigné aux dogmes orientaux qui s' étaient répandus en Judée depuis la captivité (^).

A la réserve de la politesse de style dont Yérorivain israélite assaisonne son discours, ce second livre de M. Salvador renferme toute la substance de celui auquel Celse avait donné le titre

de Discours véritable (2). S'il ne le copie pas, il le reproduit dans ses préventions. Il va plus loin. L'Évangile ne serait, à l'en croire, qu'un roman imaginé par des écrivains systématiques, passionnés pour la gloire de leur chef, qui poursuivent à tout prix le dessein concerté habilement d'en faire le Messie, le promoteur et le martyr de la liberté, concentrent sur cet être privilégié les prophéties qui flattaient les espérances de la nation, adoptent avec empressement tout ordre qui sembla s'accommoder à leurs conjectures, et travaillent à réaliser matériellement dans sa personne toutes les images et toutes les expressions de la poésie

(') Ibid. ypa[^]. -io6. Nous aurons occasion de revenir sur ces assertions dans les chapitres où [\ sera traité de la doctrine évangélique.

(^) Origène, Contr. Ceis. ^ lib. ii, cap. I,

d8 EXAMEN CRITIQUE

sacrée hébraïque (*). Le roman s'étendrait sur les points de doctrine comme sur les questions de faits. Il censure l'incrédulité de M. Strauss et de l'école voltairienne; et à leur exemple, il réduit toute l'histoire évangélique à une fiction. En vérité, n'y a-t-il pas plus de bonne foi de la part de Celse, de Julien et de Voltaire, à décrier nos évangélistes, sous le prétexte qu'ils n'étaient que des ignorants, sans nulle teinture de lettres ni d'éducation, plutôt que de nous les donner comme des philosophes, comme des artisans de conspiration, aussi profonds dans leur système d'organisation du christianisme que Spinoza et Orobio dans leur complot de renversement? Nous verrons au chapitre des Apôtres si leur caractère justifie une aussi étrange hypothèse.

CHAPITRE II

Rapports de Jean-Baptiste et de Jésus. Principe distioctii

de leur doctrine.

M. Salvador commence par tracer le portrait du saint précurseur {^}. Mais où en a-t-il pris les couleurs? est-ce à l'Evangile, seul capable de satisfaire à sa candide curiosité? Non, mais à sa propre imagination. Il le suppose élevé avec Jésus son parent à l'école des Esséniens (*). Cette

(*) M. Salvador, tom. i, pag. 177-190.

(2) Ibid., pag. ñicK).

(^) Ibid.^ pag. aïs.

DES DOCTRIHES DE M. 8AXVADoR. ag

secte (dont nous avons parlé plus haut) résidait, au rapport de Philon, dans TÉgypte, aux environs d' Alexandrie, loin du mouvement de cette grande ville, sur les bords du lac Moëris. Jamais on ne les rencontrait ni dans les villes, ni dans les temples, ni dans les assemblées publiques (^)« On dit qu'ils étaient très anciens; leur origine est incertaine (^). Philon, qui les a vus, s'est plu à nous transmettre le tableau de leur institut et de leurs mœurs. Depuis long-temps ils étaient, sous le rapport moral , en possession de la prédominance parmi les sectes juives ('). Cependant il n'en est fait nulle mention dans les Évangiles. Ni saint Justin, ni Tertullien n'en parlent; et Josèphe ne s'accorde pas entièrement avec le récit de Philon (^). Tels auraient été les maîtres de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ. Ce n'était assurément point à leurs leçons qu'ils avaient l'un et l'autre puisé l'idée du royaume

de Dieu que Jean-Baptiste vint prêcher dans le désert, en disant: Faites pénitence, parce que le royaume du ciel est proche (*).

^») Phil, de vit, contempl

(a) Strauss^ Kie de Jésus y loin, i, pag. 336. Prideaux » Hist. des Juifs, tom. v, pag. ii8.

Q) M. Salvador, tom. i, pag. 21 5.

(4) Contin, de Josèphe, tom. 1 , pag. 41^ ^^ ^uiv. Abbadie, Traité de la relig.^ 3« pari., 7.^ secU, toiD« 11, p. i34.

(^) yctnt JoanneS'Baptista prædicans in deserto Judææ, et dicens : Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum, (Matth., m, l.)

30 BXABiiir CRiriQine

Le dogme capital des Esséniens consistait à frsqppw d^une réprobation absolue toute forme de servi* tude et tout principe de guerre (^). Que la mis« sion dont Jéân-Baptiste était chargé eût porté jusqu'à son âme l'espérance d'une prochaine ré« génération , nul doute à cet égard , mais il était bien loin d'y attacher le sens charnel de ses corn* patriotes. Le royaume du ciel qu'il vient prêcher^ c'est le même qu'annoncera Jésus-Christ^ la pé^ nitence, la réforme des mœurs* M. Salvador abusé des termes, quand il dit qu'il suffisait qu'un nou«veau maître apparût en Judée , n'importe que ce fût le fils d'Elisabeth ou le fils de Marie ^ pour y éveiller la certitude qu'il s'agissait d'un pouvoir libérateur (2)* C'est confondre l'un et l'autre avec ces Pharisiens flétris par l'un et l'autre , et dont on affecte de nous vanter à tout propos les vertus sévères. Il y a plus : l'idée de ce pouvoir libérateur, quel

qu'il pût être, était toute contraire aux principes des Esséniens qui tenaient à la prédestination absolue et au destin sans liberté (?), contre l'opinion des Pharisiens, qui professaient la croyance à la durée individuelle des âmes et à la résurrection directe des morts (^).

(') M. SaWador, ton. i, pag. 129.

(') Ibid, ^ pag. 21%.

(') Josèpfae, supr. Prideaiix, Hist» des Jmjs^ tom. v, pag. ai.

(4^ M. Salvador, tom, i, pag. m,

DES DOCTftttftÊâ DE M. SALVADOR. 31

Examinons-les donc ces rappoMs plus directs de Jean-Baptiste avec le fils de Marie, d'où M. Salvador tire l'un de ses plus formidables argitments. L'accord qui semble, dit-il, exister entre eux n'aurait pas été de longiiedur6e; il aboutit bientôt à une scission ou du moins à un refroidissement très authentique(*). Au début, de la part du précurseur, magnifique témoignage rendu au compagnon de sa jeunesse: Il est la voix criant dans It désert: Préparez In voie du Seigneur^ rendez droits ses sentiers *j prophétisant par ces paroles empruntées à Isaïe la merveilleuse rédemp tiott qu'apporte le Dieu Sauveur (^) î Que Jésus viertne se faire baptiser par ses mains, Jean n'hésitera pas de déclarer en présence des Pharisiens et

(*) Tom. I, pag. 209.

(') M. Salvador se récrie qu'il y a abus dans l'application que saint Jean-JBaptisteen fait à lui-même, plutôt qu'à la délivrance

de la captivité de Babylonu (tom. i, pag. '223, note). Qu'importe que l'allusion prophétique ail pour objet cet événement, ou s'adresse à des infortunes d'un autre temps, rapportées dans un style poétique? ^Vst-ce pas la coutume des prophètes d'embrasser dans leurs sublimes inspirations des faits souvent éloignés Tun de Tautre? Les rabbins eux-mêmes ne le remarquent-ils pas comme Bossuel et Genebrard au sujet des psaumes de David? Et si en effet TÉvangile est la bonne noufelle apportée à tout le genre humain comme Tannoncede sa prochaîne rédemption, peut-on s'étonnet* que le prophète qui l'a entrevue à travers la nuit d'un si long avenir , la célèbre par des élans de triomphe qui ressemblent aux accents de la poésie ?

3a EXAMEN CBITlQtl

des Saducéens que son baptême à lui n'est cpie figuratif, purement cérémonial, bien inférieur à celui dont Jésus sera l'instituteur , agissant sur les âmes pour les purifier par la vertu de TESprit saint et le feu de la charité (*). S'il publie que Jésus est le Christ y Tagneau de Dieu qui lavera dans son sang le péché du monde, nulle équivoque : C'est , ajoute-t-il , celui-là même de qui fui dit : Il viendra après moi un homme qui est au-dessus de moi^ parce qu il était avant moi(^\\ rendant par cette parole hommage à l'éternelle génération de Jésus-Christ.

Qu'on examine cet homme extraordinaire; que l'on pèse chacune de ses paroles. Avec qui a-t-il pu se concerter? Avec Jésus-Christ? c'est la première fois qu'il le voit. D'où le connaît-il? Il est imbu comme tout le reste de la nation de l'idée d'un libérateur promis: d'où sait-il qu'il est venu, qu'il est présent, qu'il est au milieu d'eux? Comment l'a-t-il reconnu dans la personne de ce

Jésus encore caché à tous les yeux, et qui ne paraît aux siens que pour s'humilier à ses

' 1) Ego quidem baptizo vos in aqua in poenitentiam : qui autem post me venturus est fortior est et ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni, (Mattb., iii, 11.)

(>) Hic est de quo dixi : Post me venit vir qui tunc me factus est quia prior me erat. (Joan. i, 30.) Et respiciens Je^h sum ambulans, dicit: Ecce agnus Dei; ecce qui tollit peccatum mundi* (Ibid., 39.)

piéd ? Pourquoi , malgré son volontaire abaisse^h ment , Jean persiste-t-il à se déclarer si fort au* dessous de lui ? Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.

Ce n'est pas assez: Celui qui ni a enfoncé le baptême dans l'eau m'a dit: Celui sur qui vous ver^hrez l'Esprit descendre et s'arrêter j c est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit ; je Fais et j'ai rendu témoignage qu'il est le fils de Dieu^h). Les quatre évangélistes rapportent ce fait dans les mêmes termes. Le témoignage rendu par Jean- Baptiste à la divinité de Jésus-Christ n'a rien d'occulte; il a été rendu en présence de tout le peuple (2). Le peuple fut donc témoin du prodige^h et ne le crut pas sur la simple parole du précurseur. La réputation que lui donnait l'autorité de sa vie repoussait toute idée de collusion et d'artifice. L'historien Josèphe parle de sa vertu comme nos évangélistes.

Ce langage de Jean-Baptiste fait peine à M. Salvador; il ne s'accommode pas de ces qualifications de Christ et de fils de Dieu accordées par nos historiens sacrés dans le récit des actes extérieurs ^

(*) Qui misit me baptizare in aqua, ille mihi dixit: Super quem vidais Spiritum descendentem et manentem super eum^ hic est ([lù baptizat in Spiritu sancto. Et ego vidi ; et testimo'» nium perhibui quia hic est filius Dei, ^ioan., i, 33—34.)

(^ Factum est autem cum baptizarrtur nmnis populus. (Luc, III, ar.)

II

34 EXAMEN CRITIQT B

naturels ou merveilleux, opérés de \concert^gitlH deux niat-treà(*). Sur quels fondements? M. Salvâ* dor convient qu'une des opinions de la Judée admettait que l'apparition du libérateur devait être précédée, non pas comme il le dit, par une époque collecti\^(^i mais paf Fintionce spéciAlé que devait en faire un organe distinct^ eniteyé à cet effet, par une noix erinnt dans le désert, un àtl* tre Elle parla sainteté de sa vie. Au moment de Sâ naissance, Zacharie, père de Jean-Baptiste> daM l'exercice de ses fonctions sacerdotafes, avaitfhê^ daré que ce flis accordé par miracle à sa vieillesse) serait le prophète du Très-Haut, qu'il marcherait devant le Seigneur pour lui préparer les voiei aïix termes de la prophétie d'Isaïe, et disposer son peuple à le recevoir ('). La mission de Jean<^ Baptiste se troitVait donc liée à la misiion de Je* sus-Christ. Le concert venait du ciel, et n'avait pas besoin des hommes. Jésus-Christ était donc lé Très-Haut dont Jean-Baptiste est le prophète, il était l'Orient dont Jean est l'aurore, le Sauvéïtf à qui Jean prépare les voies, l'ambassadeur annonçant le baptême de la pénitence au notn dil maître qui l'envoie. A-l-il

présenté Jésus à son peuple comme un vaillant Libérateur destiné à relever le trône temporel de David , ou comitlé

(') M. Salvador, tom. i, pag. 209.

(') M. Salvador, tom, i, pag, aai.

C) Malac, IV, 5. Luc, 1, 76»

DES DOCTRIIR Et DB M. SALVADOR. 35

un Messie pacifique, chargé d'opérer la rédem* tion du monde par la rémission des péchés (^)? S'il en était ainsi, Jean-Baptiste n'était-il pas né* cessité à remplir le ministère qui lui est imposé? Et ce courageux défenseur de la vérité , qui ne craignait pas d'en faire entendre les sévères accents à Toreille des pharisiens et à la cour des rois , devait-il encourir le blâme d'être l'adulateur de Jésus ou son complice ?

Mais pourquoi cet homme à qui l'on suppose des vues intéressées, n'accepte-t-il pas pour lui* même la qualité de Messie qu'on lui offre sans qu'il Fait recherchée? Pourquoi ne profite-t-il pas pour lui-même de la disposition générale du peu* pie, des prêtres et des pharisiens en sa faveur? Pourquoi en décerne-t-il l'honneur à un autre encore inconnu (^) ? Pourquoi, au contraire , se glorifie-t-il « d'être son premier témoin , de le lancer » dans la carrière comme le fils bien-aimé de Dieu, » comme l'homme supérieur et libérateur, le roi » de justice, <le magnificence et de paix , que le » pays appelle de toute son âme (^)? »

Mais enfin voilà que la secrète ambition de Jésus triomphe de son rival. L'école de Jean est désertée; l'on accourt en foule à la nouvelle école. Ses disciples s'en alarment, et s'en plaignent

(«) Matth., III, II. M. Salvad., t. i, pig. i48*

(2) Joao., vil, 28.

(^ M, Salvador, ton, i, pag. s3i.

36 EXAMEN CIUTrQtTE

à leur maître. Quelle sera la réponse de Jean? la même que celle par laquelle il a proclamé sa profession de foi au jour du baptême de Jésus. Voici ses propres paroles : « Vous m'êtes vous-mêmes témoins que je vous ai dit que je ne suis pas le Christ, mais simplement envoyé devant . D lui. Celui qui est venu d'en haut , est au-dessus » de tous. Qu'il croisse, ajoute-t-il , qu'il accom- » plisse les volontés du ciel (lui l'agneau de Dieu » envoyé pour effacer les péchés du monde), ce » n'est pas à moi venu de la terre à disputer contre » celui qui est descendu d'en haut(^). » — Il ne coûte donc pas à l'humble Jean-Baptiste de se réduire à ce rôle secondaire contre lequel M. Salvador prétend qu'il aurait réclamé (2).

Non content d'avoir développé sa pensée dans tout ce long chapitre , M. Salvador y revient dans un écrit particulier (*). Là encore , il affecte de détacher saint Jean-Baptiste de Jésus-Christ , d'isoler les deux écoles , de les présenter d'abord comme rivales, ensuite comme ennemies l'une de l'autre.

Nous avons vu dans quels termes Jean-Baptiste s'exprimait au sujet de Jésus-Christ. Jésus , de son côté, manifeste assez haut son sentiment en faveur de Jean-Baptiste , en prononçant que de

(i) Joan., iiij 26-3^.

P) M. Salvador, tom. i, pag. 221.

(3) Réponse aux articles critiques d'un journal ^ Paris, 1 339*

tous les enfants des hommes , il n'en a point eU" core paru de plus grand ; VsL^ ^ AdLiit prophètey et plus que prophète ; confirmant par sa propre déclaration le témoignage que Jean s'était rendu à lui-même : qu'il était Congé envoyé au-devant du Messie pour lui préparer les voies (*).

Voilà , nous dit-on , que tout-à-coup des événements ultérieurs ont changé la face de la scène. Jean 9 informé dans sa prison des œuvres merveilleuses que Jésus opérait , lui envoie deux de ses disciples pour lui dire : Êtes-^vous celui qui doit venir ^ ou devons^ nous en attendre un autre? Il n'en était donc pas convaincu? demande M. Salvador (2). — Comment? Après l'authentique et solennelle déclaration qu'il en a faite , il aurait eu besoin d'enquête pour reconnaître jusqu'au bout le vrai 9 l'unique Messie dans la personne de ce Jésus venu après lui sur la terre par l'ordre des années^ mais au-dessus de lui parce qu'il était avant lui; ce qui ne pouvait s'entendre que de son éternelle génération; quand lui-même l'a présenté au peuple comme étant la source et la plénitude de la grdce et île la vérité (*) ? Si ce n'étaient pas les caractères du Messie , à quel autre fallait-il désormais s'attendre? Jean-Baptiste pouvait-il être dans le doute? et la demande qu'il

(') Matth., XI, lo. Joan, v, 36.

\ ^ M. Salvador^ tom. i^ pag. 34 1* Q) Joan.y ly 15-17.

39 ' CXAMElf CR1TIQUJ9

envoie faire à Jésus par 4eux de ses disciples m supposerait-elle pas plutôt ^intention d'amener une nouvelle déclaration en-

core plus authentique en faveur de la vérité qui lui est si bien connue et à laquelle les miracles de Jésus apportaient une si éclatante démonstration (^)? Jean-Baptiste n'en faisait point. Parmi ses disciples, il y en avait qui y comme depuis l'apôtre saint Thomas, ne croyaient qu'à cette condition. Voilà pourquoi, après avoir fait en leur présence divers miracles, comme l'insinue le texte sacré, Jésus ajoute : Allez^ rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu (de vos propres yeux) : ils a^eugle^ voient ^ les boiteux marchent\$^ les lépreux sont guéris y V Évangile est annoncé aux pauvres , et heureux celui qui (au milieu de toutes ces merveilles) ne prendra pas de moi un sujet de scandale (2). »

De ce fait, M. Salvador conclut à une scission ouverte entre les deux écoles. La réponse de Jésus au message de Jean n'aurait fait, dit-il, qu'irriter la jalouse affection de ses disciples , qui de ce moment se seraient déclarés en parti d'opposition permanente contre les doctrines de Jésus , et auraient protesté contre la qualité de Messie que le fils de Marie aurait injustement usurpée (*).

(*) Luc, vii, 21.

P) Math., xii, 4-6.

Q) M. Salvador, tom. i, pag, 343,

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. So

I^. Salvador oublie que^ quelques lignes auparavant il a confessé qu'après la mort de saint Jean-Baptiste y les disciples de Jésus-Christ se voyant privés de leur maître , furent mieux entraînés à suivre son proche parent , qui leur apparaissait comme le continuateur naturel de leur maître (^). Ce qui est confirmé

par le témoignage de FÉvan? gile, où nous lisons qu'un grand nombre de^ anciensdisciple^ de Jean se rendit auprès de Jésus, ep disant : Jean n'a point fait de Itoiracles , mai\$ tout ce que Jean a dit de celui-ci se trouve vér ritable (2).

Quel avait été , en effet , Tesprit de la prédication de Jean-Baptiste ; et en quoi aurait-elle pu différer de celle de Jésus? Il se trouvait tout entiej: concentré dans l'objet de sa mission. Précurseur du Messie, il n'avait eu d'autre objet que d'énoncer sa doctrine et ses sacrements, de pul)lier la nouvelle alliance dont Jésus-Christ était le médiateur , l'excellence de la loi nouvelle subi^tituée a l'ancienne, l'insuffisance des pratiques extérieures et la perfection de la morale évangélique , la future séparation des bons et des méchants, qui sera exécutée par le souverain Juge des vivants et des morts, enfin la sainteté de la

(') Ibid. , pag. 342.

{^} Et muUi venerunt ad eum, et dicebant: Quia Joannes quidem signumfecit nullum, Omnia autem quœcumquẽ dixi^ Joannes de hoc^ vera erant, Joao., x, 4^-!'^^,

40 EXAMEN CRHIQUE

victime de propitiation que Dieu agréait en holocauste pour l'expiation des péchés du monde. J'invoque ici la bonne foi de M. Salvador : Quelle ombre de mésintelligence peut-on supposer qui ne soit repoussée par l'évidence des faits? Quelle prise les passions humaines pouvaient-elles avoir sur des caractères aussi parfaits et d'aussi sublimes vertus? « Tout ce que les évangélistes ra- » content de merveilleux ou de naturel sur le » baptême que Jésus alla réclamer de son proche » parent aux bords du Jourdain (*); » tout cela^ nous dit-on, avait été arrangé entre eux

deux pour accréditer la fable du Messie! Tout cela, pure jonglerie qui suppose des ambitieux sans intérêt, des hypocrites sans orgueil, des imposteurs sans faiblesse! Jean-Baptiste, révérend par tous les Juifs pour sa grande piété, pour l'austérité de ses principes et de ses discours, au jugement de leur historien Josèphe (2) ; Jean-Baptiste, mis par l'Église chrétienne au premier rang des saints qu'elle honore d'un culte particulier, le voilà transformé en acteur de théâtre qui ne sait pas soutenir longtemps le rôle qu'il s'est donné (^), en un chef de secte, le père de ces hérétiques abominables,

(*) M. Salvador, lom. i, pag. 23 1.

(^) Antiq. jud. (iii), liv. xviii, chap. vil. Voy. sur ce témoignage les réflexions de Turretin, Vérité de la relig. chrét., tom. i, pag. 85.

(^) M. Salvador, tom. i, pag. asi.

encore subsistant de nos jours y de qui les noms ne rappellent à la mémoire que l'extravagance de leurs opinions, la turpitude de leurs mœurs, et les solennelles condamnations qui les ont flétris (4)!

Pour preuve de ses étranges assertions, M. Salvador renvoie à l'un de nos commentaires les plus estimés, la Bible de Vence (ou de Carlemes, n'importe) comme présentant un développement qui, dit-il, établit le fait de la scission avec toute la clarté désirable (^) Nous relevons le gant, et livrons à sa critique tous nos interprètes catholiques et protestants, à part M. Strauss et son école. Nous n'en connaissons pas un seul qui ne témoignât plus que de l'étonnement à la lecture de ce chapitre où il parodie si indécentement les

(') M. Salvador: « Une foule de ses disciples s'est répandue . hors de la Judée, en Egypte, dans l'Asie, où Ton prétend qu'ils se sont perpétués jusqu'à nos jours (pag. 345)> » et il indique principalement les noms d'Homero-baptistes, de Nazaréens, de Sabéens , de Mandaïtes. — [l permettra même d'y joindre les pharisiens et les saducéens que le saint précurseur qualifiait avec tant de sévérité. (MM. Hugg et Gélérrier nient qu'il y ait entre eux et les disciples de saint Jean aucune filiation (Voy. l'Intro[^] ilusion au Nouv. Test, par M. Célerier fils , pag. 310). Que n'y joint-il de même les mahométans, au sujet de qui D'Herbelot remarque la conformité de leurs usages avec ceux des Juifs du temps de Jésus-Christ et de saint Jean-Baptiste? (D'Herbelot, biblioth. orient, aux mois Jahia ei Mendaï-Jahia,) (^ M. Salvador, tom. i, pag. 342.

4[^] l'XAM[^]N CRITIQUE

rapports de Jean-Baptiste avec Jésus et VhistQii:[^] de son baptême.

Celse, disputant sous le nom d'un juif, se moquait de ces formes merveilleuses qui, selon l'usage habituel de l'Orient, abondent dans le récit des évangélistes , destinées , disait-il , à donner un appareil sensible à l'accomplissement supposé des volontés du ciel, Origène lui répond : je pense que l'on choisit mal son personnage de juif, en se montrant tant incrédule à des prodiges beaucoup moins incroyables que ceux qui sont racontés dans l'histoire de Moïse, dans l'histoire du prophète Ézéchiel. Vous ne doutez pas, lui dit-il, vous qui êtes juif, que non seulement l'esprit de Dieu s'est fait voir au prophète , mais qu'il a conduit sa langue et sa plume (^). — Jean-Baptiste et nos évangélistes , témoignant des mêmes prodiges, sont-ils moins croyables qu'Isaïe , Ezéchiel et

Moïse, dont M. Salvador, israélite, ne récuse pourtant pas la vérité? »

CHAPITRE III

Jdiracles de Jésus , e(direction de ses voyages dans la Palestine.

i* La question des miracles plaçait M. Salvador entre une théologie épuisée^ et une philoso^ phie dénigrante (2). Il dédaigne d'aborder l'une,

(*) Réfutât, de CclsCj liv. i, cb. xxxui.

(^) M. Salvador, tom. i, pag. a44: Commept les expliquer?

et n'ose pas tout-à-fait braver l'autre. Et cepen* dant l'opinion (le Técrivain paratt arrêtée avant même toute discussion. Il prononce^ dès l'abord, « qu'une chose qui est commune à tous ne » prouve rien d'exclusif en faveur de qui que ce » soit ; en conséquence les témoignages rendus à » une foule indicible de prodiges , bien avant » l'époque de Jésus-Christ , nous donnent l'en^ » tière certitude que l'intervention d'un pouvoir » surnaturel n'était pas une condition obligée » pour enfanter ces prodiges j ou du moins pour » y faire croire (^). »

Peut-être le culte que professe M. Salvador, et son estime privilégiée pour le caractère du législateur de sa nation, obtiendront grâce en faveur de Moïse. — Non, l'arrêt est absolu; il frappe non seulement tous les peuples profanes , mais les peuples taxés de sainteté.

Avant que l'on eût pu parvenir à distinguer les effets naturels d'avec leurs causes , tout ce qui excitait dans les âmes de fortes impressions se revêtait du nom de miracle, et devenait instrument

Parla possibilité du renversement subit des lois de la nature?
— - Pourquoi non? Si les actions miraculeuses, lui répondra Grotius, violent les lois de la nature, je demanderai pourquoi Dieu étant Fauteur de ces lois, il n'en serait pas le maître, et s'il y est tellement lié qu'il ne puisse jamais se dispenser de les suivre ? {De verit* christ, relig., lib, i, cap. xiii.) (^) M. Salvador, tom, i, pag. a45.

dans les mains de la politique ou de l'imposture.

N'est-ce pas là toute l'argumentation de cette philosophie dénigrante que repousse M. SaWador ?

La saine théologie ne prodigue pas le mot de miracles. Les phénomènes de la nature, tout inexplicables qu'ils sont pour la plupart à la raison elle-même y et qu'il est impossible d'attribuer à d'autre cause qu'à la toute-puissance du créateur de la nature, ne sont pas les miracles dont il est ici question. Ceux dont nous parlons sont les actes éclatants, extraordinaires, surnaturels , attestés par des hommes dignes de foi i reconnus incapables de s'être trompés sur les faits qu'ils attestent , moins encore d'avoir voulu tromper; opérés en confirmation de la doctrine évangélique, et par là devenus le sceau visible et authentique que Dieu a voulu y apposer.

L'argumentation où se retranche d'abord M. Salvador, est que les mêmes, causes qui ont accredité les miracles du paganisme suffisaient pour établir la créance de ceux que l'on prête au Légis-

lateur des chrétiens , surtout à une époque où la foi du Libérateur promis saisissait avec une aveugle confiance tous les indices capables de faire croire à son apparition. Il est évident que M. Salvador confond les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament avec ceux dont les siècles païens composaient les annales de leurs dieux et les légendes de leurs prétendus thaumaturges.

DÉd Docrii)ir£s de m. Salvador. 45

C'était là aus[^]i la grande objection que Celse et Hiéroclès opposaient aux miracles de Jésus- Christ et de ses apôtres : objection réfutée m puissamment par Origène et par Eusèbe (*). Puis il essaie de rendre raison de tous ces prodiges vrais ou supposés, soit par la possibilité physique de leur réalité , soit par les dispositions générales des esprits en faveur du merveilleux. Leur possibilité, par l'action de certains arts théurgiques ou magiques, alors en possession d'exercer une grande autorité parmi les classes même les plus savantes. L'Egypte en avait été le premier sanctuaire. Leur objet était la guérison mystérieuse des maladies de l'esprit et du corps. Les maîtres de ces arts occultes trouvaient à entretenir l'enthousiasme des adeptes et la crédulité des peuples, à l'aide des succès irrécusables qui leur étaient fréquemment réservés. Leurs effets sur l'imagination s'expliquaient aisément par l'empire de la superstition.

Qu'il y ait donc des miracles possibles, M. Salvador ne le niera point. Plus généreux que Gibbon et M. Strauss , que la philosophie déni[^] grante du xviii^e siècle, lesquels subordonnent le principe infini des êtres à l'indissolubilité de

(*) Les plus vantés étaient ceux d'Apollonius de Tbyane dont on ne commença à parler qu'un siècle après sa mort, depuis le re-

cueil qui en fut publié par Philostrate , pour plaire à l'impératrice Julie, femme de Sévère,

46 EXAMEN CEITIQUE

la chaîne des causes finies , pour conclure à Finir possibilité radicale de tout acte surnaturel , M. Salvador ne fait usage de sa dialectique que pour rendre suspects les miracles évangéliques^ leur enlever leur caractère de divinité, et, en définitive, les confondre avec les œuvres de l'artifice et de l'imposture, en les rapportant à des conditions naturelles , à des interprétations allégoriques , aux opérations de la magie. L'ascendant des opinions dominantes au-dedans de la Judée comme au-dehors, l'état sanitaire des masses (nous ne faisons que le copier), les moeurs, tout se prêtait à la délivrance de certaines agitations malades des esprits, à des exorcismes, à des cures imprévues, et à des résurrections d'individus réputés sans vie (celle, par exemple, de Lazare). De là, tous ces effets étonnants, réputés miraculeux, qui s'exécutaient journellement à la voix d'hommes audacieux, entreprenants, avides de renommée, auxquels l'habitude de les voir n'accordait pas plus d'attention qu'à l'accident le plus vulgaire (*).

S'il en eût été ainsi , pourquoi cet empressement de toutes les classes du peuple à suivre Jésus- Christ au désert , sur la montagne , sur les bords de la mer; ces accents de la reconnaissance et de l'admiration qui s'exprimaient par le cri : N'est-ce

(>) Mt Salvador, tom. II | Nigt a4d*a59t

DES DOCS UVBS DI IT. 6AXVADoR. 47

pas là le fils de Dapud^ le fils de Dieu (*) ? Pourquoi, si Ton y était indifférent, ces prodiges excitaient-ils à ce point les jalousies

furieuses des ennemis de sa doctrine? Pourquoi lui-même insistait-il avec tant de force sur le témoignage qu'ils rendent à la divinité de sa mission (^)? Et pouvait-il en donner de plus éclatantes preuves? Des prodiges qui frappent les sens étaient les moyens les mieux faits pour instruire des êtres qui ne s' in* Struisent que par les sens. Quand donc Celui que la divinité charge du sublime emploi d'aller éclairer les hommes et les instruire de ses volontés, opère des miracles; en agissant ainsi, il montre ses lettres de créance, il appose sur sa doctrine le sceau du Maître de la nature. C'est là divinité même qui parle. Ceux-là mêmes qui s'efforcent d'affaiblir l'autorité des miracles du Sauveur^ seraient les premiers à les exiger comme preuve nécessaire de sa doctrine , si l'on ne disait pas qu'il en eut fait. Ils les voudraient éclatants, manifestes, sévèrement '^examinés, mis au creu-

(') Multitudo magna, attendentes quæfactebat, venemnt ad eum» (Marc, m, 8.) Sliipebant omnes turba et dicebant: Nonne hic est filius David? (Maltb. , xii , a3.) Àdoraverunt eum dicentes: Filius Dei es. (Mailh., xiv, i3.) Rabbi^ scimiis quia a Deo venisti magister; nemo enim potes t hoc signa/a'être quæ tufacis, nisifuerit Deus cuin eo. (Joan., iit, 2.)

(^ Si non facto opéra Patris mei, noiite credere tnihi; si autemfaciOf operibus crédite. {^001.^ z, 38,)

48 EXAMEII CIUTIQVB

set de la plus rigoureuse critique, confrontés avec tous ceux que l'on affecte de leur opposer , liés à une doctrine qui n'aurait jusqu'ici re]> contré que des panégyristes. Voilà strictement ce que nous ne cessons de faire valoir dans la cause des miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. Si nous ne faisons que répéter les

arguments d'une théologie surannée, nous y sommes contraints par les éternels sophismes d'une incrédulité qui n'a su jamais que se traîner dans lo même cercle.

Du vivant de Jésus-Christ , les opinions se partagèrent au sujet de ses miracles. Les uns disaient : Il n'y a que Dieu ou son Envoyé qui puisse opérer des prodiges tels que ceux qu'il fait parmi nous; d'autres : C'est au nom de Beelzebuth , prince des démons , qu'il les opère (^) . On ne niait donc pas les miracles de Jésus. Ses contemporains étaient si bien persuadés qu'il en avait fait , que la tradition s'en conserve encore parmi leurs descendants, et qu'il en reste encore des vestiges dans leurs (mcien) monuments , où ils sont attribués au secret que Jésus avait trouvé, de bien prononcer le nom ineffable (2), ou à la

(*) Luc, XI, i5.

(^) Bossuet cite les lémoignages du Talmud et des rabbioS| Disc, sur l'Hist. univ,y pag, 4i 3, et Buliet avec encore plus de détail dans son Hist. de tétahlissem, dii Christian. , par le témoignage des écrivains profanes,

DRS DOCrftl^KS DE Iff. SA^LVAnoA. 4\$

COU naissance et à Tappiication heureuse de quel^ ques lois singulières, de quelques agents actifs de la nature, dont il avait puisé les éléments dans les écoles d'Egypte et d'Alexandrie (^). On lui faisait un reproche de les opérer un jour de sahat, comme si ceciit été manquer à l'honneur qui est dû à Dieu et à la sainteté du jour qui lui est consacré , en l'honorant par des actes rie bien-faisance. On murmurait des prédilections qu'il semblait accorder à certaines villes : Pourquoi à Capharnaum plutôt qii'à Nazareth? On lui demandait, par un esprit de curiosité maligne dont il pé-

nétrait l'artifice, des signes dans le ciel. A quoi il se contentait de répondre par le miracle de sa résurrection après sa mort, miracle décisif et qui confirmerait tous les autres. Telles étaient les perpétuelles chicanes des pharisiens, reproduites par M. Salvador. Quant à l'accusation de magie, elle se détruisait d'elle-même, et n'avait pas plus de fondement que celle d'être possédé du démon. Calomnie absurde à laquelle le Sauveur daigna répondre par ce simple raisonnement : Comment le démon serait-il divisé avec lui-même (^ .? — Si en effet la magie a pour auteur le père du mensonge et de la superstition (ce que nous ne contestons pas), comment se fait-il que la

(I) M. Salvador, lom. i, pag. 53.

(^ MaUli., XII, a(>.

II. k

50 EXAMEN CRITIQUE

doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres n'ait eu pour objet et pour résultat que la destruction de toutes les curiosités mensongères et de toutes les superstitions qui combattent le culte du seul Dieu vivant et véritable, en un mot de tout ce qui s'appelle les œuvres du démon?

Les miracles de Jésus-Christ ne seraient donc, dans l'ouvrage de M. Salvador, que des jongleries, des tours d'adresse, que les conceptions d'une astucieuse et criminelle habileté, peut-être encore, ainsi que paraissent l'avoir pensé le déiste Woolsten et A. Strauss après lui, que des allégories mystiques de guérisons spirituelles

ligurées par les j^uéi isons corporelles, que les prophétiques emblèmes d\nie régénération promise au genre luunain pour les temps futurs : rêverie inseau^êe a laquelle Ton ne doit répondre que par le mêph», tant elle choque et les témoignages, et les faits^{ec} le simple bon sens. Voi:à à quoi se réduit tout Le chapitre de M. Salvador sur les miracles ^{^^} . interpréter de la sorte, c'est pis que de les J^aimcrais mieux, di>ait Plutarque. nier ï tence des dieux que Je les supposer fourbes «t méchants*

•j"^^ La direction des vova^{es} de Jésus dîzs !a Palestine tient par un lien naturel a la muIr.-^{^i}Lr cite de ses miracles. Jcsus, disent tous ses Lsa[^]

SL Sftivacfer. Mb. i . pa[^] sSa-ite.

DES DOCTRIIIES DB M. SALVADOR. 5t

riens, parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans leurs synagogues, et guérissant toutes sortes de maladies et (rinfirmités^{f*}). Pour» quoi ces excursions? M. Salvador trouve mauvais que Jésus ait fixé le théâtre prinjcipal de ses opé« rations dans la Galilée plu tôt qu'à Jérusalem , où il aurait trouvé des témoinsplus clairvoyants et des juges plus sévères. Mais, de bonne foi, redoutaitil d'en rencontrer à Jérusalem , où il se rendait chaque année, assidu dans le temple, conversant avec les docteurs, se laissant interroger par les scribes et les pharisiens? Phisieurs de ses miracles les plus éclatants, c'est à Jérusalem qu'il les a opérés, comme la guérison du paralytique de trente-huit ans, et celle de Taveugle-né. La résurrection de Lazare eut lieu à Béthanie, aux portes de Jérusalem. S'il établit dans la province de Galilée sa première résidence et le centre de ses excursions, c'était apparemment parce que son commerce par le lac de

Tibériade facilitait le transport des malades qui lui étaient amenés de la Samarie, de la Décapole, de la Judée et d'au*delà du Jourdain. Jésus n'ignorait pas que la haine de ses ennemis le poursuivrait jusque dans le lieu de sa retraite et partout ailleurs; et quoique bien assuré que le caractère de ses habitants lui promettait plus d'affection et un zèle

(>) MaUh., IX, 35,

6a £XAMKN CRÎTÎQUK

plus dévoue, il n'hésitait pas de se fendre à Jérusalem, où il savait bien que la mort l'attendait ; à Génézareth , où sa renommée l'avait devancé; jusqu'aux confins de Tyr et de Sidon, où il guérit la Cananéenne, partout où il y avait du bien à faire. Partout où il a passé, disait son apôtre à la synagogue des Juifs, il a fait du bien et a guéri tous ceux qui étaient sous l'oppression du mal(*^). Ce seul mot nous donne toute l'analyse de la vie de Jésus-Christ, le secret de ses miracles et de ses voyages, sans aucun mélange d'intérêt personnel, par opposition, dit M. Salvador, à la plupart de ses contemporains , toujours exerts à retirer quelque salaire de leurs instructions et de leurs services (2). Ce qui embarrasse le critique, c'est l'accord entre saint Matthieu et saint Jean , qui, dit-il, auraient écrit dans des vues bien différentes l'un de l'autre, et sous l'influence de dispositions particulières (*). On a répondu dès les premiers temps à cette difficulté par les concordances des quatre évangiles qui en démontrent la parfaite harmonie.

A ces observations générales, M. Salvador a mêlé des réflexions critiques particulières sur quelques uns des principaux miracles opérés par

(') Pertransiit bene faciendo etsanando omnes oppressas^
(Act., x,38.)

(^ M. Salvador, tom. i, pag. 365.

(i) Ibid. , pag. 279.

DES DOCTRIMHS DK M. SA.LVADOR. 53

Jésus-Christ, ou que ses analystes lui attribuent (*). Nous ne devons point passer sous silence ce qu'il en dit. Ce sont la multiplication des pains, les noces de Cana, la transfiguration, la guérison du paralytique de la piscine, la résurrection de Lazare. Ceux qui ont accorapagné la passion et la résurrection du Sauveur, il les réserve à des articles ou chapitres ultérieurs.

1* Multiplication des pains. Cinq mille hommes rassasiés dans le désert avec cinq pains et deux poissons (*^). — M. Salvador balance si dans la narration de ce miracle il faut voir un symbole ou parabole, fondé sur l'analogie avec des aliments spirituels, ou la sagesse qui peut nourrir une multitude et s'accroître encore en la nourrissant, ou bien si elle est présentée sous l'aspect d'une réalité matérielle (*). Nous répondrons: Si ce n'était qu'une allégorie, où serait le miracle? Or, le texte sacré est précis: les quatre évangélistes sont uniformes. Chacune^ des circonstances atteste la réalité du prodige, et la naïveté du récit, qu'il n'y a nulle exagération; que les cinq pains et les deux poissons ont suffi pour rassasier toute cette multitude: autrement ce peuple ne se serait pas écrié à l'aspect du miracle: A o/V/ vérité(i/>lement le prophète qui doit

{'}) ?ilat:l». , \\\ . M.:rc , vi. L<ic, ik. Joan.^ vn. (5; M. Salvador, ii)|ii. i, pa^ . a47.

venir dans le monde. Ce qui écarte toute ombre de cloute, c'est la déclaration faite le jour d'après à ce même peuple par Jésus-Christ : « Vous me » cliercliez, parce que je vous ai donné du pain » à manger et que vous avez été rassasiés. Traj» vaillez , non pour la nourriture qui périt, mais » pour celle qui subsiste éternellement (*;. »

2** Avant ce prodige deux fois répété, avait eu lieu celui des noces de Cana. Pour l'opérer, « Jé- » sus céda à la demande indiscreète de sa mère, >i qui l'avait vu peut-être préluder dans la soli- » tude à ses prodiges futurs , et qui reçut de lui » cette réponse plus que sévère: Femmcj qu^ya" » /-// de commun entre toi et moi{^}7 » Il y a ici défaut palpable d'exactitude. 11 n'y eut de la part de Marie qu'une simple observation sur le manque de vin, point de demande indiscreète. Que veut dire le censeur par cette parole : que INlarie l'avait vu peut-être préluder dans la soli* tude à ses prodiges futurs? L'évangéliste assure que ce fut là le premier des miracles de Jésus , l'actesurnaturel par lequel il commençai manitester sa gloire, et qui détermina la croyance de ses disciples à son pouvoir souverain sur la nature (*). Celui, dit un critique moderne animé d'un esprit

(') Joan., VI, 27.

Q .M.Salvador, tom. i^ pig. 2Go.

(') fioc facil initiiin signorurn Jésus in Cand Galileœ; et manifcestav'U gioriam suani, (J oao., 11, 11.)

bien difFérent de celui qui a placé sous la plume de M. Salvador les paroles dérisoires qu'on vient de lire , Celui qui revêtit toutes les infirmités de notre nature et que tourmenta la soif de son agonie , est le même dont la miséricorde aussi tendre que

mystérieuse nourrit la multitude qui se pressait autour de lui et ne dédaigna pas d'augmenter par un merveilleux changement le vin d'u ne fête. Quelque sens allégorique qu'on veuille attribuer à cette dernière manifestation de la puissance de notre Sauveur, ajoute le même écrivain, le fait n'en demeure pas moins là positif et irrécusable, et jamais l'interprétation mystique n'en affiblira la vérité historique (^). Nous engageons les amis d'une critique exempte de passion à lire les preuves que l'abbé Duguet donne de la réalité du miracle. Les âmes pieuses ne goûteront pas moins les solides réflexions qu'il ajoute à sa démonstration sur la réponse de Jésus à Marie (-). 3* Transfiguration, Ce miracle ne semble pas moins suspect à M. Salvador. Pour en établir la certitude, un seul raisonnement suffit, et il est sans réplique. Le miracle de la transfiguration est raconté uniformément par trois évangélistes. Saint Pierre, dans sa deuxième épître, en parle comme en ayant été spectateur et témoin ocu-

(') Le Semeur, 'iojanv, i84iyCo1. i8. O Traité des principe de la foi chrét.^ chap. xxi, tom. ai, pag. 8 et suiv.

56 CXAMEN CRITIQUE

iaire. Il eu rappelle les circonstances merveilleuses, il affirme ce que racontent les autres historiens. Voici comme il s'exprime: «Ce n'est » point en suivant des fables et des fictions in- » ventées par l'esprit humain que nous avons fait » connaître la puissance et Tavénement de Notre «Seigneur Jésus -Ckrist, mais après avoir été)i nous-mêmes les spectateurs de sa majesté; car » il reçut de Dieu le Père un illustre témoignage M d'honneur et de gloire, lorsque, de cette nuée » où la gloire de Dieu pnraissait avec tantd*éclat, » on entendit cette voix: Voici mon fils bien-aimé » en qui j'ai mis toute ma complaisance. Et nous » enten-

dîmes nous-mêmes cette voix qui venait » du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte » montagne (*). w

Je le demande à tout homme de bon sens, que peutH>n opposer à im tel témoin qui a scellé de son sang ce qu'il écrit et cei{u'il affirmeavoir vu de ses propres yeux ?

4' M. Salvador confond la guérison du para-

(') Noft mi m doctas fabulas srcuti notant fecimu^ 'vobià Jàoi-nini yostrt Jtstts^Christi viralutein et prœsentiant^ seel spécula tovc's facti il lias ma^nitudhtts. Accipiens enim à Deo Pâtre hon-nir m et gloriain , voce dclapsa ad eum hujusce niodi a magni/tcd ^loria: Hic est filial meus di/rectas, in quo mihi coniplaïui ; ipsum audite. Et hanc l'^oceni nos autlivimtu de ivrlo ailtHum , <•«/;/ essemus ru/n ipso in monte sancio. (il, Peir. , I, iu-18.) *^.

DES DOCTBINES DE M. SALVADOB. 67

ly tique descendu par le toit dans la maison où était Jésus et dont la foule des malades assiégeait la porte, avec celle du paralytique de la fontaine de Betsaïde. Mais n'importe. « Celui-ci, dit-il, était » gisant au bord d'un réservoir entouré de cinq » portiques où les gens du peuple se baignaient » à certaines époques de l'an-née pour s'y délivrer » de divers genres de souffrances. L'arrivée sou- » terrain des eaux: qui s'étaient cbargées.de iqa- » tières animales en servant dans le temple à lau ver les entrailles des vic-times, surtout aux D époques solennelles, explique assez ses pro- » priétés curatives, auxquelles la multitude ai- » mait à attacher l'idée d'un pouvoir miracu- » leux (^). »

L'une et l'autre de ces guérisons ne se sont pas faites sans témoins; et lesquels? les pbarisiens et les docteurs de la loi , veuiis

de toutes les bourgades de la Galilée, du pays de Judée et de Jérusalem en si grand nombre, qu'il faut introduire le malade par le toit de la maison, c'est-à-dire par la plate-forme qui la surmontait selon l'usage du pays(^). S'il s'élève, à l'occasion du premier miracle, de secrets nuMuures de la part de quelques uns des assistants, ce n'est pas contre la certitude du fait, auquel tous rendent hommage en

(») M. Salvador, tom. 1, p. 275.

(') Luc, V, iQ. Voyez Bergier, tom. vu, pag. 338.

58 EXAMEH CRITIQUE

a'écriant : ISous avons vu aujourd'hui des choses me ivei lieuses (^); mais uniquement, parce que Jésus a fait de la guérison du corps l'emblème de la guérison spirituelle. — L'autre n'est pas moins incontestée. C'est à la veille de la solennité qui attire à Jérusalem une multitude d'étrangers. Le malade , gisant siir les bords de la fontaine, ne pouvait ignorer la vertu réelle ou prétendue de ces eaux, quelle qu'en fût la nature; et depuis trente-huit ans il en attendait l'efficacité. Une simple parole de Jésus a suffi pour guérir ces deux paralytiques en ranimant leurs membres desséchés : Lève'toij emporte ton lit^ et marche \^).

ce Mais la sainteté du sabbat a été violée. » Voilà la seule objection qu'allègue la secrète envie des pharisiens : preuve qu'il n'y avait rien à opposer à la notoriété , pas plus qu'à la certitude du miracle.

5* Résurrection de Lazare. M. Salvador n'en dit qu'un mot; c'en est assez pour faire connaître qu'il n'y croit pas, malgré l'affirmation de l'évangéliste. Sur quelles preuves ? Apparemment

qu'il les a puisées dans Woolston, dans lauteur d'Emile, et dans les pamphlets du xviii^e siècle. Il suppose que Lazare n'est pas mort. « Chaque pays aurait à citer des exemples nombreux d'in-

(*) Quia vidimus mirabilia hodie, (Luc, v, 26,) (^) Lac, Yf 24-Joao, y, H.

dividus qui passaient pour avoir été rappelés de la mort à la vie (*). »

Jésus n'était point à Béthanie, lorsque Lazare s'y trouva frappé de la maladie dont il mourut. Ses sœurs[^] Sy Marthe et Marie, s'empresèrent d'envoyer en donner avis à Jésus, alors à Béthara, éloigné d'environ douze lieues de Bétha^{*} nie, où demeurait la famille de Lazare, dans l'espérance qu'il viendra assez tôt pour guérir son ami. Non; il est mort, et Jésus l'a déjà déclaré à ses apôtres. Quel service peut-il donc lui rendre? Cependant il se met en marche, et n'arrive que quatre jours au moins après que Lazare a expiré, qu'il a été mis dans le tombeau, que la nouvelle de sa mort s'est répandue, que plusieurs des amis de la famille se sont rendus de Jérusalem à Béthanie pour consoler ses sœurs de la perte qu'elles ont faite, et laisser à la mort le temps nécessaire pour les progrès de la corruption. Jésus se rend au sépulcre; il ordonne de lever la pierre qui en ferme l'entrée. Seigneur[^] lui dit Tune des sœurs, il sent déjà mauvais; il y a quatre jours qu'il est enseveli. Lazare était-il véritablement mort? S'il avait été vivant, il lui aurait été impossible de demeurer seulement pendant quelques heures, enseveli comme il l'était, le visage et les membres couverts d'aro-

(') M. Salvador, tom. i, pag. 260.

6a KXAMBN CRITIQUE

mates y enveloppé de la tête aux pieds dans un tombeau fermé par une pierre sans être suffoqué. Personne n'eût été dupe d'une mort et d'une sépulture simulées.

«Jésus ne pouvait-il pas prévenir le funeste événement? Qu'avait-il besoin, dit-on, d'y aller; et ne lui suffisait-il pas, s'il l'eût voulu, cV envoyer sa parole ^w moribond poui* rappeler dans son sein la vie prête à s'échapper , comme il avait fait à l'égard du serviteur du centenier(^)?» — Oui sans doute il le pouvait; et il n'eût pas étonné la pieuse famille de Béthanie, pour qui le dogme de la résurrection n'était plus un problème, et qui lui répondait avec tant d'assurance : Sei^ gneur^ si vous eussiez été ici , Lazare ne serait pas mort (^). Mais il convenait mieux à sa sagesse de différer l'exécution de son œuvre, pour que la gloireMe la majesté divine reçût une manifestation plus éclatante {*}, et que l'assemblée tout entière demeurât bien convaincue qu'étant, comme il le dit, la résurrection et la vie, c'est-à-dire le principe de l'une et de l'autre , il était conséquemment le Messie, Dieu lui-même.

L'argument le plu5 spécieux de M. Salvador

(«) Matth., VIII, 7.

(^) Domine, si fuisses ///t-, frater meus non fuisset mor^ tuus; sed et nunc scio quia resurgit in resurrectione, in novissimo die. (Joan., x, '21, a4.)

(**) Ut glorifiée tiar filius Dei. (Joan., x, 4.)

nr.s DocTftiirEs dk m. salvadou. 6t

contre ce miracle, est Topinion que les Juifs en conçurent , et le peu d'attention , l'indifférence même qu'ils lui donnèrent, k 11 n'y a pas, dit-il , jusqu'à ses apôtres qui n'en soient pas plus sur-

pris que de l'événement le plus vulgaire (^). Lazare lui-même eut bientôt oublié qu'il avait été mort et qu'il était ressuscité ; tant il se montre peu empressé de se faire voir à ses compatriotes. » — Mais leur propre curiosité rendait cette précaution inutile, puisque les Juifs, informés du retour de Jésus à Béthanie, s'empressèrent d'y accourir non seulement pour Jésus, mais aussi pour voir le mort ressuscité (^ — « Pourquoi n'avoir pas bravé la menace que lui firent les magistrats de le mettre en jugement s'il continuait à exciter le peuple par le récit de son histoire (*)? » Parce que sans doute, instruit du dessein où ils étaient de le faire mourir une seconde fois, Lazare aima mieux par sa retraite prévenir un crime inutile. Il laissait à Marie sa sœur le soin de publier le bruit de sa résurrection, et de suivre en tous lieux leur divin bienfaiteur, et de lui témoigner l'héroïsme de son dévouement, en l'accompagnant jusqu'au pied de sa croix, T/eût-elle fait, si la présence journalière de son frère sorti

(1) M. Salvador, tom. i, pag. 156-^8.

(2) Venerunt, non propter Jesum tantum, sed ut Lazare viderent y quem suscitavit a mortuis. (Joan., xii, o.

(^} M. Salvador, loin, i, pag. 260,

69 EXAMEN CR2TIQUB

du tombeau ne lui eût donné la conviction de son retour à la vie et de la toute-puissance de Fauteur du miracle?

L'historien sacré, poursuivant son récit, observe qu'un grand nombre de Juifs qui s'étaient rendus près de Marthe et de Marie, crurent de ce moment à Jésus-Christ; que le peuple était disposé à croire, comme il parut bientôt à l'empressement avec lequel il

alla au-devant de Jésus à son entrée à Jérusalem ; mais qu'il fut empêché ' de suivre son inclination par la faction des pré* très et des pharisiens tremblants pour leur autorité. «Cet homme, disaient-ils, entra uieles mas- » ses; qu'allons-nous devenir avec tous ces m^ra- » clés qui nous laissent sans crédit (^)?» Le miracle de cette résurrection ne manque donc pas ni de témoins ni de preuves.

Toutefois, nous objectent Gibbon, MM. Strauss et Salvador, comment se fait-il qu'il n'y ait que les évangélistes qui fassent mention de ces événements? Des faits de cette importance, publics, avérés, comme on les suppose, pouvaient-ils pas-

(*) Multi propter illum [Lazarunî) abibant ex Judœis , et credcbant in Jcsum. (Joan., xij 1 1.) Verum tamen etcxpri/i" cfpi-biis multi credidcrunt in eu m; scdpropter Phariseos non confitebantur y ut e sijpagogâ non cjicerenieur, (Ibid. , 4*«) Ouid f f ici émus, quia hic homo multa signa facitP (Ibid. , xi, 47.) Jb illo ergd die, cogitaverunt ut interfcicerent Jcsumn (Ibid., 53.)

ser inaperçus; et ne devaient-ils pas fixer Fat* tention des écrivains juifs et romains? Et s'ils donnaient une démonstration si évidente du christianisme, pourquoi ont-ils trouvé tant d'incrédules (^)?

L'objection n'est pas restée sans réponse. On a dit, et avec justice, que cette difficulté n'était qu'une présomption , et une présomption isolée. Avons-nous bien tous les écrits de ce temps? peut-on affirmer que tous ceux qu'il dut faire éclore nous aient été conservés? et ne déplorons-nous pas encore laperj^e d'une grande partie des livras de Tite-Live, de Tacite et de Varron? La manière dont les écrivafns postérieurs à ceux-là ont parlé des

chrétiens suffirait d'ailleurs pour expliquer le silence des contemporains par rapport aux chrétiens qu'ils ^éprisaient sans pouvoir les ignorer. Faisons « ^e réponse plus directe : il n'est pas vrai queues Juifs et les auteurs profanes aient gardé un silence absolu sur les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. Plus d'un savant des temps modernes s'est occupé du soin d'en recueillir les témoignages, et les curieuses recherches de Colonia, d'Adisson, de Correvon, de BuUet, nous ont révélé le secret de leur silence ou de leur opinion sur les chrétiens. S'ils avaient cru les miracles faux, ils se seraient bien gardés de le taire , n'eût-ce été que par zèle

(<) M. Salvador, tom. i, pag. aSo.

64 IfXAMfcN CRLtfgtlî

pour leur propre religion : trop cotirtisans poiii* les avouer, trop habiles pour les nier. Celse, Porphyre, Hicroclès, Julien, Plotm, étaient comme eux clans l'impuissance de les révoquer en doute; avec les Juifs, ils se sont imaginé de les attribuer à des artsr magiques, à la puissance des emchant^ments, à Vinvocationdii nom de Dieu. M. Salvador est réduit à en venir à cet expédient. O philosophie humaine! Est-ce vous (le qui TEsprit- Saint a désigrté les contradictions , en les flétrissant par cet oracle : que l'iniquité s'est mentie à elle-même : JVIientita est iniquitas sihli^yi

Tels furent les principaux miracles de Jéptr^ , durant l'exercice public de son ministère, antérieurement à sa mort et: à sa résurrectionoo?!t«'Évangile n'est, selon l'expression d'un théologien moderne, qu'un catJbgue de malades guéris, d' aveugles illuminé|Rle morts ressuscites (*). Un grand nombre vivaient encore

lorsque les évangélistes écrivaient. Il nous en reste encore d'autres à examiner, que M. Salvador soumet à une critique encore plus rigoureuse. Nous acceptâmes le défi. Ce sont les miracles qui accompagnèrent la mort du Sauveur, et le plus étonnant de tous, celle de sa propre résurrection. Les premiers sont rapportés en ces termes par l'évangéliste de nos jours -

(i) Psalm. , lxxvi, 12.

(l'abbadie, Traité de la crucifixion etc. , l. ii pag. 606,

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 65

évangélistes. Au moment où Jésus expirait, « Voilà, disent-ils que le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas la terre trembla et les pierres se fendirent, les sépulchres s'ouvrirent, et plusieurs des saints qui étaient morts ressuscitèrent, et étant sortis de leurs tombeaux, après sa résurrection, vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs (1). »

Je demande s'il peut entrer dans l'esprit, je ne dis pas d'un homme sincère, mais d'un imposteur, qu'il puisse jamais faire croire des choses d'une aussi grande notoriété que celles dont il s'agit maintenant. Lorsque, après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, saint Pierre les rappelle toutes par ce seul mot : Ce Jésus signalé par les miracles que Dieu a faits par ses mains au milieu de vous, vous l'avez crucifié (2); qui croira que, si ces faits ne sont pas vrais, saint Pierre et les apôtres aient pu persuader aux Juifs et aux étrangers accourus à Jérusalem de prendre un crucifié pour l'objet de leurs adorations, en leur proposant les mensonges les plus effrontés et les plus sensés qui eussent été imaginés depuis la naissance des siècles?

Entrons dans quelques détails. D'abord le voile du temple déchiré. Cet événement pouvait-il s'être

(*) Matth., xxvii, 51. Maïc, xv, 31. Luc, xxiii, 44-4[^]*

(*) A.Ct., II, 2'd.

Ilr Ô

66 EXAMEN CBITIQUE

fait de lui-même, sans témoins et sans cause? Les ténèbres qui se répandent, la terre qui trepablei les pierres qui se fendent, tout cela vers la niième heure du jour : voilà qui est bien extraordinaire, et qui n'a pu manquer d'être remarqué : aussi Fa-til été par des écrivains du paganisme. Thalli^^ dans ses histoires syriaques; Phlégon, qur^Àpt sous le règne d'Adrien, assure, dans son histoir^ des Olympiades, que, vers la sixième heure, le jour fut changé en une obscuHté si profonde, qu'on voyait les étoiles , et que par un tremblement de terre plusieurs maisons furent renversées. La date qu'il assigne à ce phénomène correspond exactement à celle que marquent les évangélistes (*). Saint Justin, Tertullien , . Lîaiotance, parlant de ces prodiges, en appellent dans leurs apologies aux registres de l'empire.

Quant à la résurrection des morts, un tel fait était sans doute assez extraordinaire pour éveiller la curiosité publique, commela chose avait eulie)i après la résurrection de Lazare, grand nombre de personnes s' étant transportées à Béthanie pour s'en assurer : ce qui n'empêcha pas la haine des persécuteur d'éclater avec plus de fureur contre Lazare et contre Jésus-Christ (2).

(') D'après le» savants calcula de M. de Chézeaox, admiréi par MM. Cassini et Mairan. Voyez le 3« vol. de TAddissoD àê M. de

(>) JoaD.^ XII, 18-19.

DES DOCTEIITES D£ H. SALVADOR. 67

M. Salvador refuse de croire aux miracles des apôtres comme à ceux de Jésus-Christ. — Ils sont liés par une connexion intime. Jésus-Christ leur avait donné au nom de sa propj^p toute-puissance le pouvoir d'en flaire comipe Ivfi. Si les miracles qu'ils ont attribués à Jésus étaient favix, cpmment ont-i^s pu en faire eui:-même\$? Et s'ils n'ep ont pas fait , comment ont-ils pu se fiaire croire et suivre par les populations?

Vainement notre adversaire af&ctera de leur opposer les prestiges par lesquels certains imposteurs réussirent un moment à persuader qu'ils étaient des hommes divins (^); leur prétendue divinité expira avant eux. N'y eût-il que ce seul ai^ment : que nulle religion, ni secte , ni école n'a germé à l'ombre de leur npm, c'en serait ^ssez pour repousser toute espèce de parallèle. A peine de leur vivant, quelques disciples; tandis que la religion de Jésus-Christ, si près de sa n^s- ^anpe ^ comptait des églises flprissantes sur tous les points de la terre, et marchait à grands pas à la conquête du monde. La lutte une fois engagée ^entre les dieux du Capitole et le Dieu du Calvaire, l'événement ne tarde pas à faire voir de quel côté est la vraie religion. Si le christia-nisme était l'œuvre des hommes , le simple produit de causes naturelles, ainsi que le prétendent les ad-

(A) M. Salvador, t. 11, pag. a5 1-262.

()8 KXABfKN GRITIQCR

versaires que nous combattons : obligé de subir le cours des choses humaines, il n'aurait pas manqué de succomber sous le choc de tant d'ennemis et d'obstacles conjurés; tandis que, par la même raison^ le polythéisme , soutenu comme il l'était par la puissance , l'antiquité, l'éloquence, la politique , par tous les penchants de la nature et tant d'intérêts divers , aurait dû nécessairement triompher. Le seul fait de la propagation et de la perpétuité du christianisme devient pour tout esprit raisonnable un miracle aussi décisif qu'incontestable, parce qu'il atteste tous les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres.

Pourquoi donc , nous demandent Gibbon et MM. Strauss et Salvador, les miracles de Jésus et de ses apôtres obtenaient-ils si peu de faveur parmi leurs compatriotes , et pourquoi ne les voyons-nous plus se reproduire parmi nous(*)? — Pourquoi? Mais, du temps de Moïse, ses miracles, exécutés sous les yeux de deux nations, purent triompher de l'incrédulité de Pharaon et de ses mages, et soumettre l'esprit de rébellion qui couvait dans les cœurs de Coré, Datan et Abiron? Au temps de Jésus-Christ, les princes des prêtres et les pharisiens disaient : Cet homme fait beaucoup de miracles, que ferons-nous? Il faut

(«) Ibid,^ tom. ir, pag. 256.

le mettre à mort (^). Suivez saint Paul à Icône ; il y fait des miracles sous les yeux des Juifs et de>s gentils; on le prend i^our le dieu de l'éloquence, on, parle de lui offrir un sacrifice comme à Mer« cure et le lendemain on le lapide (^). Nous demander pourquoi Jésus-Christ et les apôtres, ayant la vertu de guérir les malades et de ressusciter les morts, ne les ont-ils pas tous guéris, tous ressuscités, puisque, dans ce cas, tout le monde eût été obligé de croire : c'est là une demande toute semblableà celle queles

pharisiens lui adressaient sur sa croix : // a sauvé les autres^ que ne se sauve-t-il lui-même (^)? Ainsi avons-nous entendu de nos jours l'athéisme nous dire : S'il y a un Dieu , que neseiribntiiD-t'ilà nos regards la foudre à la main, et noais croirons en lui. La multitude ne partagea point cette démente, mais la multitude laissa faire. Ne sufBsait-il pas que Jésus-Christ et ses apôtres eussent guéri un nombre presque infini de malades, et ressuscité , non pas un seul mort, mais plusieurs? Il fallait cela pour confirmer la vérité de leur mission ; ces miracles étaient nécessaires, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de faire recevoir un crucifié, de le faire adorer comme le

(') Quidjaciemiis quia hic homo multa signa facit? (Joan., XI, 47.)

p) Acl., XIV, 3, 10, 18.

(*) A lias sglvosfecit^ seipsiwi non potest sa hum jacert', (Matih., XXVII , /|o.)

70 SXAMBN CRITIQUE

fil unique de Dieu, et d* obliger les homfles à courir au martyre. Mais il n'en fallait pas danû-* tage, puisqu' il ne s'agissait pas de changer FécotiDmie de la loi , mais de la perfectionner; ni4'.ablH ger les hommes à croire malgré eux f maië de les obliger à ci*oire conformément à leurs lumières. Et voilà la solution , bien satisfaisante pour tons les cœursdroitSy que donnaient les Chry&ostomeet les Augustin à l'objection encore si rebattueparmi nous: pourquoi ne se &it-il plus aujourd'hui de miracles ? Nécessaires autrefois pour le triompiie de la foi chrétienne sur la synagogue et l'idolâtrie^ ils ne le sont plus maintenant que sa victoire est assurée; et toutefois, parce que la bonté divine ne. dé-

daigne pas de s'accommoder à 1kû^ûî&\(ÊtK des simples, elle n'a pas laissé presque s'écouler une génération sans l'avoir rendue témoin d'événements surnaturels. Comment M. Salvador expliquera-t-il, par exemple, ceux que le saint patriarche de Constantinople raconte comme ayant eu lieu sous l'empereur Julien, alors que ce prince entreprit de relever les ruines du temple de Jérusalem (^} , et ceux que des hommes tels qu'un saint Âmbroise, un saint Augustin affirment avoir été vus d'eux et de la ville entière de Milan? Terminons par ce raisonnement de Pascal ; il est

(") Voy. notn» Bihlioth. choisie des Pères y U xiv, p. 53 1-

DES DODMlITBS DE M. SALVADOR. ^1

iàbs réplique, é Jésus- Christ a fait dés idiracl^, et M ipdLM éHMTtMjinlespmniennmts en ont fait atissi beaucoup j parce que les prophéties n'étaît pas encore accomplies et s'accomplissant par eut, rien ne rendait témoignage que les miracles. H était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fât-elle accomplie sans la conversion des nations? et Comment leS nations se fussent-elles converties au Messie, hé voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le Jprouvent? Avant donc qu'il fut mort, qu'il fût ressuscité et que les nations fussent converties , tout n'était pas accompli; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps— là. Màintenâtît jfjl-D'en faut plus pour prouver la vérité de la re- Stil^on chrétienne ; car les prophéties accomplies feontun miracle subsistant (^). »

CHAPITRE IV

Esprit de prosélytisme et de conquête de 11 oeuvre doctrine.

A quelles causes le christianisme a-t-il dû son étonnante propagation ? — Nous répondons que ce fut principalement aux miracles de Jésus-Christ, qui en attestaient la divinité. M. Salvador le fait dériver de l'esprit de prosélytisme et de conquête, dont son auteur fut essentiellement pé-

(>) Pensées, chap. xxi, pag. 88, édit. Amst., 1664.

7a EXAMEN CRITIQUE

uétré dans l'exercice de son ministère , et dont ses premiers
coadjuteurs s'efforcèrent par leur propre ardeur :
bien difficilement en cela du législateur hébreu, dont les vues se bor-
nèrent à concentrer sa nation dans les bornes que ses victoires
dans la terre de Chanaan lui assignaient, à Moïse pouvait, s'il
l'eût voulu, donner à la Judée l'impulsion de son propre génie, et
l'entraîner dans la carrière des triomphes guerriers et des enva-
hissemments (^). Assuré des promesses faites à Abraham, il laisse
au temps le soin de les accomplir , et sacrifie la gloire d'asservir
les nations, à la gloire de les attirer progressivement sous le dra-
peau de l'unité religieuse. Il sait que la simplicité de ses doctrines
deviendra un jour le lien de toutes les nations de la terre ^^ et
déjà les âges qui l'ont remplacé ont réalisé ses espérances et lui
ont fourni d'autres lieutenants. Sortis de sa nation ou de son
école, Jésus-Christ et Mahomet n'ont fait que suivre le plan
conçu par Moïse, marchant tous deux vers le même but, quoique
par des voies différentes , armés tantôt d-u glaive , tantôt de la
parole, pour faire avancer à leur manière les mœurs et la sagesse,

propagateurs du principe de Moïse et d'Abraham (*). Inspiré par la même ambition que l'impoteur de

(^) Tom. I, pag. 285.

o Ibifi,, pag. a 83.

(3) Ibid., pag. a88.

DES DOCTRINES DB M. SALVADOR. yS

la Mecque , le fils de Marie a oomiifeiiié Fœuvre de la confédération universelle. U veut à tout prix remplir le personnage qu'il s'est imposé d'entraîner les autres, de créer un peuple chargé de la mission expresse de se répandre activement au dehors. C'est, nous dit-on, le mémeespiit,lemême principe d'agrandissement^ de conquête , qui dé* vint tout tou^àKX)up l'âme de la doctrine de Jésus, .et le mobile perpétuel* de ses disdples; lé même qui a triomphé de toutesies résistances, et qui est venu à bout de soumettre les populations à l'hébraïsme sous le nom d'Év&ngile ou dUlcoran(*). » . '^ ' -

Est-<;e sérieusement que M. Salvador g pu avancer de tels paradoxes , je devrais dSire Ue tels blasphèmes , qui outragent à la fois Ijot fûUJfiMÊÊtà croyances des juifs et des chrétienÉlf^oise et Jésus-Christ placés sur la même ligne que Mahomet! Un pareil outrage semblait être réservé à cette époque d'emportement et d'ignorance, à laquelle on assigne une production fameuse par son seul titre, et dont l'existence fut long-temps problématique, même pour Térudition, ou bien encore à ces temps modernes où nous avons vu le cynisme de l'impiété, enchérissant sur ses propres excès , se faire trophée de ses scandales (^). Mais

(») Ibid., pag. 287.

(2) Il faut apprendre à la postérité qu'au milieu des plus violents paroxysmes de cette fièvre qui travailla notre Frai^

74 nxuKta critique

vous aussi. Tu quoque, monsieur Salvador, vbus^ le docte apologiste de Moïse ! — ^ Nous croybi» comme vous qu'un jour viendra où il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous le gduveme-meilt d'un seul pasteur; que les Juifs reviendront donc un jour, qu'ils reviendront pour ne s'égarer jamais; mais qu'ils ne reviendront (nous citons Bossuet) «qu'après que l'Orient et FOccident', c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connaissance de Dieu (^). * C'est là ce que les saints oracles,, tant du Nouveau que dé l'Ancien Testament ^ nous promettent poùi* la fin des temps ; l'unique sens de la bénédiction donnée à Abraham. Jusque là aussi, que nous apprennent les mêmes oracles, quand ils nous parlent à chaque fMige dé la réprobation des Juifs et de la conversion dès gentils? Qu'est-ce que Moïse luimême apprenait à son peuple dans sa dernière révélation où il lui déclare que le Seigneur lui suscitera un nouveau législateur, le seul qu'il faudra désormais écouter (^? Et quand la pléni-

dans le cours des années 179a et suivantes, il fut publié un liYre d'Anacharsis Kloti sur la conformité entre Jésus-Christ et Mahomet, bientôt oublié même dans son parti. L*auteur était un des plus ardents promoteurs deTathéismey et fut condamné comme tel par la Convention.

(') Disc. surVhLst. univ., p. 330. Voy. plus haut, p. 21.

f) Proprietam suscitabit tibi Dominus ; ipsum audies, (Dent., XYUij i5.)

tnde des temps supputés par la prophétie Faura donné, ce nouveau législateur, est-ce encore à Moïse qu'il faudra obéir, plutôt qu'à celui qui le remplace cominé étant le Médiateur de rai-liance nouvelle, quand Israël aura subi Farrét de sa réptobatioii, quand il n^aura plus ni chef ^ ni temple, ni pontife, lii sacrifice? Que vient nous dire M. SalVidbr par sa transfo ml ation dé tolis lies cultes dàUs te seul ciilte mosaïque, ;^and rtiitiivers tout éti-titt* sera devenu Ēbi^én? H espère donc que l'Orient et rOcci-dent, contdiis à Phëbraisme, c'est>A^ire à la religion de Moïse, rthriëlidront dé cdbceft à la circoncision, au saerifioé des boucs et des génisses j à Fadoration lĒHnA le seul tetnpie de iërusalëtb, qui n'existe pln^, unique lieu en effet où elle fôt acceptable au souverain Législateur, qui F avait ainsi ordonné pour le temps où durerait la loi figurative (^). C'étaient là pourtant les marques distinctives du culte hébreu. Dire qu'elles seront alors modifiées et qu'elles cesseront d'être obligatoires, c'est le dépouiller des caractères qui en avaient fait Fessence, et qui en constituent encore à présent la sève indestructible, toujours pleine de vie, bien qu'elle semble morte (^); c'est le réduire à un pur socinianisme, et anéantir tous les cultes dans le

(*) Et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet» (Joan., iv, 20. Deut., ii^ 6.)

(^ M. Salvador, Préf,^ pag. xi, et chap. i, 4*

76 XZAMBir £Rili|UK

commun tombeau d'une lédutfg^U^ue indifiSérence. La belle perspective, pour un eoeur Israélite, que celle^d'un avenir où il n*y aura plus de rdigion que dans l'absence de toute religion !

Avant M. Salvador, rhistorien de la Dieà^ dence de ftmpirc ro-
main O^it &it du même principe de prosélytisme^riiA des res-
sorts principaux de ragrandisseiiient;;du christianisme. Dans Je
système de récrivai^'angUia , le même esprit d^énvahîssemenf et
de ttmqûete qui avait fondé tous les succès de la r^nbliqué ro-
maine présida également à TaccroissiSBent de riwtitut chrétien..
Le zèle intolérant 4® ses «éclateurs et de leue chef lui valut tous
ses miracles-OâibQn. avec toute là fougue de «M emportements
àâÉïMr le christianiékney. n'avait pasr osé descendre à cet insult-
tant parallèle de Jésua-Câ^rist avec Mahomet (^). Le législateur
des Arabes s'avance à la conquête de l'Asie en présentaiatt d'une
main le glaive, et de l'autre la coupe des-^lairs. La Mecque et
Médine, qui lui refuseltt leurs portes, nagent dans le sang. Ses
success(^rs suivent ses traces, et achèvent de s'agrandir par la
violence. Qu'y a-l-il là de ressemblant aux victoires de Jésus-
Christ et de ses apôtres? Quelle comparaison de ces timides
agneaux qui se laissent égorger sans résistance, avec les soldats
et les brigands

(1) M. Salvndor, looi. i, pag. '^p^-'c^!».

DES DOCTAIITM DE H. SàLYAt>OR. ^^

qui ont dévasté l'Asie; d'une religion austère et toute crad-
fiaote, avecim culte tout sensuel ; enfin de prosélytes qui ont tdâ-
trisé en le devenant, avec des prosélytes qui risquaient tout en
ne le devenant pas?

M. Salvador anéantit ces différences. Le langage de Jésus-
Christ, exprimé dans plus d'une circons^nce, le manifeste de
guerre proclamé par le pacifique Jésus, lui offrent des rapports
sen^ . sibles avec l'éloquence et la conduite de l'imposteur de

l'Arabie. Mahomet courbe sous son joug l'Asie et l'Afrique : « Jésus-Christ, <^>il, fait reconnaître ses lois jusqu'aux extrémités delà terre, sur la simple promesse d'un royaume spirituel qu'il ouvre à ses sectateurs. »

a Pour une grande conquête, dans quelque ordre que ce soit, il faut un chef souverain à qui tous obéissent sans hésitation, et d'euthousiasQie. Une fois pénétrés de l'idée qu'il y avait dans leur maître une vertu surnaturelle manifestée par les miracles, les disciples de Jésus s'abandonneront tout entiers à l'autorité de sa parole. Lui-même ne connaîtra plus d'autre intérêt que celui de la fortifier par l'énergie de ses commandements. »

Le censeur oublie également combien de fréquents reproches Jésus fut obligé d'adresser à ses apôtres eux-mêmes sur leur incrédulité, combien ils furent long-temps à se détromper de la fausse opinion qu'ils avaient conçue de ce royaume nou-

^8 EXAMiaX QEJTIQUE

yeauy auquel il les appelait comnn dçvanf^ fètre les prepiîçrs miRistres. tt-t ^^TM B^rti|^4Uf ^^ fiwge pas moins le pl^ib-golu ^évQKÇ^f. NiU partage : Qui n'est pM, cmçc n^i^ est contre moi.

Il n'était pas difficile à M. Salvaditr, avec 3es pri^vpn tipnS) 4^ ^ méprendre sur le f^|is des tektes, par lesqif ^Is Jésus demande Tamour de préférepce 4û au Seigneur, sur l'obligation de chercher avant tout le royaume de Dieu, de tout sacrifier pour lui]Qiarquer son zèle à le servir , de dénaturer ces textes, d'en outrer le sens, de les travestir en autant de manifestes de guerre (^). A l'en croire, ce feu de la charité, qu'il est venu allumer sur la terre, c'est le feu de l'incendie qui répand autour de lui la dévas-

tation et la mort. Ce glaive de la parole évangélique , qui, selon l'expression de l'apôtre, perce dans les replis de l'âme et de l'esprit, pour y extirper les germes des mauvaises passions : est-ce là le glaive meurtrier, impitoyable , sans respect pour les droits sacrés de la nature et du sang , dont le faux prophète de la Mecque a fait l'instrument de ses victoires?

Toutefois, ajoute notre critique, le Législateur

(*) *Ignem veni mittere in terram , et quid volo nisi ut accendatur.* (Luc, xii, 4[^].) Que les apôtres yeailleut l'interpréter par le feu du ciel , Jésus leur répond : *Nesciis cujus spiritus estis.* (Luc, ix. 55.) — Saint Paul: *Fivus est sermo Dei et penetrabilior omni gladio incipiti. . discretor cogitaculum fimum cordum.* (Hebr., it, la.)

DBS DOCTRINES DE M. SALTADOR. 79

de Nazareth se vit bientôt obligé de restreindre les exigences de ce prosélytisme exclusif et intolérant. Ce n'est qu'après lui que s'est déployée cette effervescence de zèle, que l'on a vu doaner au monde des exemples déplorables d'inclemence et de barbarie (*), dont l'humanité eut souvent à gémir. Mais à ses commencement^, il lui importait de ne procéder que par degrés à la conquête qu'il méditait, de ne pas étendre ses projets au-delà des confins de la Judée, surtout de ménager la loi qu'il avait le dessein de détruire, bien qu'il déclare son intention formelle de n'y rien changer (2), et qu'il manifeste la vérité de ses paroles, par la religieuse fidélité avec laquelle on le voit acquitter constamment toutes les obligations de la loi , assidu dans le temple , honorant la chaire de Moïse ^ sur laquelle Caïphe est assis, renvoyant aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Loin de retrancher aux préceptes du Décalogue, il les confirme et les étend.

Ce qu'il abroge, ce sont, non les dogmes essentiels, auxquels il ne fait qu'imprimer une sanction nouvelle, mais simplement ce qui n'était que temporel et arbitraire. Une fois dégagé de ces entraves, vous l'allez voir, dit M. Salvador, dans le style de Jurieu et de Diderot, porter le mouvement rénovateur

(') M. Salvador, tom. i, pag. 298.

(3) Non veni solvere legem, sed adimplere. (Matth. v ,

80 EXAMEN CRITIQUE

jusque dans les bases des institutions judaïques, opprimer violemment les droits de nationalité et d'individualité. Et dès lors se fera reconnaître

dans l'esprit évangélique le germe des exigences impérieuses et violentes qui ont été manifestées par les successeurs des apôtres et par leurs disciples, lorsqu'une grande puissance se sera trouvée réunie dans leurs mains (*). »

CHAPITRE V

Choix des apôtres (*).

On a demandé si Jésus-Christ avait eu un dessein arrêté pour l'exécution de son œuvre que nous voyons s'être accomplie et subsister encore avec gloire après tant de siècles et d'efforts conjurés pour sa destruction. L'incrédulité moderne s'est partagée. Dans ses rangs, les uns ont tenu pour la négative. Selon eux, le christianisme aurait

(i) M. Salvador, tom. i, pag. 301-305. Ibid. ^ pag. 33f .

(^) Ce chapitre est annoncé par un titre plus étendu; il porte : Épisode historique, choix des apôtres et derniers jours de Jean-Baptiste. C'est un exposé des mouvements qui eurent lieu dans la Judée sous le règne d'Hérode jusqu'à la mort de Jean-Baptiste (depuis la page 306 jusqu'à la page 347). ^ Vocation des apôtres n'est ici qu'une intercalation entre ces deux événements, dont le second ne nous occupe plus après ce que nous avons dit du saint Précurseur dans le second chapitre.

Nous avons à traiter dans ce chapitre des apôtres et des évangélistes,

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 81

été le produit d'un concours heureux de circonstances, pareil au monde d'Épicure, qui devrait son existence à une combinaison fortuite d'atomes. D'autres ont consenti à reconnaître dans son ensemble un système profondément conçu et fécond en résultats utiles, dans son auteur un caractère de sagesse qui l'égale, et peut-être le montre supérieur à la plupart des réformateurs d'avant lui, mais sans admettre dans sa personne aucun des privilèges qui l'élèvent au-dessus de l'humanité. C'est là l'opinion qui semble prévaloir dans nos écoles philosophiques, et dont nous sommes bien loin de nous contenter.

M. Salvador voit dans l'Évangile le développement d'une réforme commencée avant lui, et le dernier terme d'un travail déjà très avancé dans la plupart de ses éléments (*). Ce mouvement religieux et moral, Jean-Baptiste l'avait excité; les écoles pharisiennes et esséniennes l'avaient également tenté, mais sans succès; elles manquaient de la force nécessaire pour féconder Tim-

pulsion donnée par l'opinion répandue généralement d'un Messie promis à l'époque pour le complet affranchissement de la nation. La première surtout , celle des pharisiens, la plus prépondérante, laissait apercevoir évidemment le vide et les imperfections de son institut. Son sys-

(') M. Salvador, lom. i, pag. 65.

II

tème exagératif du culte n'était propre qu'à l'énervement (*). C'était au fils de Marie et à la première école développée sous son nom, qu'il appartenait d'imprimer aux choses un esprit nouveau tout spécial , tout extraordinaire (^).

Quel a donc été, au jugement de notre critique , le dessein conçu par Jésus-Christ et poursuivi par son école? Quels en ont été les instruments?

Élevé comme Jean-Baptiste , et peut-être avec lui , dans la solitude , il a senti l'ardeur de son enthousiasme naturel s'enflammer encore de l'énergie de ses prédications et de l'ambition de ses succès. Peut-être encore ces premières impressions se sont-elles fortifiées dans son âme par le commerce de ces vertueux Esséniens , dépositaires des traditions de l'Orient, appliqués à se pénétrer du désir de mettre en pratique la pensée morale de la loi , le principe fraternel d'égalité et de communauté, livrés qu'ils étaient , au sein d'une vie chaste, à des études pleines de mysticisme et à la contemplation (*). Formé par de tels maîtres, Jésus, grâce à une sagacité particulière , a pénétré le système pro-

phétique exprimé dans les livres sacrés, en termes obscurs, il est vrai , mais par là , plus propres à fournir à

(i) Jbid. ^^%. 21 4.

p) Ibid.,]^Bi;. a 19.

(') Ibid.f pag. aoi.

Firoagation des extensions arbitraires. A ses yeux s'est ouvert une carrière immense qu'il se sent appelé à parcourir. 11 y a vu que les prévisions qu'elles énoncent ne se bornent pas à la seule postérité d'Abraham, mais qu'elles embrassent tous les temps et tous les peuples de la terre. Elles promettent un renouvellement, une création générale. Quelle perspective pour cette âme trop resserrée dans les limites du temps et de sa nation ! Plus de barrières entre les peuples; l'univers entier n'est plus qu'une seule et même famille; l'âge d'or des traditions sacrées et profanes est enfin réalisé. Dans ce plan , la réforme demandée par tous les vœux du peuple juif et les besoins du genre humain tout entier sera donc une complète régénération , qui enlève la Judée non seulement à des traditions accréditées par le zèle de la loi , mais à des pratiques autorisées par la loi elle-même, qui la dégage de la servitude des sens et des affections terrestres , imprime hon sur 1^ chair, mais dans les cœurs le sceau de l'alliance , transporte les désirs et les espérances dans un ordre de choses supérieur à toutes les vicissitudes humaines, et qui fasse tomber à la fois les chaînes de la superstition et de l'idolâtrie , élève l'autel du Dieu inconnu sur les ruines de tous les temples et de toutes les écoles de la sagesse humaine.

Jamais semblable entreprise ne s'était présen-

8/f EXAMEN CRITIQUE

tée à la pensée d'aucun homme; et quiconque , parmi les sages même les plus vantés , avait pu concevoir l'idée d'une simple réforme partielle , avait eu la bonne foi de convenir que j même bornée à quelques localités , elle demandait l'intervention d'un envoyé du ciel (^).

Avant de mettre la main à l'œuvre et de faire connaître le hardi dessein qu'il a conçu , Jésus dirige sa première pensée vers l'avenir. Il n'ignore pas que sa mort est une condition nécessaire pour être cru le Messie des prophètes. Après lui que deviendra sa doctrine? Ce n'est pas assez qu'elle ait des disciples ; il lui faut des organes et des propagateurs. Jésus s'occupe de pourvoir à sa perpétuité. Le premier acte d'organisation du nouvel institut est le choix de ses apôtres.

On sait ce qu'étaient les apôtres, à quelle classe de la société ils appartenaient. Qui eût pu penser que Jésus laisserait tout ce qu'il y avait de grand, de sage, d'éclairé dans Israël, pour s'attacher de préférence des hommes de la lie du peuple, sans lettres, sans crédit, sans éducation, sans bien, sans aucun talent pour la parole, sans aucunes dispositions, au moins apparentes,

(') Platon, après avoir démontré que la piété est la chose la plus désirable et qu'il serait très avantageux de l'apprendre si l'on avait de bons maîtres, ajoute aussitôt: Mais qui sera en état de l'enseigner, si Dieu ne lui sert de guide ? {In Epino^ mide,}

pour un autre état que celui de pêcheur , où ils ont déjà passé la meilleure partie de leur vie? Est-ce vouloir être aidé que de s'associer de tels coopérateurs? et n'est-ce pas , en un certain sens, renoncer au succès que d'employer de pareils auxiliaires?

Cette profession de pêcheur suppose nécessairement les mœurs et le langage du has peuple; et tous les détails de l'histoire évangélique donnent à cette présomption le caractère de la certitude. M. Salvador lui-même en tombe d'accord , et en trouve le motif dans le dessein arrêté par Jésus-Christ de ne s'adresser qu'aux classes inférieures , et de choisir dans leur sein les instruments immédiats de ses travaux et de sa parole (^).

C'est pourtant de cette société que sortiront les docteurs des nations , les plus intrépides courages , les plus sublimes théologiens. Qui l'aurait cru? Plus leur profession est humble , plus elle suppose l'absence de tous moyens en rapport avec le but que leur chef se propose , à savoir : de réformer leur pays et de changer la face du monde. Qui a pu déterminer en faveur de pareils hommes le choix de celui qui Ta fait? Dans quelles vues, dans quelles espérances les a-t-il préférés? Ces pêcheurs à qui il promet d'en faire

(») M. Salvador, lom. i, pag. 3 18.

9è EXAVEN CRITIQUE

des pêcheurs d* hommes {y}j d'où les ccmiiiât-îl? A quids préjugés légitimes leur profession seule ne donne-t-elle pas matière! Que découvrons-nous en eux? Je ne parle plus des premiers moments de leur admission à l'apostolat, mais après un long exercice de trois années passées dans sa plus intime familiarité, élus aussitôt qu appelés , initiés à la connaissance de toutes «es actions publiques et privées, dépositaires de tous ses secrets , témoins de ses œuvres extraordinaires , dont ils auront à rendre témoignage , des circonstances de sa mort , et de toutes les mer\ueilleuses particularités qui suivirent cet événement, jus-

qu'à ce qu'enfin ils le virent monter au ciel. Ce n'est qu'à cet instant qu'ils dépouilleront leur rusticité naturelle, leur ignorance, leur pusillanimité. La veille encore > Jésus-Christ s'était plaint de leur lenteur à croire (^), de l'indocilité de leurs préventions de loyauté terrestre (^). Même en présence de leur maître sorti du tombeau, ils ont des yeux pour voir, et ne voient point (^). Le premier de ses disciples

(') Fenite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. (Matth., xiv, 19.)

(^ O stupidi et tardi corde ad credendum. (Luc, X|civ, a5.)

(^ "Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel. (Luc, xxiv, 21.)

(i) Oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoscerent, (Luc, xxi, 26.)

OE8 DOCTRINE DB X. SALVADOR. S7

pires, par le rang qu'il occupe auprès de lui et par la ferveur de son zèle, Pierre, a mérité d'entendre sortir de sa bouche cette prophétique parole : Reviens-tu mes un scandale (*). Et tous abandonneront lâchement au moment du danger ('). M. Salvador n'ignore aucun de ces faits et il savait bien s'en prévaloir dans l'intérêt de ses préjugés. Il sait tout aussi bien que nous qu'il existe, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, des lois constantes d'après lesquelles notre jugement se détermine avec certitude sur le caractère des individus et des actions qu'il s'agit d'attendre de chacun d'eux ; certains principes généraux et prédominants, communs à tous, qui dirigeaient la conduite habituelle, et renferment les bonnes et les mauvaises qualités, les vertus ou

les vices dans un cercle uniforme. Ce cercle, tracé par If nature elle-même, M. Salvador se plaît à le (ranchîr par rapport aux apôtres. Il ne tient pas à lui d'en faire des philosophes systématiques, des politiques profonds, d'audacieux conspirateurs, concertés entre eux pour fabriquer un drame disposé dans un esprit de parti, d'un bout à l'autre basé sur le fond des espérances nationales, lesquelles exigeaient du Messie promis à Israël

(^)(Ad Petrum.) Fade post me Satana : scandalum es mihi.
(Mat th., xvi, 23.)

Q) Tune discipuli omnes ^ «o relieto ^ fugerunt, (Mat th., XXI v ^ 56.)

88 EXAMEN CRITIQUE

et au I monde entier une ère d'affranchissement, de régénération et de prospérités. L'histoire du héros aura pour objet essentiel de faire concorder les événements de sa vie avec les prophéties, de réaliser matériellement dans la personne du fils de Marie, non seulement toutes les images et toutes les expressions de la poésie hébraïque, non seulement les idées et les doctrines d'origine asiatique qui avaient réagi depuis la captivité de Babylone et avaient étendu leurs racines à travers les textes sacrés (nous copions notre écrivain); mais de transformer en faits réels et miraculeux tous les actes de cette vie, qui ne furent qu'imaginaires et purement allégoriques; en un mot, de développer et de vivifier autant que possible dans la personnification de leur Jésus toutes les paroles, toutes les images capables d'atteindre et de passionner l'imagination et le cœur en faveur de leur maître proclamé le Messie : toujours avec la précaution de modifier

leurs récits suivant les temps et les circonstances où ils les ont rédigés (^).

Si du moins un pareil projet était la conception de leur génie, l'orgueil de l'avoir enfanté pourrait faire croire à la possibilité de son exécution : Sua cuique Deus fit dira libido. Mais non ; lesL

(>) M. Salvador, tom. i, pag. i53-i 89-263-33^-368-41 1. Vom. II, 5-55.

apôtres ne font que se prêter à un dessein imaginé par leur maître , dessein en apparence le plus contraire qui fut jamais à la raison , aux lois de la nature y aux lumières du simple bon sens; ils s'en déclarent les instruments dociles et les plus intrépides propagateurs. Avec lui, ils s'associent à la prétention d'anéantir toutes les religions et toutes les écoles, pour persuader à l'univers qu'il n'y a d'autre Dieu que le Dieu du ciel , et que ce Dieu y c'est lui , Jésus de Nazareth , mort sur une croix. Ces étranges philosophes à qui l'on prête plus d'esprit et d'imagination que n'en montrèrent jamais les Platon et les Aristote, commencez donc, M. Salvador, par nous faire oubUer que c'étaient des Jui& , et des Juifs de la lie du peuple , asservis à toutes les exigences d'une condition humble et misérable. Les pécheurs de la Galilée valaient-ils donc mieux que ces réformateurs de nos jours qui entreprirent contre le christianisme ce que les apôtres ont exécuté contre le paganisme? Cette habileté soutenue par l'intrigue et l'artifice, quelles preuves en avez-vous dans toute leur histoire? Comment l'accorder avec les traits de candeur, de modestie , de désintéressement, de piété vraie que Ton y admire? C'est un axiome incontestable que nul homme n'est ni bon ni mauvais sans intérêt. Quel intérêt a pu porter les apôtres à s'attacher à Jésus-Christ, à lui rendre témoignage, à se dévouer pour lui

Jusqu'à la mort y comme lai*même Ta fait pour le salut des hommes? Changeait-il leur condition en les appelant à Fapostolat? Ouvrait-il à leurs yeux une carrière favorable k l'ambition ou k la cupidité ; perspective à laquelle nul homme ne peut jamais résister? Nullement. Au contraire, il ne leur découvre d'autre récompense à son ser^ vice que celle qu'il a prise pour lui-même, à sa* voir, les privations de l'indigence, les persécutions de la haine publique et l'infamie du supplice. C'est uniquement à ce prix qu'il leur est donné comme à leur maître d'aspirer à la gloire des i^ compenses célestes; et c'en est assez , dira-t-on, pour enflammer en eux la chaleur de l'enthousiasme. — Il ne suffit pas d'accuser , il faut prou* ver. Que l'on consulte l'histoire; nous avoni leurs discours et leurs écrits, l'Évangile et leufi épîtres; est-ce là de l'enthousiasme?

Vous n'y voyez d'autre langage que celui de la sagesse, de la modération. Pas un élan, pas un écart de l'imagination, bien que la matière soi| la plus sublime dont l'esprit humain puisse s'oe* duper, et que le récit semble devoir provoquer dans certaines circonstances les impressions du plus véhément pathétique. Tout le temps de la vie de Jésus-Christ , les apôtres , constamment assidus auprès de lui, n'ont eu à remplir qu'un rôle secondaire. Ils écoutent et suivent leur maitre dans ses prédications et ses courses évang^

DES DOCTEnnSS DB M. SALTADOR. <)>1

liques. Quelles leçons ont-ils recueillies de si bouche? L'amour de Dieu par- dessus toutes choses y le respect le plus profend pour la majesté de son nom incommunicable , Tamour de la véri-

té et l'aversion du mensonge , la fuite du mal même d'où pourrait résulter un bien : telle est la profession qu'il leur est ordonné de porter jusque sur les échafauds, et de répandre jusqu'aux extrémités de l'univers. Et l'on voudrait qu'ils eussent commencé par l'imposture et par un artifice sacrilège l'exercice de leur apostolat'.

Mais dans quel temps y et par qui le complot Aurait-il été inventé? D'où vient qu'il n'existe pas dans tout le Nouveau Testament le moindre texte qui puisse légitimer le soupçon d'une semblable vision ? et M. Salvador aurait-il manqué de le produire?

Qu'un d'entre eux en eût eu la pensée ^ quelque incroyable que semble cette imagination, admettons -la; mais un si grand nombre se liguier pour ourdir une trame aussi criminelle , el réussir à la faire croire sur leur parole { douze hommes de péant embrasser une telle résolution! douze hommes à la fois se dévouer à une fable aussi aventureuse en présence de la synagogue ^ du sanhédrin , sous les yeux de tout un peuple témoin des faits qu'ils racontent de leur Jésus, concerter une fable si bien liée et si heureusement accréditée^ et la défendre opiniâtrément

jusqu'au dernier souffle de la vie , sans se démentir un moment , sans qu'un seul contredise le témoignage des autres ; non , l'hypocrisie et l'imposture n'enfantèrent jamais d'aussi coupable dessein. Si c'eût été là l'œuvre de l'artifice, quelque habilement qu'elle eût été combinée à son début y elle n'aurait pas manqué d'être bientôt arrêtée par les petites passions qui germent toujours au sein des sociétés humaines j et dans les esprits les plus irréprochables. Saint Pierre et saint Paul eurent entre eux un différend que l'on a grand soin de faire retentir bien haut ; mais

dans la chaleur de leur altercation , ils n'eurent aucun reproche d'imposture à mettre en avant Paul et Barnabe eurent une vive dispute, et se séparèrent l'un de l'autre; mais ce fut pour faire chacun de leur côté ce qu'ils faisaient ensemble, c'est-à-dire, pour porter témoignage de la divine mission de Jésus de Nazareth. •

Sans doute M. Salvador n'a point réfléchi sur la portée de l'accusation qu'il intente ici contre nos apôtres; autrement il ne serait pas entré dans sa pensée de leur supposer un dessein qui en fait les plus scélérats et les plus insensés des hommes. On conçoit la trahison du perfide apôtre qui vend son maître pour quelques pièces d'argent ; celui-là du moins n'en a pas fait mystère : f ai péché y dit-il, en ce que f ai trahi le sang innocent. Judas mourant n'aurait pas manqué de dire : J'ai châtié un

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. g3

imposteur et ses complices. Mais on ne conçoit pas douze disciples disposés à donner leur vie pour un prétendu Messie qui se serait indignement joué de leur crédulité et de leurs espérances.

C'est là pourtant l'esprit et la conséquence du système que nous combattons. Tel est l'artifice des suppositions et des allusions données par les apôtres pour appui systématique à une doctrine convenue, avec un enthousiasme sans bornes (*).

Et qu'on ne croie pas , poursuit M. Salvador, que ces idées se soient glissées par hasard dans l'esprit des apôtres. A la question toute naturelle qui se produit sur le compte des historiens de Jésus, comme autrefois sur. lui-même : Comment ces hommes peuvent-ils être si savants , n ayant point étudié (^)? il répond que les pécheurs des bords du lac de Tibériade avaient participé , comme le reste de leurs concitoyens, aux bienfaits de l'éducation

publique qui se prodiguaient dans les écoles nationales (*) ; qu'indépendamment de ce secours général , ils avaient puisé à Técole des Esséniens leurs principes de morale et r interprétation des livres saints (*). Ces futiles

(') M. Salvador, tom. i, pag. i65.

(^ Mirabantur Judœi dicentes : Quomodo hic litteras scit, curn non didicertt. (Joan. vu, i5.)

Q) M. Salvador, lom. i, pag. 199-207; tomii, pag. 43. [^) Ibid.^ tom. I, pag. aoi.

94 EXAMEir CRITIQUE

conjectures, avancées sans preuve, peuvent-elle tenir contre toutes les évidences que fournissent en faveur du christianisme le caractère et l'histoire des apôtres? C'est ce que nous allons examiner, toujours en suivant pas à pas notre ad» ' versaire.

Que les douze apôtres aient été réunis et ordonnés à la même heure et dans le même lieu , comme l'avance M, Salvador (^), ou qu'ils ne l'aient été que successivement , la question est indifférente, et n'éprouve nulle part de contradiction. Jésus les choisit par le seul acte de sa volonté (2). Les premiers qui s'attachèrent à lui, Pierre et André , les deux fils de Zébédée , une seule parole lui a suffi pour les attirer et les fixet à sa suite , dans un moment où ils étaient occupés à jeter leurs filets (*). Assurément, une pareille docilité avait de quoi surprendre de la part d'hommes restés assujettis à tous les besoins de la vie; car, même en les investissant du don des miracles, leur maître n'a jamais prétendu les affranchir des communes nécessités. Nous les voyons souvent re-

venir à leurs filets pour y trouver leurs moyens de subsistance , et Jésus leur en donner le commandement (^). La seule chose

(1} M. Salvador, tom. i, pag. 123.

(3) Èi vocavit ad se quoi volait îpse, (Mare, Ît, iS.) () MaUh.,iv, 2i-a4.

(4) In vtrbo tuo laxahà rete. (Luc, v, 5.)

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. g5

qu'il ne leur permet pas , c'est l'inquiétude du lendemain.

M. Salvador fait porter ses observations sur d'autres sujets, par exemple sur les noms des apôtres; elles ne doivent pas nous arrêter.

julien l'Apostat s'étonnait de la complaisance des apôtres à suivre Jésus sur sa simple parole , et en prenait occasion de les accuser d'une stupide insouciance, plutôt que d'y reconnaître l'effet spontané, irrésistible, d'une vertu intérieure qui l'emportait chez eux sur tout calcul humain. Elle s'expliquait naturellement : ils venaient d'être témoins des miracles que Jésus opérait en foule sur les bords de la mer de Galilée. Ils avaient entendu le témoignage rendu à Jésus-Christ, au jour de son baptême, par le saint précurseur. Pierre et André , qui s'attachèrent les premiers à lui, ne le suivaient donc pas sans preuves , et par la seule impression d'un aveugle enthousiasme (^).

Quant aux autres disciples, ceux qui paraissaient en premier ordre sur ses traces et étaient admis à ses repas, c'étaient, nous dit-on, beaucoup de femmes jusque là prostituées , beaucoup d'hommes méprisés pour leur conduite, une foule de ces péagers

ou publicains subalternes , odieux à la multitude pour leurs exactions (^).

(1) Maub.y iv, 23. M. Salvador, 1. 1, p. 33i-33p.

(2) M. Salvador, tom. i, pag» 320*-32i,

96 EXAMEN CRITIQUE

La généralité de l'accusation laisserait croire qu'il n'y avait dans la compagnie de Jésus que des disciples de ce caractère. A l'exception de Madeleine y connaît-on beaucoup de ces pécheresses, dont les désordres étaient d'ailleurs réparés par leur pénitence? Si Matthieu avait été publicain^y avait-il dans cette profession, sauf le préjugé , quelque chose de plus déshonorant que d'être pécheur? On s'étonne que Jésus appelle un publicain pour en faire un apôtre; ce qui étonne davantage, c'est que le publicain devenu apôtre veuille que tous ceux qui connaîtront son Évangile sachent qu'il avait été publicain. Qui obligeait nos évangélistes à nous donner, sur leur divin maître et sur eux-mêmes, des détails en apparence injurieux? Quel historien a jamais mêlé l'histoire de ses ignorances, de ses faiblesses, de ses lâchetés, à celle dont il rendait compte au public? Y a-t-il quelque exemple parmi les hommes d'une semblable candeur? et peut-on se défier de la sincérité de ceux qui en donnent de telles preuves? Hedisons-le : timides, mal assurés dans leur foi, sans la moindre teinture d'une érudition et d'une politesse humaine, ils resteront, et bien longtemps encore , sans yeux et sans oreilles , en présence des miracles les plus éclatants et des instructions qui leur sont prodiguées (^). Tels sont les apôtres; et jusqu'à la ré-

(') Ipsi nihil horum intellexerunt^ et erat verbum istui

surrection du Sauveur ils mériteront en effet les qualifications sévères qui leur sont données , et qui ne sont désavouées ni par eux-mêmes ni par leurs panégyristes. Que répondait à Celse le savant Origène? Que répondrons-nous nous-mêmes à M. Salvador? « La question n'est pas de savoir x> ce qu'ils sont, mais ce qu'ils deviendront et ce » qu'ils seront dans la suite. Ces pécheurs gro&- » siers ont eu des philosophes pour disciples. Ils » ont éclairé le monde que les faux sages avaient » aveuglé ; ils ont détruit l'idolâtrie, les erreurs, » les vices que les savants protégeaient (^). »

Il était assez difficile aux ennemis du christianisme de rendre raison des miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres; leur publicité les mettait à l'abri du doute. Comme ses pères, M. Salvador incline à les rapporter à une science occulte qui se transmettait du maître aux disciples (2). Ce pouvoir merveilleux s'appelait magie. Si les miracles n'eussent été que des fictions, les Juifs n'auraient pas manqué de s'inscrire en faux contre leur vérité. Ne pouvant les nier, ils les attribuent à ime autre cause non moins surnaturelle.

On rougit pour la philosophie de voir une pareille opinion reproduite par des hommes qui

ahsconditum ab cis et non intelUgcbcuU ((uœ dicehantur, (Luc, xYin, 34.)

(*) Origène, A(h, Ccls, ^ lib. i.

o M. Salvador, tom. i , pag. 33a-339.

q8 examen critiQXJe

font professioTi de ne croire qu'à ce qui ne sort pas des bornes de la nature. La même imputation faite au maître, qui chassait les démons au nom des démons^ devait être diiigée contre les disciples. L'apôtre saint Pierre, guérissant le paralytique, \\^\\ dit : jiu nom de Jésus ^ lève-toi et marche; v^ilà sa m^gie. Simon le magicien ne croyait pas apparemment à la vertu de son art, puisqu'il voulut acheter à prix d'argent les dons de l'Esprit saint qui se conféraient par les mains des apôtres, ce qui lui attribua cette foudroyante parole: Que ton argii:nt périssse avec toi (^) !

Qui doïic excitait dans les apôtres ce zèle que M. Salvador et tant d'autres détracteurs du cly'Vfrtianisme avant et après lui affectent de déprécier en le qualifiant enthousiasme ? Serait-ce l'espoir d'une récompense physique ou morale, à quoi ntjl caractère, dit-il, ne sut jamais résister ? — J^ous avez reçu gratuitement les pouvoirs que je vous ai donnés y leur dit Jésus-Christ, donnez-les gratui* tement, (^). Aussi les voyons-nous travailler âfi leurs mains, pour n'être pas à charge à leurs frères (^). Sera-ce l'ambition des honneurs et des distinctiojiis? L'un d'eux, au nom de tous,i se qualifie la balayure^ 'le rebut du monde. Ils, n'aspirent qu'à l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ j

(») Aci., VIII, i8.

(2) Matth., x, 8.

(^) I Cor., XV, i3, Aci., xx, 3a.

et l'unique vengeance qu'ils exercent contre leurs persécuteurs, c'est de les gagner à la tempérance, à la charité, au désintéressement, au pardon des injures; et ils sont les premiers à en donner l'exemple. Non^ l'incrédulité, avec tout le tiel de ses sarcasmes,

ne parviendra jamais à répandre le moindre nuage sur la vertu des apôtres.

Toutefois M. Salvador veut que leur amour pour leur maître n'ait pas étouffé dans leur cœur tout retour d'intérêt personnel (^). Ils u' oublieront pas de stipuler en faveur de leur dévouement à sa personne, tant pour le présent que pour l'avenir. Ces hommes si modestes à qui il n'est pas permis àe porter ni or ni argent^ ils ne demandent pas moins que des trônes dans le nouveau royaume que Jésus-Christ vient fonder (2). Mais dans quel sens l'entendent-ils? D'un royaume temporel? Qu'ils enaientété abusés un moment: conserveront-ils cette espérance, quand ils le verront dans les mains des bourreaux, expirant sur une croix? Certes, leur illusion ne peut manquer de s'anéantir dans le même tombeau ; et c'est alors que ces mêmes hommes qui ont donné pendant la passion de Jésus-Christ la mesure de leur courage, ne connaissent plus ni danger ni objection qui les arrête. Leur fidélité est manifes-

(>) M. Salvador, tom. i, pag. 333.

(») Ihid. , pag. 345,

100 EXAMEN CRIXrQUIÎ

tée parla plus forte épreuvequi se puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort même. C'était là la seule promesse à laquelle Jésus-Christ se fut engagé envers ses apôtres : je laisse à penser si elle avait de quoi flatter des espérances humaines. <' Vous serez amenés devant les rois et » les gouverneurs à cause de mon nom ; mais ne » vous mettez pas en peine comment vous leur » parlerez ni ce que vous leur direz; ce que vous » aurez à leur dire vous sera donné à l'heure » même (^) . » C'est là sans

doute une étrange prophétie, et dont l'accomplissement, s'il est prouvé, se concilie peu avec les forces de la nature. Elle suppose également une vertu toute surnaturelle, et dans celui qui l'a faite et dans ceux qui ont pu y souscrire. Il s'agit seulement de comparer la prédiction avec l'événement, et la promesse avec l'effet. M. Salvador ne nous tiendra pas longtemps en suspens. Parlant des apôtres après l'ascension de Jésus-Christ : « Leur enthousiasme et. » leur exaltation réciproque, nous dit-il, les re- » vêtent souvent d'une force assez efficace pour » surmonter le sentiment de leur ignorance et de » leur propre nullité, et pour leur rendre la parole » libre en présence de tout le peuple (2). »

L'aveu de M. Salvador nous suffit, bien que

(«) Mallh., X, 19.

(3) M. Salvador, toiu. 11, pag. '220.

DES DOCTRINES DE 31. SALVADOR. I

déguisé sous les termes Ôl enthousiasme et Ôl exaltation réciproque j où se trahit l'embarras de l'écrivain.— Ce reproche d'enthousiasme et d'exaltation réciproque se trouve hautement démenti par le caractère de ces hommes que leur maître a envoyés comme des agneaux au milieu des loups ^ et qui, à son exemple, tendront la gorge au glaive qui les immole, de-ces mêmes hommes qui bientôt se sépareront les uns des autres pour se disperser en divers climats, et porter à des distances si éloignées la même foi et les mêmes exemples de la plus héroïque vertu. Non , l'enthousiasme et l'exaltation d'esprit , émotions violentes , désordonnées, éclipses delà raison, fièvres de l'âme, ne s'allient pas avec la simplicité de langage, et le sang-froid uni à la liberté courageuse de leurs réponses à la synagogue , à la franchise de

leurs déclarations en présence de tout le peuple. L'absence de toutes les passions en exclut l'effervescence, et ne laisse à l'âme élevée au-dessus d'elle-même que la vivifiante énergie du zèle et de la charité. Pour les apôtres ainsi transformés dans une autre nature, il fallait assurément autre chose qu'une force vulgaire, pour suppléer leur ignorance et triompher du sentiment de leur nullité. Que devient après cela tout cet échafaudage de science occulte et d'arts imposteurs, où tous ensemble, maître (^t disciples, se seraient concertés pour jouer un rôle, l'un de séducteur, les autres

IOSf EXAMEK CRITIQUE

de dupes et de complices ; cette savante éducation, puisée à ces écoles nationales^ foyers d'instruction et de lumière, où toutes les classes de la société venaient recueillir des discours interprétés à travers des livres saints, où les croyances empiriques depuis plusieurs siècles à l'Orient^ se mêlaient sous toutes les formes avec les principes essentiels de la théologie hébraïque (*^)?

« M'avaient-ils pas aussi pour mobile de leur conduite, nous demande M. Salvador, l'espoir des récompenses célestes qui leur étaient promises, et les dédommageaient de l'abandon complet auquel ils s'étaient résignés ^ ainsi que de tous les dangers qui devaient en être la suite (^)? » — Eh! qui la pouvait inspirer cette espérance^ si ce n'était la conviction intime de la divine toute-puissance dont ils avaient eu de si nombreux témoignages? Mais à quel prix? Jésus-Christ l'avait-il exempté des rigoureuses conditions auxquelles il s'était soumis le premier y celle de porter sa croix ? Que la mère des Zébédée demandât pour chacun de ses fils des trônes dans le ciel^ quelle allait être

la réponse du Sauveur? Pouvez-vous boire le calice que je boirai (*)?

Consultons sur ce point l'expérience. Quelle proportion y a-t-il entre un avenir reculé et pro-

(•) M. Salvador, l. 1, pag. 331, 332 ; ibid., pag. 101. aSa. o Le même, tom. I, pag. 334;

DES DOCTRINES DE M. SÂLVADOK. 163

blématique, et un présent qu'environnent les privations de l'indigence et les menaces de persécutions implacables? Pour qui connaît le cœur humain, la balance ne saurait être longtemps égale entre ce que l'on souffre et ce que Ton espère, à moins que l'on ne soit soutenu dans le combat par sa conscience et la plus héroïque pitié.

Quoique ce qui vient d'être dit des apôtres est en général applicable également aux évangélistes, nous croyons devoir à ceux-ci une attention particulière, comme nous ayant laissé par leurs écrits les fondements sacrés sur lesquels repose la certitude de la foi chrétienne. Par le récit qu'ils nous ont transmis de la vie de Jésus-Christ, de ses miracles, de son enseignement, de ses actions publiques et privées, ils nous apprennent ce que nous croyons: qu'il est le Messie, le sauveur du monde, qu'il est né, qu'il a vécu, qu'il est mort de la manière dont les prophéties avaient déclaré qu'il naîtrait, qu'il vivrait, qu'il entrerait dans le tombeau, qu'il en sortirait par sa volonté propre et toute-puissante: « L'Évangile est le développement du dessein » conçu par le fils de Marie, poursuivi, exécuté » en son nom, d'établir la foi de sa divinité. Une seule fois depuis la création, quatre

(') M. Salvador[^] tom. i, pag. 1671 189 et suiv.

104 EXAMEN CRITIQUE

rants composent chacun[^] de leur côté une histoire dans laquelle la simplicité même et le désordre apparent de la narration servent à mieux constater la vérité des faits, et deviennent un motif invincible de conviction.

M. Salvador n'en conteste point l'authenticité, mais seulement la vérité et l'uniformité des témoignages. Il leur reproche les exagérations, les invraisemblances même dont ils ont chargé leurs tableaux, des omissions graves, des contradictions, des dissidences entre les principaux Évangiles, ceux de saint Matthieu et de saint Jean, résultant d'une intention commune, modifiée par la pensée qui les absorbait l'un et l'autre dans les situations diverses où ils écrivaient ([^]). Saint Marc et saint Luc, simples copistes, obéirent également au désir de faire croire à la divinité du fondateur de l'église chrétienne. ' < Tel fut, dit M. Salvador, le dessein avéré de l'école chrétienne, et le fondement unique de la doctrine qu'elle reçut ordre de répandre dans l'univers 2). «J[^]a conséquence qu'il en tire, il ne la dissimule pas, il la proclame à chaque page: c'est que l'Évangile n'est qu'une conception humaine j l'œuv[^]e d'une ambition artificieuse et hypocrite, le produit d'un intérêt systématique et d'une aveugle crédulité. — Nous répondons au

(») /6/W., Préface[^] pag. xvi, tom. i, pag. i6i et suiv. {[^]) Ibid,[^] pag. 171,346.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 100

nouvel antagoniste du christianisme ce que disait en pareille circonstance un sage de sa nation : « S'il en est ainsi, et que ce ne soit pas là l'œuvre de Dieu, Dieu saura bien la détruire ; mais » si le christianisme est son ouvrage , Israélites ! » cessez de le poursuivre, car ce serait combattre » contre le Tout-Puissant lui-même (^). »

Oui, l'Évangile a proclamé par toute la terre la divinité du fils de Marie. Cette révolution , la plus étonnante qui existe dans les annales de l'humanité , comment Jésus-Christ l'a-t-il opérée? Par quelles armées , par quels instruments? Quels orateurs, quels philosophes s'est-il donnés pour auxiliaires? Cet autre Alexandre qui s'avance à la conquête de l'univers, armé de sa seule parole, lui aussi il aura ses lieutenants qui poursuivent son ouvrage en marchant sur les mêmes traces que lui j lançant son évangile contre tous les temples de la gentilité, contre toutes les écoles de la sagesse humaine ; et tout a fléchi au nom du crucifié. En supposant aux quatre évangélistes le dessein que leur prête M. Salvador, de ramener à la personne de Jésus-Christ tous les types de la prophétie, comment sont-ils venus à bout de rassembler dans la personnification de leur Messie ce composé si divers, tellement au-dessus de toutes

(*) Firi Israelitoe , si est ex hominibus consilium hoc aut opus dissolvetur ; si vero ex Deo est ^ non potèritis dissolvere illud ne forte et Deo repugnare videamini. (Act. V, 35-40.)

106 BXAMCN CRITIQUE

les forces de la nature ? Sages de la terre ! j'en appelle à vous-mêmes y vous qui vous obstinez à ne voir dans Jésus qu'un mortel comme vous ^ prenez en main cet évangile, méditez-^le un

moment, et dites-nous si vous ne vous êtes pas sentis frappés, subjugués tout entiers par l'impression de cette nature supérieure qui s'y développe sans mélange et sans inégalité? Comparez-le avec les hommes les plus célèbres^ de quel{ue siècle et de quelque nation que ce soit, que ce puisse étr^} et dites-nous s'il en est un seul qui lui ressemble ihême de loin. Que l'on joigne ensemble les Aris-> tide, les Socrate , les Phocion ^ victime>s comme lui de l'ingratitude de leurs concitoyens, même en séparant ce qu'ils ont fait de bien avec le coté faible de leur vie; et que l'on nous dise où donc nos évangélistes avaient pris l'idée d'une vertu aussi accomplie et d'en faire le modèle d'une perfection à proposer à tous les hommes? Ce qui n'est pas moins inouï dans l'histoire^ c'est, du côté de ces écrivains, un caractère également remarquable chez tous, malgré la différence de style, d'une simplicité que rien n'étonne^ que nulle passion ne trouble , nul intérêt n'émeut; cette franchise et ce parfait désintéressement avec lequel ils parlent non seulement d'eux-mêmes, de leur ignorance, de leurs faiblesses , de leurs fautes , mais racontent des faits en apparence désavantageux à leur maître , et

DES DOCTRINES JUb M. SALVADOR.)o7

dont il ne tenait qu'à eux de dérober à jamais la connaissance à la postérité ?

Comment donc accorder l'hypothèse de M. Sal*vador avec l'austère précision et la naïve simplicité de pareils récits, avec un détachement de soi-même aussi absolu , avec la probité j l'innocence et la pureté de mœurs dont tout ce qui nous reste de nos évangélistes nous offre l'incontestable témoignage ? Quel motif auraient-ils eu de soutenir aussi opiniâtrement ce dont ils n'étaient pas convaincus, ce qui ne pouvait manquer d'être aussi-

tôt démenti , et que leur conscience repoussait comme autant de fictions mensongères et blasphématoires? Oui, car si Jésus-Christ n'eût été qu'un homme, si ses historiens eussent été trompeurs ou trompés , point de milieu : prêcher qu'il est Dieu , et qu'il doit être adoré comme tel, devient une doctrine d'idolâtrie, la doctrine du blasphème et de l'impiété. La sainteté de leur vie , l'héroïsme de leurs vertus , l'excellence de la morale répandue dans ces écrits , tous les prodiges qui accompagnèrent l'exercice de leur ministère, ne sont plus que des séductions dont le crime retombe sur Dieu lui-même qui les a permises (^).

M. Salvador n'a point abordé ces questions. Étaient-elles étrangères à la cause? C'est par elles

(>) C'est le mot faïïieux et inviofcible d'an dé tvoè docteur»? Domine si est error, à te ipso deeipimur* Hogoet de Stiat-^ TieCOTé

108 EXAMKN CRITIQUE

que nous établissons la certitude du christianisme contre les préventions de la synagogue. Pour venir à bout de l'ébranler, il faudrait pouvoir nier les faits et les monuments sans nombre qui s'y attachent. U est impossible de nier que l'Évangile n*ait été prêché dans les contrées les plus reculées du monde. Le pyrrhonisme le plus décidé n'en fait pas un doute. Par qui l'a-t-il été? Que l'on interroge toutes les traditions : le livre des Actes, les Épîtres des apôtres adressées à toutes les Églises du monde , d'accord avec tous les monuments de cette haute antiquité, nous parlent des miracles opérés par les apôtres et par nos évangélistes , en confirmation de leur doctrine. De qui en tiennent-ils le pouvoir, si ce n'est du même Jésus de qui ils ont reçu leur mis-

sion ? Les miracles des apôtres avérés, plus d'objection contre la vérité chrétienne. Leur témoignage rendu à leur maître devient la garantie la plus assurée de sa divinité. Que croire , si l'on ne veut pas croire à de pareils témoignages? Et comment voulez-vous que la vérité des faits les plus certains parvienne jusqu'à vous , si tous les canaux qui servent à la transmettre vous sont suspects? Mais depuis quand la critique est-elle devenue le droit de calomnier? Nos évangélistes ont dit que Jésus était le Messie des prophètes; ils l'ont dit parce qu'ils l'ont cru , et ils l'ont cru parce qu'il leur a été impossible de ne pas croire. Quel pouvait être leur rôle^ sinon celui de simples narrateurs ?

DES DOCTRmBS DE M. SALVADOR. IO9

Us ont raconté les événements de sa vie tels qu'ils les ont vus eux , et des milliers de témoins. Dépendait-il d'eux de les voir autrement qu'ils ne s'accomplissaient? Dépendait-il d'eux d'établir entre les événements et les prédictions le parfait accord qui s'y remarque , de rien ajouter ou de rien retrancher aux uns comme aux autres , pour leur imprimer le sceau d'une concordance aussi rigoureuse? Dire qu'ils les aient inventés, c'est les accuser d'être ou des faussaires , ou des insensés. Les plus simples lumières de la critique repoussent l'un et l'autre soupçon.

En obéissant à l'ordre ([ui leur fut donné d'aller prêcher l'Évangile par toute la terre , ils doivent commencer par Jérusalem. Pourquoi par Jérusalem? parce que c'est là qu'ont eu lieu les événements qu'ils attestent , et que chacun des habitants de la cité en fut comme eux le témoin oculaire et le narrateur fidèle (^).

CHAPITRE VI

Morale de Jésus.

Il existe des principes généraux de morale, communs à tous les hommes réunis en société

(*) *Proëdicari in nomine ejus in omnes gentes incipienti*" bus ah Jeroiolymâ. Vos autem testes estis horum. (Luc. xxiv, 47-48.)

tlO SXiLMEM CBITIQUE

OU pris iDdividuellement , susceptibles de systèmes qui les modifient. La morale dialectique de Platon , dit M. Salvador, n'est pas la même que la mprale naturelle et législative de Moïse; et ni Tune ni l'autre ne doit être confondue avec la morale enthousiaste et mystique du fils de Marie (^). Ses disciples ont fait honneur à celle-ci d'une prétendue supériorité sur les écoles contemporaines et sur la loi ancienne; et c'est dans Le sermon de la montagne qu'ils vont chercher le plus communément les motifs de cette préférence , pour en conclure que « la morale chrétienne y plus étendue, plus sociale, mieux ap- » propriée à tous les temps , à tous les lieux y à » toutes les circonstances que celle des pères de V l'hébraïsme , avait du absorber cetiie dernière » en son sein (2). »

C'est là en effet la haute, la constante profession de foi des pères des premiers siècles, de tous ceux qui vécurent au sein des générations subséquentes, des plus savants jurisconsultes et des critiques les plus judicieux , tels que les Spencer, les Grotius , les Newton , les Bossuet.

De même que la loi mosaïque avait ses éléments dans la loi de nature et dans celle qui fiit donnée aux patriarches , de même la loi mosaïque ne devait être, aux termes mêmes du divin instituteur.

ail eire, aux termes mêmes uv

(i) M. SalYador, iom. i, pag. 3Ô3.

(■) /*«.,pa6t355.

qu'une préparation à une loi nouvelle, plus parfaite, plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus. Dieu a fait pour sa religion ce qu'il a fait pour le monde ; il n'a pas voulu la créer d'un seul jet. « Aussi jusqu'au temps du Messie , disons-nous avec notre grand oracle de Meaux , le peuple , dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révérait les lois de Romulus , de Numa et des Douze Tables , comme Athènes recourait à celles de Solon , comme Lacédémone conservait et respectait celles de Lycurgue , le peuple hébreu alléguait sans cesse celles de Moïse (^). » Dirait-on que ces codes divers fussent reconnus suffisants, ou que le Législateur des chrétiens ait été emprunter à ces peuples les améliorations qu'il se proposait d'ajouter à la loi de sa nation? Telle est, du moins, l'opinion de M. Salvador.

Il renverse la barrière que l'esprit prophétique avait placée à l'extrémité de cette période d'expectative. Il ne veut pas convenir que rien ait été ajouté à la loi ancienne; que celle-ci avait donc reçu toute sa plénitude; et qu'il n'existe presque aucun des préceptes signalés comme inspirations individuelles de Jésus , qui n'appartienne, non seulement pour l'idée, mais

(') Bossuet, Dict. sur ChisU univers. , a* part. , chap, m , pag* ai9-aa0^édiuin-i3.

lia EXAHEU CRÎTIQUIB

pour la rédaction, aux moralistes juifs antérieu^ de plusieurs siècles à Socrate et à Platon , et aux écrivains du même pays venus depuis ce tempslà (*). » Il indique parmi ces ouvrages les écrits de Jésus , fils de Sirach (V Ecclésiastique). Il est même probable , ajoute-t-il j que parmi les autres écrits des Juifs qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, plusieurs et surtout ceux des Esséniens, n'aient coopéré directement à la composition des Évangiles (^). Il pencherait même à croire que Jésus n'aurait pas été étranger à l'école de Philon , comme Moïse à la cour de Pharaon s'était formé à toute la science des mages de TÉ-

gypte (*).

Il est facile d'accuser; mais comment se défendre? On peut impunément jeter aux défenseurs du christianisme cette sorte de défi avec l'assurance que personne ne se présentera dans l'arène. 11 faudra, pour parvenir enfin à la découverte de prétendus larcins , il faudra confi'onter les passages , interroger des textes épars , exhumer les livres des Ėsséniens qui n'existent plus. On sait que telle était, au dernier siècle, la méthode favorite de Voltaire et de son école. Celse, Porphyre , Julien , leur avaient appris à répéter à satiété que les philosophes de la Grèce et de l'O-

(*] M. Salvador^ tom. i, pag. 355.

(^) Ibid., p. 35y. Voyez noire premier volume^ p. 39a.

(^) AcU, VII, lli.

rient avaient fourni à l'Évangile ses plus belles maximes. Origène avait répondu à tous par ce seul raisonnement : « Que l'on juge la question par le fait, et que Ton nous dise si les sages de là Grèce, un Pythagore, un Platon avec toute son éloquence, ont converti une seule bourgade; quand nous voyons l'Évangile traîner à sa suite les peuples et les rois , les philosophes et les ignorants (^). »

Toutefois, à Dieu ne plaise que nous cherchions à décliner le combat. Non, David , tout faible qu'il est, ne reculera pas devant Goliath. « On ne retrouve , dit M. Salvador, dans les pré- » ceptes évangéliques les plus admirés , que la ré- » pétition textuelle ou accompagnée de modifica- » tions assez indifférentes , des maximes morales » qui avaient été publiées non seulement par les » ancêtres du fils de Marie, mais par ses prédé- » cesseurs les plus récents (^). » Quels sont donc ces écrits que Jésus aurait mis à contribution? Ce sont les livres sapientiaux, entre autres l'Ecclésiastique du fils de Sirach, ceux de Philon et des principaux pharisiens, qui florissaient de son temps, i* Le livre de T Ecclésiastique. M. Salvador met en regard les premiers chapitres de ce livre, qui traitent de la sagesse, de son excellence, des moyens de l'acquérir; et l'exorde du

(*) Advera, Celsum ^ liv. i, cliap. 26, etc. (^ Tom. I, pag. 290.

II

différences sur la montagne ou les huit béatitudes des (^). De bonne foi, quelle analogie y a-t-il entre les deux sujets? pas l'ombre. Suivent d'autres extraits qui ne s'y rapportent pas davantage, une citation de Philon sur les devoirs généraux de la morale (-). En vérité, n'est-ce pas se jouer criminellement de la confiance du lecteur? Puis, la critique des commandements de la loi nouvelle, des préceptes et des conseils de perfection institués par Jésus-Christ 7 que le censeur qualifie à peine une création qu'une imitation, source féconde d'erreurs et d'exagérations graves (*).

A ce sublime enseignement qui excitait les transports de l'admiration, et faisait dire en tous lieux: Qu'est-ce que ceci? quelle est cette nouvelle doctrine (^) ? tant on y était peu accoutumé, M. Salvador oppose des passages de Moïse et de l'Ancien Testament, quelques textes isolés de Philon en faveur de Faumone, de la charité envers le prochain et du pardon des ennemis. Nous ne croyons pas qu'il fallut un grand effort d'érudition ni de sagacité pour découvrir qu'antérieurement à Jésus-Christ cette doctrine ait eu des prédicateurs.

(•) Ibid., pag. 171-173.

(2) Ibid. pag. 37j.

o //>/£/., et pag. 378-380.

() Miruti sunt vniuersi, ita ut conuenerint in fer se dicent(S: Quid istam est hoc? quoniam doctrina haec nova? (^) rCy

DES DOCTRINES DE M. L'ÉVÊQUE. 116

teurs; elle en avait rencontré même parmi les païens. Où était leur sanction (^) ? Les docteurs de la synagogue et les pharisiens

débitaient de belles maximes : quelle était leur autorité , quand , de l'aveu de M. Salvador, ils corrompaient la loi de Moïse par leurs interprétations arbitraires? Il n'y avait donc que Jésus-Christ de qui il fut vrai de dire qu'il instruisait les peuples comme en ayant la puissance par ses communications intimes avec l'éternelle sagesse dont il émane , et non pas comme les scribes et les pharisiens ('^}. Donc la morale de TÉvangile^ausisi bien que sa doctrine^ commençait, à la lettre, à Jésus-Christ. Chacun de ses commandements recevait de lui le sceau de la nouveauté: Mandatum novutn do vobis (*). Telle est la pensée de l'un des Pères les plus éloquents de l'Église chrétienne : '(Jésus-Christ, dit saint Chrysostome , a fait des pi*éceptes de l'amour du prochain, de l'amour des ennemis, de l'indissolubilité du mariage, de l'abnégation de soimême, de la prière , de la nécessité des œuvres: autant de préceptes rigoureux, éloignés de tout

(i) « Philosophe, tes lois morales sont fort belles; mai » inoo- » tre-m*en de grâce la sanction. Cesse un moment de baUrc la » » campagne, et dis-moi nctlement ce que tu mets à la place des « châtiments de loulre vie. » J.-J. Rousseai». [Émilc^ t. m).

(a) Erat docvns n)S sicut potcstatcm habrns , et non sicut scribœeoruin et Pharisœi. (Matlh., vu. '^y.)

(3) Joan., xni, ik-

Il6 EXAMEN CRITIQUE

excès y auxquels il imprime une sanction divine fortifiée de l'autorité de son propre exemple. La doctrine du salut avait déjà une longue antiquité. Il n'y a en elle de nouveau que la publication faite depuis la divine incarnation (^). »

Nous croyons , nous autres chrétiens , que le même esprit a présidé à tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il s'y rencontrât des ressemblances de pensées et d'expressions? Il y a chez tous les moralistes des différents temps et des contrées divi*sesy même à la Chine, des principes généraux^ et un langage comnuui qui se retrouvent partout, sans que personne soit autorisé à crier au plagiat. Les rapprochements que M. Salvador affecte d'étabUr entre quelques passages du Nouveau Testament, plus ou moins analogues à d'autres empruntés soit aux livres de l'Ancien, soit aux écrits des écoles esséniennes, s'il en exista jamais, soit a ceux de Philon, composés en langue grecque, soit enfin à ceux des docteurs juifs connus sous le nom de pharisiens ou talmudistes, commentateurs de l'Écriture; tous ces rapproche^ ments , fussent-ils et plus nombreux et plus positifs : que prouveraient-ils autre chose, sinon que le docte censeur a eu le courage d'unir des recherches respectables à des études plusqu'iou-

', Dan? Bibliatli. choix, des Perrr^ lovn, xiu, p. 38.j.

DES DOCTRmES DE M. SALVADOR. II7

tiles, et pour cela de dévorer renniii de cettelourde compilation, publiée postérieurement à la mort de Jésus-Christ sous le nom de Talmud; amas indigeste de fables impertinentes , de grossières allégories et de dégoûtantes faussetés (^)?

A quoi bon Jésus-Christ aurait-il été chercher à des sources étrangères des idées que , de l'aveu de M. Salvador, il trouvait répandues au sein de sa patrie , où elles auraient acquis droit de cité, trois ou quatre siècles au moins avant sa naissance (2)? Soyons plus vrais : quelle instruction aurait- il pu recueillir au-

dehors ou au-dedans de la Judée? Au-dehors: qu'apprenait-on dans cette métropole des sciences de l'Egypte, cette fameuse Alexandrie, si fière du concours de ses philosophes et de la renommée de ses écoles? Rien qu'un

(*) Voy. Continuation de C histoire des Juifs, par Josèphe, tom. VI, pag. 266. L'auteur fait, comme M. Salvador, un long rapprochement des passages du Nouveau Testament avec les prétendues imitations qui en auraient été faites, et en tire des conséquences bien dilTércntes. L*opinion qu'il émet sur lestalmudistes n*est pas moins décisive. « N*cst-îl pas ridicule, de* » mande-t-il, de vouloir que Jésus-Christ ait emprunté ses le* • çons des talmudistes , qui n*ont vécu que trois ou quatre » cents ansaprès lui? Esl-ce donc que Jésus-Christ et ses apôtres » n'ont rien pu imaginer que ce que les Juifs leur dictaient? » Pourquoi veut-on que les talmudistes, postérieurs au fila do » Dieu, n'aient pas été ses copistes; et lui laisser la gloire de » l'invention qui lui revient par Tordre du temps? » Ibid,

(' ^) M, Salvador, tom. 11, pag. 3.

rt4 EXAMSK CRITIQUE

vain éclectisme où tout était réduit en probUttilk Là comme partout ailleurs là morale était Taint et mensongère (^). Au-dedans, une corruption pro«> fonde avouée par ses docteurs, a Au momti}t esà » le Messie paraîtra , avait dit l'un d*entrà epX'^ » régnera un temps de licence et de débordement » de vices ef-froyable (2). » Ces pharisiens dont le saint précurseur avait déjà flétri l'orgueil ,; Thypocrisie^ l'esprit de domination^ qu'étaient-ils aa jugement de l'historien Josèphe , de Bossuet j àè M. Salvador lui-même ? Nous transcrivons leuni propres paroles : « Fiers

d'être issus du sang d'A[^] braham , ils se croyaient seuls dignes de
 coffinatrè Dieu j et n'avaient pour les autres peuples qii[^]ttA[^]
 mépris superbe! Leur prétendu zèle pour làHolifigion s'était
 changé eh une humeur violente, yihdUi cative, séditionneuse. Les
 préceptes moraux de la loi se transformaient en pures questions
 de droit; ils les entouraient de restrictions , multipliaient les sub-
 tilités y se jouaient sans pudeur de la législation du mariage et de
 la sainteté du serment, se donnaient comme les seuls arbitres de
 tout roitr» religieux, civil et politique { % h Bien loin de pro* fiter
 à leur école, n'était-ce pas pour Jésus-Christ un des premiers de-
 voirs du ministère auguste

(') Philon lui-même n'a pas échappé à accusation. O Voyez
 A.bbadi€, Trattef, etc. , i»« part., secMv, cb. ilr, tom.i, pag. 439.

(') M. Salvador, tom. i, ptg. S[^]i-SSi-S[^]S[^]

qu'il venait remplir auprès de ses concitoyens que de démas-
 quer ces prophètes menteurs[^] fé* pulcres blanchis , recelant sous
 de pompeux de[^] hors la mort et T infection (^), et dont l'ef-
 fermeM dangereux préparait les attentats publics ou privés qui al-
 laient bientôt signaler leur sanguinaire fismatisme. ...

Je ne suis pas surpris que M. Salvador dirige ses principales
 attaques contre le sermon de la montagne; qu'il cherche à le
 A[^]ouiller de ses caractères d'originalité et de perfection. Le pre-
 mier cri qui échappe après sa lecture 9 de toute conscience désin-
 téressée , c'est celui que les Juifs eux-mêmes firent entendre : Ja-
 mais homme nosa parier de la sorte (^j. Avant Jésus-Christ, les
 prophètes énonçaient leurs oracles au nom du Sei-[^]gneur; lui,
 c'est en son propre nom: Moi je vous dis. Ego aulemdicovobis[^]).
 Moïse, Isaïe[^]Daniel[^] auraient-ils osé mettre un pareil exorde à

leurs discours? A Jcsus-4:..Krist seul il appartenait de porter la morale à ses dernières limites , d'instituer le code de législation à la fois le plus profond et le plus populaire, le plus universel et le mieux approprié à toutes les situations de la vie> non seulement de réprimer tout ce qui est mal, maisde le poursuivrejusquedans la pensée et dans

(') Matlh., XXIII, 2r. — XVI, 6.

(2) Nunquam sic homo locutus est. (Joan.^ tu» 46.)

Q) Mattb., V, aa.

laO EXAMEN CRITIQUE

chacun des secrets mouvements qui Texcitant; dé révéler au monde les vrais principes de la justice, les règles de la sainteté, et les conditions de la béatitude, tant pour la vie présente que pour la vie future, de dégager la loi de ses obscurités et de la ramener à sa pureté, à son unité primitive; en un mot d'achever sur la montagne de Galilée la révélation que la montagne du Sinaï avait commencée. Car ne croyez pas , dit-il à cette multitude de peuple accouru pour l'entendre, ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu pour les abolir j mais pour les accomplir {^ Il disait vrai; car qui aurait pu le reprendre de péché? Non, ce n'était point l'abolition de la loi qu'il venait proclamer, mais son entier accomplissement. Étendre le cercle de la loi, lui donner des bases plus fermes, une sanction plus auguste , la conscience pour sanctuaire , le royaume du ciel pour prix de ses combats, ce n'était pas la détruire, mais l'épurer, l'ennoblir, la fortifier d'une puissance jusque là inconnue, de foi, d'espérance et d'amour. Par cette parole: // a été dit aux anciens^ mais moi je vous dis , Jésus-Christ se faisait reconnaître

pour le véritable et unique législateur. Le Nouveau Testament ne sera que la seconde moitié d'une œuvre auparavant ébauchée par son au-

(') Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophe-^{ta}Sf non veni sohere, sed adimplere, (Matth, v, 17.)

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. Ifkl

teur. Pour s'en convaincre, il fallait donc examiner avec lui les Écritures comme il ne cessait d'y appeler et ses amis et ses ennemis (^), ne pas repousser opiniâtrement ses lettres de créance quand il les produisait au nom de ses miracles. Si les pharisiens n'eussent été aveuglés par les fumées de l'orgueil et de l'envie, pouvaient-ils avoir oublié que Moïse lui-même et tous les prophètes à sa suite avaient dénoncé, pour cette époque, le terme de l'ancienne alliance, et l'institution d'une loi nouvelle à laquelle tous seraient tenus d'obéir(*)? Que la loi de Moïse fût vénérable et sainte : qui le niait ? Il n'y avait donc entre les deux révélations de différence que celle du temps; l'une et l'autre étaient déclarées également l'œuvre de la divine sagesse, u Que le Seigneur, dit à ce sujet l'éloquent patriarche de Constantinople, eût promulgué dès le commencement une loi aussi parfaite que celle de l'Évangile, on se serait effrayé d'un ordre de connaissances et de vérités aussi re- Içvé; mais en les publiant en différents temps, et chacune en celui qui lui était propre, le souverain législateur s'est servi très utilement de l'une et de l'autre pour renouveler la face de la terre. » Ainsi avai t*il agi auparavant à l'égard d'Abraham.

(') Scrutamini scrip taras quia illœ xunt quœ testimonium perhibent de me, (Joaii., v, Sg.)

(*) Prophctam de gente tud suscitant tibi Dominas Deus ^ tuus; ipsum audies. (Deuter.^ xviii, i5.)

m^ eXAMEir CRITIQoI

La loi donnée à ee père des croyants n'était qu'un premier degré qui amenait les hommes à une plus parfaite» et celle-ci que l'annonce d'une loi nou-^ ▼ elle bien plus accomplie (^). Et Téloquent patriarche poursuit la confrontation dans les mêmea articles où M. Salvador établit sa critique pour contester au Nouveau Testament son érideite supériorité sur l'Ancien. La première loi fut utile sans doute; mais, pour adopter une comparaison familièreà nos docteurs» et dont M. Salvador nes*^ loigne pas (') , mais seulement comme la première institution qtti se donne à l'enfance» comme introduction k une œuvre plus excellente: servitude honteuse» humiliante» dont on devait porter Fem^ preinte comme étant le sceau du péché, jusqu'au moment où elle serait effacée parla grâce; done^ imparfaite de sa nature, ne conduisant rien par elle-même k la justice véritable, ne donnant pas la vie à l'âme, laissant l'homme dans sa faiblesse, irritant ses mauvais désirs, donnant lieu aux pr^ varicationajTar la multitude de ses observances» engendrant des esclaves par la crainte servile qu'elle inspirait. Son principe d'action consistait essentiellement, selon M. Salvador, dans la jouissance des biens terrestres (^ ^) . 11 n'en fallait pas

(') Saint Joati Chrysost., dans Bihlioth, choisie des Pères ^ toDi. XIII, pag. 5-58-504.

(^ M. Salvador, tom. i, pag. 358.

Q) Ibidy pag. 360.

d'avantage à un peuple grossier et charnel. Bien que, éclairés par les lumières de la foi, comme on le voit dans l'apôtre (et les saints patriarches les plus chéris de Dieu, s'élevant au-dessus des impressions sensibles, reconnussent qu'un pareil motif ne suffisait pas à la vertu, et qu'ils entrevoyaient une terre des vivants, objet de leurs espérances durant leur pèlerinage sur la terre d'exil et d'épreuves, le reste de la nation bornait ses affections au monde présent. Ajoutez que la loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une notion économe de la nature de l'âme et de sa félicité. Elle n'opposait point une digue assez forte aux passions qu'elle accusait sans les comprimer. Si elle condamnait le péché, elle en laissait subsister les racines. Et quelque recommandation que le fils de Sirach et les prédicateurs les plus éloquents de la sagesse hébraïque fissent des préceptes de l'abstinence, de la patience dans les maux, de la vigilance sur soi-même, de la charité envers le prochain et de la réconciliation avec « ses ennemis », toute la question vient en définitive se résoudre par le fait: Qui du fils de Sirach ou du fils de Marie a opéré la révolution dont s'étonne M. Salvador? La loi des Juifs est restée la loi d'un seul peuple; l'Évangile est devenu la loi de l'univers. M. Salvador aura beau dire et nous ré-

(>) Hébr., XI. (Tota capite.)

194 EXAMEN!! CRITIQUE

péter sans cesse que la conversion des gentils était préparée par le grand mouvement déjà suscité dans le monde par la propagation des doctrines juives (et) : il se réfutera lui-même par ses

propres déclarations le plus énergiquement exprimées. Il nous suffit de Topposer à luHmême.

Quelle influence pouvaient acquérir au-dehors des doctrines affaiblies ou viciées au-dedans par les altérations qu'y apportaient sans cesse des sectes rivales et ennemies (^) ? Les pharisiens , avec tout leur prosélytisme, n'avaient pu lever l'interdit qui pesait sur la nation et sur ses croyances, puisque, même au siècle de Juvénal, de Sénèque, de Tacite et de Suétone, on n'en parlait qu'avec le plus injurieux mépris (*). Vainement l'école pharisienné défendait avec énergie le fond de son système, comme étant seul capable de sauver la nation et la loi du dernier naufrage (^). C'en était fait de l'hébraïsme, nous dit son apologiste. Au temps de Jésus-Christ , il avait parcouru une progression décroissante de principes (*). L'école essénienne, vivifiée plus

(*) M. Salvador, toin. i, pag. 4i i; <om. ii, pag. aoi.

(«) Ibid, pag. 382.

(*) Tradidit arcano quœcumque volumine Motcs, (Juvénal.) — Gens judœa , malefica , pestis humani generis, «Siiperstitioni dedita^ exitialis. (Tac. Suet.)

(4) M. Salvador, tom. i, pag. 395.

(*) Jbid, pag. 404.

DES DOCTRINES DB M. SALVADOR. 1q5

OU moins par Jean-Baptiste , n'avait pu aspirer à des succès nombreux et durables (^). Philon , à la tête de l'école juive d'Alexandrie, pouvait faire douter s'il n'était pas un autre Platon.

Avec M. Salvador, j'applaudirai à son éloquence, mais j'accuserai hautement la bonne foi du panégyriste, quand il avance « que les œuvres de Philon » sont l'une des causes de la promptitude avec laquelle les doctrines chrétiennes se communi- » quèrent du vulgaire aux classes éclairées, et » jusqu'aux esprits les plus philosophiques (2). » Il serait bien étrange que ce philosophe, dont le nom fut à peine connu des plus savants chrétiens, et dont l'œuvre n'est qu'un long commentaire assez obscur du Pentateuque, eût fixé à cette haute antiquité l'attention des premiers fidèles, pour qui l'Évangile était tout. Et puis, ne sommes-nous pas en droit de demander, avec tous les apologistes du christianisme, s'il suffisait d'être un sage et le plus sage des hommes, pour accomplir une réforme intellectuelle et morale aussi prompte, aussi universelle que celle dont le genre humain est redevable au christianisme (*)?

(*) M. Salvador, tom. i, pag. 2)8.

(^] Tbid, pag. i36.

(S) Montaigne: « A une chose si divine et surpassant de si loin l'humaine intelligence, il est bien besoin que Dieu nous prête son secours d'une faveur extraordinaire et privilégiée; et nous ne pouvons pas espérer les moyens purement humains en voyant que les

§6 IOLAMEH CBITI QVP

C'est à M. Salvador lui-même à apprécier cette mission créatrice qui lui fut donnée de se répandre chez les peuples les plus éloignés, de renverser l'appareil encore gigantesque d'une polythéisme souvent barbare, de substituer des principes de sympathie morale et d'autorité à des causes nombrées de haine et

de division , de changer les lois , de retremper les mœurs , d'enflammer au plus haut point l'imagination et les affections (^).

Même en se restreignant à ce seul bienfait Téloge de l'Évangile , n'en est-ce pas assez pour exciter les plus vifs sentiments d'admiration et de reconnaissance? Bossuet l'a dit avec une toute autre autorité : « C'est là un ouvrage en effet si grand, 9 que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'en* » viendrait à son auteur (^). » Observons que ces paroles n'échappaient à cette bouche éloquente qu'à la suite précisément de celles-ci : « Quicon* p que sera le chef de cette réformation salutaire p au genre humain, doit avoir à son secours la » même sagesse qui a formé l'homme la première

GUOemeDt capables... O Dieu! quelle obligation D*avons-
>ooiw

pas à la bénignité de notre souverain créateur, pour avoir dénié la créance de ces vagabondes et arbitraires opinions, et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole ! » {Essais de morale, liv. ii, chap. xii.) De même, Lactance, Arnobe^ etc. Platon, cité par Turretin, Traité^ etc., sect. i* ch. iv, p. 65.

{}) M. Salvador, tom. ii, pag. aoi.

(*) Sermon sur la divinité de la religion , %• point.

DES DOGTRMÉS DE M. SALVADOR. 18|

» fois (^). » L'évêque de Meaux savait bien qu'au seul Verbe par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a été fait, appartenait l'honneur d'être le Messie des prophètes.

CHAPITRE VII Nouveau dogme

Le second volume de l'ouvrage de M. Salvador commence au chapitre vu du livre II. Il est intitulé : Développement du nouveau dogme considéré comme le dernier terme du mariage des croyances orientales avec les textes sacrés des

Juifs (2).

Quel est-il ce dogme nouveau , provenu de la fusion des traditions orientales et des croyances hébraïques y dont l'auteur du christianisme se serait emparé pour en faire la base et le code essentiel de son Evangile, la plus haute expression de son enseignement, comme parle M. Salvador?

Ce dogme nouveau, inconnu à Moïse, aux patriarches, aux prophètes , comment s'est-il introduit dans la croyance des Hébreux? Le docte critique aurait bien du en marquer le caractère et l'origine par des définitions claires et précises. Ce n'est pas sans doute le dogme fondamental de l'unité de Dieu, avec les conséquences immédiates

(») Sermon sur la ténacité de ta religion, 2^{me} point. (') M. Salvador, tome II^e pag. 1-21.

1^{er} CHAPITRE CRITIQUE

qui en dépendent, dogme connu dès la plus haute antiquité y base de toute la législation politique et religieuse du peuple juif, par lequel il s'est toujours distingué de tous les autres peuples du monde. Ce que M. Salvador appelle Thébraïsme n'est que le dogme de l'unité de Dieu ramené à sa primitive et féconde simplicité y réaction incessante contre les croyances orientales, qui

l'auraient avec plus de vérité emprunté du peuple juif, s'il est vrai que ce dogme fasse le fond des théologies de Zoroastre , de Brahma , de Manou, de Confucius, ainsi que le prétendent des écrivains dont l'erreur même serait ici des plus respectables (^).

Quels sont donc les autres dogmes que M. Salvador nous dit avoir passé des théologies de rOrient aux livres sacrés des Juifs, et de là à ceux des chrétiens?

M. Salvador, si zélé pour la gloire de sa nation, peut-il avoir oublié que long-temps avant qu'il existât pour tout le reste du monde aucune espèce de littérature, Moïse et David avaient déjà doté leur nation d'écrits que les -âges suivants n'ont pas surpassés; que le premier, dans son Pentateuque, l'autre, dans ses Psaumes, nous ont laissé un double trésor suffisant if tous les besoins de l'esprit et du cœur; que la science

(i) M.Salvador, tom. ii, pag. 141*Voy. le premier volume cl« cet ouvrage, pag. 374.

DES DOCTRIINES DE M. SALVADOR. ISQ

vient encore aujourd'hui y chercher la solution de toutes les questions que se propose la curiosité humaine. En efiet^ pour ne pas sortir du cerclequi nous est ici tracé, pas un des emprunts, que Ton suppose avoir été faits à TOrient, qui ne fut originairement la propriété de la Judée y con- •signée dans la seule partie des livres saints que nous venons d'indiquer (^). M. Salvador nous cite les cosmogonies diverses et les premières histoires du monde , l'existence des bons et des mauvais auges , la chute de l'homme et sa dégradation, avec la promesse d'une réparation à venir, l'immortalité des âmes, leur jugement après la mort, les récompenses et les châtiments après la résurrection générale des

corps. En accordant^ ce qui n'est pas, une apparente analogie entre nos révélations sacrées et les traditions orientales sur chacun de ces points , toujours est-il incontestable que sur chacun d'eux la foi de la Judée avait devancé de plusieurs siècles la foi de l'Orient. Est-ce que Moïse et David avaient laissé le moindre doute sur la formation du monde et la création de toute la nature par un

Être seul , étemel et tout-puissant , sur les pre-

(<) C'est là Tobjet d'un excellent livre de Tabbé Batteux intitulé: Histoire des causes premières (i vol. in-8', Paris, 1769) où il démontre que le dogme d*UD seul Dieu a fait de tout temps la foi commune du genre humain , comme il Texpiime à lapag. i4.

l3ô nAMSN C&mQUB

mières histoires du genre humain et les révolutions du globe? L'existence des bons et des mauvais anges n'était-elle pas assez clairement manifestée par les artifices du démon et ses déplorables succès sur nos premiers parents^ par le chérubin préposé à la garde du paradis, les anges visitant Abraham ou apparaissant à Jacob ?ÉtaiH ce à Babylone que Tobie avait appris à ensevelir les morts ; Job, qu'il ressusciterait dans sa propre chair ; Daniel , qu'il y avait pour tous les hommes une vie nouvelle après la mort , mais bien différente pour les bons et pour les méchants ; tous les patriarches, qu'ils n'étaient ici^bas <fae dis voyageurs, marchant vers la vraie terre des vivants ? Bien qu'il y restât encore des obscurités, les Juifs n'en savaient-ils pas assez pour être en droit de se dire avec vérité les maîtres et non les plagiaires de l'Orient?

Cependant M. Salvador n'en affirme pas moins que ces doctrines sont d'origine asiatique ; que les Juifs les devaient aux relations qui s'étaient établies entre eux et les peuples de l'Orient, durant leur séjour dans les provinces de la Babelonie, et que le fondateur du christianisme, les trouvant dominantes autour de lui dans les croyances juives mariées aux croyances familières aux Orientaux , s'en était emparé pour en faire la base de son royaume de la vie future» ou règne résurrectionnel , comme M. Salvador

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 131

affecte de le qualifier, et qu'il prétend avoir été greffé par l'école chrétienne sur les écoles de l'Orient et de la Judée. . Voilà donc enfin ce dogme nouveau dégagé à la fois de l'orientalisme et de l'hébraïsme entré sur l'un et sur l'autre , consistant dans la création d'un royaume spirituel dont le fils de Marie sera le monarque; où le corps ressuscité prendra sa part des béatitudes promises à ses serviteurs. Il suffira d'attendre une période déterminée, après laquelle Jésus- Christ reparaitra en personne sur la terre, glorieux et triomphant, vengé avec éclat des humiliations de son premier avènement. La résurrection des élus sera le premier bienfait destiné à cet heureux avenir, le fondement des Évangiles , le lien de tous les articles dont les apôtres ont composé leur symbole de la foi chrétienne , le Biobible principal de la politique mise en oeuvre par l'Église. Règne surnaturel pour Jésus-Christ, royauté temporelle après mille ans, modifications apposées dans la suite à cette opinion : tels sont les trois objets développés dans ce chapitre , où nous allons suivre pas à pas l'adversaire du christianisme , en lui donnant de notre côté le développement que sollicite l'importance du sujet.

I. — Da règne de Jéssns-Christ

Que Jésus-Christ fut roi , lui-même en avait

i3q examen critique

fait dans plus d'une circonstance la publique déclaration. Comparaisant par-devant Ponce- Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, sur la demande qui lui est faite : Êtes-vous roi ? il n'a pas hésité de répondre : Vous Tavez dit , je le suis ; c'est pour cela que je suis venu dans le monde (^).

Pourquoi donc, pressé par les vœux de tout un peuple , qui le demande pour roi • a-t-il fui (*) ? Pourquoi ? il le déclare avec non moins de solennité : c'est que sa royauté n * est pas de ce monde (•) . Si donc il est roi , sa pensée n'a rien d'équivoque : il ne l'est pas à la manière des rois de la terre y comme ceux-là dans qui nous honorons les dominateurs des nations. De même, ceux qui Rattachent à son service , ne sauraient non plus fonder sur son autorité l'espérance d'aucune domination terrestre dans ce monde , pour qui leur maître n'eut jamais que des anathèmes '^).

M. Salvador convient tellement de ces principes, qu'il fait à l'Église le reproche de s'en être départie dans la suite , pour affecter une domination temporelle, et augmenter par toute sorte

(*) Dixit ei Pilatus : Ergà rex es tu? Respondit Jésus : Tu dicis quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum , et ad hoc vent in mundum. (Joao., xvii, 87.)

(*) Joan., VI, i5.

(') Rrgnum mvum non f^stdehov mundo. {Ibid., x viii, 36.) (4) MtUli., xvii, 'j.

de moyens l'extension terrestre des intérêts personnels (*).

Le règne que Jésus-Christ venait établir^ c'était celui-là que les prophètes avaient annoncé sous les noms de royaume de justice et de paix, le royaume de Dieu ou royaume du ciel , que les apôtres^ à la suite du saint précurseur, eurent ordre de prêcher par tout l'univers , en disant : Le * temps est accompli^ et le royaume de Dieu est proche\;Jaites pénitence et croyez à V Évangile (^). C'était là un dogme en effet bien nouveau que ce royaume céleste, qui ne s'ouvrait qu'après la vie , et qui présentait pour mot d'ordre les mots de pénitence, de divorce avec le monde, de crucifiement. Était-ce à pareille royauté que les Juifs pouvaient s'attendre , eux chez qui le cercle des biens et des maux, des craintes et des espérances, n'allait pas au-delà du monde présent? Du moins M. Salvador l'assure-t-il à chaque page de ses livres. C'était là, dit-il, pour sa nation tout le présent et tout l'avenir. La seule vie présente faisait donc l'objet de ses plus chères affections. Dans le langage de M. Salvador : « la législation hébraïque s'était imposé à elle-même, comme loi de Dieu et comme but constant , le désir de ren-

(') M. Salvador, loin, ii, pag. 33.

o Matth., iii,i, IX, 35, Luc, ix, a. — Dicens: Quoniam impUtum est tempus et appropinquavit regnum Dei: poeni" te mini et crede evangelio, (Marc, j, i5.)

134 EXAMEN CRITIQUE

are cette vie longue , paisible , riche en initUt« gence , en affections et en biens , d'obtenir dit populations saines^ nom-

breuses, dans les villes et les campagnes 9 des champs fertiles , de riches troupeaux, de For, de l'argent, du fer, tout ce qui pouvait rendre la vie commune plus facile, meil* leure et plus longue. C'est dans cet unique bien que Moïse a concentré toute Tespérance religieuse de sa nation, toute l'énergie de sa législation {}• La foi au Messie venait elle-même confirmer cett^ prévention par l'espérance que , en rendant à st nation ses plusieurs brillantes périodes de gloire et de triomphe , il assurerait à Israël l'affranchissement de la domination étrangère et la préémU nence sur tous les autres peuples du monde, au monde entier l'extinction de tous les désordre! physiques et moraux qui affligent l'humanité (•). C'était donc l'autorité même des oracles prophétiques qui concentrait tous les voeux dans la seule perspective d'un royaume temporel et des jouissances terrestres. Conséquemment elle repoussait de l'opinion vulgaire l'idée d'un Messie se dévouant à l'obscurité y incapable d'en sauver ses compatriotes ; Jésus n'était donc pas le Messie. » Nos docteurs chrétiens ont répondu cent fois à l'objection.

D'abord il serait étrange que des hommes dont

(•) M. Salvador, tom. i, pag. i7-6i-360. (*) Tom. H, pag. 17-19.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 135

Wiprédicat ions se fussent bornées k la seule sphère des intérêts mondainsy n'eussent pas pris poureux* mêmea la part du riche héritage qu'ils allouaient à leur nation. Bien loin de là, l'histoire des pro« phètes présente une longue succession d'hom*^ mes séquestrés du monde » voués à la pénitence et %uj. persécutions , ne paraissant au milieu des peuples que pour tonner contre les désordres et lea vices qui les attachent aux choses de la

terre; à la cour des rois et des grands^ que pour leur reprocher leur mollesse, leur luxe, leurs sensua-» lités, leur vaine confiance dans des bras de chair. I^eur vie pauvre et pénitente était, dit notre grand évêque de Meaux, la figure de la mortification qui devait être annoncée sous l'Évangile (^). Non seu* Iwient ils voient le Messie dans l'homme dedou«> leurs, défiguré par ses plaies, mais encore, ajoute Sofl^uet, ils en étaient la personnification, et repr^entaient ses mystères , principalement celui d^ ga croix (^) : ce qui est confirmé par une foula d^ témoignages d'Isaïe, de David , de Zacharie, de Daniel , de Jérémie. Us ont tous un même langage, un seul objet, à savoir : le Messie futur, mais le Messie humilié, fondateur par son sang d'un empire et d'un sacerdoce tout nouveau

(>) BosêVkei y Discours sur Chiit, univers. ^ pêg^ aa4y éd'a, in.4*.

(S) Ibid., pag. 2x8, eta37 édit. in-is.

l36 EXAMEN CRITIQUE

parmi les hommes y en un mot un royaume qui n'était pas de ce monde.

Mais ridée d'une régénération purement spirituelle n'entrait pas dans le commun des esprits violemment dominés par les affections et les esr pérances de la terre ; moins encore se conciliait» elle avec la pensée que la résurrection des corps jRiit possible.

Jésus-Christ venait apprendre aux hommes avec certitude qu'il y a un autre monde ; que l'homme ne meurt que pour re-naître; que son âme survit à son corps descendu dans la pous-

sière du sépulcre, pour y attendre le dernier des jours où tous les morts rappelés à la vie ressusciteront et seront jugés sur leurs oeuvres (^); que là ils dormiront sous la protection du Dieu qui tient un registre fidèle du moindre de leurs os('). Ils ne sont donc pas positivement morts ; car le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants (*).» Donc la résurrection est certaine. C'est moi, moi-même, dit Jésus-Christ, qui les ramènerai de la mort à la

{}) NoUte mirnri hoc^ quia venithora in quà omnes qui ùi monumentis sunt , audient vocemfilii Dei, et procèdent qui bonafcerunt in resurrectionem vitæ;qui veromala egerunt, in resurrectionem Judicii, (Joan. , v, 29.)

(^ Custodit Dominus omnia ossa eorum, (Psalm. , xxix,

(3) Matth., XXII, 31.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 137

vie; car je suis la insurrection et la vie(*). En proférant ces paroles , il témoignait qu'il était l'arbitre de la vie et de la mort^ fils de Dieu toutpuissant comme Dieu son père ^ Dieu lui-même.

Ces arguments ne satisferaient pas M. Salvador aussi ne les donnons-nous pas ici : comme démonstrations de la vérité du dogme^ mais comme simples témoignages du fait. Répétons que jamais homme n'avait auparavant parlé un tel langage; que Jésus-Christ n'en avait trouvé nulle part d'affirmation, pas même dans les livres de sa nation, à plus forte raison dans aucun autre des livres sacrés de l'Orient, bien que M. Salvador ose assurer que de son temps « Le dogme de la résur- 9 rection des morts , compagnon inséparable de » la croyance à la fin du monde phy-

sique et à sa » reconstitution, avait jeté des racines très éten- » dues dans le pays ; de sorte que le fils de Marie » ne faisait que céder à une ancienne impul- » sion (2). »

Mais ce dogme avait des conséquences qui s'enchaînaient par un lien immédiat aux principes delà morale, et d'une morale tout aussi nouvelle. Annoncer une vie future à des hommes à qui la vie présente était toujours trop courte pour les jouissances de l'orgueil et de la cupidité , comoiander l'abnégation de soi-même , le

(^) Joan., XI, ii-a5. Ihid.y ti^ 40« (') M. Salvador, tom. ii, pag. 11.

l38 MXAMMS CaiTIQVV

renoncement aux bien^ ten^por^ls^ la rteii^tÛMi dm% les maux, comme conditions nécetsaim i| l'acquisition du royaume de cette vie futurt, avait assurément de quoi soulever la surprise et la mé* contentement dans tous les cœurs* C'était au moins un paradoxe contraire à tous les préjugea de la nation^ Le grand législateur d'Israël n'avait ^ rien déclaré de positif à cet égard (^); nous en cou* venons. Quelques passages épars , soit dana la livre de Job ^ soit dan3 les livres sapientiaux f rayons échappés d'une nuit sombre, ne suffi* saient pas pour dissiper entièrement Tobscurité. Daniel avait bien révélé qu'un temps viendrait àa ceux qui dorment dans la poussière siveUlm^ ront y les uns pour la vie éternelle , et les autres pour une éternelle confusion (^) . Mais le sabéiame s'effrayait peu de cette alternative (^). En même temps que ces choses étaient révélées au saint prophète, il lui était ordonné de sceller le liÿre

(*) M Moïse était envoyé pour réveiller par des récoinp<>Di temporelles les hommes sensuels et abrutis. Il était réservé à Jésus-Christ d'inspirer à Thomme des pensées plus hautes, et de lui faire connaître dans une pleine évidence la dignité, rimmif • talié et la félicité éternelle de son âme. Bossuet, Discomrw nv* Whist, univers, j 2* part., cbap. xix, pag. 303>édit. in-ia.

Q Dan., XII, 4-

(3) Chez les peuples de rOrient^ avec des différences con^dérables le culte dominant était celui du soleil et des astrea, généralisé sous le nom de sabéisme, la première idQlâtrie qui ait infesté le monde et corrompu la rtUgiaa. Le point «SpîUl

DES DOCTBIVBft DE M. SALVADOR. iSf

ot de h tenir fyrmi jusqviau, tamp9 ordonné dt Diou{^). La fameuse vision d'Ézéehiel sur la ré<surrectioQ des morts semblait être une allégorie spéciale au peuple juif, plutôt qu'une prédictioo relative à tout le genre humain.

U n'est donc pas vrai de dire, comme &it M. Salvador y que le dogme d'une vie éternelle après celle-ci y de l'immortalité des âmes et de la future résurrection des morts y fut déjà ancien ; qu'il eût acquis droit de cité à Jérusalem trois ou quatre siècles au moins avant Jésus-&rist (2) ; que^ pour le fond de l'idée, la majeure partie des écoles juives contemporaines se trouvât d'accord avec le maître de Nazareth (^). Cette vérité formait si

de leur philosophie prétendait expliquer le mélange de bien et de ndal qui règne dans le monde par l'existence de deux pris-dpet éternels indépendants sous les noms d'Ormuz et d*Aiv maney Tun père de la lumière et du bien, Tautre père des t4nèbres et du

mal. Ce système, développé dans la suite par Marcion et Manès , embrassait toutes les erreurs que Ton a reprochées à Pythagore, à Platon, à Zoroastre, aux Stoïciens. Josèphe et Philon u*en accusent point la nation juive. Il t'est allié depuis aux extravagances des cabalistes entés sur les Baillidiens. Toutes ces sectes sont postérieures au christianisme, qui les a combattues.

(t) Dan.y XII, 4*^"M« Salvador essaie de faire du prophète Daniel le maître ou le disciple de Zoroastre associé à sa théurgie. (Tom, i, pag. ici.)

(^) M. Salvador, tom. u, jpag. 3.

(*) Ibid., pag. II.

140 ' EXAMEir CRITIQUE

peu un dogme constant parmi les Jui&y que les saducéens, qui s'opiniâtraient à ne pas le redonClisutre, n'en étaient pas moins admis dans la synagogue et honorés du sacerdoce (^). Jésus-Christ en l'adoptant ne fit ^ selon M. Salvador ^ que suivre l'exemple des écoles pharisienne et essénienne , qui le devaient au commerce des Juifs avec le) sages de la Chaldée et de la Perse.

Accordons à M. Salvador que la profonde antipathie existante entre les Juifs et les autres peuples d'Asie eût commencé à s'affaiblir durant la transmigration à Babyone et depuis le retour dans la Palestine ^ par le commerce des intelligences et surtout par la propagation des livres saints sous les successeurs d'Alexandre; accordons que, d'un autre côté , en même temps que le Dieu des Juifs était mieux connu ^ l' influence de ces mêmes communications , favorable aux idées religieuses des peuples idolâtres, eût altéré, comme on le dit, la simplicité des croyances mosaïques, en

les développant et les complétant par l'accession d'autres vérités telles que la doctrine des bons et des mauvais anges, la foi des récompenses et des châtiments après la mort, de la résurrection de la chair, de la future conflagration de l'univers et de son renouvellement (2) ; allons

(') flossuet. M. Salvador^ tom. ii« pag. 9. Ç) Tom, I, pag. 104.

DES DOCTRILfES DX M. SALVADOR. 141

plus loin encore : supposons en leur Bsiveur des témoignages non suspects dans les livres sacrés deFOrient; pourquoi ce qui serait respectable sous la plume de leurs écrivains^ cesserait-il de rétre dans la bouche du Législateur des chrétiens? et comment ces opinions vues en ellesmêmes mériteraient-elles le discrédit que M. Salvador essaie de leur imprimer, après que Jésus- Xhrist les eut adoptées en les rectifiant? Jésus achève l'œuvre de Moïse; il éclaircit ce qui était obscur j il sanctionne et consacre ce qui paraissait douteux. Ce qui était restreint à un seul peuple, il le généralise par l'application la plus étendue à toutes les générations, il change en un dogme réel ce que M. Salvador ne regarde que comme une poésie pure; les résurrections figuratives promises à la Judée par les. prophéties dlsaie et d'Ézéchiël, il les transporte au monde tout entier.

Voilà donc par-delà ce monde un empire nouveau, surnaturel, dont le fils de Marie peut se vanter en effet d'être le créateur et le monarque. Voilà son royaume du ciel, qu'il faut chercher at^ani tout comme étant la seules chose nécessaire (*), où les tribulations de la vie présente doivent être échangées contre des torrents d'ineffables et immortelles béatitudes; le règne résurrectionnel

(') Malth., vj, 33. Luc, xvi, 42.

i4fi wauLMKS cmiTiQnB

des morts, objet constant, invariable, de sa mission, le neud de sa vie et de sa mort, qui préside à toutes ses paroles, à toutes les œuvres écrites de ses successeurs, qui donne à sa doctrine l'âme le mouvement et le caractère (^).

Toutefois M. Salvador dit plus vrai qu'il ne croit, en qualifiant du titre de vaine le dogme de la vie future et de l'immortalité des âmes que l'Évangile venait consacrer. C'était en effet la bonne nouvelle apportée au genre humain. Le dogme de la résurrection de la chair était un bienfait de plus ajouté au riche domaine de ses promesses offertes par la religion nouvelle, mais plus inattendu. Les seules lumières de la raison naturelle avaient amené plus d'un sage à conduire en faveur de la première de ces vérités; l'autre n'était pas même soupçonnée (^). L'imagination pouvait bien souscrire, bien que sans y donner une foi entière, à la perspective brillante d'une vie à venir en dédommagement aux maux de la vie présente. Il n'en était pas ainsi du dogme de la résurrection des morts; la pensée ne s'en était

(^) M. Salvador, tom. i, pag. 1071 tom. it, pag. 7.

p) • On avait bien eu jusqu'à là ^ soit par tradition, à oit p^r » on voit qu'il y a des preuves que l'âme serait heureuse après » cette vie } mais à peine se disait-on que le corps dût avoir part » à ce bonheur. M'est-il pas juste cependant qu'il ne soit pas » privé de sa récompense, puisqu'il entre avec l'âme en société > de peines, de traverses et de tourments? » Grolius, De la vérité etc., liv. 11, chap. ix.

présentée à personne. G)mmment pressentir qa*à côté de cette chair dégradée par la corruption ^ incessamment disputée par la poussière du sépulcre qui bientôt ne lui laisserait plus même le nom de cadavre, restait un germe de vie indes* tructible, et qui l'enfanterait un jour à une existence nouvelle? Aussi la religion elle-même coH^ courait-elle avec la nature pour anéantir ces restes abjects. Chez les Perses, les mages les abandonnaient aux chiens et aux oiseaux de proie avant de les ensevelir (^). En Egypte, où les animaux partageaient les mêmes honneurs avec les rois(^), le culte des morts n'était que le culte de la mâr tière divinisée. Chet les Grecs, ce n'étaient là que 4ti questions d'école, indifférentes au vulgaire «lème philosophe (^). A Rome, c'était une pro^ fession publique que tout finit avec la yie (^); et le sage Caton n'opposait pas un doute à la doctrine du matérialisme professé par César en plein sénat. Ce qui entretenait lejphis violemment le mépris et la haine du paganisme contre les chrétiens, c'était leur croyance à la résurrection de la

Q) Hérodote, In Clio, ti9 cxl, totn. i, pag. 1 08 et 400, trad. daLarcher.

(3) « On porte dans des mâisoDs sacréet les cbat^ qui viefte » » aent à mourir| et après qu'on les a embaumés OA les enterra à 9 Bubaslis. » IbUL,^ in Euterp., pag. 56.

(3) Yoy. le i*r livre des Tuft^olanesde Cicéfoo.

(I) Bostmcriemnihii est, fp\$aque mort nifUL QMtrftqtio ftieeas posé chitttm ieùè ? Quâ oûn nmtàJùêeM,

chair, démeuce criminelle, disait-on, qui les dait étrangers, indifférents aux affections sociales. c Ce monde de résurrection jetait sur toutes les » aflEsiiresde la vie un regard de mépris (^). » Misérables, qui s'imaginaient vivre quand ils seront morts, et ne savent pas vivre avant de mourir ('). Telle était la persuasion intime, universelle, relativement à ces questions sur lesquelles reposent toute théologie et toute morale. Et Ton vient nous dire que ce sont là les maîtres auprès de qui Jésus-Christ et son école ont puisé renseignement qu^ils nous ont transmis sur ces matières ! Du moins le sceptique Gibbon est-il de meiUeure foi. Il convient, lui, qu'il était nécessaire que cette doctrine reçût de l'autorité et de l'exemple de Jésus-Christ la sanction d'une vérité divine (*).^

II. — Dogme de la vie fatore

M. Salvador esi^gionc évidemment dans Ver^ reur sur l'origine du dogme de la vie fujture , puisqu'elle n'est ni hébraïque , ni grecque , ni orientale. Elle est tout évangélique. Il n'est pas plus recevable dans ce qu'il avance sur l'objet de ce dogme. Il accuse Jésus-Christ d'avoir détourné , dans un sens particulier et personnel &

(I) M. Salvador, tom. n, pag. io6.

P) Minât. Félix, dans BibUoth. des Pères^ t. ui, p. aM.

C) His\$, delà década ^ toin« i, ch. xt, pag. a8o.

lui-même , Tesprit de la loi et les prédictions des prophètes sur le monde présent, sur l'humanité réelle et les destinées attri-

buées à leur nation (^): transposition inadéquate qui détruit la base du dogme chrétien sur le monde futur.

Produisons les paroles textuelles dans lesquelles s'exprime sa pensée : « Les tableaux des prophètes , où le christianisme n'a jamais cessé de chercher ses preuves et son appui , concourent à représenter deux états successifs d'existence pour le peuple juif et pour le monde entier, une période d'épreuves, de souffrances, de combats, et une période de paix , de félicité. » Même destinée pour le monde tout entier, condamné à être une vaste scène de désordres et de calamités, région de ténèbres, séjour de l'iniquité/sous l'influence inévitable du principe du mal , que la théologie orientale plaçait dans une éternelle rivalité avec le principe du bien, et pour cela voué à tous les antithèmes évangéliques, il se relèvera de l'état de mort où il est actuellement plongé, pour ressusciter à une vie nouvelle toute de gloire et de béatitude. Cet heureux avenir où doivent s'accomplir enfin les bénédictions promises à Abraham pour sa postérité la plus reculée, il faut qu'il se réfléchisse à l'avance tout ensemble dans la personne du Messie des prophètes, avec tous ses contrastes d'humiliations

(') M. Salvador, tom. ii, pag. 14.

II

146 EXAMEN CRITIQUE

et de grandeurs 9 de disgrâces et de triomphe. C'est là le cercle auquel s'enchaîne celui qui aspire à Thonneur* d'être le Messie. « Livré en victime aux plus amères douleurs et déchiré

par ses propres enfants y jeté comme un mort dans la poussière et dans la fosse , mais pour revenir de nouveau à la lumière , pour revenir plus jfufie et plus brillant (^). » Ainsi du peuple d'Jsraeli type à la fois du Messie futur et de l'humanité composée de tous les peuples de l'univers. Cetta grande révolution , elle constitue le royaume résurrectionnel des mon s. Pour y remplir la pro;* mière place, pour mériter d'être le monarque et le souverain juge des vivants et des morts ^ J9 Messie doit se résoudre à mourir, a C'est à lui i donner le premier signal du mouvement résuTi* rec-tionnel (^). » Déterminé à prendre pour soi le rôle brillant dont la prophétie a revêtu le futur Messie d'Israël , Jésus ne craint pas d'en subir toutes les conditions ; et il trouve dans ses évangélibtes des adeptes dociles , et dans ses apôtres les hérauts obligés d'un royaume des cieus, dont il est proclamé le chef, à la condition d'en être eux-mêmes les premiers assesseurs , assis au jour de son triomphe sur douze trônes , d'où ils jugeront les douze tribus d'Israël. Voilà donc up<K formation miraculeuse d'un monde nouveau,

(<) M. Salfudor, tm». i, pag» 8«| «I lom. 21» pi^. %j. (S) Ibid. y tom. u , pag. aS.

DES DOGTllirBt DX X. SALVADOR. 1^7

d'un règne de l'autre vie y d'une Jérusalem qui succède , glorieuse et immortelle , à l'antique patrie des Salomon et des David; cité stable et permanente 9 dont les clefs sont remises dans leurs mains , sans que personne puisse les ouvrir ou les fermer, et contre laquelle les portes de Tenfer ne prévaudront jamais (^).

Juifs et chrétiens , tous nous croyons aux pro» phéties. M. Salvador apparemment y croit aussi , puisqu'il s'appuie de leur té-

moignage, et qu'en avouant à chaque page de son livre les révélations faites par Abraham et par le peuple hébreu tout entier pour les temps futurs , il est forcé de reconnaître le principe surnaturel de l'inspiration qui dictait le langage des prophètes. Laissons-les donc s'expliquer eux-mêmes , et prenons de leurs mains le flambeau qui doit nous éclairer.

Rappelons quelques notions préliminaires, puisque aussi bien tout ce que nous en dit M. Salvador est de la plus complète inexactitude.

m. -«-Ut prophécim,

Les prophéties sont des révélations d'événements reculés dans un avenir plus ou moins éloigné , et liés aux destinées du peuple juif dans ses rapports avec les nations dont il était environné. Elles s'adressent tantôt à la Judée, tantôt

(*) Aid. 9 ton. u» pag • 29.

148 FXAIUfElf CBITIQUE

aux peuples étrangers et idolâtres , dont le gneur faisait les instruments de sa justice ou de sa miséricorde envers celui dont il s'était déclaré le législateur et le monarque. Quelquefois aussi elles embrassent un horizon encore plus étendu, et ne s'arrêtent pas même aux limites du temps et du monde. Je les appelle historiques^ parce que Thistoire n'est pas plus circonstanciée dans ses récits que la prophétie ne l'est dans ses tableaux; et si elle revêt souvent son langage de toute la pompe de la plus sublime poésie, elle lui conserve aussi la précision sévère de la simple description; et la figure ou parabole n'y est employée que pour faire ressortir la réahité essentielle du fait par l'éclat de l'image exté-

rieure. Toutes j elles sont marquées par des dates pré^ cises ou par des traits caractéristiques qui ne permettent pas de les confondre : comme la captivité et le rétablissement du peuple juif, les victoires de Cyrus et de Nabuchodonosor, la chute de Babylone , l'érection des quatre grandes monarchies , l'empire d'Alexandre et les guerres de ses successeurs, la ruine de Jérusalem et de son temple, l'abolition de ses sacrifices, la dernière et irrémédiable désolation d'Israël par les armées vengeresses d'un peuple et d'un capitaine étrangers.

Si le rayon de la vérité céleste , découvrant aux yeux des prophètes des événements ^ qui ne

DES DOCTBIICES DE BI. SALVADOR. I^Q

sont après tout qiiifi des épisodes dans l'histoire du monde, ne les a pas trompés; peut-on croire qu'il les ait égarés dans l'application h un personnage principal qui fait l'objet et le dénouement des révolutions qu'ils décrivent? Il faudrait, dit l'un des docteurs juifs les plus renommés, le docte Abrabanel , que tous nos sages maîtres fussent frappés d'aveuglement pour ne pas reconnaître , le Messie des prophètes dans ce Juste, ce Saint par excellence , annoncé pour une époque précise et avec des caractères si marqués par Jacob , David, Isaïe , Daniel , immolé pour son peuple , dont il rachète les péchés par l'effusion de son sang, lumière et sauveur de l'univers. Les vaines subtilités du rabbinisme moderne peuvent-elles prévaloir contre l'évidence des faits? et les espérances imaginaires de la synagogue ne sont-elles pas à jamais confondues par les incontestables réalités qui font l'histoire du christianisme? Docteurs juifs et chrétiens , tous ont reconnu dans le Messie une personne distincte de la famille qu'il venait rétablir. Ce n'est donc pas ni au corps de la nation , ni à sa

par^tic fidèle , c'est à une personne individuelle que la prédiction est adressée (*).

(*) Voy. Huel, Dcmbnstr, évnng. ; Clément, Carnet. <fu Messie y tom, i, pag. 27. Quel«iues interprètes ont rapporté ces prédictions à Cyrtis, à Isaïe, a É/éclias; et il n*a pas été difBcile de les réfuter. Toujours est-il que pas un n*a\ait iinagiué de les appliquer collectivemeot au peuple d'Israël*

150 BXAMBN GRITQUB

Le Messie désigné par Isaïe pour opérer la rédemption d'Israël est un être à part , établi ré* conciliateur du peuple et chargé de la mission spéciale de dire à ceux qui sont dans les fers i Sortez de vos cachots , ei à ceux qui sont iians les ténèbres , revoyez la lumière (^). Il est donc impossible de confondre le nom d'Israël avec ce* lui du Messie y comme le fait M. Salvador ^ santf violer toutes les règles de la critique et de l'hi^ toire. La métaphore n'a pas le privilège d'être un mensonge. Transformer en allégorie un fait td que celui de la passion de Jésus^Christ f quand il est marqué par tant de circonstances et de té* moignages , c'e^t tomber dans l'absurde. Israâ aurait donc été à la fois, dans une même scène , victime et bourreau , rendant et subissant U sanguinaire arrêt qui va le retrancher du nombre des vivants (^). Ce serait donc lui qui 9'est vendu à lui-^même pour trente deniers , qui s'est attaché de ses mains à la colonne de la flagellation ^ qui a pris des mains des prophètes le fiel et le vinaigre , dont il a été abreuvé dans sa soif, a pardonné à ses meurtriers, c'est-à-dire à lui* même , et , du haut de la croix où il expire , s*eit écrié : Mon père ^pardonnez4eur, parce quib ne savent ce qu'ils font.

(«) Isa. , XLii , 9.

(^) Abscissus est de terrd viventium, (Isa., un, 8.)

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 151

c Puisque c'étaient là , comme parle M. Salvar » dor, les conditions essentielles du rôle assigné » i la 6gure du Messie à venir, et que tout This- » torique de ce rôle se trouve manifesté selon le » sens le plus nouveau, et comme incarné dans » la personne du fils de Marie (^) ; » où vit-on jamais concordance plus manifeste et plus décisive entre la prédiction et TévénementP Quelle interprétation plus fidèle et pluscomplète pouvait être donnée aux prophéties? Autrement elles étaient sans objet, et l'une d'elles venant à manquer, plus d'harmonie , plus d'ensemble; Jésus«Christ manquait aux prophéties, comme les prophéties à Jésus-Christ. Aussi le Sauveur des hommes eut-il soin de dire en mourant que toui était consommé y puisqu'il ne lui restait plus rien k accomplir. C'est vous, vous seul, M. Salvador, qui interprétez à faux sens les Écritures; vous qui vous jouez à la fois de l'histoire et de la prophétie, foulez également sous les pieds l'Ancien et le Nouveau Testament.

Cette foi à la vie étemelle que M. Salvador pa^ rodie sous le nom de règne résurrectionnel des morts y dogme consolateur de la future renaissance de la chair, que Jésus*Christ a consacré par sa propre résurrection, dont ses apôtres ont porté la profession jusqu'aux extrémités du monde, et

(') M. Salvador, tom. ii, pag. a3 et o9.

151l EXAMEN CRITIQUE

que nos saints confesseurs ont scellé de leur sang y notre censeur affecte d'en faire Fobjet unique, invariable, de la mission de

Jésus-Christ, son point de départ , sa vraie création , la clef de tous ses mystères (^). C'est là sans doute une partie de notre symbole, ce n'est pas tout le symbole. La résurrection de la chair est en quelque sorte le pont qui- du tombeau amène l'âme au royaume de la vie éternelle. Avant d'annoncer cet article de notre foi qui termine le symbole, les apôtres ont proclamé le dogme de la mort et de la résurrection du Sauveur : C ruci fixas ^ mortuus^ sepuUus ^ resurrexil à mortuis. C'est sur l'ensemble de ce dogme que porte notre foi chrétienne: la résurrection de Jésus-Christ, c'est là le fondement, comme parle saint Paul P). U ne faut donc plus nous étonner des efforts de l'incrédulité pour l'ébranler. Que les juife du XIX* siècle demandent à Jésus-Christ un prodige qui atteste sa divinité, il leur sera répondu, non plus seulement comme aux disciples de Jean : Les morts ressuscitent; mais il ne sera point donné d'autre prodige que celui du prophète Jo^ nas. De même que Jonas Jut trois jours et trois nuits dans le ventre dun grand poisson , de même

(') M. Salvador, tom. xi, pag. ô-ai-43-169; tom. f, pag. 57-180-368-410, etc.

(^) Simoriuinon resurgunt, neque Christus resurrexit^ etc., I, Cor., XV, 16 et aeq.

DES DOCTRImES DE M. SA.LVADOR. l53

le Fils de ï homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (^). La résurrection du Sauveur est le gage de la résurrection qui nous est réservée à tous au sortir du tombeau. Quel sera-il ce jour d'épouvante pour les uns , de triomphe pour les autres? Quand la sœur de Lazare expiré vint se présenter à Jésus pour lui demander de le rappeler à la vie, Jésus répond : Votre

frère ressuscitera. A quoi Marthe réplique : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection du dernier jour (2). Que signifiait dans sa pensée ce dernier jour? Pas autre chose que ce qu'il signifie dans sa rigoureuse interprétation et dans son acception vulgaire ('), le jour fatal qui ne sera plus éclairé par les rayons d'aucun des astres du firmament. — M. Salvador imagine une autre théorie.

rv, — Dq règne temporel de mille ans pour Jésus-Christ et Mt éliu.

Jésus-Christ, en s' élevant dans le ciel le jour de son ascension , ne quittait la terre que provi-

(') Matth. ,xi,5. — Ibid ,xiii,40.

(^) Joan. , XI, a4.

(■*) /// novissimo die^ dit la Vulgate. Le grw;: tv t^ tmfavit •hfjLipa (Joan., xi, ^4), mots synonymes^ non seulement dans U langue sacrée , mais chez les écrivains profanes grecs et latins. Voyez les exemples nombreux qu'en donnent les dictionnaires. Martinius : Novissimus propter quod et uUimus {Lexic, phi" loio-gic, ad hanc vocem).

154 EZAirtN CRTIIQUI

soirement, dit M. Salvador, et en laissant à ses disciples la promesse d'y revenir visiblement et avec pompe (*).

Que Jésus-Christ ait annoncé son futur avé* nement , cela est incontestable. Il Ta déclaré solennellement I et dans plus d'une circonstance, tantôt la veille de sa transfiguration , tantôt dans le temple de Jérusalem, où il mêle la prédiction de la ruine de la cité sainte à celle de la fin du monde, pour que l'une servit de té*

moignage à l'autre; tantôt par-devant le tribu* nal de Caïphe, tantôt en présence du grand conseil de la nation. « Un jour viendra, avait-il » dit, où vous verrez le Fils de l'homme porté sur » les nues du ciel , en descendre dans la majesté » de sa divine toute-puissance pour juger tous les » hommes [^]. » Il était évident que Jésus-Christ n'avait en vue dans cette prophétie que le second avènement, qui vengera le Fils de l'homme des humiliations du premier, et associera à la gloire de son triomphe les élus appelés en pos^ session de son royaume céleste et, placés à sa droite , hors de la compagnie des méchants; non pour demeurer sur une terre réprouvée, mais pour partager ses immortelles félicités ('). Pouvait-on s'y méprendre, après le tableau qu'il a

{}) M. Salvador, loin, ii» pag. a6.

(^) Malth., xviy 88.*-XxiV| 30.— -xxvt, 64*

(') Matlh. , XXY, 3i et seq.

DES DOCTRIVÏft DE M. SALVADOR. l55

tracé des signes avant-eoueurs qui doivent amener la progressive et complète dissolution de l'univers , et précéder ce nouvel avènement après lequel il n'y aura plus de temps? Que les deuix disciples d'Emmaïis y que les apôtres eux-mêmes, encore grossiers et charnels jusqu'au jour de la Pentecôte, se berçassent de Tespérance d'un royaume terrestre , du rétablissement de l'antique domination de la Judée et de la future gloire de sa capitale , après que leur maître leur avait si formellement prédit que de toute cette magni-» ficece qu'ils avaient sous les yeux Une resterait plus pierre sur pierre (*) ; à la bonne heure : leur» yeux n'étaient pas encore dessillés par la pré» sence du Messie ressuscité (^); ils n'avaient pas reçu l'esprit de vérité qui allait en faire

des hommes tout spirituels. Mais, les prédictions ac-' complies: quelle lueur d'espérance conserver après l'anéantissement de la Judée? Où retrouver désormais le siège de l'antique empire, quand Jérusalem n'est plus qu'un monceau de ruines, quand la clémence de son vainqueur n'a pu sauver son temple des fureurs de l'incendie , et que les brutales vengeances d'Adrien lui ont enlevé jusqu'à son nom?

M. Salvador veut que les Juifs, dispersés dans tous les climats, aient cherché dans la croyance

(I) Ibid.y XXIV, a.

Q) Luc, xxiYy 3i.

156 EXAMEN CRITIQUE

d'un royaume prochain et miraculeux de résurrection, une gloire et un bonheur qui leur paraissaient désespérés par les voies ordinaires de la régénération d'un peuple (*). Une pareille supposition , démentie hautement par tous les monuments de l'histoire, doit paraître plus singulière sous la plume d'un écrivain qui vante à chaque page de son livre l'inflexible ténacité de sa nation à maintenir contre toutes les résistances ses anciennes préventions politiques et religieuses. Ceux des Juifs qui se convertirent n'avaient besoin que de leurs propres souvenirs pour apprécier à quelle sorte de gloire et de bonheur ils devaient s'attendre de la part de leui*s concitoyens. Ce royaume prochain et miraculeux de résurrection qu'il fallait en attendant mériter par les privations les plus pénibles à la nature et par des persécutions sans fin , qui le leur avait révélé? Ce n'était assurément ni l'apôtre saint Pierre 9 ni aucun des autres, de qui la prédication se concentrait dans les idées de salut, de rémission des péchés ,

de pénitence , de royaume des cieux, après la consommation des siècles. Tous les saints confesseurs, depuis le martyr saint Etienne, mouraient en vojrant le ciel ouvert et Jésus-Christ assis à la droite de Dieu son père i^). Pas un ne l'a vu sur im trône

(>} M. Salvador, ii, 9a.

(^ AcL, VII, 55.

DES DOCTRIRCS DE H. SALVADOB. l^^J

terrestre environné de la gloire d'un royaume temporel.

Le jugement universel, définitif, qui rendra à chacun selon ses œuvres, commencera pour chacun des morts simultanément resuscites l'éternité des récompenses ou des châtiments. C'est là l'objet unique du second avènement de Jésus- Christ, quand ses apôtres nous disent que le /our du Seigneur est proche. C'est que, comme le dit l'un d'entre eux j aux j^eux du Seigneur mille ans n étant qu'un seul jour (^)y la vie la plus longue est encore bien courte pour se préparer à ce terrible avènement , qui viendra avec la brusque irruption du voleur saisir les hommes plongés , comme au temps de Noë, dans le sommeil de l'ignorance et d'une funeste sécurité (^).

Toutefois , parce que la curiosité , toujours impatiente de l'avenir, se plaît à percer les ténèbres qui lui sont imposées par la souveraine sagesse , il arriva , nous ne le dissimulons pas , que des esprits fortement préoccupés de cette pensée anticipèrent sur l'époque par d'indiscrètes recherches. Quelques chrétiens imaginèrent qu'antérieurement à la résurrection générale, après une durée de six mille ans, Jésus-Christ, redescendu du ciel, paraîtrait visiblement en personne sur la

(i) Unus dies apud Dominum sicut miUe anni, et miUe anni sicut dies unus. (il, Petr., m, 8.) f*) Mallh., XXIV, 37,

IS8 EXABIEir CRITIQTTB

terre; qu'il y serait accompagné des saints coiv fesseurs de la foi chrétienne , rend as' à la vie pour jouir d'un parfait repos ; que ce nouveau règne de Jésus-Christ et de ses saints durerait mille ans; après quoi viendrait F autre résurrection universelle, et le glorieux avènement du souverain juge des vivants et des morts (^). Ce roman se réfutait de lui-même par ses nombreuses contradictions et par les sages avertissements de Tapôtre , quand il rappelle aux Thessaloniens que Ton n'en était pas encore aux fâcheux préliminaires qui devaient l'annoncer (^). Telle est pourtant la &ble sur laquelle M. Salvador bâtit tout l'édifice de son système de royauté terrestre promise par Jésus-Christ à ses adeptes , et de règne résurreo tionnel des morts. Cette opinion , connue sous le nom d'hérésie des millénaires ou du règne de mille ans , dont l'idée lui semble avoir été prise dans la mythologie orientale d'Osiris ou d'Ormusdy lui sert d'autorité pour charger l'antiquité tout entière d'une erreur qui fut tput au plus celle de quelques uns de ses membres (^) ; ce qui ne l'empêche pas de prononcer, contre tous les témoignages, que cette erreur devint bientôt pour toute la société chrétienne à sa naissance un

(^) M. Salvador, tom. ii, pag. 7-26.

(2) Kogamus vos Jratres , ut non cita moveamini , quasi instet dies Domini, (11, Tbess., ii, i-a.) (^ M. Salvador, tom. u, pag. 30.

DES DOGTlimBS DB U^. SALVADOR. 169

dogme sacré. Elle le saisit comme la rémunération préalable , et qui ne devait pas se faire long*temps attendre 9 accordée à un peuple d'élus, à tous les hommes qui auraient souffert le plus cruellement y et à tous les fidèles qui auraient déjà succombé pour le nom du nouveau maître (^). « L'appât des félicités réservées à ce monde prochain fut , assure-t-il , l'une des forces principales qui poussèrent les adeptes juifs ou grecs à suivre avec enthousiasme la nouvelle direction , et à fouler aux pieds les intérêts de la vie pré* sente (^). »

A l'appui de ce qu'il avance, M. Salvador cite des autorités respectables : à leur tête , celle de Papias d'Hiéraple, en Phrygie, vers l'an iio de Jésus-Christ, disciple de saint Poly carpe de Smyrne, qui l'avait été lui-même de saint Jean l'évangéliste, et mis au nombre des saints; de qui l'opinion en faveur des millénaires aurait été ensuite adoptée par des Pères également reconnus apostoliques (*). M. Salvador ne dit pas quel en était le véritable auteur. Nommons-le : ce fut Cerinthe, plus ancien à la vérité, mais hérésiarque, père de l'arianisme, chassé de l'Église par les apôtres {^} , de qui la doctrine était mieux faite

(*) M. Salvador, tom. 11^ pag. aS*

P) Ibid. , pag. 433.

p) Ibid , , pag. 44.

(4) « Cérinihe , se vaoUnt d'avoir des révéUtions comme ba

160 EXA3\^Elf CRITIQUE

pour un disciple d'Épicure que pour un disciple de la croix. Il ne dit pas que saint Papias et ceux qui le suivirent, en adoptant cette opinion, ajoutèrent moins foi à l'autorité plus que suspecte

de son inventeur, qu'à celle d'écrits apocryphes publiés de son temps, et dont son peu de critique l'empêcha de reconnaître la fausseté (^). Il ne dit pas que, de l'aveu de saint Justin, à qui l'on impute justement cette erreur, si l'opinion du millénarisme rencontrait des partisans, elle ne manquait pas non plus de contradicteurs; et qu'elle était regardée comme une opinion libre, indéfinie, que l'on pouvait tolérer sans la condamner ni l'approuver, jusqu'à ce que la question fut éclaircie par la discussion et résolue par le jugement de l'Église; que d'autres docteurs d'un aussi grand poids que ceux dont il allègue l'autorité, ne l'avaient pas vue avec la même indulgence

apôtre, a introduit certaines opinions monstrueuses. (Voyez * Eusèbe, Histoire ecclésiastique, liv. m, ch. xxviii, où est rapportée l'hérésie des millénaires. Toro. i de la trad. du présid. Cousin, pag. 127. Nat. Alexand., Annales ecclésiastiques, tom. iii, pag. 268. M. Salvador rejette cette généalogie (tom. 11, pag. 37-443) ; mais que lui importe quel en soit le père?

(*) « Papias rapportait certaines paraboles du «Sauveur qui approchent fort de la fable. C'était un esprit fort médiocre, comme il paraît par ses ouvrages. Cependant l'autorité que son antiquité lui avait acquise a été un piège qui a fait tomber plusieurs dans la même erreur, comme Irénée et quelques autres. » Eusèbe, *ihid.*, ch. xxxix, pag. 141.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 161

qu'eux, et n'avaient pas craint de la taxer de dangereuse; que Tertullien, après l'avoir défendue avec son énergie accoutumée, finit par la reléguer parmi les fictions platoniciennes (^) ; que saint Cyprien n'en parlait que comme d'une rêverie (2) ; que le

docte Origène, compté par M. Salvador au nombre de ses apologistes , n'a cessé au contraire de la réfuter (*) ; qu'Eusèbe , saint Épiphane, saint Jérôme et saint Augustin l'ont également combattue avec force; qu'avant eux , elle avait été repoussée dès son apparition par Caïus, savant prêtre de Rome , dans un ouvrage exprès dont saint Jérôme parle avec éloge, et par saint Denys d'Alexandrie, dans une suite de conférences qui eurent lieu dans la province d' Arsinoè' , et ramenèrent tous les esprits à un même sentiment (^); qu'enfin l'Église l'a solennellement con-

(') Quos (millenarios) quum hic tanquam fabulas réfutât, mirum est quomodo in eorum paradoxon incident. (Palmerius fd Tertullian, pag. 629.) Contradiction de plus dans l'histoire de ce grand homme : Magni homines, homines tamen,

(^ Millenariorum somnia passim confutat D, Çyprianus. (Cassiodor, Divin, lection, ^ cap. xix. Apud Ruynart, Acta sineera, pag. 196.)

Q) • Abauzit lui-même a reconnu qu'Origène , mieux instruit que les autres Pères, a rejeté ce dogme des millénaires, dans son Commentaire sur saint Matthieu , dans son livre des Principes et ailleurs.» (Bergier, Traité y etc. , tom. xui, pag.

(^ Eusèbe, Hist, ecclés.^ liv, ra, chap. xxyni; / ^ / < / ., cbap»

II. M

damnée dans son quatrième concile de Latran, et depuis a invoqué l'autorité civile eUe-même contre cette hérésie qui menaçait

de se reproduire (^). Il est donc faux qu'elle ait obtenu ma sanction aussi générale que l'avance M. Salva<* dor (*).

Nous ne lui contestons point que, d'autre part, saint Irénée s'est fortement déclaré en sa faveur, dans une suite de chapitres surajoutés au ciD^» quatrième livre de son ouvrage contre les hérésies(^)« y illustre évêque des Gaules, si c'est vraiment lui qui en est l'auteur, soutient qu'après six nulle

(i) Sous le pape Jean XXII (Mézerai, Fleury), elle fut cou* damnée par le quatrième concile de Latrao.

(^ M. Salvador, tom. ii, pag 45.

C) Peut-être pourrions-nous, sans être téméraire jeter «quelque doute» sur l'authenticité des derniers chapitres du Traité contre les hérésies qui paraissent y avoir été surajoutés, après être resté longtemps inconnus à tous les autres éditeurs de ce Père, avant la publication de ses œuvres par le franciscain Feuillet. Saint Irénée ne pouvait ignorer que l'opinion des milieux renfermés à Cérinthe, que l'Eglise ne connaissait que sous le nom d'ennemi de la vérité, (Voyez saint Irénée, liv. m, ch. m, pag. 233.) Comment approuver une doctrine qui portait sur le front un nom flétri par l'arrêt que saint Jean révangéliste en avait porté ? Si elle ne l'avait été condamnée expressément dans la personne de saint Papias et de saint Irénée, c'est que, outre le respect dû à leur antiquité, elle ne crut pas à propos de la tirer de son obscurité par l'écueil d'une seule collation. Mais tout une opinion, ce n'est pas l'approuver.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 163

ans écoulés depuis la création , succédera une nouvelle période de mille ans, où les justes res«> suscités viendront dans la compagnie de Jésusfr» Christ redescendu du ciel , jouir comme dans une sorte de sabbat solennisé par eux dans de continuels festins au sein d'une Jérusalem mystique où se déploieront toutes les magnificences d'une royauté sans trouble et sans rivaux.

L'illustre évêque des Gaules allègue à l'appui de ce système grand nombre de passages de l'An* cien et du Nouveau Testament, tout-à-fait étran<* gers à la question (^) , et se fonde particulière* ment sur un texte reconnu très obscur du livre de l'Apocalypse, qui n'était point encore alors admis unanimement parmi les livres canoniques(^). Saint Irénée donne ici dans une erreur évidente, en ex* pliquant dans le sens littéral des textes qui n'en sont pas susceptibles. Aussi l'interprétation qu'il en propose est^elle loin d'offrir une solution satisfaisante au jugement d'Eusèbe, de saint Épiphane, de Théodoret et de saint Jérôme (^). Saint August*

(*) *y. Irenœi tugdunensis episcopi et martyres opéra. (Éait. îfW^^ Feutrdept. Paris, 1689, in-foL, pag. 49^ etseq.)

P) Voy, Nat. Alexandr. , Hist» eccles. (Secul., i. Dissert., XXTI, lom. III, col. 1169-270.)

Q) Voy. la dissert, de Bergier sur V Apocalypse^ Traité de la i;érûe|Ëtc.,toïD, vi», pag. 3 etsuiv. Abauzit, Œuvres diverses. tom. I, pag. a49- Fleury, Tillemont, Le Coiotre, Belcas|el, d'après Eusèbey Hisi. ecelés.^ iib. ui. Tkéodont, lib. m.

tin en propose une autre allégorique et par là plus conforme à l'esprit du livre allégorique d'un bout à l'autre, et réfute pleinement l'hérésie des millénaires (*). Entre les deux docteurs, lequel mérite plus de confiance en fait de critique?

Les mêmes textes qu'allègue saint Irénée et dont abuse M. Salvador, saint Augustin les discute, les éclaire, en avouant avec candeur qu'il y reste des obscurités au-dessus de son intelligence (2); et démontre, ce qui suffit à la foi chrétienne, qu'il n'y a qu'un seul royaume de Jésus-Christ ou royaume des cieux; que le prétendu règne terrestre est chimérique, contraire à toutes les Écritures; que toutes les béatitudes des saints sont réservées, dès le temps présent comme pour l'éternité, au royaume des cieux, où les saints entreront, après le jugement dernier et la résurrection générale.

Quant à cette autre Jérusalem, dont la réhabilitation et la gloire fixaient toutes les espérances, comme étant le signe précurseur de rétablissement du monde consacré à la vie future, le lien obligé de la dernière alliance entre les nations(*), il était téméraire de la chercher parmi les ruines

Hœretic. fabuLy Epiph., Contr, Hœres, ^ lib. m. UieroD., lib. viii, in isa,

(») S. August., DecUit, Dei ^ Hb. xx, cap, vu et seq.

(2) Ibid., chap. xvii.

(3) M. Salvador, lonu. ii, pag. 33-35- 50.

DÊS DOCTRINES DE M. SALVADOR. 16Ô

de Tantique cité où la main de Dieu lui-même avait tracé visiblement , comme autrefois sur les mursdu palais de Balthazar, la terrible sentence: ManCy thecelj phares. Déjà la prophétie s'accomplissait; et ce n'était pas vainement, comme M. Salvador affecte de le dire, que Jésus-Christ avait proféré cette parole: E ri vérité ,ye vous le dis, la génération présente ne passera point que tout cela n arrive (*). La dernière heure de la cité déicide avait sonné, appelant du fond du désert les Juifs et les gentils qui se rassemblaient du couchant à l'aurore pour ne former qu'un seul peuple composant le nouvel Israël , le peuple de la nouvelle alliance, la vraie Jérusalem d'e/i hautj commune mère des chrétiens (^), Les fidèles n'en voulaient plus connaître d' autre (*), depuis sur-

(i) Matth., XXIV, 34.

o Galat., IV, 26.

Q) Éiisèbe rapporte le fait suivant : « Du temps de la per- » sé-
 cution de M aximien et de Galère , le gouverneur de Césa- » rée,
 nommé Firmilien, ayant fait venir à son tribunal Pam- » phyle et
 ses compagnons , leur demanda quels étaient leurs » noms et
 leur patrie. Un d*eux répondit qu'ils étaient de Jéru- » salem ,
 entendant celle dont saint Paul parle quand il dit : • La Jérusalem
 cTen haut est vraiment libre, et c'est elle qui 9 est notre mère. Ce
 juge, qui n'avait que des pensées basses et » terrestres, ne savait
 quelle était cette ville ni où elle était V assise. Le gouverneur
 commanda de le tourmenter pour tirer » la vérité de sa bouche.
 Ce bienheureux martyr^ ayant les » mains liées derrière le dos et
 les pieds déboîtés par la vio--

tout qu'engagés par de secrets avertissements à fuir loin de ses murs pour échapper à sa [prochaîne destruction (^)], ils eurent vu de leurs propres yeux le fidèle accomplissement de la parole par laquelle le Sauveur annonçait la tribulation la plus extrême qui jamais aurait lieu depuis le commencement du monde jusqu'à la fin ('). Elle se réalisait à la lettre quarante ans après sa mort , mais il eût été assurément impossible de le prévoir. Lisez Josèphe et Phédon. La Judée^ confiante dans ses forces , dans sa présente prospérité, dans les assurances que lui donnaient ses faux prophètes, était sourde à la menace du châtimeut qui s'apprêtait à fondre sur elle. C'est alors que Jésus-Christ a suivant la coutume de » tous les prophètes , qui est d'unir des événements très éloignés dans une seule vue prophétique, pour marquer que les choses éloignées se

M lence de certaines machines , soutint qu'il n'avait répondu à elle que la vérité. Ayant été interrogé quelle était donc cette ville » et où elle était , il répondit que c'était la patrie de ceux-là » seuls qui adoraient le vrai Dieu, et qu'elle était à l'orient. Le » juge ne savait que penser, et appréhendait que les chrétiens n'eussent dessein de bâtir une ville et de s'y fortifier contre les t* Romain*. Mais quand il vit que ce généreux martyr persistait » dans sa réponse, après avoir été déchiré de coups , il le condamna à la mort. »» (/f/.vr. eccles.^ liv. viii, ch. 2, tom. i, de la trad. du présid. Cousin, pag. 4^8.)

(^) Le même, liv. i.

Ç) Matth. y xxiY, 21.

9 touchent aux yeux de Dieu (^), » rassemble sous un même point de vue les deux événements les plus propres à fixer l'attention de ses auditeurs, à savoir, la destruction irrémissible de Jérusalem, le renversement de son temple, et tout l'ensemble des catastrophes les plus solennelles et les plus terribles que Fâme d'un enfant de la Judée fût capable de concevoir (2) , rais en regard avec la complète désolation du monde à la fin des temps, comme étant la figure l'un de l'autre. Si donc la prédiction de la ruine de Jérusalem s'accomplissait à la lettre sous les yeux de la génération présente , nul doute que celle qui concernait la destruction de l'univers et le dernier jugement annoncé par des paroles non moins solennelles, ne dût se vérifier de même pour le temps près» crit. Aussi les disciples ne s'y trompèrent-ils pas, puisque vous les entendez demander au moment même : Dites-nous quand cela arrii^era , et quel sera le signe de votre ai^éne-ment et de la fin du monde, A quoi Jésus Christ avait répondu : Que quant à ce jour et à cette heure^là , Dieu seul en a^ait la connaissance (^). Ip:norait-il l'époque du désordre de Jérusalem, lui qui en racontait à l'avance les moindres circonstances comme déjà présentes à ses regards? Non sans doute. H n'i-

(') Abbadie, Traité de la divinité dti Jésus-Christ^ p. 91. (^ M. Salvador, tonu 11^ pa^. 34- Q) Mauh., XXIV, 3-36.

168 EXAMEN CRITIQUE

ignorait donc pas davantage celle de la fin du monde. Mais parce que la première allait être la plus fidèle image de l'autre, qu'y avait-il de plus sage de nous faire voir l'une à travers l'autre, en suivant, comme parle Abbadie, la vue des disci- /ples qui mê- laient les deux événements (^).

M. Salvador les confond , mais dans une pensée bien différente. Il retranche tous les intermédiaires; il veut que, dans le sens des paroles de Jésus-Obrist, la ruine de Jérusalem doive précéder de très près la consommation des jours d'ici-bas, et servir de signal à la première période de la création du royaume divin ou royaume résurrectionnel des morts , annoncé , dit-il , pour une époque prochaine par les propres paroles de Jésus-Christ (^) ; après que Jésus-Christ les a si formellement distingués des deux époques par la prédiction des symptômes divers qui caractérisent chacune d'elles, comme V abomination de la désolation dans le lieu saint ^ appliquée à la profanation qui en fut faite par les zéloteurs et les sicaires, ainsi que le rapporte l'historien Joseph (*), et par l'introduction des idoles à la suite des aigles romaines, comme l'ordre suivi par les fidèles de fuir vers les montagnes pour y cher-

(») Supr., pag. 91.

(^) M. Salvador, tom. 11, pag. 36.

(5) De beiiiojud.y lib. 11 , v, vi. Bossuet, Disc* sur Vhist, univers, <t^%, 301, édit. 10-12.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 169

cher une retraite (^) : ce qui ne saurait plus s'entendre de la fin du monde, où tous, palpitants d'effroi , enchaînés par l'épouvante au bruit des fondements de la terre qui s'écroulent et des flots de la mer sortis de ses rives , crieront aux montagnes de tomber sur eux , et les montagnes ne les entendront pas; comme aussi, l'assurance répétée par Jésus-Christ, que son Évangile sera prêché dans toute la terre , non seulement par ses apôtres , qui ne survivront pas long-temps à leur Maître , mais par leurs suc-

cesseurs , prophètes. Sages et Docteurs , destinés aux mêmes épreuves, envoyés par lui pour continuer leur ouvrage, et comme eux, rendant par l'effusion de leur sang témoignage au nom du Dieu qui leur a promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles ; que Jérusalem restera déserte , abandonnée; que les Juifs seront partout dispersés, errants, foulés aux pieds, jusqu'à ce que le temps des gentils soit accompli (2), c'est-à-dire que le soleil de la vérité évangélique ait éclairé tous les peuples assis dans la mort de Vido[^] latrie (^)y et qu'enSn converti à la foi chrétienne, le peuple juif ait crié : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (^). Mais , je le demande au

(') Matth. , XXIV, i6. Voy. Eusèbe[^] Hist» ecclés,y liv. i .

(3) Luc, XXI, 23-30.

(*) Luc, XXI, 24. — Marc, xiii, 10. — Maub., xxiv, 39.

(4) Voy. Bossuety Hist. imiv»y pag. 330 , édit. in- la.

170 EXAMEN CRITfQUS

simple bon sens, tout cela ne suppose»t-il pas nécessairement une longue série de siècles écoulés avant l'arrivée de l'époux, qui a déclaré lui-même qu'il tarderait à paraître , et que son arrivée serait brusque et imprévue (^)? Quand donc Jésus- Christ a dit que la génération préiente ne passerait pas avant que toutes ces choses ne s'ac* complissent (2) , il est évident que cette partie de la prophétie ne concernait que le désastre de Jérusalem, qui eut lieu en effet avant l'expiration du siècle.

La même prescience divine qui lui montrait le glaive implacable des Romains aux portes de la criminelle cité, manifestait sa miséricorde envers les hommes, en les avertissant que les mêmes

calamités viendraient à la fin surprendre comme un coup de filet tous les habitants de la terre , pour les engager à veiller et à prier dans l'attente de ce formidable jour qui verra passer le ciel y la terre et le temps , anéantis dans une même ruine !

La dernière question qui vient ici se présenter à notre examen, est celle-ci : Pourquoi et comment l'Église a-t-elle changé sa croyance par rapport au règne temporel de Jésus-Christ et de ses élus sur la terre ?

Si la croyance à la vie éternelle du royaume

(') Matth. , zzv, 5.

(^ Matth., xxiY, 33.

DES DOCTRINES DE M. SALTADOR. 171

des deux, du dernier jugement et de la résurrection générale des morts eût été confondue dans l'esprit des chrétiens avec l'idée d'un règne terrestre^d'un royaume temporel et d'une cité matérielle, cette croyance aurait été pour elle un principe constitutif, immuable, en un mot un dogme pour ainsi dire complexe , auquel il n'eût pas été permis de déroger, même par de simples modifications , comme on a pu le faire par rapport à certains articles de discipline susceptible de variation. Qu'elle vînt à subir quelque altération , plus de foi à donner désormais à la parole de Jésus-Christ et de ses apôtres ; ils étaient convaincus d'être trompeurs ou trompés: et M. Salvador a bien senti la force de cette conséquence, en insistant comme il le fait sur l'affirmation positive que c'était là une des convictions profondes et générales du christianisme primitif. Il n'ose pas prononcer que les apôtres aient été les artisans ou simplement les complices de cette opi-

nion, qu'ils savaient bien être sans fondement, ou n'en avoir d'autre qu'une crédulité judaïque ou cet esprit de fraude pieuse qui , dit-il , se rencontre souvent dans l'histoire des premiers siècles de l'Église; toujours est-il qu'elle y fut soutenue, selon lui, avec la franchise de l'enthousiasme (^). Mais si cette opinion toute judaï-

(') M. Salvador, tom. u, pag. 4-5.

17^ KXAMEN CRITIQUUR

que d'un règne temporel de Jésus-Christ avec les prospérités terrestres auxquelles on aspirait, avait dominé un seul instant parmi les chrétiens , il est bien étrange que l'on ait tardé si longtemps à s'en désabuser ; que les déceptions journalières dont on avait l'expérience n'aient pas réussi à refroidir cet enthousiasme; que le christianisme primitif et les siècles qui l'ont suivi aient cherché les privations et les souffrances, de préférence à toutes les jouissances de la vie présente.

Depuis si long-temps que Jésus avait disparu du milieu de ses concitoyens , comment avait-on persévéré dans la foi de cet avènement promis à la génération actuelle et contemporaine? Comment Jésus-Christ et ses apôtres avaient-ils réussi à l'accréditer? C'est ce que M. Salvador ne saurait expliquer. On pouvait croire que les premiers chrétiens, séduits par l'espoir de ce glorieux avenir, avaient donné une fausse interprétation aux paroles de Jésus-Christ ; mais l'avenir devenu le présent, l'illusion devenait impossible; X^Franchise de la crédulité n'était plus qu'une insulte au bon sens , Y enthousiasme ^ du délire. Et pourtant , à mesure que la prédication évangélique s'étendait par tout l'univers, on voyait accourir sous l'étendard du Dieu crucifié des sa-

vants, des philosophes, des peuples entiers, qui venaient embrasser ses rigueurs, renoncer au monde et à ses pompes , abjurer leurs inimitiés

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 1 yS

et leurs affections terrestres , des milliers de martyrs volontaires qui offraient tout leur sang pour le nom de ce Jésus anéanti après sa mort dans l'ombre de ses tabernacles, comme il l'avait été durant sa vie sous les voiles de son humanité , se regardant comme étrangers et voyageurs dans ce monde , et n'aspirant pour tout bien qu'à la couronne qu'ils savaient leur être réservée dans le ciel (4).

Que Fon ait dégénéré de l'antique ferveur, tous les grands hommes des siècles écoulés jusqu'à nous n'ont cessé de s'en plaindre, et de le déplorer aussi énergiquement que les Gibbon, les Strauss , les Salvador ; nous affirmons que notre Église catholique, à toutes les périodes de son histoire, n'a jamais varié dans sa foi. Nous repoussons comme une calomnie le reproche qui nous est fait d'avoir apporté de grandes modifications à ce qui avait été d'abord établi. On a beau répéter que le vrai sens des Écritures fut interverti, la doctrine primordiale abandonnée; que Fon s'embarrassa peu de se mettre en contradiction avec soi-même; qu'au reproche de versatilité, il fut répondu par des excuses frivoles et mensongères; que la promesse d'un règne temporel dont Jésus-Christ avait fait le nœud de sa vie et de sa mort[^] qui avait donné à sa doctrine

(») Joan., VI, 27. — Hébr., xi, 13. — II. TiïD., iv, 8.

l'être y le mouvement et le caractère y et était devenue l'un des moyens de propagation les plus puissants dans la bouche et dans les écrits de ses successeurs , fut non seulement délaissée , mais proscrite avec outrage; qu'en renonçant enfin pour Jésus-Christ à son règne temporel , l'Église n'y renonça pas pour elle-même; qu'elle se fit une loi d'acquérir à tout prix dans le monde présent la réalité sensible des avantages intérieurs et extérieurs dont les croyances originaires du maître Nazaréen avaient subordonné la possession à son propre retour du ciel et à l'accomplissement miraculeux d'une résurrection des morts première et prochaine (^): la longue suite de nos annales chrétiennes attestera que jamais l'Église de Jésus-Christ n'a professé d'autre symbole que celui qui proclame une seule résurrection après la vie et le dernier jugement , à la fin des temps , par Jésus-Christ, à qui Dieu son père a donné pouvoir de juger les vivants et les morts (^) ; et que si nous voulons pour Jésus-Christ un royaume sur la terre y en vertu des promesses qui lui assureraient les nations pour héritage et l'univers tout entier pour empire , Jésus-Christ n'avait pas à quitter la droite de Dieu son père, pour qu'il soit vrai de dire de lui, avec le grave Tertullien :

(i) M. Salvador, tom. ii, pag. 5-43-43-52-55-89. (») Joan., V, a 1-9 9.

DES DOCTRINES DE M.- SALVADOR. I^{er} S

<i Partout sa puissance a pénétré avec son nom dans tous les lieux du monde, partout on obéit à sa loi, partout on l'adore, on l'invoque, seul juge, seul seigneur, seul maître de l'univers (^). » Quant à ces accusations surannées de changements dans la doctrine que M. Salvador reproduit avec une aigreur où l'école protestante n'est pas plus ménagée que l'Église catholique, nous

n'avons pas à les relever; elles sont étrangères à la cause que nous avons à défendre , et qui nous est commune avec tous ceux qui croient à la divinité de Jésus-Christ. Il nous suffit de répondre par rapport à la question qui a fait le sujet de ce chapitre : que l'Église n'a point varié dans sa doctrine, et qu'elle n'a pu renoncer à la croyance du règne terrestre de Jésus-Christ, puisqu'elle ne fut jamais la sienne.

CHAPITRE YUI

Le titre que M. Salvador a donné à ce chapitre a de quoi étonner* tout lecteur à qui le sentiment des convenances n'est pas étranger, et doit soulever dans tous les cœurs chrétiens l'indignation plus encore que la curiosité. Son titre : Mythologie j semble supposer dans l'auteur l'in-

(■) Jdvers. Jud, ^ dans notre Biblioth. choisie des Pères ^ ton. 11, {Mg. 478.

tention de confondre la religion de Jésus-Christ avec les fables connues sous ce nom , durant la longue nuit que l'idolâtrie avait répandue sur tout l'univers. Que dirait M. Salvador à qui parlerait en sa présence de la mythologie de Moïse ou de rhébraïsme? Peut-on reconnaître la philosophie de M. Salvador dans Tétrange amalgame que ce mot établit entre le christianisme et le paganisme? Je veux bien croire qu'il ne prétend pas lui donner la même extension qu'il obtenait sous la plume effrénée de certains impies déclarés du xviii* siècle. Mais quels étaient-ils ces hommes à qui ces sortes de rapprochements étaient familiers? Des hommes ennemis de toute religion , des écrivains regardés,

dans leur parti même, comme les enfants perdus de la conjuration, masquant leur ignorance par le cynisme de leurs agressions. Celui qui allait bientôt après faire tomber à ses pieds les dieux de l'Orient et de l'Occident, renverser de fond en comble l'édifice gigantesque du polythéisme, et planter sa croix triomphante sur le sommet du Capitole, quel point de contact présentait-il, dans sa personne ou dans son histoire, avec le ramas d'extravagances et d'obscénités qui s'appellent la mythologie? Et combien ne sommes-nous pas fondé de demander avec son apôtre : Où est Vassociation possible entre Jésus-Christ

DES DOCTRINES DE X. SALVADOR. 17

e\$ Bérial? Quel accord entre le temple de Dieu et les idoles (^)
? •

Étonné lui-même de cette prodigieuse révolution opérée dans le monde par la prédication évangélique, et qu'il reconnaît supérieure à toutes les forces humaines, M. Salvador ne saurait l'expliquer que par la toute-puissance d'un Dieu. L'ennemi du christianisme ne saurait refuser ce triomphe à l'auteur du christianisme. L'aveu qu'il en fait nous est trop précieux pour n'être pas recueilli, et quelle qu'en soit l'arrière-pensée, toujours devons-nous en prendre acte contre lui. Faisons-le parler lui-même : « Pour opérer une œuvre si grande, il y avait des nécessités consécutives, indépendantes, ajoute-t-il, de lui-même. Il fallait réellement être Dieu pour accomplir toute l'œuvre de résurrection attribuée, dans le présent et dans l'avenir, au fils de Marie (^). Il n'y avait dans l'univers que le peuple juif qui, par la force immuable de ses principes, fût en état de résister à l'entraînement de la doctrine nouvelle. Il n'en était pas ainsi de l'Orient et du monde grec, accoutumés à multiplier la divinité, à la repré-

senter sous des formes visibles et palpables , mais fatigués à la longue d'une hiérarchie divine sans dignité , sans frein et sans espé-

(') Quæ conventio Christi ad Belial? Qui consensus Umpifl Dei eum idoiis, (n, Cor.^ ti, i5.) (^ M. Salvador, pag. 72-73.

II. t

1^8 EXAMEW CRITIQUE

ronce. En même temps qu'à la voix de leurs sages ils com-
mençaient à secouer la chaîne de leurs vieilles superstitions , et
sentaient le besoin de se réfugier sous une autre bannière, ils acc-
puraient se réfugier dans un jeune Dieu plein de justice et de
chasteté y d'enthousiasme et d'amour. C'était une nouvelle idolâ-
trie qui venait en remplacer une autre (^). Sous F influence do-
minante du dogme de la résurrection des morts et du mysticisme
apportés de l'Orient, le langage poétique et symbolique des Hé-
breux prit en la personne de Jésus tous les caractères d'un sys-
tème mythologique (2). »

Voilà donc toute la pensée de M. Salvador. Le masque est levé.
Tout le système d'attaque combiné par les adversaires du chris-
tianisme , tant anciens que nouveaux, et qu'ils se sont partagé
entre eux , se trouve ramassé dans ce seul chapitre. A^vec la sy-
nagogue, il dénie à Jésus-Christ la qualité de fils de Dieu , qu'il
s'est donnée à lui-même , l'accusant par là de mensonge et d'une
sacrilège usurpation du nom in-

o Avant M. Salvador, Gibbon avait dû : « I^{es} polythéistes étaient sans doute disposés à recevoir tout article de foi qui semblait se rapprocher de la mythologie du peuple. Les légendes de Bacchus, d'Hercule et d'Esculape les avaient en quelque façon préparés à voir paraître le fils de Dieu sous une forme humaine. » Hist. de la décad, de tcmp, rc main ^ch, xvi, tom. i^e pag. 314. i

(^ M. Salvador, tom. ii^e pag. 7\$ et note.

communicable (^). Écho fidèle de Celse, de Porphyre et de Julien, après avoir assimilé le Sauveur du monde à ces hommes que le paganisme avait mis au rang des dieux et demi-dieux , en reconnaissance de leurs bienfaits , tels qu'Esculape, Bacchus j Hercule y il trouve , avec Dupuis y les mystères de sa divine incarnation y de sa mort et de sa résurrection y dans les légendes d'Osiris, de Krisna , de Vischnou (^). A l'exemple de Socin y il combat la vérité du dogme chrétien de la Trinité, par une prétendue analogie, soit avec les idées de Platon (^), soit avec je ne sais quelle conception bizarre qu'il s'est forgée sur les trois caractères du patriarche Jacob , à la fois , dit-il , le fils , l'esprit et le père de lui-même (*). Panthéiste avec Spinoza , il confond dans un U^uU théisme l'universalité des êtres , tout ce qui fut créé avec le créateur (') . Il nous dira que le nom de Dieu , dérivé de source orientale , appartient

(1) Abbadie De craint pas de tirer du principe de nos adversaires celte conséquence que, Jésus-Christ s'étant appelé lui-même ooDStamment le Christ , Messie, fils de Dieu, Dieu lui-même , s'il ne Tétait pas , il ne serait qu'un impie , un blasphémateur; que sa religion ne serait donc qu'une superstition détestable , l'œuvre de l'esprit de ténèbres. (Voy. son Traité de la dhinité de Jésus^Christ^ sect. t, chap. 3 etsuiv., pag. 350.)

(^ M. Salvad., tom. 11, pag. 60 et 61 •

Q) Ibid.

(») Ibid.y pag. 70.

(') Ibid, , pag. 7a tft note.

|8o JÇ}^AMKJN' CRI.TIQyB

indifféremment à Jupiter aii^i bien q\k'k Jàko^ y^Xi {% et réduit la connaissance du vrai Dieu k l{t confiance dans son activité personnelle et daii> 1^ inspirations de justice et de prévoyance (^) , sans doute pour les seuls intérêts de cette viç bornée tout entière à Tacqui^itiou matérielle des biens de la terre (^), Protestant avec lesçom^ munions protestantes , il renouvelle contre np-trç église catholique le reproche banal d'idolâtri(^9 en jetant sur la scène du monde plusieurs autn^ dieux cntraînant à leur suite des masses d*ad<>rateursy aussi féconds en miracles que Jésusfh Christ (^), Avec M- Strauss , il ne vpit dans J^Ufr- Christ qu'un symbole, un être mystique, qu'il fnut considérer , non plus seulement çommç indivi* dualité historique, mais comme perspnnificati^P du peuple d'Israël et de l'humanité tout entière (^). Enfin , avec Gibbon : l'étonnante propagation de l'Évangile f cette révolution U plus extraordinaire qui signale les annales de l'humanité, ne paraît plus à ses yeux que le simple produit de causes naturelles, commandé par l'expression publique de tous les vœux et de tous les besoins de l'esprit humain , sans au*

(') M. Salvador, tom. ii, pag. 76.

(*) Ibid,, pag. 65.

O -^^^ . 7 pag. 70.

(4) *ibid.*, pag. 76.

O / ^rW., pag. 69.81.

DES Do< ^lllJNE8 DK M. SALVADOU. iBl

ttkûé ititenretition du pouvoir divin (^); quand il ifst bien atéré qtie Tunivers entier n'a cessée durant plus de trois cents années/ de conspiret tiontrê le christianisme au nom de son ancienne idol&trle. Sa Conclusion est que le fondateur du christianisme a puisé dans les traditions de rOrient l'esprit de ses mystères, les formes symboliques et mythologiques de sa doctrine (*). Donc Jésus-Christ, vainqueur de T idolâtrie, n'aurait fait que précipiter le monde dans une autre idolâtrie. Tels sont les principes qui lui servent de base pour la doctrine bien plus extraordinaire encore qui fait la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE IX

Esprit de la Passion.

L'étude de la passion de Jésus-Christ embrasse un grand nombre de questions du plus haut intérêt, sur lesquelles M. Salvador ne manque pas d* amener ses lecteurs. A quelles causes la passiolli de Jésiis doit-elle être attribuée? Quelle confiantle méritent les historiens de la passion? Quels furent les vrais motifs du jugement porté contre Jésus-Christ par les pharisiens et les magistrats de la Judée? Ce qu'il faut penser de Ponce-PilWe

(») M. Salvador, tom.ii, pag. 73.

18a EXAMEN CRITIQUE

et de Barabbas ^ de Caïphe j de la condamnation de Jésus y et de la part que le peuple prit à Tévénement.

Suivons notre critique dans chacun de ces aperçus, qui nous fourniront autant d'articles distincts.

▲ ETICLE PREMIER.

Première cause de la paanon de Jean» ; sa Tolont^ de nooir.

La mission de Jésus, manifestée par ses actes et ses paroles, était, nous dit-on, de faire reconnaître en lui le Messie promis au monde; et celle de ses évangélistes, de lui en rapporter tous les caractères. C'était par ses souffrances mêmes qu'ils prétendaient en justifier l'application à sa personne. Sa passion entraînait donc comme nécessité dans le plan commun; sa mort devenait le dénouement obligé du drame sanglant auquel s'attachaient de si vastes et glorieuses destinées : Oportuit pati Chris tum , et ita intrare in gloriam suam. Pour rentier accomplissement des prophéties, la première condition à la gloire de ressusciter, était de mourir.

La victime n'a donc été immolée que parce qu'elle l'a voulu (^). D'elle-même, elle s'est offerte librement au couteau qui l'égorge. Jusqu'ici noti^ langage ne s'éloigne en rien de celui de M. Sal-

(') Ablatus est quia ipse volait. (Isa!., lui, 7.) ;

DES DOGTRIJNES DR M. SALVADOR. 183

vador. Combien il en diffère par l'intention du sacrifice et par ses conséquences !

Ce sacrifice volontaire, il fiit indispensable , il était commandé par une charité immense ; à ce seul prix s' attachaient la rédemption du genre humain et la manifestation du Messie promis au monde. Sa mission était donc de faire reconnaître dans sa personne l'arbitre de la vie et de la mort , maître de donner sa vie comme de la reprendre (*). Que Judas et Pilate ne craignent donc pas que leur prisonnier leur échappe , quand il lui était si facile d'échapper de leurs mains; qu'il refuse, comme l'aurait voulu M. Salvador, de se dérober par la fuite à ses ennemis, quand d'une seule parole il vient de terrasser à ses pieds les soldats venus pour le prendre : voici le jour où le fils de l homme doit être glorifié et Dieu avec lui (*). Tels sont les termes dans lesquels il s'en explique lui-même dans le testament laissé la veille à ses apôtres.

Quelle sera-t-elle cette gloire nouvelle, privilégiée, promise à sa passion^ si ce n'est celle dont le monde aujourd'hui lui fait hommage, à savoir : de régénérer le monde, en lui apprenant à connaître Dieu et ses adorables perfections ; de l'élever par l'espérance de l'immortalité la nature

(») Joan., XI, i5-i8.

(^) Nunc giorrificatiis est JiUus hominis et Deus clarificatui est in eo, (Joan., xiiij, 3i.)

184 BXAMBN CRiriQlIfi

humaine dégradée par le péché et la ttoH; é% vivifier la loi jusqtie*là morte et stérile; de AMkA révéler les secrets du tempset ceux de rétemité'; de consacrer les principes qui fondent la cùttk* mune fraternité du genre humain? Cette gloire^ à laquelle avaient aspiré vainement tous les 16« gislateurs et les sages des siècles les plus vantéft, Jésus*Christ l'a conquise par sa passion.

Cetti gloire y que le Seigneur dans ses Écritures se té* serve à lui seul , dont il est jaloux comme lui étant propre (^) , le Sinaï en avait révélé une Eli» ble portion ; le Calvaire la fait briller du plus Vif éclat La révélation mosaïque ne profitait qu*à un seul peuple ; la croix de Jésus-Christ est^ à là lettre, cet arbre de sénevé qui appelle soud Mm ombrage tous les peuples de la terre (').

Les Juifs charnels étaient loin d'entendre dau ce sens la gloire promise au Messie. Les obligations invariables qu'ils lui imposaient exigeaient qu'il opérât la rédemption d'Israël; mais la ré^ demption, dit M. Salvador, la plus explicite, la plus solennelle , c'est-à-dire : qu'il exauçât le Cri de liberté qui retentissait avec ivresse dans toutes les provinces de l'Idumée, asservie sous le joug des Romains ; qu'il rétablît la Judée dans son ancienne splendeur ; qu'il réalisât en premier lieu

(•) Gioriam mcam alteri non dnho, (haï., xi.i, 8.) (2) Mallh., XIII, 32.

DES DOCTAINTS DK M. ftALVADOfi. li&

pour k nâtidû, «nsuite pour tcnites lés autres fil* milles d'Adam, les bénédictions jurées à Abràhâitt et à Jacob, toutefois en réservant au peuple d^tsraè'l la suprématie la plus illimitée ; qu'il àe« compltt en définitive pour le monde tout entieif Vère la plus naturelle et la plus terrestre d'InteU ligence , de richesses , de prospérités et de gloire & quoi les espérances mondaines puissent prA^ tendre (^). Elles s'alliaient mal avec les prédie* tions d'un Messie pauvre et humilié. Pour qui Connaît l'histoire du peuple juif, il est facile dé juger avec quel soin ses chefs , surtout les pharisiens, accoutumés à la domination, les entretèi" liaient parmi leurs compatriotes, particulière^ ment à une

époque où le patriarche JâCob semblait soulever sa tombe pour leur montrer du doigt l'accomplissement des prophéties. PItt ils portaient impatiemment le joug des gentils , plus aussi leurs orgueilleuses espérances rehi* saient de reconnaître dans le docteur de Nazareth le puissant Messie envoyé sur la terre pour rô»lever de ses ruines le royaume deDavid, quoique, a d'une manière plus haute que les Juifs charneli » ne l'entendaient; et pour prêcher la doctrine j> que Dieu avait résolu de faire annoncer à tout x> Funivei-s (^). » Encore aujourd'hui, sous le joug

(<) M. Salvador, tôm. I5 [itg, 97.

o Bottuel, Dise, sur Vhisu univ.^ pig. t6S,Mf. ili»li.

186 EXAMEir CRITIQUE

de Fexil et de rabjection , le peuple juif n'a point renoncé à l'espoir d'un futur libérateur réservé à de plus heureux jours (^). Jésus-Christ ne cessait pas de combattre cette chimère , au risque de s'attirer la haine des pharisiens, qui en étaient les plus ardents propagateurs. Il s'ex[^iquait assez clairement sur ce nouveau plan de Providence, qu'il appelait le royaume des cieux ou royaume de Dieu , comme étant un royaume purement spirituel , tout-à-Êiit séparé du monde par sa législation et par leurs destinées respectives. A celui-ci, les joies et les biens de la terre; à l'autrei les épreuves, mais suivies d'inefiEadiles consolations et de ces biens que Voël de F homme lia point vus, que le cœur de V homme ne comprend pas , vraie terre promise que les patriarches antiques n'avaient entrevue que de loin , et après laquelle ils n'avaient pas cessé de soupirer , où l'on ne pouvait être admis que par une renaissances spirituelle (^); mais à laquelle étaient appelés non seulement les Juife, mais le Samaritain, le

Grec et le Barbare (*). Ses déclarations à ce sujet n'avaient rien d'équivoque. Elles s'étaient manifestées dans une foule de circonstances , en public , en particulier, au milieu des synagogues,

(') M. Salvador, tom. ii, pag. X9-99.

(^ I, Cor. , II , 9, — Joan. , viii, 56; m, 5. (^) MaïUi., XXI, 43j xxvii, 19. — Marc, xi,i7. — ^^^^ *^> 43. — Joan., vii^ 35.

DES DOCTHIFES DE M. SALVADOR. 187

en présence de tout le peuple rassemblé dans le temple à ses solennités, dans ses commimications intimes avec ses apôtres , tant pour les désabuser des chimériques espérances qu'ils partageaient long-temps avec leurs concitoyens, que pour les consoler à l'avance de sa prochaine separation. Que de préventions un pareil langage ne devait-il pas soulever chez un peuple profondément pénétré de la conviction des victoires fiitures du Messie belliqueux auquel il s'attend , et de la ferme résolution d'en soutenir les e£forts par tous les sacrifices que peut inspirer l'enthousiasme républicain , enflammé par ces passions subalternes dont l'influence est toujours si active!

Jésus ne l'ignorait pas , non sans doute , lui si habile à pressentir les pensées les plus secrètes qui germaient au fond des cœurs , si courageux à les démasquer (*). Pouvait-on attaquer impunément ces pharisiens si puissants , si jaloux de leur autorité , dont tous les e£forts s'employaient

(') Jésus-Christ en a donoé des témoignages irréfragables dans le cours de sa vie, « Jésus, dit saint Jean, ne se fiait point aux Juifs parce qu'il les connaissait tous^ il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage de personne^ il savait lui-même ce qu'il y

avait de plus s  tret dans l'  me (Joan., 11, 24) ; il l'a manifesté dans plusieurs circonstances. (Voy. saint Matthieu, ix, a; XVI, 7; XXI, 25. — Saint Marc, 11, 5-6.— Saint Luc, v, 20* ai; XX, 4* — Saint Jean, xvi^ 30; xxi, 17.)

IS8 ItlAlfEir CEftK^  K

ft exagérer chftq  e jotll* d  V  htag  i le pltU iotif de leurs in  yens de cotis  nrationti , le zèle d  l pratiqu  es extérieures, rattachetneiit    Id lettM là plus minutieuse de la loi (^)? Il prévoyait bien Tissue de la lutte, lui qui racontait    Tavauc   toutes les itia-n  uvres de la conjuration tr  tt  e contre lui ; et vingt fois avait parlé de sa passion ^ non avec Finstinct de la sagacité , qui sait ftt  ^ cher l  s conséquences aux prémisses , mais avec la rigoureuse précision du récit où se développé un fait déjà exécuté : manifestant, dans toutes les formes du langage , ce qui devait lui arriver; Abusant    dessein des voiles de la parabole que pour laisser encore par de charitables avertissements au libre arbitre tout son exercice, et   le révéler le crime que pour le prévenir. Ce tt*est point parce qu'il Ta prédite que sa passion s*accomplit; elle ne s'accomplit que parce que d'autres avant lui l'avaient prédite, et que les arrêts irrévocables du Seigneur avaient attaché    la chatne des événements réservés    l'avenir le sa* crifice du Messie, comme nécessaire    la réparation du genre humain, ainsi qu'Isale l'avait déclaré de la part de Dieu (^). Nécessaire, dit la théologie chrétienne , parce qu'il fallait une victime d'un prix infini    la justice divine, et que

(■] Si. Salvador, tom. f , p  g. lO^.

(^ Lia  ., uil) 9-10.

DES DOCT?II|rCS P   ^. SAI'VAOOR. ^9^

Dul 911 tre que Jésus Christ , rinnocencei la saiii* teté même , n'était capable d'y satisfaire , vu quif 4es coupables ne pouvaient payer pour des coupables; nécessaire, puisque le peuple juif devait GQnsentirà ^ falrç Tinstnimept du crime qui «^ préparait. La prophétie n'est que l'histoire anticipée, comme l'bistoiren est qqe l'açcomplisseroeiit de la prophétie (^). Ce n'est dpi)ç pas Jésus^Çhri^t qui l'a voulu, dans ce sens que sa volonté de mpu* rir provint, comme le suppose M. Salvador, d'un ordre de convictions et d'enthousiasme conforma aux idées de Tépoque où il vivait, et conforipe à l'interprétation orientale des livres sacrés des Juifs poussée à ses d^rniçres limites (^). Dans ce sens, la passion de Jésus-Christ n'aurait ^té que la conséquence d'un dessein prémédité, que l'effort d'une vertu d'ostentation , se sacrificiait à l'espoir du prix mensonger auquel elle aspire* Il l'a voulu, aux termes de M. Salvador , comme l'effet d'une volonté absolue, explicite ('), quand

Ç) « Nous ne croyoi pas que celui qui a prédit «oil osUfs qu'une chose arriverait parce qu'il a prédit qu'elle arriverait. Nous disons que la chose devant arriver, prédite ou non, c'est elle qui donne à celui qui connaît revenir l'occasion de la prédire. C'est ainsi qu'il faut entendre toutes les prédictions sar léa événements qui restent soumis à notre volonté, n (Orifèae contre Celse^ liv. i, pag. 73, édit. Cambrig.)

(^ M. Salvador, tom. n» pag. 9^.

(«) ibid. , pag. 96.

il lui était si £acile de s*y soustraire , ou par la (iuite j ou par un simple acte du pouvoir souverain qu'il a fait éclater au sein de la mort même. Il Fa voulu y nous disent de leur côté les pro-

phètes et les évangélistes y par l'inspiration du dévouement le plus héroïque qui fut jamais {*}. n Fa voulu, comme le guerrier s'immobmt pour la patrie y quand son devoir lui en prescrit le commandement; mais sans déroger à l'empire qu'il possède sur lui-même et sur la nature. Ne craignons pas de parler le langage de la théologie : il l'a Touluy pour obéir à la tâche qu'il a reçue de sauver au prix de son sang la maison d'Israël ; pour accomplir par l'alliance de sa divinité avec l'humanité le mystère de la rédemption, et tout renouveler dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Le sacrifice du fils de l'homme , arrêté dès l'origine des choses dans les conseils de Dieu son père, ne dérogeait en rien à sa volonté souveraine, indépendante , qui le condamnait à mourir : Fous seriez sans poui^oir sur moi, dit-il au gouverneur romain, s'il ne vous eût été donné d*en haut {J). Dans le système de M. Salvador, le mérite et le pathétique de sa passion se perdent dans la pensée qu'ils furent de sa part, non pas un sacrifice , mais l'accomplissement d'un vœu et

(<) Sic Deus dilexit muiiduin, (Joan., m, 16.) (^) Non haberes potestatem adversum me ullam , niti iibi datum esset tiesuper. (Joan., xix, 1 1 .)

d'une espérance. Ce n'est plus qu'un drame mystique, disposé dans un esprit de parti d'un bout à l'autre; drame imité d'une oeuvre antérieure (^) (laquelle? On ne nous l'apprend pas), toujours exécuté sans le concours d'aucune intervention divine, et conséquemment sans autre intérêt que celui qui s'attache aux grands événements de l'humanité.

ARTICLE n.

Saite da précédent.

Eh bien ! supposons avec M.. Salvador que Jésus-Christ n'ait été qu'un homme. Détachons les deux caractères sous lesquels il se montre constamment à nos regards dans tout le cours de son histoire; oublions pour un moment le fils de Dieu, pour n'envisager ici que le fils de l'homme. C'est donc dans ses proportions avec la nature de l'homme qu'il convient d'apprécier sa conduite et sa résolution de mourir. M. Salvador nous accordera sans peine que la vie active de Jésus-Christ, considérée sous le seul aspect de son humanité, présente le plus haut degré de sagesse auquel il soit possible d'atteindre. Il n'hésite pas à le proclamer : <c Un sage , un réformateur* social et moral, inspiré par le plus sublime enthousiasme pour la cause de l'humanité, suc-

') M. Salvador, tom. ii, pag. 98.

1Q9 El^AMJCN CRITJQUX

combant dans les essais tentés par lui pour donner à son pays et à tout le genre humain une organisation nouvelle (}). «» Dans cette simple hypothèse, mettons-le en présence des héros de la sagesse humaine les plus vantés dont s'honorent les nations diverses. Jésus porte aussi loin qu'eux^ plus loin encore , les forces de la condition humaine; il est à lui seul un Agis, un I^ycurgus il est un Phocion, un Aristide, un Socrate nouveau mourant pour le salut de leurs concitoyens ou pour l'honneur de la vérité. Jésus sait tout ce que lui prépare l'ingratitude des hommes. Comme ces sages de l'antiquité, mieux qu'aucun d'eux sans doute, il a pénétré les desseins de ses ennemis, compris, dans toute l'étendue de leurs violences et de leurs artifices, les complots ourdis contre sa personne et sa doctrine. Vingt fois il les a dénoncés à ses persécuteurs eux-mêmes, et tout récemment encore, au traître disciple qui a stipulé pour trente de-

niers la vie de son maître que lui demandaient à grands cris les pharisiens et les princes des prêtres ; et il ne s'en est point alarmé pour le succès de la religion nouvelle qu'il vient établir. Il fait un appel à la conscience de Judas^ à la conscience de sa nation. Il apportait à Jérusalem la gr&ce et le salut : c'est elle qui n'en a pas ▼oulu, elle qui, déjà souillée du meurtre des

(') M. SaWador, tom. ii, pag. ^5.

DES mKTRiTvrS nv m. \$uv%i>«^«. ii^ ^

prophètes, brille de treinjHT s^ ^s «uins \l;n>N un sang plus précieux ena>rt* Z"^ . 11 s'v nsijjno^ et pardonne , se laissant conduiiv ù Tautrl du m crifice comme Tagneau muet sous le cou-teau ipii régorge. QueslHX* qui veut s;i UM>rl? esl-ceruino-cent agneau, ou les loups dévorants auxqueU il est livré? Voilà sans conlrtnlil le tlegn^ le pluH élevé du courage et de riiéroïsme, c'est d*atteudir la mort après en avoir calculé toutes les lu>rtvurn| d'en soutenir le choc avec un calnu* «pie rien n'altère 9 de Tévi-ter même ainsi î\\\\\\ Tavait Tait plusieurs fois , jusqu^au mo-ment où une lumière supérieure lui révèle qu'elle est devenue in-évila ble(^). A trente ans, on ne renonce pas de plein gré à l'exis-tence y à moins de passionn violeilleM qui jettent hors des règh^ communes de la raison et de l'amour de soi-même, (^e que M. Halvadordit du [Deuplejuif: qu'^i lUie grande niiiion de vivre il unit une volonté ferme/'*, nous l'appliquerons à Jésus-Christ homme. I,a nafiin? a dem droits qui triomphent di»s plus fermes courage*». Jésus, si éloigné de toute affectif ion daris«iim lan-gage habituel , dans t/ius les acte% de sa vie publique et privée, si étranger a UfU% les rn/iuve' ments d'une vaine gloire, ne %aii-rait i^rery/nf/indfi avec ces insensés, victimes de l^irern|/'/rli7riM'n^,

C[^] TewÊpms nu.mm m[^]ndum «H[^]tmit, (Umu.[^] [^]%i[^] \.f II.
1/

194 l[^]AlfEN CRITIQU

que l'ambition et la cupidité ont entraînés daï;i de criminelles entreprises, et que l'aveuglement du désespoir précipite dans le dernier de\$ atteiv* tats. M. Salvador lui-même ne fait pas à Jésus&[^] Christ cet outrage, qui serait repoussé invinci*[^] blement par la qualité de sage qu'il lai concède. Personne assurément ne consentirait à donner k des furieux le nom de sages. Ceux de qui i|ou\$ venons dç parler , reçoivent la mort , et ne se la donnent pas. Dans la pensée constante d[^] M. Salvador, Jésus s'est fait crucifier tout ei(prè\$ pour. acquérir une vaine réputation debrayouriç parmi les hommes. A qui persuadera-t[^]it que Jésus\$ S4% soit proposé une telle extravagance?

La passion de Jésus-Christ, toute volontaire quoique obligée, devenait le chef-d'œuvre de la sar gesse; elle manifestait avec éclat l'alliance intime, de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ; elle était le nœud des deux Testa** ments, le pont jeté sur l'abîme immense qui sépare le ciel et la terre[^] la solution de toutes les énigmes. La divinité s'était montrée par les œuvres surnaturelles qui ont signalé ses années antérieures[^] D'éclatantes guérisons opérées par sa. simple pa? rôle dans les villes et les campagnes de la, PaJlei»*. tine , des tempêtes apaisées , uq peuple entier[^] nourri dans le désert, la résurrection de Lazare, la guérison de l'aveugle-né, accueillies par les uns avec admiration, par les autres avec jalousie[^] ont

DES DOCTRUTES DI X. «ALVADOR. I96

partout fait demander s'il n'y avait pas dans cet homme plus qu'un prophète. Il est temps que l'humanité se montre dans sa plénitude. Sa passion en sera la preuve irréfragable. Que M. Salvador j plus judicieux dans ses aperçus que les Juifs et les Grecs, pour qui la passion de Jésus*- Christ n'était qu'un scandale et une folie, se borne à y voir le produit d'un dévouement sublime : en nous emparant contre lui de cet aveu y nous en concluons contre lui qu'elle fut le chef-d'œuvre de la sagesse, parce qu'elle fut le triomphe de son humanité. Quel mérite, nous demande-t-on encore aujourd'hui , avaient des souffrances absorbées par l'action toute-puissante d'une nature divine (^)? Aussi n'a-t-elle pas manqué de contradicteurs. Il faut que l'homme qui se dit être le Messie des prophètes étale dans sa personne le « spectacle des ignominies et des souffrances accumulées sur l'homme chargé de ce redoutable ministère. Montons au jardin de Getsémani. J'y appelle avec moi M. Salvador : là nous découvrons l'homme de douleurs, abattu, prosterné à terre sous le poids de l'affliction qui bouleverse tout son être, passe jusqu'à la moelle de ses os, fait jaillir de ses membres du sang mêlé à la sueur, et prélude à la plus cruelle mort par une mortelle agonie. Vainement il voudrait détourner de ses lèvres le calice qui lui est apporté du ciel ; et

(>) M. Salvador, tom. Up pa^; . 91.

198 BXAHSir CRITIQUE

Marie le libérateur de la Judée ^ s* il »'était montré sous les traits d'un nouveau Moïse armé de la baguette puissante qui sépara les eaux de la mer Rouge» et engloutit dans ses abîmes Pharaon et sa cavalerie. Ne pouvait-il être le Sauveur d'Iaraâ qu'en opprimant le reste du monde » et en écrasant les légions romaines sous ses étendards victorieux? Conquérant pacifique, le

Messie de David et d'Isaie n* aspire qu'à la gloire de régner sur les âmes , de subjuguier les cœurs rebelles par les seules armes de la persuasion et des bien£ûts (^). £t c'est cela même qui rendra le caractère du Messie inimitable , et qui empêchera qu'aucun autre ne le puisse usurper. Que M. Salvador ne s'effraie pas de ces paroles du fils de Marie : h suis venu apporter le fer et le Jeu sur la terre (*). Ses prophètes les avaient assez clairement expliquées » pour qu'elles n'eussent pas à redouter le commentaire infidèle sous lequel l'incrédulité s'est plu à les travestir. La suite du discours et la conduite de ses disciples attestent qu'il n'a voulu parler que du soulèvement qu'exciterait sa céleste doctrine, où toute la violence serait du côté de ses ennemis , et où les fidèles ne feraient pat plus de résistance que des brebis attaquées pat des loups. Ce Jer , ce Jeu que Jésus apporte sur la terre , M. Salvador sait bien comme nous M

(') Paaume xliv, 6.

C) Joan., XI, 49.

DES DOGTRTA1SS DE A. SktVAhOU. 109

que Jésus entendait pal* ces mots. H sait bien quels étaient les combats et les triomphes destinés au Messie, et que Jésus-Christ s* était promis à lui-même quand *il disait : Que ton /n'élèi^e de terre ^ et f attirerai tout à moi (^).

Aurait-il pu, s'il n'eût été qu'un homme, accomplir une semblable promesse ?

Donc , en accordant pour un moment à M. Salvador la supposition que Jésus-Christ n'ait été qu'un homme et un sage, nous avons à lui demander la solution d'un autY^ problème : c'est

comment cet homme doué de la plus haute sagesse, a pu exécuter le projet qu'il avait conçu; et rencontrer, quand il ne sera plus, des historiens animés du même esprit que lui? « La passion de Jésus-Christ est, nous dit M. Salvador, » la dernière expression de l'interprétation des prophéties. » Nous le proclamons comme lui : Le sacrifice tout-à-fait volontaire que Jésus-Christ y fait de sa vie, il n'avait cessé de le prédire; l'annonce en remonte à la première année de son ministère; elle a été durant trois années l'objet constant de ses paroles et de ses actes; il en a prédit en détail les circonstances principales ; il a remarqué, dès le commencement, de quel genre de mort il doit mourir, en se comparant au serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert (').

(') Jottû. , xu, 3ft.

(^) Jo«n., m, 14. Sieut Moyses,, etc.

900 BXAMSII CRITIQUE

« Interrogez Moïse j interrogez David , Isaïe , tous » les prophètes, sur ce qu'ils vous ont dit du Messie, ils vous apprendront si je suis en effet ce » Messie qu'ils n'ont cessé de vous annoncer (^). » Il faut donc que Jésus-Christ ^ s'il est le Messie , vérifie dans sa passion tout ce qui fut prédit du Messie, et que les prédictions ne puissent être applicables qu'à lui seul. S'il n'est pas le Messie , il n'est qu'un homme vulgaire dont la volonté est nécessairement sans action sur les événements qui sont hors de l'ordre commun des choses. Un romancier est libre d'inventer les incidents qu'il juge nécessaires au développement de son intrigue. Or, je le demande à la bonne foi de M. Salvador, dépendait-il de Jésus de mettre chacun des actes de sa vie , chacune des particularités de sa passion y dans une aussi parfaite harmonie avec les

prédictions qui les avaient caractérisées tant de siècles auparavant ? Plus elles sont en apparence minutieuses, plus elles échappent à l'imitation. Le moyen qu'un autre que l'envoyé de Dieu connaisse tout ce qui a été prédit ? Le moyen qu'il le réunisse ? Le moyen qu'il l'exécute ? Par quelle lumière percera-t-il les obscurités dont les prophéties sont mêlées ? Comment en alliera-t-il les apparentes contrariétés ? Et quand il aurait le pouvoir d'imiter, ce qui est au-dessus du pouvoir de l'homme, comment se formera-t-il une idée

(') Luc, XVI, 19.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. QOI

parfaite de ce qu'il entreprendra d'imiter ? Par exemple y avait-il dépendu de lui de naître au temps où le sceptre à jamais perdu pour la maison de Juda avait passé des mains des Asmonéens dans celles d'Hérode, étranger et Iduméen, à l'époque précise où la puissance d'Auguste avait englouti celle de la Judée, dépouillée de tout ce qui constitue la nationalité d'un peuple, réduite à l'humiliation de tributaire ? Avait-il dépendu de lui de fixer, et le choix de la famille d'où il sortirait, et le lieu de sa naissance à Bethléem plutôt que dans toute autre ville ? De même pour les circonstances de la passion, qui composent, selon M. Salvador, les effets pathétiques et dramatiques destinés à la vie du Messie (*) : dépendait-il de lui de mourir précisément à l'époque où se terminera la période qui s'est déroulée six cents ans avant lui sous les yeux de Daniel, et comment ? Voilà ^ dit Jésus à ses apôtres, voilà que nous montons à Jérusalem, et là le fils de l'homme sera mis à mort ; mais auparavant, il sera bafoué flagellé ^ livré en proie aux mains des pécheurs, et termine-

ra sa vie par le supplice de la croix (2), genre de supplice qui n'était pas le plus usité chez les Juifs.

Tous les prophètes, depuis David jusqu'au dernier d'entre eux, ont vu le lugubre drame in-

(^) M. Salvador, tom. ii, pag. 89.

(^ Mauh., %Xj 18. Ecce ascendimus /erosolimam , etc.

aoa EKâBwir critiqct

séparable de la personne du Messie. Ils Tont accompagné au jour de son entrée triomphante dans Jérusalem; ils le contemplent au jour de sa passion , homme de douleurs , dégradé au-dessous de l'humanité; ils entendent, ils nous redisent les cris de fureur qui retentissent autour de lui; ils le voient traîné au supplice avec- les méchants; tous assistent à la sanglante immolation» On dirait que chacun d'eux est là , tenant à la main l'instrument du martyre qui s'apprête : celui-ci, le bois ignominieux dont ses épaules seront chargées , celui-là y le fiel et le vinaigre dont il serft abreuvé dans sa soif , les fouets dont sa chair sera sillonnée , les clous qui perceront ses pieds et ses mains y les trente pièces d'argent, prix infâme de la trahison , la robe de cet autre Joseph jetée au sort (^). C'est par ce sang r^andu à grands flots que doit être cimenté le testament réconçi» liateur du ciel et de la terre. Otage du genre hu^ main, la victime auguste a satisfait pour tous les crimes de la terre; elle en a lavé les iniquités (^). La rédemption a porté ses fruits : Si le Christ consent à donner sa vie pour le péché du peuple^ il verra, dit Isaïe, naître de son tombeau une longue postérité (^). Ce n'est pas le Thabor,

(*) Isa., LUI, 3-iti. Psalm., xxi, 7.

(•) Awritus est propter scelera nostra; et in liore ejus sanatus, (Isa., lui, 5.)

o Fidebii semên longospum» (Im, Lin, lo.)

DES DOGTBINES DE M. SALVADOR. a03

c'est le Calvaire qui a converti la gentilité, opéré le miracle que n'avaient pu faire le Portique ni l'Académie. Comment rendre raison de cet ensemble de circonstances? M. Salvador[^] qui les passe sous silence > se contente de dire que ces détails n'ont rien coûté à l'imagination d'ailleurs si féconde et si riche de la nouvelle école (^). Non f de semblables circonstances ne s'inventent pas 9 elles ne s'exagèrent pas ; elles avaient été annoncées à l'avance du ton le plus affirmatif. N y a-t-il là que de simples pressentiments enfantés par l'imagination, et détruits par la réalité? Était-il au pouvoir des hommes de découvrir dans la nuit des temps une aussi longue série de particularités, toutes relatives à un même sujet? Était-il possible à un homme, quel qu'il soit[^] de les adapter à sa personne avec une aussi exacte correspondance? Or, ces prophéties si étonnantes, Jésus-Christ les a réunies en lui; il leur a ôté ce qu'elles paraissent avoir de contraire quand on les considère hors de lui; il les a également accomplies dans ce qu'elles avaient d'humiliant et de divin; et il a prouvé qu'il en est le centre et la fin, en les réduisant toutes à l'unité dans sa personne.

(') M. Salvador, tom. ii, pag. 100.

Q04 HXAMEN CRITIQUE

ARTICLE III

Noaveaa sens donné par M. Salvador aux prophéties concemiint
la pasnon.

Ce que M. Salvador refuse à Jésus- Christ, il le transporte à un autre sujet. Sa passion ne fut qu'une œuvre d'imitation, empruntée soit aux fictions de l'Orient , soit à la poésie des livres saints (*\ Le modèle original qui lui a prêté ses traits les plus touchants (^) , c'est le peuple d'Israël , représenté à la fois dans la personne du Messie des prophètes avec ses phases diverses, et dans le Christ des évangélistes avec ses singularités (*). « L'histoire du peuple juif, depuis ses commencements jusqu'à l'entier accomplissement de ses destinées, composait, dit-il, un vaste ensemble de révolutions opposées. Elle se partageait en deux périodes d'épreuves et de souffrances, d'un côté; de l'autre, de bénédictions, de paix et de félicités. De là ce langage opposé des prophètes , les lamentations et les chants de triomphe exprimés par eux dans l'attente de leur Messie temporel. Bien loin donc d'être l'expression naïve des faits accomplis, la description d'une catastrophe actuelle , les tableaux évangéliques ne doivent être regardés que comme ayant

(') M. Salvador, tom. ii, pag. loo.

o Ibid,y pag. 89.

(^) Ibid. , 89 et 1 29.

DKS DOCTRUTES OR M. SALVADOR. OOÔ

pour objet de réaliser , par un nouveau plan, les tableaux d'une autre passion , non pas mystique j mais naturelle et pro-

fonde , non bornée à quelques heures , mais prolongée dans l'espace de vingt siècles. Le Calvaire n'est en quelque sorte qu'un miroir où se réfléchit la passion réelle du peuple hébreu personnifié, livré en victime aux plus amères douleurs y déchiré par ses propres enfants , dispersé en tous lieux dans la poussière et dans la fosse, pour ressusciter un jour plus jeune et plus brillant (^). »

La conséquence de ce système sera donc que le sacrifice de Jésus est sans réalité. La passion n'a de vérité historique que dans le peuple juif; lui seul est l'objet des révélations prophétiques. Les évangélistes n'ont fait que rapporter à la personne de leur maître les traits divers dont se trouvait composé le portrait du peuple hébreu.

Je doute que M. Salvador se soit bien expliqué à lui-même sa théorie , tant elle présente de contradictions. Il désapprouve le système mythique de M. Strauss, quand celui-ci rapporte à l'allégorie les actes de la vie et de la mort du Sauveur, et soutient contre le théologien allemand qu'ils découlent avec une régularité parfaite de la composition originale et de l'essence de la doctrine , hors de laquelle le christianisme de Jésus-Christ cesse à l'instant d'être lui-même.

(>) M. Salvador, lom. II, pag. 98-99-coo.

So6 SKAMEH* CR1THS1TS

L'hypothèse de M. Salvador ne diffère pas de celle de M. Strauss, réduisant la passion mystique du fils de Marie à Tidée d'un symbole. Lui-même en fait l'aveu^ et s'en glorifie (^). Sa théorie de personnification appliquée au peuple juif •est-elle moins contraire à tous les pncipes sur lesquels se fonde la certitude morale ; et porte-t-elle moins atteinte à la vérité de l'histoire

^ trile •que la racontent dans ses moindres détails des historiens y témoins et acteurs dans l'événement? Quoi ! l'apôtre saint Pierre disant en pleine assemblée, si peu de jours après le fait qui s'est passé à la vue de tout Jérusalem : « Israélites, ce 3> Jésus de Nazareth manifesté par les miracles que » le Seigneur a opérés par lui au milieu de vous, » comme étant le Messie envoyé par lui, celui-là » que vous avez crucifié, c'est le -même dont vous » les prophètes, à commencer par David et successivement ont annoncé les souffrances et la » résurrection d'entre les morts par des prédictions dont tous nous avons sous les yeux l'accomplissement (^) ; » saint Pierre aurait-il songé "Seulement à tenir un semblable langage, si tous ceux qui l'entendaient n'avaient pas eu présente à la mémoire chacune des circonstances du fait auquel ils avaient pris une part si active ? Corn-

(i) M. Salvador, tom. II, pag. 98-99 1001

f) Actes, 36>riB, >&

DES Docteurs II» m. Salvador. oiooj

ment y parmi ces pharisiens et ces docteurs de la loi si subtils interprètes des livres sacrés, personne pour lui répondre : Vous êtes dans l'erreur de croire que celui à qui s'adressent les prophétiques prévisions de David, d'Isaïe, de Daniel, soit l'homme de Nazareth dont nous avons fait justice ; celui-là ne fut qu'un symbole, une personnification (^) ! La victime immolée par les mains du peuple juif, c'est le peuple juif lui-même. Apprenez ^ vous son crédule apôtre, vous. qui sur sa demande : Qui dites-vous que je suis? vous empressâtes de répondre, dans le transport subit de votre indiscret enthousiasme : vous êtes le Christ ^ le fils du Dieu vivant (^)1 apprenez à mieux connaître le vrai Messie

proclamé par les prophètes. « Le serviteur de Dieu , livré »à de redoutables angoisses, chargé de liens par A des ennemis féroces joignant la raillerie à la » cruauté , la brebis hélante sous le cou-teau du Aboucher, la victime offerte pour les transgres» »sion& de chacun, et pour préparer entre les » peuples une alliance grande et définitive : toutes »x:es images , apprenez-le , ne ti-raient nullement »leur origine du fait même de la passion de Jé-sus- AiQhris. Elles avaient été conçues, depuis plu- » sieurs siècles,et elles avaient été présentées dans

(i) M. Salvador, tom, ii , pag. 6l.

(^ Malth., svi, 16.

ao8 EXAJIEV CBITIQCE

» tous les as{>ects possibles chez les Juifs , afin de x> faire ressortir au moyen de la personnification • les vicissitudes dou-loureuses intérieures et exté- » rieures du peuple (*). »

Ce système de personnification qui domine tout le livre de M. Salvador, il l'applique, tantôt en particulier au patriarche Jacob (*), tantôt à l'humanité tout entière, quil considère comme un seul homme éprouvé par les injustices et les malheurs qui ont le globe terrestre pour théâtre (^). D'où il résulte que la passion de Jésus-Christ, dans la pensée de M. Salvador, n'est plus qu'une al-légorie , dont le type et le modèle original est dans l'histoire du peuple israélite. L'auteur accordera difficilement ce système avec la pensée qu'il exprime ailleurs : que toutes les croyances du christianisme primitif sont représentées en caractères ineffa-çables dans la passion de Jésus-Christ (^). — Le christianisme primitif, ainsi que tous les siècles qui l'ont suivi , a bien recoimu dans certaines figures de l'Ancien Testament les figures prophé-

tiques de la passion du Sauveur; jamais personne n'a soupçonné que le peuple juif représentât Jésus-Christ. Il en était le prophète , comme parle saint Augustin , non

(i) M. Salvador, toiu. ii, pag. 99-100.

p) IbitL^ pag. 162.

(*) IbUL , lom. I. Préface^ pag. ii».

(4) Ibid. , lom. Il , pag. 89.

Timage ni le modèle. Ce système , qu'il appartienne à M. Strauss ou à M. Salvador, n'importe, est battu en ruines par les témoignages de l'Écriture et de la raison.

Quand Moïse annonce à sa nation un nouveau législateur qui doit le remplacer au jour convenu , il l'indique comme semblable à lui , tiré

du milieu de la nation , non identique à la na-

tion 1^). David , qui l'appelle son Seigneur^ le libérateur de son peuple j engendré aifant Vauroie^ prêtre étemel selon ï ordre de Melchisédech^ assis à la droite de Dieu i^)^ ne prétendait pas sans doute que les enfants d'Abraham remontassent aux jours de l'éternité. Si le Messie est Israël , David , le peuple hébreu , identifiés avec lui ; il s'ensuit donc qu'Israël, David , le peuple hébreu ont dû, non seulement souffrir, mais mourir pour les péchés du peuple; que tous les prophètes s'abusaient étrangement en particularisant le Messie par les caractères les mieux faits pour le distinguer du peuple , tels que ceux de Médiateur j qui s'interpose entre Dieu et son peuple , donc séparé du peuple ; de Pontife j oint par son sang; de Juste , l'innocence , la sainteté par essence,

s' offrant par sa volonté seule au sacrifice qui l'immole, en expiation de péchés

(') Deuteron., xYiu, i5.

O Psalm., Gix, I. 3. 4*

II

qu'il n'a }as commis (^). Lisez J^mie^ et diMh iions s'il "est possible cfe confondre le irécit ées perséctitiotis persomt^tes qu'il ^ubit, avec les fi*" gures on il expose les calamités tieSMm réduilfe en captivité (*). Parce que le poupTe jtitif Vy trouve nommé d'un 'nom collectif, eêt^ˆie k dire poiir cela qu'il faille confondre les individti& dans la gériéralité? Le mot Albion s'applique k la Grande-Bretûghe :qui ne s'élonMepait d'entendi^ dire que ce mot soit* synonyme de saint Êdouardle-Gonfessehr ou dfe T infortuné Charles !•' ? Daniel j en ptxmonrafit l'nrrét de hiort du Qhrist , le distingue assiex dûirément de "ses ikietmriert , de qui l'attentat Sacrilège ne tardera pas à êrrc puni par la mihe de leur vilte et paria demtèrî et irréthéliable désblation du peuple ingrat envers «on Sauveur (^).

ARTICLE IV

Des bifttoricDs de 1a p«s«ioo de Jésoui-Cbrist.

Dès les premières pages de son livre ^ M. Salvador s'était inscrit en faux contre la vérité des récits évangéliques, par le re-

proche général d'invraisemblances, de fabuleuses allégories , d'im-

(») Ps. xLiv, 1 1 ; XXI, etc. Isa, lui, 9, Ç) Jérén., xx, xxxvii, (^) Dan, , IX, a6.

DES DOCTRIITBS BE M. SALVADOR. Qll

possibilités même (^) ; et il y revient plusieurs fois dans. le cours de son ouvrage. Ce sont le» vieux arguments contre les miracles ^ reproduits par des hommes qui affectent de n'y pas croire , même quand ils les auraient sous les yeux. Ici la critique, plus directe, est en même temps plus artificieuse et plus violente , en laissant douter si elle croit ou ne croit pas à l'existence du fait de la passion. Elle ;iccuse sans nul ménagement la véracité de ses historiens d'inexactitudes , d'exagérations dans leurs récits , de suppositions ar^ bitrairesy de témoignages mensongers et dé- juge-* ments calomnieux (^); elle accuse la foi publique de s'être associée à d'iniques préventions contre de respectables magis- trats formant le grand conseil du pays , personnellement désinté- ressés dans le procès 9 agents ordinaires d'une autorité souve- raine , imprescriptible dans ses droits (*) ; elle accuse nos dix siècles chrétiens d'une servile complaisance envers les artisans de ces frauduleuses relations ; pour accabler sous le poids d'une per- sécution implacable ime nation entière j dont le crime fut d'obéir à la loi qui lui ordonnait de la part de Dieu de ne reconnaître d'autre Dieu que lui (^). Nous n'avançons men

(») Préface j pag. xvi.

(^ Tom. II, pag. 98-99-160-169.

(^) Ibid.^ pag. 98-104-132.

(4) Jbid.

Qlâ EXAMEN CRITIQUE

qui ne soit justifié rigoureusement par les paroles de M. Salvador.

« On s'abuserait , dit-il , de croire que les tableaux relatifs à la passion de Jésus-Christ soient l'expression naïve de faits accomplis (^). Dociles instruments du dessein conçu par le fils de Marie, les évangélistes et leurs successeurs n'eurent d'autre objet que d'amener les populations à la foi et à l'obéissance par l'imagination et le sentiment. Dans cette vue , la fidélité scrupuleuse dans les récits, dans les arguments et dans les jugements, coûte peu, pourvu que la croyance nouvelle arrive à son but, qu'elle excite les sentiments les plus vifs d'amour pour ce qu'il lui appartient de fonder, les sentiments les plus vifs de haine et de mépris contre ce qu'elle est appelée à détruire (*). L'unique intérêt est alors de sacrifier tous les personnages secondaires, qu'ils soient réels ou inventés , à l'idée dominante du sujet et à son plus haut personnage (*). Ce n'est plus une histoire que l'on a sous les yeux , c'est de la poésie et du drame , qui néglige selon ses convenances les conditions des* lieux et des temps (*). »

Pour donner couleur à un pareil système,

(') Tom. 11, pag, 98-103.

(*) Tbid, , pag. 94.

[^] Ibid, , pag. 102.

(4) Ibid,^ pag. 98-106.

quelle idée faut-il se faire de nos évangiles (*) ? Il faut imaginer ce qui ne s'est vu jamais , et qui excède même les forces de la perversité humaine: de ces hommes grossiers et sans culture, faire d'artificieux conspirateurs, occupés d'ourdir une longue et criminelle imposture, d'en concerter tous les détails dans un ensemble si bien ordonné, qui lui donne les apparences de l'histoire la mieux suivie, les formes de la simplicité la plus ingénue, l'autorité du témoignage oculaire (2) le plus uniforme, le plus constant, attesté par la notoriété publique; sans retrancher de leurs récits rien de ce qu'il y avait, ce semble , de plus injurieux à leur maître et à eux-mêmes, quand rien ne les obligeait à le publier. Ces prédicateurs , les vives images du maître qu'ils annoncent par l'innocence et la sainteté de leur vie, dont les écrits contiennent, sans ombre de mélange , les plus sublimes leçons de la morale et la plus haute perfection où l'homme puisse aspirer, il faut supposer que ce fussent des fourbes, des hypocrites, assez heureux pour tromper non seulement leurs compatriotes , mais dix-huit siècles entiers! — Mais des faussaires ne se pressent pas de débiter leurs mensonges dans un moment où la mémoire des faits est encore pal-

(') Vöy. plus haut, pag. 103 et suiv. (^ Quod Juit ab initia ^ quod audivimus, quod vidimu ^ ocu' lis nosiris, etc. (i, Joan., i, 3.)

914 BlCAHEUf CRITÎQXrB

pitante; ils se garderaient bien d'exposer leur fourberie à des yeux ennemis ou contradicteurs. Ils ont au moins la précaution de dépouiller leurs récits des circonstances non essentielles de temps, de lieux y de personnes. Surtout n'allez pas leur demander, en faveur de leur roman imaginaire, le sacriBce de leur vie et

de leur repos. — Que devient donc de la part de M. Salvador le système imaginé par lui? Que devient dans les évangélistes le défaut de bonne foi ou d'une scrupuleuse exactitude dans les relations qu'ils ont publiées de la vie de Jésus-Christ? Peut-on les accuser de n'être pas sincères, quand ils paraissent rêter à l'excès? Il ne reste plus à la critique que de se replier sur le reproche banal d'enthousiasme. Il serait impossible en effet de contester que ces apôtres de Jésus-Christ ne fussent pleins de zèle et d'amour pour leur divin maître, qu'ils regardent comme le Messie. Autrement se seraient-ils attachés à lui, s'ils n'avaient eu la profonde conviction qu'il l'était? Avec cette persuasion, on peut bien croire qu'ils n'ont pu voir de sang-froid leur Jésus livré aux mains des pécheurs, abreuvé d'outrages, expirant sur un fût infâme entre deux voleurs, surtout depuis que la gloire de sa résurrection, dont ils ont été les témoins, a fait ressortir avec une nouvelle évidence l'odieux de l'attentat commis sur sa personne» Cependant comment en parlent-ils?

DES DOGTES KES DE M. SALVADOR. fin 15

Que FoB compare leur langage avec celui des piropètes décrits les mêmes scènes. Ceux-ci emploient les plus pathétiques images, pour exprimer soit leur commisération envers l'auguste victime, soit leur indignation contre ses meurtriers. Sous la plume des évangélistes^ nulle émotion, nul signe d'étonnement, nulle parole de colère et d'animosité, pas une réflexion : Et ils le crucifèrent (*); ce seul mot leur suffit pour rendre le douloureux supplice par lequel se termine sa vie. On dirait qu'ils écrivent une histoire étrangère et qui leur est indifférente (2). Voilà pourtant les hommes que M. Salvador suppose dominés par l'exaltation de l'enthousiasme^y inspirés par la seule ambition de faire la fortune

d'un chef de parti, auquel ils se sont dévoué, dans l'espérance apparemment de partager avec lui son royaume imaginaire. Faites-en 4³ conspirateur, assistez à leurs conciliabules; à ne

(i) Et ibi cruci fixeront eum, (Luc, xxui, 5.) () u Qui de nous, demande le pieux et savant abbé Duguet, aurait écrit ainsi les souffrances d'un homme de bien injustement opprimé? {Principes de la foi chrétienne³ « part., cb. v, an. III, tom II, pag. loi.) J'engage met lecteurs à lire les «i(6f|Unt» articles ou il ((éveloppe admirablement ces propositions. L'analyse en a été reproduite par Eqljp, Jraiç d'és études flans son chapitre sur V éloquence de la chaire^{tQpn. ii, pag. 5⁹, édjt. in-12; par Ch. Bonnet, dans sa Palingénésie et par l'auteur des Considérations philosophiques sur ieChris» Hanismth}

Ql6 EXA.MEN CRITIQUE

consulter que les probabilités hunuttaes, quels écrits devaient naturellement sortir de leur plume ou de leur bouche? Mettez à leur place des hommes du peuple, tels qu'étaient les apôtres, guidés par l'instinct des seuls sentiments naturels : attendez-vous de leur part au langage le plus ridiculement exalté, ou le plus grossièrement ignoble. Nulle mesure dans le sentiment, nulle convenance dans l'expression, toute la fougue et le désordre de la passion, quand elle est fortement remuée, soit qu'elle invente, soit qu'elle se borne à raconter les faits qu'elle a vus.

Opposons à M. Salvador les écrivains de sa propre nation. Nous avons de ces mêmes histoires composées à différents temps par des écrivains dont nous apprécions comme lui le mérite. Joseph, par exemple, racontant la guerre des Juifs contre les Romains et le massacre des principaux citoyens égorgés par les si-

caires, garde-t-il la même tranquillité? Les annales juives comptent plusieurs monuments publiés sur la vie de Jésus, depuis la fin du i^e siècle ou commencement du ii^e jusqu'au v^e de l'ère chrétienne; ils font partie de leurs Talmuds ou Targums, vaste dépôt des traditions rabbiniques, corps de doctrine qui renferme leur croyance, leur liturgie, leur jurisprudence tant civile que religieuse, qu'ils prétendent avoir été dictés par Dieu

même. Ce n'est, de Taveu de tous les hommes sensés, qu'une lourde et assommante compilation de rêveries d'un style bas ou boursouflé (^); sans parler des impiétés, des anachronismes et des ignorances qui y dominent (*). On ne soutient pas la lecture de ces extravagances, que M. Salvador ne craint pas de mettre en opposition avec nos livres sacrés du Nouveau Testament. L'une des pièces les plus curieuses de ce recueil, est le livre Des générations de Jésus, en hébreu : Sepher toldos Jeschu (*). C'est l'histoire de la mort et de la résurrection de Notre Seigneur; parodie manier feste de nos Évangiles, où l'on est également révolté de la barbarie du style et de l'ineptie de la narration. Basnage en mentionne une seconde. Il en existe une troisième, traduite de l'hébreu en

{}) A ce que nous en avons dit à U page i4 <lu tome x de notre Bibliothèque choisie des Pères, nous ajouterons les témoignages de Bossuet : u Là parmi une infinité de fables im- *> periinentes qu'on voit commencer pour la plupart après les » temjM de Notre Seigneur, etc. » (Disc, sur Vhist, uniç. , pag. [U2 j in-4 ^*) De Prideaiix, ^i>f . des versions caldaïques ^ lom. Yi de son Hist, des Juifs ^ liv. xvi , pag. 14 et suiv. Continuation deVhist, deJoséphc (tom. vi, pag. 275 et suiv.). De Morin, Exercitat. Bihlicœ; de Tabbé Chiarini, Théorie du judaïsme, etc.

(^) Ce sont les propres expressions des critiques énoncés dans la note précédente.

(*) Voir Walsingen, *Tela ignoe Satanoe*^ et *Bullet, Hist. de t établissement du Christian*», pag. 98-110.

mS BXAMEir cmniQiirB

latin, que Ton doit aux savantes recbercktt de Raymond des Martins; FuDeetFautreévidemmefit feFgéessuF le& textes calomnieusement interprétés de rÉvangile (^). Convenait-il à MM. Salvador et Strauss de descendre de pareils ancêtres? — Rien ne fait mieux ressortir le caractère original de nos récits évangéliques que leur contraste avec ces hideuses et dégoûtantes rapsodies , enfantées par la haine des Juifs contre Jésus-Christ. Je n'excepterai pas même de ce jugement les écrits de même genre que nous avons vus se produire à diverses époques eu Angleterre^ en Allemagne^ en France, ailleurs : fruits de la conspiration ourdie contre le christianisme, d'un spiritualisme exalté ou d'une piété mal éclairée, dans lesquels une haine déclarée , l'aveuglement de la prévention, l'effervescence et le désordre de la pensée se manifestent par l'endure, la diffusion et la grossièreté de l'élocution. Rien de simple, ni de naturel; tout à l'extrême, et sous l'inspiration de la fièvre. Examinez les choses de près : dans les éloges , complaisances étudiées , quand elles ne vont pas jusqu'à l'hyperbole; dans les plaintes, aigreur plus ou moins déguisée, toujours amère et vindicative. Jamais absence d'intérêt personnel , ni de secrète vanité. Il est bien rare que les auteurs s'oublient eux-mêmes, f^os évangé-

(>) Hist% des /t^tfsf liT*^V| cfaap. t4«

listes n'étaient pas assurément d'une nature différente de celle des autres hommes, jusqu'au moment où ils furent appelés à l'office d'historien» de Jésus-Christ. Il n'y a donc, quoi qu'on en dise, qu'une cause extraordinaire qui ait pu opérer sur eux un si prodigieux changement. Quelle est-elle? M. Salvador le sait aussi bien que nous : celle qui, en les transformant en des hommes nouveaux , s'est emparée de tous leurs sentiments, et ne leur a laissé d'autre passion que l'amour de la vérité.

ARTICLE V

Procédure intentée contre Jésus,

L'intention que M* Salvador prête aux évangélistes ayant été, selon lui, moins d'exposer les faits dans leur scrupuleuse exactitude que de produire des impressions favorables à la cause de Jésus-Christ, il en est résulté une foule de suppositions et de suggestions , qui , loin de se ressentir en rien d'une doctrine de charité, vont jusqu'à méconnaître les droits de la justice la plus simple (^). Il fallait accroître l'intérêt déjà »i pathétique du maître aux dépens de tout ce qui l'entourait : aussi s'est-on attaché à sacrifier tous les personnages secondaires, qu'ils soient réels ou inventés, à l'idée dominante du sujet et à son

(') Ml Salvadori tom. ti | pag, x04i

aaO EXAMEN CBITIQUE

plus haut personnage (*). De là, la foule d'erreurs graves répandues tant sur les causes qui provoquèrent la mise en accusation, que sur les agents et sur les formes du jugement qui s'exécu-

ta. « Depuis dix-huit siècles, l'Église chrétienne aurait prêché aux populations sur ce point les injustices les plus certaines (^). Elle a pris à tâche de substituer les fictions de la poésie et les émotions du drame à la réalité des faits, dans le rôle donné par elle aux principaux personnages que nous voyons figurer dans la passion de Jésus-Christ (*). »

Ceux que M. Salvador met pUis particulièrement en scène , sont Pilate et Barabbas , les pharisiens ou grand conseil de la nation , Caïphe le grand-prêtre , le peuple juif. « L'entraînement » religieux l'emportant , dit-il , de beaucoup sur x> la fidélité historique , a poussé les évangélistes » à méconnaître complètement les causes de la » mort de Jésus-Christ , pour attribuer à d'aussi » petites passions que la jalousie , l'envie et les » violences exclusives des passions rivales, le pro- » ces intenté contre Jésus-Christ et la rigueur de » sa condamnation (^). »

Sa nation , ne découvrant dans lui qu'un citoyen, l'a-t-elle jugé d'après la loi et les formes

(>) M. Salvador, tom. ii^ pag. 104*

(^) Ibid.j pag. 90-112.

Q) IbiiL , pag. 1 68.

(4) Ibid,, pag. 144. — Pag. 26-170.

existantes? M. Salvador soutient F affirmative, et résume dans ces termes la procédure : « Le sénat «jugeant que Jésus, fils de Joseph, né à Beth- » léui, avait profané le nom de Dieu , en l'usur^ »pant pour lui-même , simple citoyen, lui fait «l'application de la loi sur le blasphème (*). » Cette conclusion a pour but évident de justifier le peuple juif du reproche de déicide.

La question , envisagée sous le rapport théologique, n'a rien d'embarrassant pour la foi chrétienne qui l'étudié à la lueur du flambeau que nous présentent les prophéties et les miracles de Jésus-Christ. Il n'en fallait pas tant pour amener un philosophe célèbre de nos jours à prononcer que, si la vie et la mort de Socrate fut d'un sage, la vie et la mort de Jésus fut d'un Dieu. Mais, à ne considérer celle-ci que sous un point de vue purement humain , est-il vrai qu'elle n'ait été qu'un acte légal commandé par la justice nationale, exécuté par une autorité régulière, et par le légitime usage des formes antiques prescrites par le souverain législateur, conformément aux maximes tutélairesdu droit des accusés (2)? Voilà ce qu'oppose à M. Salvador un jurisconsulte de nos jours , de la sagacité la plus pénétrante , de l'esprit le plus droit. M. Dupin a publié à ce

(') M. Salvador^ tom. ii, pag. 107-139. {*) Ibid.^ pag. 5aa.

sas EXAMÉv CRITIQUE

sujet une réfutation qui, de l'aveu de son adversaire, a obtenu un grand retentissement (*). Il y détruit par sa base l'argumentation de M. Salvador. Parce que l'antagoniste du christianisme prétend justifier la procédure intentée contre Jésus par la législation en usage chez le peuple juif, M. Dupin appelle du jugement et de la condamnation , à cette législation même , telle que M. Salvador en avait tracé le tableau dans son livre des Institutions de Moïse , servant d'introduction à son livre de la Fie de Jésus ; il le suit pas à pas , parcourt toutes les phases de l'accusation , examine la validité des témoignages , la compétence du tribunal , la forme des interrogatoires, le caractère de la sentence, le mode de l'exécution , chacune des circonstances de la passion. M. Salvador ne s'est pas tenu pour battu. Nous apprécierons à notre tour

la valeur de ses répliques, en nous conformant à l'ordre qu'il s'est tracé, et le distribuant par articles.

ARTICLE VI.

Ponce-Pilate et BafabbM.

I® Ponce^Pilate,

M. Salvador fait de ce gouverneur romain un portrait qui l'assimile aux déprédateurs les

(*) M. Salvador, toni. i, Préface ^fag, i% ^

DES BOCTHI IFSS DEH. SALVADOR. OOS

plus fameux dont l'histoire de la république romaine nous ait conservé le souvenir (^). Il s'appuie du témoignage de Philon, qui lui reproche tous ses crimes ^ la vénalité de ses sentences , la ruine des familles , tous les outrages et toutes les tortures qu'il avait suscitées, le supplice fréquent des personnes punies sans avoir subi aucun jugement y enfin la cruauté la plus excessive. Cette accusation que nous croyons légitime , bien que l'historien Josèphe ne la présente point sous d'aussi odieuses couleurs, vient à la suite du récit d'une résolution que ce magistrat avait prise, moins, dit-il , par honneur pour le prince, que par animosité contre les Juifs, de faire à Jérusalem la dédicace religieuse de certains boucliers d'or, où ne se trouvait pourtant aucune image , ni rien qui fut prohibé par la loi (^) : ce qui n'empêcha point d'y voir une nouveauté, contre laquelle on réclama d'abord auprès de Pilate lui-même. Mais parce qu'on le connaissait d'un caractère tenace et dur, on n'attendit pas qu'il eût déclaré sa détermination ultérieure et tenue long-temps par lui dans le secret, pour en écrire

(') M. Salvador, tom. ii, pag. io8.

(^ Hie non tant in gntiām Tiberii quām in odiutii populi^ ta-
tratos ciypeos dedicawt intrā sanctam urbem in Herodis re^ gidj
nuiiā insignes imagine y nec hāhentes quidquam 7>€titum, (Pbi-
lo,, Légat, ad Cūiām^ etp, xtx.)

^•14 EXAMEK GRITIQUB

à l'empereur, qui s'empessa de révoquer les ordres inconsidé-
rés du procureur romain (*).

Au milieu de l'agitation générale que la présence de ces bou-
cliers avait excitée parmi les Juifs, cet homme, si opiniâtre et si
vindictif, ne sait quel parti prendre. Il n'osait pas consentir à
faire disparaître ces boucliers déjà consacrés, et répugnait à faire
une chose agréable au peuple. Il connaissait l'esprit de Tibère.
Ceux qui l'approchaient, jugeaient bien qu'encore qu'il dissimulât
, il n'était point sans se repentir de sa première résolution (2).
Voilà littéralement comme s'exprime Philon. Et ne sont-ce pas là
les traits sous lesquels l'histoire évangélique nous présente Pilate,
cruel par lâcheté, sourd aux cris de sa conscience pour n'écouter
que les conseils de la politique, et, tout en proclamant l'innocence
de Jésus, le condamnant à une sanglante et honteuse flagellation
? Quoique la faiblesse du magistrat romain soit évidente, nos
évangélistes en parlent sans surprise; ils se contentent de rappor-
ter les faits qui la prouvent. La flagellation était un supplice cruel,
puisque dans le dessein

(1) Confestitn nihil procrastinans Tiberius scribit li iteras ju-
bendo ut sine mord clrpeos illns toieret, (Ibîd.)

(2) Homo iracundus anceps erat animi quod neque demere semel dedicatas res auderety nec subditis gratificari veliet, Quod ubi viderunt optimates et animadverterunt eum pœidtere cœptif quantumvis dissimularet^ etc. (Ibîd.)

DES DOCMILFES DE M. SALVADOR. Ûù6

de Pilate elle devait servir à attendrir les Juifs. Elle n'est marquée chez les évangélistes que par un mot, tant ils sont étrangers à tout ressentiment. Est-ce à dire pour cela qu'ils cherchent à l'absoudre à cause d'une apparence d'humanité, et que pour rendre plus flagrante la noirceur des Juifs qui ont exigé cette barbare exécution, ils essaient d'attirer un grand intérêt en faveur du lâche magistrat qui Ta commandée (^)? Dans quel commentaire des Saintes Écritures, dans quel prédicateur ancien ou moderne, M. Salvador a-t-il lu que l'on ait eu jamais la prétention d'innocenter Pilate aux dépens du peuple juif? Est-ce donc le présenter avec ime intention Êivorable , que de déclarer sans équivoque , comme le fait M. Dupin dans sa brochure intitulée : Jésus dei^ant Caïphe et Pilate (2), qu'il y eut chez ce gouverneur plus encore de pusillanimité que de perversité; et n'est-ce pas plutôt à M. Salvador que doit s'adresser le reproche d'une flagrante partialité , quand il accuse son éloquent réfuteur d'avoir payé son tribut au système d'indulgence établi à l'égard du procureur de la Judée (•) ; comme si la censure ne pouvait exprimer ses jugements qu'à la faveur de la passion et de l'emportement?

(^) M. Salvador, tom. ii, pag. iio.

P) Ou réfutation d un chapitre de M. Saloador. (Paris, i8a8et 1841, in-iS.)

(') M. Salvador, tom. 11, pag. iio (note).

n* Barabbas.

Le plus sanglant outrage qu'ie Jéſu^{us} C^{hr}st pût recevoir , fut
 iⁿſſur^{er} la préférence donnéc 4 Barabbas ſur Jé^ſus-Chriſt.
 Pilate veut ſauyçir Jéſus; iⁿ ſavait pour quel ſecret ^{lotif} les
 Jui^x ravaientanienéiſontribui^{al}(^e).ConvainciidesoQ inno-
 cence, il imagina dç faire profiter le peuple de la facuUéy qu'il
 s'était conſervée pour la fête de Pâques, de délivrer un pri^{on}-
 pierj et poui: cela, de mettre en parallèle Jéſus-Chriſt avec un
 homme dont le nom avait retenti par toute la Judée, et conſéque-
 mii\ent ne laiffait pas Heu d'altérer ſur ſon compte U vérité des
 faits. Cet homme était I^ſrabbas. Tous les évangéliſtes ſ'ac-
 cordent ſur ſon nom (2), ſur les cauſes qui notoirement avaient
 provoqué ſa détention ; il avait été mis en priſoi^e pour crime de
 meurtre et de ſédition. Le reproche de vol ou brigandage, ajQuté
 par l'évangéliſte ſaint Je^ſn , devenait la çonſQ-

(*) Mattb.)X]Evu, id.

(2) M. [^]Iva[^]r : a l\ s[^]pipçkM[^] J[^]sm,JU[^]tL d[^]Jbbas oa Es[^]kt 9 rabbajs; oaT[^] dépouilla d[^]ce now. »i([^]Qjp« [^]pn[^] 107[^] a| Réponse aux articles critiques[^] pag. i4,) Orig[|]çnç cU.I QO effet qu'il iïVst plu9 conou que sous le DQin de Barabbas qui lui est donné par les quatre évangélistes. Ce n*étaît qu'un surnom autorise par Tusagc; M. Salvador en coDviept, D[^]aoQÎent exemplaires avaient conservé au temps d'Origèqe la déa5[^]î<» nation primitive, supprimée sans doute p[^] respect pooi: l[^]QWI auguste dont il élaït l'homonyme»

DES Doamwm db h. ^àlvadob. a^

quence directe ou iodineote de la réputation que içet homme
s'était faite parisi le peuple (^). Âuss», Jk)rsqu en pr^ence de

plusieurs milliers de Juifs tous Aémouïs oculaires , l'apôtre saint Pierre eut dit : Vous Clivez renoncé le saint et Je juste; vous Uifez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un meurtrier j'jet dous avez mis à mort Voûteur de la vie (^), il ne s'éleva pas la moindre contradiction. M. Salvador est le premier, que je sache ^ qui ait entr^iis de néhabdiiter la mémoire de JBarabbas. EtKi nous accordant qu'il ait mérité ^s diverses ûcputatioas, M. Salvador n'y voit pour l'Union de flétrissant dans ro))inion publique, rien qdii ne dût déterminer en «a faveur leç su£&*ages de ses cojiciitoyesBS. >Ce n'était point là itn de ces obscurs .crimio-Kels , comme la lie des peuples en pnoûisÂt de tout temps, que leur dcondition latine et importune, avideS'd'en sortir

(i) DaDssaiot Matthieu, il est qualifié p'inctum insrgnem qui dicehatur Barabbas (xxvii, 16) , que Ton traduit: Il y avait alors un fameux prisonnier^ etc. M. Salvador traduit: Un prisonnier de distinction, etc. {Réponse^ pag. 1 6.)— Dans saint Marc: {Qui cum seditiosis crai vincius qui in seditione Jtcerat (çu/eccrant) homicidium, (Marc, xv, 7.) — Daoa saint Luc: Çui erat propter seditionem quamdam fojctofn Ui civitate.et homicidium missus in carcerem* (Lur,xxi]i, 19.) — Dans saint Jean : Erat auicm Barabbas latro. (xvui^ i^o,)

(2) yos a^ueiu Saacjtum c^t /ustum negastis, ctpéiêtii vi" rum homicidam dotuai "nobis ; ^auciorem ^ocro vi\$œ inteife^ cisds, (Act. lu, |6,)

2q8 examen critique

à quelque prix que ce soit . ne connaissant de lois que leurs brutales passions, ennemis-nés de tout ordre public qui les comprime , cherchant dans les passions les plus abjectes leurs

moyens d'existence , et parvenant à se faire une sorte de renommée par Teflroi ou par le mépris qu'ils inspirent. Non y Barabbas était un zélateur ardent de la liberté nationale , que Famour delà patrie pousse aux plus généreuses entreprises f}). C'était un homme estimé , un prisonnier de distinction ^ bien connu des anciens , du grand conseil et des sacrificateurs , appartenant aux classes les plus élevées de la société et les plus puissantes , jouissant auprès d'elles d'une influence considérable (^). On conçoit sans peine comment le peuple juif, avec ses dispositions hostiles contre le gouvernement romain , a pu se laisser prendre d'un inù^Yêt immense en faveur de Barabbas (^); mais on ne conçoit pas que le gouverneur, qui connaissait si bien l'ombrageuse susceptibilité de la cour impériale, maître d'indiquer parmi les prisonniers celui sur qui portera l'alternative , ait pu penser à choisir le plus suspect aux Romains , un séditieux de profession , un chef de parti, redoutable à la politique romaine, dans

(o M. Salvador, tom. n^ pag. iia et su'it. — Le même: Réponse aux articles critiques* (Paris, i833, pag. i5.) P) Tom. II, pag.: 109-114, et Répanse tuprà^ pag. 18. (3) Ibid,^ pag. 119, et Réponse^ pag. 18.

DES OOCRIITES DE M. SALVADOR. 2^g

un temps surtout où le pays protestait par des insurrections journalières contre le joug étranger. Conçoit-on que ce soit lui qui le propose (^) , lui, gouverneur romain , politique si délié ^ courtisan si dévoué que le nom seul de César désarmera toutes ses résolutions , et n'en fera tout-à-F heure qu'un lâche assassin? Disons toutefois que ce Barabbas , cet homme si bien connu des princes des prêtres et de tout le peuple , n'était rien moins que ce que suppose M. Salvador. Comment se fait-il que ni Josèphe ni

Philon ne lui accordent pas la moindre mention ^ malgré leur exactitude à nommer les chefs des principales séditions survenues de leur temps? Ils nous parlent des mouvements qui eurent lieu sous Auguste , sous Tibère et sous leurs successeurs , et signalent un Theudas^ fils d'un insigne voleur, d'un Simon, esclave d'Hérode, qui osa se décorer du diadème au-delà du Jourdain, d'un berger nommé Athronte , qui s'armèrent pour résister aux Romains , et remplirent la Judée de brigandages (2). Pas un mot sur Barabbas. Toute la célébrité dont il jouit lui vient des évangélistes, qui parlent de lui comme ils parlent des autres ac-

(*) Congregaiis ergd ilUs^ dixit Pilatus : Quem vuUis di-mittam vobis Barabbam , an Jesum qui dicitur Christus, (MaUh.y XXVII, 17.)

(^ Voy. Tillemont, Hist* des emper, , lom. 11, pag. 473-

leurs qui figurent dans lliistoire de la psmion , srvec leur modération ordinaire , sans mêler k leur récit ni plainte ni féfkxipn-sy moîns enccM aucune de cfsodieuses ^uali/io€Uions^(xxkm-viéeèf dit Mw Salvador^ pour exciter TilidignarfOD et la haine (*).

Toutefois y laissons à M. âahrador son héros ^ pour nous arrêtera la seule prcMtédure. Les deuft prisonniers sont en présence : mêmes ch.irçes des deux catéftr Barabbas^ factieoik subalterne ou chef de parti, comme on voudra, est accusé de meurtre et de sédition^ La notoriété publique tient lieu de conviction. 11 n'est datis les fersqtte pour avoir Voulé délivrer son pdjrs du joug de l'oppression. Jésus^Christ a de même conçu le dessein d'être le libérateur de soii peuplé^ et pour cela, il a voulu parler au uom du ciel et s'est dit le fils de Dieu^ le Messie^

Oublions hê preuves qu'il a données de sa mission. A prétections égales , est-ce trop demander que les lois les plus vulgaires de l'équité soient observées? L'ont-elles été?

En quoi Jésus a-t-il mérité l'outrage d'être simplement assimilé à Dàrabbas ^ lui qtie pas lU de ses ennemis les plus acharnés n'osa contredire le jour où il eut le courage de dire : Qui de vous me reprendra dépêché (*) ? S'est-il rendu coupable

(^) M. SaWailor, tom. ii ^ pt§ m.

Q) Quis ex vobis argue t me de peccato? (Joan., tui, 4 ^é)

DES DODHiliirÉè DÉ M. SALVADOR. ùSl

de ftéditiôn ? Â-t-l excité pàf Ailtiiti discours lés pasâions populaires, IfriM l'Impatience générale isùltre la dôttiitiAtion étrangère, prêché la révolté, lui qui prôclauiait bieuheureut lés pacifiques et lés miêêricordleuk et fait à tous un devoir de côhi-cience de rendre S César ce qui est à César ? S'éSt- 11 immiscé dans lés affaires de la république, lui qui refusait d'intervenir dd-tîs les eontestations des particuliers (*) ? A-t-il attenté sous quelque

prétexte que ce soit à là Vie d*aucUh citoyen , lul qui a signalé en tous lieux sa bienfaisance, et déclaré que qui frappait par Té-pée méritait d'être châtié par l'épée (^)?

Sans entrer dans le fond de la cause , que penser de cette étrange préférence donnée à Barabbas!^ Quel prélude que l'apologie d'un tel homme à la défense que M. Salvador va faire de Ce quM nomme le grand conseil de la nation , formant le tribunal où Jésus comparait, et qui se composait dés pharisiens et des princes des prêtres, agents ordinaires de l'autorité natio-, nale,

protecteurs, dit-il , dés <loits les plus moraux et les plus sacrés (^)!

Mais s* il était vrai que ces juges eussent obéi à d* autres ins-
tigations qu'à celles de l'envie , de la

(') Quis me çonttinUtJàdiëetn iHtèrvéJtP (Lbci xtT, l4.) (')
Omnes enim qui acceperint gladium gladio peribunt, (Maub.,
XX, 54.)

[') M. Salvador, tom, 11, paff. to4'i3tAd5si.

a39 EXAMEN CRITIQUE

haine et des passions violentes dont ils étaient notoirement
animés^ comnient toute l'histoire de ce procès n'offre-t-elle
qu'une longue suite de palpables irrégularités? Tant de scanda-
leuses infractions aux principes les plus communs de l'humanité,
comment les absoudre? Que répond M. Salvador au reproche de
manœuvres si bien prouvées , qui décèlent un complot ourdi de
Ion* gue main , poursuivi avec opiniâtreté , consommé avec la
plus brutale fureur ?

ARTICLE vu.

Quelle était alors Taiitorité da grand oonieil cfaes !«• Jnift.

M. Salvador attribue au grand conseil de la nation juive l'auto-
rité souveraine en vertu de laquelle Jésus-Christ fut jugé et
condamné à mort. La Judée , réduite en province romaine ,
conservait toujours, malgré l'oppression, son sanhédrin ou sénat
, formé des principaux pharisiens, des sacrificateurs, des scribe^
et des anciens du peuple, ayant sous leurs ordres des agents char-
gés d'amener les accusés devant les juges. Les évangélistes eux-

mêmes nous l'apprennent ; et M. Salvador s'en prévaut pour affirmer que le jugement rendu contre Jésus-Christ le fut également (^). Il n'est pas besoin de rechercher

(') M. Salvador, tom. ii, pag. i^i-i^jb et saiv. Ibid, Ré» pome a M. Dupin, pag. \$23.

ici quelle en fut l'antiquité et la première organisation; ce n'est pas même une question de savoir quelle était, au temps de Jésus-Christ, son influence sur le peuple : les faits ne Tattestent que trop. M. Salvador veut qu'il continuât à jouir de la suprême autorité; mais personne n'ignore qu'il l'avait perdue il y avait déjà long-temps, et avec elle le droit de vie et de mort, prérogative constitutive de la nationalité. C'est , dit Bossuet, le premier Hérode qui commença à faire ce.tte plaie a leur liberté (^). M. Salvador lui-même ne saurait se refuser à l'évidence de ce principe : qu'une nation conquise perd en réalité le fond de^es droits (^). La nation entière en fit l'authentique déclaration par sa réponse au gouverneur romain : // ne nous est pas permis de décerner de peine capitale ('). Des hommes si jaloux des

(*) Boasuet, Disc, sur l'hist. univers, , a* part. , chap. x, pag. 373. Tillemont, Hist. des emper, y tom. i, pag. 476. Le savant jurisconsulte Loiseau va plus loin; il soutient qu'en clroît romain la justice criminelle était tellement interdite aux officiers des villes, que même ils n'avaient pas la puissance de condamnera une simple amende. « «Cest ainsi, dit-il, qu'il faut entendre le passage de l*Évan^ile où les Juifs disent à Pilate : Non licet nobis interficere quemquam ^ parce qu'ils n'avaient point de justice criminelle depuis qu'ils eurent été assujettis aux Romains. » (Dans M. Dupin, pag. 84-)

(^ Tom. 11, pag. 17a.

Q) Joan.y XVIII, 3i • A cette authentique déclaration, M. Salvador oppose le fait du martyre de saint Étienne, lapidé, non

9^4 fiXAMElf CALfiQCC

rettes de pouvoir qui leur était laissé auràietit«ih Consenti à reconnaître une autre autorité que la leur, s'ils s'étaient crus en droit de Texercer dans une cause où l'intérêt religieux et politique était si puissamment élicité par les auîmosités pefsonnelles? Tout ce qu'ils ont pu faire plus ou moins légalement pour triompher dans la lutte engagée entre eux et Jésus-Christ , ç'a été de se rassembler entre eux ou chez le grand^rétl^S , afin d'aviser aux moyens de s'assurer de la personne de Jésus y soit par artifice , soit par violence.

Quelques jours avant la solennité de la pâque, ils s' étaient réunis sur le rapport qui leur est émis

par jugement du grand-pontife des Juifs ni par décret de la nation, mais tumultueusement dit Bossuet, et par un de ces emportements séditieux que les Romains ne pouvaient pas toujours réprimer dans ce qui se disait alors le sédition [ibid. j p. 373] 9 ce qui est confirmé par l'historien sacré. «c Alors les Juifs poussèrent de grands cris, et s'étant jetés tous ensemble sur lui et l'ayant traîné hors la ville, ils le lapidèrent.» (A. et., v, 56.) Le livre des Actes nous fait le récit de séditions et les Juifs , ameutés contre saint Paul, attentèrent à sa vie et s'engagèrent même par serment à le tuer (Act. , xxi , 30-32). Le saint apôtre en appela à César, et trouva dans l'autorité du nom romain une sauvegarde contre ses persécuteurs « Ce sont les princes des prêtres , les anciens du synagoge et le grand-pontife Ananie qui eux-mêmes

le défèrent au tribunal du gouverneur romain, et se reconnaissant tK>iift dejuri^c> dofl pottf 1« jttgr»

DES DOCTRINES DE W. SALVADOR. 35

déjà guérison de paralytique et de la résurrection de Lazare. Cet homme, disent-ils, entraîne les populations par les miracles qu'il fait. Quel parti prendre ? Si nous le laissons faire, tous croiront en lui et les Romains viendront qui ruineront notre ville et notre nation (*). L'insolution, la perplexité, si Ton veut, qu'ils témoignent, ne porte pas sur le fond du projet, mais sur le mode d'exécution. Sur quoi l'un des assistants, Caïphe, ouvrant son avis, prononce cette parole réellement prophétique : Vous n'y entendez rien; vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul périsse pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas (1). Simple opinion, et non pas jugement, comme l'observe très bien M. Dufrenoy; c'est le langage de conspirateurs, non Tan* toité de juges. Qu'elle ait engagé la pluralité des suffrages à demander un mandat d'arrêt contre Jésus, dans quelque lieu qu'il se rencontrât (•); qu'elle ait trouvé un traître pour le vendre : ces mesures de précaution contre un homme qui ne se cachait pas, la déclaration faite par Caïphe

(1) Joao., xiv, 27-28.

(*) Erat autem Catphas qui consilium dederat Judaeis : quia expedit unum mori pro populo, (Joan., xviii, 14) et

(1) Dederant autem Sadducei et Pharisei mandatum ut si quis cognoverit ubi sit, indice tunc ut apprehendant eum, (Ibid., xi, 50.)

qu'il fallait sa mort à tout prix, indiquent Tabsence de moyens juridiques, et le besoin d'y suppléer par des prétextes imaginaires pour masquer des passions vindicatives et implacables. « J'aper*
çois bien là , dit M. Dupin , la crainte de voir prévaloir la morale et la doctrine de Jésus*Cbrist; mais où est le jugement? je ne le vois pas (^). »

Quant à l'appréhension des Romains qui fut mise en avant : même en supposant le cas où la Judée tout entière, cédant à l'impression des miracles de Jésus 9 aurait cru à sa parole, elle était évidemment illusoire. Qu'importait à Rome que les Juifs suivissent la religion de Moïse ou de Jésus-Christ? C'était sous l'étendard de la révolte, non en prenant une bannière religieuse, que l'on avait vu des hommes ardents , comme parle M. Salvador, cédant à leur haine contre le pouvoir étranger , à leur ambition privée , ébranler les populations en promettant à la nation sa délivrance (^) , de ces Barabbas si chers à la nation (*), et que Jésus flétrissait du nom de vo- * leurs et de brigands (^), s'insurger contre les armées romaines , et ne pas tarder à tomber sous le glaive des vainqueurs. Il y a plus : si la religion fut entrée pour quelque chose dans les mo-

(') M. Dupin , Réponse à M. Salvador, pag. il. (a* édil. ^ ^ ^) M. Salvador, tom. ii, pag. iao-i2i. (^) Ibid., pag. n3.

(4) JoaoD., X, 8.

DES DOCTRILFES DE M. SALVADOR. 987

tifs de la guerre des Romains contre les Juifs y ceux-ci , devenus chrétiens , se seraient concilié pour leur ville et leur nation la faveur des Romains, puisqu'ils n'auraient fait en cela qu'obéir à l'ordonnance du sénat , laquelle , selon Tacite, prescrivait aux

Juifs de sortir de l'Italie s'ils ne changeaient de religion dans un certain temps (^). M. Dupin était donc bien fondé à déclarer l'incompétence du prétendu tribunal, Caïphe étant , dit-il , évidemment récusable , ne pouvant être considéré comme juge, puisqu'il s'était porté accusateur {^}. Le résultat de cette première assemblée, où les avis furent partagés , fut

la nécessité de faire mourir Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, jugement ou simple délibération , conseil public ou privé, conciliabule ou sénat, il n'en est pas moins hors de toute contestation qu'à l'époque de Jésus-Christ la nation juive se trouvait exhérédiée du droit de vie et de mort dont elle avait joui même sous la captivité de Babylone; qu'alors, sous la dépendance des Romains, elle était tributaire de leur législation. Ce n'est donc pas M. Dupin qu'il faut accuser de confondre le fait avec le droit. Les paradoxes de son adversaire viennent tous se briser contre la logique du savant jurisconsulte. Que M. Sal-

(1) Voy. Tillemondt, Hist. des Emper. y tom. i, pag. ^So> (^) Dans M. Salvador^ tom. 11» pag. 53 1.

vadxf se récrie tant qu'il voudra contre rusnr patiou; qu'il mette tous ses efforts à jBnlevier 4 César tout ce que l'épée seule de César, ^et xiqu pas sou droit , avait conquis (^) : vaine déclama lion qui ressemble trop au langage de ces zélan^ teurs du temps de Thistorieii Josèphe , qui, oe vQiulaut retounaître que Diem seul , même jsur J4 terre , refusaient de £»ire ientror personne au par- Xstg/^ du pouvoir qu^ Dieu avait transporté auy JBLomains (2).

Mais si les attributions des phajriskns et 4s» sjacificateur» éjtjj^nj: limitées 9 leur haine contice J.ésusHCbri&t était sans

bornes. DejiLx ^urs avimt la pâque^ nouvelle assend^lée tenue dans la moison du ^rand-prêtre. Plus de délibération. £b conséquence de la nécessité établie par Ca^he de se défaire de Jiésus , .on n'est embarrassé que sur le cboix du moyen et de l'époque. Que ce»e soit pas pendant la pâque, de peur quilne jVj> cite du tumulte parmi le peuple {^). — Jésus pouvait fuir; maisl'beure du sacrifice est arrivée. Judas a stipulé son infâme marché. Jésus va l'attenxkie au jardin des Oliviers. Les pharisiens^ princes des prêtres, anciens du peuple, avec leurs scribes «et leurs assesseurs, accompagnés d'une cohorte nombreuse armée d'épées et de bâtons^ ne tarde

(») M. Salvador, lom, ii, pag. 53a.

j;2) Josèphe, de BeUo judaïc, ^[ih.Hy cap, 3a,

Q) Matih., XXVI, 5.

DES DOCTRUr^ P£ M* SALVADOR. ^39

pas à s'y rendre. Ils se sont réservé les premiers rôles 4ans la tragédie qui va s^.exécuter. Ce sont eux qui ont envoyé contre Jésus cette troupe de soldats X eux qui F amènent chargé de liens en présence de leur chef, eux qui le traîneront de^ vaut Pila te» eux qui persuaderont au peuple de demander Barahhas plutôt que Jésus^Christ, et arracheront à la faiblesse du gouverneur romain la grâce d'un meurtrier et la mort de lésus^ Christ, eux qui sur la déclaration de Judas, qu'il a trahi le sang innocent, répondront froidement : Que nous importe^ c'^st votre ajffaire (*); eui qui sur la croix où il expire, insultant à ses derniers moments > lui crient : Si tu es le fils de DieUt descends d'où tu esy et nous croirons en toi (2). Suivons Jésus*Christ chez Caiphe.

ARTICLE vni.

Jéoiu devant Caïph«. «- Faux témoignages.

Ici l'accusation se renferme tout entière dans le cercle de l'intérêt religieux j elle a pour objet la violation des ordonnances légales , et particulièrement la qualité de fils de Dieu et de Messie que Jésus-Christ s'est attribuée.

D'abord la violation des ordonnances légales établies par Moïse.

(>} Mauh.,xxTii, 3.

^ Ibid. , 40-4a.

^40 EXAUFelf CRITIQUE

Que Jésus-Christ ne soit pas venu détruire la loi de Moïse, mais simplement l'accomplir et la perfectionner , sa parole est expresse (*) ; et sa conduite publique et privée fut toujours conforme à ses déclarations. Il n'avait cessé jamais de donner l'exemple de la soumission à la loi y assidu dans le temple , fidèle observateur de toutes les cérémonies du culte judaïque. Tout en dénonçant les vices de ses dépositaires j il prescrivait à ses disciples de respecter la chaire où ils étaient assis. Vous le voyez sans cesse appuyer de l'autorité de Moïse et des prophètes les preuves qu'il donne de sa mission par les miracles qu'il opère; renvoyer aux prêtres les malades qu'il a guéris. A la sanction divine, qui consacra la législation antique , Jésus ne fait qu'ajouter le caractère d'une sanction nouvelle qui confirme la première et l'achève. On ne détruit pas l'alliance que l'on ratifie. En invoquant le témoignage de Moïse, il attestait lui-même l'unité de leur commun objet , l'une ne faisant que promettre ce que l'autre

accomplissait. Mais il fallait l'éclaircir cette loi, en suppléer l'insuffisance^ en agrandir le cercle , la dégager des servitudes diverses que les localités , les circonstances et les traditions humaines lui avaient imposées , substi-

(*) Non veni solvere legem sed adimplere, (Matth., y, 27.) L'expression est remarquable , solvere* Jésus ne dit pas rum'^ père.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. ^^1

tuer le culte en esprit et en vérité à un culte qui n'allait pas au-delà des sens , échanger le signe figuratif de l'adoption stipulée en faveur d'un seul peuple contre le sceau de la régénération promise à toute la postérité d'Abraham.

On nous dira que c'est par Jésus-Christ que le sacrifice et le sacerdoce lévitique institués par Moïse ont été abolis. Oui, répondait l'apôtre , parce qu'ils devaient l'être à l'arrivée du Médiateur du Nouveau Testament, selon la promesse que le Seigneur en avait faite (*). Or Caïphe pouvait-il ignorer l'oracle de Jérémie à ce sujet (*)? Oui, Jésus les a abolis comme autrefois Melchisédech, qui en était la figure, substituait son sacrifice pacifique aux sacrifices institués avant lui (*). Mais ce n'est point de son vivant que Jésus les a abrogés; sa mort seule a pu amener l'abolition de l'ancien sacerdoce, et conséquemment de la loi qui en était inséparable (^).

Ce n'était donc pas la loi elle-même que Jésus- Christ frappait de ses censures, mais tout ce qui la corrompait, mais la fausse extension que lui

o) Voy, saint Paul, adHebrœoS y cap. vin.

(2) Ecce dies ventent , dicit Dominas , et feriam domui Israël et domui Juda fœdus novum, etc. (Jerem., xxxi, 3i. Hebr. VIII, 8.)

(*) Hebr., vu.

(4) Translato sacerdotio ^ necesse est ut et legis translatio fiât. (Hebr.yYii, la.)

II. I

ft^9 EXAMEN CRITIQUE

avaient donnée ses interprètes infidèles y ces or^ gueilleux et hypocrites pharisiens^ à qui M. Salvih' dor hii-même reproche un zèle violent, inflesitile pour le maintien de la loi, affectant d'ep paraître les défenseurs par Texagération des pratiques I9 plus minutieuses 9 qu'ils confondaient avec elle; sacrifiant Fesprit à la lettre j enchaînant par une tyrannique domination les esprits et les coa>sciences ; et d'autant plus jaloux de conserver leur autorité, qu'ils savaient bien qu'elle leur échapperait au temps où le libérateur ' promis viendrait détruire 9 à l'aide de sa dictature reli^ gieuse et morale, la nécessité de ces entraves.

Que de maux les pharisiens auraient épargnés à leur nation , s'ils ne s'étaient pas aveuglés parles misérables passions qui en firent les meurtriers de Jésus*-Christ!

a Dépositaires et vengeurs de la loi, les prêtres et les sacrificateurs n'ont fait, dit M. Salvador, qu'obéir à l'obligation que leur imposaient leurs fonctions constitutives de s'élever avec prompti-

tude contre toute atteinte directe ou indirecte contraire à l'esprit du culte national (^). »

Zacharie, père de Jean-Baptiste , et le saint vieillard Siméon, étaient prêtres; et leurs yeux, éclairés par la prophétie , avaient découvert dans Jésus le libérateur promis à Israël. Étaient-ils moins zélés pour l'honneur du culte national ?

(>) M. Salvador, tom, i, pag. 109; tom, ii, pag. 106* f Si,

DES DOCTRINES PB M. SALVADOR. |143

-M. Salvador affirme qu'avant le prononcé de l'arrêt une exactitude scrupuleuse aurait acquitté à regard de l'accusé les devoirs que commandent la justice et la modération. Avertissements, enquêtes; instructions ^ préliminaires indispensables de toute pénalité , rien n'avait été omis (^)> Les faits démentent hautement ces assertions!. Pas une page des Évangiles où nous ne trouvions la preuve de l'animosité la plus violente, la plus implacable contre Jésus (^). Il faudrait bien peu connaître les passions humaines pour croire que ses ennemis pussent lui pardonner les vérités s^ vères que son ministère l'obligeait à leur adresser. Quelle justice, quelle modération attendre de ces pharisiens si influents de l'influence qu'ils exerçaient sur le peuple, de ces docteurs si souvent muets en présence du jeune maître de Nazareth; chez qui le ressentiment se confondait avec le zèle pour la loi de Moïse, intéressés qu'ils étaient à ne pas reconnaître d'autre maître que leur amour-propre? L'esprit de domination, la profonde corruption que l'histoire leur reproche à tous, pouvaient-ils s'allier avec la prétendue tolérance dont M. Salvador leur fait honneur?

Aussi, que l'on se rappelle les circonstances

(') M. Salvador, tom. ii, pag. 127.

(2) Summi vero sacerdotes et omne conciliuni quærebant adversus Vesum testimonium[^] uteum motti tradcrent[^] et non inve-
niebant, (Marc, xiv, 55.)

q44 examen critique

où Jésus s'est trouvé aux prises avec ces hommes, dont
TiD&tigable vigilance épiait chacune de ses démarches et de ses
paroles , pour s'en faire des armes contre lui : ce ne sont que
messages arti- 6cieux j embûches secrètes ou publiques , com-
plots avérés contre sa vie , auxquels il n'échappe que par l'effet
d'une puissance surnaturelle. De bonne foi, est-ce là ce que l'on
peut appeler des enquêtes , des avertissements , des interroga-
toires ?

M. Salvador avance que Jésus se refusait à tout éclaircis-
sement. « C'était lui qui, par ses provocations personnelles, faisait
échouer les dispositions généralement pacifiques des magistrats
de la Judée (^). a II ne s'épargnait pas de recourir à une certaine
obscurité, à la dissimulation même[^] pour échapper à l'embarras
et aux risques d'une déclaration Aplicite (^). »

Le censeur nous renvoie à l'Évangile : qu'y lisons-nous? Que
Jésus ne permettait pas toujours de publier le bien qu'il faisait: il
voulait nous donner une leçon de modestie. Mais jugeait-il
convenable de se manifester à ses apôtres et à tout le peuple que
ses miracles et ses prédications attiraient en foule près de lui?
Nulle réticence, nulle dissimulation , au risque de voir éclater
contre lui la haine de ses ennemis, fêtais tous les jours assis

(1) M. Salvador, tom. ii, pag. laS.

(>) Ibid., pag. 124.

parmi vous, enseignant dans le temple (*). Le jour où, dans la synagogue de Nazareth, il avait expliqué la prophétie d'Isaïe concernant le Messie par une interprétation applicable à lui seul, tout-à-coup à Tadmiration que son discours avait excité succède l'emportement de la colère. On le saisit , on le traîne hors de la ville dans le dessein de le précipiter (^j. Voyez la suite : change-t-il de langage? Non. De retour à Jérusalem pour la fête des tabernacles, il prêche dans le temple sa supériorité sur Moïse, sa parfaite égalité avec Dieu son père , et laisse ses ennemis eux-mêmes émerveillés de sa doctrine (*). Une autre fois , on était sur le point de le lapider. Voici dans quelle circonstance. L'assemblée du peuple , après avoir long-temps prêté à sa parole la même attention qu'à un prophète des anciens jours , finit par crier à Jésus : Ne tenez pas notre âme en suspens ; si vous êtes le Messie, dites-le franchement (^). Jésus répond : I Ve vous Vai-je pas dit assez? Cependant vous ne voulez pas me croire. Mais quand je ne vous f aurais pas ditj les œuvres sur-^ naturelles que je fais par la vertu de mon père montrent clairement qui je suis; il me suffit de vous dire que mon père et moi nous ne sommes

(') Marc, xiY, 49.

o Luc, IV, l'j.

o Joan.y VII, i4.

(4) Ibid., X, 24. -

d46 IXAMtN CRITTQ1TS

^u^un (^). Utie assurance aussi positive , appiiyé d sur de tels téitioignages, ne put désartnéi* dfi préventiotis sans cesse atti-

sées par les métnet causes qui les avaient fait naître. Mais ce n* était point le peuple qui nourrissait contre lui CM inimitiés; au contraire, le peuple s'attachait à ses pas pour Tentendre) il apportait à ses pieds ses malades pour être guéris , et par seâ bénéd<^ lions irritait encore la jalousie et la haine acharnées contre lui. C'était dans la Judée un cri gé^ néral i N'est-^ce pas là cet homme que se& ennê^ mis cherchent sans cesse à faire mourir* {^)? Le peuple cédait ^ comme il arrive d'ordinaire datis les assemblées^ à l'impulsion de ses chefs , Aiveigles conducteurs iTa^eugies (*), qui se dontlaieilt pour les vengeurs de la cause du Seigneur, qtlâtld ils déclaraient la guerre à tous ses propbèff*s. Tels étaient les pharisiens au rapport de Thlsforien Josèphe et de tous les écrivains impartiduik. M. Salvador s'efforce de les justifier, et aceUëe les chrétiens de les présenter sous lefi^plus noires couleurs (*).« La situation intérieure du pays, et l'ascendant des opinions contemporaines , leitr conltnandaient, dit-il , le plan de conduite qu'ils ont suivi à l'égard de Jésus^Christ. -^ Il nous èSt

(») Joan., X, 22-32.

(2) Nonne hic est quem quœrunt interficere. (IbttL, tu, 24 o

C) Matlh., xxiii, 24.

(4) M. Salvador, tom. u, pag. 92-126.

DES DOcrmirBs db m. ialyador. ^4?

facile de démontrer que 1* intérêt religieux n'a été pour rien dans les motifs de la condamnation de Jésus-Christ. Caïphe ne fut que le complice et l'instrument de la haine des pharisiens.

Le sentiment de Caïphe s'était déjà fait assez connaître, pour lui imposer l'obligation de se récuser. Dans l'opinion de M. Dupin

(^) y il aurait dû s'en faire une loi. Mais admettons avec M. Salvador que la circonstance fut exceptionnelle : comment le juge procède-t-il à l'interrogatoire de l'accusé? Il est sur son tribunal. On fait intervenir les témoins. Certes Jésus n'avait pas de témoignages à redouter^ lui qui ne cessait de dire : « Interrogez Moïse et les prophètes; faites venir D ceux qui tous les jours m'accompagnaient dans » les synagogues et dans les temples. Interrogez t ma vie et ma doctrine ; le peuple tout entier 9 sait ce que j'ai enseigné (^). » Un soufflet sera la seule réponse que l'on oppose à sa justification.

On est en peine de trouver des témoins dont les dépositions soient satisfaisantes , lorsqu'enfin il s'en pi^sente deux qui viennent dire : Nous l'avons entendu dire, ye détruirai ou je puis dé^ truire ce temple fait de main d'homme , et en trois jours j'en rebâtirai un autre qui ne sera point fait de main d'homme (^). Leur mémoire

(*) M. Dupin {Réponse) y pag. 64.

C) Luc^ xviy 19. Joan.^-T, 33 î xvni, si.

Q) Matth., XXVI; 61.

a 48 F.XAMEir CRITIQUE

était-elle bien fidèle? et F altération des paroles de Jésus ne rendait-elle pas faux leur témoignage? Il est vrai que Jésus avait dit, montrant son corps : Détruisez ce temple, solvite templum hoCj et je le rebâtirai en trois jours (^). C'était évidemment une prophétie de sa mort et de sa résurrection, qui n'avait plus de sens, appliquée au temple de Jérusalem. Elle n'était point réalisable, selon l'expression de M. Salvador, humainement parlant,

et ne pouvait s'entendre que de la toute-puissance divine : aussi l'évangéliste saint Jean ne laisse-t-il aucune équivoque sur l'objet de la prédiction , qui ne fut bien comprise, par les disciples eux-mêmes , que quand ils la virent justifiée par l'événement (^). Mais la malveillance affecta de n'y voir qu'une menace contre l'édifice matériel auquel s'attachaient les destinées de la cité; et c'est dans ce sens erroné que la déposition de ces témoins avait tous les caractères de faux témoignage que lui reprochent les évangélistes. Elle était nulle en soi, de l'aveu de M. Salvador, puisqu'elle ne portait pas sur le fait essentiel (^), et se résumait dans l'accusation intentée à outrance contre le fils de Marie de s'être appelé le fils de Dieu , lui dont on connaissait la

(*; Marc, xiv, 58. Matth., xxvi, 6a.

('-*) Joan., II, ai.

(*; M. Salvador, lom. ii , pug. 540-54i. Voyez lâ-dessus M. DuplâD, pag. 60-65.

famille (*) : Comment n étant qu'un homme^ vous faites-vous passer pour /Heu ? CétSiit à ses œuvres à répondre pour lui; et certes, Jésus était en droit de leur dire : Les œuvres que je fais au nom de mon père rendent témoignage de moi (*). Mais quelles œuvres pouvaient convaincre des hommes déterminés à ne pas croire? Aussi ni Caïphe, ni aucun des prêtres qui l'accompagnent , ne daignèrent^ils entrer en discussion. On se borne à lui demander pour la forme : SU est le Christ ^ fils de Dieu, Sur sa réponse affirmative , Caïphe , sans plus d'explication , s'est écrié en déchirant ses habits : Il a blasphémé; qu'avons-nous en-core besoin de témoins ? On lui répond par le cri : // mérite la mort. Et aussitôt l'indignation générale lui prodigue à l'envi les plus san-

glants outrages, sous les yeux du pontife, et sans qu'il lui échappe un seul mot, ni pour adresser à l'accusé des interrogations nouvelles, ni pour calmer l'effervescence populaire (*). — Voilà le simple historique, et toute la procédure de cette comparution de Jésus devant Caïphe. De quel nom appeler de pareils juges?

Laissons parler l'éloquent défenseur du Juste condamné par Caïphe : « Qu'est-ce que ce Caïphe

(*) Joan., VI, 41.

(«) Ibid., x, 33.

(') Mattb., XXVI, 63-67.

s50 cxameh critiqui

à la fois accusateur et juge? Homme passioDiiéi et trop semblable ici au portrait odieux que nous en a laissé l'historien Joseph I Un juge qui s'irrite y qui s'emporte au point de déchirer ate vêtements, qui impose à l'accusé un serment redoutable, et qui incrimine ses réponses: // b blaspjiémé. Et dès lors, il ne veut phis de témoi* gnage&, quoique pourtant la loi les exige! Il ne veut plus d'une enquête dont il a reconnu Tiiapuissance! Il s'efforce d'y suppléer par des interrogatoires captieux! Il veut bien, ce que la loi des Hébreux défendait encore, que l'accusé soit condamné sur sa seule déclaration, telle qu'il h traduited lui-même et lui seul! Et c'est au milieu du plus violent transport de colère que cet accursateur, lui| grand-prêtrci, qui croit parler au nom du Dieu vivant, opine le premier la mort, et qu'il entraîne subitement les autres suffrages! A ces traits hideux, je ne puis reconquâtre cette justice des Hébreux, dont M. Salvador trace un si brillant tableau dans sa théorie (^). »

Il s'étonne que Jésus en présence de Caïphe n'ait pas fait usage du don des miracles qui lui était si familier. Hérode, pour sa part, lui en aurait su gré. Sa mission eût été garantie; toutefois à la condition, ajoute le censeur, que ce fussent, non pas de ces miracles qui entraient dans la

(>) M. Dupin {Réponse)^ pag. 66-68.

DES DOCTAIRES DE M. SALVADOR. fin

lement les masses populaires, mais quelque signe grand, évident) en plein jour, qui ne laissât aucune arrière-pensée (*). — Quoi donc! Jésus-Christ n'en avait-il pas opéré d'assez éclatants, revêtus de ces conditions, soit avant, soit durant sa passion même, pour que les résistances de l'incrédulité se brisassent contre leur évidence? Qu'avaient-ils produit, rien que le refrain banal : C'est au nom de Béelzébul y prince des démons^ qu'il chasse les démons (^). Lazare ressuscité était au milieu d'eux ; ils cherchaient à le faire mourir une seconde fois. Jésus le savait bien qu'ils n'y croiraient pas, et il le leur avait déclaré en termes exprès : Si je vous dis que je suis le Christ j vous ne me croirez pas (^). Aveugles volontaires qui avaient des yeux et ne voyaient pas : ils ne le croiront pas même, alors qu'ils le verront, comme Jonas, sortir après trois jours du sein de la terre, ressuscité des morts, ainsi qu'il l'avait prédit.

Il ne reste donc plus qu'à exécuter la sentence. Qui les arrête? Si c'est le zèle de la loi qui les anime, la loi a prononcé quel genre de mort est réservé au blasphémateur : Quiconque aura blasphémé contre le nom du Seigneur^ qu'il soit mis à mort et lapidé par tout le peuple Q). Us n'étaient

(t) M. Salvador^ tom. ii, pag. 122.

(2) Joao., VIII, 48. Luc, XI, i5.

(î) Luc, XXII, Gj, (4) Levit., XXIV, 16.

a5a EXAMEN CRITIQUE

pas assez sûrs du peuple pour lui confier le soin de cette exécution. — Mais pourquoi ce supplice de la croix inconnu au code de Moïse, et réservé par les Romains aux plus vils de leurs esclaves, si ce n'est pour obéir, sans le savoir, à la parole de Jésus-Christ? a Voilà que nous allons à Jérusalem, » et là, le fils de l'homme sera livré aux gentils; 3» il sera bafoué, flagellé, et mis à mort sur une » croix (*). » — Mais depuis quand est-ce le condamné qui choisit l'instrument de son supplice, et commande en maître à la volonté de ses juges et de ses bourreaux? De même pour le jour précis de l'immolation: Qu'il soit mis à mort et crucifié disaient les pharisiens. Seulement que cela n'arrive pas au jour de la fête de Pâques, de peur de tumulte parmi le peuple (^). Mais il est quelque chose de plus puissant que tous les conseils de la prudence humaine: c'est précisément à la solennité de Pâques que Jésus a fixé l'époque de son sacrifice: Dans deux jours se fera la pâque, avait-il dit à ses apôtres, et le fils de l'homme sera livré pour être crucifié (^). Que M. Salvador nous explique, s'il le peut, comment les désirs de Jésus prévalent sur les calculs de la politique. D'où vient à un simple mortel cet empire sur les hommes et sur les temps? Celui qui a promis de

(») Mauh., XX, i8.

(^) Ibid., XXVI, 5.

(?) Ibid., 2.

mourir pour tout le peuple d'Israël veut manifester avec éclat, dans sa personne, cet agneau de Dieu que Jean-Baptiste montrait à ce même peuple d'Israël comme devant effacer les péchés du monde (*). « En choisissant la fête de Pâques pour accomplir son sacrifice, nous dit M. Salvador lui-même I Jésus se donnait pour témoin la foule d'étrangers accourus de tous les cantons de la Palestine et de toutes les parties du monde (^). »

ARTICLE IX. Jësas dtTftnt Pilatt.

Condamné par les Juifs, Jésus devait l'être également par les-Bomains. Il est amené garrotté à son tribunal. — Qu'avait-on besoin d'y recourir, si l'autorité du sanhédrin suffisait? — Celui-ci du moins lui fait subir une sorte d'interrogatoire où l'intérêt religieux n'est plus pour rien. Pilate lui-même déclare que cet ordre de choses ne le regarde pas. Quel est, demande-t-il d'abord, le crime dont cet homme est accusé? — On lui répond : Si ce n'était pas un méchant homme,

{*) Eccc agnus Dei y cccc qui tollit peccata mundi , (Joan., 1 , 39.) Le type s'est vérifié à la lettre au jour de la mort du Sauveur, alors que les soldats se disposant à briser les jambes de Jésus expiré , en furent détournés par Toracle qui avait prononcé au sujet de l'agneau pascal : Vous ne briserez aucun de ses os. (Ëxod., XII, 4^ . Joan., xix, 36.)

(^ M. Salvador, tom. 11, pag. i48*

)td4 EXAMEN CRITIQTB

nous ne vous Taurions pas livré (^). Pressés dt s'expliquer : roici un homme que nous avons trouvé qui portait notre nation à

la révolte[^] ei qui défendait de payer h tribut h César (*). LMmr posture était manifeste; et il n'eut pas été difficile à l'accusé d'y répondre en présence de ces mêmes pharisiens [^] qui n'avaient point oublié sans doute le mot célèbre : Rendez à -[^]ésar ce qui est à César. Jésus se tait; il ne sait pas être accusateur. Mais vous[^] monsieur Salvador, vous l'apologiste de la sédition et de la révolte, vous ne pouviez avoir oublié que ce fut là le motif le plus spécieux allégué contre Jésus par sa propre nation, et celui en même temps qui devait faire la plus vive impression sur l'esprit du magistrat romain servilement dévoué à César. Aussi Pilate s'adressant à Jésus : Êtes-[^]vous roi des Jui/s? — Et, sur sa réponse affirmative : P'[^]ous m'at'ez, dit-il aux Juifs, piesenté cet homme comme portant le peuple à la réi[^]olte; cependant[^] après l'avoir interrogé devant vous [^] je ne lai trouvé coupable, d[^] aucun des crimes dont vous C accusez (*). — Jésus\$, déclaré innocent par un jugement juridique, va donc être renvoyé absous? Non. Pilate fait d'inu-

(') Joan., X, 30.

(') Luc, xxiii, 4*

(3) Hune im*enimu3 subvertentem gentem nôstram, etpro» hibentem tributa daro Cæsari, et dicentem se Christwn regem çae, (Luc, xxiii, 2,)

DES DOChUVES DB M. SALVADOR. q65

tiles efforts pour le sauver. Vainement il pro* teste; il demande grâce pour Jésus; il offre à U loi une autre victime : la politique fait taire la conscience; Tordre barbare de la flagellation fait douter si Pilate fut en effet ou plus cruel ou plus lâche. T[^] haine étouffe dans ces cœurs inflexi* blés jusqu'aux derniers

restes de l'humanité. Que Ton traîne au sommet du Calvaire ce corps épuisé de sang et de vie : crucifié ! s'écrient ces hommes dont M. Salvador nous vante la modération. Et tandis qu'une grande partie du peuple attendri et gémissant accompagne la victime jusqu'au lieu du supplice; que la férocité des soldats n'interdit pas aux femmes le droit de déplorer de si cuisantes souffrances y ces mêmes pharisiens, mêlés à ses meurtriers, l'insulteront encore jusque sur la croix où il expire, en lui disant : Toi qui as sauvé les autres ^ sauve-toi toi-même (*).

ARTICLE X

Condamnation. — Penne j'ai/.

A n'envisager dans la passion du Sauveur

(») Cum ergo vidissent eum pontifices et ministri, clamabant dicentes : Crucifige eum ! {Joa., xix^e C.)

(3) Sequabatur eum multa turba populi et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum, (Luc, xxiij 27.)

Ç) Deridebant eum principes dicentes : Alios servas fecisti ge salmificas, si hic est Christus. (Luc^e uni, 35»)

qu'un de ces drames trop communs dans l'histoire de l'humanité, il est impossible de se défendre d'un sentiment de douleur mêlé d'indignation contre la violence qui a présidé à son exécution. La mort de Jésus fut à la lettre un assassinat digne de l'exécration de tous les siècles. Quiconque ne sent pas dans son propre cœur le sang d'Abel crier vengeance, est étranger à l'hu-

manité. M. Salvador se plaint de l'école chrétienne qu'il accuse d'injustice envers les auteurs du forfait, et envers la nation juive qui s'y est notoirement associée , non seulement par une authentique complicité, mais par une provocation directe, et s'efforce d'en diminuer l'odieux en chargeant à son tour les tableaux évangéliques, et les développements qui leur ont été attachés, du reproche de suppositions et de suggestions contraires à l'esprit de charité et de justice dont elle se vante (^). Elle aurait méconnu la situation de fait , les exigences locales et l'empire des circonstances, substitué des passions effrénées à l'impassibilité de la loi, les commentaires de l'imagination à la fidélité du récit historique. M. Dupin lui-même n'aurait vu la question que sous un point de vue erroné, à

(') « La raillerie jointe à la cruauté, les outrages en paroles u et en action^ les coups sur la joue, les crachats au visage, etc. • toutes exagérations ou suppositions mensongères selon M. Salvador^ tom. ii, pag. xoo.

DKS Dor/riUNFlS DE M. SALVADOR. aS^

Textemple des historiens et des orateurs sacrés qui tous auraient cherché à accroître l'intérêt de la situation déjà si pathétique du maître aux dépens de tout ce qui l'entourait (^).

Mais ne suffit-il pas de convenir du fait principal pour en avouer les accessoires? Or, M. Salvador ne nous conteste pas la véracité des Évangiles (^) sur le jugement et la condamnation, sur les diverses scènes qui en avaient été les préliminaires, sur les caractères de la dissidence existante entre les parties , non plus que des principaux acteurs qui figurent dans le drame. Pourquoi vouloir qu'il n'y ait pas la même bonne foi dans la narration des

détails puisés à la même source? Un peuple aisément entraîné par ses chefs, abandonné aux emportements de sa haine est-il en usage de ménager sa victime? Dans un fait réputé l'acte d'une vengeance nationale, chacun veut prendre sa part, et n'a d'autre crainte que d'être surpassé. Point d'exagération possible dans les récits. La diversité des détails, loin de les mettre en contradiction, ne fait qu'appuyer la sincérité du témoignage. Chacun des outrages, chacune des violences racontées par les historiens, surtout quand ils furent présents

(^) Copié textuellement de M. Salvador, loin, ii, pag. 102- 104-98-1 39-169-534 .

C) n C*cat dans TËvangile uième que je puiserai tous les faits.
» M. Salvador, tom. 11, paf(. 8i.

a58 EXAMEN CRITIQUE

à la tragédie, n'est que la conséquence des accusations accumulées à l'avance contre le prétendu criminel.

L'école évangélique ne déroge donc pas à ses principes de vérité ni de charité dans les tableaux qu'elle trace de la passion de Jésus^ Christ. En déplorant les calamités d'un peuple chez qui elle retrouve avec oi^eil son berceau et ses plus beaux ornementsi elle ne saurait non plus eu dissimuler le coupable aveuglement. Elle ne craint donc pas de l'accuser à la £sice du ciel et de la terre des actes d'injustice et d'ingratitude qui ont marqué l'irrégularité e(la violence de la procédure exercée envers Jésus^ Christ; même dépouiUé des titres qui impriment à l'attentat un caractère particulier. Jésus n'était justiciable, ni dans l'ordre religieux, ni dans l'ordre politique. En se déclarant en présence de Caïphe le Christ, fils du Dieu vivant, il en appe» lait à ses œuvres surnatu-

relles; et si c'était là un blasphème, c'étaient Moïse et les prophètes, c'était Dieu lui-même qu'il en fallait accuser. En se déclarant en présence de Pila te roi, mais d'un royaume qui n'est pas de ce monde, il repoussait invinciblement l'accusation d'attenter à la pui[^]sance de César. Outre que la calomnie était notoire, l'imputation qui s'attachait à tous les rêves d'indépendance dont se berçait la nation ne pouvait fournir contre Jésus aucun prétexte plap-

sible. La prévention la plus envenimée avait donc eu raison de répondre aux ennemis de Jésus : Quel maioriM/ait? Je ne trouve dans cet homme rien qui le rende digne de mort{[^]). Il e[^]t donc évident que la passion seule a présidé à cette horrible tragédie ; que la condamnation à mort de Jésus fut un acte de méchanceté, et la violation la plus patente de toute loi divine et humaine. M. Dupin a péremptoirement démontré que le sanhédrin en la prononçant était sans compétence ; qu'il avait criminellement entrepris sur Fautorité du vrai souverain , sur Tautorité de Rome ; que la nation entière l'avait solennellement reconnu par cet aveu : // ne nous est pas permis de faire mourir personne , aveu décisif , dont la conséquence rejaillit sur toute l'histoire du Messie comme devant paraître au moment où il n'y aurait plus d'autorité dans Juda. Ce sont les Juifs eux-mêmes qui nous l'apprennent; et leur témoignage est irrécusable. Les vaines distinctions de droit et de fait dans lesquelles se retranche notre adversaire , ne tiennent pas contre la logique irrésistible des faits et de M. Dupin

.

Eh! qu'importe au reste, de qui le meurtre de l'innocent Jésus ait été le crime: le crime de Ju« d[^]s stipulant pour trente deniers la vie de sor. maître, ou des prêtres qui lui paient le prix de sa

(i) Non inveffio in êo causam, (Joab., «s, 4.)

a6o EXALMEir CRITIQUE

trahison ; le crime de Caïphe , proférant du haut de son tribunal les paroles : // a blasphémé; qu'^ai^ons^nous besoin de témoins? ou du peuple qui lui répond par le cri : // est digne de mori{^)? Qu'importe qu'il soit mis à mort par suite de la conspiration ourdie par les pharisiens envieux de le voir attirer à lui tout le peuple, ou par ce même peuple qui, dans un mouvement tumultuaire, emporté par son esprit séditieux et sanguinaire , comme au jour de la mort de saint Etienne, le fait périr lui fauteur de la vie , qui nourrissait leurs pères dans le désert? Si Jésus n'était qu'un homme s'attribuant à faux la qualité de Christ, fils de Dieu, la sentence fut légale; point de coupables; tous sont innocents du sang qui a été versé. Jésus- Christ ne fut en effet qu'un blasphémateur, indigne même de la commisération que réclame l'atrocité de son supplice. Sa mort ne fut qu'un grand acte d'équité nationale, le nécessaire châtiment infligé au perturbateur de la Judée qu'il a trompée par ses prestiges et par de fausses espérances , une éclatante expiation donnée à la cause du Dieu dont il s'est dit être l'égal. Si donc ce fut là une œuvre méritoire, comment se fait-il qu'au lieu de la récompense qu'ils méritaient de la part du Dieu toujours fidèle dans ses promesses, 1rs Juifs n'aient obtenu qu'un terrible et

(') Mattb.^ XXVI, Si-Qû.

DES DOCTBINES DE M. SALVADOR. !l6l

inexorable châtiment? Ce cri, proféré au moment de la mort de Jésus-Christ : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (^), il n'a pas été vain. Désormais ce sera là toute Thistoire

du peuple juif. C'est lui qui a provoqué l'anathème; et, depuis vingt siècles, l'anathème pèse sur lui de toute sa puissance. Vous l'avez dit, M. Salvador: «I^a x> justice divine accompagne chaque faute d'un » châtement prochain ou éloigné (^). » Expliquez-nous, si vous pouvez, par une autre faute, ce châtement qui ne s'est pas fait long-temps attendre. A peine le sang de Jésus a été rc^apandu , la vengeance éclate: massacre des Juifs à Alexandrie , où ils sont poursuivis deux mois entiers par le glaive, par le feu, par le même supplice qu'ils lui ont fait subir (^); massacres dans la Caldée , dans la Mésopotamie ; massacres à Jérusalem, où peut-être il en périt trente mille (*); guerre furieuse entre les Samaritains et les Juifs; massacre du pontife Jonathas, bientôt suivi du massacre des pontifes Ananie, Ananus, Zacharie et autres; anarchie que rien n'arrête; troupes organisées de voleurs et d'assassins, parcourant impunément les villes et les campa-

(') Matib., XXVII , -wiS.

Ç) M. Salvador, tom, ii*, pag, io5.

(3) PhiloD, 7/1 Flacco. Josèphe, Aniiq.Jud.^ lib. xtii, cap. 4*

(4) TillemoDt, Hist. des emper. , tom. i , Ruine des Jaifa, •Ht xm et MiW,

a6s bxambh chitiqub

gnes y tuant les riches j pillant lewri biehs ^ brù*

lant les villages, remplissant toute la Judée dei

marques funestes de leur fureur (^). et Ces furîeuXi

sortis de Técole des pharisiens^ se donnaient lé

nom de zélateurs y couvrant de cet amour pré[^]
tendu de la liberté ce que leur avarice et leur
cruauté leur disaient faire (').» Massacres dans la
Syrie et l'Égypte, à Ascalon, à Tyr, à Ptolémaïde
à Damas, à Antioche; on compte plus de soixante
mille Juifs égorgés dans la seule Égypte (^).^{*^}Ge^{*}
pendant Cestius Gallus, gouverneur de Syrie[^] »
disposait à arrêter ces désordres. À la tête d'une
puissante armée, composée de Syriens, d'alliés
et de Romains, il s'avance vers Jérusalem, perd
l'occasion de s'en rendre maître, trompé par
l'espoir de les amener à des sentiments plus pa^{*}
cifiques. « Le crime des Juifs avait trop irrité
» Dieu, comme leur historien lui-même le re^{*}
» connaît; il fallait que la guerre durât [dus
» long-temps, afin qu'ils souffrissent des mailles
» effroyables, et qu'elle ne finît que par la ruine
({} Tillemonty art. xxvii.

p) Ibid.[^] pag. 59».

([^] Ibid., pag. 576.

Od a fait le relevé des massacres qai ont en liea date li Judée après la mort de Jésus-Cbrist, D'abord 1,200, fA 1 5^000 à Japha, 40,000 à Jopatha, 9,000 ttés taot par kl Ro* roiios que par eax-méineft, t4«<K>a à JéitmleM , 16,000 sae autre fois, 1,100,000 duraot le siège; près dedeas fldilioof.

DES DOCTRIICES DE M. SALVADOR. SÔo

» de leur viHe et du temple même (^). » Cette catastrophe lui avait été annoncée dans les termes les plus significatifs, et pour l'époque où elle devait avoir lieu. « Vous les voyez, ces murailles en » apparence indestructibles, et ce temple de qui » la solide construction semble lui garantir une » éternelle durée; un jour viendra , qui n'est pas » loin , où l'ennemi les environnera de tranr » chées , les renversera de fond en comble et » n'y laissera pas pierre sur pierre {^), » — Alors pourtant, rien ne laissait présager une pareille calamité. Jérusalem était en paix, elle s'était accommodée à la domination de César, et ne reconnaissait plus d'autre monarque (*). C'étaient les Juifs eux-mêmes qui avaient demandé à Auguste que leur pays devînt une province romaine. Tibère mort, l'empire tout entier avait joui sous son successeur d'une paix profonde. Philon, l'écrivain favori de M. Salvador, qui nous a laissé une description brillante des commencements du règne de Caïus, la termine par ces mots : que le monde tout entier se croyait ramené aux jours de l'âge d'or (^) : quand la brutale impiété de cet empereur changea tout-à-coup la face des

f) Tillemout, Hist. des tmper, ^ tom. ii , pag, 4; ^ « f^) Luc, xiXj 43; xxi.6.

\^ \ NoFi^ habemus regem nisi Cæsarem. \Jog^ ^ ^ xix, i5«) (4) Ambassade de Philon à Caïus , chap. i» pag. 477, tom, IX de la

Traduct. de Josèphe^ par Arnaud d'Audilly.

164 EXAMElf CRITIQUE

choses, mais sans changer la situation politique des Juifs qui trouvèrent sous Néron de puissants protecteurs (^ \ Il faut que le nombre des semaines prédites par Daniel soit accompli , où le Christ sera mis à mort: Et , à la suite , ruine de la cité sainte et du sanctuaire; un peuple et un capitaine qui viennent tout perdre , l'abomination de la désolation dans le temple^ la dernière et ir-rémé-diable désolation (}). Le terme expiré, Irente-huit ans après la mort de Jésus, viennent ce capitaine et ce peuple étrangers. Tite surprend la nation entière renfermée dans Jérusalem durant la fête de Pâques , afin que nul ne put écl.apper. Là , dans cette malheureuse ville dévouée à toutes les calamités, la guerre, la famine, la sédition exercent

(*) Pop}}ée , et Pal las favori de Fenipereur.

(^ Daniel , ix ^ 25. « Soixante-deux semaines s*écouleront (dit Daniel, ix, a6) après quoi le Christ sera mis à mort. Chris* tus occidetur. Le peuple qui le reniera cessera d'être aon peuple : Et non erit rjus populus qui eum negaturus est. Une nation viendra commandée par un chef qui détruira la ville et le sanctuaire : Et civitatem et sanctuarium ilissipabit poputus cum duce venturo, La guerre 6nira par la désolation ordopoée: Et post finem bclli statuta desolatio. Les victimes cesserooll, les sacrifices seront abolis : Deficiet hostia et sacrificium. L'abomination de la 'désolation sera dans le temple : Erit in tem^ ph abominatio desolationis , Et la désolation durera jusqu'à la consommation des temps : Et usque ad consummationem perseperabit desolatio; (La Rue , Sermon sur la vérité de ta religion^ tom. m, pag« 95.)

à la fois toutes leurs fureurs; les combats du dehors jcoûtent moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Le temple lui-même est un théâtre de carnage , occupé tour à tour par les trois partis qui désolaient cette malheureuse cité ; lorsqu' enfin le moment marqué par le courroux céleste' arriva. Titus, maître de tous les postes qui défendaient le temple, avait résolu de le conserver, quand un soldat romain, comme poussé, dit Josèphe, par un mouvement surnaturel (^), s'étant fait soulever par un de ses compagnons , jeta par une des fenêtres une pièce de bois toute enflammée dans le lieu par où Ton allait aux bâtiments faits aut.:ur du temple; le feu y prit bientôt, et, malgré tous les effortsdu prince pour arrêter l'incendie, l'édifice tout entier devint la proie des flammes. Les Romains n'ayant plus à piller ni à tuer, Tite les occupa à démolir jusque dans les fondements tout ce qui restait du temple, afin d'accomplir à la lettre la prédiction de Jésus - Christ : qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce superbe édifice (*).

Mais il était prédit également que la nation juive , dépouillée de son sacerdoce et de son temple , sans roi et sans sacrifice , sans aucune figure de pe pie, subsisterait toujours /;o£/r^e/vi> de <é-

(') Guerre tlesJuijsy liv. yi, chap. 6, loin. 5» pag* 338. f*) Voy. Tillerooiit, ^/^r., tom. ii, pag. 648. — Ntn relin^ quetur lapis super icpiriem, (Luc, xxi, 6; Marc, xiii| a.)

«66 EXAMfelC CRITl(it£

moignage à qui ? si ce h'Mt à celui qu'elle ft crucifié, donc au Messie (^). — Or, vous la voyeî depjiià dix-huit cents années dis-

jüersée et captive, portant écrit sur le front le sceau de la terrible imprébfittion prononcée pat* elle t Qu)e son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Que M. Salvador se vanté que , malgré Tétat presque hideux et les formée déplorables où il se trouve jeté , le peuple juif s'est élevé toujours et fièrement au-dessus de Tathème proféré contre lui P) : nous lui répondrons par le mot de saint Augustin , que le comble de la misère est de ne pas sentir cotnbien on est misérable. Qu'il invoque à son aide UU nom révéré parmi les siens , le nom du docteur qu'il àp|>elle l'aigle de là synagogue : Que dit Maïnonide dans un livre exprès sur la rdj-raûtê dU Christ ? a Ce Christ des chrétiens a attiré sur Israël » les plus effroyables calamités; ses rester ont » été disséminés en tous lieux; Israël a eu pour » héritage le mépris et l'abjection... Quelle a été » là conséquence de tous ces événements ? de dis- » poser le monde à l'addratloh du même Dieu ^ » de 'répand^e jusqu'aux ëttrémité^ de la terre » la prédication dë^ cBfaiUiandemètits divins (*). ii

(■) Per omnes gentes di\$per\$iy testai iniqmtatis ^auffr, et veritatis /lo^/r^p, a ditsaint Augustin. (Enarratio in psalm. ^ xyÛi , t^àscal , Pensées , cliâp. xxi , page 88.)

(^ M. Salvador, tom. ii , pag. doa.

(^) /ani isie causant proebwt utpèrirëïisraèt^ diipêrgmn^

DES DocnriuirBs de m. Salvador. ^67

Après avoir entendu ces paroles , n'ai-je pas le droit de m'écrier avec Julien : O Oaliléen ! vous avez vaincu ^ Ficisii Galilœe. Les empereurs Tite et Adrien ont triomphé des Juifs par d'innom» arables armées , Jésus-Christ par sa croix. Ils êli ont

triomphé en les exterminant; Jésus^Chnst, en les conservant pour être au milieu des peuplM le trophée de sa victoire.

ARTICLE \I

D« quelle espèce de crime les Juifs se sont rend os eonpêbles envers Jésus.

L'école chrétienne n'est qu'exacte en caractérisant le meurtre de Jésus-Christ par le seul mot qui lui convienne. M. Salvador n'en conçoit pat l'application à un homme; l'usage qu'en fait M. Dupin lui semble une anomalie à laquelle il oppose les préventions du peuple juif.

On sait bien que c'est là le point capital de la dissidence existante de tout temps entre les Juifs et les chrétiens : aussi notre polémique avec eux Commence toujours par établir avant tout la divinité de Jésus-Christ. Ce fondement posé amène

tur,,. Hujusmodi omnia non pertinent nUi ad jmraindian viam régi Chris to y et verboriim iegis et præcepiorum Det, Quin etiam hoe diffusa suntper remotissimas insulas et pO" puiois innumera- biles. (MatiBonide , Pro rege Christo , dans M. Salvador, tom. ii, pag. 289.)

a68 EXAMEll CRITIQUE

droit à la conséquence. Que les Juifs la récusent, qu'ils s'opiniâtrent à repousser les preuves que nous en donnons : une fois que le délit est constaté, Taveu du coupable ou sa résistance ne fait plus rien à Taflaire. Seulement il importe de relever les in-

exactitudes de langage sur lesquelles M. Salvador appuie l'incrédulité de sa nation. « Les partisans de la loi chrétienne pensent , » dit-il, que Dieu peut être mis à mort. Les Juifs » en nient la possibilité absolue (^j. » Ijcs chrétiens pensent comme les Juifs, que la nature divine est essentiellement inaccessible à la souffrance; ils croient que Jésus-Christ homme a souffert, sans altérer en rien l'intégrité de sa divine substance. En souffrant comme homme , il obéissait à une volonté supérieure qui , dans lui, commandait en souveraine, et maintenait dans un parfait équilibre les prérogatives de la nature divine et les abaissements de la nature humaine. Dieu , Jésus-Christ avait prédit ses souffrances ; homme, il s'y dévouait, et consentit à prendre la forme d'un esclave (2). Cette alliance de l'humanité et de la divinité dans la personne du Verbe fait chair formait un mystère auqud le Juif refusait de soumettre sa raison : aussi n'étaitce pas à sa raison qu'il était proposé, mais à sa foi. En rejeter la lumière , c'était se rendre évi-

(i) M. Salvador^ t. ii, , pag, 306.

:^) Philip., Il, 7,

DES DOCrRIUËS DK fd. SALVADOR. 269

demment coupable d'un volontaire et criminel aveuglement. — Sans doute que Timmense intervalle qui sépare les deux natures divine et humaine ne pouvait être franchi que par la vertu de la divine toute-puissance. Si donc Jésus-Christ a démontré par ses miracles , quen lui résidait lu plénitude de la dwinité (*), et par ses souffrances, qu'il était devenu en tout semblable à notre condition (^), alors le crime qui lui a donné la mort change de caractère: l'homicide commis contre l'homme implique le plus sa-

crilège attentat à la majesté du Dieu; et M. Dupin a droit de reprocher aux Juifs leur déicide; crime , dit Bossuety le plus grand de tous les crimes^ crime jusqu'alors inouï, qui a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avait vu encore aucun exemple (*).

CHAPITRE X

Mort et résurrection de Jésus. — Institution eucharistique.

M. Salvador prélude au récit des derniers actes de la passion du Sauveur par celui de l'institution eucharistique. Ce ne fut, de la part du maître de Nazareth, qu'une imitation de ce qui se pratiquait chez les Juifs à la solennité pascale,

(') Ephes., m, 19. G)loss. , 11, 9.

(i) Hebr., IV, i5.

(3) Disc, sur Chisi. univers. ^ pag. 349, ^«îî^îon i>*

970 hUkUVS CRITIQJt

pour rappeler la délivrance du joug égyptien ^ le passage d'un état de servitude à l'état die liberté (^). Son intention était d'en feirç l-emblème le plus essentiel et le plus mystérieux de l'association chrétienne ('). En acceptant le corps et le sang de celui qui se proclamait le prince du royaume de la résurrection prochaine , tous les disciples s'imposaient de diriger jusqu'à leurs moindres pensées , comme si le maître ne cessait jamais de se trouver vivant au fond de leurs âmes ; ils devaient être convaincus que leur

sang s'unissait avec son sang^ leur corps avec son corps, pour ne former avec lui qu'une seule personne (*).

Nous sommes loin de désavouer cette interprétation ; et c'est dans ce sens que nous appelons le sacrement de nos autels cène eucharistie que on d'action de grâces , en commémoration du bienfait de la rédemption que Jésus-Christ nous a procurée par son sang,et de l'engagement qu'il nous impose de vivre de la vie du chef auguste dont nous sommes les membres.

Arrêtons-nous un moment sur cet important préliminaire y en nous fortifiant des réflexions que nous fournit à ce sujet un écrivain célèbre d'une communion étrangère. «Jésus-Christ, de sang-froid, la veille de sa mort, fait, dit Abba-

(>) M. Salvador, tom. u, pag* i54 et toiv. {%) /&/rf.,pag. 167.

(3) lUd., pus. i\$9.

DES DOCTRINES DÉ M. SALVADOLt. ÛJl

die (^)y une chose qui n'avait jamais été faite, M qui ne se fera jamais sans doute , qui est d'établir un mémorial de la mort qu'il e\$t sur le point de souffrir. Jésus-Christ prédit qu'il souffrira la mort de la part des principaux sacrificateurs , de\$ scribes et des docteurs de la loi; il pourrait donc l'éviter s' ri le voulait, en se retirant dans un autre lieu, il censure ou plutôt il foudroie l'indiscrétion de Pierre qui voulait le détourner de qiourir ; il regarde donc sa mort comme devant avoir des suites heureuses et salutaires. Et quelles suîr tes heureuses et salutaires pourrait avoir sa mort si elle ne devait être accompagnée de sa résurrection ? Que veut-il dire en instituant le mémorial de son corps mort , si ce corps mort devait demeurer sous le pouvoir de la mort? Que si

Jésus-Christ a cru pouvoir ressusciter après sa mort, ainsi qu'il en donne l'assurance à ses disciples , il n'a pu le croire que sur l'expérience qu'il avait déjà faite de cette puissance qui avait rendu la vue aux aveugles^ la santé aux malades, et la vie aux morts. Jésus-Christ n'a pu croire ses miracles faux, et s'imaginer qu'il ressusciterait véritablement. Donc, la seule institution eucharistique devenait la démonstration anticipée

(>) Traité de la vérité de la relig, c/irét. (i* partie, sect. 3*, chap. 3, tom. ii, pag. a 18). Nous citons k dessein ce théologien protestant, pour le venger des fausses imputations que Voltaire s'est permises contre lui.

fà'J^ EXAMEN CRITIQUE

de la vérité de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. »

Pour arriver à être cru le Messie des prophètes^ il fallait que Jésus mourût et ressuscitât. Mourir était le tribut que la nature exige de tout ce qui a reçu la vie, et Jésus n'avait pas la prétention d'y échapper; mais il dépendait de lui d'en accélérer ou d'en suspendre le terme. Vingt fois il avait déclaré que c'était là le plus ardent de ses souhaits; il ne cessait d'en entretenir ses disciples; et, durant trois années, ses actions et ses paroles avaient concouru à son accomplissement , s'attirant la haine des pharisiens, des saducéens, des docteurs de la loi, c'est-à-dire de toutes les personnes puissantes, par la liberté avec laquelle il leur reprochait leur hypocrisie, leur orgueil, leur avarice et leurs superstitions. Pouvait-il ne pas prévoir l'inévitable dénouement? Et loin de le redouter, c'est lui qui court au devant et qui le précipite. Arrêté dans les conseils de la divine économie, l'arrêt de sa mort était écrit dans le ciel avant d'être prononcé au prétoire et exécuté sur

le Calvaire, a Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, avait dit Jésus-Christ au gouverneur romain, s'il ne vous était donné d'en haut; et avec toute votre puissance, vous n'êtes que l'instrument aveugle de ma volonté propre, de qui seule il dépend de quitter la vie et de la reprendre (^). »Le

(') Joan.^ X, i8.

nouvel Isaac savait bien qu'il lui fallait mourir , lui qui se laissera conduire à la mort comme Fagneau qui obéit à la main qui Tégorgc , sans proférer aucune plainte , et se livrera soi-même à ses assassins quand ime simple parole lui suffisait pour les terrasser à ses pieds. Reste à savoir si la tolérance que le ciel accorde axi crime en diminue l'horreur, et si l'apparence de l'impunité en anéantit le châtement. Nous l'avons vu dans le précédent chapitre.

Mais reprendre la vie après l'avoir quittée , était assurément trop au-dessus des forces de la nature. Il est permis d'en récuser la possibilité au milieu de ce théâtre éternel de destruction qui nous enveloppe et nous presse de toutes parts. Ce qui est xuié fois tombé soxis les mains de la mort ne saurait lui échapper jamais. Et si , par quelque dérogation extraordinaire aux lois communes de l'humanité, on avait vu, soit dans les temps antiques, soit à une époque moderne, encore contemporaine, des morts rendus à la vie , c'est que la divine toute-puissance avait voulu faire reconnaître par quelques exemples éclatants qu'à elle seule il appartient de commander souverainement à ce qui n'est plus , comme à ce qui n'est pas encore, et d'ouvrir ou fermer à son gré les portes du tombeau. Ainsi, pour rendre à la veuve de Sarepta le jeune fils que la mort vient de lui enlever, Dieu avait bien voulu

II. 18

communiquer son pouvoir au prophète. Et en renouvelant ce miracle sur la personne du fils de Jaïre et de Lazare, Jésus-Christ n'avait pas encore prouvé qu'il tenait de sa propre et divine essence la vertu de ressusciter les morts. Or sa parole était expresse : il avait assuré en maintes circonstances non seulement qu'il ressusciterait, mais qu'il se ressusciterait de lui-même et par sa propre action (^). Mais quelle action , encore une fois, at« tendre d'un cadavre sans vie et sans parole , enchaîné désormais à l'immobilité du sépulcre? Que si, au contraire, de mort qu'il était, Jésus renaît à une vie nouvelle; s'il est parvenu en effet à triompher des liens de la mort et des lois de la nature, du complot de ses ennemis ^t de l'incrédulité de ses disciples» il a donné la dé*monstration la plus invincible qu'il y a en lui quelque chose au-dessus de l'homme ; qti'il est vraiment Hauteur de la vie; qu'il n'a donc pas attenté aux droits de Dieu en se disant le Christ* Messie, fils de Dieu, égal à Dieu son père (2). Le dogme de la résurrection sera donc, au jugement de la raison même , le dogme fondamental du

(i) Ego ponam eam a meipso^ et potestatem habeo poncndi eam^ et potestatem habeo itérant sumendi eam, (Joao., X, i8.)

(a) Juctorcmvitoæinterfecistis, Act., m, iS.'^Non rapi" nam arbitrafus est esse se œqualem Deon (Rom. ni, 34 ; Philip., n, 6.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. Vi^jS

christianisme. Jésus-Christ est mort et ressuscité, écrivait saint Paul , pour établir qu'il possède un souverain empire sur les vivants et sur les morts, qu'il est le roi du ciel et de la terre i qu'il est Dieu (^). £t dans son épître aux Corinthiens , il ramène à

cette seule question la cause entière du christianisme: «S'il n'est pas vrai que Jésus-Christ » soit ressuscité ainsi qu'il l'avait prédit , tout ce » que nous vous prêchons est sans fondement. Mais » aussi, par une conséquence contraire, si la résurrection de Jésus-Christ est certaine, notre foi re- >i pose sur la certitude la plus ferme (^); et tous les « efforts de l'incrédulité ne sauraient l'ébranler* » Nous ne craignons pas d'en appeler à la critique la plus sévère. Ce qu'elle exige, ce sont des preuves irrécusables, celles qui se fondent sur c^es témoignages contemporains , nombreux ,* rendus par des hommes incapables d'avoir voulu tromper et de s'être laissé tromper eux-mêmes. Tel est aussi le procédé des apôtres avant d'arriver à cette conclusion : « Que toute la maison d'Israël sache » donc certainement que ce Jésus que vous ave% » crucifié, dit saint Pierre à toute l'assemblée des » Juifs, Dieu en le ressuscitant l'a fait le Seigneur » et le Christ (^). d De même saint Paul commence par rapporter en détail les apparitions succes-

(^ I, Cor. , XV, 3-9.

(3) Act.', II , 36.

WJÔ ttAMEir CRITIQUE

sives par lesquelles Jésus-Christ avait manifesté sa résurrection (^).

Héritier de toutes les préventions de ses pères, M. Salvador enchérit sur eux dans ce chapitre par la violence de ses attaques. Il retranche de la personne de Jésus-Christ et les prophéties et les miracles auxquels nous reconnaissons le Messie. Il le travestit en un acteur de tragédie, s'acquittant bien ou mal du rôle dont il est chargé. Il in* terprète dans ce sens les circonstances qui ont

précédé ou accompagné la mort , avec la précaution d'omettre ou d'atténuer celles qui manifestent en lui une nature supérieure. Il absout les témoignages subornés, l'iniquité des jugements, les fureurs populaires , les rigueurs inaccoutumées de l'exécution. Il affaiblit autant qu'il peut le mérite du sacrifice. 11 semble regretter que l'agonie du sacrifice n'ait pas été plus prolongée, et les tortures du supplice plus douloureuses: « En » ne payant, dit-il, que d'un jour, d'un seul » jour de souffrances trois années d'une lutte 7» morale suivie de tant de succès et de gloire , en fin ne renonçant à la vie qu'avec la conviction intérieure très arrêtée et très complète de la re- » prendre mille fois plus brillante peu d'instant » après, pour devenir en corps et en âme le dominateur d'un royaume nouveau, et pour occuper en personne un trône sans fin , le fils de

(•) I, Coî-, xv, 4j 5, 6. II. Til., II, 8.

» Marie entraîne-t-il l'idée d'un sacrifice trop inconcevable ? (*) »

En vérité , Celse , ni Porphyre , ni aucun de leurs successeurs, n'aurait jamais imaginé un pareil raffinement aussi contraire à toutes les règles de la prudence humaine et de l'expérience. L'exaltation de l'enthousiasme a-t-il jamais fait oublier ce point les difficultés de l'entreprise? L'amour de la célébrité eut toujours un motif et des espérances : où sont-elles ici ? Que Jésus ait consenti à se livrer à la mort quand il est maître de l'éviter, et cela pour acheter par un jour de souffrances tant de succès et tant de gloire, toujours n'était-ce là que la moitié de l'œuvre. Restait à accomplir la promesse de la résurrection , sans laquelle tout l'héroïsme du sacrifice disparaissait. Qui le garantissait? Qui lui pouvait répondre de l'avenir? et où est l'insensé qui osât stipuler à

pareil prix ce qui arrivera quand il ne sera plus? S'il n'est qu'un homme, tout ce qu'il lui a été donné de prévoir, c'est que sa mort sera un scandale pour ses apôtres, que tous l'abandonneront, et que, le pasteur frappé, tout le troupeau sera dispersé (2). Mais prédire que sa mort, loin d'apporter un obstacle réel à ses desseins, sera la source unique de ses triomphes, certes il faut

(i) M. Salvador, t. ii, pag. 146.

(^ Omnes vos scandalitum patiemini in me. Scriptum est enim : Percutiam pastorem^ et dispergentur oves gregis. (Matt.. XXVI, 31.)

être au-dessus de l'homme pour en agir ainsi; il faut que le succès de son ouvrage ne dépende que de lui seul et d'une toute-puissance qui n'appartient qu'à Dieu. C'est la réflexion d'un de nos théologiens « Il faut nécessairement que » ce pasteur soit certain de sa résurrection, et certainement de plus que le fruit de sa mort et de sa résurrection sera conforme à son espérance; ou » toute sa conduite est irrégulière, contraire à » toutes les règles de la prudence, et directement » opposée à ses desseins (^). »

Le roman inventé par M. Salvador s'évanouit en présence du simple récit historique tracé par la plume naïve de nos évangélistes.

Après une assez longue suite de digressions sur les prétendues analogies entre les deux avènements de Jésus-Christ et les légendes asiatiques, sur les sacrifices sanglants usités chez les peuples de l'antiquité sur l'institution eucharistique, et la dernière cène de Jésus-Christ avec ses apôtres 9 sur des questions d'école relatives au spiritualisme et au matérialisme y où le docteur israélite émet une théorie que nous abandonnons à la cri-

tique de ses coreligionnaires , M. Salvador re^ vient à ce qui fait le sujet de ce chapitre. Comment éluder la force de l'argument qui résulte de l'exposé des moindres circonstances de la passion et de la résurrection , confrontées avec les antiques prédictions? Où est l'histoire, où est la

(') Duguet, Principes de la/oij tom. m, a* païtt, pa{. 16

DES DOCTRIITES DE M. SALVàDOR. 9^9

prophétie? Par exemple, est-il possible de lire le psaume vingt-unième^ sans être frappé d'une aussi puissante démonstration (^)? M. Salvador tranche la difficulté par ce mot : a Les évangélistes D avaient besoin de justifier, dans l'individualité » de la passion de Jésus, l'accomplissement de » tous les détails les plus minutieux consacrés » par les prophètes à la peinture poétique de la » passion présente et à venir du peuple israé- » lite (2). » Est-ce là répondre? De même pour le fait de la résurrection : « Ce dogme, quoique réglé , dira-t-il , par interprétation sur les figures des prophètes juifs , est bien loin de se renfermer dans leur esprit purement symbolique , moral et politique (^). » Aussi l'auteur est-il bientôt forcé d'abandonner ces futiles arguties pour aborder une discussion plus sérieuse. Il recueille les vieilles objections qu'il résume dans cette double hypothèse : La première , que la mort de Jésus

(') Voy. Bossdet, Dissertât, prélim , sur les psaumes^ p. 49, trad. franc, par M. N.-S. Goillon^ i vol. iD<8^, Paris, 1822; et dans son Disc, sur Chist, univers, ^ a* part., ch. iv. David voitfes mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau, tout le poids de son corps violemment suspendu , ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses

ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang^ mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations, etc. [pag. a35, édit. in-ia). ? Q M. Salvador, tom. u, pag. 169.

a80 RXAMEN CRITIQUE

sur la croix n'aurait été qu'apparente, et n'entraînerait d'autre idée que celle d'un long évar nouisseinent , suite naturelle de douleurs profondes; la seconde , que le corps du Sauveur , déposé dans le tombeau , eu aurait été enlevé par quelques disciples secrets de Jésus , dans le dessein de faire croire à sa résurrection.

Suivons notre adversaire sur ce double champ de bataille , et prouvons contre lui la réalité de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

ARTICLE PREMIER

Ce ritnde de la mort de Jésus-Christ.

Que Jésus ait été condamné par les Juifs , qu'il soit mort par le supplice de la croix à la vue de tout Jérusalem , cVst un fait que nos ennemis n'ont jamais révoqué en doute. I^es Juifs et les païens n'avaient pas cessé de reprocher aux chrétiens cette ignominie, et le culte qu'ils rendaient à un homme crucifié, quand, pour sauver l'honneur du maître et de son Église , certains hérétiques des premiers siècles imaginèrent de substituer aux souffrances réelles qui avaient terminé sa vie un appareil de passion fantastique. Un pareil système ne tint pas contre la multitude et la force des preuves qui garantissaient la certitude de la mort. î

lie est démontrée premièrement par la narration uniforme des quatre évangélistes.

DES DOGTRmSS DE M. SALVADOR. q8i

Puisque M. Salvador n'en conteste point Tauthenticité , il ne saurait se méprendre sur la valeur des expressions. Pour abuser ainsi un peuple entier présent au spectacle de la mort de Jésus-Christ, que de déceptions à accumuler, que de suppositions à franchir , que d'impossibilités à dévorer ! Quoi ! cette vaste tragédie, avec ses acteurs, sa victime, et ses instruments de supplice , elle n'eût été qu'une scène de théâtre? Quoi! la prédiction tant de fois répétée de la passion qui l'attendait à Jérusalem n'aurait été de la part du Sauveur des hommes qu'un vain simulacre? Nulle réalité dans la trahison de Judas, qui s'en punit lui-même par son désespoir , ni dans les imprécations des Juifs, si fidèlement exécutées sur leurs personnes et sur leurs enfants? Et cette sueur de sang qui baigne le jardin de Gethsémani, et l'inique préférence accordée à Barabbas, et les outrages du prétoire, les tortures de la flagellation , du couronnement d'épines, et du crucifiement, le dernier soupir exhalé sur le Calvaire : il n'y avait là qu'un fantôme tout aérien, et pareil aux divinités de la Grèce , qui prenaient des formes sans substance, et se dissipaient en fumée (^)?

Toutefois M. Salvador n'oserait pas l'affirmer

(') M. Salvador, tom, ii, pag, 1969 et Réponse aux critiquesy^%, 20.

ment des jambes qti'ei tiens livrés à ses côtés a ou la piquêtie lance tj porté dans le flanc n'av; tique. Un de ses discip puissant, Joseph d'Aï lier îe corps l^).\o\\^ y s€ blement spé-

cieux qui j que la mort supposée ' vait été qu'imaginaire (mort
apparente ramène Êût naturel l' apparition ses sectateurs ('). »

Cette opinion, qui résurrection , est accue avec complaisance
par paie wr une secte ap connue que celle des I tiniens, qui en
renou\

(I) H. Salvador, IbiJ. , pi

DES DocntnrBS d« m. Salvador. âd3

gètiè , dans sa réfutation de Celse , s'élève for»tiBinervt contre
cette hérésie que Tertullien foudroie dans ses admirables livres
contre Marclon. Il est vrai qu'aux premières apparitions de Jésus
à ses apôtres ressuscité, ceux-ci , troublés par les sentiments di-
vers de joie et de crainte dont les saisit un aspect aussi inattendu
, crurent voir un fantôme ou un esprit revêtu d' un corps étranger
(*). Mais leur doute portait sur le seul fait de la résurrection crue
impossible malgré les dépositions multipliées des premiers té-
moins. Il fallut que leur divin maître les rassurât par les'piteuves
les plus palpables : Foyez mes mains et mes pieds y mettez le
doigt dans ces plaies^ plongez la main dans ce côté ouvert^ assu-
rez-vous bien que c'est moi j moi-même; un fantôme, un corps
formé d'air > na ni chair ni os comme vous voyez que fen ai (*).
Quant à la mort qui avait précédé cette résurrection, elle n'était
que trog certaine. Tant de témoins avaient entendu ce grand cri^
ce cri vraiment extraordinaire jeté au moment de sa dernière
agonie , et ces lugubres paroles i Mon père j je remets mon esprit
entre vos mains , et Ce solennel testament de la victime répara-
trice : Tout

(«) Conturbati vero et con terri ti existimabant se spiritum vi-
dete. (Luc^ XiïT, 37.)

(^ Au« dix apôtres : Fide^te manus meas et pede^s quia ego sum : pal^pate et videte quia spiritus camem et assa non haè^tet, si-
tuime indetis habere. (Luc[^] xxiV|39.)

d84 EXAME^lf CRITIQUE

est consommé (^). Aussi personne ne songea-t-il à mettre en problème la réalité de cette mort , pas même Pilate, étonné qu'il fût déjà mort, et qui eut soin de s'en assurer par le témoignage du centenier romain qui avait présidé à l'exécution (^). Convaincu de la vérité du fiait , Pilate , homme de grande expérience sur ce point , dit M. Salvador (*), ne jugea point à propos qu'on fit subir au corps de Jésus l'usage du brisement des jambes , comme aux deux autres crucifiés. Seulement 9 soit pour donner à ses enne-
mis une plus 'grande assurance de sa mort, soit par une cruauté barbare qui s'acharne brutalement sur ceux mêmes à qui elle a ôté la vie, un des soldats s'approcha de lui armé de sa lance qu'il lui plongea dans le côté , et fit sortir de la blessure le sang qui restait dans le cœur mêlé avec l'eau du péricarde. Celui qui rap-
porte cette particularité affirme en avoir été le témoin oculaire (^). Or, de l'aveu de tous les naturalistes, ce coup, que M. Salva-
dor appelle une s^{xm}[^]Xe piqûre, aurait suffi tout seul pour lui ôter la vie (^). Ce n'est pas tout. Sur la demande qui lui est faite par Josèjph d'Ari-

(<) Joan.y XIX 9 30.

(^ Matth., xxTii, 54*

p) M.Salvador, lom, ri, pag. 194.

(4) Et qui vidity testimonium perhibuit. (Joan., xix, 35.)

(^) Une piqûre de lance n'eût pas fait jaillir le sang ni produit rétonnement qn*en témoigne Tévangéliste comme de quelque chose d'extraordinaire. A^insi encore, pour affaiUir l*effet

DES DOCTRIFCES DE M. SALVADOR. âÔ5

matie, le gouverneur romain n'accorde la permission de l'embaumement qu'après les informations les plus positives prises auprès du centurion sur la certitude de la mort. Il fallait cette assurance pour que Joseph, aidé d'un autre Juif, détachât le corps de la croix, l'ensevelît à la manière du pays, et le déposât dans un sépulcre taillé dans le roc.

« En accordant que le corps de Jésus ait été détaché de la croix, privé de vie et déposé dans un sépulcre, Joseph et Nicodème ont pu l'en retirer adroitement, et sans même en donner avis aux apôtres à qui la mort de leur maître avait inspiré trop d'effroi pour que l'on pût compter sur

des tortures que Jésus-Christ eut à subir sur la croix, M. Salvador nous parle d'individus qui, du haut de la croix où le poids de leur corps était soutenu par des liens, auraient pu y respirer plus d'un jour, etc. (pag. iqS). Il oublie que les liens étaient des clous longs et déchirants dont les pieds et les mains du Sauveur furent percés. C'est comme si l'on venait nous dire que les charbons de feu sur lesquels fut étendu l'infortuné Montézuma étaient des roses.

De même Celso s'était moqué du sang mêlé à l'eau qui jaillit du côté de Jésus-Christ, il comparait ce prodige à la liqueur qu'Homère fait circuler dans les veines de ses dieux. Origène lui répond : « Le sang et les liqueurs se figent dans tous les » corps aussitôt après la mort. Jésus mort, la vertu divine qui a* ranimait

pendant sa vie l'accompagne après son dernier sou- » pir. Aussi le centurion romain, témoin de l'événement, est b resté saisi de crainte, et s'écrie: Cet homme était vraiment le » fils de Dieu. » (Yoy. JBiblioi/h c/wis., toni. it, pag. 7^.)

986 IXàMSN CRITIQUIS

leur concours. Leur intention, dit M, Salvadori est manifeste. Elle ne va pas au-delà de Thonneur funèbre à rendre à ses restes mortels ; à cet effet ils se pourvoient de linceuls, de parfums et d'a*^ romates. Ce devoir rempli, on ne s'occupe plus d'un cadavre (}). »

Quand même ils auraient pu soupçonner un reste de vie , était-ce 3n moyen de l'empêcher de mourir, que d'enfermer dans un sépulcre étroit, recouvert d'une lourde pierre, un corps épuisé de sang, enveloppé de la tête aux pieds? La manière d'embaumer chez les Juifs aurait bientôt suffoqué un homme vivant. — Maîtres de ce corps, qu'en ont-ils fait? que pouvaient^ils en faire? une mOimie, et rien de plus. Se flattaient-ils de l'espérancede le pouvoir rendre à la vie, espérance qui n'était encore entrée dans l'esprit de personne.^

Aussi cet acte de piété ou de courage rempli par eux, il n'en est plus fait mention ; l'un et Tautre sont rentrés dans leur obscurité privée. « C'est là » tout ce que l'Évangile nous en apprend, et il ne » faut pas prétendre en savoir davantage (^), »

ARTICLE n.

Ccrtitodtt d< la résurrection de Jcmt-Cbrist.

Il n'est point d'efforts que les ennemis du christianisme n'aient tentés pour ébranler la certitude

(>) M. Salvador, tom. ii, pag. 197.

(^ TiilemoQl, Mém, ecclés.^ tom. i, pag, 8i,

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. oBj

de la résurrection de Jésus-Christ. C'est là le fondementdenotrefoi.L'apôtre saintPaull'écrivaitavçc assurance aux Corinthiens : « Si Jésus-Christ n'est » pas ressuscité, notre prédication est vaine, et » votre foi ne porte sur rien. Nous ne sommes que » de faux témoins qui outrageonsDieu en attestant » contre toute vérité qu'il a ressuscité Jésus-Christ » d'entre les morts (^), » Cet apôtre ne craignait donc pas que Ton produisît des témoignages et des preuves pour démontrer que lui et ses collègues étaient des faussaires, que l'on fit sur les lieux des informations pour savoir si le fait était vrai ou faux.

Jérusalem subsistait encore; les chefs de la nation y avaient assez d'autorité pour faire valoir contre les apôtres les raisons de leur incrédulité. Les Juifs établis dans la Grèce conservaient assez de liaison avec le chef-lieu de leur religion, pour être promptement informés de la manière dont les faits s'étaient passés.

Si les perquisitions que l'on pouvait faire n'inspiraient aucune crainte aux apôtres, il n'est pas à présumer qu'après dix-sept siècles les efforts des incrédules soient devenus plus redoutables (2). L'objet de notre travail ne s'étendant point à une apologie générale du christianisme, ne nous oblige qu'à la réfutation spéciale des erreurs qui nous sont proposées.

o) I, Cor., XV, i4-i5.

(^ Bergîer, Traité de la reiig.f 3* part., art i i| toin. vu, édit. Besançon;; z8ao.

Pour tout le reste 9 nous renvoyons aux excellents écrits publiés à ce sujet (^). Nous nous renfermerons donc dans les allégations de M. Salvador.

Il s'étonne que la prudence tardive des anciens et des sacrificateurs ne leur ait suggéré que le lendemain du supplice fatal la précaution de faire garder le sépulchre à vue, pour empêcher, disent-ils à Pilate, que les disciples ne vinssent l'enlever pendant la nuit, dans le dessein de faire croire à la fable de la résurrection (^); d'où il conclut que, durant cet intervalle, il y avait plus de temps qu'il n'en fallait pour enlever le mort et le faire disparaître.

La réponse du gouverneur laisse préjuger qu'il ne croyait pas à la possibilité de l'enlèvement pas plus qu'à celle de la résurrection : f^ous aiez votre garde (celle qui est chargée du service du temple), allez jetez-le garde comme vous l'entendrez (^). Mais il n'était plus temps. Ce qui était certain, c'est que Jésus-Christ déposé dans le tombeau n'y était déjà plus. Mais qui pouvait le savoir? Le fait seul pouvait le prouver. Autrement, à qui aurait-on pu persuader que le gouverneur romain et les princes des prêtres eussent mis leur scellé sur le tom-

(») Duguet, Princip, de la foi, 3^e part., chap. 8 et suiv., toni. iT, pag. 169 et suiv. Lardier, Abbadie, Fellert, Bergier, etc, etc.

(') M. Salvador, tom. 11, pag. 197.

Q) Matth., XXVII, 64.

DBS DOCTRINES DB H. SALVADOR. 8g

beau vide, et n'eussent donné à leurs soldats qu'une pierre à garder ?

Comment donc ce corps en est-il sorti ? Comment s'est-il dépouillé du linceul qui renchaîné a-t-il franchi la pierre qui le couvre, et les gardes qui veillent alentour?

M. Salvador passe sous silence toutes les cir-* constances du fait, accuse ce qu'il nomme les variations et les contradictions du récit des qua« tre évangélistes qui le racontent dans un si grand détail; et d'un trait de plume anéantit la possibilité du miraculeux événement.

Jamais événement ne fut raconté avec une exactitude plus minutieuse. L'exposé qui établit la concordance des quatre Évangiles retrace avec précision la série et la progression des faits. Chaque circonstance donne un nouveau jour à tout l'ensemble. On y voit décrit dans le style le plus naïf les combats de la curiosité et de la défiance^ de la crainte et de l'espérance, jusqu'au moment où le miracle , constaté par la multiplicité des apparitions, ne laisse plus l'ombre de doute possible sur la vérité de l'événement, et où les témoins ne consentent à se rendre à son évidence que quand il est devenu impossible de ne pas croire.

M. Salvador refuse de croire que le conseil des Juifs, informé de la disparition du corps, ait obtenu des soldats , moyennant une sonune d'aru. 19

sgo szAinnf CRiTiqirs

gent, la déclaration mensongère àe son enlèfe> ment par les disciples pendant que les gardes dormaient, a I^es soldats , au rapport de saint Matthieu, ayant reçu l'argent, firent ce qu'on leur avait di t, et ce bruit qu* ils répandi ren t dure encore parmi les Juifs (^), qui l'ont saisi avidement pour accréditer la croyance de son enlèvement (^).

Le moment de la résurrection avait été mai[^] que par de trop mémorables circonstances pour échapper à l'attention des gardes. La terre avait tremblé, d'insolites clartés s'étaient répandues alentour, des anges éclatants de lumière avaient apparu. Les soldats romains s'en effrayaient et saisis d'effroi, ils ont quitté leur poste pour aller dans la ville raconter aux principaux sacrificateurs ce qui s'est passé (^). Ceux-ci[^], loin de se rendre à l'autorité d'une telle déclaration, imaginent d'engager les soldats à se calomnier eux-mêmes. M. Salvador s'inscrit en faux contre la possibilité du fait. Sur quelles preuves? Il n'en donne aucune; pas d'autre du moins que celle-ci; à Qu'il n'est pas naturel qu'au sortir de cette » scène de majesté, rame toute pleine d'effroi » vaate, et tout frémissants, ces soldats eussent » affirmé pour quelques pièces d'or à leurs con» 9 pagnons d'armes, qu'un long et paisible sommeil

(■) Math., xxiii, 13-15.

Q) M. Salvador, lom. ii, pag. 100.

DES DOCTRINES de M. Salvador. 91

» s'était répandu pendant cette nuit sur leurs paux 9 pières (^). > Ces soldats ne ressemblaient pas à leur centurion, qui, à l'aspect de si nombreux prodiges opérés au moment de la mort, s'était écrié : Cet homme était vraiment le fils de Dieu ! Mais pour peu que Ton connaisse le cœur de l'homme, peut-on être surpris que l'attrait du For ait prévalu sur des âmes vénales? Leur docilité n'en réussit pas moins au gré des pharisiens, qui lui dirent le bruit, répandu encore à présent parmi la nation juive (^), que le corps de Jésus fut en effet enlevé la nuit par les disciples, pendant que les gardes étaient endormis. — On sait à ce

sujet ie mot de saint Augustin : « S'ils dormaient , comment l'ont-ils su? et s'ils ne dormaient pas, comment l'ont-ils laissé faire? — S'ils dormaient , comment croire que rien de tout ce qui se passait autour d'eux «n'ait pu les réveiller? S'ils avaient dormi, comment «a-t-on pas sévi contre eux»? Comment ni le gouverneur romain ni les prêtres, si intéressés à la chose , n'ont-ils pas suivi la trace de l'enlèvement et de ses complices? Quoi ! pas la moindre information? nulle enquête? On ne

<(*) M. Salvador , pag. 199.

Q Matth., xxvii, 54,

(^) Voy. le livre intitulé : Sepher Toldos Jeschu Hist. de la vie de Jésus- Christ, où cet enlèvement est rapporté par suite d'opérationDS magiques, (Bullet, Hist* de Vétablissement du christ*, pag, 105 et suiv.)

^9^ EXAMEN CRITIQUES

donne nul mouvement, on ne fait aucune démarche pour découvrir , s'il est possible, quelques restes , quelques vestiges du corps enlevé , avant que Ton ne soit parvenu à le faire disparaître entièrement! Disons la vérité. Ces sacrificateurs, ces anciens du peuple , se conduisent en hommes qui, dans l'impuissance de contredire ce qui les condamne, cherchent à l'expliquer d'une manière quelconque. Un mensonge ne coûtera pas beaucoup à ces mêmes prêtres qui ont trafiqué avec le perfide apôtre du sang du Juste. « Dites que les disciples de Jésus ont enlevé son corps pendant que vous dormiez ; et si la chose vient à la connaissance du gouverneur romain , nous ferons si bien auprès de lui que nous vous tirerons d'affaire (^). » — Mais qui croire , ou de ceux qui, pour se dérober au châtement, simulent un enlèvement hors

de toute vraisemblance , ou de ceux qui affirment l'avoir vu, rendu à la vie, en montrant les témoignages, l'attestent, sans se démentir jamais , en présence des tribunaux, et se laissent tous égorger en témoignage de cette foi? Qui croire ou du chrétien qui ne tarit pas sur les preuves de cette résurrection , ou du juif qui se retranche dans ce seul mot : « Ses apôtres l'ont enlevé ? »

C'était donc un fait constant que le corps de Je-

(») Matth., xxviii, i4.

DES DOCTRmES DE M. SALVADOR. ag3

SUS, déposé dans le tombeau, en avait disparu. c< Il faut donc, nous dit-on, qu'on l'en ait enlevé. » — Enlevé par qui? Par les ennemis du mort? Qu'en ont-ils fait? Pourquoi ne l'ont-îls pas produit? Et croyez-vous qu'ils eussent manqué de le faire? Us battaient en ruines le roman de la résurrection , confondaient l'imposture, anéantissaient à son berceau la religion du Christ. — Par ses amis ? lesquels? Les deux disciples secrets qui avaient apporté un si généreux empressement à l'ensevelir? Dans quelle fin? Apparemment pour le porter ailleurs? A quoi bon? En auraient-ils fait mystère aux autres apôtres? et pouvaient-ils se passer de leur concours pour l'exécuter? — Mais pourquoi y laisser les linceuls déployés et le suaire dont la tête avait été couverte? Des ravisseurs ne se donnent pas le temps de prendre d'aussi minutieuses précautions. — Serait-ce par les saintes femmes venues pleurer sur les bords du monument? Incapables d'aucune résolution, le trouble qui les agite passe à leur langage , et les fait longtemps encore passer pour des visionnaires qui attestent une chose impossible (^). — Enfin par les onze apôtres? C'est sur eux

en effet que pèse l'accusation de l'enlèvement. C'est par là surtout qu'elle doit être examinée. Quelle étrange con-

(») Et visce sunt ante iltos sicui deliramenta verba hoec , et non crediderunt illis, (Luc, xxiv, 11 .)

t94 EXAMEIC CRiriQUS

tersiou s'est opérée tout^ -coup dans Tesprit de ces hommes?

Ces misérables pécheurs des bords du lac do Genezareth, ces gens de néant y comme les ennemis du christianisme ne cessent de les qualifier » ils n'ont pas eu le courage d'accompagner leur Jésus au fort de ses souffrances, qu'il appelait son triomphe; ils se contentaient de le suivre de loin, pour voir quel allait être le dénouement de la tragédie. On a vu le plus intrépide d'entre eux le renier jusqu'à trois fois, après qu'il s'en est rencontré un assez perfide pour le vendre à la haine de ses persécuteurs; et Ton veut que, Jésus mort 9 ils soient transformés en héros dévoués pour l'honneur d'une fable inventée par eux? Cette fable a du avoir un inventeur. Quel est-il? Elle serait tombée dans l'esprit de Tun d'entre eux y les autres seront-ils assez extravagants pour Tadopter, la défendre au péril de leur propre vie, et pour s'attendre qu'on les croira sur leur simple parole? AujourdMini que toutes leurs espérances sont anéanties dans le même sépidcre que Jésus-Christ , comment seront-ils plus hardis pour soutenir une imposture, qu'ils ne l'ont été à défendre leur maître, quand ils avaient du moins quelque chose à en espérer? Demandez-leur pour quel motif ils s'étaient attachés à sa personne. Nulle part ils ne l'ont dissimulé : c'est qu'ils le regardaient comme le Messie promis

DES DOcmniEs pb h. Salvador. 99\$

à la nation ; ils n'avaient pas cessé de le regarder^ jusqu'à son dernier moment , comme le futur li« bér^teur d'Israël , conquérant plus glorieux que David et Salomon , et portant sa domination du couchant à l'aurore. Maintenant quelle autre idée peuvent-ils se former de lui que celle d'un séducteur qui s'est joué de leur crédulité? Maintenant sa mort a tout-à-coup rompu ces rêves brillants de gloire et de prospérités tempor relies dont ils comptaient bien prendre leur part. Elle les a rendus à leurs barques et à leurs filets. Une couronne d'épines , ce sceptre dérisoire mi3 dans les mains du nouveau roi des Juifs , ce tombeau sous lequel gît celui qui s'est dit le fils dç Dieu, ont remplacé toute cette royauté terrestre dont ils se sont tant flattés , et ces trônes auxquels ils se croyaient appelés. Que si l'on veut qu'éblouis encore et préoccupés du souvenir de tant d'oeuvres extraordinaires opérées en leur présence, et de sa vie entière manifestée à leurs yeux , ils conservent opiniâtrement la foi à la promesse d'une résurrection : quel besoin a-t-il de leur concours, pour en exécuter la promesse? Ne leur suffit-il pas de le laisser faire, et d'attendre en silence son œuvre, sans chercher inutilement à le prévenir? Ce silence était prudent, et commandé par tous les intérêts, par le soin de la conservation, par le simple bon sens, et par le respect dû à la vérité , surtout quand rien ne*

^9^ EXAHEK CRITIQUE

porte à le violer par un absurde mensonge. Bied loin pourtant de s'y tenir, et d'attendre à publier le miracle de la résurrection qu'ils en aient été les témoins oculaires , de laisser à leurs ennemis le temps de se calmer, vous les voyez impatients d'en répandre la nouvelle , de braver les dénégations, de provoquer les enquêtes; ils mettent leur unique gloire à prêcher leur Jésus cru-

cifié et ressuscité d'entre les morts. — Il faut en convenir avec tous les apologistes chrétiens : il n'y a que la force de la vérité qui puisse inspirer et soutenir une aussi héroïque résolution.

Les apôtres auraient, nous dit-on, conçu le projet d'enlever le corps de Jésus-Christ, n'im« porte par quel motif. Toujours leur faut-il des moyens d'exécution , les instruments et le temps nécessaires pour une entreprise qui exige autant de secret que d'audace. En plein jour, elle serait inexécutable; de nuit, elle devient plus difficile encore. On ne leur connaît, ni armes, ni trésors, ni éloquence; rien de ce qu'il faut pour risquer ou de forcer les sentinelles par une agression ouverte , ou de les surprendre pendant leur sommeil. Il faut écarter la lourde pierre du monument , transporter le cadavre , le faire disparaître, quand le moindre 'spectateur, conduit par la curiosité et la haine , ou par le simple hasard , peut déconcerter l'intrigue, et en perdre les auteurs. Découverts, et il est impossible qu'ils ne

DES DOOTRIITES DE M. SALVADOR. âg^

le soient pas, ils ne sont plus que les complices d'un imposteur qui les abusa par ses prestiges ^ et dont on a fait justice comme de l'ennemi de Moïse et de sa loi , de César et de son autorité. Que n'ont-ils pas à craindre des fureurs d'un peuple encore tout trempé du sang qui a coulé sur le Calvaire, d'un peuple inconstant et féroce, accouru pour repaître sa curiosité du spectacle des derniers moments de ce fils de Dieu expiré comme le dernier des hommes, et peut-être aussi, impatient de voir comment il ressuscitera , ainsi qu'il s'en est vanté! Il avait dit : Qu'il descende de sa croix y et nous croirons en lui. Jésus s'est bien gardé d'en descendre , répond saint Jean Chrysostôme; on aurait dit qu'il n'était pas mort. Qu'au lieu de ce corps survivant à tant de morts

qui s'étaient réunies à la fois dans un seul trépas, l'on vienne aujourd'hui le présenter à leurs yeux sorti du tombeau par un simple enlèvement , ce n'est toujours qu'un cadavre sans vie, qu'une masse inerte, sans mouvement; et la curiosité publique attend autre chose que la dépouille d'un supplicié. Que les disciples aient donc réussi à l'enlever , ce n'est toujours que la moitié de l'œuvre, puisqu'il leur reste à persuader que ce mort s'est ressuscité de lui-même, non comme Lazare par une vertu étrangère , mais par sa propre action. Un mort a-t-il pu jamais , par ses seules forces, se rappeler lui-même à la vie?

fSgS EXAHEir CRITIQU

Or, telle est la déclaration constante, ininiforme des apôtres, faite, non par un seul d'entre eux ^ mais par tous, et dans plus d'une circonstance ; Nous ra^fons vu de nos yeux , entendu de nos oreilles ^ touché de nos mains ^ durant qu'amnié jours qu'il est resté parmi nous^ mangeant et bu* ifunt aifec nous, répondent«ils à la synagogue (^). D'après une déclaration si positive, comment supposer encore nos apôtres assez imprudents pour répandre le bruit que leur Jésus est ressuscité, quand ils savent bien qu'il ne l'est pas, puisqu'ils l'auraient enlevé, assez habiles pour conduire l'intrigue à son dénouement, assez heureux pour persuader leur mensonge à des milliers de disciples ; quand il n'y a pour les disciples comme pour le maître à gagner que des mépris, des outrages et des châtiments?

Jugeons des apôtres par les autres hommes. Leur attachement aux personnes qui leur ont été chères est communément en raison de leur intô* rét personnel. On pleure, mais on est bientôt consolé; plus la douleur est vive, moins elle est agissante; et Ton ne manqua jamais de prétextes pour se pardonner son incons-

tance. Nous avons entendu Pierre protester qu'il mourrait avec son maître.; nous avons vu jusqu'où il a été fidèle k son serment. Il fut le premier à le proclamer le

(•) Act., v, 33.

DES DOCTEUTES DH M. ^LVADOR. 2^9

Christ, le fils du Dieu vivant; et quand Jésus- Christ ressuscité se montre à ses yeux, lui aussi, comme tous les autres, s'était imaginé ne voir qu'un fantôme (^).

Jésus-Christ avait différé durant quarante jour» de remonter vers Dieu son père, afin de pénétrer de plus en plus ses apôtres de la vérité de sa ré^ surrection , en répétant sous les yeux de tous le^ prodiges divers qui s'étaient opérés sans témoins. Son corps glorieux, réuni à ^on âme en sortant du tombeau, avait passé à travers la pierre du monument sans la remuer et sans y faire d'ouverture. Ce prodige était incroyable; il le répète en s'introduisant dans le Cénacle, les porte3 fermées étroitement par la crainte des Juifs, et \$e présente tout-à-coup sans avoir ouvert la portç et fait d'ouverture à la muraille (2). Son desseii^ était de confondre l'incrédulité de Thoma\$.

L'apôtre saint Paul énumère les différentes apparitions de Jésus ressuscité. 11 affirma qu'après s'être fait voir à ses apôtres à la fois, il s'est montré à plus de cinq cents des frères assemblés, dont plusieurs vivaient encore de son temps (^). Saint Pierre, dans chacune de ses prédications à tout le peuple juif, ne craint pas de dire: « Ce Jésus

(*) Mallb., ivi, i6. — Marc, xvt, ii-i4. (') Cum cr^b fores essent clausœ , ubi cantdiscipuU con^ gregati, venil Jésus, et stetit in-

medio eoru^, (jQaq*, V^, 19.) (*) I, Cor., XY, 5.9.

^3oO BXAMEJf CRITIQUE

» que vous avez crucifié , ressuscité par la divine » toute-puissance, est maintenant assis à la droite x) de Dieu son Père. » Et cinq mille d'abord y puis trois mille se convertissent à la foi chrétienne. En peu d'années le dogme de la résurrection de Jésus-Christ a rempli la Judée tout entière, dit le livre des Actes (^). Il n'est donc pas vrai, comme l'avance M. Salvador , qu'il n'ait rencontré partout que des incrédules. Ceux qui refusaient de se rendre à l'évidence ne faisaient également , dit le texte sacré, qu'accomplir les prophéties (*). M. Salvador finit ce livre par un parallèle entre Socrate et Jésus-Christ, qu'il dit lui être commandé par l'usage, bien qu'il n'y ait point, de son propre aveu , de similitude à établir entre la tendance railleuse et pleine de scepticisme du philosophe d'Athènes et la parole populaire , toute de conviction et si fréquemment suave, de l'oracle chrétien (*). Le seul point de contact qu'il y découvre , c'est l'attitude calme et religieuse que tous deux ont fait paraître aux approches de la mort. On connaît le jugement par lequel le philosophe de Genève a terminé une pareille comparaison : « Si la mort de Socrate est celle d'un » sage, la mort de Jésus est celle de Dieu, » manière poétique de graduer l'excellence , dit M. Sal-

(«) Act., XII, 24.

(2) Ibidy XIII, 27.

(^) Tom. 11, pag. 204.

DES DOCTBILfES DE M. SALVABOll. 301

vador. Car, qu'il puisse exister ici aucune parité, c'est ce que nous ne saurions accorder à personne. Nous reproduirons en terminant ce livre un autre parallèle fait par un philosophe également contemporain, l'auteur du Traité de la tolérance: w Si on ose, dit celui-ci, comparer le sacré avec le profane, et un Dieu avec un homme: la mort de Jésus mourant victime de l'envie a beaucoup de rapport avec celle de Socrate. Le philosophe grec périt par la haine des philosophes, des prêtres et des premiers du peuple; le Législateur des chrétiens succomba sous la haine des scribes, des pharisiens et des prêtres. Socrate pouvait éviter la mort , et ne le voulut pas, Jésus-Christ souffrit volontairement. Le philosophe grec pardonna non seulement à ses calomniateurs et à ses juges iniques, mais il les pria de traiter un jour ses enfants comme lui-même s'ils étaient assez heureux pour mériter leur haine comme lui. Le législateur des chrétiens, infiniment supérieur, pria son père de pardonner à ses ennemis... Socrate ne fut point accusé de vouloir fonder une secte nouvelle; on n'accusa point Jésus d'en vouloir introduire une. Il est dit que les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire périr. Or, s'ils cherchaient un faux témoignage, ils ne lui reprochaient donc pas d'avoir prêché publiquement contre la loi.

n Alt «en effet scHimis à la loi de Moite depnit Mn enfatice jïTsqn'i sa mort. U observa tous k% points de ia loi, il fêta tous les jours du saibat, il s'abstiot des viandes défendues, il célébra toutes les fêtes y et même avant sa mort il avait eélébré la pâque. On ne Taccusa ni d'aucune o|iiiiio«i iK>uveUe , fii d avoir observé aucun rite étranger. Né Israëlite , il vécut constamment cm israélile (^). »

LIVRE TROISIÈME

Ce livre s'ouvre par une sorte d'introduction, aperçu général de l'Établissement de l'Église où l'auteur rappelle la division de tout son cuivrage en trois phases, dont la première a pour chef et pour représentant Jésus-Christ, la seconde les deux apôtres saint Pierre et saint Paul, la troisième l'évangéliste saint Jean.

Il se compose de trois chapitres seulement, que l'auteur a intitulés Pierre et les Nazaréens, Paul et l'Église, Jean et l'apocalypse. Ces trois apôtres ont la prééminence dans l'établissement de l'Église chrétienne. Ce sont les trois colonnes de l'association. C'est à eux, à proprement parler, que l'école nouvelle commence à s'organiser et

(<) Traité de la tolérance, cfaap. xiv, pag. 44d*

DES DOCTEURS DE l'« .SALVADOR. 303

à prendre de la consistance. Elle n'était en accord qu'une école juive confondue dans la foule de celles qui partageaient la Judée sous les auspices d'une tolérance commune.

On a vu comment cette tolérance s'était exercée à l'égard du maître.

Avant ces trois apôtres, l'institution chrétienne restait obscure comme son auteur. Observons, dit M. Salvador, c'est-à-dire, qu'elle n'eut pas aussitôt l'éclat dont l'importance de sa doctrine lui réservait l'assurance pour une époque qui n'était pas éloignée. Sans arguer ici ni du fameux texte de Josèphe, ni des actes de Pilate, ni de la déclaration (le Tibère en faveur de la divi-

nité de Jésus- Christ , toujours est- il certain que des événements de cette nature ne pouvaient rester long-temps ignorés. Il y eut sans doute progression dans l'établissement du chri\$F tianisme; '\\ n'en est pas moins vrai que le nom dé Jésus-Christ fixa de bonne heure les regards de la curiosité et les hommages de l'admiration.

Il fallait bien que la propagation de TÉvangite eût été marquée par les caractères les plus inouïs, pour obtenir, dans un temps si près de sa naissance , des aveux tels que ceux de ses ennemis eux-mêmes, et pour mériter que Tertullien , à la tête de ses défenseurs, osât dire à tout l'empire: Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons les villes, les camps, le palais, le sénat,

304 EZAMEir CRITtQtJB

la tribune ; vous nous trouvez partout ; nous ne vous laissons que les temples (^). A qui était rapporté l'honneur d'une aussi prodigieuse révolution ? Était-ce d'aucun des apôtres que le genre humain pouvait en attendre le bienfait? En les appelant près de lui pour les initier dans la connaissance de ses desseins , à quel autre ministère les avait- il destinés qu'à cehii de dispensateurs de ses mystères et de ministres fidèles dwiepa* rôle à laquelle il est défendu de rien ajouter comme d'en rien retrancher (^)? N'est-ce donc pas à lui et à lui seul qu'appartient tout entière cette constitution divine dont il a posé les fondements par cette parole solennelle qui édifie son Église et qui en assure l'immortelle durée: Tu es Pierre , et sur cette pierre je bâtirai mon Église y et les portes de [enfer ne préifaudront jamais contre elle (*). Est-ce qu'il n'avait pas suffisamment déterminé le code de la théologie et de la morale 9 tant par ses instructions données (IU peuple qui l'avait suivi sur la montagne , et dans ses entretiens

familiers avec ses disciples, que par ses instructions données aux apôtres dans le sermon de la cène et durant les quarante jours passés avec eux avant son ascension? Que s'il fallait des développements à sa doc-

(') Apologet, cap, xxxvii.

(a) I Cor., IV, I. Mattb., ▼, i8.

(^) MaCth., XYf, 18.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 305

trine, sa vie tout entière n'en était-elle pas le commentaire le plus éloquent? Et qu'ont fait et les évangélistes et les apôtres, et les docteurs venus après, qu'exposer et expliquer les paroles émanées de sa bouche, mais sans leur donner l'extension que suppose M. Salvador?

Au reste on devine aisément pourquoi M. Salvador isole le maître et les disciples, pourquoi il fractionne cette majestueuse unité qui repose sur l'union indissoluble du chef et des membres, et qui en fait un tout indivisible.

Ce n'est pas sans dessein qu'il a partagé en trois phases les périodes d'origine et de formation du christianisme pour rabaisser le fils de Marie à un degré inférieur. « I/apôtre Pierre est resté comme Jésus chef de la secte des Nazaréens; il n'a ajouté que peu de choses à la doc[^] trine du maître ; à son exemple , il n'est pas allé au-delà de l'école juive où Jésus s'était concentré (*). L'apôtre Paul deviendra le chef de VÉ* glise. Par là se découvrent déjà les germes des variations ultérieures qui ne tarderont pas à se manifester, et de là décadence de TÉglise à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. »

On sent tout ce qu'il y a d'insidieux dans le système de l'adversaire du christianisme. Écartons les nuages et rétablissons les faits omis ou parodiés.

(*) M. Salvador, tom. ii, pag. uog-;tio. .

CHAPITRE PREMIER

Pierre et les Nazaréens.

D'abord que vientK)n nous dire par cette cjualification de Nazaréens^ donnée à la première société chrétienne? Julien affectait de désigner les disciples de Jésus par le nom de Galiléens, terme dérisoire par lequel il les livrait au mépris. Ce n'étaient dans sa pensée que des apostats de la loi mosaïque, dignes du châtiment que leur maître avait subi. Il est vrai que les Juifs convertis furent d'abord appelés Nazaréens, du surnom donné à Jésus-Christ à cause du séjour qu'il avait fait à Nazareth , petite ville de la Galilée, et peut-être aussi par conformité avec la parole de Pilate , qui avait fait mettre cette inscription sur la croix. N'y aurait-il pas chez M. Salvador ht même intention ?

Les Nazaréens formaient une société distincte de celle des chrétiens, et subsistante avant h leur, puisqu'il est parlé au livre des Nombres du Vœu qui les engageait (^). Mais ils avaient leuft traditions qui les séparaient des autres Jui£s , et qu'ils s'opiniâtrèrent à maintenir en embrassant le christianisme; ils prétendaient ne se soumettre à l'Évangile que comme au Pentateuque j à cer-

(') Nam., VI, 1 et saq.

taines conditions qui leur attirèrent les censures des chrétiens et des Juifs : aussi tous nos docteurs sont-ils bien loin de les confondre avec les chrétiens. La seule ressemblance que leur histoire justifie est celle qui les rapproche des ébionites, dont ils adoptèrent ou qui prirent d'eux les préventions contre la divinité de Jésus-Christ et contre les livres du Nouveau Testament par qui leurs erreurs étaient condamnées.

Si M. Salvador avait apporté dans la discussion l'esprit de critique que demande la vérité , il n'aurait pas fait de l'apôtre saint Pierre un chef de secte; il n'aurait pas travesti par d'infidèles couleurs sa vision mystérieuse au sujet du centurion Corneille et de la première entrée des gentils dans la famille chrétienne; il aurait appris du docte Origène , répondant à Celse y que la grande Église des chrétiens ne s'ouvrait pas indifféremment à tous ceux qui se paraient de son nom; qu'elle repoussait de son sein tous ceux qui, en recevant Jésus^Christ , s'asservissaient encore à la loi de Moïse comme le commun des Juifs , et ceux qui , par une haute opinion de leur savoir, s'attribuant le nom de gnostiques , inventaient des fables absurdes désavouées par les chrétiens (*).

(i) Jdvt Ceb,f libr, n, pag. 56, etlibr. y, pag. 371, edit. Gambr.

308 EXAMEN CRITIQUE

Mais parce qu'il y eut dès les commeDceinefits des hérésies, ainsi qu'il avait été prédit , fallait-il conclure que la vérité ne fût nulle part? Origène repoussait énergiquement cette conséquence : Encore que les Nazaréens et les ébionites nient que le Dieu des chrétiens soit le même que celui des Juifs , cela 9 dit-il , ne doit point faire que le Dieu des Juifs et cehii des gentils ne soit le même Dieu (*). C'est que, comme Gibbon lui-même a la bonne

foi d'en convenir, « l'église orthodoxe » gardait un juste milieu entre une vénération ex- » cessive et un mépris déplacé pour la loi de Moïse. r> J^es hérétiques seuls donnaient dans les extré- » mités opposées (^). »

S'il faut en croire M. Salvador, les membres de la société nazaréenne restèrent long-temps incertains et partagés entre eux sur leurs projets et leurs croyances, sur leur discipline intérieure et sur les formes extérieures de leur organisation. Un examen plus réfléchi des monuments qui nous en ont été transmis l'eût convaincu que le fondateur de l'Église chrétienne l'avait pourvue des éléments nécessaires à sa stabilité, et que s'il a pu manquer quelque chose à son perfectionnement, ses apôtres ne tardèrent pas à l'apprendre des lumières de l'Esprit-Saint, venu, quarante

(') Ibid.

(') Histoire de la décadence, de l'empire romain^ chap. xt, p«g. 273, col. //.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. SûQ

jours seulement après son ascension , leur enseigner toutes les vérités qu'il leur importait de connaître.

M. Salvador prétend que les apôtres auraient trouvé dans la république juive les modèles de leur législation religieuse et domestique, les principes de leur hiérarchie et des pouvoirs sociaux dont l'histoire de saint Pierre offre le premier exemple (^). Mais les bases n'en avaient-elles pas été fixées par Jésus-Christ lui-même par la vocation spéciale des apôtres ^ leur distinction d'avec les simples disciples, par la supériorité assignée à saint Pierre , qui le constitue chef du corps apostolique , investi des

clefs , symbole de l'autorité souveraine, reconnue sans réclamation par tous ses collègues dans l'apostolat?

Consacrée par le sang qui a coulé sur le Calvaire , la nouvelle alliance devait être publiée par la voix des apôtres. A leur tête, Pierre et Paul ont reçu de Jésus-Christ la mission spéciale d'y appeler, l'un les Juifs, l'autre les gentils; et ils l'ont remplie dignement. M. Salvador suit les pas de ces conquérants d'un ordre si nouveau, glisse sur les vertus des premiers chrétiens , jette un coup d'œil dédaigneux sur la communauté des biens, sur les inimitiés que leur suscitèrent leurs prédications , dont ils provoquaient les coups avant qu'elles ne vinssent les atteindre; il

(*) M. Salvador, toon. ii, pa(. 2t5, 297 et suiv. ,

310 BZAMEir CRITIQUE

applaudit à la modération des pharisiens , qui se contentent de leur faire subir le supplice de la flagellation ^ au lieu de les faire mourir, comme châtiment mérité de leur obstination à prêcher leur Dieu crucifié. Même jugement sur le martyre de saint Etienne.

A la tête de ces événements , il en est un sur* tout qui mérite l'attention particulière de la philosophie : c'est le fait même de rétablissement de l'Église chrétienne.

M. Salvador ne s'est pas dissimulé la rapidité des progrès de la religion nouvelle , mais non pour en faire honneur à Jésus-Christ ni à sa résurrection. « L'émotion produite par sa mort n'avait laissé y dit-il , presque aucune trace dans le pays(^), bien qu'elle eut été accompagnée de prodiges publics, attestés par le centurion romain et plusieurs de ceux qui avaient pris une part k la

tragédie , et ne quittèrent le lieu de la scène qu'en frappant leur poitrine , et pénétrés de repentir (*). Il n'y avait apparemment là qu'un de ces événements vulgaires qui suivent la marche commune des choses , et pour l'ordinaire la mémoire va

(*) M.Salvador, tom« ii^ pag. ai 3.

(^) Matth., xx'?ii, 5 1-54. Orlgèoe atteste cea mirades sur la foi des auteurs paêeos. (Liv. ii , contre CeUr , n* 55.) Le tremblement de terre dont parle ici saint Matthieu est attesté par un monument irrécusable, par la manière dont le rocher du Calvaire a'«tt fendu. Des voyssêun ci des Jualorieot

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 3l 1

bientôt s'engloutir dans le même tombeau que le défunt. Au lieu d'une résurrection éclatante y on ne s'entretenait chez les adeptes que d'une manifestation presque clandestine , bien éloignée des pouvoirs et de la magnificence qui passaient auprès du plus grand nombre pour les attributs du libérateur désiré. L'arrêt qui avait frappé le maître avait porté la consternation dans l'âme des apôtres. Les troupes nombreuses , et en apparence si dévouées, qu'on a vues accourir de tous côtés à sa voix, s'étaient dispersées. » Rétablissons les faits.

Quelques jours se sont à peine écoulés depuis la disparition totale de leur maître, qui les a quittés pour remonter au ciel en leur présence ; et ces liièmes apôtres , si timides, qui n'osaient jusque là s'aborder qu'en ti^mbant et de nuit, de peur d'être rencontrés par leurs implacables ennemis (^), se rassemblent de grand jour dans la seule intention de célébrer la fête des Tabernacles. Ils en sortiront changés tout-à-coup en des hommes nouveaux, remplis du Saint-Esprit, animés d'un courage intrépide,

laissant dans l'admiration les étrangers en foule que la solennité avait attirés

très détruits, tels que Millar, Fleming, Maundrell, Shaw et d'autres attestent que ce rocher n'est point fendu naturellement selon les veines de la pierre, mais d'une manière évidemment surnaturelle. (Bergier, Traité [^] etc., tom. vu, pag. 112.) (>) Act., XII, 4[^]«

3ia EX\MKN CRITIQUE

dans Jérusalem, tous épouvantés de ce que chacun les entendait parler dans sa propre langue (*). Comment s'est opéré un changement aussi extraordinaire survenu dans les apôtres? Comment M. Salvador l'expliquera-t-il? Il ne voit plus dans ces apôtres des sectaires obscurs, se renfermant dans des prédications intérieures qui, par trop de calme, auraient trahi les desseins du fondateur (*). Ce sont, des philosophes, mais des philosophes transportés d'une audace que ne connurent jamais les Socrate, les Aristote, les Cicéron. Ils sont rassemblés pour délibérer en commun sur une entreprise qui ne tend à rien moins qu'à changer le monde tout entier, se distribuent les rôles, sans trop calculer les dangers. c[^]On songea, dit M^v Salvador, à se précipiter au- » dehors, afin de continuer l'attaque commencée contre les pouvoirs dominants, et afin d'exciter » de plus en plus l'ardeur, la foi et la curiosité de » la multitude (^). »

Nous avons eu souvent occasion de le remarquer : rien ne s'isole dans l'histoire de Jésus-Christ; chacun des événements s'y enchaîne par une connexion intime entre ce qui précède et ce qui suit.

Pour ressusciter, il fallait que Jésus-Christ

(•) Act. , II, 6.

(3) M. Salvador, tom. ii, pag. 217*

(î) Ibid.

DES DOCTRINES DE M. SALYA.DOR. 313

mourut, et que cette mort lut revêtue de toutes les circonstances capables d'en attester la vérité. Et la publicité de sa résurrection, non moins certaine, fait de son tombeau la source de sa gloire. Autant Tune prouve qu'il est véritablement homme, autant l'autre démontre qu'il e^t véritablement Dieu. Son ascension dans le ciel et la descente du Saint-Esprit sur les apôtres marquent sa résurrection du sceau de clarté et de notoriété \h plus désirable. M. Salvador ne parle pas du iprtçmier de ces deux prodiges. La vérité en est (altistée par celle du miracle de la résurrection ; toutes deux par celui de la Pentecôte. La chaîne de tous ces faits est indissoluble. L'auteur du livre des Actes le rapporte dans toutes ses circonstances , et son témoignage se trouvera confirmé par la prédication de tous les apôtres. Après avoir reçu ses dernières instructions, ils virent ime nuée descendue du ciel s'étendre sous ses pieds comme pour lui servir de char de triomphe, l'envelopper et l'enlever à leurs yeux (*). Le moment et le lieu sont marqués avec précision : c'est le mont des Oliviers, près deBéthanie, quarante jours après sa sortie du tombeau; dix jours après s'accomplira le miracle de la descente du Saint-Esprit, qui s'est accomplie au jour de la Pentecôte.

(*) Acl., I, 19.

Cette solennité anniversaire de la promission de la loi sur le Sinaï attirait une foule considérable de Juifs et de prosélytes étrangers à Jérusalem. Les disciples se trouvaient tous réunis, dans Jérusalem, au lieu où ils se rassemblaient d'ordinaire au nombre de cent vingt (^)y nommé le Cénacle la première église des chrétiens. Tout-à-coup, dit le texte sacré, un vent impétueux s'éleva, qui ébranla toute la maison. Le tourbillon qui venait du ciel fut incontinent suivi d'une pluie de feu dont les flammes, s'étant séparées et répandues de toutes parts, s'arrête» rent sur la tête des disciples, et demeurerait ainsi suspendues en l'air; et aussitôt ils commencèrent à parler diverses langues (^).

Pour accomplir la mission qui leur était imposée d'aller prêcher tous les peuples de la terre, il fallait bien que les apôtres pussent se faire entendre d'eux et les entendre eux-mêmes. M. Salvador en convient. C'était là une nécessité absolue, indispensable; et de là, ajoute-t-il, la légende célèbre sur le don des langues (^). Légendé y nous dit-on; du moins on avouera qu'il n'y en eut jamais de mieux autorisée. Elle est attestée par des milliers de Juifs et d'étrangers rassemblés dans la capitale de la Judée de toutes

(*) Act., I, 15.

(a) Ibid, II, 1-12.

(^) M. Salvador^ tom. ii, pag. 24^.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 315

les nations qui sont sous le ciel. Au bruit qui s'en est répandu, on s'étonne, on se rassemble, on se demande l'un à l'autre: « Ces gens-là qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment 9

donc les entendons-nous parler chacun la lan- »gue de notre pays, Parthes, Mèdes, Élamî* » tes, etc. (^)? p C'était une sorte de congrès ou le Seigneur a convoqué tous les peuples pour leur dicter ses instructions; et déjà Pierre, impatient d'exécuter la mission qui lui est donnée d'en haut, annonce avec assurance ce Jésus de Nazareth signalé par les œuvres extraordinaires dont tous ils ont été les témoins, qu'ils ont fait mourir en le crucifiant, et que Dieu a fait sortir du tombeau ressuscité et glorieux. « Nous sommes tous témoins de cette résurrection de Jésus que Dieu a opérée , de son ascension à la droite de son père, et vous voyez vous-mêmes l'effusion du Saint-Esprit qu'il avait promis (^). »

Quelle objection possible contre de semblables faits? Aussi , à la voix de Pierre, un grand nombre est-il touché de componction , et huit mille Juifs

(1) Act.y II, Ô-.12.

(^) « Si la résurrection de Jésus^Christ n'est pas incontestable , les apôtres peuvent-ils être assez imprudents pour la certifier, pour accuser d'un déicide le peuple même auquel ils 9 parlent? Des imposteurs accusés par leur propre conscience j » n'auraient pas osé paraître sitôt ; ib n'auraient pas choisi » pour publier une réMurreotion fausse le lien méoM où tout

316 EXAMEN CRITIQUE

embrassent la foi chrétienne , prémices de tant de générations qui viendront bientôt se ranger sous les drapeaux du christia- nisme j convertis par la grâce vivifiante du Dieu crucifié. Il n'était donc plus mort y il était donc vivant après sa mort, ce Jésus qui agissait si puissamment et sur ses apôtres pour les transformer en des hommes nouveaux, et sur le genre humain pour le faire

consentir à se laisser prendre aux filets de ces pêcheurs d'hommes. Celui qui avait dit : Je vous enverrai mon esprit[^] qui vous enseignera toute vérité j et voilà que je suis aifec vous jusqu'à la consomrruUion des siècles (*), c'est lui qui parle par la bouche de ses apôtres ; lui qui dirige la plume de ses évangélistes; lui qui conduira par la main ces conquérants spirituels à travers les contrées lointaines et barbares où ne pénétra jamais le moindre rayon de la philosophie; lui qui prêtait au langage de ses missionnaires les sons nécessaires pour se faire entendre des peuples divers qu'il leur fut donné de parcourir; lui qui féconde le sénevé de l'Évangile, dont les rameaux vont bientôt offrir à tous les peuples du

» »'est passé, le concours des témoins de toute espèce , le mo-
 » ment où les Juifs rassemblés par un motif de religion sont »
 plus redoutables. >» Bergier, Traité de la religion, III" partie,
 chap, X, art. i , tom. \iii, pag. 89. Voy. aussi A^bbadie, tom. u,
 pag. 23 1 et suiv.

(■) JoaD.y XVI y i3. — Matth.^ xxviii, ao.

DES DOCTUmES DE M. SALVADOR. 317

monde ses ombrages hospitaliers (*). Car, enfin , la première condition pour être cru, c'est d'être entendu : Fides ex aiulilu (2). Or, que l'ï^vangile ait été prêché jusqu'aux extrémités de la terre, c'est là un fait irrécusable attesté par les traces profondes que la prédication évangéliquea laissées jusqu'aux extrémités de la terre. Monuments, histoires , voyages , tout concourt à justifier les antiques prédictions et les relations contemporaines. Le don des langues départi aux apôtres au jour de la Pentecôte, ainsi avéré , devient l'explication naturelle de la merveilleuse propaga-

tion du christianisme : phénomène inouï dans les fastes de l'histoire, s'il n'est pas le plus étonnant de tous les miracles. C'est là cette vertu de C Esprit- Saint promise aux apôtres par la bouche de Jésus- Christ. Peut-être ne l'approfondissons-nous pas assez. Est-il personne qui ignore ce qu'il en coûte de temps et de travaux pour apprendre une seule langue? et voilà sous nos yeux des hommes sans étude, familiarisés en un moment avec toutes les langues du monde. Quand on en réduirait, avec M. Salvador, le nombre à trois des principaux dialectes, d'unusagecommun et familier, à savoir: le syro-chaldaïque, le latin et le grec (* - , le pro-

(*) Math. , XIII, 3i.

(2) Rom., XVI, 17.

(^) M. Salvador, tom. 11, pag. aig. Cette prétendue érudition dont il gratifie le peuple de cr temps est démentie par le

318 EXAMEN CRITIQUE

dige est attesté par la constante déclaration qu'en font les apôtres, et par leurs épîtres adressées aux nations les plus savantes de Tunivers. On ne leur écrit pas dans ces lettres des choses qui supposent que beaucoup d' autres jouissent aussi du privilège de parler les langues étrangères sans les avoir étudiées , s'il n'y avait là qu'une imposture.

Dès lors tout change de face. M. Salvador ne peut refuser aux apôtres l'hommage de quelque admiration pour la force nouvelle qui leur fût surmonter le sentiment de leur ignorance et de leur première nullité en présence de tout le peuple (^) , et qui hâta si merveilleusement les progrès de l'institut chrétien.

Nous ne désavouons pas que jusqu'à la mort de Jésus-Christ le nombre de ceux qui s'étaient attachés à sa doctrine ait été peu considérable comparativement à la multitude que nous voyons tout-à-coup composer l'Église chrétienne. Il est certain que d'abord le chiffre ne s'en élevait pas approximativement à plus de six vingts (^). L'unifait Bui^ant : Quand Jésus-Christ s'était écrié du haut de sa croix : Eli, EU, lamma sabactani I les solât Lis étrangers et beaucoup de gens de menu peuple qui ne savait pas la langue, expliquant mal le mot Eli ou Eloï qui, en syriaque^ signifie mon Dieu, s'imaginèrent qu'il appelait à son secours le prophète Élie.

(^) M. Salvador, pag. 220.

(2) In diebus illis exurgens Petrus in medio fratrum dixit^ erat autem Verbum hominum simul^ Jérusalem viginti* (Act,|

DES DOCTRINES de M. Salvador. 319

que asile ouvert à la prière publique était le temple de Jérusalem où les premiers chrétiens se trouvaient confondus avec les Juifs et les pharisiens leurs plus implacables ennemis. Le seul lieu où ils se réunissent soit pour célébrer leurs agapes, soit pour donner un successeur au traître Judas, c'est le cénacle, une chambre haute, une maison particulière; on préjuge bien qu'elle n'était point des plus spacieuses. Les chrétiens furent longtemps sans édifices religieux proprement dits; et c'était là un des reproches qui leur étaient faits. L'éclat des prodiges qui eurent lieu au moment de la mort du Sauveur, avant son ascension, n'avait excité qu'une stérile admiration. Il semble qu'ils avaient agi plus énergiquement sur les morts qu'ils arrachèrent au tombeau que sur les vivants pour les arracher à leurs préventions. On gémissait

sait, mais en silence; on s'écriait avec le centenier romain: Celui-ci était vraiment le fils de Dieu; mais d'autres, comme Joseph d'Arimatee, avaient peur des Juifs (^). Le miracle opéré par la descente du Saint-Esprit produisit une impression plus vive et plus générale. De retour dans ses foyers domestiques, la foule d'étrangers que la solennité avait attirés de diverses contrées à Jérusalem, rend hautement témoignage à ce qu'elle

I, 15.) Saint Paul parle de cinq cents frères (disciples) assemblés, auxquels Jésus-Christ apparut ressuscité. (I, Cor., xy, 6.) (^) Joan., SIX, 38. Oculi propter metum judaeorum.

3aO tXAMISS CRITIQUE

à vu et entendu, et chacun d'eux prépare sa terre natale à recevoir la semence évangélique. Déjà elle fructifie avec abondance dans la capitale de la Judée, et la haine des pharisiens est réduite à n'opposer que des menaces brutales à l'intrépide courage de l'apôtre reprochant à la nation le déicide dont elle s'est rendue coupable. Réveillée de son assoupissement, Jérusalem, sous la direction de saint Jacques son premier évêque, présente une Église florissante, modèle proposé à tous les âges et les douze apôtres ne suffisent plus aux besoins du saint ministère; il faut y pourvoir par l'élection des sept diacres. Saint Paul n'était pas encore chrétien. Pharisien zélé, il se faisait un devoir de religion de persécuter à outrance l'Église naissante de Jésus-Christ, et de tremper ses mains dans le sang des disciples (^). Ce n'est pas seulement saint Luc qui en parle dans ces termes; c'est lui-même qui le raconte dans ses confessions publiques où il se qualifie blasphémateur, un persécuteur, un outrageux ennemi de Dieu et de son Christ (2). Jésus-Christ l'attendait sur le chemin de Damas pour abattre à ses pieds ce loup insatiable de carnage, et le

traîner après lui dans tous les lieux de l'univers comme un vainqueur qui se plaît à promener à

(») Act., viii, 3.

Ca) I, Tiro., i, i3. --Gai., i, i8.

la suite son plus glorieux trophée. Il y avait donc des chrétiens, une église à Damas, puisque Paul ne s'était mis en marche vers cette ville que pour leur porter des fers. Il y en avait également à Antioche, où saint Pierre fixa son premier siège. L'empêta qui ravagea l'Église de Jérusalem ne faisait que répandre de plus en plus la divine parole en dispersant les disciples dans les villes de Judée et de Samarie. Ces illustres exilés se montraient d'ardents prédicateurs dans tous les lieux où ils passaient (*). Le diacre saint Philippe ouvrait à l'Évangile les portes de l'Éthiopie parla conversion de l'eunuque de Candace, et peu de jours après se faisait voir évangélisant à Joppé, à Azot et jusqu'à Césarée (2). Thomas soumettait à la foi chrétienne les Indes et le pays des Parthes, et y laissait des monuments de son apostolat qui se sont conservés malgré les révolutions (*). Saint Barnabe faisait briller le flambeau de la foi dans la capitale de la Syrie et de tout l'Orient. L'apôtre des gentils n'était pas encore reconnu en cette qualité quand

(*) Et verbum Domini crescebat, et multiplicabatur numerus discipulorum in Jérusalem valde; multa enim turba sacerdotum obediebat fidei (Act., vi, 7.) Igitur qui dispersi erunt pertransibant, evangelizantes verbum Dei. (Act., ▼ ni, 4.)

C) Act., vni, 27-40.

Q) Voy. La Croze, Hist. du Christian, <t Ethiopie y et Reek-
trehes sur la reiig. chrét. dans les Indes, pag. s66.

II. ai

3SI9 KXAMEN CRITIQirB

saint Pierre manifestait la vocation des gentijs à la foi chrétienne par la conversion du centenier romain Corneille , par la guérison miraculeuse d'Ënée, par la résurrection de Tabithe. L'Eglise chrétienne jouissait dès lors de la plénitude de sa constitution. Elle avait sa hiérarchie , sa législation y les principes de sa discipline. Elle teiiait de la bouche même de son divin auteur l'assurance de sa perpétuelle assistance et de son immortelle durée , la sanction et la forme de ses sacrements. L'Église chrétienne est sortie tout entière du sein de son auguste fondateur. Nul autre que Jésus-Christ ne peut revendiquer l'honneur de cette création.

CHAPITRE IL

Paul et l'Église.

Ici pourtant commencerait , selon M. Salvador, la seconde phase historique de la morale et de l'association chrétienne, dont saint Paul devient le représentant et le chef. Ici son nom et son génie s'emparent de la prépondérance (*). Cette opinion semble être également celle de Gibbon et de M. Strauss , et avoir été par-

tagée par nos modernes écoles. La gloire du disciple absorbe celle du maître. C'est Paul qui a tout

P) Tom. u, pag. a49-a63.

fait, qui a tranché le plus fortement la séparation entre les Juifs et les chrétiens (^)y a £sdt le mieux connaître au monde le Dieu inconnu, établi avec le plus de solennité les principes et les règles de la morale évangélique; lui qui a répandu jusqu'aux extrémités de T univers le nom de Jésus-Christ et la créance à sa divinité : Paul est l'homme général y et s'il n'eût existé un saint Paul , le nom de Jésus serait à peine connu. a Ce ne fut , no^s dit-on y que long-temps après » la mort du fils de Marie , que le mouvement » rénovateur pénétra plus avant dans les bases » de l'institution (^). »

L'intention de ce système est manifeste : Paul n'étant qu'un simple homme, il n'y a plus rien que d'humain dans le christianisme ; et tout le merveilleux de son histoire s'explique par les causes les plus naturelles. De la part des apôtres,

(«) Ibid», pag. 30i.

(<) Ibi'd,y et tout le chapitre intitulé : Paul et l'Eglise , — Cette affectation d'une estime privilégiée pour l'apôtre saint Paul remonterait jusqu'aux Marcionites, hérétiques des premiers siècles, foudroyés par Ter tul lien. Us fondaient un de leurs principaux arguments sur le démêlé entre les deux apôtres pierre et Paul , dont les schismatiques modernes et M. Salvador à leur suite ont bien su se prévaloir pour les accuser l'un et l'autre. Tertullien répond à tous avec une vigueur de logique et d'éloquence des plus remarquables dans ke chapitres xiiu et xxiT de son livre des Prescriptions.

Fenthousiasme , une excitation réciproque^ produisirent tous leurs miracles (^).

Les persécutions ne faisaient qu'accroître leur zèle et leurs succès. M. Salvador vante la tolérance dont on usa d'abord envers la secte nouvelle. Il oublie le martyre de saint Etienne, les menaces et les violences exercées contre saint Pierre et saint Jean au sortir du conseil , F ardeur que saint Paul , avant sa conversion , mit à pour^ suivre les chrétiens hors de Jérusalem. Il entreprend d'expliquer par des causes naturelles le changement de saint Paul.

Nous avons un écrit du docteur anglais Lyttleton, où il démontre par ce seul fait la vérité de la religion chrétienne. M. Salvador n'a pu ignorer cet ouvrage; comment y répond-il? — Un orage accompagné d'éclairs et de tonnerre, survenu pendant qu'il était sur le chemin de Damas , se disposant à exécuter les ordres sévères sollicités par lui-même contre les chrétiens de cette ville, lui a causé soudain une émotion profonde, peut-être une illumination(-) qui l'ont renversé à terre.Tremblant, aveugle , il faut le conduire par la main jusqu'à la ville. Bien que lui-même raconte toutes ces circonstances dans le plus grand détail, non seulement dans une assemblée de Juifs, mais devant le

' (') M. Salvador, t. ii, pag. 210-220. (^) Jhid, , pag. 273.

roi Agrippa et le proconsul Festus, qu'il appelle en témoignage ceux qui l'accompagnaient alors, qu'il le répète entre autres dans son Épître aux Galates(*), Paul n'est qu'un enthousiaste , un visionnaire , qui a cru voir et entendre ce qui ne se passait que dans son imagination.

Lytleton, avant lui Abbadie, dans une longue suite de chapitres (^), ont démontré jusqu'à la dernière évidence la sincérité de sa narration à l'abri de toute critique, la vérité du miracle certifié tant par ses preuves intrinsèques que par ses conséquences ; ils ont repoussé victorieusement les objections hasardées contre sa personne et sa doctrine ; ils ont fait ressortir par les faits les plus authentiques et les plus multipliés les vertus de l'apôtre, l'héroïsme de son caractère jamais démenti, éloigné de tout intérêt humain, de tout esprit de dissimulation comme de faiblesse, le parfait accord qui a toujours existé entre lui et ses collègues dans l'apostolat, malgré ce que l'on appelle son différend avec saint Pierre (*), l'ardeur de sa piété et de son amour envers Jésus-Christ, les conquêtes vraiment prodigieuses qu'a données au christianisme ce zèle infatigable, entraîné jusqu'aux extrémités de la

(*) Acl., XXII, XXVI. Gai., i.

p) Traité de la religion, ii* partie, seci. ii, chap. xi et suiv., tom. II, pa^, 96.

(') Galat., II, 9.

3s6 KAllelF CAlttQUi

terre par la noble ambition d'y faire ttdoret* partout le nom de son divin maître mort et reafn^ cité. Mais à l'incrédulité moderne appartenait d'exalter plus encore les mérites du saint apôtre^ jusqu'à lui assi^er la supériorité sur tous les autres objets de notre culte chrétien*

A Dieu ne plaise ifae je prétende afiâiblii* la gloire du grand apôtre des gentils. Nos dix-huit siècles chrétiens lui ont uât une

assez belle part dans les hommages du culte qu'ils rendent à sa mémoire, en le proclamant, avec saint Jean Chrysostôme, la bouche de Jésus-Christ[^] OsChristi ([^]). Lui-même n'ambitionnait pas d'autre titre, (qu'at-il se qualifiait, lui et ses collègues dans raposti>lat j l'ambassadeur[^] le lieutenant de Jésus-Christ, pro Christo legnuonefungimur (•) , et qu'en parlant de lui-même plus particulièrement, il déclare que tout ce qu'il est [^] il le doit à la seule grâce de son adorable maître ([^]) . En effets de qui tous reconnaissent-ils également leur puissance? Au nom de qui enseignent-ils? Au nom de qui guérissent-ils les malades, chassent-ils les démons, ressuscitent-ils les morts? Au nom de Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ, au nom de qui exerce-t-il son souverain empire ? — Lazare [^] je

(') Voy. notre Bibliothèque choisie de Pères j tmh. xti,

([^] n, Cor., V, 10.

(*) I, Cor., XV, 10.

DES DOGTBINEg DE M. SALVADOR. ZlàJ

f ordonne de sortir du tombeau, Zazare, tibidico: veni foras i[^]). Ainsi a-t-il dit au monde, à ce paralytique de quatre mille ans : « Sors du tombeau de Tidolâtrie, dégage- toi des ténèbres où tu dors , pour neutre à l'admirable lumière de mon Évangile. » — Il a dit , et tout a été fait.

M. Salvador voudrait faire croire à ses lecteurs que la doctrine chrétienne n'est pas sortie complète de la pensée du Maître ; que ses apôtres y ajoutèrent de progressifs développements; et qu'après eux, elle s'accrut encore de changements divers qui l'ont altérée au point de la rendre méconnaissable (*). C'est particulièrement

rement l'apôtre saint Paul qu'il accuse de ces infidèles interpolations, produit d'un sentiment intime qui avait sa source dans l'exaltation de son caractère ou dans les calculs d'une tactique habile (*). C'est à lui qu'il rapporte la rupture absolue de l'Église chrétienne d'avec la synagogue, l'introduction du dogme asiatique du royaume résurrectionnel des morts, la créance de la divinité de Jésus-Christ.

Pierre, et avec lui tout le collège* apostolique, avait manifesté les dispositions les plus favorables pour l'affiliation des gentils ou étrangers à l'as-

(') Joan., ii, 43*

(') M. Salvador, tom. i, pag. 89.

(3) Tom. II, pag. 281-335.

3^8 EXAMEN CRITIQUE

flociation chrétienne (^). Les Juifs nouvellement convertis avaient peine à se détacher de leurs antiques préventions. A leurs yeux, c'était une sorte de sacrilège d'abroger indistinctement les exagérations ajoutées aux prescriptions de la loi et les prescriptions sacrées de la loi elle-même (*). Emporté par l'ardeur de son génie et de sa foi, l'apôtre Paul ne reconnaît ni tempérament ni intermédiaire, Jésus-Christ ne peut être divisé (^); donc y point de partage : il faut trancher dans le vif, et prononcer l'anathème contre la loi(*). Vainement Paul protestera de sa fidélité aux ordonnances légales par devant les Juifs et les magistrats romains, et se justifiera par devant tout le presbytère de Jérusalem du reproche de ne pas obéir à la loi (^); vainement l'esprit de charité qui l'anime lui commandera de permettre à Timothée son dis-

ciple la circoncision (•), à lui-même de se /aire tout à tous pour gagner les Juifs ; on refuse de croire à ses dénégations , on l'accuse de dissimulation, d'in-

(') M. Salvador, l. ii, pag. 287.

(^) Ibid.y pag. 307 : — Fieies ^ frater , quoi milita sont in Judœis qui crediderunty et omnes œmulatores suni legis, (Acl., XXI, 20.)

(3) Num quid divisus est Christus? I, Cor. i3.

(4) M. Salvador, tom. 11, pag. aSi.j Q) Act., xxiy a4-

(5) Ibid.j xYiy 5. 1, Cor., ix, 19.

DES DOCTRllTBS DK M. SALVADOR. SqQ

tolérance y de contradiction dans sa conduite et son langage j de larcins faits aux écoles d'avant lui, même d'une versatilité coupable en fait de religion (*). On l'accuse de vanité, d'une ambition secrète déguisée sous les \oiles du zèle et de la charité , de hauteur à l'égard de ses collègues et du chef de l'apostolat ; on l'accuse de s'être donné à lui-même , de son autorité privée, le titre d'apôtre et la mission divine qui lui pro- . mettait par la voix de Jésus-Christ lui-même la gentilité pour domaine et pour conquête (*).

a C'est aussi l'apôtre Paul qui s'est montré le plus ardent promoteur du dogme oriental de la résurrection des morts, et, par une extension abusive, du règne temporel de Jésus-Christ sur la terre. »

Le saint apôtre n'hésitait pas sans doute à reconnaître dans la résurrection de Jésus-Christ le gage de la résurrection promise

au genre humain , puisqu'il en fait son principal argument , tant dans son Épître aux Corinthiens que dans celle qu'il adresse au peuple de Thessalonique ; et certes ce n'était pas dans les légendes orientales qu'il en avait puisé la créance, lui qui affirme en tenir la certitude des nombreuses apparitions que Jésus en avait faites, et spécialement de

(>) « Paul fidèle à son principe de revêtir toutes les formes pour arriver à ses fins, v (Tom. ii, p. 35a; ^{ibid}, p. 334.) O Galat., 1,1, 12.

330 EXAMEN CAÏTIQUE

la révélation particulière qu'il en avait reçue de la bouche même de son divin maître (^)* Or, que Jésus ressuscité doive reparaître un jour parmi les hommes pour les juger , saint Paul n'en doute pas davantage , car il l'affirme également en cent endroits. Mais qu'il en marque l'époque et la durée; qu'il la détermine à cette royauté passagère de mille ans qu'il viendrait y passer en communauté de ses élus : voilà ce dont il n'y a pas la moindre trace dans tout son enseignement. Le contraire est prouvé par une foule de textes de ses épîtres; il l'est sans réplique par ces seules paroles de sa seconde Épître aux Thessaloniens où il pressentait déjà cette future hérésie , il leur dit : « Nous vous conjurons y mes frères, par l'avènement de Jésus-Christ , de ne pas vous alarmer sur de prétendues révélations, ou sur quelques discours , ou sur quelques lettres qu'on supposerait venir de nous, comme si le jour du Seigneur était tout près d'arriver (^). » Et il ne leur laisse pas ignorer les principaux signes qui doivent en être les précurseurs , dont l'ac-

(') Tradidi enim vobis in primis quod et accepi : quoniam Christus mortuus est^ et quia resurrexit, et quia thsus est et mihl. (I, G>r., xv, 3-6.)

(*) JKogamus autem voSjfratres^ per adventam Domim uottri JesUf-Chrisii ^ IU non terreamini neqae per spiritum, neq^ Êjm .wmonfm yHcque per epistaïam tanquàm per nos missam , quasi instet dies Domini. (Q, Tbatsal., u, i-a.)

DES DOCTRILTEfl DB M. SALVADOR. 33 1

complissement est lié à la contsonunation des siècles.

a Entre les sectes chrétiennes nées sous les yeux des apôtres ^ il y en avait , dit M. Salvador, qui reconnaissaient bien le fils de Marie pour le Christ y sa morale pour une morale divine , ses miracles pour des œuvres surnaturelles (tels que Cérinthe, Ménandre, Saturnin et d'autres) , mais qui, se refusant à prendre la résurrection des morts à la lettre, l'expliquaient allégoriquement, et la réduisaient à la régénération morale des es^ prits et des âmes {^y » L'incrédulité juive, de son côté , partagée entre les écoles pharisienne et saducéenne , secrètement attachée à ses idées charnelles et terrestres , concentrait toutes ses espérances dans le présent.

U n'est pas difficile de concevoir qu'une doctrine aussi extraordinaire que celle de la résurrection de la chair trouvât dans sa nouveauté des esprits rebelles. Le doute ne pouvait céder qu'à l'autorité d'une révélation divine, et à l'éclat de l'évidence qu'apportait le fait de la résurrection du Sauveur. M. Salvador semble s'étonner de la confiance avec laquelle Tapôtre s'exprime à ce sujet (^). Mais Jésus^Christ s'était expliqué assez clairement sur cette vérité (*). Sa résidence de qua-

Q M* Salvador, tom. u, pag. i8i.

('») Ibid., pag. 182-281.

(') De resurrectione autem mortuorum , non legisiis fuod

33a TXAMEV CRITIQUE

rante jours parmi les disciples avait dissipé tous les nuages. — «Mais Paul n'était pas du nombre de ceux qui l'avaient vu de leurs yeux , touché de leurs mains. » — Celui qui du haut du ciel lui dit : Saul^ Saul y pourquoi me perséciUes-iu ? était-il donc moins croyable que celui qui avait dit àlhommas : Porte tes doigts iiains mon côté (*)? Sa foi en était-elle moins assurée par les témoignages et les preuves pour ainsi dire palpables qu'il était en droit d'en produire personnellement ? Aussi profondément pénétré qu'il devait l'être de la divinité de JésusOhrist et de la vérité de ses paroles, saint Paul pouvait-il , sans renier son ministère j enfermer dans un lâche silence la doctrine que lui avait apprise Celui qu'il déclare être Fauteur et le pontife unique de notre confession (*)? L'homme qui a dit avec tant d'assurance : Ce n est plus moi qui vis , cest Jésus-Christ qui vit en moi (*) , pouvait-il s'exprimer avec moins d'énergie qu'il ne l'a fait contre les téméraires qui, en niant sa résurrection et son humanité, détruisent tout l'édifice de la foi chrétienne? Dépo-

dictum est a Deo dicente vohis : Ego sum Deus jibraham^ et Deus Isaac, et Deus Jaeob, Non est Deus mortuorum , sed vîporum. (Matth., xxii, 3i.)

(>) Act.y iz, 4. — Joann., xxi, 27.

o Apostolum et pontificem confessionis nostne Jesum. (Hebr., m, i.)

(1) Gftlat., Il, 10.

DES DOCTRIJNES DE M. SALVADOR. 333

sitaire infidèle, Paul n'eût été que le prévaricateur, non le prédicateur de l'Évangile. M. Salvavador lui fait un crime de ce qui fait son titre de gloire. Malheur à lui-même , s'il eût annoncé un autre Évangile que celui qui fut apporté du ciel par Jésus-Christ (^) ! Non, ce n'est pas l'apôtre qui a rempli la terre de la doctrine de ce royaume céleste que Jésus-Christ était venu révéler dux hommes de la part de Dieu son père. Ce n'est pas lui qui nous a appris ce que tout chrétien pense aujourd'hui de la mort elle-même, après que Jésus-Christ de sa bouche sacrée l'eut appelé un sommeil dont la résurrection n'est que le réveil (2). Que les chrétiens d'alors, conquis par la prédication des apôtres aux célestes espérances , sacrifiassent tous les avantages temporels à la noble ambition d'une immortalité bienheureuse; que ces mêmes chrétiens, si différents de ce que nous sommes, n'envisageassent dans la vallée des larmes qu'une terre d'exil , dans les persécutions et dans la mort qu'un passage à la glorieuse incorruptibilité promise à nos corps, dans les vicissitudes d'un monde qui passe le présage de ses inévitables destinées et de sa prochaine consommation : qu'y avait-il là qui fut particulier à l'apôtre? qu'y avait-il qui ne fût conséquent à la doctrine de son divin maître, à la sienne

(1) Galat., 1 , 8.

(^ Matth., IX, !i4.

propre? Qu'y avait-il que nous ne répétions char que jour à nos auditoires chrétiens, nous, chargés de transmettre aux siècles futurs l'héritage de la foi que nous avons reçue de ceux qui nous ont précédés ?

Conséquemment à ce principe , nous ne sommes pas obligés de nous appesantir avec M. Salvador sur les détails de sa polémique dénigrante empruntée au xviii^e siècle. Nous nous abstenons de relever les rapprochements rebattus qu'il établit entre Jésus et ses apôtres avec Simon le magicien et Apollonius de Thyane , ces Christs éternels venus, dit-il, disputer à la Judée et au monde romain l'honneur d'imposer au genre humain une manifestation nouvelle du Dieu suprême de l'univers (*). Nous n'avons plus besoin de réfuter ni l'abus qu'il fait des paroles de l'apôtre dans la comparaison d'Adam père de la race humaine avec Jésus -Christ, dans le même sens que M. Strauss , pour en faire le symbole ou type de l'humanité (^) , ni les éloges excessifs qu'il prodigue à la loi mosaïque reconnue insuffisante depuis la promulgation de la nouvelle alliance (^), ni les longs combats que suscitèrent à saint Paul les prétendues rivalités des autres apôtres à qui sa conversion restait tou-

{>) Tom. II, pag. 25 1.

(>) Ibid., pag. 280.

Q) Ibid. y pag. 09.

jours suspecte (^) , ni l'étrange partialité avec laquelle le philosophe israélite s'exprime au sujet des persécutions que tous eurent à subir, et qui s'exécutèrent, non seulement avec une complète régularité, mais avec un caractère particulier de modération (^), ni les causes purement politiques, qui déshéritèrent la ville

de Jérusalem de la possession où elle était d'être le centre de la religion pour lui substituer la ville maîtresse de l'univers (*) , parce que , en se constituant l'apôtre de* gentils , Paul transportait à la capitale du monde le siège de la religion dont il s'était fait le chef (^). Au dire de M. Salvador, rien n'appartient en propre à l'institution chrétienne. Elle se forma sur le plan de la synagogue , à qui elle dut son sacerdoce, sa hiérarchie, la forme de ses assemblées, ses maximes et son langage. Le christianisme n'est en définitive que la parodie de l'hébraïsme, le point culminant de la révolution immense , religieuse et morale que les Juifs avaient conçue bien des siècles auparavant , et dont iU avaient porté (es germes de tous côtés : tout cela fut l'œuvre de Paul, le produit de ses travaux et de ses excursions, qui eurent pour théâtre r Asie-Mineure, la Macédoine et la Grèce, l'oo-

(') Ibid, y pag. 264.

(2) Ih'id,, pag. 228-248.

(«) Ihid.y pag. 3ii.

(4) Ihid.^ pag. 287-288.

336 EXÂMEIf CRITIQUE

casion des établissements fondés' ou développés par ses soins. M. Salvador en trace le tableau d'après le récit du livre des Actes, mais afiEaibli par les fausses couleurs dont se sert une main ennemie. Que si le tableau infidèle qu'il en fait excite encore une vive admiration, quelle impression ne doit pas laisser dans les âmes chrétiennes le spectacle d'un aussi sublime héroïsme !

On présume aisément quelle peut être, d'ar près de semblables dispositions, l'opinion de M. Salvador sur les miracles par les-

quels Fapotre des gentils a confirmé la vérité de sa mission. Sa critique n'a pas respecté ceux de Jésus- Christ : elle n'épargne pas plus ceux du disciple. « Paul , dit-il , avait grand soin d'étayer ses doctrines D de ses moyens réputés miraculeux de guérir(^). » Comme s'il dépendait de la volonté d'un homme d'avoir à son commandement le don des miracles!— 'Mais ils n'en avaient que l'apparence. Ces populations qui se pressaient autour de lui, étaient facilement éblouies par cette auréole idéale que lui créait l'imagination ou la crédulité naïve. Les miracles de Paul n'étaient conséquemment que des prestiges , fi^uits de l'imposture ou d'une science occulte , comme ceux dont lui-même faiit honneur à Jésus-Christ , bien qu'ils

(•) Ibid. , pag. 356.

soient les uns et les autres attestés par des ti> moins oculaires dont le caractère ne permet pas d y soupçonner les artifices du mensonge ni les collusions de F ignorance.

« C'est par la grandeur et le succès de ses travaux apostoliques que Paul a exercé la plus haute influence sur les destinées de l'Église chrétienne; qu'il a opéré la séparationdupeuple juif en deux armées distinctes, les chrétiens et les juifs; qu'il est devenu le fondateur d'un nouveau christianisme au sein de celui dont Jésus-Christ avait jeté les bases incertaines. Â sa voix , le symbole de Jésus-Christ est sorti de la sphère nationale pour servir de personnification à une société plus étendue (^) , et commencer à donner l'exemple des changements divers qui n'ont pas cessé de l'agiter dès son origine durant la longue succession des âges : sable mouvant où les passions les plus violentes , sans cesse en travail , ne permettront pas qu'il s'y établisse rien de stable et de permanent (2).

Comment donc se fait-il qu'après dix-huit

(') Tom. II, pag. 2 10-21 5.

(^ Ibid., pag. 211. Citons les propres expressions de l'auteur : « Le changement de système qui fut la conséquence inévitable » du christianisme, apprit à cette Eglise à puiser dans les 9 écrits des évangélistes et des apôtres le plan formel d'une domination positive, l'esprit d'une politique très rigoureuse, » et une ardeur insatiable d'ambition. «

II. ilU

cents années la foi chrétienne soit-elle dans son étendue et ses limites, tout ce qu'elle fut à ses commencements? Que disons-nous à nos peuples dans nos entretiens publics et particuliers, sur les toits comme en secret (*)? Que leur disons-nous donc : « Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu 9 auteur du monde qu'il a tiré du néant par son Verbe engendré avant toutes les créatures. Nous croyons que ce Verbe, qui est son fils, est apparu plusieurs fois aux patriarches sous le nom de Dieu ; qu'il a toujours parlé par les prophètes; qu'il est descendu par l'opération de l'Esprit de Dieu le Père dans le sein de la vierge Marie, où il s'est fait chair; qu'il est né d'elle; que c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui a prêché la loi nouvelle et la promesse nouvelle du royaume des cieux. Nous croyons qu'il a fait plusieurs miracles, qu'il a été crucifié, qu'il est ressuscité le troisième jour après sa mort; qu'il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père; qu'il a envoyé à sa place le Saint-Esprit pour éclairer et conduire son

église; enfin qu'il viendra avec un grand appareil pour mettre les saints en possession de la vie éternelle et de la béatitude céleste , et pour condamner les méchants au feu éternel , après avoir ressuscité

(>) Quod dico vobis in tenebris[^] prædicate saper Ucta, (Matth., X, 27.)

les corps des uns et des autres. Yoilà la règle de foi que nous tenons de Jésus-Christ , et sur laquelle il n'y a jamais parmi nous de disputes (^). »

Cette doctrine, ce langage sont-ils d'hier, ont-ils varié jamais dans l'Église? Non. C'est là le symbole de foi que publie Tertulien dans ses prescriptions; nous n'avons fait que le copier. Que publiait avant lui saint Irénée , dans sa réfutation des hérésies ? Ce que publie saint Paul dans ses Épîtres , tous les apôtres sur tous les points de l'univers, tous les docteurs du couchant à l'aurore, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Le ciel et la terre passeront; mais les paroles de la vérité éternelle sont stables et permanentes comme elle (^).

Le livre de M. Salvador attaque nos croyances les plus légitimes et nos plus respectables traditions. Il ne s'en tient pas à la défense de son culte mosaïque; ses excursions sont celles de l'ennemi qui mutile tout ce qu'il ne peut abattre. Il sait que les objections répétées à satiété viennent à bout de persuader à des esprits frivoles qu'elles ont quelque chose de vrai : c'en est assez. On ne sera pas incrédule ; mais on doute, et il en coûte moins pour douter que pour entré-

es) litxiMW,[^] Præscript.[^] cli. xij, trad., de l'abbé de Gourcy.
(3) CœUtm et terra transibunt[^]verba autem mea nonprœ[^] tm-

bunt. (Mauh., uiv, 35.)

340 EXAMElf CRITIQUE

prendre les recherches laborieuses nécessaires à une solide instruction.

C'est dans cette confiance que notre adversaire débite du ton le plus affirmatif ses objections contre la foi de notre Église chrétienne et catholique. Il l'accuse d'avoir introduit, sous le nom de dogmes, les opinions les plus erronées sur la nature de son chef, d'en avoir fait un homme divin, un dieu. Aux mystères de la divine unité elle ajouta celui qui la multiplie en trois personnes également dotées de l'essence divine: parodie de la trinité platonicienne (*). « L'idolâtrie fut donnée pour base à la religion qui venait renverser toutes celles qui avaient cours dans le monde. Un paganisme nouveau remplaçait, dans la foi des peuples, le culte de ces vaines divinités de la Grèce et de l'Orient, dont on ne voulait plus nulle part. Avec la prétention de n'adorer qu'un seul Dieu , tous les abus du polythéisme ont été consacrés par la pieuse superstition des chrétiens {^}. Les brillantes théories de

(*) Ibid., Ioni. II, pag. 32 1 ; tom. i, pag. 46. Voy. D«landes, Hist, crit. de la philos,, tom. ii, pag. 233.

(2) M. Salvador, tom. i, p. 55-57 5 ^®'''* "" P®8' 495. — Daos les hommages que nous icDdons aux anges et aux saioti martyrs^ M. Salvador affecte de les confondre avec le culte d'adoration que nous proclamons n'être du qu'à Dieu. Les anges et les esprits bienheureux dont les premiers siècles chrétiens demandaient, comme nous, la société de prières, n'étaient ni des dieux, ni des génies, ni des héros, ni rien enfin de

charité et de fraternité universelle, qui, à ses commencements, lui valurent tant de conquêtes, ne servirent, dans la suite des siècles, qu'à entretenir et étendre les malheurs de la pauvreté (^). En regard de l'égalité religieuse, dont le christianisme faisait sa gloire, l'inégalité des castes s'est élevée au premier rang. La liberté des esprits et la majesté politique des lois ont reçu de dures atteintes. Tous les vices de l'ambition et de la cupidité se sont établis dans le sanctuaire (^). »

Nous ne nous croyons pas devoir réfuter ces calomnieuses imputations , après tant de savantes apologies publiées à mesure qu'elles se sont reproduites. Un seul livre, l'Exposition de la doctrine chrétienne, par Bossuet, un simple catéchisme, suffisent pour dessiller les yeux les plus prévenus. M. Salvador sait aussi bien que nous que jamais la foi de l'adorable Trinité n'a porté atteinte au dogme de l'unité divine , et que le chrétien n'adore qu'un Dieu, et Dieu seul. Il sait comment ce dogme de la Trinité s'accorde avec le dogme d'un Dieu Père , Fils et Saint-Esprit y sans que pour cela il faille nous accuser d'adorer trois dieux; que nous n'adorons ni les

bibles que les gentils imaginaient; c'étaient des créatures que Dieu avait faites du néant, seul et par lui-même, qu'il avait multipliées par sa grâce , et couronnées par sa gloire.

(^) M. Salvador, tom. II pag. 399.

(^) Ibid, tom. II, pag. 49^*

anges ni les saints , et que tous nos hommages se rapportent à Dieu par Jésus-Christ son fils. Voilà notre théologie chrétienne, celle dont les monuments se rencontrent en foule dans notre histoire, sans nulle variation , « remontant des jours où nous sommes à celle de la plus haute antiquité , qui la tenait de la bouche de Jésus-Christ lui-même.

De même pour la foi à la divinité de Jésus-Christ , M. Salvador prétend qu'« Jésus-Christ n'aurait déclaré qu'en termes obscurs , énigmatiques, sa filiation directe avec Dieu; que la croyance ne s'en est introduite parmi les sectateurs que subrepticement, et presque sans la participation du maître de Nazareth; que les apôtres Pierre , Paul et Jean sont les premiers qui en aient fait un dogme, devenu depuis la bannière de l'école chrétienne, et le dernier terme de la rupture qui s'est opérée entre la synagogue et l'église.

Cette première période , qui se renferme dans moins d'un siècle, M. Salvador l'a partagée en trois époques ou phases distinctes, dont chacune a son représentant spécial et caractéristique : Jésus-Christ d'abord , puis les deux apôtres Pierre et Paul, enfin l'auteur de l'Apocalypse, l'évangéliste saint Jean. Chacun d'eux aurait profité avec habileté des mots puissants de l'époque, les mots de délivrance, de Christ, de règne de

Dieu (*), pour réaliser dans la personne du fils de Marie le Messie des prophètes, transformé en Dieu, selon l'esprit des croyances que les Juifs avaient rapportées de la captivité , en graduant leur doctrine sur les modifications qui leur furent imposées par la diversité des circonstances (^). Le dernier chapitre du livre de M. Salvador aura pour objet l'influence que saint Jean ,

ainsi que saint Paul, eut dans cette oeuvre. Ce système fait le programme général et définitif de la doctrine chrétienne.

M. Salvador n'a pas ici l'honneur de l'invention. Long-temps avant lui, Julien, dans ses attaques contre le christianisme, n'avait pas oublié celle-ci : « Ni le fils de Joseph et de Marie , ni aucun de ses évangélistes n'avait osé dire que Jésus- Christ fût Dieu. Ce fut le bon homme Jean (c'est ainsi qu'il s'exprime) qui , voyant que cette maladie avait gagné une grande multitude en plusieurs villes.de Grèce et d'Italie, osa l'avancer le premier (*). »

Ces paroles sont remarquables par la contradiction qui s'y rencontre. Cette opinion, dit le sophiste couronné, était une maladie déjà répandue dans plusieurs villes de Grèce et d'Ita-

(') Tom. n, pag. 'lit.

(2) Ibid., pag. 44 1.

(^) EpisUy vn. Misnpogon,

344 EXAVeLf CRITIQUE

lie (^). Elle remontait donc plus haut que l'apôtre de l'Asie. Aussi que lui répondait-on? Que Ton ouvre les autres Évangiles publiés auparavant; on y trouve à chaque page la déclaration précise de la divinité de Jésus-Christ, tant par lui-mé{D^||ue par ses premiers historiens. Jésus-Christ, bien loin d'en (aire un mystère, n'avait pas craint de l'affirmer en présence du grand pontife des Juifs et de tout le conseil de la nation , après l'avoir constaté de la manière la plus authentique par son empire sur toute la nature, par les adorations qu'il obtient de ses disciples , des malades qu'il guérit, des démons eux-mêmes, tout en leur commandant le silence, parce que sans doute de telles bouches étaient in-

dignes de proclamer la vérité. Au contraire , que le centenier l'adore, que le]>remier de ses apôtres tombe à ses pieds en s' écriant: Fous êtes le Christ ^ fils du Dieu vi* vant, loin de l'en blâmer, comme il l'eût du faire, si son témoignage n'eût pas été véritable, il l'en loue , il l'en récompense (2). Il sait bien pourtant que l'adoration n'est due qu'à Dieu; que prétendre en partager l'hommage avec le Dieu qui s'appelle le Dieu unique , incommunicable^ c'est se rendre coupable d'idolâtrie; et il s'y prête, il l'approuve, il la consacre, lui dévoré de zèle

(') Voy. noire Biblioth, choisir des Pères y tom, i^ p. 237, article Persécution .

pour la gloire du Seigneur! Il permet que ses apôtres, pleins de la lecture des prophètes, se rendent coupables d'impiété et de blasphème en lui déférant les mêmes attributions; car, ainsi que nous l'avons observé déjà , l'on ne doit point mettre de différence entre ce qu'il dit de lui-même et ce que les apôtres disent de lui , puisque ceux-ci parlent par son esprit. Il permettra qu'après sa résurrection Thomas lui adresse ces mots : Mon Seigneur et mon Dieu (^) ; et Ton vient nous demander encore quel témoignage il s'est rendu à lui-même ou a reçu de ses apôtres et de ses évangélistes concernant sa divinité? Mais saint Matthieu le reconnaît hautement Dieu Sauveur ; saint Marc le qualifie ainsi dès le commencement de son Évangile; saint Luc parle le même langage , tant dans son Évangile que dans le livre des Actes. Mais tous l'appellent constamment fils de Dieu , Dieu lui-même , égal en tout à Dieu son père, comme lui tout -puissant, comme lui créateur du ciel et de la terre , Juge suprême des vivants et des morts : attribut spécial de la divinité. Monarque souverain , au-devant de qui

toutes les puissances royales et populaires de la terre doivent s'abaisser.

Qu'est-ce donc que les apôtres saint Paul et saint Jean ont ajouté à la doctrine de leur maître

OU à celle de leurs collègues? Le premier, après avoir exposé en présence du roi Agrippa et de sa cour, du gouverneur Festus et des anciens du peuple, comment de pharisien et de persécuteur il est devenu chrétien , termine sa défense par ces paroles: «Avec l'assistance du Seigneur, j'ai sub- » sisté jusqu'aujourd'hui rendant témoignage aux x> grands et aux petits , et ni^ disant autre chose » que ce que Moïse et les prophètes avaient pré- » dit devoir arriver (*). » Touchant Jésus-Christ, tont-ce de simples hommages qu'il réclame en sa faveur? Non; mais les adorations des Anges de Dieu , mais les adorations du ciel , de la terre et des enfers (^). Qu'avait-on à opposer à ces déclarations, et que pouvait-on y ajouter? Quel autre langage est sorti jamais de la bouche ou de la plume de Paul , qui n'eût été à l'avance proclamé par Jésus-Christ et seà apôtres? — On l'accuse d'atoir introduit un nouveau christianisme au sein du christianisme, lui qui dénonce à Tanathème quiconque , fût-ce même un ange , viendrait apporter un autre Évangile que celui qui a été prêché (^). Si chacune des épîtres de Paul est un hymne de reconnaissance et d'amour envers Jésus-Christ, est-il un seul de ses titres de gloire qui rie soit retracé avec un égal enthousiasme

(») Acl., XXVI, l'x.

o Hebr.,i, 7. Rom., xiv, 11.

(») Galat., I, 8.

dans celles de saint Pierre et des autres? Comme lui, ils n'en parlent que comme étant le Juste par excellence, le principe de la justice et de la sainteté , l'agneau de Dieu qui nous a lavés de rios iniquités et régénérés par son sang, le pasteui* universel des âmes , le sauveur, le fils bien-aimé de Dieu, que son divin père a glorifié sur la montagne de la transfiguration, et qui nous appelle tous à son immortelle gloire (^). c< C'est Paul, nous » dit-on, qui a le inieux accrédité le dogtile de la • » résurrection des morts. » — La connaissait-on avant les résurrections opérées par Jésus-Christ et par saint Piërre^Si toutefois il nous est permis de mettre quelque nom que ce soit à côté de celui de Jésus-Christ? — « La nouveauté de Paul consiste » à avoir donné une extension plus grande à l'or- « dre de société qui venait se personnifier dans » Jésus-Christ (2). » — C'est-à-direqu'il a/ra«/ai7/e plus que tout autre , amsi qu'il le dit lui-même (•); qu'il lui a été donné de conquérir plus de peuples à Jésus-Christ. Telle est en efFet la gloire de saint Paul, gloire qui revient tout entière à son divin maître.

Que saint Paul soit qualifié le représentant de TEglise chrétienne^ à la bonne heure; il n'est pas le représentant de telle ou telle phase parti-

(i) II, Pelr., I, 17; I, 1-3; ii, aS; v, 4. (^} M. Salvador, tom. ii, pag. :i63.

(•) I, Cor., XV, 10.

culière. Ministre fidèle et dévoué , il a obéi à la mission qui l'appelait à l'honneur d'évangéliser les gentils (^J. Si Pierre aussi bien que lui se glorifie d'avoir été choisi par Dieu pour évangéliser les gentils (^) , Paul a planté comme lui dans le champ d'Israël 9 il a seméj arrosé la semence de ses sueurs et de son sang. De qui a-t-elle reçu t accroissement (*)? — Ce n'est pas lui qui a opéré la séparation de la synagogue et de l'Église. Dieu lui-même avait prononcé l'arrêt. De ce qui était devenu une nécessité, on en fait à l'apôtre un sujet de blâme. M. Salvador voudrait que saint Paul, converti au christianisme, fut demeuré juif. Mais l'Évangile et la loi ne pouvaient plus subsister ensemble. Le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech ne pouvait s'allier avec le sacrifice d'Aaron, même avant la ruine du temple et de la cité. La loi était arrivée à son terme ; elle tombait sans violence. — Une sage condescendance a pu 9 dans les commencements, permettre certaines pratiques; mais du moment où l'on prétendit que ces mêmes rites étaient nécessaires au salut 9 et qu'ils pouvaient se concilier avec la foi en Jésus-Christ , les apôtres décidèrent souverainement la question au concile de Jérusalem. Saint

(*) Rom., XV, i6.

o Deux elegit nos per os meum attdirc gentes verbtim ëoangelii et crederc, (Acl., xv, 7.) (5) I, Cor., 111^7.

Paul supprimant ou tolérant la circoncision dans la vue de se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, ne dérogeait pas à Tesprit du divin Législateur, de qui les oracles prophétiques avaient dit qu'il ne briserait pas le roseau à demi cassé , et n éteindrait pas le lumignon qui fume encore (*). Saint Paul avait donc raison de dire : Bien loin de détruire la loij nous rétablissons (*). N'était-ce pas la loi qui , par Torgane de Moïse, avait

prédit pour les temps à venir un prophète sorti du milieu de sa nation y semblable à lui, bien que d'un ordre supérieur, puisque c'est à celui-là qu'il faudra désormais obéir (*), comme étant suscité de Dieu, ministre de ses volontés, envoyé premièrement aux Juifs, puis à tous les peuples du monde, pour leur communiquer les bénédictions promises à Abraham (^)? Saint Paul en est le héraut. N'était-ce pas la loi qui, par l'organe d'Isaïe, de Jérémie, de tous les prophètes, avait annoncé le futur lenous^ellement du ciel et de la terre y par l'alliance nouvelle de Dieu, non plus avec le seul Israël, mais avec les nations qui ne la connaissaient pas (^)? Or, quel autre que

(') Isa., xLU, 3.

(*-*) Legem ergo destruimus perfidetur : absit sed iugum statuimus, (Rom., m, 31.)

(^) Deuterod., xyiii, i5. Act., m, 25*

(4) Hebr., x.

(^) Jérémie^ xxxi, 33. Im., i, 4*

EXAMEN CRITIQUE

1^ désiré clés nations la prédicationi de Paul a-telle manifesté à tout Tupivers? Quel autre que Xfi rejeton de Jessé, que Le pontife oint par son sang^ selon l'ordre de Melchisedech (^), victime de propitiation pour les péchés de tous, Tapôtre de Jésus-Christ a-t-il fait connaître du Juif et du Samaritain ^ du Grec et du Barbare ^ confondus au pied de son autel ? N'était-ce pas la loi qui

avait porté contre elle-même ce solennel arrêt : Alors j dit le Seigneur^ que le temps en sera venu , y'Âwprimerai ma loiy non plus sur la chair ^ mais je Cécirai dans les cœurs (2) ? Jésus-Christ n'avait-il pas accompli la promesse quand il a dit : Le temps est venu où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité (^)? Saint Paul est donc fondé à dire : Plus désormais de circoncision que celle du cœur. Ce n'est plus qu'un acte indifférent au salut (^). Tite incirconcis n'ep sera pas moins son disciple que Timothé^ marqué du sceau de la circoncision. — Mais il n'est pas difficile à la prévention de s'abuser sur le sens de nos écritures, d'empoisonner les motifs les plus respectables 9 et de jeter de fausses couleurs sur les actes les plus légitimes.

(<) Isa., II, I. Ps., cix, 4* Hebr., vi, lo. (^ Jéréni., xxxi, 33.

(3) ;Joan., IV, 24.

(4) Circumcisio nihH est y sed observatio mandatorun^ DeL

DES DOCTRIISTES DE AI. SAXVADOR. 35 1

CHAPITRE m

Jean et TApocalypse.

Le bien-aimé disciple du Sauveur ne trouvera pas plus de grâce que saint Paul. Le critique Israélite frappe également son caractère et ses oeuvres. Si la pureté de ses mœurs et les tendres épanchements de son affection lui ont mérité les prédilections de Jésus-Christ, certains sentiments d'ambition, et même de violence, dit-il, s'associèrent plus d'une fois aux dispositions

path^iques de son âme. Le reproche que lui en fait M. Salvador s'appuie particulièrement du surnom de Boanerges , fils du tonnerre , que lui valut la force de son langage tombé du ciel, et la ferveur de sa charité (*).

Après la mort de Jésus-Christ, sa mission le conduisit dans les pi*ovinces de l' Asie-Mineure et de la Babylonie, où il choisit la ville d'Éphèse pour son séjour habituel. Là, parmi les Juifs que la ruine de leur patrie avait contraints de s'éloigner, et les Grecs que saint Paul avait convertis à la foi chrétienne, il trouva des disciples nombreux, une Église déjà formée, tous, il ne faut pas l'oublier, sortis, nous dit-on, des classes les plus inférieures de la société , et néanmoins ap-

(t) Marc, 111, 17. Voy. baint Jean Chrysost. dans notr«^<blio-thèque choisie des Pères ^ tom. xui^ pas. 483.

35a EXAMBTi CBITIQUE

pliqués aux plus hautes méditatioDs de la métaphysique y aux spéculations de la cabale , de Tas» trologie judiciaire , accoutumés à chercher dans la loi des allégories mystérieuses applicables à l'univers (^). Ce n'était pas assurément là ce que saint Pau) leur avait enseigné. S'il faut en croire M. Salvador, l'humble pécheur des bords du lac de Tibériade s'a£Blia aisément à tous les secrets de cette philosophie pythagoricienne , à toutes les idées et à toutes les formes du mysticisme dont Ephèse était devenue le réceptacle.

Alors commençaient à s'élever de prétendus chrétiens qui, ne pouvant concevoir par la raison l'alliance de la divinité et l'humanité dans Jésus-Christ , cherchaient à l'expliquer par les rêves de leur imagination. Le plus dangereux était Cerinthe , philosophe

d' Antioche , disciple de Cerdon et de Menandre, qui , du vivant des apôtres, avaient tenté d'introduire dans la théologie chrétienne précisément ce mélange d'idées et de formes que M. Salvador suppose à notre évangéliste. Cérinthe reconnaissait un Être souverain, source des existences, mais qui n'était pas le Dieu de Moïse. Il créait, à part de cet Ltre souverain , une puissance ou vertu infiniment au-dessus de ses perfections, père d'un Christ distinct de Jésus , envoyé par lui pour éclairer et sauver les

(i) M. Salvador, tom, u, pag. 403-404«

DES DOCTRINIVS DE M. SALVADOR. 353

hommes: Jésus, né de Joseph et de Marie, à la manière des hommes, avait seul été crucifié. Le Christ, auquel il s'était uni pour opérer ses miracles et répandre sa doctrine , s'en était séparé au moment de son supplice (*).

Ces erreurs étaient assez pernicieuses pour qu(^ Tapôte d'Asie, chargé d'ans , relégué dans l'exil, dernier témoin de la vie et de la mort de Jésus- Christ , crût devoir les dissiper par un rayon de cette lumière divine dont il était le plus ancien dépositaire. Il y découvrait les germes des hérésies qui plus tard • sous des noms divers, causèrent tant de désordre dans le christianisme. Saint Jean voulut attaquer à la fois toutes ces erreurs. naissantes , celte philosophie tour à tour gnostique, platonicienne, essénienne, rabbinique, qui, aussi opposée à la raison qu'à la révélation, prenait en particulier la perisonne de Jésus-Christ pour but de ses bizarres conceptions. Montrer en lui le fils de Dieu venu en chair, Messie promis , lumière du monde , Verbe de Dieu, c'était foudroyer à la fois toutes ces extravagances , et les remplacer d'une manière positive et assurée par l'éternelle vérité.

L'apôtre a pour objet unique de défendre la doctrine, unanime chez les chrétiens, de la divinité de Jésus-Christ. Son Evangile est une solennelle protestation contre le système par lequel

(«) S. IrcD,, JdQ. Hoeres, ^ iib. i, c. a6.

II

354 EXAMEH CRITIQUE

Cérinthe prétendait , aux termes de M. Salvador, que le Messie envoyé de Dieu s* était attaché par accident , par une communication simple, et sans aucune fusion des deux natures, à la personne du fils de Marie et de Joseph (*).

Son langage, éloigné, comme celui des autres évangélistes, de tout esprit de recherche, de tout ' sentiment personnel à l'auteur , plein de candeur et de clarté, respire d'un bout à l'autre cette simplicité majestueuse et cette onction ineffable que nul artifice ne saurait contrefaire ni égaler. Si l'exorde, ainsi que le sermon après la cène, en sont marqués par un caractère de sublimité particulière, la grandeur et l'élévation que Ton y admire consistent dans les choses mêmes qm y sont exposées, plutôt que dans l'expression dont elles sont revêtues.

Saint Jean le termine comme il l'avait commencé par la déclaration que Jésus-Christ est le fils de Dieu (2)^ et il a soin d'invoquer partout le témoignage de ceux qui l'affirmaient comme témoins oculaires des miracles par lesquels il Tavait prouvé. Ce n'était donc pas là une opinion particulière ni nouvelle dans

l'Église. Cette foi était celle de tous les apôtres; elle n'était Fin-
vention d'aucun d'eux; elle était celle de toute

Q) M. Salvador, tom. ii, pag. 415.

{^} Hœc auteni scripta sont ut credatis quia Jესas^Christui
êstfiUusDeU (Joaa., xx, 31.)

D.S DOCTU.LNES DU M. SALVALiOH. 305

r Église. De son berceau, elle s'était élancée avec la rapidité du
géant, poursuivant sa carrière de rOrient à l'Occident; dès le se-
cond siècle, remplissant de sa lumière les contrées les plus recu-
lées où vous l'âlez voir produire, du vivant mériie de saint Jean,
ou si près de lui, un Clément de Rome, un Poly carpe de Smyne,
un Irénée des Gaules, un Justin le philosophe , prêts comme lui à
sceller de leur sang la doctrine que saint Jean a recueillie de la
bouche même de Jésus-Christ. Les Épîtres de saint Jean pré-
sentent le même caractère. Un seul sentiment, une seule pensée
les anime , à savoir, la profonde conviction de la divinité de Jé-
sus-Christ venu dans le monde jpour nous apprendre à connaître
Dieu, comme étant lui-même Dieu, vrai Dieu, lumière éternelle
(*), à le servir par Tobéissance à ses commandements, à Taimer,
à nous imir intftnement à lui par la charité qui nous élève jusqu'à
lui, et qui nous fait aimer nos frères : double sentiment sur lequel
repose toute la théologie et la morale chrétienne. Le saint évan-
gélisme les confond Fun avec l'autre; il y revient à chaque ligne.
C'est là le point de vue spécial sous lequel son Évangile et ses
Épîtres doivent être envisagés. Ce sublime enseignement , à la
portée des

(>) Scimus quoniam filius Dei venity et dedit nobis sensum, ui
coghoscamus verum Deum^ etsimus in veroJUio ejtu. Hic éit vè-

rut Deiu et vita æternû. (I, Joto., y, aa)

plus savants comme des plus simples , introduisait réellement les hommes dans un nouveau monde, il les faisait passer de la mort à la vie(^). Jamais semblable philosophie ne s'était fait entendre au cœur ni à Foreille des ancien^. Ni Pliilon, ni Moïse lui-même, quoi qu'en puisse dire M. Salvador , n'en avaient établi le principe sur une base aussi auguste que celle de la rédemption du genre humain par le sacrifice de Jésus-Christ, victime de propitiation pour les péchés du monde (2).

Le dessein du pieux évangéliste n'est pas moins méconnu dans le jugement que M. Salvador porte sur son Apocalypse. L'auteur en est présenté tout à la fois comme un philosophe pythagoricien de qui les subtilités théologiques et le mysticisme enlhousiaste eurent bientôt asservi le spiritualisme des phases précédentes et ouvert une carrière nouvelle à la propagation de la foi chrétienne , soit comme un de ces hiérophantes de la Chaldée ou de l'Egypte, dont la curiosité s'épuisait à la recherche des phénomènes du monde terrestre que nous foulons sous les pieds,

(i) Qui non diligit manet in morte, {Ibid. , m, 1 4.) — Quidicit se in lucc esse, et jratre^m suumodit, in tencbrisest. (^Tbi(l,y H, 9.) — Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam, (Ibid.^ m, 14.)

(2) Ipse est propitiatio pro pccctis nostris ; non pro not^ tris niitem tantùm , sed etiampro totius mundi. (Jbid., Uy a.)

OU du monde sublunaire qui roule sur nos têtes, pour en découvrir les rapports avec notre nature et nos destinées (^). L'histoire vient encore lui offrir un nouvel horizon où sa pensée lui fait voir des esprits inconnus, des prophéties tour à tour terribles et

consolantes. Sa pieuse crédulité lui avait fait voir, dans le peuple particulièrement chéri de Dieu, la foi constante, soutenue à travers toutes ses révolutions, d'un affranchissement général de l'espèce humaine, opéré par le ministère de Jésus, et la prochaine espérance d'un règne de gloire et de prospérités conquis par un Messie réparateur (2). Avant lui, déjà l'apôtre saint Paul s'était emparé de cette idée, pour appliquer au fils de Marie la qualité de ce Messie futur, et les titres des bénédictions promises à la postérité d'Abraham, en dégagant la figure de Jésus de la sphère nationale pour en faire l'image collective de l'humanité (^).

« Dans la première phase présidée directement par le maître de Nazareth, nous avons vu, dit M. Salvador, une association de prosé-

(') M. Salvador, toni. ii, pa;;. 404' - Avant lui, Tauteur du livre de V Origine des cultes en avait fait un inilié aux mystères de Milhra. ri*/Vpo."alyi'.-;c de saint Jean nVsl, selon Dupuis, qu'une représenlnction d«i •ystfMiie planétaire ; son auteur, qu*un aslroloj^ue.

p) Tom. I, pag. 90.

(5) Tom. ir, pag. \\0.

ly tes juifs. Elle se personnifiait en Jésus ^ comme toutes les tribus de la Judée s'unissaient, se petr sonnifiaient dans Israël. Dans la seconde phase, la figure change, et reçoit une extension plu9 grande; elle devient celle d'Adam, symbole gén- Tal de rhumanité(^). » — Parce que saint Paul étar blit une comparaison entre le premier A4am qui nous a donné la mort, et Jésus-Christ qui nou\$ a fait renaître à la vie spirituelle, M. Salvador en confond les natures; d'une simple similitude, il fait une identité.

Parce que la charité noué unit dans un seul corps dont Jésus-Christ est 1^ chef, il abuse des paroles de l'apôtre pour détruire toute distinction entre les membres.

Dans la troisième phase, saint Jean ira plus loin: c'est le panthéisme pur. Son but est d'exprimer l'unité vivante de Jésus-Christ, et l'harmonie finale de toutes choses (^). Saint Jean ne \$era que

(«) Ihid., pag. 419.

(^) Ibid,^ pag. 406. —Un savant pasteur de Genève, M. C^ le-rier, avait fait à M. Salvador le reproche d'attacher au noa de Jéhovah Tidée de la raison abstraite ou de l'universalité dci élres, et de Tattribuer à Moïse : doctrine impie, qui n'est autre chose que la formule du panthéisme. Lie panthéisme n'est encore qu'une ramiGcatioo de Tidolâtrie , contre laquelle Moïse D*a pas cessé d'armer son peuple, et Jésus-Christ, tons les peaplc de Ift terre , en les appelant non seulement au grand priocipe de l'unité de Dieu , mais de ses divines perfections qui n'admettent ni alliage ni association : Çui assimilastis me et adœquastès? (Isa., xlvi, 5.) Et Jësua-Christ : Judi Ismeif

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 35g

le copiste de Platon, lorsqu'il nous fait contempler, dans son nouveau Dieu mort et ressuscité, la cause immédiate de la nature visible ou invisible, l'archétype souverain de l'univers, la puissance ou la parole , sans qui rien na été fait de ce qui

Dominus Deits tuus j Deus unus est (Marc, xii, 29), ajoutant : Ego et Pater unum sumiis, (Joan., x, 30.) — Comment se défendre du reproche que lui fait M. Célerier, quand partout il

atidche à Tuniié du Dieu de Moïse le caractère collectif dont il veut que Inapplication soit faite à l'individualité de Jésus? Or, dans son système , Tévangéliste saint Jean , développant une idée entrevue par saint Paul , comprend , dit-il , dans la personne du Christ Tensemble de toutes les individualités et de toutes les choses auxquelles la doctrine de Jésus promet une existence éternelle, à partir de la résurrection universelle des morts et du jugement dernier. Alors . selon l'apôtre, que les temps sert nt accomplis y tout se réunira au Christ y tant ce qui est dans les deux que sur la terre, (Ephès., i, lo.) La conclusion qu'il tire de ces paroles, c'est que n l'individualité • de Jésus représentait d'avance le corps universel (|ue toute cette « réunion d*êtres et de choses devait former en lui. Ainsi il était » une image collective, ou, pour me servir d'une expression bien » connue, il était une image panlhéisli.|ne. » (Tom. 11, p. 558.) La pensée de M. Salvador reste*-clle équivoque? et M. Célerier a-t-il eu tort de s'indigner qu'une semblable opinion fût prêtée à la synagogue juive et à Téglise chrétienne? Cette universalité d'tHres et de choses (|ui doit se confondre et s'absorber dans Jésus-Christ pour ne former avec lui qu'un seul corps , aux termes de l'apôtre, à quel temps est-elle réservée? A la plénitude des temps : in dispensatione plenitudinis temporum ; ce qui s'explique, si nous ne voulons pas la restreindre au jours heureux de la primitive Eglise, ou les fidèles oe formaient

360 EXAMEII CRÎTIQUE

a été fait. Ce n'est pas assez pour lui d'en taire le créateur des êtres; il lui crée un empire non seulement au-delà des siècles , mais temporel et terrestre , seul investi de puissance, de gloire et d'immortalité.

tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme, et, à proprement parler, un seul corps répandu dans une foule d'individus par refusion de la charité et des grâces de l'Esprit-Saint ; ce qui s'explique, disons-nous, soit des temps qui précéderont les dernières années du monde touchant à sa fin , avant sa dissolution suivie de la résurrection générale et du dernier jugement, par la complète réunion des Juifs et des gentils, tous convertis à la même foi chrétienne; soit des temps qui suivront la résurrection générale et le dernier jugement , où les justes appelés par Jésus-Christ à son royaume céleste, dont ils partageront avec lui les immortelles béatitudes, ne formeront pour l'éternité qu'un seul tout avec lui, tandis que les méchants en seront séparés pour toujours. Dire qu'«alors Jésus-Christ sera tout en tous, est-ce dire qu'il sera dans les enfers avec les réprouvés, comme dans le ciel avec les bienheureux? Le panthéisme des païens d'autrefois et des philosophes d'aujourd'hui confondait l'essence divine dans l'universalité des êtres et des choses , pour mettre la matière au même rang que Dieu , tous le nom (Pâme du monde. Ni Moïse, ni Jésus-Christ n'ont jamais identifié la créature avec le Créateur, l'ouvrier avec son ouvrage , l'univers matière et le Dieu incommunicable. Jamais la vraie philosophie ne se permettra, même hypothétiquement, de soupçonner que Dieu ne représente qu'une division de l'unité infinie, de l'être universel et éternel à la fois actif et passif auquel le nom de Jéhovah appartient (M. Salvador, tom. ii, pag. 180) ; et M. Célérier a eu raison de voir dans un pareil langage un blasphème.

Dominé par l'expression du dogme favori, originaire dont le maître de Nazareth a fait l'âme de sa politique et le principal ressort des succès qu'il a obtenus sur les populations , le dogme de la résurrection des morts, il en fait l'objet unique du livre ou plu-

tôt du poème ^ composé sous le titre à' apocalypse; sorte de di-
thyrambe où sont étalées toutes les pompes du génie asiatique
(*). C'est par là que Jean est devenu le théosophe et le poète de
l'association nouvelle. L'apôtre se hâte d'élahlir que \e phé' no-
mène oriental de la résurrection des morts est l'intermédiaire in-
dispensable de toutes les prédictions. La vie entière de Jésus, son
enseignement public et privé, la mort où il avait couru, n'avaient
pas eu d'autre intention que l'assurance donnée à ses disciples
que, à son exemple, pour ressusciter il fallait mourir; qu'on le
verrait redescendre en personne du haut des cieux pour accom-
plir son royaume éternel à la manière d'Osiris ou d'Ormuzd. Il
avait affirmé également que son retour visible du ciel arriverait
dans une période de temps très limitée, et avant la disparition to-
tale des générations contemporaines.

(•) « CeUe œuvre n'est, dit M. Salvador, ni le fruil d'un enu
ihousiasine capricieux , ni Texpression individuelle d'un des •
fondateurs de TEgliFe; c'est le développement obligé, imnié »
diat, de la doctrine du fils de Marie ; c'est la fin de sa conoep- »
tinn entière, (Vs? son coaronnemeiit. » (Tom, ii, pag. 4^9.)

« On ne peut espérer, dit M. Salvador, d'atteindre »les temps
bibliques promis, qu'à la condition » de voir le corps entier des
cieux et de la terre, »et le corps particulier de tous les humains, »
tant morts que vivants , se renouveler en uo «même jour; il faut
que Fétat le plus absolu » d'immobilité individuelle et d'incor-
ruptibilité 9 se substitue au roulement successif des généra- »
tions et des choses (^). » Mais, antérieurement à ce renouvelle-
ment universel de la nature et du genre humain, aura lieu la ré-
surrection anticipée des élusdestinés à forinerFescorte triom-
phantedu Christ revenu sur la terre pour y régner mille ans.

Oui, sans doute, la sentence de mort à laquelle chacun de nous demeure soumis s'exécutera sur l'univers entier condamné à la mort aussi bien que chacun de nous; oui, tous nous ressusciterons; les oracles sacrés se sont expliqués assez clairement tant sur la future dissolution du monde que sur la résurrection générale (^ j. Et le livre de l'Apocalypse est venu donner le plus magnifique commentaire à la prédiction de Jésus-Christ et de ses apôtres saint Pierre et saint Paul par ces paroles : Alors que parut le trône où siégeait le souverain Juge, je vis comparaître devant lui les morts, grands et petits, pour être

(^^ Ihid., p«|. 433*409.

Ç) Job., XI Vf ly. Bfatth.y xxiv, 29.

DES DOCTEFITES DE ^f. SALVADOR. 363

jugés selon leurs œuvres (^). Mais tous nos oracles sacrés ne rapportent ce grand événement qu'à une seule résurrection universelle réservée à la consommation des siècles.

Mais il s'en faut bien que ce soit là le sens que M. Salvador attache à ces paroles. Il répète ici ce qu'il avait avancé déjà en faveur de l'opinion des millénaires y qu'il soutient avoir été commune à toute l'Église dès le premier siècle {^). L'appât des félicités réservées à ce monde prochain aurait été^ selon lui y l'une des forces principales qui poussèrent les adeptes juifs ou grecs à suivre avec enthousiasme la nouvelle direction y et à fouler aux pieds les intérêts de la vie présente.

Il nous faut donc revenir sur nos pas y pour nous mesurer de nouveau avec l'infatigable adversaire, et remettre sous les yeux de nos lecteurs , puisr qu'il nous y contraint, le tableau plein de

grandeur et d'obscurité qui fait le vingtième chapitre du livre de l'Apocalypse. Saint Augustin et Bossuet, toute la tradition catholique, nous serviront d'interprètes : sont-ils moins recevables (pit M. Salvador?

D'abord , \$'il était vrai que la parole de Jésus^ Christ eût déterminé son retour visible sur la terre vers le temps où Jérusalem tomberait au pouvoir des Romains, comment se ferait-41 que

(o Àpoc., XX, i3-i3.

(^ Yoy. plus haut, pa|;. 1 53 et suiv, de ce volume.

la prophétie si rigoureusement accomplie dans une de ses parties ne le fut pas dans Fautre? Saint Jean, de son côté, pouvait-il se méprendre sur les caractères qui distinguaient d^une manière si sensible les deux avènements du fils de l'homme, Fun, formidable à tous les peuples de îa terre qui sécheront d'épouvante à son approche, précédé par les plus terribles avant-coureurs, et par de longues tribulations, par le bouleversement de la nature entière, Féternelle séparation des bons et des méchants, et Fimposant appareil de la majesté divine revêtue du plus vif éclat, rassemblant à ses pieds toutes les générations; Fautre, limité aux âmes des saints confesseurs associés à la gloire de Jésus, seulement pour un espace de temps de mille années? Comme s'il pouvait y avoir dans la gloire de Jésus-Christ et de ses saints d'autre durée que celle de Féternité!

Ce n'est pas notre saint évangéliste qui confond téméairement les deux morts et les deux résurrections. La première, spirituelle, mystique, ne concerne que les âmes : Fidi animas \ il les a vues, n'importe sous quelles formes, distinctes des corps enfermés encore dans les entrailles de la terre ou dans les abîmes de la

mort, jusqu'au jour où la voix de Fange et le son de la trompette les en feront sortir. « La première mort est celle où les âmes sont ensevelies dans Fenfer avec

le mauvais riche. La seconde mort est celle qui suit cette résurrection générale où l'homme entier est précipité en corps et en âme dans Tétang de feu et de soufre; celle-là dit saint Jean, est la seconde mort. Ainsi la première résurrection est celle où les saints[^] mourant sur la terre, revivent en quelque façon, et vont commencer une nouvelle vie dans le ciel; et la seconde résurrection est celle où ils seront glorifiés dans le corps comme dans Fâmc, et régneront avec Jésus pendant mille ans; ils seront glorifiés sur la terre pendant toute l'étendue du siècle présent, mais les années ne suffiront pas pour mesurer leur règne au siècle futur (^). »

Que si ce chiffre de mille ans embarrasse le nouveau commentateur, l'apôtre saint Pierre et saint Augustin lui en avaient donné déjà l'explication, en nous disant que, dans le style de l'Écriture, aux yeux du Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour {^}. Et le grand évêque d'Hippone, réfutant les millénaires : Les mille ans de saint Jean ne sont pas, dit-il, un nombre préfix, mais signifient l'universalité des siècles, conformément à cette parole du psalmiste : La parole qu'il a commandée jusqu'à mille générations yCe qui ne veut dire autre chose

(•) Bos[^]uvl y Ejrplicat. de rjpocaL, \yA%. 325. (Edit. Paris, Cramoisi[^] 1689.) f) II, Petr., m, 8.

que : toutes les générations qui seront jamais (^).

« Désabusés de \A faussé intetprétation qu'ils avaient donnée à la profnesséde leur maître, les ^ctateurs de la nouvelle loi se ré-

pandirent en plainte!^ amères et en tnummres violètits, poursuit M. Salvador. Leur désertion menaçait TÉglise, Taporre essaya d'arrêter leur découragement par de hoUveHés espératices. Il n'y avait plus longtetrps h attendre pôut^ arriver au grand jour de 1& formation visible du premier royaume rémutiérateur appartenant à l'autre vie {^). »

Dans quels actes , dans quels livres M. Salvador a-t-il lu les preuves de ce qu'il avance? Si ce fut là l'opinion commune de l'Église, les apôfres tie Fauraient-ils pas exprimée dans le langage le plus affirmatif? S'il exista des mécdritements poussés jusqu'au murmure, d'où vient qu'ils n'ont laissé aucune trace dahs l'histoire? L'évangéliste qui, dans son Apocalypse, adresse aux sept églises d'Asie de si sévères reproches, ne dit rieti qui puisse faire soupçonner ce prétendu découragement. Après qu'un certain nombre d'années eut entraîné dans leur cours la plupart des hommes de ces générations, et que la chute terrible de Jérusalem que le maître avait indiquée comme le signe précurseur ilé son retour mira-

(') De cmt. Dei, libr. xx, chap. 7.

o M. Salvador, tom. u, pag. 435.

culeux n'eut décidé aucun changement dans la constitution naturelle de l'univers, les disciples détrompés, et ils ne pouvaient plus tarder à l'être, se seraient-ils opiniâtres à donner confiance à une illusion démentie par l'événement, et à des docteurs qu'ils auraient justement accusés de les avoir dérobés à leurs travaux, séparés de leurs familles, dépouillés de leurs biens, engagés dans les plus durs sacrifices, exposés à de cruelles persécutions? Cependant, loin de s'affaiblir, l'Église ne fait qu'augmenter de jour

en joindre et s'enrichir des vertus héroïques que lui apportent en tribut les Timothée d'Éphèse, les Polycarpe de Smyrne, les Ignace d'Antioche, les Justin philosophe et martyr.

L'opinion du règne temporel de Jésus-Christ ne commença à se répandre qu'après saint Jean : elle était restée inconnue jusqu'au temps de Papias d'Hiéraple, dont l'historien Eusèbe parle dans ces termes : « Papias rapporte certaines paraboles du Sauveur qui approchent fort de la fable , comme ce qu'il raconte du règne de Christ, lequel subsistera durant mille ans sur la terre après la résurrection ; ce que je me persuade qu'il s'était imaginé pour n'avoir pas entendu les vérités que les apôtres expliquaient sous des figures; car c'était un esprit fort médiocre, comme il paraît par ses ouvrages. Cependant l'autorité que son antiquité lui avait acquise a été un piège qui en a été

368 EXAMEN CRITIQUE

tomber plusieurs dans la même erreur , comme Irénée et quelques autres (^). » Un tel jugement n'est pas une puissante recommandation en sa faveur. Quant au témoignage de saint Irénée, nous l'avons discuté plus haut (2).

On y a joint celui de saint Justin , que certains écrivains protestants ont mis au nombre des millénaires, s'appuyant sur quelques paroles du Dialogue avec Tryphon. Celui-ci demande s'il est vrai que les chrétiens reconnaissent que la ville de Jérusalem sera rebâtie, et que Jésus-Christ y régnera avec les patriarches et les prophètes , et avec les autres justes de la nation juive. Sur quoi saint Justin répond ainsi : « Je vous ai déjà déclaré que je croyais avec plusieurs autres que la chose arriverait en cette manière qui est connue parmi vous; mais qu'il y en avait

aussi plusieurs de la plus pure et religieuse doctrine des chrétiens qui n'étaient pas de ce sentiment (•). » Ce n'était donc pas du temps de saint Justin un sentiment universel, mais une simple opinion particulière aux Juifs, et qui était repoussée par la plus pure et la plus religieuse partie des chrétiens. En effet, outre qu'il ne se rencontre ni dans saint Clément d'Alexandrie, ni dans saint Cyprien, ni dans Ori-

(') Æuseb., Hist. ecclés., H y. m, ch, 39, Iraduct. du président Cousin.

çî) Liv. H, chap. vu, tom. 11^ pag. i63 etsuiv. (^) Dialog, cum Tr/phone, pag. 306.

DES DOCTRINES DE M. SALVADOn. 3f.<)

gène 9 et qu'au contraire les principes posés jiar ces pères sont contraires à ce système^ on sait quMl a été expressément combattu par C^aïus, savant prêtre de Rome, et par saint Denys d'Alexandrie, une des plus vives lumières du m* siècle.

Qu'est-ce donc que l'opinion unanime des siècles chrétiens a entendu par la nouvelle Jérusalem, que lé livre de l'Apocalypse fait descendre du ciel , éclatante de beautés et de magnificences? — Nous n'avons pas la prétention de persuader à M. Salvador que cette Jérusalem est la cité mystique dont nous sommes citoyens, l'église chrétienne : Tabernacle de Dieu avec les hommes ^ illuminée delà clarté de Dieu, revêtue de sa gloire, où il règne dès à présentpar les victoires remportées sur l'idolâtrie, et par les vertus de ses saints, déjà couronnés avec lui sur la terre par les honneurs qui leur sont décernés, pour être à jamais associés à son triomphe dans le ciel après la consommation des temps.

L'Apocalypse est l'Évangile de Jésus ressuscité; vérité palpable à tous les yeux, qui jaillit du sein des mystérieuses ténèbres dont s'enveloppe ce divin livre. M. Salvador entreprend de l'expliquer.

Bossuet a dit quelque part : « Je tremble quand je porte ma main sur l'avenir (*); » et le grand saint

(*) Explicat. de TApocal^y pag. 330.

II

Denys d* Alexandrie : « Je suis persuadé que le livre de TApocalypse contient des sens cachés et mystérieux que je ne saurais comprendre , et que je révère d'autant plus que je ne les comprends pas (^). »

Après tant de doctes et édifiants travaux entrepris dans la succession des âges pour Féclaircissement des obscurités qu'il présente, nous attendions humblement une plus claire manifestation de la lumière céleste. Nous gémissions aussi d'avoir à penser que ce livre eût été profané par d'indignes interprétations; nous étions loin de croire au nouvel outrage de l'Église et del'Écriture imaginé par son nouveau commentateur.

Il ne nous suffit donc pas que M. Salvador et les écoles qui semblent partager son opinion rendent hommage aux bienfaits du christianisme, aux vertus de son auteur, qu'elles nous le vantent comme un sage supérieur à tous ceux des siècles passés; nous ne voulons pas pour Jésus-Christ d'une gloire partagée. Jamais notre Église chrétienne n'a varié dans la reconnaissance de ce dogme fondamental et des vérités qui en dérivent : que le lé-

gislateur des chrétiens Jésus- Christ, Messie, est le fils de Dieu, égal à Dieu, son

(1) Dans notre Bibliothèque choisie des Pères, tom. i^e pag. a06.

père, manifesté dans la chair y Seigneur souverain de toutes choses y bénit dans tous les siècles y au nom de qui tout genou doit fléchir au ciel^e sur la terre et dans les enfers,

M. Salvador avait commencé son livre en déclarant que de toutes les matières qui avaient fixé les méditations du philosophe , la question religieuse est celle qui lui a paru la plus arriérée; il le termine par un vœu qui semble exprimer le même sentiment.

Je ne vois pas clairement quel sens il attache à cette plainte. Veut-il dire comme autrefois Simonide, interrogé sur ce qu'il pensait de la nature divine: « Plus j'étudie la question, répondit-il, plus la solution m'en paraît difficile? » Était-ce de la part de ce philosophe, modestie , ou l'orgueil du scepticisme, à qui il ne suffit pas que telle vérité soit appuyée sur des principes certains, revêtue de l'assentiment général, mais qui veut de plus qu'elle soit réputée problématique , parce qu'il lui plaît d'opposer à ses clartés son aveuglement personnel ? Mais enfin le doute de Simonide pouvait se concevoir avant le christianisme, par la difficulté réelle de répondre, non sur le fait de l'existence d'un Etre souverain pour lequel, comme dit l'apôtre, il ne faut que des yeux , mais sur le vrai caractère des attributs qui lui appartiennent (^). — Quoi! c'est au xix^e siècle

(') J.-J. Rousseau : « Plus je m'efforce à contempler res-

que Ton vient nous apprendre que la science religieuse n'est encore qu'à ses éléments , que toutes les autres se sont avancées dans le monde à pas de géant, qu'elle seule est restée en arrière] ou n'aurait suivi qu'une marche rétrograde qui la ramène aux temps antérieurs à son établissement ! M. Salvador aurait-il la prétention de se croire destiné à être le réformateur et le docteur du genre humain? Quoi! tant de sublimes génies répandus sur la surface du monde , qui ont fait de la question religieuse l'objet de leurs profondes méditations , n'auraient laissé aux générations suivantes qu'un héritage d'incertitude et d'ignorance? Qu'il y ait encore à côté de l'éclatante lumière où s'enferme l'Essence divine, des ténèbres inaccessibles à la pensée humaine, il y en aura pour tous les âges. Toujours entre Dieu et l'homme, un abîme impossible à franchir. De même pour la question religieuse, dans ce qui concerne la vérité du christianisme. Ne confondons pas son étude avec la connaissance qui nous est donnée de ses principes et de ses caractères : son étude , elle est immense , elle absorbe la vie la plus longue et la plus méditative. C'est un horizon sans bornes, dans lequel est enfermé tout ce qu'il nous est important et nécessaire de con-

» sence infinie de Dieu, moins je la conçois; mais elle est; i> cela me suffit , plus je l'adore; le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant elle, p (Emile.)

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 3^j3

naître. Par-delà , ténèbres impénétrables qui ne seront dissipées qu'au grand jour de la manifestation générale; jusque là, nous ne sommes tous que des voyageurs marchant au milieu d'une nuit obscure, éclairés par quelques étoiles qui brillent au firmament. C'en était assez pour les Newton et les Bossuet. Avant

eux , un homme qui ne le cédait à aucun par le génie n'avait pas craint de dire : « Nous n'avons pas besoin de curiosité après » Jésus-Christ, ni de recherches après l'Evangile. » Quand nous croyons, nous ne voulons plus » croire au-delà; nous croyons même qu'il n'y a » plus rien à croire (^). »

Jésus-Christ, avant de quitter la terre , avait promis d'être avec son Église tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Nous croyons que Jésus-Christ n'a pas été infidèle à sa parole; qu'en donnant à ses apôtres commission d'aller prêcher son Évangile à tous les peuples , et leur

(') Terlull., Prescript., chap. vin. — Cet te parole, qui ferme la bouche à tant de docteurs des écoles modernes, est confirmée par l'explication que donne M. Salvador lui-même du mot de Nouveau Testament y par lequel Jésus, instituant la rène eucharistique, assurait la perpétuité de sa doctrine :« Comme » la mort du fils de Marie s'identifiait avec son testament , » comme son sang était expressément versé pour preuve volontaire et pour témoignage absolu de la vérité de ses promesses » et de ses doctrines , nulle ouverture n'était plus laissée après » lui au principe du débat mutuel et de la libre sanction» » (Liv. n, chap. x, tom. ii, pag. i59.)

envoyant son Esprit-Saint avec la promesse que par lui toute vérité leur serait enseignée^ il n'a pas manqué de pourvoir à la stabilité de son Église , lui qui leur avait prédit en termes si clairs que son Église serait incessamment combattue au-dedans et au-dehors; d'où nous concluons avec certitude qu'il leur a laissé un symbole unique et invariable auquel il n'a pas été possible d'ajouter ou de retrancher, sous peine d'accuser Jésus-Christ d'avoir manqué à ses promesses (^). Que l'érudition et la critique

s'exercent à loisir dans le cercle tracé par Jésus-Christ, qui en a lui-même déterminé les limites, on ne peut qu'applaudir à leurs efforts. Ce fut de tout temps une témérité malheureuse de vouloir aller au-delà ou de rester en-deçà. La philosophie humaine l'a essayé vainement. Dire que la question religieuse du christianisme soit arriérée, c'est méconnaître son auteur et son origine ; c'est calomnier également ses défenseurs et ses antagonistes. Les uns et les autres n'ont pu jamais rien inventer; l'incrédulité des siècles modernes n'a fait que se traîner dans l'orbite creusée par l'incrédulité d'un Celse et d'un Porphyre. D'autre part, Origène lui-même et saint Augustin, s'ils revenaient au monde, ne pourraient rien ajouter à la démonstration de la vérité chrétienne.

(*) Terrull., *Prescript.* y ch. ii.

Que M. Salvador insulte à notre pieux enthousiasme y quand il fait paraître dans le monde le fils de Marie comme une étoile spontanée y unique, séparée par un abîme, du monde qui l'entourait (^). Nous lui demanderons : Quels antécédents avait eus la lumière lorsque, à la parole du Créateur, elle s'élança du sein des ténèbres pour éclairer l'univers? Comme elle, la religion de Jésus-Christ n'a qu'un âge, qui commence avec le monde et ne finira pas même avec lui. Comme le principe éternel d'où elle émane, elle ne change pas, et ses années seront toujours les mêmes (2).

Le commentaire que M. Salvador a donné à son assertion n'est pas moins arbitraire que son principe : « L'institution chrétienne ne renferme 3 » point, dit-il, le dernier terme auquel puisse » et doive s'astreindre raisonnablement l'humain » ni té (^j. » La progression toujours croissante des lumières, l'esprit philosophique répandu chez tous les peuples du monde, promettent au genre

humain tout entier le perfectionnement des codes qui en dominent les croyances diverses, et leur retour à l'unité. Moïse et Jésus-Christ n'ont fait qu'ébaucher l'œuvre. Enté sur le mosaïsme, le christianisme a fait un pas de plus;

(>) M. Salvador, tom. ii, pag. i46.

Q Ta autem idem ipse es , et anni tui non déficient. (Pf • cxLY, aS.)

(^) M. Salvador, tom. n, pag. 496.

3'j6 EXAHEN CB1TIQUB

mais ni Fun ni Fautre n'ont accompli le voeu de la raison : la superstition reste; mais les jours de son règne sont comptés. — Déjà M, Salvador applaudit à l'heureuse révolution. Comme Fauteur des Ruines , il aperçoit dans Favenir la disparition du christianisme, et sourit de pitié à Fassurance qui lui fut donnée d'une perpétuité immortelle (^).

Ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux , Fétonnante résurrection du catholicisme, condamné à la mort par tous les arrêts du xviii* siècle , nous fait voir qui mérite plus de créance des paroles de Jésus-Christ, ou des pronostics de la philosophie. Avec elle, M. Salvador voit la raison humaine s'établir en conquérante dans toutes les contrées du mcinde , enfin , parvenues au dernier degré de la civilisation , toutes les nations, réunies sous la bannière d'une seule unité, s'embrasser dans un banquet fraternel, où viendront siéger, au sein d'iine félicité parfaite, toutes les doctrines ennemies enfin réconciliées ; elles ont abjuré leurs vieilles antipathies pour céder l'empire des consciences à la loi de Moïse.

C'est alors que s'accompliront dans leur plénitude les oracles de la prophétie : alors qu'Israël , tiré de

(') Tom. I, pag. 4, ^t toni. ii, p«g. 49^- < La pcq>élaté » promise à rinstitution du Maître de Nazareth a été reportée » au nombre des faits émioeinent iucertains. » ^M. SaUidor,

ibid,)

la poussière des tombeaux^ et ressuscité avec gloire y mis par la puissance des armes ou de la parole en possession d'une indépendance entière, verra toutes les populations se précipiter d'elles-mêmes au-devant de sa loi , reconnaître solennellement sa grandeur et sa force, et tomber aux pieds de sa capitale renaissante de ses cendres pour être le centre universel de la vraie morale , de la vraie religion, le drapeau, la lumière, le modèle digne d'être consulté et imité (^).

L'ultimatum de M. Salvador se trouve énoncé dans les termes les plus significatifs. Point de nuage sur sa pensée. Ce qu'il veut, c'est qu'il n'y ait plus de christianisme; que tous les cultes confondus pcle-mêle reposent en paix sous la tente de l'indifférence, comme les morts dans un même sépulcre ; que la religion donnée par Moïse à son peuple devienne l'unique bannière de tous les peuples , mais à la condition de subir elle-même sa re-composition , dont le programme sera la reconnaissance d'une Existence seule, active, stable, qui donne la vie à toutes les existences, et les soutienne toutes pour les faire rentrer toutes en elle-même (^); c'est-à-dire le pur panthéisme de l'ancienne idolâtrie. Ce qu'il veut

(») M. Salvador, toni. i, pag. 78-79-80; lom. 11, pag. 30i- 407.
— IVous avons déjà discuté cette prétention dans le premier vo-

lume de cet ouvrage à la pag. 386 et suiv.

C^) M. Salvador, tom. i, pag. 76. ^

378 EXAMEN CIOTIQUB

encore , c'est non seulement qu'il le peuple juif recouvre sa nationalité , mais qu'il justifie dans toute son étendue l'idée de force, de puissance^ de souveraineté qui s' attache à son nom d'Israël (^); qu'il s'établisse, n'importe de quelle manière, le dominateur et le maître du monde, et que la capitale du nouvel empire soit déclarée la reine des nations. Telle est l'alliance proposée par le moderne prophète entre le Seigneur et son peuple, l'objet toujours subsistant de l'ambition nationale et irrécusable qui a conservé sa durée à travers les siècles et les révolutions , en un mot l'accomplissement moral, religieux et politique de la foi d' Abraham ou des temps et de la promesse bibliques (2).

Ce qui fait peine à M. Salvador, c'est que nous n'ayons pas à lui présenter le belliqueux Messie après lequel sa nation soupire encore; qu'au lieu de soumettre le monde par la terreur de ses armes, ou de l'attirer à lui par la séduction des biens de la terre et des voluptés charnelles, notre pacifique Jésus l'ait amené à lui par la seule force de sa grâce et de sa vérité; qu'à la place d'un royaume temporel, dont se berce une ambition à la fois orgueilleuse et vindicative, nous n'offrions aux sectateurs fidèles de la loi évangélique qu'un

(») Ibid., ^^. 78 (note).

royaume céleste, avec ses ineffables récompenses, ses biens qui surpassent tout sentiment, et ses torrents d'immortelles béatitudes, mais qu'il faut acheter par de laborieux combats. Or, tout

ce qui gêne la nature de l'homme et ses passions n'est pas du goût de M. Salvador. Pour lui , pas d'autres biens, pas d'autre royaume promis par la loi , que les biens et le royaume de la terre : c'est là la matière continuelle de l'opposition qu'il établit entre la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ. Comparons-les donc l'une avec l'autre sous ce point de vue.

A ne consulter que la seule raison humaine et les témoignages de l'expérience, y a-t-il , pour tout autre que pour un disciple d'Épicure, une comparaison légitime entre les plaisirs des sens, et ces chastes délices de l'esprit et du cœur qui, dès la vie présente, transportent l'âme vertueuse et relèvent au-dessus de tous les sacrifices? N'étaient-ce pas là les biens dont la perspective enflammait les saints désirs de Job , de David et des patriarches vers ce royaume céleste, à leurs yeux la vraie terre des vants (^)? De bonne foi, qui du juif ou du chrétien est le mieux fondé

(') Credo videre bona Domini in terra viventium. (Psalm. , xxTi, i3.) M. Salvador nous défie de lui citer un seul passage de l'Ajicien Testament qui indique l'existence d'une vie future (tom. ij, pag. 554). lies livres de Job, de Salomon, dç Da-

380 EXAMBlf CRITIQUE

dans ses espérances ? La cause qui nous divise , nous l'avons soumise tout entière au jugement de la raison. Ce qui l'attache à la loi de Moïse, c'est le bienfait de la délivrance de l'oppression égyptienne, c'est la foi à ses miracles, l'excellence de sa législation , le caractère auguste des prophètes qui l'ont suivi. Voilà du moins les motifs avoués qui déterminent la foi israélite. Nous réclamons en faveur de Jésus-Christ les mêmes titres de créance , et plus nombreux et plus solennels. Rappelons les principaux, du

moins sommairement. N'est-ce donc rien, de la part de Jésus-Christ, d'avoir délivré le genre humain de la tyrannie de la superstition païenne, d'avoir affranchi le peuple juif lui-même du joug des cérémonies légales , dégagé la révélation mosaïque de ses éléments et des ombres figuratives dont elle était enveloppée , d'avoir établi le culte en

niel offrent des textes non moins précis en faveur du dogme de l'immortalité de l'Âme. Sa distinction d'avec le corps, donc sa destinée, avait été clairement exposée par Moïse dès le commencement de son histoire, par ces paroles: que Dieu Ta faite à son image, et par son souffle, afin, dit Bossuet, qu'elle entendit à qui elle tient par son fonds^ et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps , ni formée de leur concours. Seulement, ajoute le grand docteur de l'Eglise de France, les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées; etc. C'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert. ^Disc. sur l'histoire^ unifi., pag, ^5| édit, in-ia.)

DES DOCTRINES DE M. SALVADOR. 38 1

esprit et en vérité, que réclament également la religion et la philosophie? N'est-ce rien que d'avoir réalisé les bénédictions promises à Abraham, fait tomber les barrières qui séparaient Juda et Samarie , appelé au même festin tous les peuples de l'Orient et de l'Occident (*), sans distinction de juif et de gentil , de Grec et de Barbare; par là rétabli parmi les hommes l'égalité de nature, élevé l'humanité au-dessus d'elle-même par des vertus nouvelles, dont il fut à la fois l'instituteur et le plus parfait modèle?

Secondement, les miracles de Moïse furent éclatants sans doute : ceux de Jésus-Christ le furent-ils moins? Toutefois, avec cette différence que Jésus-Christ commandant comme lui aux vents et à la mer^ parle au nom de sa propre toute-puissance. — Si en effet il fut le Messie des prophètes, c'était ainsi qu'il devait parler et agir, n'empruntant rien à personne, pour attester au monde ce qu'il se disait être, t Emmanuel^ Dieu avec les hommes. Moïse , dit saint Paul , a parlé, il a agi comme serviteur; Jésus-Christ comme le maître de la maison (2). Les a-t-il opérés? Les docteurs juifs ne le désavouent pas; et la manière dont ils ont cherché à les expliquer démontre

(*) Multi ex Oriente et Occidente ventent, et recumbent cum Abraham , Isaac et Jacob in regno cœiorum, (Mallb. ,

VIII, I I

(a) Hebr., iii, 2.

38a £]tAMEN CRITIQUE

qu'il leur a été impossible de les nier. Jésus- Christ a promis à ses apôtres qu'après lui ils en feraient de plus extraordinaires encore : au nom de qui ? Au nom de leur divin maître , mort et ressuscité. La preuve , c'est le monde tout entier qu'ils ont amené à sa foi. L'historien qui les a consignés à la postérité, l'auteur du livre des Actes, qui fut, aussi bien que nos évangélistes, •témoin oculaire des faits qu'il raconte, peut-il mériter qu'on le soupçonne de n'avoir pas dit vrai? "Que M. Salvador nous atteste une chose qu'il a vue, je croirai à sa parole. Soupçonnerai-je saint Luc

d'avoir été moins honnête homme que M. Salvador? — Pour quelle fin tous ces miracles ont-ils été opérés? pour l'établissement du christianisme. Dieu les aurait-il permis pour consacrer une oeuvre de séduction et de mensonge?

La synagogue nous objecte l'excellence de la loi mosaïque, comme la tenant de Dieu, principe immuable de la justice et de la sainteté. Nous le proclamons comme elle; et nous affirmons avec notre divin législateur que Jésus-Christ n'est point venu changer la loi ^ mais V accomplir ^ et la perfectionner en l'épurant , en lui imprimant des motifs plus efficaces, en la rendant plus étendue et plus populaire, mieux appropriée à tous les temps, à tous les lieux, à toutes les circonstances, que celle des pères de l'hébraïsme. M. Salvador

DES DOGTRIHES de m. SALVADOR. 383

n*en convient pas (*). — D'où vient donc que leur supériorité a prévalu sur tous les autres livres sortis de la main des hommes? Ce caractère , commun à tous ceux dont se compose le recueil de nos écritures, semble appartenir plus spécialement à ceux du Nouveau Testament; tant Celui qui en est l'objet principal s'est rapproché intimement de notre nature. « Le pontife que nous avons , dit l'apôtre écrivant aux Hébreux , n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, et a été éprouvé comme nous par toutes sortes de maux, quoiqu'il fût sans péché (2); » il s'exhale de l'Évangile une vertu particuHère qui pénètre les coeurs les plus insensibles. Nous nous en rapportons ici au témoignage de toutes les consciences, qui reconnaissent que ces divins livres ont de quoi nous rassurer dans nos craintes, nous consoler dans nos afflictions, nous humilier dans l'abondance, nous soutenir dans la pauvreté, nous sanctifier, en nous délivrant de nos pé-

chés, et qu'ainsi ils répondent à tous nos véritables besoins (*). Sur quoi nous devons admirer l'économie de la sagesse et de la miséricorde divine. Dieu, immuable de sa nature, n'a pas donné

(') Tom. I, pag. 355.

P) Non enim habemus Pontificem , qui non possii compati infirmitatibis nostris ; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato, (Hebr., iv, i5.)

(S) Abbadie, tom* ii, pag. 34a*

une loi différente au juif et au chrétien ; Jésus- Christ n'a* fait que développer dans son Évangile les notions déjà répandues des mystères impénétrables de sa divine essence. En y ajoutant de nouveaux dogmes, il a étendu le cercle de nos lumières. Toujours maître de son ouvrage, le souverain Législateur avait bien le droit d'abroger ou de modifier celles de ses ordonnances qu'il jugeait à propos. De ce que la loi de Moïse était bonne, il ne s*ensuit pas qu'il ne pût y en avoir une meilleure; et c'est incontestablement ce que Jésus-Christ a fait par la promulgation de la loi évangélique. La loi de Moïse l'emportait sur celle donnée aux patriarches d'avant lui; mais Moïse lui-même avait déclaré que la sienne serait remplacée par une autre, à qui tous seraient tenus d'obéir sous les peines les plus rigoureuses (^). La durée de cette loi était donc subordonnée, et pouvait cesser, sans compromis pour l'autorité du Législateur. Ce n'étaient que des dispositions extérieures, indifférentes en soi , distinguées des commandements de la loi , seuls inviolables. Si elles eussent été nécessairement bonnes. Dieu les aurait prescrites, non à un seul peuple , mais à tous; et cela dès le commencement du monde, et non, plus

de deux mille ans après sa création. On ne voit pas que Moïse les ait imposées à son

(*) DeuteroD., xviii, i5.

beau-père Jéthro, ni Jonas aux Ninivites. Josué et David avaient pu sans prévarication manquer à la loi du sabbat. La loi de la circoncision n'avait pas toujours été en vigueur , puisqu'elle ne commença chez les Juifs qu'au temps d'Abraham, et qu'avant de la recevoir ce patriarche n'en avait pas été moins agréable au Seigneur. Particulière au peuple d'Israël, comme symbole de l'alliance, elle était pour tous les autres sans obligation. Tous les prophètes l'avaient déjà ramenée à son véritable esprit, en l'expliquant par la circoncision du cœur, et Jésus-Christ, en lui substituant le baptême qui lave les péchés. Saint Pierre était donc fondé à ne pas imposer ce joug aux étrangers qui ne le connaissaient pas ; et saint Paul à la permettre ou à la condamner, pourvu que l'on crût avec le premier que la grâce de Jésus-Christ était l'unique source du salut; avec le second , que l'on ne peut être justifié que par la foi en Jésus-Christ, et non par les œuvres de la loi (^).

Ainsi des sacrifices lévitiqes. C'était le Seigneur lui-même qui les avait ordonnés; c'est lui aussi qui, après les avoir si longtemps agréés, déclare n'en plus vouloir (2). D'où vient cette apparente contradiction dans un Dieu si plein

(«) Gai., II, i6.

(>) Dan., IX. Malach., i. Mich., vi. Pialm., l.

II

386 ÈLLAMfeir CRITIQUÉ

de sagesse et de longanimité ^ si ce m'est qu'ils étaient insuffisants de leur nature ^ simplement temporaires et préamtoires ; que le sang dés boucs et des taureaux était incapable de satisfaire à sa justice ^ donc qu'ils devaient être remplacés par l'oblation d'une victime plus digne de lui? te qui établit la nécessité du Médiateur^ d'un testamëni: nouveau^ d'un sacerdoce plus parfait que celui d' Aaron. Dieu promettant une alliante nouvelle 9 prononçait donc que l'ancienne senût abolie (*). Pouvait-elle subsister encore après que le temple ne subsisterait pliis^ puisque c'était daris le teknple seul que le sacrifice mossuqu^ pouvait s'offrir? «La chose parle d'elle-même, dit Orotius ; et Dieu a fait assez voir par révé^nement qu'il n'approuve plus les sacrifices pres^ crits par la loi de Moïse , puisqu'il souffre depuis plus de seize cents ans que les Juifs n'aient hi temple, ni autel, ni aucun dénombrement de familles, par lequel ils pourraient connaître quelles sont celles qui ont le droit de faire les fonctions de la sacrificature (^). »

Et voilà surtout ce qui excite les regrets die M. Salvador. Nous sommes loin de blâmer te sentiment qui les provoque. Ils honorent le patriotisme qui les exprime , et ne sont pas désa-

(») Dicendo novum , vitcravit vêtus. (Hebr., viii, i3.) (^) Traité de la in^rité de la relig, chrét., liv, v. {i^éfuta" Mon du judaïsme)
^ pag. 2^4 ^^ la tradoct française.

DES OOfTîRllfBi M M. SàLVADOR. 307

toués par la religion même dont ils attestent le triomphe. Le Sauveur des hommes pleura sur Jérusalem dans la prescience des calamités qui allaient fondre sur elle. —Mais à quoi bon aigrir sa douleur par d'implacables ressentiments et par de coupables illusions^ plutôt que de chercher à la soulager par de légitimes espérances? Comme M. Salvador, nous nous réjouissons dans la ferme confiance que les Juifs ne sont tombés que pour se relever dans les temps marqués par la divine miséricorde (^) ; que tous les peuples de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion, amenés, non par les armes^ mais par la douce lumière de la persuasion, à la vérité évangélique, recueilleront en commun l'héritage des promesses. Nos oracles sacrés nous commandent cette consolante espérance : que la racine d'où est sorti l'arbre du christianisme, ranimée par l'esprit de vie , qui du sein de la dure gentilité a fait naître de nouveaux enfants d'Abraham , recouvrera sa vigueur première, pour convertir son infidèle postérité , et l'amener tout entière à la vérité chrétienne (*).^ Dans ces sentiments dictés par Celui qui du haut de sa croix demandait à Dieu grâce pour tous ses persécuteurs , nous ne cesserons , avec l'apôtre des nations , d'adresser

(') Rom., XI, I.

(*) Ibid, f i3-i4. Matlh^ iii| 9.

388 EXAMEN CRITIQUE y ETC.

au ciel les vœux les plus ardents, pour qu'il veuille bien faire tomber le voile dont leurs yeux sont couverts , afin de pouvoir adorer ensemble, d'un même cœur et par les mouvements d'une même piété, le seul vrai Dieu, le Dieu d'Abraham , d'Isaac et de Jacob.

RESUME

JtTeitl

RÉSUMÉ

ou

Sua iMi ém^twimmm de dlbbeti , de HUE. (itr«iMMi

et iilvi|der«

Li'etftl)lii^seipeut du christianisant e^t yn fait qui étpnue par la rapidité autant que par l'étendue de ^a propagation. Amis, ennemis, tous s'accordent à y reconnaître l'événement le plijs extraordinaire, la plus prodigieuse révolution qui ^ft soit jamais opérée parmi les hqmnes. Véppque où il a paru, la situation des esprits , le caractère de son auteur i le choix des n^oyens et de3 instruments qu'il a employés, la singularité de sa doctrine , les obstacles inquis dont il a fallu triompher, l'éclat et la persévérance des çiuçfiè? , çacwe dç ç^ quesíWftS a fpurnJL wg-

CONSIDÉRATIONS* GENERALES

tière aux plus profondes méditations , exercé les plus habiles génies. Tandis que, d'une part, le monde tout entier s'est courbé en bénissant son auteur sous le joug de l'Évangile qui l'a conquis, d'autre part, la philosophie humaine s'est humiliée de sa défaite; et dans l'impuissance de nier le merveilleux de la victoire , elle a

tenté de l'expliquer par des causes purement naturelles. Gibbon, Strauss , Salvador, ont réuni dans ce but tous les efforts de leur dialectique.

Quelque fondé que nous soyons à voir dans le seul fait du rapide établissement du christianisme un argument péremptoire pour sa divinité, soyons généreux envers nos adversaires. Accordons-leur que , dans l'ordre commun des choses , le succès d'une entreprise ne doit pas être regardé comme un indice certain de sa justice et de sa droiture, comme la manifestation de l'intervention divine en sa faveur. Dans ce sens, permis aux détracteurs de l'Évangile d'appeler sur lui le plus rigoureux examen. Bien que la cause soit jugée par une longue et solennelle prescription de dix-huit siècles , le christianisme n'a refusé dans aucun temps de la porter au tribunal de la critique et de l'histoire. Tout ce que nous leur demandons, c'est qu'elles veuillent bien être impartiales.

Réunissons en un seul faisceau les objections anciennes et modernes. Nous verrons si, comme

le prétend Gibbon , les moyens de défense employés par les apologistes du christianisme sont inférieurs aux attaques de ses adversaires (^).

M. Salvador a su revêtir ses arguments des formes les plus spécieuses. Soutenu par les puissants auxiliaires que nous présente l'histoire des combats que le christianisme a soutenus depuis sa naissance jusqu'à nous, nous n'avons pas hésité d'entrer en lice avec lui ; et si nous avouons sans peine notre infériorité sous le rapport du talent, personne n'accusera de présomption la confiance où nous sommes , que pas une de ses objections ne pouvait rester sans réponse.

M. Salvador nous avait tracé le plan de cette apologie par la distribution qu'il a faite de son ouvrage. Nous l'avons suivi dans la réfutation que nous venons de développer. Ramenons-la à quelques aperçus généraux dont la lumière se répandant sur tout l'ensemble du christianisme fera ressortir avec éclat les preuves de sa divinité , et rendra plus sensibles les erreurs auxquelles ses détracteurs se sont livrés.

(') Histoire de la décadence de (^empire romain , tom. i » pag. 367.

3^4 CQHsm^4TioHi| qijmiài;^

PREMIÈRE PARTIE

Le dimtiaBisme parut dans ub âède le plus éclairé et le plus corrompu qui fut jamais. Les trois écrivains que nous avons rais en scène ne pouvaient ni afiEaiblrir ni eiagérer la peinture de la dépravation universelle dan^ les idées et dans les mœurs qui &it le caractère de cette épcxpie , et dont le terme avait échappé à tous les efforts de la philosophie. Il n'y avait dans leur opinion que Texcès même du mal qui put en être le remède. Tous s'accordent à repousser l'actioii de la main divine , seule capable , de l'aveu des sages d'autrefois , d'arracher le monde à la nuit épaisse où il était plongé.

Parmi les causes naturelles qui en ont amené la régénération {^}j M. Salvador distingue spécialement l'influence que les institutions mosaïques avaient conservée à travers les révolutions

des peuples et des empires. C'est à cette source qu'il rapporte l'origine du christianisme^ non pas pour convenir avec nous que le fondement en soit dans les livres sacrés qui nous sont communs avec le peuple juif, mais pour en détacher ceux du Nouveau Testament, pour détruire de

(') Nous les avons é^iscutées dans Texamen des doctrines d« Gibbon , premier livre de cet ouvrage.

SUR tW POCTKINVS OIP GIBBWi ETC. SgS

loncl en comble la foi que nous avon^ au Messie, enlever à celui que nous révérans comme notre Législateur ses titres de gloire et les preuves de sa divinité.

Tel est l'esprit qui a présidé à la composition de tout son livre, qu'il rappelle à chaque page, après l'avoir exposé dans ses chapitres préliminaires.

L'importance de la question nous fera pardonner de revenir sur nos pas pour le suivre dans fejpmen trh;f circonstancié , dit-il (^), qu'il s'est plu à faire du peuple juif.

Pans cette contrée se conservait, ainsi que dans un sanctuaire, le dépôt des traditions primitives , presque anéanties pour tout le reste de l'univers dans le chaos des fables mythologiques et des systèmes humains. Seul dans le monde,

le peuple juif fondait ses principes de religion et de morale sur la profession d'un Dieu unique, créateur tout- puissant, infini, éternel, cause première , principe de toutes les existences, adoré sous le nom de Jéhovah , dont l'action souveraine s'était manifestée dans une longue suite de siècles par les bienfaits d'une provi-

dence particulière qui, en s' étendant à tous les peuples, semblait l'avoir choisi pour l'objet spécial de ses prédilec-

(O Toou 1» |itg. \$ t H daoï tout U ekapitra iaUtulé : ^s

396 COirSIDERATIOIVS GÉmÉRAXES

lions. Heureuse et libre tant qu'elle avait été fidèle aux ordonnances du souverain Législateur^ châtiée toutes les fois qu'elle s'en était éloignée , la nation juive subsistait depuis près de deux mille ans , séparée de tous les autres peuples du monde par l'adoption privilégiée qu'en avait faite le Dieu que seule elle reconnaissait pour maître. Fiers de s'appeler les fils d'Abraham, les Jui& remontaient par ce patriarche jusqu'à la première famille du genre humain, et s'en distinguaient par un signe national, exclusif et symbolique, d'institution divine. Par le retranchement d'une partie de la chair, la circoncision indiquait le sacrifice que l'homme doit de tout son être au Dieu souverain qui l'a créé. En même temps qu'elle lui rappelait par ce signe de sa dépendance son auguste origine et son sublime auteur , elle s'élevait au-dessus des sens et de la chair, et par cela seul , lui assurait des espérances bien supérieures à toutes celles d'un monde où l'on n'entre que par l'épreuve de la souffrance. Elle faisait du peuple juif le symbole vivant d'un autre peuple de Dieu que l'engagement d'une circoncision spirituelle destinait à des biens auprès desquels tous ceux de ce monde ne sont que néant.

Mais l'alliance que le Seigneur avait contractée avec son peuple ne dérogeait point aux droits de sa domination souveraine sur tous les peuples du

monde. En stipulant pour Israël la faveur d'une adoption spéciale , Dieu n'excluait pas les autres nations du bienfait de sa pro-

vidence universelle; la vocation même d'Abraham n'était que le présage de la vocation réservée pour la suite des temps à tous les peuples du monde. L'oracle était formel. Ijes promesses faites au saint patriarche embrassaient toutes les générations h venir.

Dès le temps d'Abraham , tous les peuples se précipitaient dansl' idolâtrie: Dieu promet ausaint patriarche qu^en lui et sa postérité toutes ces nations aveugles qui oubliaient leur créateur serraient bénites , c'est-à-dire appelées à la connaissance du vrai Dieu, où se trouve la véritable bénédiction (^). L'œuvre de Moïse fut de propager et de confirmer cette espérance , en liant , dit M. Salvador, les destinées du nouveau peuple aux destinées du monde (^). L'objet principal du législateur hébreu , du génie le plus profond et le plus vigoureux qui , dans l'ordre législatif et moral, ait encore apparu parmi les hommes, sans aucune exception (') , fut de garantir au peuple choisi la jouissance des biens de la terre , la paix, la richesse , la gloire , comme dernier terme des bénédictions accordées à Abraham et à tout le genre humain, et constituant la science de la vie

(') Bossaet, Hist, univ,, pag. 199, édit. in-x2. (*) M. Salvador, tom. i, pag. 74* (3) Ibid,, pag. 73.

398 COKSID^RÂTIOM oAlfÉEALBS

réelle, contradictoirement à l'oracle émané de la bouche du Seigneur lui-même , qui asservit la postérité d'Adam à la tribuia-
tion (^); contradlc*» toirement encore aux traditions religieuses répandues partout ailleurs que chez les Juife euxmêmes , qui font du monde présent une terre dévouée au mal et à la souffrance , une prison expiatoire, un séjour de misère ^ une vallée de douleur (^). iMais non : dans la constante hypothèse de M. Salvador,

la munificence du Dieu inépuisable dans ses dons n'irait pas au-delà de ces stériles biens de la terre qui se prodiguent indifféremment aux plus méchants comme au plus vertueux; Moïse n'aurait pas soupçonné d'autre terre promise que celle où il ne lui fut pas donné à lui-même d'entrer ^ et où les saints patriarches, les prophètes amis de Dieu, et les rois selon son cœur^ ne trouvèrent que combats et afflictions (*). A la vie que nous menons ici-bas se bornent les épreuves et les récompenses. Tout l'avenir de l'homme est enfermé dans son tombeau.

Voilà ce que , dans tout le cours de ses deux

(*) In sudore vultus tui comedes panem, Gen., m, 19.— Grave jugum super filios Adæ, Eccl., xu. — Psalm., lxxxix,

(^) M. Salvador, tota. i, pag. 6g^fJo.

(3) Voy. le beau irailé de saint Jean ChYrSbs^toe, st& la Providence, où cette proposition est déTelo(>p(te|Mir tes^xem-

SUR LES DOCTRINES DE GIBBON^ ETC. 3^^

volumes , M. Salvador qualifie les idées constitutives du peuple hébreu , de ses législateurs, de ses prophètes , le fond des doctrines qui , se mo^ difiant dans la suite par un mélange réciproque entre les idées orientales et les traditions juives ^ amené par le séjour des Hébreux à Babylone, composent ce que M. Salvador appelle rhé- Amw/we, dont l'école chrétienne aurait, dit-il^ pour dessein avéré de tourner sans cesse l'application sur la personne et sur les œuvres de son maître (^).

Soumise à la fin, comme tout le reste du monde, à la domination romaine , la Judée portait impa->^ tiemment le joug, et ne se consolait de ses calamités passées et de ses disgrâces récentes

que par la promesse faite à ses pères d'un futur libérateur chargé au nom du ciel de l'établir dans une gloire dont ses règnes les plus brillants ne lui avaient ôté qu'une faible image, puisqu'il était marqué comme devant s'assujettir tous les peuples, et fonder un empire nouveau qui ne serait borné ni par les lieux ni par les temps (2).

L'histoire de ce conquérant, d'un ordre jusque là inconnu, se lisait tracée à l'avance dans les li-

vres de tous les justes. (Biblioth, choisie des Pères y tom. xn, pag. I et suiv.)

(«) M. Salvador, lom. t, pag. 69.

(2) Dabo tibi gentes hereditatem tuam[^] et possessionem tuam terminas terræ, (Psalm,[^] 11, 8.)

400 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

livres sacrés[^] dictés dès le commencement et dans la longue succession des siècles par un Esprit supérieur à toutes les conceptions humaines. L'opinion en était répandue par tout l'univers, et, si les oracles étaient vrais, le monde touchait à l'époque de leur accomplissement (^).

Uniforme sur le dogme de l'existence d'un Dieu et de celui de ses attributs hors duquel tous les autres sont illusoires, la Judée se partageait en diverses sectes à la fois religieuses et politiques. La plus accréditée par le nombre, par la considération dont elle jouissait, était celle des pharisiens, composant en grande partie le conseil général de la nation. Zélés pour les pratiques extérieures de la loi, ils lui avaient donné une extension nouvelle et indéfinie

(^) à laquelle il était devenu dangereux de ne pas se soumettre (^).

(i) Outre la prophétie de Jacob T]ui marque la venue du Messie à Tépoque où le royaume de Juda sera déchu d^son autorité souveraine, nous avons : i^ celle de Daniel dans son chap. X, où il la détermine après soixante el dix semaines , dont les rabbins, Saloroon larchi, Josué et Sadias donnent la même explication que nous ; 2<> les prophéties d'Aggée et de Malachie, d*après lesquelles le Messie a du venir pendnot que le second temple subsistait. Remarquez, dit Grotîus, que lorsque les Juifs désignent le temps par la durée rlu second temple y ils entendent par là tout le temps écoulé depuis Zorobabel jas* qu'à Yespasien. {De verit., etc., lib. v, ch. xv.)

Ç) M. Salvador, tom. i, pag. m.

(3) Josèphe, Antiq,j lib. jaii, cb. 9-18.

Toutefois leur crédit semblait balancé par celui des saducéens, ceux-ci étant à Jérusalem cC que les patriciens étaient à Rome (*). Il Fêlait encore, quoique dans un degré inférieur, par la secte es sénienne, peu connue dans la Palestine, et qui, de l'aveude Philon, n'existait guère que dans l'Egypte et aux environs d'Alexandrie. C'est de la part de MM. Strauss et Salvador une prétention dont nous avons fait voir le peu de fondement (2), que l'opinion de l'influence des esséniens sur les principes qui fondèrent l'association chrétienne (*). Du mélange de ces écoles avec les étrangers de

(i) a Les personnes de distinction ont embrassé le parti des saducéens , et le peuple s'est rangé du côté des pharisiens. » Josèphe, liv. xin, ch. 18.

(3) Tom. i* de cet ouvrage, pag. 412.

(3) Quelques écrivains ecclésiastiques, séduits par rautorité d'Eusèbe et de Philon, ont cru reconnaître les esséniens et les thérapeutes dans nos premiers solitaires. L'abbé Fleury lui-même a donné dans cette erreur (Mœurs des c/trét., n* 1 1 1). Jésus-Christ n'avait point permis à ses apôtres ni a leurs disciples de s*éloigner de Jérusalem , où ils devaient attendre la promesse de l'Esprit saint (Act., i , 4); il n'était ordonné de fuir vers les montagnes qu'au moment où fabominationy c'està-dire les étendards de Tidolâtrie apportés par les armées romaines, seraient arborés dans le lieu saint (Luc, xxi, ai). L'histoire des Pères du désert ne commence qu'à saint Paul et saint Antoine, nos premiers anachorètes ; que sous le règne de Dèce et de Valérien. Saint Augustin affirme qu'avant eux personne n'avait donné l'exemple de cette vie parfaite et solitaire (De morib. cccles. caihol,j cap. xxxu).

II. a

40a GOirSIDERATIONS GÉN1ÉRALK8

nations diverses au milieu desquels la conquête des Babylo-niens les avait transportés, ou avec qui^ depuis leur retour de la captivité , ils entretenaient des relations commerciales et intellec-tuelles, s'étaient formés, comme au sein du chaos, des éléments générateurs qui , nous dit-on , ne demandaient pour être re-cueillis et fécondés qu'une main habile et favorisée par les cir-constances» Jésus vint au monde.

Nous sommes donc obligé de nous reporter encore sur l'état des esprits à cette époque, pour demander compte à nos adversaires de leurs assertions, surtout depuis qu'elles semblent avoir ustirpé une lâcheuse influence dans nos écoles.

Partout ailleurs que dans la Judée^le nom incommunicable n'était connif que pour être prostitué à de vaines idoles sourdes à la prière qui les invoquait, à des hommes qui en avaient déshonoré le nom , à des animaux ou à des démons qui eti étaient les ennemis, à des matières brutes et insensibles , dont plus d'une fois et dans toutes les contrées de l'univers les autels dégouttèrent de sang humain (^). La superstition variait selon le génie des peuples ; elle cherchait à se déguiser sous le nom de symboles, et se fuyait elle-même dans l'ombre de ses mystères, pour se retrouver

(«) Voy. notre Bihlioth. chois, des Pères y a la Table, ar^ ticle : Sacrifices humains chez tous les peuples idolêtres»

SUR LC6 DOCTRINES DS GIBBON^ ETC. 4û3

toujours dans l'oubli du créateur et le culte de la créature. « Qui le pourrait croire, s'écrie notre «grand Bossuet, si l'expérience ne nous faisait » voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'é- » tait pas seulement la plus universelle , mais en- » core la plus enracinée et la plus incorrigible » parmi les hommes (^)?» Et en effet , pour n'en aller pas chercher la preuve ailleurs que parmi les contemporains, à quel honteux abrutissement ne voyons-nous pas encore livrées les nations chez qui n'a point pénétré la lumière évangélique! Partout, chez les peuples les plus renommés par leur sagesse, l'idolâtrie avait jeté les plus profondes racines; la morale, la nature elle-même, n'y étaient pas

moins outragées que la religion. Eh ! comment en eut-il été autrement, quand partout l'homme trouvait dans l'exemple de ses divinités l'apologie du crime condamné par sa propre conscience? Cependant on nous dit que rien n'était plus facile que de détrôner l'idolâtrie; que le principe de l'unité divine, consacré par la législation hébraïque, et circulant avec elle dans toutes les parties du monde , se faisait jour à travers le paganisme tombant de vétusté; que, dans tout le monde connu vers l'ère chrétienne et dans toutes les classes éclairées ou vulgaires de ce monde , on semblait ressentir au même instant le besoin de

(') Disc, eur l*hUu «/ii>.,u« part,, oh. a6, pag. 40i.

404 CONSIBÉRATIOffS GÉSÉRkLES

S en remettre à un nouvel ordre d'idées; de dis* iiper de fond en comble une agrégation tumultueuse de dieux et de déesses décrépites; qu'un instinct secret avertissait tous les peuples de la chute prochaine du polythéisme (^); qu'enfin l'heureuse révolution était préparée par les échanges intellectuels que l'Orient et le [>euple juif avaient faits entre eux à des époques déjà reculées (^) . Le christianisme succédait sans eifort à des croyances vieilles et abandonnées.

Nous avons vu s'il y a l'ombre de vérité dans ce tableau (^). En supposant même de la part des peuples la disposition de renoncer aux fables absurdes et dégoûtantes de l'idolâtrie : était-ce l'attrait du christianisme qui les en pouvait détourner ? Accoutumé à vivre sans Dieu , sans loi , sans attente d'avenir, le genre humain, enseveli dans un abîme de corruption et dans la léthargique indifférence qui le tenait enchaîné , ne pensait guère à secouer ses chaînes pour y échapf>er. Que l'instinct secret de la conscience et

le cri du remords parvinssent à démasquer aux yeux de quelques sages des dieux adultères, voleurs, parricides, l'objet du culte national , ils se gardaient bien d'en interdire le culte à la multitude ; et, tout en rappelant le précepte de la justice, vous les

(*) M. Salvador, lom, i, pag. 3i-6a-58.

p) Ibid.^ pag. 34.

(^) Dana le premier volume de cet ounage, pag. 7 1 et aoiv.

entendez qui demandent grâce pour ces dieux auxquels ils n'auraient pas voulu ressembler : Discite justitiam moniti et non temnere Diws. Les peuples , fascinés par leurs pontifes et leurs magistrats , par toutes les séductions qui entraînent lessenSy et que fortifiaient tous les préjugés de l'éducation et de l'habitude, pouvaient-ils courir au-devant d'une religion qui ne leur apportait que des mystères effrayants et des préceptes plus effrayants encore , à la place des fictions enivrantes du polythéisme ^ et des maximes commodes d'une morale où les passions avaient peu à perdre, même chez les plus vertueux?

De là cette lutte qui ne tarda pas à se déclarer contre le christianisme, et n'a pas cessé, durant quatre siècles et dans tous les lieux du mondé , de le combattre avec acharnement.

Le dessein qu'il manifestait n'était rien moins que de changer la face, non pas d'une seule contrée, mais du monde entier, d'appeler tous les peuples à la connaissance de l'unique Dieu vivant et véritable , et pour cela de renverser l'idolâtrie en l'attaquant , non pas seulement dans ses sanctuaires, mais dans les affections les plus chères et les habitudes les plus invétérées; d'anéantir la sagesse humaine , et de convaincre de folie ses philosophes les plus

vantés. Ce n'est pas tout. T-ie but avoué que se propose son fondateur, c'est de dépouiller le peuple élu de son antique héri-

406 COVUDÉRATIOFS OIÉLTiéRALBS

tage, d'en étendre la jouissance à des étrangers pour lesquels il n'eut jamais que haine et mépris; d'abroger, au nom de Dieu, la loi qui lui fut donnée par Dieu même; de frapper de mort ses sacrifices; de substituer un nouveau sacerdoce à celui d'Aaron; d'établir le culte en esprit ei en vérité; et, en montrant dans sa personne raccomr plissement et le terme des prophéties, persuader k tout l'univers qu'il est le Messie après lequel il n'y en a plus à attendre , le fils de Dieu , possédant au même titre que Dieu son père la plénitude de la divinité.

Pour y parvenir, que d'obstacles à surmonter, que de contradictions à subir ! Sans en aller chercher les exemples hors de son pays , que de sinistres présages ne donnait pas l'histoire de ces hommes privilégiés à qui Dieu communiquait ses décrets d'avenir, tous menant une vie pauvre et misérable, la plupart outragés, persécutés, mis à mort ! Le nouveau réformateur du peuple juif doit-il s'attendre à plus de grâce? Et s'il est vrai que Jésus de Nazareth soit le Messie prédit par les prophètes, le Christ de Daniel et d'Isaïe, condamné à la mort comme étant \ agneau divin de qui le sang sera versé pour la rémission des pé' chés , Jésus ne doit pas s'attendre à plus de faveur. Il y a deux mille ans déjà que son arrêt de mort est porté. Suivez le patriarche Abraham sur la montagne où s'immole le premier Isaac , et

SUR LIS DQCTRUFES DE GIBBON, ETC. 4^7

VOUS y allez voir la frappante image du sacrifice qui doit un jour se consommer sur le Calvaire.

Si donc il a pu venir à bout d'exécuter le magnanime projet qu'il a conçu, c'est qu'apparemment son génie est fécondé par le concours de tous les avantages nécessaires pour de pareilles entreprises.

Ces avantages indispensables, ce seront l'illustration de la naissance, l'élévation du rang, le crédit que donne la richesse, la faveur des grands, l'art de s'insinuer dans les esprits par les brillantes ressources de l'éloquence, de les subjuguier par l'autorité du commandement, de se faire des sectateurs en flattant les passions.

Le concours de tous ces moyens n'avait pas empêché que tous ses prédécesseurs, à l'exception de Moïse, n'échouassent après plus ou moins de temps. Pas un ne s'était élevé seulement jusqu'à la profession du dogme fondamental de la religion et de la morale, à savoir, le dogme de l'unité divine. Au contraire, tous le détruisaient par la profession ouverte du polythéisme. Pas un de ces philosophes les plus renommés qui eût essayé de combattre le culte des fausses divinités, autrement que par de lâches et obscures confidences. Socrate avait cru sans doute faire un acte de courage, en communiquant à quelques disciples ses doutes à ce sujet; et l'exemple de sa mort n'était pas propre à ras-

468 COVSID^RATIOirS GléinÊRALES

surer ceux qui, comme lui, auraient borné leur profession de foi à une doctrine occulte. Le philosophe Plotin, soutenu de toute la puissance impériale, voudra vainement, dans la suite, populariser la théologie de Platon, expliquée à sa manière; il ne pourra pas même lui donner pour chef-lieu la dernière bourgade de la

Campanie. Les empereurs Antonin et Marc-Aurèle ne seront pas plus heureux.

Le dogme non moins capital de l'immortalité des âmes et de leur jugement après la mort restait également enveloppé de ténèbres épaisses chez tous les peuples, même chez la nation juive.

C'est que , pour une œuvre aussi grande que celle de l'établissement du christianisme , il ne suffisait pas à son fondateur d'être ce que nos adversaires nous accordent , un sage , un philosophe supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé. Il lui fallait une vertu capable de suppléer à tout ce qui aurait pu être chez les autres un sujet légitime d'estime et d'admiration. Bien loin donc de briller par ce côté, la grandeur de Jésus-Christ est de ne ressembler à aucune autre. Si par sa royale naissance il remonte jusqu'à David et Abraham , la gloire de sa généalogie se perd dans l'apparente bassesse de son extraction et dans l'indigence de sa famille. N'est-ce pas là y disait-on en le voyant, le fils du charpentier? Pauvre lui-même, inconnu durant les premières

SUR LES DOCTRINES DE GIBBON^ ETC. ^09

années de sa vie, Jésus ne se hâte pas de sortir de l'obscurité où il est né. Nul empressement à se produire; ce n'est qu'à trente ans qu'il commence cette longue série d'œuvres extraordinaires qui fixe sur lui les regards , et ne finira pas même à sa mort. En même temps que les docteurs de la loi rassemblés dans le temple s'étonnent des questions et des réponses que leur adresse ce jeune enfant, et que les peuples s'écrient que jamais homme n'a parlé de la sorte, l'on se demande comment il se fait qu'étant étranger aux lettres humaines il peut s'en montrer si savant. Les apôtres qu'il s'est associés, pourquoi les a-t-il choisis parmi des

hommes ignorants , sans crédit , sans éducation , attachés à des professions qui les enchaînent à tous les besoins de la vie ? Il lui a suffi de les appeler , et ils ont tout quitté pour le suivre : n'aurait-il pas trouvé la même docilité dans quelqu'un des docteurs de la loi , bien plus capables de servir ses desseins ? Non ; il n'a de commerce avec les grands et les riches que pour les reprendre de leurs désordres et braver leurs inimitiés avec le pressentiment de leurs implacables vengeance. Loin de flatter les passions de la multitude , il les poursuit jusque dans leurs racines les plus cachées. Ennemi de toute ambition , il se dérobe par la fuite aux hommages du peuple qui veut le faire

4tO GOmiDIÉRATIOIls G^HiRALLS

roi^ et déclare qu'il est venu pour servir y non pour être servi (*).

Qu'il y a loin de cette faible peinture au portrait que M. Salvador trace de Jésus»-Ghrist dans ses premiers chapitres I

Comment donc^ avec ce dénûment absolu de toutes les ressources humaines y a*>t-il pu venir à bout d'accomplir un aussi vaste dessein? Nous n'avons pas besoin de demander s'il l'a en effet exécuté : nous en avons la preuve sous les yeux; nous en sommes nous-mêmes la preuve. Avant Jésus*<Uiristy le monde tout entier était juif ou païen; depuis Jésus-Christ, le monde est chrétien. Cette révolution, la plus étonnante qui se soit jamais opérée parmi les hommes , il est assurément de la plus haute importance de l'étudier. C'est là une question qui intéresse essentiellement chacun de nous. Personne n'y saurait rester étranger ou indifférent. Il s'agit ici de nousmêmes et de notre tout , comme dit Pascal (').

Est-ce là une recherche difficile , hors de la portée des intelligences les plus communes? Non. Tel est le caractère propre à l'étude de la religion y qu'elle a de quoi contenter les esprits les plus simples, et satisfaire en même temps les plus relevés.

(') LuG, m, Ifi, — Joan., vu, 46. — Ibid, ^ vii, i5. (^ Peoséet , chap. i , Contre Vindijférance des athées.

SUB LES DOCTRILfBS DE GIBBON, ETC. i ^ XI

Un livre nous a été donné, dont la lecture est 9 au jugement des philosophes, ce qu'il y a de plus nécessaire au chrétien y déplus utile à qui ne F est pas; lequel fait profession d'être destiné a l'usage et au bonheur de toute l'espèce humaine. Ce livre, qui s'appelle le Nouveau Testa^ ment^ nous disons qu'il est l'infailible dépôt de la vérité , le code révélé de Dieu, qui nous apprend ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer. Toute la question est là ; c'est là le fondement de notre foi} c'est aussi le point capital de la controverse suscitée par les anciens et les modernes ennemis du christianisme. Cette question, qui ouvre la plus vaste carrière à ses panégyristes , a fait également entrer dans l'arène les critiques les plus ombrageux. Héritier fidèle du scepticisme qui lui fut légué par les libres penseurs de l'Angleterre , le xviii*' siècle s'est vanté d'avoir porté la controverse jusqu'à ses dernières limites. La vérité chrétienne n'est pas restée non plus tans témoignages ; et la longue chaîne des docteurs de notre église gallicane a été dignement soutenue par leurs successeurs. Des deux côtés , les moyens d'attaque et de défense paraissaient épuisés» Gibbon a renouvelé le combat. MM. Strauss et Salvador l'ont poursuivi. L'historien anglais ne voit dans l'établissement du christianisme rien que d'humain , rien qui exige ou suppose l'intervention de la toute-puissance

4ld COVSID1£rATION8 GENERALES

divine , et qui ne soit le produit de causes toutes naturelles. Le théologien allemand ne croit pas à la vérité des récits évangéliques publiés sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ , et les rapporte à des traditions populaires qui les ont imaginés comme de purs symboles ^ en sorte que le christianisme n'a point d'histoire réelle, et qu'il n'est autre chose qu'une nouvelle mythologie. M. Salvador fonde sur ces mêmeâ récits, qu'il avoue, les arguments puisés dans son système : que Jésus de Nazareth , profitant avec quelque habileté de la croyance répandue parmiles siens d'un Messie libérateur promis à la Judée, a réussi à se faire passer pour Têtre; que cependant il n'a pu en convaincre les pharisiens, qui l'ont condamné à la mort par une sentence juridique; mais que ses apôtres, séduits par ses prétendus miracles, voulant réhabiliter ^ mémoire, se sont concertés entre eux pour accréditer la fable de sa résurrection. Il opine, comme M. Strauss, que la renommée de sa divinité n'a commencé qu'après sa mort. Le but commun de nos antagonistes est de détruire par ses bases le christianisme, d'anéantir toute révélation divine par leur fantastique édifice d'une raison qui, de leur aveu, n'avait pu rien produire de solide avant Jésus-Christ, et qui, depuis Jésus-Christ, n'a su que manifester son impuissance par la diversité et l'incohérence de ses propres systèmes.

La controverse entre les chrétiens et leurs adversaires roule donc tout entière sur ce seul point capital : Le livre du Nouveau Testament présente-t-il les caractères de vérité qui commandent impérieusement la créance? Remplit-il toutes les conditions que la philosophie et la critique 9 pour peu qu'elles soient équitables,

exigent pour constater la divinité de la religion qu'il a fondée? M. Salvador n'a pas abordé ces questions.

Quelles sont d'abord les preuves de son authenticité, soit générale, soit partielle?

On l'attaque par deux sortes d'arguments, extérieurs et intérieurs. Commençons par ces derniers, parce que l'évidence morale qui en résulte vient se faire sentir d'elle-même à l'âme , avant que l'examen des autres preuves extérieures n'ait frappé l'intelligence par l'éclat de sa lumière. Bien que nous les ayons indiquées plus haut (^), elles doivent trouver ici un nouveau développement.

Nous appelons arguments intérieurs ceux qui résultent des impressions naturelles et des sentiments que sa lecture est dans l'usage de produire dans l'esprit et dans le cœur de tout homme de bonne foi; car pour le juger, il faut le lire.

S'il est vrai qu'il existe au fond de tous les cœurs un sentiment secret, imprescriptible, in-

p) Paç. 109.

414 GOirSIDiRÀXIONS GÉHiRALSS

dépendant de toutes les conventions humaines , un sens moral qui parle aux yeux comme à la raison , reconnu par la conscience universelle de tous les peuples de la terre , lequel tén;ioigne de la présence d'une intelligence supérieure , cause première des êtres à qui tous les autres doivent leur existence et leur conservation ; s'il est éga* lement vrai qu'il y ait entre la divinité et l'homme des relations intimes, attestées par les monuments de l'histoire qui les rapporte el n'a pu les inventer , manifestées par le besoin uni-

verselle* ment éprouvé et sans cesse reproduit de recourir à elle j de Tinvoquer dans les calamités publiques et particulières , de lui adresser des prières ou des actions de grâces , de lui décerner un culte extérieur et solennel ; que , conséquemment à ces principes , autant une première révélation émanée du ciel avait été nécessaire pour arracher la société humaine au penchant de l'idolâtrie, de qui ni la loi naturelle^ ni la raison n'avaient pu prévenir les ravages, autant il avait été digne de la sagesse et de la bonté divines qu'une révélation nouvelle, autorisée par les œuvres les plus extraordinaires , vint remplacer les bibliques lumières de la raison et de la religion naturelles, offrir un refuge aux traditions orales qui allaient chaque jour « ^'afEaiiblissant, opposer au torrent de l'idolâtrie une digue invincible, et sans cesse présenter à l'attente des nations celui à qui les décrets éter-

SUR LES DOCTRINES DE GIBBOV, ETC. ^l&

nels de la Providence résentaient rhonneur d'en être le réparateur; mais aussi , parce que celle-ci: encore était ce qu'elle devait être , enveloppée de voiles et de figures préparatoires au grand œuvre de la rédemption du genre humain , il convenait à cette même sagesse divine que la révélation mosaïque fut dégagée de ses éléments , que les promesses fussent accomplies, qu'une révélation nouvelle fût donnée, non plus à une seule nation, mais à tous les peuples du monde; qu'une loi plus parfaite, la loi évangélique, fut donnée à l'univers dans la plénitude des temps, pour servir d'appui et de supplément à celles qui devaient suivre. Dieu a fait pour sa religion ce qu'il avait fait en créant le monde; il n'a point produit d'un seul jet: si, dis-je, ces prémisses sont irrécusables, quel serait l'homme assez ennemi de lui-même pour dédaigner, ou n'accueillir qu'avec indifférence un

livre qu'on lui dit être ini présent du ciel , qui a de quoi répondre à tous les mouvements d'une légitime curiosité, et satisfaire à la fois aux plus nobles perceptions de l'esprit et aux plus douces affections du cœur; un hvre qui entre le plus avant dans les profondeurs de l'Essence divine, nous explique le mieux les énigmes de notre nature, fixe avec le plus de précision et d'autorité la règle de nos devoirs et l'objet de nos espérances et de nos immortelles destinées? L'entramement des passions et des distractions

416 CONSIDÉR AVIONS GÉHÉRALES

mondaines peut bien égarer Thomme dans leë voies du scepticisme et de Tindifférence; mais dès qu'il rentre dans son cœur, et qu'il l'interroge avec le calme de la réflexion et d'un examen sérieux, n'y retrouve-t-il pas aussitôt et nécessairement l'impression des sentiments religieux qui prennent leur source dans la nature et la conscience? Et quelle supériorité celui-ci ne manifeste-t-il pas sur tous les autres livres qui l'avaient précédé! — L'Ancien Testament est vraiment la loi de crainte ; l'Évangile est la loi d'amour. Le premier vous rappelle le Dieu dont on disait : « S'il se montrait à nos regards, » l'aspect de sa majesté terrible nous donnerait » la mort (^). » Mais comment ne pas aimer le Dieu dont la majesté , effacée sous les voiles de son humanité , n'éclate que par ses bienfaits , et par le plus héroïque dévouement pour ceux qu'il est venu sauver? M. Salvador, avec les préjugés de sa^ nation , ne parlera de ce sacrifice que pour en parodier les motifs. Du moins, il ne refusera pas à Jésus-Christ un rang parmi les sages et les bienfaiteurs de l'humanité. Mais, sourd à tous les oracles qui déterminaient si énergiquement la nature et les conditions du bienfait promis au monde, il refuse de reconnaître dans sa personne le Médiateur, le Messie-Dieu qui

seul pouvait l'accomplir, pareil à ces Juifs à qui il fallut que (')
Exod.,xx, 19.

SUR LES DOCTRINES DE GIBBON, ETC. 4⁷

Jésus-Christ, sur le chemin d'Emmaüs, ouvrit l'esprit pour qu'ils entendissent les Écritures (^). Plût au ciel qu'il consentît enfin à laisser tomber les écailles qui couvrent ses yeux , plutôt que de s'opiniâtrer à suivre le parti de ces Juifs rebelles, à qui s'appliquait la prédilection du saint vieillard Siméon , lorsque , au moment de la présentation de Jésus dans le temple, il s'écria: Cet enfant est né pour être le salut et la ruine de plusieurs en Israël (^)\ijSi preuve de l'accomplissement du double oracle, M. Salvador l'a sous les yeux ; seule elle répond à tous ses arguments : en même temps que le fils de Marie est adoré comme étant le Sauveur du monde, le peuple qui l'a rejeté en est puni par la ruine la plus désolante et la plus inexplicable qui fut jamais , dispersé par toute la terre et partout étranger, sans patrie, sans temple ni autel, se survivant sans cesse à soi-même ; toujours misérable et toujours subsistant, pour servir à jamais de témoignage à la vérité des prophéties : « Si les Juifs eussent été tous convertis » vertis par Jésus-Christ, a dit Pascal, nous aurions que des témoins suspects ; et si ils avaient été » exterminés , nous n'en aurions pas du tout (^). » La rigueur, et si j'ose m'exprimer ainsi, la singu-

(') Jñme aperuit illis sensum ut intelligerent scripturas, (Luc y XXIV, 4⁸.) f⁸ Luc, II, 34.

Q) Pensées , chap. xti, pag. 89.

II

418 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

larité du châtimeⁿt , en attestant Téno^rmité de Tattentat , at-
teste en même temps la justice et la miséricorde de celui qui se
venge.

M. Salvador va plus loin; il ne voit dans Iç Nouveau Testament
qu'un composé fictif d'événements sans réalité^ dont le héros ne
serait qu'un être imaginaire y inventé par le caprice de ses histo-
riens. Un aussi étrange paradoxe n'a besoin , pour sa complète
réfutation, que de l'impression toute naturelle du mépris qu'il
inspire. Il suffit de voir marcher le christianisme, ppur réduire au
silence le pyrrhonien qui en nie le mouvementt. Ce brutal dé-
menti donné aux récits des évangé- ^istes est une injure gratuite
donnée au caractère de leurs auteurs (*). Une telle naissance*
une telle vie, une telle mort, passent , et de bien loin , les limites
de l'invention des hommes. La seule idéç d'une si haute perfec-
tion n'est point dans la nature. Nulle comparaison légitime n'en
pouvait gvoir fourni les traits. Quand Platon a tracé Fimace de
son Juste persécuté par l'envie, par les fureurs de ses concitoyens
^ exposé à toutes sortes j ^*.outrages, jusqu'à être mis en çjroif, ^
il n'a fait

(o * Qu'il y aïl eu autrefois en Judée, sous le rè|jnc de Ti- »
bère, un Jésus appelé le Nazaréen, c'est ce dont il est impos- »
sible de douter , d*après l'unanime reconnaissance d^ çjiré* »
tiens, des Juifs, des païens mêmes, ennenûs commuos des » uns
et des autres. » (Grotius, De verit., etc., lib. v, cap. I.) Appliquons
cette proposition à toute son hiptoiî^.

SUR LES DOCTRINES DE GIBBOIT , ETC. 4^o

qu'ébaucher un tableau mêlé d'ouïbres et de di[^] parâtes humiliantes. Jésus-Christ seul eut le droit de dire : Qui me reprendra de péché? Toute sa vie est pure aux yeux de celui qui découvre des imperfections jusque dans ses anges eux-mêmes (*). Que les mêmes écrivains ou d'autres de leur nation aient à raconter des événements auxquels ils attachent une haute importance , les sentiments dont ils sont animés transpirent sans nul effort dans leur langage; Téloge ou le blâme s'épanche naturellement de leur plume. On ne saurait mettre en doute l'affection des apôtres pour leur maître; tous l'ont prouvée en mourant pour lui; et pourtant de quelle manière racontent-ils ses grandeurs et ses abaissements? Ils parlent de ses souffrances comme de ses miracles, non seulement sans émotion [^] sans aucun de ces i[^]ouvements que l'admiration ou la pitié ont coutume de produire pour exciter dans les autres les mêmes sentiments[^] mais en des termes si simples, si courts, si éloignés de toute affectation, qu'on croirait qu'ils écrivent une histoire étrangère et qui leur est indifférente. Voyez l'historien Josèphe retraçant les calamités de sa nation et les crimes de ceux qui en furent les provocateurs; voyez Philon, l'écrivain favori de M. Salvador[^] célébrant les vertus de Moïse , d'Abraham , de

(») In aneclis sms repperit pravitatem. (Job, xv, i5.)

430 COVSTDBRATION S GENERALES

Phinéas , ou flétrissant la lâche politique de Pétrone et de Pilate. Leur enthousiasme pour les héros et les martyrs de la religion juive était-il plus ardent que le z[^]e des disciples de Jésus pour la gloire de leur divin maître? Leur haine déclarée contre les

oppresseurs du pays allait-elle plus loin que l'indignation si légitime contre les bourreaux de Jésus-Christ? et les saints patriarches d'autrefois étaient-ils plus chers à leurs cœurs que ne l'était au cœur de ses apôtres Celui dont ils allaient bientôt porter le nom jusqu'aux extrémités de l'univers? D'où vient donc la difficulté y si ce n'est que les premiers écrivaient sous l'influence naturelle des sentiments humains , et que ceux-ci n'ont d'autre passion que l'amour de la vérité, d'autre guide que l'esprit de charité qui en a fait des hommes nouveaux , supérieurs à toutes les impressions de la nature? Or, quels livres nous apprendront avec plus d'évidence et de certitude ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer? Pas un homme à qui il soit permis d'ignorer ou de mettre en problème s'il a des devoirs à remplir envers l'Être souverain qui l'a créé , envers lui-même, envers la société et ses semblables, et quels sont ces devoirs. Où cherchera-t-il à s'en instruire? Sera-ce dans les livres de la philosophie? Que l'on consulte son histoire ancienne et moderne : elle n'est qu'un long acte d'accusation, et trop bien prouvé , du vide de ses systèmes , de

ses ignorances et de ses contradictions. Les Sages d'autrefois , si vantés par Torgueil de la raison , toujours en guerre soit les uns avec les autres , soit avec eux-mêmes, tous complices des monstrueuses erreurs auxquelles le genre humain fut livré durant les quarante siècles qui ont précédé la révélation évangélique, semblent n'avoir légué à leur postérité que l'héritage de leurs doutes et de leur impuissance désespérante. Interrogez-les sur ces vérités essentielles qui intéressent si fort l'ordre public et le bonheur particulier, sur lesquelles aujourd'hui le plus simple artisan n'hésite pas à répondre : ils sont muets. Portez au tribunal de la philosophie les hautes questions qui de tout temps ont

appelé les méditations les plus sérieuses : quelle est notre origine, et quelles sont nos destinées? D'où viennent la corruption de notre nature, ces penchants contraires dont nos cœurs sont le théâtre, la lutte éternelle entre la chair et l'esprit; s'il n'y a point, même dès cette vie, de différence entre le méchant et l'homme vertueux, si tout devient pour eux égal après la mort; s'il n'y a point pour l'homme coupable de moyen d'apaiser la justice divine, nul espoir de réconciliation ? Sur toutes ces questions, la philosophie et la raison humaine n'ont rien à vous répondre. Fallait-il donc tant de lumières pour arriver à croire que Dieu seul pouvait nous faire connaître Dieu ; que la sagesse humaine n'est que

4^ ^ CONSID^ IUTioiTS civÈRklÀs

ténétires et néant; qu'enfin la science de la vraie religion ne pouvait descendre que du ciel?

La dispensation mosaïque elle-même ne suffisait pas à la pleine découverte de ces vérités ; elle n'en renfermait que les germes et le commencement. A la révélation chrétienne était réservé l'honneur de lever les derniers voiles qui les couvraient, et d'y ajouter des vérités nouvelles. Ainsi les mystères de l'Essence divine, l'infinité de son être et de la réparation promise à notre nature dégradée, de la rémission des péchés annoncée au nom d'un Sauveur souffrant, d'un Sauveur humilié et obéissant jusqu'à la mort, bien qu'entrevis à travers les ombres des symboles, restaient encore enveloppés et comme scellés dans les anciennes Ecritures. Il appartenait à l'Évangile d'apprendre au genre humain toute vérité nécessaire à connaître.

M. Salvador suppose qu'au moins les éléments en étaient connus antérieurement à la promulgation évangélique; que c'était précisément là ce qui faisait le fond des théologies de l'Orient, à qui le maître de Nazareth les aurait empruntés pour en former la substance de sa législation religieuse (*). Nous avons discuté cette assertion

o Un des écrivains modernes le plus Tersé dins U connais* Moçe de nos antiquités , affirnao que, durant tout. le oours de\$ premiers siècles , on fut dans la plus profonde ignorance des

dans les premiers chapitres de cet ouvrage, et nous croyons l'avoir pleinement réfutée par les arguments que nous fournissent en grand nombre les monuments mêmes que Ton nous op« pose (*). J'en appelle au jugement de tous ceux qui les ont lus : c'est faire au christianisme un trop sensible outrage que de les comparer avec rÊvangile. Nos savants les plus versés dans cette sorte de littérature ont démasqué leur paganisme, leurs extravagances, leurs plagiats réels. S'il est vrai qu'ils n'ont été publiés ou connus que depuis le christianisme , il est absurde de dire qu'ils aient servi de fondement au christianisme; et quand même ils auraient existé avant lui , à qui persuadera-t-on qu'ils aient été consultés seulement par Jésus-Christ et ses apôtres? Que l'on nous dise comment le docteur de Nazareth, qui n'a pas franchi les limites de son pays , a puisé dans ce chaos informe , où tout est j>our les sens, l'idée d'une religion si contraire aux sens par son dogme et sa morale; et comment ses disciples, des hommes de la Galilée, de misérables pêcheurs, auraient pu inventer le caractère unique de leur maître sans modèle comme sans imita*

doctrines de l'Orient : Ignari crant omnes græci et latini doctores primorum sæculomm rerum[^] sententiarum ctdogmatum orientalium, (Mosheiin , Dissert, in hist, eccies., t. ii, p. 79.) (*) Examen critique des doctrines de Gibbon, t. i » p«C;. 367 et suiv.

4[^]4 COirSID[^]RATIONS GÉNiniLVES

teurs, et forger[^] d'après de pareils originaux, leur Évangile y chef-d'œuvre de sagesse, quand ces écrits étaient ignorés du reste de l'univers, gardés à vue dans l'enceinte de leur sanctuaire, inaccessibles non pas seulement aux étrangers , mais à leurs propres adeptes ?

Que si, à l'étude des dogmes que propose le Nouveau Testament , vous joignez celle des commandements qu'il prescrit : quelle vive lumière brille aux yeux de l'incrédule lui-même! S'il rejette le dogme comme étant au-dessus de son intelligence , rarement il s'en rencontre qui ne rende à sa morale un éclatant hommage. Gibbon fait de l'excellence[^]de la morale évangélique une des causes qui attirèrent le plus de prosélytes à la religion nouvelle. Les ennemis mêmes du nom chrétien l'ont vantée comme étant plus étendue, plus sociale , mieux appropriée à tous les temps , à tous les lieux , à toutes les circonstances. Les écoles de Voltaire et de Rousseau en ont fait plus d'une fois l'objet de leurs panégyriques. Dans le petit nombre de ceux qui lui disputent sa prééminence , M. Salvador essaie de la déprimer en la qualifiant enthousiaste et mystique (*). C'est l'objection du philosophe Celse , qui la jugeait impraticable pour sa perfection même. On sait quelle est, dans la langue des philosophes, la

(I) M. Salvador, tom. i, pag. 353.

signification de ces mots enthousiaste et mystique.

M. Salvador réduit toute la morale à la conservation de son être, à la recherche des biens de ce monde, de tout ce qui peut contribuer à prolonger ou à embellir la vie présente, sans aucun souci d'avenir, dégagée à la fois des lugubres souvenirs qui se rattachaient à la déchéance d'un état préexistant à l'humanité, et aux tristes pressentiments d'une autre vie où l'on ait à rendre compte des œuvres de celles-ci (*) ; donc point de péché originel qui nous explique les énigmes du cœur humain et les contrastes de notre nature, point d'immortalité qui étende au-delà de ce monde les pensées et les espérances de l'homme, toujours ici-bas tributaire de la souffrance; autant de rêveries, enfantées par la superstition orientale que le génie hébraïque repoussait de toutes ses forces (2). Comme le paganisme d'autrefois, M. Salvador borne les destinées de l'homme à la satisfaction des sens, à la tranquille félicité des animaux. Il concentre tous les devoirs dans l'amour de soi-même, et fait de la vertu un mot vide de sens, puisqu'elle n'est qu'un long sacrifice sur la terre. Quand il serait vrai que Moïse n'eût point assigné à la pratique de sa

(*) M. Salvador y tom. i, pag. 358.

(2) Ibid,

4 à 6 CoirSIDlÉRA.T2oirS g^hiérales

ioi (t autre horizon que des récompenses terrestres, ce qui est démenti par des textes précis ou par les inductions les plus légitimes (^), combien Jésus-Christ n'a-t-il pas pourvu plus efficacement aux vrais intérêts de l'homme et de l'humanité tout entière, en nous révélant dans les dogmes de son incarnation et de sa rédemption divine les

bases de la morale qu'il venait établir sur la terre; en proposant à nos efforts des motifs et des récompenses d'un ordre supérieur à tous les biens de la terre ; en donnant à ses préceptes la sanction de ses propres exemples! Et quand nous accorderions que, parmi les maximes évangéliques , il en est qui se retrouvent dans la loi de Moïse ou dans les écrits des philosophes : autant il y a loin de la sainteté de Moïse et de la vertu des philosophes à la perfection incomparable de Jésus durant sa vie mortelle , autant son Évangile remporte sur tous les codes publiés avant lui. L'Évangile est Jésus-Christ en action ; sa morale

(I) M. Salvador appuie son opinion du témoignage de Phéon. Ce chef illustre de l'école des Juifs d'Alexandrie ne cesse de la combattre dans chacun de ses ouvrages. Parlant des biens de ce monde : *Nihil verè bonum in se continet. Aliena tuum animum y ut a nullo ex his detentus , eo iungas super omnia; fuge carcerem corporis , simulque vitutes et concupiscere*" tunc custodes ejus carceris, (De Abrah. et ejus migrat. etc) Nous pourrions citer vingt autres passages , tous appuyés de l'autorité de Moïse comme auteur de cette doctrine.

SUR LES DOCTRINES DE GIBBON, ETC. 4⁷

n'est que la fidèle expression de sa vie entière. Jésus-Christ conversant avec les hommes est animé de deux sentiments qui dominent tout son être, l'amour de Dieu , l'amour du prochain. La morale évangélique se réduit à ces deux commandements : Aimez Dieu de tout votre cœur , aimez votre prochain comme vous-même. Jésus-Christ appelle les enfants près de lui pour les bénir et en faire les héritiers de son royaume : l'Évangile veut la simplicité du cœur et l'innocence des mœurs; il nous permet, il nous prescrit d'appeler Dieu notre Père^ et de nous dire ses enfants

destinés à l'héritage de la gloire céleste. Les prédilections de Jésus sur la terre sont pour tous ceux qui souffrent et qui ont besoin de consolation ; l'Évangile en a pour toutes les infortunes. Jésus-Christ censure les vices des pharisiens, leur orgueil, leurs superstitions, leur hypocrisie; l'Évangile foudroie les pharisiens de tous les temps, les ambitieux, les avares, les faux dévots ; il ne prêche que miséricorde et pitié compatissante, que désintéressement jusqu'à l'oubli de soi-même, respect pour la vérité jusqu'à borner ses discours à ces deux mots: Cela est ^ cela n'est pas. Jésus ne permet pas que l'on s'inquiète du lendemain , mais il ordonne que l'on demande le pain de chaque jour. Jésus préfère les pauvres, mais il ne dédaigne pas les riches; il mange à la table de Simon , et permet k Madeleine de verser

498 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

sur ses pieds un parfum précieux. Il veut que Ton aime Dieu par-dessus tout, mais il blâme le zèle indiscret de quelques disciples qui demandent que le feu du ciel tombe sur une ville infidèle. Ce n'est pas l'Évangile qui a demandé jamais les persécutions et les édits sanguinaires ; il laisse à Dieu seul la vengeance comme le propre apanage de sa justice , et réserve au jour du dernier jugement le.4i«Dei4temen!t da F ivraie et du bon grain. Jésus-Christ mourant pardonne à ses bourreaux et prie pour eux. Quel précepte est plus recommandé par la morale chrétienne que celui de pardonner à ses ennemis, et de faire du bien à tous ceux qui nous persécutent ? En un mot , Jésus-Christ a paafé toute sa vie en faisant du bien et guérissant toutes les maladies qui avaient recours à lui. Nous voyons encore tous ses miracles renouvelés parmi . nous : combien tous les jours d'oeuvres de miséricorde opérées par l'influence de son Évangile ^ de malades guéris ^

d'aveugles éclairés par sa lumière, de Lazares sauvés de la mort et arrachés au tombeau où leurs criminelles habitudes les tenaient ensevelis!

M. Salvador veut qu'il n'y ait là qu'une répétition des écrits moraux des anciens Sages de la Grèce et de Rome , plus particulièrement des livres sapientiaux consacrés chez les Juifs & les familiers à Jésus-Christ et à ses apôtres (^).

(') M. .Salvador^ tom» i, pag. 355-357.

À cette assertion j* opposerai d*abord un principe général qui se présente à tout lecteur tant soit peu instruit : c'est qu'aucun des livres philosophiques anciens ou modernes n'offre un code complet. Ce n'est qu'en ramassant les maximes éparses chez les différents Sages que l'on parvient à composer un ensemble de doctrines, encore dénué de sanction. L'Évangile n'est pas seulement le livre de Dieu; il est le livre de l'homme considéré dans toutes les situations et les circonstances de la vie ; le livre de tous les âges j du savant et de l'ignorant , du riche et du pauvre, du monarque et du sujet; le Livre du temps et de l'éternité.

Quant à la prétention en faveur des livres de l'Ancien Testament , nous révérons avec M. Salvador leur antiquité , leur autorité ; mais nous lui opposerons ses propres aveux en faveur de ceux du Nouveau. Il convient que l'autorité affectueuse qui caractérise l'enseignement moral de Jésus remplace la manière commune aux docteurs de sa nation (^). A Dieu ne plaise que nous confondions les auteurs des livres précédemment dictés par l'Esprit-Saint avec les docteurs des âges plus récents ! Pour nous borner à la seule confrontation établie par M. Salvador lui-même, entre l'Évangile et le recueil des livres

(') M. Salvador, tom. 1, pag. 870.

43a GONSIDÉaATIONS GilfiAALSS

philosophe Israélite, comme l'insinue M. Salya* dor. Eh! qu'y auraient-ils trouvé? Pas autre chose que ce dont M. Salvador lui-même est obligé de convenir : un appareil de mots toujours plus harmonieux que solides , des allégories plus subtiles que judicieuses, des interprétations puériles (*).

Qu'il me soit donc permis de le demander encore : quelle autre législation sut mettre jamais ainsi la terre en communication avec le ciel; unir par des noeuds aussi intimes la morale , le culte et le dogme ; les faire reposer tous les trois sur la même base? Cette sublime théologie , d'où est-elle venue? qui l'a donnée le premier 'au monde? Quel est le philosophe qui l'ait enseignée j quand Moïse lui-même n'a fait que l'entrevoir? Pourquoi cet aveu échappé à la philosophie elle-même : qu'un Dieu seul pouvait l'apporter sur la terre, en dissipant l'épais nuage qui couvrait tous les yeux (^J? Etait-il réservé à un simple mortel de nous donner ce qui nous manquait en ce genre; au moins philosophe de tous les peuples du monde de l'éclairer par les oracles d'une sagesse aussi profonde? Ces réflexions , dont il serait fsicile d'étendre plus loin les principes et les conséquences , seraient plus que suflBisantes

(') Tom. I, pag. x4i*

(3) Voyez plus haut, pag. Ii4-ia5 (note), etc.

pour amener tout lecteur de bonne foi à conclure par ces paroles du philosophe de Genève : « Se » peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sim- » pie soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il

que 9 celui dont il fait l'histoire ne soit lui-même » qu'un homme (*)? »

Et pourtant nous n'avons envisagé encore que les marques intérieures de la vérité du christianisme, celles qui ressortent de la simple lecture du livre des Evangiles. Donnons un coup d'œil à l'examen de ses preuves extérieures, c'est-à-dire les prophéties et les miracles; double argument que nous ne cesserons pas d'opposer à toutes les résistances de l'incrédulité. C'est par là qu'Origène battait en ruines les sophismes de Celse. La crainte du reproche de répétition ne nous arrêtera pas dans le devoir de donner à ces deux preuves invincibles de notre vérité chrétienne le développement convenable.

(«) Emile, Confession du P'icaire savo/ard.

4^4 conèToiEATiôïfS ^ibnihALM

SECONDE PARTIE

Oti a dit que si Dieu n'existait pas ^ rlfautràU Vinifenter. Cette maxime, que l'ott â aUssi appliquée au christianisme y me semblé kna)iqtier ct)mplètement de vérité, en ce qu'elle laisserait croîtiB que l'homme aurait pu donnet* l'être à celui qui existe nécessairement, et n'en serait pas moins tout ce qu'il est, quand 11 n'eût pas voulu rien produire au-dehors de lui. De mêtnè n*y a-t-il pas défaut de convenance et de vérité à suppO^M* la possibilité humaine d'inventer une religion telle que le christianisme? Le monde serait eûcore aujourd'hui tout ce qu'il fut autrefois, ti Jé-

sus-Christ ne l'eût apporté sur la terre ; il ne dépend pas des hommes , il existe malgré les hommes.

Aux traits de satire lancés à chaque page contre le christianisme , M. Salvador mêle des aveux qui viennent avec éclat à la cause qu'il combat. Il accorde au fils de Marie l'honneur d'avoir opéré une révolution immense dans l'ordre religieux et moral , affranchi l'univers du joug de la superstition , triomphé par la force de la parole évangélique des dieux du Capitole et de l'Aréopage, établi sur des bases plus fermes le grand principe de généralité ou de fraternité humaine ^

SUR LES DOCTRINES DE BILMOULR, ETC. 1^36

accompli en entier l'idée prophétique du génie hébreu. C'est là^ nou^ dit-il, Son titre le plus glorieux dans le grand œuvre des âges ^ ce qui en fait le point culminant , la clef de voûte de l'unité harmonieuse du genre humain ^ ce qui élèvera la personne de Jésus bien au-dessus de toutes les autres personnes (*). Nous en avons bien d'autres à revendiquer en l'honneur du fondateur du christianisme ; c'en est assez de l'aveu que nous présentent ces lignes de M. Salvador pour déterminer le jugement de tout lecteur impartial en faveur d'une conclusion bien plus décisive»

Cette victoire sur le polythéisme et l'idolâtrie, pourquoi donc s'est-elle fait si long-temps attendre? L'Orient, la Grèce et l'Italie ne manquaient assurément pas de beaux génies qui en sentaient l'extravagance et rougissaient de ses infamies, sans oser toutefois les démasquer en public ^ empressés même de prévenir par leurs propres exemples les conséquences de leur timide incrédulité. Était-elle donc si facile, puisqu'eux-mêmes l'avaient désespérée? Ce délire, qui fut celui des peuples les plus renommés par leur sa-

gesse, c'est précisément ce qui en fait le caractère le plus général et le plus essentiel, puisque c'était à cette croyance qu'ils attribuaient le succès de

(*) H* Silnid^> tmit. n, psg. ^ty^i^t.

436 CONSIDÉRATIOIS GÉN ÉRiiLÈS

leurs armes et les découvertes de leur industrie; et pourtant ils avaient^ pour s'éclairer, la lumière de la raison , suffisante , nous dit-on , pour leur découvrir lesvérités fondamentales. Us pouvaient, à la lueur de ses rayons , reconnaître Tempainte toujours subsistante des traditions primordiales transmises de génération en génération par les patriarches, à qui Dieu lui-même les avait enseignées. U existait pour eux , comme pour tout le genre humain, une religion naturelle, capable seule , dans le langage de la moderne philosophie, de suppléer à toute doctrine positive, et d'amener Thomme à la connaissance de ses devoirs. Il existait pour eux comme pour tout le genre humain d'autres livres suspendus à la voûte du firmament, prédicateurs éloquents qui parlent au sourd et à l'aveugle , et racontent avec magnificence les perfections infinies du Dieu qui a posé son tabernacle dans le soleil (^). Non, sans doute , Dieu ne s'est laissé jamais sans témoignage parmi les hommes ; mais sa voix n'était pas entendue ; et , pour eux comme pour tout le reste du genre humain , la raison était muette , parce qu'elle n'avait que des hommes pour interprètes. Dans ces siècles si vantés, il est inouï que la raison ait efficacement protégé une seule vé-

(1) Psalm., xviij| 6. Invisibilia ipsius, a creaiurd mundi^ per ea qtiœ faeta sunt, mteilecta conspiciuntur. (Rom., i, ao.

SUR LES DOCTRIITES DE GIBBOIf , ETC. 4^7

rite , ni repoussé aucune erreur. Pas un peuple chez lequel elle ait aboli idolâtrie , dont elle ait réformé les mœurs ; et au moment où les peuples, fatigués de leurs dieux et de leurs philosophes , auraient pu ouvrir les yeux à la révélation évangélique , vous voyez accourir la superstition , qui met en jeu ses derniers efforts pour la combattre par ses échafauds et ses sophismes ; tant il est vrai que la conversion de l'univers ne pouvait pas être l'ouvrage des hommes !

« Ce grand oeuvre, nous dit M. Salvador, était préparé par la secrète influence de la législation mosaïque. » Pourquoi donc ni Abraham, ni Moïse, ni les prophètes, ni aucun des autres législateurs (M. Salvador parle sans doute des pharisiens), ni Jean-Baptiste lui-même, renforcé par l'école essénienne, n'en conçurent-ils pas la pensée (*)? Quand ils l'auraient tenté, ils auraient trouvé un obstacle invincible dans l'impossibilité de pousser plus loin le mouvement religieux et moral (2) ; leur zèle pour la loi , leur ardeur de prosélytisme se bornait à préserver Israël de la con-

(«) Ton. I, pag. 283.

(^) Ibid. y pag. 213-216. M. Salvador y reconnaît l'impuissance où étaient les diverses sectes de la Judée de féconder l'impulsion des esprits en faveur du libérateur promis. Jean-Baptiste lui-même ne pouvait l'accomplir. Il n'appartenait y dit-il , qu'au fils de Marie de lui imprimer un esprit nouveau tout spécial , tout extraordinaire. — Les livres sacrés , traduits

435

tion de l'idolâtrie et l'usage à guérir les

nations qui en étaient profondément infectées.

M, Si[^]iyador le déclare expre[^]ment ; a Moim fut loin d^ç développer chez son peuple Te[^]prît d^ç conqu^çti d^{opt} le maître de Nazareth eut lo secret d'epflammer ses sectateurs; se« espérance[^] étaient ajournées dans Tavenir. Il chercha lai moyens de triomphe dans la protection de Dieu , dans la force même du principe d'unité qui fait l'âme de sa législation ; assuré des destinées de son peuple, il voulut qu Israël attendit en paix le moment q^ù les iations étrangères viendront d'eUes-mêmes se greffer sur le tronc de lantiqu[^] hébraïsme , et s'asseoir au banquet de famille pour jouir en commun des bienfaits d'une fra[^]ternité universelle , attirées par le seul fait dt l'étonneiQp^{pt} et par lie prosélytisme de re^{^^}ein-ple(^].p

En attendant cet hetireuis; avenir» réservé à la fin des siècles, nous en avons respérance» mais sur d'autres fondements que ceux de J\I. Salva* dgri ne voyons-nous pas la prédiction accomplie»

et la promesse faite à Abraham déjà réalisée en

en grec, trouvèrent peu de prosélytes chez les étrangers^ témoin les calomnies qui s'en débitaient encore au temps de Jérôme et ce vers du même poète :

Traduit à Rome quodcumque volumine Moses.

(Sat. >iv, vers 104)

SUR LES BOGTRIXES DE GIÇBOFF, ETC. 4^9

grande partie du moins par la vocation des gentils à la lumière de la révélation évangélique? C'est là un fait qu'il est impossible de nous contester. C'est par la destruction du polythéisme que les nations infidèles sont entrées dans le christianisme. La promptitude inouïe avec laquelle s'est fait ce grand changement est, dit Posidonius, un miracle visible (^); saint Paul l'appelle une œuvre contre les lois de la nature(^). Les philosophes cherchent à l'expliquer par des causes purement naturelles. Il était, dit-on, préparé chez les Juifs par la réaction religieuse et morale qu'ils avaient commencée depuis longtemps, où la plupart des éléments de victoire se réunissaient (*)• — Pour quiconque ne cherche pas à s'avengler, le plus léger examen des faits décèle évidemment ici une cause au-dessus de la nature. Le christianisme avec ses dogmes au-dessus de la raison, avec ses préceptes, ce semble, au-dessus de la nature, s'avance en conquérant à travers les résistances les plus opiniâtres, attaqué successivement et souvent tout à la fois par toutes les puissances et tous les sophismes, brisant en tous lieux les chaînes de la superstition, renversant les temples profanes et les écoles de la sagesse humaine, ralliant sous sa

(>) Disc, sur rhist. ttnh.y pag. 333, édit. in-8. (^ Contra naturam insertum est in boMiim çUvam, (Épître aux Romains, ch. xi,

vers. 24*) o M. Salvador, tom. || pa^ . i49*

44o CONSIDERATIONS G^NIÉRALES

bannière le Juif et le Samaritain | le Grec et le Barbare! Et l'on vient nous dire que l'idolâtrie et la synagogue se sont détrônées d'elles-mêmes, et que Dieu n'est pour rien dans cette œuvre ; que l'hébraïsme l'avait préparée.

Prétons l'oreille à M. Salvador cherchant à donner à ses lecteurs le secret de cette révolution; comment il nous donne à entendre que s'est exécuté le commandement de Jésus à ses apôtres, d'aller lui soumettre tous les peuples de la terre par la prédication de son Évangile , Euntes pras' dicare Evangelium. « Non seulement ce Dieu ordonnait qu'en attendant la manifestation complète de sa loi, son nom s'emparât peu à peu de toutes les villes de la gentilité, les plus savantes, les plus commerciales , les plus guerrières; mais, dédaignant de se servir de l'épée , il envoyait chasser toutes les divinités réunies alors au sein du Capitole , avec le même bâton voyageur sur lequel les Juifs s'étaient appuyés pendant la sortie d'Egypte; et pour ne pas laisser en suspens les railleries imprudentes de tant de philosophes et de poètes, il leur réservait de prosterner bien bas leurs fronts et leurs génies devant un jeune dieu venu de la Judée, né d'une femme juive et circoncis (*) ! » Ce langage, dépouillé du ton dérisoire qui l'accompagne , n'est-ce pas l'aveu le plus au-

(<) M. Salvador, tom. ii, pag. 307.

SOR LES DOGTRILFES DE GIBBON , ETC. 44^

then tique de la victoire de Jésus-Christ? Quoi! trois mots seulement pour renverser les cités les plus orgueilleuses , faire

crouler à la fois ces milliers de Jérichos enceintes des remparts que forment alentour la superstition , l'habitude et la licence; abattre à ses pieds TÉgypte, Amalec et Madian! Quoi! le nom, le simple nom d'un cir^ concis j né d une femme juive ^ s'être transformé tout-à-coup dans le nom du seul Dieu toutpuissant qui commande à la nature! Ce bâton voyageur^ l'instrument d'un supplice infâme , comment est-il devenu plus puissant que les im" prudentes railleries de tant de philosophes et de poètes; plus puissant que ces Romains armés du fer sanglant qui avait dompté tous les peuples du monde 9 et s'apprêtait à s'enivrer du sang de nos martyrs chrétiens; plus puissant que les ligues sans cesse renaissantes de peuples et de rois conjurés contre le Seigneur et contre son Christ?

Telle est la manière dont M. Salvador prétend rendre raison du fait si extraordinaire de l'établissement du christianisme. D'autres législateurs emprunteront la puissance du glaive ; le maître de Nazareth dédaigne de s'en servir; il a préféré la puissance de la parole. Il veut faire reconnaître dans sa personne le Verbe des Écritures , le Dieu de la parole (*); faire voir à tous les yeux que la

(') M, Salvador, tom, ii>pag. 306.

44sà Go^i&ipJÉiuTYoïis a]ii(isL«.L»

force de h parole ou de riutelHgeDce ne k cède en rien au fil le plus acéré de Tépée (*^); et pour cela , dans le dessein qu'il a conçu de réunir eu jm seul corps ^ non seulement toutes les ^ctes et le9 dispersions hébraïques, mais encore touteii les populations étrangères , il a choisi , non pas ^ dit son apôtre, ies suivais çt les philosophes ^ ipais quelques hommes ignorants et

grossiers* Pourquoi? Précisément /M>tttr convaincre de Jolie la science et la sagesse du siècle (^). N'importe, ces étranges orateurs, c'est d'eux qu'il a fait les instruments de ses conquêtes; par eux qu'il a prévalu, selon l'expression de Bossuet, à tous les empereurs et à tout l'empire (*).

Que M. Salvador nous dise si tout autre que le créateur souverain de l'univers aurait pu dire : Q^e la ln/nière soit , et la lumière f^t (*).

Aussi était-ce là, poursuit M. Salvador, la merveille réservée à l'hébraïsme, et dont Jésus- Christ est parvenu à s'appliquer l'honneur et le mérite. }^a conviction existante invariablement chez le« Juifs, que le principe d'unité inhérent au nom de Jéhovah, de l'Éternel , et conséquemment de la fraternité populaire entre toutes les nations, deviendrait tôt ou tard l'objet du culte

(>) M. Salvador, tom. ii, pag. 3ia.

(«) l. Cor., I, 17.

(^ Disc, surthist, unip.y pag. 40x.

(^ Genèse, x, 3.

SUR LES J>QGTRI1!^S DE OIQBOXT, ETC. 443

et des méditations de toute la terre (*), telle était la pensée surpoe de Thébraïsme. Par là Jésus se déclarait le Messie j ij accomplissait les promesses faites à Abraham | et solennellement confirmées par Moïse. Cest donc, conclut M. Salvador , au peuple d'Abraham et de Moïse, au seul peuple juif, qu'est dû le miracle de la conversion des gentils et de la réforme de l'univers.

Nul doute que Moïse, grâce à la lumière supérieure dont il fut éclairé, n'ait connu cet heureux avenir, puisqu'il l'a prédit. Et dans quels termes? Sera-ce pour en faire honneur à sa nation? Nullement; mais à un prophète sorti de son sein, semblable à lui par l'autorité de ses miracles; suscité de Dieu pour remplir une mission extraordinaire. C'est à celui-là qu'il faudra désormais obéir. Malheur à qui refusera d'entendre sa voix! Moi-même, dit le Seigneur, je serai le vengeur de sa vérité méconnue (^J. Ne semble-t-il pas que Moïse ait pressenti la future indocilité du peuple d'Israël et son terrible châtiment ? M. Salvador, vous ne voulez pas du Testament de Jésus* Christ; récuserez-vous le Testament de Moïse? Puisqu'un autre prophète est annoncé, ce n'est donc plus Moïse qu'il faudra écouter. Il a cédé sa chaire à un autre envoyé de Dieu, L'ancienne

(') M« Salvador, ton), ii, pag. 974-^7^ . (*) Prophetam de gente tudj et de fratribus tuis^ sicur MB y suscitant tibi Dominas Deus (nus; Ipsum audits. ., (^ui

444 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

alliance est donc abolie ; elle ne fut que figurative et temporaire; que T introduction à une alliance nouvelle de qui la première recevra son dernier terme et son parfait accomplissement; alliance non plus bornée à la seule terre de Chanaan, où l'orgueil national ne voulait point admettre de rivalités, mais étendue à tous les peuples du monde. Ainsi Abraham, Moïse et tous les prophètes l'ont-ils entendu.

Ce n'est pas tout. A quel signe faudra-t-il le reconnaître, ce prophète nouveau, à la présence de qui tous les oracles doivent cesser? Que M. Salvador vienne nous dire, à la suite de certains

docteurs de sa nation, qu'il s'agit dans cette prédiction y non d'une personne particulière , mais d'Israël tout entier, mais du corps de la nation , laquelle , dispersée dans tous les lieux du monde , à la faveur de cette dispersion , doit faire partout un grand nombre de prosélytes par ses bons exemples et par ses discours, et par là devenir le lien de tous les peuples de la terre ; qu'il s'inscrive en faux contre toutes les prophéties qui lui dénoncent cette dispersion avec toutes ses calamités, comme le châtiment du refus que sa nation a faite d'écouter la voix de Jésus-Christ : nous lui répondonrnf : Moïse n'a pas manqué de signaler les caractères auxquels on devra reconnaître le

autem verba ejus^ quœ loquetur in nomine meo, audire no^ iuen't^ ego ultor existam. (Oeuterod, xyiii, i5, 19.)

prophète nouveau qu'il annonce pour un temps à venir. Moïse sait aussi bien que M. Salvador qu'il viendra des prophètes menteurs qui oseront aussi parler au nom du Seigneur. Comment les distinguer? «Voici, ajoutait le saint législateur, le signe que vous aurez pour le connaître : si ce que ce prophète a prédit au nom du Seigneur n'arrive point, c'est une marque que ce n'était point le Seigneur qui l'avait dit , mais que ce prophète l'avait inventé par l'orgueil et l'enflure de son esprit (*). » Voilà l'oracle ; la prédiction a-t-elle eu son fidèle accomplissement? C'est à l'histoire de répondre : qu'elle nous présente ses faits. Les faits ont une autre valeur que les raisonnements. Il est prédit que, dans la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple , et en la septième semaine de Daniel , les païens seraient instruits et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs (2). Il est prédit que cette conversion du monde idolâtre sera opérée par un Messie sauveur. Dieu (wec les hommes ^ et fils d'Adam par sa condition

humaine , en même temps que fils de Dieu^ non par adoption ^ mais par nature; médiateur d'une nouvelle alliance , réconciliateur du ciel et de la terre par l'effusion de son sang; prêtre pour l'éternité selon l'ordre ,

(') Deuteroo.jxvm, 21-22.

(3) Voyez Pascal , Pensées , chap. xy, pag. 79.

non pas d' Aaron y mais de Melchisédech , fateant des miracles I rendant la vue aux aveugles , Touïe aux sourds. Il est prédit que, malgré tout Téclat de sa mission, la nation juive le méconnaîtra , le repoussera de son sein, Fabreuvera d*outrage\$, le Condamnera à la mort , et qu'il ira au stlpplice comme l'agneau à la boucherie, muet sous le couteau qui Tégorge. Le lieu de sa naissance, les caractères de sa prédication, les circonstances de sa passion , Flnstrument de son supplice, ju^u'à Ses dernières paroles au moment d'expirer , rien n'a échappé à l'œil des prophètes. Ils ont prédit que s'il fut pour l'ingrate Jérusalem une pierre d* achoppement , cette pierre croîtra bientôt Comme une montagne qui couvrira toute la terre; qu'après avoir bu dans le torrent des tribulations, il lèvera la tête par-dessus toutes les dominations de la terre , et que les rois et les peuples en foule, abjurant à ses pieds leurs antiques superstitions, viendront reconnaître en lui l'unique Dieu dji ciel et de la terre. Est-ce bien là le prophète annoncé par Moïse , la victime qu'isaïe accompagnait sur la route du Calvaire trempé de ce sang versé pour guérir les plaies du genre humain , et que David aimait à contempler dans les splendeurs des saints, engendré avant Taiirore, assis à la droite de Dieu son père , dont il le proclame l'unique fils? S'il est vrai que chaeune de

ces prophéties, et tant d'attreurs dont nous

SUR LES DOCTRINES DE CRIST, ETC. 44?

n'avons pas parlé, se soient accomplies de point en point, dans qui en trouvons-nous l'application, que dans Jésus-Christ seul? Est-ce là le Messie, ou devons-nous en attendre un autre? Leur authenticité n'admet aucun doute. Le livre qui les contient nous vient de la main de nos ennemis mêmes. Leur complète réunion dans la personne de Jésus-Christ est également un fait à Tabri de toute contestation. Qui peut se refuser à la conséquence? Le Nouveau Testament n'a fait qu'exécuter ce que l'ancien avait prédit. Pascal l'a dit, et son argument est sans réplique: « Les » Juifs, en tuant Jésus-Christ pour ne pas le reconnaître pour Messie, lui ont donné la dernière » marque de Messie. En continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables; » et en le tuant, et en continuant à le nier ils ont accompli les prophéties {}.

Il résulte donc des prophéties une démonstration invincible en faveur de la vérité du christianisme, par la conformité des événements avec les prédictions. Jésus-Christ en appelait continuellement aux prophéties: Interrogez, disait-il, Moïse et les prophètes. La prophétie est une manifestation évidente de la science et de la sagesse divine. A Dieu seul il appartient de prédire l'avenir (*).

(*) Pascal, *Pensées*, chap. xv, pag. 81.

(^ Les principales objections contre la vérité des prophéties Mises au juif Spinoza, que Moïse appelle ennemi

Ce n'est pas un oracle isolé; c'est une succession d'hommes qui, durant quatre mille ans, constamment et sans variation , viennent prédire le même événement. Il convenait à la majesté du Messie d'être annoncé par une longue série d'ambassadeurs.

Jésus ne fut pas seulement l'objet des prophéties; lui-même il en a fait, et en grand nombre. D'où lui venait cette connaissance de l'avenir?

lia prédit entre autres le crime des Juifs et leur réprobation , la vocation des gentils, la ruine de Jérusalem et de son temple , la perpétuité de son église, toujours combattue et toujours triomphante. Dire que ces prophéties ne se soient pas accomplies, ou qu'elles aient été le produit du hasard, c'est dire que la lumière du soleil n'existe pas ou qu'elle s'est faite d'elle-même.

En se rendant à Jérusalem , il prédit à ses apôtres qu'il y sera trahi par l'un d'entre eux, livré aux mains de ses ennemis , flagellé , mis à mort par le supplice de la croix , et qu'après sa mort il ressuscitera. Le plus ardent de ses apôtres, Pierre , refuse de croire à sa parole ; il proteste que si son maître meurt il veut mourir avec lui. Jésus lui répond : « Cette nuit même tu me renieras j » jusqu'à trois fois. » Tout s'accomplit : il meurt; ses apôtres dispersés par la peur retournent à

cUré de toute religion • Apertum omnù reiigionU hosiem,
(Dissert, inhist. eccles,, t. ii, pag. i4i.)

son LES DOCTRINES DE GIBBON, ETC. 449

leurs filets. Que va devenir sa promesse de résiurrection ? Au troisième jour , le tombeau où le corps fut déposé se trouve vide. Est-il ressuscité comme il Tavait promis? Un mort se ressusciter

soi-même! cela est hors de la nature. — Peut-être le corps a été enlevé. — Mais les précautions ont été trop bien prises pour que l'enlèvement fût possible; et d'ailleurs à quoi bon? il ne le rendait pas à la vie. Voilà pourtant qu'après trois jours Jésus se montre, et dans diverses circonstances, ressuscité, mangeant avec ses disciples, séjournant pendant quarante jours au milieu d'eux. L'incrédule Thomas ne s'est rendu qu'après s'être assuré par le témoignage de ses sens que ce n'est point un fantôme. Les apôtres, traduits devant la synagogue, poursuivis par la même haine qui vient d'immoler leur victime, ne répondent à toutes les menaces que par cette simple parole : Nous l'avons vu de nos yeux touché de nos mains. Si la résurrection n'est qu'une fable, il est si facile de la démasquer et de la confondre par la confrontation des témoignages ! Est-ce par de frivoles dénégations que M. Salvador prétend réduire au silence des faits aussi positifs?

11 nous en reste bien d'autres à lui opposer. Jésus-Christ ressuscité a prédit à ses apôtres que bientôt il retournerait à Dieu son père pour se réunir à lui dans le ciel ; par là il se déclare le fils de Dieu ; que du ciel, il leur enverrait son Es-

450 GONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Esprit-Saint, qui leur enseignerait toute vérité, et les investirait de sa propre puissance. Si de pareilles promesses ne s'exécutent pas, celui qui osa les faire est convaincu d'être qu'un imposteur, et certes, il ne doit pas s'attendre à trouver des esprits crédules qui s'associent à son imposture, et s'engagent à la défendre pour le seul plaisir de se faire crucifier. Il s'agit donc de savoir s'ils ont reçu en effet cette effusion de grâces de l'Esprit-Saint qui leur fut promise, et quelles preuves nous en avons. Or,

le miracle de l'ascension du Sauveur est prouvé invinciblement par tous les miracles de la Pentecôte.

Le premier sujet de Tétonnement qu'il inspire, est celui qu'exprime la foule d'étrangers accourus à Jérusalem pour la solennité qui les rassemble : Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? D'où vient que nous les entendons chacun parler la langue de notre pays (*)? Fut-il jamais prodige plus étonnant, plus indépendant du pouvoir humain , plus au-dessus de toute illusion et de tout artifice? Que M. Salvador nous explique, s'il le peut, un pareil phénomène par des causes naturelles. Mais il faudrait nier tous les autres faits qui s'y attachent, les prédications de saint Pierre, et le soudain changement qui s'est opéré à la voix de l'apôtre dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; nier le merveilleux établi-

(>) Act. n, 9.

sèment de cette église de Jérusalem , devenue à sa naissance le modèle de toutes les églises; nier les épîtres des apôtres , nier tous les monuments contemporains qui l'attestent et y ramènent sans cesse. C'est-à-dire que , pour ne pas croire ce fait nécessairement lié à tous les autres , qui sont indubitables y il faudrait ne rien croire du tout, se jeter dans un scepticisme brutal, et renoncer à la raison. Quel serait donc, s'il n'est pas l'œuvre de Dieu, quel serait-il ce pouvoir inconnu qui a produit une semblable révolution dans les croyances et dans les mœurs , fait éclater tout-à-coup dans des hommes étrangers à toute science une aussi profonde intelligence des mystères et des écritures, une dialectique aussi ferme, une éloquence si vive et si entraînante? dans les disciples, une docilité si nouvelle , enfanté à la fois ces vertus sublimes, cette charité surnaturelle qui de tous les cœurs/a/V un

seul cœur et une seule âme , cet héroïque désintéressement et ce détachement universel des choses de la terre, et l'invincible courage de ces professions de foi portées dans l'exil, à la cour des rois, dans l'horreur des cachots, dans Tamphithéâtre et sur les bûchers qui s'allument dans toutes les parties du Qdond pour anéantir la religion du Christ? Qu'est-ce que tout cela, sinon le fidèle accomplissement de l'antique prophétie : Je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes ,

45*2 CONSIDÉRATIONS GÉNFRÀIKS

et la face de la terre sera renouvelée (*). Qui a prononcé cet oracle . si ce n'est le Seigneur : Hœc dicit Dominas, Qui Ta exécuté , si ce n'est Jésus-Christ? donc Jésus-Christ est le Seigneur, le nouveau prophète que Moïse a proclamé, l'unique Dieu qu'il faut adorer.

Si les prophéties nous donnent la preuve irrésistible de la divinité de Jésus-Christ , nous ne sommes pas moins fondé à opposer à tous les effortff^^de l'incrédulité les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. Comment nos adversaires essaient-ils d'en aftaiblir l'autorité? L'objection générale par laquelle ils la combattent se fonde sur l'essence des perfections divines et sur l'immobilité des lois que le Créateur a imposées à la nature. Dieu étant immuable, et les miracles étant une dérogiatioïi à l'ordre des choses naturelles, les miracles racontés dans l'Évangile ne sont pas croyables; ils étaient impossibles. — Impossibles à l'auteur tout-puissant de la nature! — Blasphème impie, s'écrie le philosophe de Genève (-). Que M. Strauss refuse à Dieu le pouvoir de faire des mi-

(•) Effundam Spiritum meum super onmcm earnem {dicit Domi/tiis).Jot\,j II, aS. Act., ii, a8. Emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terreœ, (Psalm., cm, 30.)

(9) r Celte question sérieusement traitée serait impie, si elle » n* était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la » résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enu fermer. Mais ausai quel homme a jamais nié que Diea put

racles : il heurte le sens intime, il ment à l'histoire, à la raison, qui fait voir dans la conservation des lois de la nature un miracle perpétuel , du moins est-il d'accord avec lui-même. Mais le disciple de Philon el de Moïse!... Est-ce qu'au temps du législateur des Hébreux la nature avait d'autres lois que celles qui la régissent aujourd'hui? Si une fois il a été libre à Dieu de les suspendre à la voix de Moïse et d'Élie, la nature lui était-elle moins assujettie au temps du Législateur des chrétiensPDérogeait-il à sa sagesse en faisant pour la conversion du monde ce qu'il avait fait poi* l'introduction des Juifs dans la terre de Chanaan?

Toute la question , nous l'avons déjà dit (^), se réduit donc à un fait qui se décide par l'autorité des témoignages, i^a critique la plus rigoureuse n'admet pas d'autres preuves; mais elle veut aussi que les faits soient publics , nombreux, éclatants, opérés par une seule parole , exécutés pour les fins les plus utiles et les plus nobles, racontés avec candeur et simplicité, liés entre eux par la chaîne la plus intime, avoués par les ennemis, portés uniformément jusqu'aux nations loin-

» faire des miracles? » (iii« Lettre de la montagne,) — Pourquoi donc le même philosophe nie-l-il ceux du Nouveau Testament? — Nous demanderions à notre tour : Pourquoi les éter-

nelles contradictions de la philosophie détruisant aujourd'hui ce qu'elle affirmait hier ?

(') Voyez plus haut , pag. 49 ^^ s"iv*

454 CONSIDÉRATIONS GÉLÉRALES

taines, en parfaite conformité soit les uns avec les autres , soit avec les monuments contemporains, enfin soutenus partout avec une égale constance, au milieu d'épreuves les plus violentes et les plus opiniâtres. Les faits historiques le mieux constatés sont assurément bien loin de présenter la complète réunion de ces caractères, et personne ne les révoque en doute; nous Îçs réclamons tous dans la cause des faits évangé* liques. Ils ont été de tout temps soumis à cette règle de critique; loin de la redouter, nous sommes les premiers à l'invoquer contre les dénégations de M. Strauss et les sophismes de M. Salvador. Nous l'avons appliquée sévèrement à chacun des récits du Nouveau Testament, aux détails comme à l'ensemble des livres dont il se compose, à tout l'établissement du christianisme. Sans les miracles, jamais le monde idolâtre n'eût consenti à reconnaître la vérité chrétienne. La seule conversion de l'univers est un miracle qui suppose tous les autres en même temps qu'il les prouve.

M. Salvador leur prête un autre fondement que l'action de la divine toute-puissance. « Jésus a conçu, dit-il, le projet de se faire passer pour le Messie des prophètes; il imagine de créer un royaume nouveau , hors du monde présent. Peu lui importe qu'il soit inauguré par son sang; l'honneur d'en être le monarque né saurait s'a-

cher trop cher. Il trouve des disciples crédules, ignorants, qu'il vient à bout de pénétrer de cette opinion. Après sa mort, ils se sont réunis pour concerter ensemble le plan de la religion nouvelle à imposer à l'univers. Quatre d'entre eux se chargent d'en rédiger le code sous le titre d'histoire de sa vie, accumulant sur sa personne les passages des prophètes relatifs au Messie. Ils donnent pour bannière à leur Évangile le dogme nouveau forgé par leur maître, de la résurrection des morts et d'une vie future, dont l'idée est exprimée dans ces termes par M. Salvador : « Le génie hébraïque avait repoussé avec force la croyance d'après laquelle la vie présente ne serait qu'une échéance d'un état pré-existant à l'humanité, qu'un lieu de captivité pour l'esprit, une expiation fatale envers le ciel. Il avait proclamé au contraire cette nature présente, malgré tous les inconvénients qu'elle entraîne dans son cours, comme un bienfait divin, comme une rétribution à l'homme, comme un droit à la vie éternelle, comme un droit à la perfection et de durer sans cesse. En conséquence, la richesse publique et privée formant une opposition religieuse et morale à l'idée redoutable de misère et de pauvreté, concentrait toutes les ambitions et les passions dans le présent. » M. Salvador ne cesse de le répéter : c'est là

(*) M. Salvador, *ibid.*, pag. 358.

CONSIDERATIONS GÉNÉRALES

la doctrine extérieure et publique de la Judée (*), celle qu'avaient professée Abraham, les patriarches et les prophètes, tout le Judaïsme ; et il défie de lui citer dans toutes nos Écritures un texte

précis contre cette assertion C^). — Parce que la foi d'une vie future reste dans les anciennes Écritures couverte de nuages , et qu'il appartenait à Jésus- Christ de dissiper toutes les ombres dont elle était obscurcie, il n'en est pas moins prouvé qu'il s'en était conservé de précieuses étincelles dans les traditions antiques toujours existantes chez tous les peuples (*). Chez les Juifs seuls, nous dit M. Salvador, la trace en aurait été perdue; mais elle s'était fidèlement conservée chez les peuples de l'Orient, d'où les Juifs la rapportèrent dans leur patrie après la captivité de Babylone. Toutefois, ajoute-t-il, elle n'y trouva

(') M, Salvador, t. i, pag. 404*

(^j Tom. II, pag. 554,

{^} Plus d'un savant a recueilli les textes de T Ancien Testament, où la foi de la vie future et de T immortalité des Ames est attestée comme créance nationale. Parmi les sectes juives, il n*y avait que les saducéens qui s'éloignassent de la croyance commune. Us mettaient ce dogme au nombre des tradiUons que les pharisiens avaient , disaient-ils, ajoutées aux lois de Moïse, encore que les vérités qu'ils niaient fussent crues dans la nation , et visiblement supposées dans tous les livres de la loi , comme Taffirme le savant auteur de3 Lettres de quelques juifs portugais à M, de Voltaire (tom. i, pag. 377, édit. in-8®, Paris, 1772). — Il est également faux de dire que les Juifi

SUR LES DOCTRINES DE GIBBON, ETC. ^b'J

que peu de partisans. Adoptée, du moins en partie, par les pharisiens et les esséniens, elle y était opiniâtrement combattue par les saducéens , en guerre avec les traditions et les croyances des autres écoles qu'ils regardaient comme une source conti-

nuelle d'abus et comme des importations étrangères (*). Jésus-Christ et ses apôtres, la jugeant plus favorable à leurs desseins, bâtirent sur ce fondement leur édifice religieux. I-e dogme de la résurrection des morts et d'un royaume céleste où les âmes devaient être introduites après leur séparation d*avec les corps, devint la bannière sous laquelle l'institut chrétien se proposait de marcher à la conquête du monde. Pour l'accréditer, il fallait des miracles : ils arrivèrent en foule au secours de la doctrine nouvelle. Le

aient dans aucun temps borné aux jouissances terrestres les réciupenses promises à la vertu rarement heureuse ici-bas. Elles taisaient partie des espérances par lesquelles le Seigneur encourageait son peuple à l'observation de sa loi ; elles n'en étaient pas Fessence. Tous les saints personnages de l'Ancien Testament le reconiiaissaient bien , quand ils se disaient n'être que des étrangers sur la terre ^ où ils n'apparaissaient qu'un moment , condamnés , selon l'expression de Fun d'entre eux , à traîner àe^ jours mauvais (Genès., XL Tir, 9)9^^ s'acheroinant vers une meilleure patrie, la vraie terre des vivants, que David avait saluée de loin , et dont la seule perspective faisait tressaillir Abraham d'une prophétique allégresse. (Joan., VIII, 5f.)

(*) M. Salvador, tom. i, pag. 117.

458 GOHSIDÉRATIONS GlémÉRALES

nouvel esprit apporté dans Tinterprétation des livres sacrés des Juifs présida à leur choix. C'est M. Salvador qui nous l'apprend. « Il est certain, dit-il , que le mobile de Jésus en accomplissant ses miracles j ou de ses annalistes en les lui attribuant , fut d'offrir une preuve visible des avantages surhumains réservés

au monde futur; il fallait réaliser, dans le sens le plus littéral^le plus matériel , les tableaux poétiques de\$ perfections et des félicités naturelles promises par les prophètes aux temps du Messie ou à l'avenir. Àloins^ disaient ces prophètes, les cœurs agités obtiendraient du repos, les aveugles verraient, les sourds ouïraient, les boiteux disputeraient de vitesse avec les cerfs; et ce^ biens ne seraient que le prélude emblématique d'une foule d'autres non moins désirables (^). >j , Mais ces miracles, il faut les produire , les opérer au grand jour, à la vue de tout un peuple qui le suit au désert, èhv la txlontagne, sur les bords de là mer, au sein des villes et des campagnes, à Jéricho , à Béthanie, à Jérusalem, sous les yeux de n^illiers de? téipoints , en présence d'çu- ^en)is le plus violemment déclarés. Ces miracles, ils {«'exécutent sans o»tetitation , sans intermédiaire, sans aucun apprêt étranger, par un simple ctoiTlmaildement , par lîn attouchement de

(*) Tom. j, pag. 26a.

ses mains ou par une vertu salutaire qui sort dé son vêtement; par la seule expression d'une volonté souveraine à qui rien ne résiste , ni les éléments , ni l'absence , ni la mort : Je le veux , soyez guéri ; Lazare , sors du tombeau qui t'enferme depuis quatre jours, déjà en proie à la corruption; Allez ^ voire serviteur se porte bien (y). Ces miracles, vous les voyez incessamment renouvelés durant les trois années du ministère dé Jésus-Christ. Voilà ce qu'apprend aux Juifs un livre qui s'écrit de leur temps, et qui leur fait l'histoire d'un homme qu'ils ont vu mourir attaché à la croix, et de ses miracles, qui se sont faits au milieu d'eux. Et cependant, malgré toiit le poids de la notoriété publique, malgré les aveux des pharisiens et les hommages de l'admiration et dp la reconnaissance qu'ils excitent, M. Salvador prétendra qu'ils étaient

de facile exécution ^ qu'ils n'ont d'autre garantie que l'imagination des évangélistes qui les ont inventés ou des disciples qui les ont crus sans examen. Tantôt , avec M. Strauss , il cherche à les expliquer par des symboles (2), tantôt , avec les princes des prêtres de sa nation , il les attribue à certains actes occultes, aux illusions des sens fascinés par l'im-

(*) Folo mundare. (Matih. , > m, 3.) — Lazare^ veni foras. (Joan., XI, 63.) — l'adCf etsicut credidistiyfiat tihi. (MaUb., VIII, i3.) ^

(^ M. Salvador, tom. i, pag. 247*

460 CONSf DÉRATIO V8 GÉNÉRALES

posture des démons ('). La foi à ces miracles trouvait, dit-il, les plus favorables dispositions dans l'amour général des peuples pour le merveilleux, et dans les circonstances politiques et morales du peuple juif à l'époque où vécut Jésus* Christ. Elle réalisait l'espérance d'un messie libérateur, apportant avec lui , dès à présent, raffranchissement des maux de l'humanité, l'abondance des récoltes et des richesses, la jouissance des commodités de la vie, et, dans l'avenir, Fémanicipation du genre humain sous le gouvernement d'un monarque unique, plein de droiture et d'équité (2).

Que de contradictions à dévorer dans ce long tissu d'hypothèses arbitraires, démenties par l'histoire, par l'expérience et par la nature!

Ces misérables pécheurs de la Galilée , qui ne savent que raccommoder leurs filets, transformés en audacieux conspirateurs, qui, pour arriver à leurs fins , commencent par un absurde men-

songe, et réussissent à faire croire aux Juifs qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont pu voir, puisqu'il n'existait pas? Ces ignorants, de la dernière lie du peuple, inventer, chacun à part, une histoire si bien liée dans tous ses détails, sans avoir pu se concerter entre eux, puisqu'ils étaient éloignés l'un de

(') M. Salvador[^] t. i, pag. 243.

(3) Ibid,[^] tom. II, pag. 18-19.

L'autre par des espaces lointains! Ces enthousiastes, si jaloux de la gloire de leur maître qu'ils ne craignent pas de Télever au-dessus de l'humanité par la toute-puissance de ses miracles, ils ne craignent pas davantage de l'abaisser au-dessous par le récit des faiblesses de son agonie; et tout ambitieux qu'ils paraissent y jusqu'à lui demander les premières places dans son royaume, ils craignent moins encore de s'accuser eux-mêmes au[^]Yeux de tout l'univers! Et, pour soutenir leur imposture, vous les entendez non seulement affirmer jusqu'au bout la vérité de ce qu'ils racontent, comme en ayant été les témoins, IVos testes sumus y[^]mais appeler en témoignage ceux à qui ils les racontent : Hune r/uem vos vidistis et nostis (2) ! Quand on veut persuader des contemporains prévenus contre ce qu'on a à leur annoncer, on ne s'appuie pas sur des choses dont ils puissent si facilement connaître la fausseté. Mais non. À la voix de ces ignorants, enveloppés dans la proscription de leur maître pour le seul crime d'en avoir été les disciples, un fanatisme étrange s'est tout-à-coup emparé des esprits dans la Judée[^] dans la Syrie, dans les villes les plus savantes de la Grèce et de l'Italie, chez les peuples les plus civilisés comme les plus barbares, pour croire aveuglément à tous les mensonges qu'on

(') Act. n, 3a; ni, i6.

469 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

leur débite sous le nom de miracles , et pour se dévouer eux-mêmes à tous les châtimens dont on menace leur crédulité! Certes, il y aurait eu là un miracle plus étonnant encore que tous ceux dont les livres du Nouveau Testament nous offrent le récit. Répétons-le: sans les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres , jamais le monde païen n'eût consenti à remplacer autels de l'idolâtrie par l'autel du Dieu crucifié , s'il n'y eût été contraint par l'évidence des miracles qui attestent la divinité de sa doctrine.

Après avoir épuisé l'art du sophisme dans un aperçu général sur les miracles , M. Salvador en vient aux détails^ et attaque la vérité de chacun d'eux. Il s'arrête particulièrement sur le miracle de la résurrection de Jésus-Christ, [es événements qui l'avaient précédée y comme la passion et la mort du Sauveur, l'institution du sacrement auguste qui devait en être l'éternelle commémoration , ainsi que les événements qui l'ont suivie, comme l'ascension, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, la vocation des gentils et l'établissement de l'Église chrétienne, la conversion de saint {^gul, et les prodiges si éclatants, si multipliés, qui pnt signalé son apostolat , fournissent à l'ardent ^tagoniste du Nouveau Testament une longue suite de paradoxes contre la vérité des œuvres surnaturelles qu'il raconte. « L'habitude de voir de femx miracles ne laissait plus croire même aux

véritables; et puis, les miracles de Jésus^ en les supposant vrais, contredisaient trop formellement les ordonnances de Moïse, le dogme hébraïque et la croyance universelle de la nation

, pour que Von pût voir en lui autre chose qu'un séditionnaire en révolte contre les lois de l'État, justiciable des tribunaux, et justement condamné par l'autorité souveraine du grand conseil de la nation (^). >» — C'était par les prophéties et par ses miracles^ que Jésus-Christ répondait à tous ses accusateurs. C'était en appelant au témoignage de* Moïse et des prophètes : Si je ne fais pas des œuvres que jamais aucun autre ri a faites , dit il aux Juifs, ils n'auraient pas de péchés (^), L'aveuglement des Juifs était donc tout-à fait volontaire. La cause de Jésus-Christ était celle de Dieu même, de sa vérité, de sa- toute- puissance. Le zèle apparent des pharisiens masquait les passions basses et violentes que Jésus-Christ leur reproche; l'obéissance à la loi n'en fut qu'une violation sacrilège. — « L'honneur du nom de Jéhovah commandait ce sacrifice. » — Qui mieux que Dieu lui-même pouvait être juge de son propre honneur? Ce que disait le Seigneur au premier des fraticides , nous le disons à Israël : Si tu as bien fait^ tu en recèleras récompense; mais si tu as fait

(^) M. Salvador, tom. ii, pag. 13a.

pj Si opéra non fecissem quæ nemo nlius fecit ^ peccatuin non haberent, (Joao., xv, 14*)

464 CONSIDÉRA rrONS GÉNÉRALES

malj ton crime retombera à jamais sur ta tête (^). Que Dieu soit juge entre son peuple et Jésus- Christ. Ecoute, Israël! écoutez, M. Salvador! la sentence rendue par la bouche de Dieu même : La voix de ce sang versé par tes mains est montée vers moi : j'en serai le vengeur. Le sceau de la malédiction est imprimé sur ton front; il y restera gravé en caractères ineffaçables ; tu seras errant, fugitif sur toute la terre (^) , étranger à tous les peuples du

monde y sans qu'il soit donné à aucun de t' effacer du nombre des vivants. Phénomène unique dans les fastes de l'histoire. Vaincu par les Assyriens , les Perses, les Mèdes, les Grecs et les Romains ; après que ces nations puissantes disparaissent, le peuple juif, dont elles ont brisé le sceptre, subsiste seul sans cesse, survivant à lui-même , aux débris de son royaume , à la destruction de ses vainqueurs. Toutes les nations se sont vainement réunies pour exterminer un peuple qui existe chez toutes les nations , sans ressembler à aucune , sans se confondre avec aucune. Dépositaire des premières archives du monde et des oracles qu'il a méconnus, il va partout , la Bible à la main , vérifier les prédictions de ce livre, et rendre témoi-

(') 67 ùc/tr c}!;(ris , rvcipics ; sin autcm maiè , statim in fti^ rihus pcccatitm aderit, (Gcn., iv, 7.)

(') Elis maiedictus , vagus et projugus eris super terram, {Ibid.y 12.)

gnage à la vérité de la religion qu'il espérait 'anéantir dans le tombeau de son auteur. Voilà dix-huit siècles que, portant en tous lieux ses larmes et son désespoir, Caïn se débat , se soutient à travers les persécutions et le carnage , les haines et le mépris de l'univers : Maledictus erisj vagus et profugus super terrant. Cette prophétie rigoureusement accomplie, ce miracle subsistant sous nos yeux , ne donnent-ils donc pas la démonstration la plus éclatante de toutes les autres prédictions et de tous les autres miracles? Jésus- Christ prenant à témoin de la vérité de sa mission la future désolation du temple et du peuple d'Israël, ne faisait-il pas reconnaître assez clairement dans sa personne l'innocent Abel, dont le meurtre devait provoquer une colère inexorable? Suffit-il à Fassassin de nier son crime , quand il est avéré par la

seule rigueur du châtement? Que M. Salvador exalte donc tant qu'il voudra la puissance de la magie et des sciences occultes, soit pour la révélation des secrets de l'avenir, soit pour certaines opérations réputées miraculeuses (^); qu'il Caisse cause commune avec nos prétendus esprits forts pour nier indifféremment les uns et les autres : ces futiles objections ne tiennent pas contre les lumières de la critique qui ▼eut en examiner de sang-froid les acteurs , les

tu 30

466 constotRàXioms

moti&9 les drconstanoes et les résultats. Or, telle est la discussion à laquelle nous n'avons cessé" jamais de soumettre les intelligences depuis rétablissement du christianisme jusqu'à nos jours. Qu'il nous o{^x>se encore et les £smx oracles qui avaient cours chez les païens, et les fiux miracles par lesquels les premiers ennemis du christianisme essayèrent d'obscurcir l'éclat de ceux de Jésus-Christ et de ses apôtres, noua répondons que les faux [urodiges n'affidblissent pas plus la certitude des vrais miracles ; que les récits fabuleux celle des histoires véritables ; que les fiuits racontés dans l'Évangile sont plus attestés, de l'aveu de tous les savants, qu'aucune autre histoire qu'il y ait au monde ; qpe^ si l'esprit dTerreur a pu inventer de Êiux miracles, il n'a pu leur donner ni d^ témoins, ni des martyrs, ni une constante postérité ; qu'outre les miracles audessus de tout pouvoir humain qui y sont rapportés, ils contiennent une foule de prédictions auxquelles l'événement a' admirablement ré^ pondu, et qui ne pouvaient être Veffet d'une prévoyance humaine (^) ; qu'enfin le silence même

(1) « Témoignages de ceux qui ont vu de près les miracles de Jésus-Christ, de sa durée non interrompue du v^e fin » que les Juifs devaient faire de la recevoir; de Teotée des nations étrangères dans l'Église; de la haine des Juifs contre » ceux qui feraient profession de cette religion ; des supplices » très cruels que ceux-ci souffraient ; et de la mort de Jésus-Christ ; et de la mort de Jésus-Christ »

des écrivains juifs ou étrangers sur ces miracles , conséquent aux préventions dont ils étaient obsédés j'en le supposant vrai , doit en être regardé comme la confirmation plutôt que comme le démenti à cause de l'intérêt qu'ils avaient à s'y tenir (*).

Qu'enfin M. Salvador, à la suite de Gibbon et de M. Strauss viennois nous objecter encore le démenti faut d'accord qu'il prétend exister dans les récits évangéliques , nous leur répondrons pour la centième fois que cette accusation mensongère est pleinement détruite par les rapprochements et les études plus sérieuses qui en ont été faites : d'où résulte la plus parfaite harmonie entre l'Ancien Testament et le Nouveau , entre les anciennes révélations et la révélation chrétienne ^ entre les Évangiles et les autres livres dont se compose le recueil de nos saintes Écritures. Harmonie entre les deux Testaments , si étroitement liés l'un à l'autre, qu'il est impossible de les détacher, le

» et de la ruine de Jérusalem et du Temple ; des malheurs effroyables qui devaient tomber sur les Juifs* » (Grotius, De la vérité, etc., liv. m, chap. ix, pag. 194 de la trad. française.) (^) n'existe plus d'un savant ouvrage où Ton réunisse les témoignages des écrivains juifs, romains et grecs, sur la première histoire du christianisme. On citera toujours avec honneur celui de Bulet. Nous avons répondu plus haut (pag. 63 de ce volume) à l'objection qui se tire du silence des écrivains juifs ou païens*

468 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

premier n'étant que l'introduction du second, le second que la continuation du premier. Harmonie dans les révélations : la révélation mosaïque sanctionne la loi naturelle ; elle est perfectionnée à son tour par la révélation chrétienne. Harmonie dans les quatre Évangiles : les savants de diverses contrées qui les ont le mieux étudiés attestent l'homogénéité des récits dans toutes les circonstances essentielles, et n'ont découvert de différence que sur des particularités indifférentes. Harmonie avec les témoignages de l'histoire , de la critique , de la science , de la philosophie elle-même : pas une de leurs paroles qui ne soit confirmée par les monuments contemporains , par les découvertes des âges postérieurs , par tous les instincts de notre curiosité et les besoins de notre nature. Grâce à l'éternelle conspiration du double libér[^] tinage de l'esprit et du cœur, la sainte Écriture a rencontré dans tous les temps des sceptiques et des adversaires; l'incrédulité elle-même a servi sa cause, et n'a fait que lui ménager de nouveaux triomphes en excitant la studieuse émulation de ses défenseurs.

Ainsi, tout ce qu'il est possible d'imaginer en faveur de la vérité, se réunit dans la cause du christianisme pour en démontrer la certitude. La lumière qui jaillit des prophéties et des miracles se répand sur son ensemble et sur chacun de ses détails, complétant l'évidence morale qui résulte

SUR LES DOCTRINES DE GIBBOUT, ETC. 4[^]9

de la seule lecture des livres saints, et par là nous donne la démonstration invincible de notre vérité chrétienne. Preuves directes ou indirectes , intérieures et extérieures , tout concourt

abondamment à en établir la divinité contre les critiques de Gibbon, de MM. Strauss et Salvador. Elles se réduisent à des suppositions arbitraires , à des dénégations sans fondement, à des conjectures capricieuses. U ne manquait à la cause que nous venons de défendre qu'un avocat plus digne d'elle. Quelques sophismes pouvaient-ils balancer cette accumulation de certitudes que nous présentent la sainteté de la vie et de la doctrine du fondateur du christianisme, le caractère et la mission de ses apôtres , le seul langage de ses historiens , le parfait accomplissement des prophéties qui l'avaient annoncé et de celles que lui-même a faites, le prodigieux établissement du christianisme, inexplicable par d'autres causes que l'action de la divine toute-puissance; sa propagation par tout l'univers malgré tant d'obstacles , l'héroïque courage de ses martyrs, les vertus nouvelles qu'il a introduites dans le monde , et qui n'ont cessé de s'y reproduire au sein même des siècles les plus dégénérés; l'inébranlable fermeté de son Église toujours combattue et toujours victorieuse?

Nous sommes donc fondé à conclure, et tout homme de bonne foi ne peut manquer de se ranger à cette conclusion : qu'il existe pour le chris-

470 GONaiBiBÀTIOirS oiviRàLES 9 ETC.

tianisme une évidence morale équivalente à là démonstration géométrique la plus rigoureuse. Il est écrit ; Le ciel et la (erre passeront ^ maiSj celui qui s'est dit Tétémelle vérité, et qui l'a prouvé par tant de miracles , ses paroles ne pas^ seront pas»

FIN DE SEGOITD ET DEBITIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

GOFFTBIfUBS DANS U SIGONO TOLUIIB.

UVHB DEUXIÈME.

VIE ET DOCTRIHE DE jtoS-CEEUT. ... 5

Chapitre L NaittaDM de J[^]mu, «t mm éducationD |»ra

sumée lo

Gbap. II. Reports do i«an-*Bapûste eC de J[^]uMp Pnncipe

diitûictif do Itnr doefiriBe aS

Cbaf. III. Biiracica de Jësna, et direction de ses vayaçes

dans la Palestine 4'

Ghap. IV. Esprit de prosélytisme et de conquête de la

iionyelle doctfine 71

Cbap. y. Choix des apôtres 8e

CflâP. VI. Morale de Jésus 109

Chap. VII. Nouveau dogme 127

III. Les prophéties i[^]j

rv. Du règne temporel de mille ans pour j[^]ma

Christ et ses élus iSl

Chap. VUI 175

CuAP. IX. Esprit de la passion 181

Article I. Première cause de la passion de Jésus ;
sa volonté de mourir i8a

Art. II. Suite du précédent. igi

Art. III. Nouveau sens donné par M. Salvador
aux prophéties concernant la passion. . . ao4 Art. IV. Des his-
toriens de la passion de Jcsus-

Christ. 910

Art. y* Procédure intentée èontre Jimi. » t 2x9

47^ TABLE DES MATIÈRES

Art. VI. Ponce-Pilate et Barabbas. — i° Ponce-
Pilate 223

ir Barabbas 226

Art. VII. Quelle était alors Tautorité du {^rand
conseil chez les Jaifs 23a

Art. VIII. Jésus devant Caïphe. — Faux témoi-
Cna««« 239

Art. IX. Jésus devant Pilate 253

Art. X. Condamnation. — Peuple juif. . . . 255 Art. XI. De
quelle espèce de crime les Juifs se

sont rendus coupables envers Jésus. . . 261 CuAP. X. Mort et
résurrection de Jésus.— ^Institution eucharistique 269

Art. I. Certitude de la mort de Jésus-Christ. . 280 Art. II. Cer-
titude de la résurrection de Jésus- Christ 286

PIN DE LA TABLE OU SECOND ET DERNIER VOLUME

MBUOTHÈODE D ÉUTE/'^r CHARLES GOSSEU^.

Histoire i/<r Napolé'Hi H de la (.rantfi'Armr'e en 1812 . par le
lieutenanl-géiiéral comte

rbilipiie di* .se ur. i %oi 3 50

f^ Caritvitftstfrtit/f conte,- nmu:du.r et rwuveth's tu^uvelles,
por À. d« Sarrasin, l toi. S :iO

Imprestions tte f'nft<it:e, \t\T \. Ininiati, 2 MTifs. h ;« Sil

Vuyaftt en thient^ ynr k ilt* I .r hrniie. 2 M-rsi'», a 3 50

Les deux Cadavres, *AX \%(f*Wx\<c SM\v\vt^K\sA 3 'lO

Iwobr.eUe, imr niiMlsinitf aiii •■•'i>l. s \oi > 3 so

CIEuf/v.r ^A />fr-ic //' //ii//iJ (■ Vic'/irr/-, M:tiini
f>oaipèlè«, I vol 3 50

Struensée, i>ir Arbimid et yuiriirifr. I vol 3 5»

P/iciSr ^riV'i^-A-. (»i .luirciiruiTiiiiio iiiiiiil.meB. par l-lu(;oe
Sue, 4 vol 3 50

Le Conseiller d'f tir t ^ par Fie«li»rir Siui,* . i «oi 3 5t>

Beruei/dd ('Jninf*ji,/ri(;iis i/« xui". %i* iv.x* i« -1 ivii»
j/Vf/^, arecdet ifote*el Notice»

bliioriquegi et liaeri-tn-; «-t une IninMiuiiiuii geiierdie, par
Leroux de Ltory, 'icérieK, A 3 SO

Bomt! sou teTrtne,],tT t.Uarlv**J}iiiiii r,i \ul SW

/«a Sa'iimaudie. par r.uuiMie Sl-.* , \ \o\ • 3 M

Picrio/ttf p.ir \.-n Niiiiiuii', i \uI 3 5(1

/.* comte lie T^'UIdu te, pnr FrêiJrrio Suulie. I vol • 3.10

Théâtre comi>}ef d ././. j . lUima.* , 'i >erie!i, h • 3 50

Thétltre aimpict de nuitlame Mnvelid , \ vol 3 50

Atar^f.uU ^ H au: ri-> tuiiiiaiii iii.'iriiiM<». pir KiiitèoeStte. I
vol 3 . '«O

/^ vicomte dt! iieztert, p.-'r i rcil. smlie, I vol 3 5«

Mnne ou l'Ete/ft:i, e i/uuc- Liut.\-V,nis, par Gustave de Beaa-
moot, I vol 3 -'«o

Arthur^ (Kir I- ii)!him* sue, UK^neii, h 3 50

t'roveihes et AniiveUrs de .S-n/w, I vol 3 5U

Mémoires du Ihubte , par F. souiie , 3 b^neii , h :i .'lO

Mm VMUT'ntiitcha , pnr luisAiie !«ue. '.* cf-i it'ii, A 3 50

/rffjr ('unies de Vatehir >. Iniiii'I !c LapuLiire i , leur Michel
Mas^nn , 2 l^ne*. ft . 3 SO Des Amèliont lions tmitéiteUes dtins
leurs rapports avec la liberté. lulroductionii A

rétude de i*Moi>uintf bO«'idle et politique, pa*- c
l>ei<iuenr, \ vol 3 30

L'Heptamemn, ou Histoire des Amants /nrtnt's. Nou>ell«K
de la reine Margoerile

de Navfirnf, H«er de» .Noleii et uii« .Nulu'e |Mir io biblui-
pliile Jarob. I »ol 3 50

Des Intérêts matériels en France, par M. Clie^aiier. 4*^ edit.,
ornée d'une carte, 4 vol. 3 10

ija Viffie de Kinit-l'en t par Kuuene 5ue. 'i m'Cich, A 3 50

Ijt Moyen de parvenir^ par Berotilde de Veriille, avec une
Table analytique par LeOf{let

du FretiuiuT; un ri)iiinieilaire littéraire et une .>(tlice biiit-
fr.ipliiquou, 4 vol 3 &o

R4f^t(itionde l'ntiertisme, pi<rl'ierre Lcmux, '^ édiitoii. 4 vol
3 50

Les Ecrivain^ modem fK de la France, far J. «.tiaiiides-4iKiie«,
4 vol 3 50

Im t'éiestinet trMiliit de Pebiiactiol p.ir o. lMa>i|rne, 4 vol 3
50

Inductions morales et p/it/.*{olf.irioues, p.sr M. de K^rnlrr,
3« idit., 4 vol 3 50

i^ettes d'Uéi^use et d'Ain' ùinl^ trad. par le tiibliophile
Jai^ul», et un travail historique

ei littéraire p:ii \il!e>a\c. 4 v<-l 3 50

Contes e! Xi tivc!le> de tHifontame, avec une Introduction lit-
ter. par le biM. Jaroh. 4 v 3 50 Ar* Contfjt, ou />•.» îS'.Hivd.'es
tccreations et joyeux devis ^ |Nir Bona»eniire dia

Perier». viUi-t tU cluuliie de la reive de Navarre, avec de»
Motca et qdç l'reface par

rh. >«Mliir. I \o| 3 50

L'iiide et t'tJdi/.^sèe d'Ui.-mère, trn'hirtion du prince le
Brun, 4 vol 3 50

i^e Païadis ur-riiu de Mili-.n, Iradiu liuu de M de <:iiAtvau-
briand , précédé d'ooe

Etude Mir Miliun «'t mmi temps S 50

ËjX Dtvnr ci-médie du Pt'nt •, ir.xi'icsion p-tr l'ier-An'/elo
l'ioriTitmo . 3^ l'Oise, I vol. 3 5i)

léO Aiauiana, pi*r i.-<i> \iu!i}).) •le 1 1. li.'a, pfi-iiif ii:iiiiiii<i'i
esiMyuu!, tr. par J. L.i%ailétf, I v. 3 50

lio» Om/<7*m'.V'.'.' f'c7*v/;;V.v, IrAuUction iiou\ «Ile. 'i
MTies. a 3 50

Les JMti.tdr.' de ('i:r/f''.nSt trad. non\i lit p.ir.MM.(>
FonriuereU'XHUle'i'.suivipsd'uui

Cboii de hicKiiMiitirM'!» de Cninullu<, tri<«ii!i«'S par F.
IK*uii>, et d'une Nutire. 4 \al. 3 50

fM Jérusalem de-'t^'n-e du T.tfse, trad, du prince i.e Brun,
.i\ec .>.»lii-».' \rir si^ri". « toi. 3 SO Les deux l'tfusl, h.\\'.-\U'9
ri rucsif» de fiieilie.— tlloix de Bali:i<tes eî ri>f«.!i*> i!r v lul.tr,

Blkr|i'i.r Kio|i>i(i'h. <(lii!it<Tt, Kivrher. t'TilanU*. trathKiinn
imuti'r.f.. intr •,erai*, 4 vol 3 50 Balladts itt,^i.-riif:,f- ' ihinii p.-
putaires de l'Ailemati^ne, a^er luliuhlui-iion hi>i«>-

rique. pnr <fli""'.!«i. -il'in 4 toi :t .■U)

Mémoires eontp.'fi,»!- Mj;»raU«' et Intl'rHrefi de Friinklin.
ir.vl purs A'ihin, 4 vol. 3 90 Ije fiaire ti.- / ^ .//.f.,;i.i/, pir r.u.'li-
Miitli, uad itoutiMlr pir i.l)jrlc«i No<|ier : auivi du

Fof,iif,e srn'.imenliif ti tVLUtifS itii:.\\:e.\ de Même; trad. nou-
velle, 4 >ol. ... 3 50

Eu/ft^ne Arum, pu HuIhit; ir-duM p«r <.-J.-B. iH'fjuconpiet .
4 ^ol A 50

S/ial .«peare, tradius-timi de lUuj * nu n La nie h», eu pluoif-
fur» oéru*!>. (.I>nqu>' «**ne . . 3 50 Anasfas" , "U Mimiini d'un
Une a ta fin du itiii* sUile , p^ir lliutt'Mi« llope ;

trufluit p.ir lH'fiiUMM!p!et , 4 «ni. . . S 50

MIaurs di-mf^tnfuts d<s .Imt'rteaint, par niisirew TruUope;
trad. nouv., 3' édil., 4 vol. 3 M

Pelham , pu lluii^cr; ti.ul. pir l>efiui*oi.pni , 4 toi hm

tH-uvres ct'inpht.'i fie .Shèthliin, trail imuv. par flftijamin t
arorlie , 4 vol a so

théâtre île Call'roi, 4»« «.^rie d»»» tliils-dtiutre du llualre
e^pa<•lll)l, trad lunitelle

par M. D-'nifl>-IIiiiMd . 2 serii'H. a , 3 rm

Théâtre ,in •./././.» , 4" "eiie. leiifftrumnl lis clu-fs-'îieiivre di'<»
»uieiirsc<ntenip(>r-Mn9

de •«liik«'|N- ire. Atéc dt-i .Nnticeo hiouraphiquo» et lit'.«T.
p:ir K l'irhu'.. 2 toi (.iiaqu^ toi 3 SO

Chefs-iViruvre pi'tti'ïues de Thomas MtorCt \iM\ pir iikidame
L. Itclhic. 4 vol. . . 3 50

Le Xaijnetlscur, par F. ^ioiilii; . i vol. 3 :K) | Sathauh L par F.
Sottlii-. I vol. .". r»i>

NoiiM preMHe :

i.n Lémniih dorer im l.nî'iviîvs^nhinh^ fii'fli.ions utr la i-n^ri
in-dciie /heu

traduite du latin de .lacqiifS ^<ln- par niadariu* dr l,a ^ «Uk-
I'-. l \o|.

lînes 2 \i»l. Pin'^it^ dcCharli'^U (htéo ..^, \ivrp. t\t

/f'o/m/>.;/M»MmM/.'//»'lautri'SQUnro.'i Louis XII i v.,1.

lie r>niia\entiirf* Drsprrii'i.s. avec Poilsics ttt: funnois J- - . .
. l \uL*

m)te^poar^ait('ait4'aiui^ollti^s.iv. O/i^urriK de tmidume
de /.umlurtsur

OEuvrts vhui/(it\ de Pierre, ylrîûn , ' VKdurnUun I \ol.

traduites pour la prriu!f>re foi» pur • <'h'vmt\ne\ du Petit
Jeiw de Suintre

li^tdltlioiliilo.larol) I vol. *i lu Daine de% Heilts Con^iitct
t\ti\.

OICnirv\ jruiiçui^csdt' ^'lîii tUyVifVUvW- • Idée d'une licpu-
bUque ou il'topu de

lies pour la prciiiiéro fuis . I vol. Thomas A/orn.\ i vol.

fc Chanm de la Perfcaion ^ par i c ChtHCOfùivrv d'un Incon-
nu, uzr

sainte T II fTi'se I ^ol. « deSaint-ll}acintlic i vol.

Paris. — Imprimerie dt! liourgogne et .Martinet, rue Jacob.
:io. " ^

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/examencritiqued01guilgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.